

HENRI LHOTE

LES TOUAREGS DU HOGGAR



BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE

HENRI LHOTE

CORRESPONDANT DU MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE,
DIPLOMÉ DE L'INSTITUT D'ETHNOLOGIE ET DE L'ÉCOLE D'ANTHROPOLOGIE,
ATTACHÉ AU MUSÉE DE L'HOMME

LES TOUAREGS DU HOGGAR (Ahaggar)

Avec 58 figures, 5 cartes et 16 planches hors-texte.



PAYOT, PARIS
106, Boulevard St-Germain

1944

Tous droits réservés

[p.5]

[p.102 blank]

[p.3 not processed]

[p.4 blank]

1: Lhote

MS25 Tuareg

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright 1944, by Payot, Paris.

[p.6]

AVANT-PROPOS

La littérature, les récits de voyages, les reportages journalistiques ont fait, ces dernières années, connaître au Grand Public le Hoggar et ses habitants, les Touaregs. Le goût de l'exotisme, comme une connaissance plus approfondie des populations indigènes placées sous notre drapeau, se sont faits de plus en plus sentir et au moment où le Sahara entre dans une phase nouvelle de son histoire, il était désirable que le grand public pût trouver une documentation succincte sur le mystérieux pays de l'Atlantide et ses non moins mystérieux hommes voilés.

Le dernier ouvrage d'ensemble sur les Touaregs du Hoggar remonte à 1908. Il est l'œuvre de l'officier interprète Benhazéra. A l'occasion de cette publication, le général Laperrine, alors lieutenant-colonel, tint à signaler toute son importance, sa valeur documentaire et les services qu'elle était appelée à rendre, en particulier aux officiers des Affaires Indigènes destinés à administrer les Touaregs.

Il souligna également le fait qu'elle faisait suite à l'ouvrage célèbre de l'explorateur Duveyrier, lequel fut publié en 1865 et intitulé *Les Touaregs du Nord*.

Trente-cinq ans ont passé depuis et ces deux ouvrages sont introuvables, même dans beaucoup de bibliothèques. D'autre part, bien des événements se sont produits depuis 1908 et nos connaissances du désert et des Touaregs se sont notablement augmentées. Beaucoup d'officiers des Affaires Indigènes d'Algérie, stimulés par l'esprit toujours en éveil du général Laperrine, ont écrit des rapports pleins d'intérêt, malheureusement enfouis dans les archives des postes et qui restent inaccessibles à la plupart des travailleurs.

A côté de ces travaux, plusieurs missions importantes : mission du Transsaharien (capitaines Nieger, M.M. Cortier, Chudeau, Dubuc, Némorin) ; mission Olufsen (Bourcart) ; mission de Prorok ; mission Augiéras-Draper (Th. Monod, Bessard) ; mission du Hoggar organisée par M. le Gouverneur de l'Algérie Cardé (MM. Foley, Leblanc, Maire, de Peyerimoff, Seurat, Reygasse, P. E. Dubois) ; des explorateurs isolés parmi lesquels Chudeau, E. F. Gautier, C. Kilian, Th. Monod, R. Perret, ont apporté, chacun dans leurs disciplines, des documents nouveaux pour notre connaissance du Grand Désert.

De plus, ces dernières années, d'importantes découvertes archéologiques ont été faites, qui bouleversent l'idée que l'on se faisait autrefois du passé du Sahara. C'est ainsi que l'on possède à l'heure

actuelle les relevés de milliers de gravures et de peintures rupestres qui jettent une lueur nouvelle sur la préhistoire saharienne. A celles-ci, le nom du capitaine Brenans restera attaché pour avoir fait connaître les importantes stations de l'oued Djorat qu'il a découvertes et qui sont les plus curieuses du genre. Enfin, grâce aux travaux méthodiques de René et André Basset, qui ont publié les notes linguistiques laissées à sa mort par le Père de Foucauld, les chercheurs, linguistes et ethnographes, possèdent une mine inépuisable de documents de grande valeur.

A l'issue de toute cette documentation, il était possible de tenter un ouvrage d'ensemble en rapport avec nos connaissances actuelles. C'est ce que je me suis efforcé de réaliser et cru autorisé de faire par neuf années de séjour chez les Touaregs.

J'ai cru bien faire en ajoutant à la partie scientifique deux chapitres historiques, l'un sur la pénétration européenne au Sahara, l'autre sur l'occupation de l'Ahaggar et l'histoire de la soumission des Touaregs, qui sont assez peu connues, et qui mettent en relief le courage des premiers explorateurs et l'héroïsme de nos militaires des Compagnies sahariennes vis-à-vis desquels la France a contracté une dette de reconnaissance. Le Sahara ne s'est pas conquis tout seul et son épopée restera une des plus belles pages de l'histoire coloniale française, car elle synthétise tout à la fois le cran et l'âme généreuse de notre race.

On peut dire à ce sujet que pas une goutte de sang ne fut versée inutilement ; c'est avec leur cœur plus qu'avec leurs armes que nos chefs militaires, dressés à l'école de Laperrine, ont imposé la France aux plus grands des pirates du désert, au point de forcer leur estime et d'obtenir leur amitié. De cela, nous pouvons nous enorgueillir et en citer l'exemple aux jeunes générations qui, dans la France renouée, auront à poursuivre l'œuvre de leurs aînés.

Je ne saurais terminer cet avant-propos sans remercier ici Monsieur le Gouverneur Général de l'Algérie, Monsieur le Gouverneur Général de l'A. O. F., pour l'intérêt bienveillant qu'ils ont accordé à mes missions, Monsieur le Général Meynier, ancien Directeur des Territoires du Sud, le commandant Leburaux, ainsi que MM. les Officiers des Affaires Indigènes, les Officiers et Administrateurs des postes soudanais, qui ont facilité mon séjour dans le sud.

Je ne saurais, non plus, oublier d'évoquer le nom d'un homme qui m'a fortement encouragé à écrire cet ouvrage et qui fut enlevé trop tôt à ses nombreux amis et à l'affection des indigènes à qui allait toute sa sollicitude. Je veux parler du colonel Carbillat, Commandant du Territoire des Oasis, mort à Ouargla pendant la guerre par suite de surmenage, dont l'œuvre administrative et politique fut immense, qui fut le protecteur des faibles et des humbles et qui encouragea tous les chercheurs désintéressés.

Octobre 1942.

Henri LHOTE.

AVERTISSEMENT AU SUJET DE L'ORTHOGRAPHE
DU MOT "TOUAREG"

Le mot *Touareg* est d'origine arabe, il est le pluriel de *targui*. Dès lors, s'il devait suivre les règles grammaticales de cette langue, il ne devrait jamais porter d's. C'est toutefois la règle adoptée par les dictionnaires français.

Pourtant un grand nombre d'auteurs et non des moindres ont cru mieux faire de franciser complètement le mot *Touareg* en lui faisant suivre les règles grammaticales de notre langue. Parmi eux, on peut citer : Deniker, E. F. Gautier, Henri Basset, Chudeau, etc...

L'application des règles grammaticales arabes aurait obligé à dire la langue *targuia*, les femmes *targuiat*, alors que ces règles n'ont même pas été appliquées pour le mot *arabe* que l'on devrait écrire *arab*, et que l'usage a adopté les termes *arabe*, pour *arbi*, en parlant d'un homme, et *arabe*, pour *arbia*, en parlant de la langue ou d'une femme.

Nous appliquerons donc les règles grammaticales françaises et nous dirons la langue *touarègue*, les femmes *touarègues*, les techniques *touarègues*, etc....

Par contre, pour les autres mots *touaregs* et *arabes* dont l'usage n'est pas encore entré dans notre vocabulaire, nous suivrons les règles *touarègues* et *arabes*. Dans la mesure où les difficultés actuelles de l'édition nous l'ont permis, nous avons suivi, pour les noms propres *touaregs*, l'orthographe du dictionnaire des noms propres du Père de Foucauld, publié par M. André Basset.

[p. 9]

[p. 10 is blank]

LES TOUAREGS DU HOGGAR

LIVRE PREMIER GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

LE PAYS — SON CLIMAT — SA FLORE — SA FAUNE

INTRODUCTION

Par ses diverses richesses en eau, en végétation, la montagne a toujours joué le rôle de refuge pour les populations environnantes, et dans un pays où l'assèchement est poussé à un degré extrême, on conçoit que ce rôle ait une grande importance. Elle est un îlot au milieu d'un océan, où l'on aborde avec joie après une longue navigation. C'est ce qui fait que l'on trouve aujourd'hui au Hoggar, massif montagneux situé au centre du Sahara, une population bien vivante, et d'autant plus curieuse qu'elle a vécu presque en vase clos depuis des siècles, séparée du reste du monde par des bandes désertiques atteignant par endroits 6 et 700 kilomètres.

Le nom de « Hoggar », employé communément pour désigner ce pays, est une altération arabe du nom targui « Āhaggar », dérivé du mot Āhag, plur. Ihaggen, qui veut dire bosse aplatie surmontée d'une crête, terme usité pour désigner la bosse du chameau surmontée de poils.

Le pays d'Āhaggar ne comprend pas seulement cette partie caractéristique de la montagne, mais ses abords assez étendus, toute la région occupée par les Touaregs Ihaggaren approximativement entre les 21° et 25° parallèles de l'hémisphère nord, donc à cheval sur le tropique du Cancer, et les 3° et 6° degrés Est du méridien de Greenwich.

Il couvre une superficie d'à peu près 530.000 kilomètres carrés. A titre de comparaison rappelons que la superficie de la France est de 551.000 kilomètres carrés.

L'Āhaggar est resté, jusqu'à la moitié du siècle dernier, parfaitement ignoré des géographes du vieux monde et la « Terra Incognita » des vieux atlas antérieurs à cette époque

était sensée être un affreux désert de sable, plat, dénudé, s'étendant uniformément jusqu'à la Nigritie, très loin, au bout d'un autre monde également mystérieux.

C'est en 1849, qu'un document cartographique intéressant nous est fourni par le géographe Mac Carthy, de l'Université d'Alger, qui, d'après des renseignements recueillis par Messieurs Dumas et Aussone de Chancel ¹, avait dressé une esquisse du Sahara. On voit, sur cette carte, un important massif montagneux occuper le centre du Sahara, et des parties vertes laissant entrevoir un pays nullement désertique. Les massifs de l'Air et de l'Ahaggar étaient confondus en un tout et étaient sensés être l'habitat des Touaregs « Haggar, Azkar et Kyl Ouy ».

La construction était un peu fantaisiste, mais pourtant un examen approfondi et raisonné fait concevoir le bien-fondé, sinon de l'ensemble du travail, tout au moins du détail. Si le massif était assez inexactement représenté au point de vue de sa forme, et mal localisé, les pistes, et c'est là chose capitale au Sahara, étaient bien tracées, en particulier celles allant d'In Salah à « Aghedès » et à « Ghlat ». Ce détail indique que les renseignements avaient été fournis par des caravaniers qui avaient traversé la région et ne connaissaient pas l'arrière-pays.

La carte de l'Afrique Septentrionale publiée en 1863 par l'explorateur allemand Henri Barth, après son voyage à travers l'Afrique, porte un massif dénommé « Hogar » ou « Hagara », nettement séparé de l'Air. Quoique plus proche de la réalité que la précédente, elle présente encore de grosses inexactitudes.

C'est au géologue français, Henri Duveyrier, que l'on doit une conception plus exacte de l'important massif central saharien. Parti en 1861 de Tripoli, il réussit à pénétrer jusqu'au milieu des Touaregs Ajjer, parvint à Rhât, et effleura les falaises du Tassili.

L'Ahaggar était son but secret. Mais pour des raisons d'insécurité, il dut renoncer à l'atteindre. Grâce à la perspicacité de ses informateurs, il put rapporter un croquis du massif, ainsi qu'une foule de renseignements que, de nos jours, on consulte encore avec fruit.

La première mission Flatters (1879) devait confirmer en

1. *Le Grand Désert*, Paris, 1849. Nous verrons au Livre II, chapitre II, qu'il existe des cartes plus anciennes mais dont la lecture est difficile.

INTRODUCTION

13

partie les renseignements de Duveyrier, mais elle ne put pénétrer jusqu'à l'Ahaggar.

En 1888, le capitaine Bissuel, du Bureau des Affaires Indigènes d'Alger, dressait la carte du massif de l'Ahnet, qui est un district de l'Ahaggar, de la façon la plus curieuse. Il avait profité de la présence, dans les prisons d'Alger, de plusieurs pillards touaregs capturés par les Chaamba, au cours d'un contre-rezzou. Mettant devant les Touaregs des petits tas de sable, il les avait invités à reproduire leur pays, et ceux-ci s'en acquittèrent très bien. Bissuel fournit alors aux géographes une carte des plus originales.

De 1890 à 1900, Fernand Foureau entreprit, avec une ténacité remarquable, l'exploration du Sahara central. Ses raids l'amènèrent jusqu'aux abords du Tidikelt et il pénétra même dans le Tassili des Ajjer, remontant l'oued Imirhou jusqu'aux premiers points d'eau, mais il dut battre en retraite devant l'attitude agressive des Touaregs.

Cette ténacité devait d'ailleurs entraîner la formation de la mission Foureau-Lamy qui parvint, la première, à traverser l'Ahaggar et à nous rapporter des relevés exacts (1899).

Désormais, l'Ahaggar nous était connu, et grâce à l'activité des officiers du général Laperrine, dix ans plus tard nous en avions un levé parfait au millionième.

CHAPITRE PREMIER

APERÇU GÉOLOGIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

Le relief de l'Ahaggar apparaît en zones bien distinctes, correspondant à des terrains d'origine différente.

Grâce aux travaux récents de plusieurs géologues¹, les grandes lignes de sa structure nous sont bien connues ; le terrain étant presque partout à nu, les recherches en ont été grandement facilitées. Seulement la rareté des fossiles a paralysé le travail pendant plusieurs années et fait commettre, au début, quelques erreurs d'interprétation.

L'Ahaggar proprement dit n'a jamais été immergé. Ce qui fait l'originalité de la structure géologique de cette région est la présence au Nord et au Sud de terrains semblables s'opposant symétriquement. La description géologique s'en trouve donc énormément simplifiée.

Le centre du pays est de formation vraisemblablement archéenne, composé de schistes métamorphiques (argilo-cristallins) où le gneiss et les micaschistes dominent ; cette structure ancienne a été percée par places par des roches granitoides qui se présentent ordinairement en dôme et qui donnent à certaines régions un aspect très particulier. Il faut ajouter des roches d'origine volcanique qui ont été déposées sur le massif soit par épanchement, soit par projection, les plus anciennes, très probablement à la fin du tertiaire, les autres au début du quaternaire.

Cette masse rocheuse se prolonge par une pénéplaine désertique, de formation également cristalline, qui l'isole des falaises du Tassili ; c'est ce que les géographes ont appelé la pénéplaine post-tassilienne.

Les Tassili sont formés de strates de grès très épaisses, d'âge primaire, dévono-siluriens. Ils s'étendent en arc de cercle, au nord et au sud du massif de l'Ahaggar, formant vis-à-vis de lui un véritable bouclier. On doit une belle étude du Tassili

1. Gautier, Chudeau, Bourcart, C. Kilian, Th. Monod, Savornin, Perret.

APERÇU GÉOLOGIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

15

du Nord au géologue C. Kilian, qui en a donné une coupe très détaillée¹ dont nous nous sommes inspirés pour établir le schéma du profil Ahaggarien (fig. 1).

Le Tassili se présente sous forme de deux falaises gréseuses, l'une en assise sur l'autre, d'où la division en Tassili externe et Tassili interne.

Les grès du Tassili externe sont éodévoniens, formation continentale qui jusqu'à présent ne s'est pas révélée fossilifère. Ils reposent sur des schistes siluriens à graptolithes qui ont permis de dater ces différents terrains.

Les grès du Tassili interne appartiennent au silurien supérieur et n'ont pas livré de fossiles.

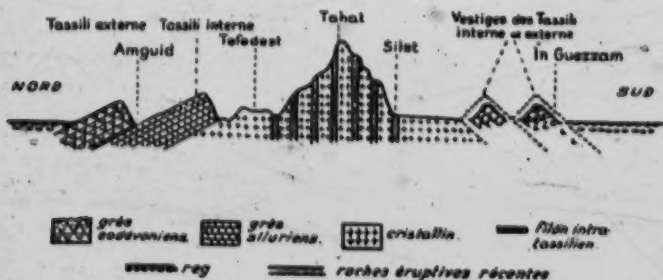


FIG. 1. — Coupe schématique nord-sud de l'Ahaggar.

La détermination de l'origine de ces grès, de formation continentale, puisque ne possédant pas de fossiles dans l'ensemble, a soulevé des problèmes très délicats. Pour Gautier, il s'agirait d'anciennes dunes consolidées². Cette hypothèse permettrait alors de dire que le Sahara aurait déjà connu dans son histoire un climat désertique, que ce climat lui serait même familier si l'on tient compte du fait que les grès albiens que l'on trouve plus au nord auraient la même origine que les grès siluro-dévonien sur lesquels ils reposent.

Les falaises du Tassili sont précédées d'un reg désertique, de formation dévonienne (mésodévonienne et néodévonienne), de largeur variable auquel on a donné le nom de pénéplaine pré-tassilienne.

Les plissements des montagnes de l'Ahaggar sont dans leurs grandes lignes orientées S-SE, N-NO, et ce massif aurait donc

1. *Au Hoggar*, 1925.

2. *Le Sahara*, p. 61.

été altéré par le mouvement hercynien qui a formé la grande dorsale Médéa, Laghouat, Tadmait, Tafedest, Ahaggar.

Le pays est extrêmement bouleversé et il doit ce caractère à de multiples émissions volcaniques qui l'ont littéralement truffé de roches éruptives récentes, le surélevant notablement en de nombreux endroits. L'étude de ce volcanisme est encore à faire en détail. Mais déjà le géographe Perret a démontré le processus de formation de l'Ahaggar. En compagnie de A. Lombard, avec qui il a parcouru la Koudia en 1931, il a établi que les émissions de phonolithe étaient antérieures à celles d'andésite et de trachytes comme à l'Åkarakar¹. C'est ainsi que le Pic Ilâman, qui est formé de phonolithe, émerge au milieu d'une masse de basalte.

Le volcanisme n'est d'ailleurs pas localisé dans la Koudia. On en connaît également d'importants centres dans le bas Ahaggar (Silet) sur le bord est de la dépression d'Amadror, dans le Tassili où le massif de l'Adrar (Azéo-Settefen) déborde sur le pays cristallin, dans la plaine d'Admer, dans le Ténéré, aux abords d'In Ezzan, ainsi qu'à I-n-Ziza dont l'appareil a plus de 30 km. de diamètre, et au Djebel Nahalet, dans le Tanezrouft.

Dans l'étude qu'il a faite, M. Perret distingue d'abord un vieux socle granitique soulevé d'un bloc qui fut altéré par des émissions volcaniques violentes, nous ayant laissé ces curieuses aiguilles, ces dykes altiers qui donnent un profil si dantesque à la haute Koudia où dominent la phonolithe, les andésites et les trachytes, et qui peuvent être rattachées au système pélléen.

Ce premier phénomène volcanique fut suivi d'une période d'érosion assez longue, puis d'une nouvelle période d'activité plutonienne avec formation de foyer d'émission, d'appareils de type hawaïen, provoquant des coulées de laves à l'état fluide qui couvrirent les plateaux.

L'Ahaggar aurait alors bénéficié d'une période de pluviosité intense et les eaux auraient violemment entaillé les basaltes, creusant de profondes vallées. Il devait ensuite connaître une nouvelle période de volcanisme avec formation d'appareils de type strombolien, provoquant des coulées de laves très épaisses qui s'épanchèrent dans les vallées.

Enfin suivit une période de stabilité qui dure encore.

1. Robert PERRET et A. LOMBARD, Itinéraire d'In Salah au Tahat, *Ann. de Géog.* juillet 1932, p. 232.

CHAPITRE II

LES RÉGIONS NATURELLES

La partie centrale de l'Ahaggar, qui en est en même temps la plus élevée, est l'axe orographique du Sahara. Elle forme une masse assez compacte et tabulaire d'où émerge une pléiade de pics et de « gada ».

L'absence de toute formation forestière sur les montagnes donne au pays un aspect très particulier, revêche, inhospitalier. Toutes les roches sont noires, luisantes comme du charbon. Les crêtes sont démantelées, déchiquetées et, devant tant de grandeur naturelle, le voyageur est saisi, étreint, incapable de trouver les termes qu'il faudrait pour décrire un pays si fantastique, où se mêlent tout à la fois le merveilleux et le sinistre.

Les Arabes ont donné à l'Ahaggar, le surnom de « Pays de la Peur ». On a raillé parfois cette appellation romanesque un peu trop employée par les reporters en mal de créer une ambiance d'épouvante. Pourtant nous imaginons facilement, pour l'avoir nous-même ressentie, l'impression écrasante qui devait saisir le voyageur au temps de l'insécurité lorsqu'il traversait sur son chameau les gorges d'Arak ou de Takoumbaret et qu'il apercevait le Targui à l'air sinistre, tout de noir habillé, juché sur son méhari, la lance au poing.

L'Ahaggar est vraiment un pays à la tonalité extraordinaire.

Les masses « charbonneuses » sont coupées par des oueds aux sables blancs qui contrastent violemment avec elles. Dans les lits de ces oueds, quelques touffes de végétation, quelques épineux rabougris, tout en jetant une note plus claire, accentueraient, si possible, l'âpreté du pays. Ce n'est que dans la basse Koudia qu'apparaissent, dans de larges vallées, de belles taches vertes formées par d'énormes tamaris.

Les Kel Ahaggar distinguent dans leur domaine six massifs principaux : l'Atakor, la Tafedest, l'Immidir ou Mouydir, l'Ahnet, l'Anahet et les Tassili.

L'ATAKOR ET SES DÉPENDANCES. — L'Atakor est le plus élevé et le plus important de tous ces massifs et c'est lui qui

conditionne tout le réseau hydrographique du Sahara central. Il culmine à 3.000 mètres (pic Tâhat). Son socle se trouve entre 900 et 1.000 mètres et s'étend sur environ 130 km. de long et 90 à 100 km. de large. Deux sous-régions le flanquent : ce sont l'*Arefsa* et le *Tazoulet*.

L'Ātakor proprement dit, ou « crâne » de l'Āhaggar, forme la partie centrale et son altitude moyenne est de 2.200 mètres. Surmontée d'aiguilles volcaniques qui lui donnent un profil en dents de scie, cette partie est la plus pittoresque du pays. Son accès est toujours difficile et l'altitude s'y élève très rapidement, sur de très courtes distances, par des décalages brusques et violents.

Les Touaregs distinguent dans l'Ātakor un pays long (haut)

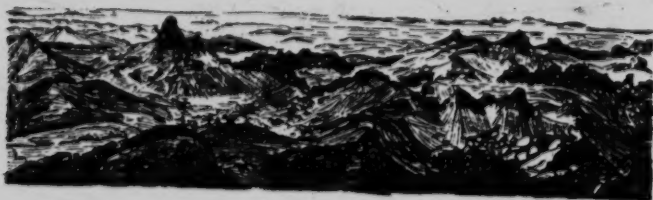


FIG. 2. — Panorama des environs de l'Ilâman, vu du Pic Tâhat.

l'Āhaggar-oua-hegrin, et un pays court (bas) l'Āhaggar-oua-gezzoulen.

C'est le premier, en effet, qui supporte les plus hautes aiguilles et « gada », le Tâhat (3.000 m.), l'Ilâman (2.900 m.), l'Āsekrem (2.780 m.) ; ce dernier célèbre par l'ermitage qu'y avait installé le Père de Foucauld et d'où l'on découvre un panorama unique.

L'Igezoulen est beaucoup moins tourmenté. Ce haut pays est le domaine du volcanisme. Les coulées de basalte recouvrent les vieux socles primaires et ont nivelé les dépressions anciennes formant de larges plateaux.

L'Ārefsa est contigu à l'Ātakor et s'abaisse en direction sud-sud-est jusqu'aux abords de la pénéplaine de reg. C'est dans l'ensemble un énorme massif granitique, aux formes arrondies dans la partie sud (Ādrar Āzrou-n-Fad), plus bouleversé dans la région nord.

De larges vallées s'infléchissent vers le S-SO parallèlement à l'orientation générale du massif. La traversée Est-Ouest

s'opère par le passage d'un oued dans l'autre, en franchissant de petits cols peu élevés. Deux importantes montagnes dominent toute la région : l'Illamane Outiline et le Tanarouatine.

Le Tâzôulet doit son nom à l'existence dans la région de petits gisements de fer (tazôuli). Le relief y est moins accidenté que dans les régions précédentes, les vallées sont plus larges, les cols moins abrupts. Aux granits verdâtres de l'Ârefsa se substituent des quartzites aux formes arrondies, très caractéristiques du pays cristallin. Un important massif au profil dentelé, le Seddereg, orienté NO-SE, forme la charnière entre l'Ârefsa et le pays du Serkout.

Les massifs sont de forme allongée et à dôme arrondi, ou



FIG. 3. — Paysage du Haut Ahaggar (Région du Tazoll) vu du Pic Serkout.

bien constituent par place des amas de gros blocs superposés les uns aux autres. Les régions intermédiaires entre deux dômes ne sont jamais complètement plates, mais toujours ravinées, formant des bassins de réception en éventail largement étalé; les roches désagrégées laissent sur le sol d'énormes grains de quartz qui rendent la marche pénible et provoquent parfois la chute des chameaux. Dans toute cette région, la végétation est rare, hormis dans quelques oueds où le *talha* s'est adapté et se maintient. C'est le pays de prédilection d'un curieux petit animal, très craintif, qui ressemble à la marmotte — le daman — et que les Touaregs appellent *akaokao*.

Le volcanisme a joué également un rôle important dans cette région. On y trouve de nombreux cratères et certains sols sont couverts de scories, de laves cordées de teinte rougeâtre qui leur donnent un aspect tourmenté.

Au nord du Tâzôulet s'étend un grand plateau qui, du sommet du Serkout, apparaît comme une vaste plaine ravinée,

où des pitons, la Takasint, l'Oul, l'Oukasi, l'Elakel, le Tâzôuli et l'In Tifar, émergent comme autant de doigts levés.

Le Tâzôulet, avec le Mont Âleksod, à sa pointe nord, marque la ligne de partage des eaux entre les bassins de l'Igharghar et du T-i-n-Târabine, deux fleuves importants qui coulaient respectivement vers le nord et vers le sud. Mais au nord du petit centre de Bloumet cette démarcation est souvent indécise et l'on observe des phénomènes de capture visibles en plusieurs endroits. Le pays est bien pourvu d'eau et c'est ainsi que des terrains de culture irrigués ont pu être créés dans la vallée, entre Bloumet et Tazerouk, sur près d'une dizaine de kilomètres.

C'est ce bloc de l'Âtakor que les Touaregs Ihâggaren habitent de préférence tant que l'état du pâturage le permet, et qu'ils ne quittent qu'à regret pour des contrées plus favorisées. Les autres régions sont des annexes, le domaine de tribus plus ou moins récemment inféodées au groupe principal.

L'ÂNAHEF. — A l'est, on trouve le massif de l'Ânahéf, longue série de collines orientées N-NO-S-SE, donnant au nord sur la cuvette de Sérôuanout qui marque la limite entre le terrain de parcours des Ihâggaren et celui des Touaregs Âjjer, alors qu'au sud il s'ennoe dans le Ténéré.

La TAFEDEST. — Au nord-ouest de la Koudia, séparé de celle-ci par l'étranglement de l'Ârechchoum, s'allonge le massif de la Tafedest, imposante chaîne montagneuse orientée Nord-Sud. Elle s'élève progressivement du sud au nord, et se termine par une énorme montagne en dôme, l'Oûdan, surmontée d'un clocheton au nom de légende, la Garet-ed-Djenoun, ou montagne des Génies.

La Tafedest, d'environ 1.100 mètres d'altitude moyenne, n'est en fait que le prolongement de la Koudia, dont elle a été séparée à l'époque des grands plissements.

Les granits roses, souvent injectés de pegmatites, dominent dans sa constitution, qui semble assez homogène, à en juger par la similitude des formes qui se répètent constamment, et l'aspect général du pays.

Les coulées basaltiques de la Koudia ont atteint la partie sud-est du massif ; au-dessus du petit village d'Hirhafok, on peut voir de belles chaussées de basaltes verticaux qui limitent à certains endroits le lit de l'oued Gif-Aman. Aucun système

volcanique n'a été reconnu jusqu'à ce jour dans la Tâfedest même, et il n'en existe vraisemblablement pas.

Il a été signalé au nord, entre le Mont Edjeleh et l'Oûdan, des coulées basaltiques établies en nappes ¹, mais l'Oûdan lui-même que l'explorateur Henri Duveyrier, et après lui, R. Chudeau et E. F. Gautier avaient supposé être volcanique, ne l'est pas. C'est une énorme masse granitique aux flancs abrupts qui en interdisent l'ascension avec les moyens rudimentaires dont on dispose au Sahara ². Son altitude, estimée primitivement à 2.770 m., n'est en réalité que de 2.375 m. ³. L'intérieur du massif est d'un accès assez difficile, car les vallées et les cols praticables sont peu nombreux. Il ne peut être traversé transversalement qu'en quelques points et, ordinairement, les voyageurs le longent sur ses versants.

La Tâfedest est favorisée par la présence de points d'eau assez nombreux et, dans les oueds, l'eau se présente souvent à fleur de terre, coulant parfois en surface sur plusieurs centaines de mètres. Si la région a bénéficié de quelques pluies, un abondant pâturage couvre les hautes vallées, ce qui permet à plusieurs fractions de Touaregs Issekkemâren d'y nomadiser.

Tout autour des régions qui viennent d'être sommairement décrites, s'étend un véritable désert de reg, sans végétation, sans puits. C'est un pays usé, sénile, où pointent encore quelques rochers de granit, qui restent là comme des témoins des périodes reculées où les éléments n'avaient pas encore fait leur œuvre formidable de destruction.

Nous avons déjà parlé des Tassili, de leur nature géologique et du bouclier qu'ils forment tout autour de l'Ahaggar.

Le TASSILI-N-ÂJJER. — L'« enceinte tassilienne » se subdivise en plusieurs régions bien distinctes : Tassili-n-Âjjer, Immidir, Ahnet, et les petits Tassili qui, au sud, ferment incomplètement la barrière gréseuse que les Touaregs désignent sous le nom de Tassili-ta-n-Âdrar, Tassili-oua-n-Tin Rerhoh, Tassili-oua-n-Ahaggar.

1. C. KILIAN, *Au Hoggar*, 1925, p. 91.

2. La Garet-ed-Djenoun a été escaladée pour la première fois par les membres de la mission française alpine au Hoggar le 20 avril 1935 ; dans l'intéressant compte rendu qu'il en a donné, le capitaine Coche fait allusion en parlant de la Garet-ed-Djenoun, à un « formidable butoir de granit », mais ne signale pas de volcanisme.

3. Capitaine COCHE, *la Montagne*, déc. 1935. C'est à quelque chose près la hauteur que lui avait accordée le Dr Maire (Mission du Hoggar, 1928).

Avec eux, nous pénétrons dans une région très uniforme d'aspect, particularité due à l'homogénéité géologique.

Les deux étages de grès déclinent l'un sur l'autre, en pente douce, sur la périphérie de l'Ahaggar, pour aller s'immerger dans le reg de la pénélaine préassilienne.

Le Tassili-n-Äjjer s'étend de la Tripolitaine à la vallée de l'oued Igharghar. C'est le plus compact, le moins tourmenté des Tassili. Il ne fait pas partie politiquement de l'Ahaggar proprement dit ; mais géographiquement, il est difficile de l'en séparer. Son altitude moyenne est de 1.200 mètres ; il est coupé par de nombreux oueds qui ont créé des vallées encaissées, des cañons très profonds.

Le massif de l'Ädrar, situé sur le rebord sud, n'est autre qu'un très puissant appareil volcanique qui a surélevé la région de plusieurs centaines de mètres, couvrant le pays de laves, de scories et de bombes dans un rayon de 50 km. Grâce à sa haute altitude (2.300 m.) l'Ädrar draine chaque année une certaine quantité d'eau de pluie qui s'infiltre entre les blocs de basalte pour réapparaître à quelque distance de là sous forme de source et même de véritable rivière comme à Ihéir.

Le Tassili-n-Äjjer est très probablement la partie la plus riche en eau du Sahara ; il est de tous les Tassili le plus élevé ; il s'étend sur plusieurs centaines de kilomètres, et ce sont ces conditions qui lui ont certainement valu d'être favorisé en humidité.

La végétation des Tassili est concentrée dans les cuvettes, comme dans la plaine de Dider et surtout dans les vallées. De nombreuses mares, plus ou moins persistantes, nous ont conservé les témoins d'une faune aquatique ancienne, d'énormes poissons-chats, des barbeaux ; et c'est dans la même région que fut retrouvé, il y a quelques années, l'un des derniers crocodiles qui aient vécu au Sahara central.

L'IMMIDIR. — L'Immidir est le prolongement vers l'ouest du Tassili-n-Äjjer. Incliné vers le N-O il est remarquable par sa forme oblongue, concavo-convexe. On y rencontre également des cañons pittoresques et de superbes torrents. C'est à Hässi-el-Khenig que furent trouvés par Voinot, les premiers schistes à graptolithes qui s'intercalent entre les deux falaises gréseuses et ont permis de dater ces terrains. L'énorme massif de l'Ifetesen préside à la répartition des eaux qui vont

rejoindre le collecteur oued Myia ; son sommet, l'Iref-n-Äkli culmine à 1.680 m., alors que l'altitude moyenne de l'Immidir est d'environ 550 m., donc beaucoup moins élevée que celle du Tassili-n-Äjjer. Les points les plus pittoresques en sont certainement les gorges de Takoumbaret et d'Ärak, profonds cañons encombrés d'éboulis énormes. La traversée de l'Immidir, par la piste automobile de l'oued Ärak, entre les hautes falaises abruptes avec leurs clochetons ruiniformes, provoque l'émerveillement de tous les voyageurs.

Le pays est riche en eau et on a pu relever les traces d'anciennes cultures aujourd'hui abandonnées par suite du manque de main-d'œuvre. Il possède plusieurs sources sulfureuses, à Joraf, en particulier, où la température de l'eau s'élève à 40 degrés.

L'ÄHNET. — L'Ädrar Ähnet prolonge vers l'ouest les falaises de l'Immidir sans toutefois qu'il y ait continuité entre ces deux massifs qui sont séparés par l'oued Tésaret ; sur les autres faces, il confine au Tanezrouft.

Ce pays est maintenant bien connu. Monod et Bourcart nous en ont donné une monographie très complète.

L'Ähnet n'est, en somme, que la pointe occidentale de l'enceinte tassilienne, mais l'homogénéité de cette enceinte ne s'y retrouve pas comme dans le Tassili-n-Äjjer. Le plateau est torturé, et les masses gréseuses plus ou moins écartelées, coupées en de nombreux endroits, sont séparées par des « blancs » qu'a noyés le reg (à Alegn'ou, en particulier, d'après Monod).

L'Ädrar Ähnet culmine vers 650 m., et son altitude moyenne avoisine 350 m. ; cette faible hauteur, alliée au voisinage immédiat du Tanezrouft, a une influence défavorable sur le climat du massif, nettement déshérité quant à l'humidité, comparativement à l'Ähaggar, au Tassili-n-Äjjer, et même à l'Immidir. On n'y observe aucun lieu de culture et, dit Monod, « il n'y a rien dans l'Ähnet de comparable aux couloirs humides, voire aux marécages des régions voisines avec leur exubérante végétation »¹.

L'Ähnet a la forme d'un fer à cheval au centre duquel on trouve l'erg Ennefous.

L'est du système est constitué par l'Ädrar Ähnet propre-

1. Th. Monod, *L'Ädrar Ähnet*, p. 113.



I. L'Abaggar et ses
Échelle 1/5.000.00

ment dit, et les reliefs moins importants de l'Âdrar Tarit et des monts Âdoukrouz.

L'Âdrar est une longue falaise tombant à pic, inaccessible ; les cols qui permettent la traversée du massif ne sont pas nombreux ; Foum-ez-Zgag, Imméden, Igliten, Mérédou, sont ceux employés par les principales pistes qui le coupent.

Au sud de l'Âhnet, à une centaine de kilomètres dans le Tanezrouft, se trouve l'Âdrar I-n-Ziza, d'origine éruptive, avec sa belle marmite creusée dans la ryolithe, où viennent boire tous les moutons qui, de l'Âdrar des Iforas, sont conduits au Touat par les caravaniers.

Il y a d'ailleurs plusieurs points d'eau dans l'Âdrar I-n-Ziza qui, avec celui de Ouallen, à la limite sud-ouest de l'Âcedjerad, ont une grande importance militaire et commerciale, car ils commandent le Tanezrouft.

Un peu au sud, à une vingtaine de kilomètres, se dresse un autre bloc volcanique, l'Âdrar Nahalet dont l'intérieur est d'un accès très difficile. Les quelques cañons qui y sont creusés sont encombrés d'éboulis énormes qui barrent la route aux chameaux. Plusieurs points d'eau y ont été reconnus, situés assez haut dans la montagne.

TASSILI DU SUD. — Au sud de Nahalet se trouve le petit Tassili-ta-n-Âdrar, infléchi en direction NE-SO, apparenté au Tassili de Tin Rerhoh que l'on trouve au SE. Situé dans le reg du Tanezrouft, long d'une soixantaine de kilomètres, il peut avoir 25 à 30 km. de largeur et ses falaises dominent la pénéplaine d'une cinquantaine de mètres.

Il forme un bloc compact où serpentent quelques ravins de peu d'importance ; il possède à l'heure actuelle trois points d'eau qui peuvent être considérés comme permanents : le *tilmas*¹ d'In Âzaoua sur le versant NO, le puits de Ti-m-missao et l'aguelmame de Tamada sur le versant NE.

Une piste chamelière traverse le massif qui ressemble à une hammada ; le vent du Tanezrouft déferle sans cesse sur le Tassili et l'ensable par place, au grand avantage des chameaux, d'ailleurs, qui y trouvent un peu de pâturage (had) dans les endroits ensablés.

L'oued Ti-m-missao menace, par contre, de disparaître sous les dunes, et son puits est souvent obstrué par le sable. Ce

1. Le *tilmas* est un trou creusé à peu de profondeur dans le lit sablonneux d'un oued ; c'est un terme tamahak, équivalent de l'arabe *redir*.

petit Tassili n'est pas un lieu d'habitat, mais son intérêt militaire est très grand : c'est un des « ponts » entre l'Âdrar des Iforas et l'Âhaggar où passent également les caravanes allant sur I-n-Ziza, lorsqu'elles veulent éviter la grande chaleur du Tanezrouft.

Le Tassili de Tin Rerhoh est beaucoup plus déchiqueté que celui de Ti-m-missao et l'érosion a découpé ses grès, par place, en blocs aux formes étranges ressemblant parfois à des cheminées de fées, ou les a éliminés considérablement à la base. L'épaisseur du massif ne dépasse jamais une vingtaine de kilomètres. Assez compact au sud du puits de Tin Rerhoh, il s'abaisse dans son prolongement vers le Tassili ta-n-Âhaggar, et présente alors de nombreuses déchirures. Vers In Guezzam, il n'est plus marqué que par quelques buttes-témoins, perdues dans le sable du reg.

Il est assez curieux de constater à quel point l'enceinte tassilienne du sud est démantelée et érodée comparativement à celle du nord. Plusieurs voyageurs ont signalé ce phénomène sans trop en approfondir les raisons. C'est sa situation dans la zone inter-tropicale nord, soumise à l'action ininterrompue des vents alizés, qui est la raison de cette érosion intense. Elle confine à la zone soudanaise et, à ce titre, a dû recevoir dans le passé beaucoup plus de pluies que la barrière tassilienne du nord, ce qui n'a pas dû être sans conséquence sur l'érosion. Il suffit d'avoir séjourné un peu dans les deux régions pour se rendre compte de l'importance que joue actuellement le vent et comment celui-ci a une action beaucoup plus destructive au sud qu'au nord.

A part le Tassili-n-Âjjer, et l'Immidir, les Tassili ne sont pas habités régulièrement par les nomades. Toutefois, nous devons signaler que l'Âhnet, aujourd'hui déserté de plus en plus, était, il y a un demi-siècle, beaucoup plus fréquenté et constituait le fief d'une tribu qui, en raison de la sécheresse, tend à se fixer aux confins soudanais.

CHAPITRE III

HYDROGRAPHIE DU MASSIF CENTRAL
SAHARIEN

Le caractère propre du Sahara actuel est son état désertique poussé à l'extrême, grâce à l'absence totale de rivières ayant encore une vie normale.

Il y a bien dans certains endroits du Sahara Central quelques mares persistantes et des filets d'eau coulant en surface, mais ils sont rares.

L'exploration du Sahara a révélé l'existence d'anciens fleuves puissants, aux affluents nombreux, mais remontant à des périodes très reculées et dont les restes se cachent bien souvent sous le sable, au point d'être parfois totalement invisibles.

Des cañons profondément creusés, des vallées largement entaillées, sont les témoins d'un régime fluvial intense. Mais pour trouver de l'eau d'une façon permanente, dans ces fleuves puissants, il faudrait remonter au début des temps quaternaires.

Nous avons vu que Perret, en étudiant les différentes manifestations volcaniques dans l'Ahaggar, avait séparé plusieurs stades d'évolution du relief, et avait montré qu'après les coulées de basalte qui avaient recouvert les plateaux, une période d'érosion intense, due aux eaux, avait fortement entaillé les premières coulées.

Il n'est pas possible d'établir une chronologie certaine, ni de définir les différents stades de creusement des vallées; mais, d'après ce que nous connaissons de l'Égypte; d'après ce que nous apprennent les différents gisements paléolithiques reconnus au Sahara, les grandes glaciations quaternaires qui affectèrent l'Europe auraient eu comme contre-coup en Afrique septentrionale une période de grande humidité. C'est l'avis de tous les géographes qui se sont attachés à résoudre la question.

La haute altitude de l'Ahaggar a donné naissance à la for-

mation d'importants bassins : au nord, le bassin de l'Ighar-ghar, au sud, le bassin du Tāmanrasset, et au sud-est, les bassins de l'In Āzaoua et du Taffassasset.

Le caractère commun de ces bassins, sauf en ce qui concerne celui de l'oued d'In Āzaoua, est de se terminer dans des cuvettes fermées, les rivières n'ayant pu atteindre leur exutoire naturel : la mer.

Ce fait, propre à toutes les régions sahariennes, démontre péremptoirement que le régime des pluies au Sahara a été dès le quaternaire assez régulier ; suffisamment fort pour que les fleuves creusent de longues vallées, pas assez cependant pour leur permettre de franchir les principaux obstacles qui leur barraient la route. Et ce caractère a eu sur l'avenir des fleuves et du climat, une influence considérable, car les matériaux de démolition, provenant des grandes hauteurs, étaient déposés dans le cours inférieur des fleuves, ce qui surélevait progressivement leur lit, finissait par l'obstruer, modifiait constamment le niveau de base, et les empêchait de trouver un profil d'équilibre normal. Par ce phénomène, les fleuves se sont détruits eux-mêmes en partie, livrant leurs eaux, par épandage sur de grandes surfaces, à l'évaporation et en privant d'autant le sous-sol et la végétation génératrice d'humidité. C'est par ce processus de surélévation et d'épandage que E. F. Gautier explique l'existence de beaucoup de regs qui seraient, pour certains, des alluvions déposées et plus ou moins égalisées par les vents. Cette interprétation, toutefois, ne doit pas être généralisée, car, comme l'a signalé Th. Monod dans le Tanezrouft¹, certains plateaux où il n'y a jamais eu de rivières, portent des alluvions dues à la désagrégation d'anciens conglomérats.

La disposition du réseau hydrographique de l'Āhaggar est dominée par la nature volcanique des parties les plus élevées, et comme on l'observe toujours près des anciens volcans, les vallées sont disposées comme les rayons d'un cercle. Les anciens cratères ont été démolis par l'érosion, des barrancos se sont formés sur leurs flancs, faisant disparaître les parties meubles, s'arrêtant aux roches compactes plus résistantes. La présence de basaltes autour des principaux systèmes a protégé le relief, mais là où il n'en existait pas, la roche a été violemment attaquée par les eaux de ruissellement.

Les oueds ont un cours très irrégulier et, en montagne, toujours un caractère torrentiel. Les pluies, lorsqu'elles se pro-

1. Th. Monod, *Bull. Soc. Géol. de France*, t. V, 1935, pp. 513-518.

duisent, provoquent des crues violentes, mais les roches dans lesquelles est entaillé le thalweg étant de dureté variable, l'érosion n'a pas joué régulièrement et le profil d'équilibre a été rompu en de nombreux endroits, aggravant encore le caractère torrentiel des crues. Dans la moyenne Koudia, les marmites de géants sont assez communes là où les roches granitoides dominent immédiatement les schistes argileux ou lorsqu'il y a accident tectonique.

Dans la basse Koudia, les vallées s'étalent largement dans les schistes, franchissant les derniers contreforts dans des cavées profondes en profil de V, et gagnent ainsi la pénéplaine où elles ne tardent pas à aller se perdre sous les sables des ergs ou des regs.

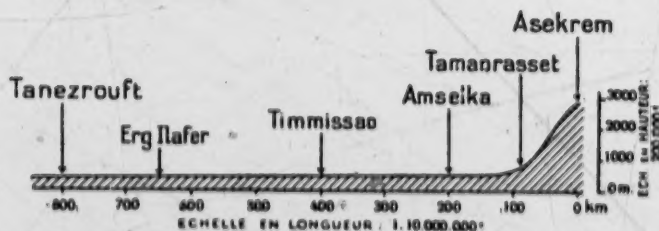


FIG. 4. — Profil de l'oued Tamanrasset. L'échelle en altitude a été exagérée 200 fois par rapport à celle en longueur. On voit donc que la pente de l'oued, au sortir de la partie montagneuse, est presque nulle.

Dans les Tassili de nature gréseuse, quoique le régime des eaux y soit à quelque chose près aussi irrégulier que dans l'Âhaggar, le profil des oueds comporte beaucoup moins de ruptures, dues alors à des accidents tectoniques. Le profil, transversal et longitudinal, des oueds tassiliens est assez différent de celui des oueds de l'Âhaggar.

Dans l'oued Djourat, en particulier, on distingue plusieurs terrasses superposées, l'inférieure étant composée de gros galets pris dans un ciment très dur, la supérieure d'alluvions meubles de moindre taille. Dans le fond de l'oued, qui coule directement à même sur la roche tassilienne, un cañon s'est creusé, profond et étroit.

On distingue donc là deux stades de creusement qui correspondent à deux périodes de grande activité, et le petit cañon est le travail récent des filets d'eau, qui coulent parfois plusieurs semaines après des pluies exceptionnelles entraînant

de grandes crues. Ces crues ne dépassent jamais à l'heure actuelle la première terrasse, comme en témoignent les fragments de troncs d'arbres ou de branches déposés par les eaux sur cette dernière.

Un caractère très marquant de l'Ahaggar est l'absence presque totale de puits, en dehors, bien entendu, de ceux qui peuvent exister dans les terrains de culture ; c'est ce qui fait souvent l'admiration des Arabes habitués, dans leur Sahara calcaire, à aller chercher l'eau à une grande profondeur. Ils envient pour cela le pays des Touaregs qu'ils disent favorisé par la nature, car dans celui-ci l'eau se présente sous plusieurs

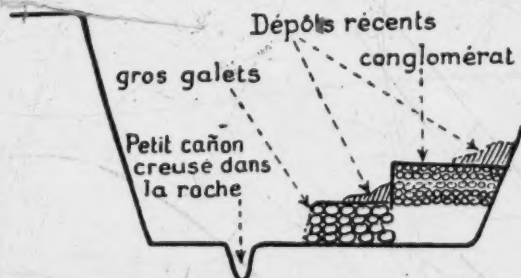


FIG. 5. — Coupe transversale de l'oued Djorat (Tassili-n-Ajjer).

formes : la source, le *rédi* ou *tilmas*, la *guelta* ou *aguelmame*, toujours situés dans le lit des oueds.

Les sources de surface sont peu nombreuses et se trouvent généralement dans les hautes altitudes, coulant suivant les saisons sur une longueur très variable, pouvant atteindre plusieurs centaines de mètres. Si dans le Tassili, à Ahérir certaines peuvent prendre l'allure de petites rivières, elles ne forment, pour la plupart, qu'un tout petit filet d'eau. Dans la Koudia, l'oued Issekkerâsen, encaissé dans les basaltes, roule en surface pendant 5 ou 6 kilomètres, alimenté par une série de *guelta*, mais celles-ci finissent par tarir partiellement lorsque la période de sécheresse se prolonge.

L'eau disparaît alors sous le sable, dans le lit même de l'oued. Pour l'atteindre, les indigènes enlèvent le sable sur une profondeur de 30 à 40 cm., et trouvent la nappe phréatique : c'est le *tilmas*, le point d'eau par excellence de la montagne touarègue, beaucoup plus courant que la source ou la *guelta*, mais



Type de paysage dans le Haut Ahaggar. Nous voyons ici le massif granitique du Serkout. La végétation disséminée dans l'oued, faite d'acacia et de chebrok, donne un aperçu de la densité des plantes dans les hautes vallées de la montagne.



Aguelmame d'Isekherassen après une crue récente de l'oued. Ces mares plus ou moins pérennes abritent parfois une faune résiduelle, poissons, batraciens, insectes, etc. Le crocodile qui a été découvert dans le Tassili-n-Ajjer, n'existe pas dans l'Ahaggar.

PL. II.



L'oued Imirhou, paysage type du Tassili-n-Ajjer avec ses hautes falaises à pic surplombant les vallées de plusieurs centaines de mètres. On aperçoit dans le fond de la vallée la piste chamelière que suivent les gens et les caravanes.



Certaines régions du Tassili sont très démantelées et les roches présentent souvent de profondes alvéoles où les Touaregs trouvent abri contre la chaleur et y construisent de petites enclos de pierres pour parquer les chevaux. C'est sur les parois de ces alvéoles que l'on a découvert des peintures rupestres millénaires abritées ainsi des agents d'érosion et de destruction.

Bloumet d'une centaine de mètres, l'Ādrar Edekel, et au nord-est, le Djebel Ounane. Il ne collecte donc qu'une faible partie des eaux de la Koudia ; pourtant, dès le petit centre de culture d'Idelès, son lit prend une ampleur considérable qui ne fait que s'accroître en allant vers le nord, car les massifs de la Tāfedest, de l'Edjereh, du versant est de l'Ifétesen, viennent lui apporter leurs eaux ; avant qu'il ait quitté l'Āhaggar, l'Igharghar est vivifié par plus de 130 sources. Une fois passé le Tassili à Āmegid, il reçoit à travers et sous les dunes d'Issaouane toutes les eaux du versant nord du Tassili-n-Ājjer. Suivant le synclinal oriental de la grande dorsale hereynienne Āhaggar, Laghouat, Médéa, l'Igharghar devient le collecteur de toute cette immense région, mais malgré cela il ne put jamais franchir le seuil de Gabès pour gagner la mer, et vient mourir au pied de l'Atlas saharien, dans la dépression des grands Chotts, à un niveau inférieur à celui de la mer.

BASSIN DE L'OUED TAMANRASSET. — L'oued Tāmanrasset, originaire de la Haute Koudia, prend ses sources au pied du massif de l'Āsekrem (2.780 m.). Il coule en direction sud-ouest entre le 23° et le 21° parallèles ; son lit n'est plus visible après le 1^{er} degré Est de Greenwich, et le fleuve, comme l'Igharghar, doit aller mourir dans un bassin fermé. Dans le Tanezrouft, il reçoit plusieurs affluents provenant de la partie occidentale de la Koudia, ainsi que le Tekouiat dont les tentacules glanent des eaux depuis les contreforts du pic Ilaman jusqu'aux abords de la Tāfedest.

Son bassin de réception est formé, au nord de la Koudia, par les montagnes d'Hirhafok, le versant sud-ouest de la Tāfedest, à l'ouest par l'Asegrad et le versant sud de l'Ādrar Ahnet, au sud par l'Ākarakar et l'Ādrar Haggèrene.

L'oued Tāmanrasset est torrentueux jusqu'à la cuvette de Tāmanrasset et accuse plusieurs ruptures de pentes très sensibles ; au sortir des montagnes, c'est-à-dire dans le Tanezrouft, son lit ne se signale plus que par la présence d'un lacet argileux sur lequel poussent encore, par ci, par là, quelques touffes de graminées. Ces crues se font pourtant encore sentir jusqu'aux abords de Ti-m-missao.

BASSIN DE L'ĀZAOUAK. — L'Āzaouak est la seule rivière qui au quaternaire put atteindre l'océan ; son débit fut certainement beaucoup plus considérable que celui de ses voisins, et cette force peut s'expliquer par le fait qu'en dehors des eaux

de l'Ahaggar, il reçoit également celles du versant occidental de l'Aïr, du Tégama, de l'Adrar Tahoua, du Damergou, etc... car l'Azouak n'est pas autre chose que la tête primitive de l'actuel Niger. On a longtemps supposé que l'oued Taffassasset était le même oued que celui qui passe au puits d'In Azoua ; des explorations récentes ont démontré qu'il n'en était rien, qu'une ligne de hauteurs séparait le Taffassasset de l'In Azoua, qui forment deux bassins différents, l'un allant vraisemblablement vers le Tchad, l'autre vers l'Atlantique. Les véritables sources de l'In Azoua sont situées dans le Ténéré, et des eaux, venues très certainement du versant oriental de l'Anahef ainsi que du versant nord de l'Aïr, viennent grossir son cours avant le puits d'In Azoua. Plusieurs grands oueds issus du versant sud de l'Ahaggar, le Ti-n-Tarabin, l'Irarrer, le Zazir, le rejoignent aux environs d'In Guezzam, et les indigènes lui donnent alors le nom de T-i-m-Mersoï. Il forme, un peu au sud, une vaste dépression connue sous le nom de Tessellamane ; arrêté à cet endroit par les falaises crétacées, il y fut peut-être retenu un certain temps, formant un vaste lac, jusqu'au jour où il put franchir la falaise et continuer vers le sud. Cette dépression du Tessellamane a été visitée par la mission du Transsaharien en 1912 et le géologue Chudeau la comparait alors au « glint » scandinave.

C'est sur les bords de cette dépression et aux alentours que fleurit une des plus belles civilisations sahariennes connues jusqu'à ce jour : celle de Taferjit-Tamala, qui nous a laissé une industrie osseuse pleine d'intérêt.

L'Azouak entre ensuite dans la zone sahélienne qui est encore vivifiée annuellement par des chutes d'eau importantes, et son lit, taillé dans les argiles, est profondément marqué.

Le Niger actuel serait le fruit d'une capture relativement récente, et il devait primitivement se perdre au nord ou au nord-ouest de Tombouctou ; ce n'est qu'après avoir franchi le seuil de Tosaye qu'il put rejoindre l'Azouak et s'unir à lui, revivifiant le cours inférieur de ce dernier, alors que son cours supérieur, comme celui du Niger saharien, était la proie de la sécheresse et de l'érosion éolienne.

BASSIN DU TAFASSASSET. — Le Taffassasset a ses sources dans le Djebel Ounane, qui domine la dépression de l'Adrar, et c'est par conséquent un oued ahaggarien, mais il doit son importance aux eaux qui lui sont fournies par le versant

sud du Tassili-n-Äjjer et en particulier par le massif de l'Ädrar. La confusion, qui eut lieu pendant longtemps à propos des cours respectifs des oueds Taffassasset et In Äzaoua, a été éclaircie. En 1935, une reconnaissance put remonter le cours de l'In Äzaoua jusqu'aux sources et constater l'existence de deux bassins différents¹.

Le caractère du Taffassasset est de couler de bout en bout sur un terrain de reg presque entièrement cristallin. Il a un profil d'équilibre de pente douce et régulière, sans que son cours soit marqué par des décalages de niveau brusques et c'est pourquoi il a été très facilement la proie du vent et du sable.

A une vingtaine de kilomètres de ses sources, son lit est représenté par des touffes de graminées presque complètement ensablées. Au puits d'In-Äfaleleh on trouve encore une belle forêt de tamarix, et les berges de l'oued, entaillées dans des affleurements gréseux, sont nettement conservées. On peut encore le suivre très facilement pendant 150 km., après quoi il disparaît sous le sable ; pourtant le lit se révèle, de loin en loin, par une très vague dépression à fond argileux, dans laquelle on trouve des coquillages d'eau douce, des ossements de poissons, et surtout beaucoup d'outils préhistoriques, qui sont autant de témoins des habitats humains anciennement fixés sur ses bords.

La dépression argileuse suit une direction Nord-Sud jusqu'à hauteur de Bilma, et plusieurs vallées de moindre importance, issues du massif de l'Älr, d'une part, et du Tassili oriental, d'autre part (région de Ahola-Er-Roui), viennent la rejoindre.

Sur l'itinéraire Achegour-Älr, il existe une vaste cuvette qui peut atteindre 80 km. de large. S'agit-il d'une cuvette terminale, ou bien, comme nous le pensons, du lit de l'oued qui poursuit son cours plus au sud pour aller vraisemblablement rejoindre le Tchad ?

A ces bassins très importants il faut ajouter la dépression fermée des Sebakra Mekerrhane, et Azzel Matti, qui reçoivent plusieurs oueds, issus des versants nord de l'Äsegrad et de l'Ähnet, et de la pointe nord-ouest de l'Immirdir (oued Äsouf Mellen, Tessaret et el Djaret). Les oueds, issus du versant sud de l'Ähnet, vont se perdre sous les sables du Tanezrouft, pour rejoindre peut-être l'oued Tāmanrasset.

1. Capitaine Arnould, lieutenant Florimond, Henri Lhote.

CHAPITRE IV

CLIMATOLOGIE

Le caractère désertique du climat saharien est connu depuis la haute antiquité, et tous les auteurs anciens ont décrit les régions se trouvant au sud de l'Afrique du Nord comme impénétrables à cause de leur aridité.

L'étude géologique du Sahara semble démontrer qu'au cours des différentes époques il connut déjà des périodes d'assèchement, et c'est ainsi, comme nous y avons déjà fait allusion, que les grès albiens, d'une part, les grès siluro-dévonien d'autre part, ne seraient pas autre chose que des dunes consolidées.

Il y eut également de grandes périodes d'humidité. L'ancienne faune de l'Afrique du Nord ainsi que celle que nous ont révélée les gravures rupestres du Sahara et quelques gisements préhistoriques attestent nettement l'existence d'un climat beaucoup plus humide que l'actuel. Il ne faut pas croire cependant que ce climat pouvait être semblable à celui qui règne de nos jours sur les régions équatoriales.

La faune, en effet, semble avoir toujours eu des affinités avec celle que nous observons dans les steppes, ce qui correspond à un climat d'humidité moyenne, avec une somme annuelle de précipitations s'établissant autour de 1.000 m/m.

L'état désertique du Sahara devait être un fait accompli à l'époque romaine.

Les causes directes et indirectes de la formation du désert sont le climat et la structure. Par sa situation à la limite de la zone intertropicale, cette grande masse continentale est le centre d'une aire de hautes pressions continues que l'absence de barrière rocheuse sur la côte Atlantique n'a pas atténuée, comme cela s'est produit sur la côte ouest de l'Amérique. Le sol, privé des précipitations atmosphériques qu'éloignent les zones de haute pression, soumis à une succion ininterrompue de l'air sec toujours en mouvement, sous une latitude où la chaleur solaire est encore très élevée, a fini par refuser la vie à la

végétation. Il y a eu déséquilibre entre l'humidité relative du sol et le pouvoir d'absorption des vents au bénéfice de ces derniers.

Le climat désertique, d'après les manuels de géographie¹, est caractérisé par une somme annuelle de précipitation inférieure à 250 millimètres. Au Sahara cette somme dépasse rarement 100 millimètres et, certaines années, elle n'est pas atteinte. L'Ahaggar, par sa haute altitude, est un peu privilégié. On peut dire qu'il ne se passe pas une année sans que le massif ne reçoive quelques pluies, ce qui ne veut pas dire qu'il pleuve alors partout. Tâmanrasset est resté plusieurs années sans recevoir une goutte d'eau et la sécheresse dans le massif est parfois si forte que les Touaregs sont obligés d'aller transhummer sur les confins du Soudan.

C'est naturellement sur les hauts pics qu'on enregistre le plus de précipitations : les orages éclatent généralement en été, alors que la zone des basses pressions équatoriales s'étend parfois jusqu'au désert. En hiver, sous l'influence de vents d'ouest, la pluie peut survenir. Au cours de l'année 1929, nous n'avons pas enregistré moins de onze journées de pluie, en mars, avril, mai, juin, juillet et août ; mais à part trois grosses pluies qui ont entraîné des coulées d'oueds, il s'agissait de petites averses fines qui marquaient à peine le sol.

On observe parfois des chutes de grêle, et certains hivers, particulièrement rigoureux, la neige recouvre, pour quelques heures, les pics de l'Âtakor.

L'Ahaggar suit, au point de vue des saisons, le régime des zones tempérées, c'est-à-dire un cycle divisé en quatre périodes dont le milieu correspond, à quelques jours près, aux solstices et aux équinoxes, mais le passage d'une saison à l'autre est beaucoup plus brusque que chez nous. Le printemps est frais, agréable, l'automne est d'abord chaud comme l'été (influence du passage du soleil au zénith), puis brusquement froid comme l'hiver ; ce dernier est très accusé.

Les Touaregs distinguent quatre saisons : *Aouellen*, *Amounane*, *Tadjreste* et *Tafçite*.

Aouellen correspond à l'été et s'étend de la mi-mai à la mi-août. C'est la période où le cœur bat, disent-ils, où l'on est oppressé par la chaleur, où les tilmas sont généralement taris. Ils définissent cette saison en précisant que c'est celle de la vie active dans les terrains de culture.

1. DE MARTONNE, *Traité de Géographie Physique*, 2^e éd., p. 220.

Amaouane va de la mi-août à la mi-novembre ; c'est la saison où l'on n'a pas besoin de boire beaucoup, où il n'y a pas beaucoup d'eau dans les tilmas. C'est au cours de cette saison que sont célébrés les mariages ; par extension, c'est la période où l'on revêt de beaux vêtements et pendant laquelle on s'amuse beaucoup.

Tadjreste va de la mi-novembre à la mi-février. Le nom de cette saison est synonyme de « se recroqueviller ». C'est la saison froide où l'eau est abondante dans les tilmas, où le beurre reste consistant dans les récipients. Les Touaregs en profitent pour entreprendre de grands voyages.

Tafçite va de la mi-février à la mi-mai. La chaleur fait couler le beurre, qui est conservé liquide dans les récipients.

La température de l'Ahaggar est celle des régions désertiques chaudes ; l'amplitude thermique annuelle est considérable et peut atteindre 46° ($-4 + 42$)¹ ; cette amplitude est malgré cela très inférieure à celle du bas Sahara, pays plat avec ses dunes et ses Tanezroufts. La mission Foureau-Lamy a enregistré -14° le 29 décembre 1899 à une journée de Tiressoutine. Il a été noté -8° en janvier 1935 dans l'erg d'Admer pour $+52$ à l'ombre l'été, aux abords de l'Immidir, ce qui fait une amplitude de 66° . On enregistre une moyenne de 6 à 8 jours de gelée par an, à Tāmanrasset, mais il va de soi qu'aux hautes altitudes il faut doubler ou même tripler ces chiffres.

Les amplitudes journalières sont également très accusées, plus fortes l'été que l'hiver (28 et 22). Ce qui est remarquable, c'est l'abaissement de la température en montagne à la tombée du soleil ; en l'espace de 20 minutes, de 17 h. à 17 h. 20, le thermomètre descend de 8° à 10° (observation faite en septembre 1931 à Tāmanrasset).

Par suite de la grande sécheresse de l'air, la nébulosité du Sahara est très faible et on peut compter au Nord de l'Ahaggar jusqu'à 220 journées de ciel pur par an². L'Ahaggar ne bénéficie pas d'un ciel si pur et un chapeau de nuages recouvre souvent les hautes montagnes de la Koudia, hiver comme été. L'été, le contre-coup des tornades soudanaises entraîne une nébulosité plus forte qu'en hiver, et l'on compte une moyenne de 8 jours de ciel pur en juillet pour 13 jours en janvier. Cette

1. Ces chiffres n'ont pas été relevés à Tāmanrasset, mais à différentes altitudes du massif.

2. Voir à ce sujet le tableau VII dans l'aperçu météorologique par LASSERRE in : *Les territoires du Sud de l'Algérie*, t. I, pp. 177-262.

nébulosité est plus forte le matin, diminue avec les heures chaudes de la journée ; les nuits sont par contre d'une grande luminosité et, comme l'a fait remarquer Perret, on comprend mieux lorsqu'on a vu les merveilleuses nuits étoilées de l'Afrique que les Égyptiens et les Arabes aient été des astronomes remarquables ¹.

Le vent est l'élément climatique le plus gênant du Sahara et de l'Ahaggar, car il est pour ainsi dire de tous les instants.

Il trouve une prise facile dans les éléments désagrégés des roches, et se transforme alors en vent de sable qui oblige, gens et animaux, à se mettre à l'abri. Dans les Tanezroufts, il acquiert toute sa violence et, du matin au soir, particulièrement l'été, il souffle avec une force insoupçonnée, transportant une quantité prodigieuse de poussières sablonneuses et de petites boules de quartz qui viennent aveugler le voyageur osant affronter ces régions à des époques si peu propices. Il ne permet pas de voir à plus de quelques mètres devant soi, et son action est désastreuse pour le caravanier car il active, avec une vitesse inouïe, l'évaporation de l'eau de réserve contenue dans les outres en peau de bouc.

Le brassage des couches d'air atténue et aide à supporter, en certaines circonstances, l'action thermique du soleil.

Le climat de l'Ahaggar est, en fait, à considérer comme sain, mais la sécheresse extrême de l'air le rend malgré tout très anémiant et déprimant pour les Européens dès qu'ils dépassent un certain temps de séjour.

Pour les Touaregs qui ne savent pas se protéger contre les changements brusques de température, il est un agent de sélection puissant dans le bas-âge, les enfants chétifs et malingres disparaissent, et chez les adultes les bronchites et les pneumonies font tous les ans un grand nombre de victimes dans les campements.

1. Le climat du Sahara, *Ann. de Géog.*, t. XLIV, 15 mars 1935.

CHAPITRE V

LA FLORE

Un pays montagneux n'est pas seulement un refuge pour les hommes, mais aussi pour les animaux et les plantes que l'homme ne fait que suivre. C'est le cas de l'Âhaggar, comme celui de tous les massifs montagneux du Sahara. Lorsqu'on parle à un caravanier arabe du pays des Touaregs, son visage respandit, et il évoque immédiatement les oueds à la végétation luxuriante, les « forêts » denses aux arbres merveilleux, les pâturages d'une richesse inusitée. Pour tout cela, aux yeux d'un Arabe, l'Âhaggar est un pays riche. Ce jugement est un peu fantaisiste et exagéré, mais bien dans l'esprit des descendants du Prophète qui aiment à tout enjoliver. La vérité, c'est que le massif central saharien possède une flore beaucoup plus variée que tous les pays avoisinants, que cette flore acquiert, lorsqu'elle existe, une certaine densité inconnue du Sahara arabe.

L'Âhaggar assez bien pourvu en eau, avec ses vallées et ses flancs de montagne abrités, a permis à certaines essences de se maintenir, et même de prospérer, tout au moins lorsque les pluies sont abondantes.

C'est de cette végétation que dépend, en fait, la vie des Touaregs, car la rareté des puits peut limiter le rayon d'action de l'homme ; la vie des animaux qui le nourrissent et le transportent est liée aux pâturages et l'on s'aperçoit que les déplacements des campements sont beaucoup plus en relation avec le tapis végétal qu'avec les points d'eau.

Mais pour subsister au Sahara et même dans l'Âhaggar, la flore a dû faire des prodiges d'adaptation pour résister à la sécheresse parfois prolongée et à la forte chaleur. On peut même dire que les plantes qui n'ont pas su s'adapter ont dû disparaître, ont été éliminées d'office. L'on s'aperçoit aussi que par le changement de climat, un monde entier meurt alors qu'un autre naît.

Parmi les caractères les plus saillants de la flore désertique, on observe une disproportion anormale de la taille entre les

organes souterrains et les organes aériens. Les premiers sont extrêmement développés en longueur et rayonnent de façon à augmenter la surface d'absorption d'humidité, alors que les seconds sont généralement réduits à leur plus simple expression de façon à présenter le moins de surface possible à l'évaporation. D'autres artifices permettent à la plante de résister à la sécheresse de l'air : couvrant l'épiderme, une fine pellicule de sel, tirée du sous-sol, fait fonction de capteur d'humidité, ou bien encore des poils masquent ses pores et les protègent de l'action trop violente du soleil, tout en formant autour d'eux une petite chambre à atmosphère intermédiaire entre celle de l'extérieur et celle de la plante.

Dans certains cas, ce sont les racines qui sont enfermées dans un étui calcaire de sable agglutiné qui les protège de l'échauffement du sol.

Ce sont là des caractères bien faits pour frapper l'imagination et surtout attirer l'attention des biologistes et des savants.

Ces phénomènes d'adaptation ne sont pas très anciens, car la flore saharienne n'a pas toujours eu ce caractère désertique et l'Ahaggar, grâce à sa haute altitude et à son climat plus tempéré, a conservé ce que l'on peut appeler une flore relique.

Cette flore recèle aux hautes altitudes des plantes d'origine méditerranéenne, alors que le bas pays possède des arbres essentiellement soudanais. Tout cela confirme le passé humide du Sahara, en est plus ou moins le vestige.

Quelle était alors l'allure de la végétation de ce passé ? Elle devait avoir un caractère steppique et ressembler à celle que l'on trouve de nos jours dans la zone soudanaise, caractérisée par les mimosées et les graminées. La montagne devait posséder des essences particulières et constituer des îlots où le mélange des flores devait être courant.

On a pu penser que cette flore saharienne avait eu un caractère plus « forêt tropicale ». L'existence de lianes comme « *salvadora persica* » qui ont évolué en arbres, réalisant une adaptation fort curieuse, peut le faire supposer, mais les témoins actuels sont beaucoup plus steppiques que forestiers.

Il se peut que cette steppe ait eu par endroits un caractère de savane, comme on l'observe dans certaines régions du Soudan, et qu'elle ait possédé des marécages assez étendus et permanents. Le professeur Chevalier a décrit des graminées de

marais découvertes dans l'Adrar des Iforas¹, ce qui confirme ce dernier point de vue.

Le Docteur Maire, professeur de botanique à l'Université d'Alger, a dressé ces dernières années un inventaire complet de la flore du Sahara central, qui peut être considéré comme définitif. On est stupéfait de constater qu'il a pu établir la liste de 616 plantes différentes dans un pays au caractère désertique bien marqué.

Le Saharien averti, sans être botaniste, est lui-même frappé par la diversité de la flore et son attention est retenue par le grand nombre d'espèces représentées, mais, par contre, par le petit nombre de représentants de chacune. Le Docteur Trabut a bien mis ce caractère en relief et fait ressortir surtout que ce phénomène ne peut être que le résultat d'un déboisement énorme dont l'homme, en particulier le nomade, destructeur éternel de la végétation, est peut-être aussi responsable que le changement de climat.

Le Docteur Maire a défini dans l'Ahaggar trois étages botaniques différents : étage tropical, étage méditerranéen, étage méditerranéen supérieur.

1^o Étage tropical. Pénéplaine, et jusqu'à 1.700-1.800 mètres d'altitude. Étage le plus riche au point de vue végétal, sinon pour la densité des espèces, du moins pour le nombre de variétés puisque l'on en a identifié jusqu'à 511. La végétation est surtout caractérisée dans les vallées par des épineux (*Acacia tortilis* et *Acacia seyal*) associés à une graminée (*Panicum turgidum*) et à un grand nombre d'arbres et arbustes de types soudanais : l'*Irak* (*Salvadora Persica*), le *Téborak* (*Balanites Egyptiacus*), le *Tagart* (*Maerua crassifolia*), le *Tourha* (*Calotropis procera*), l'*Acacia blanc* (*acacia albida*).

2^o Étage méditerranéen, qui va de 1.800 à 2.300-2.400 m. Compte 209 espèces, en comprenant celles existant à l'étage inférieur qui montent au-dessus de 1.800 mètres. A cet étage la végétation change complètement d'aspect ; les arbres d'affinité soudanaise ont disparu pour faire place à une végétation d'affinité méditerranéenne dont certaines espèces, comme l'olivier sauvage (*Olea Laperrini*) et le pistachier (*Pistacia atlantica*) sont considérées comme de véritables

1. AUG. CHEVALIER, Sur une plante fossile de la période fluviale saharienne, *Bull. du Muséum*, t. V, n° 1, 1933, pp. 83-87. Nous avons trouvé nous-même des graminées fossiles du même genre, au sud de l'Ahaggar et dans le Ténéré, souvent associées avec des bois d'acacias.

reliques. L'Oléa (l'*oléo* des Touaregs) ne se reproduit plus dans l'Ahaggar. On ne voit pas de jeunes pieds, mais au contraire des vieilles souches noueuses ne portant que quelques ramures vertes ; la floraison et la fructification en sont des plus irrégulières ; l'arbre végète doucement. Il descend jusqu'à 1.400 mètres (O. Outoul, bas Tarhananet), et est souvent associé au *Télokot* (*Ficus Salicifolia*), bel arbre qui fleurit et fructifie régulièrement et dont les Touaregs mangent la petite baie. Mieux adaptés, de beaux peuplements de *Télokot* descendent plus bas que l'Oléa et trouvent leur plein épanouissement vers 1.800 mètres. L'arbre le plus commun de tout cet étage est le *Tahounek* (*Rhux oxyacantha*), à tronc noueux, et dont les branches portent de longues épines. Il ne monte pas si haut que l'oléa et descend plus bas. Il en existe de superbes groupements dans les oueds. In Daladj, Ilâman, Tarhananet, Eferer.

Il y a dans l'Ahaggar un arbre également très commun ; c'est le *defla*, ou laurier rose (*Nerium Oleander*) qui remonte très haut, jusqu'à 2.000 mètres, et vit dans tous les endroits humides où la nappe aquifère est à peu de profondeur ; les chameaux qui se laissent tenter par ses fleurs roses, lorsqu'ils ne les connaissent pas, meurent empoisonnés ¹.

3^e Étage méditerranéen supérieur, qui va de 2.300 à 3.000 mètres, c'est-à-dire jusqu'aux plus hautes cimes. Ici, la flore est purement méditerranéenne comme l'indique la présence de *Clematis flammula*, et on ne compte pas plus de 36 espèces. L'olivier se rencontre encore, mais on sent que cet arbre, plus que partout ailleurs, n'est plus dans son élément naturel.

La végétation ne se tient plus uniquement dans les vallées, mais elle envahit volontiers les flancs des montagnes, les éboulis et plateaux basaltiques, formant un tapis aux couleurs délicates où viennent se repaître chèvres et chameaux.

Parmi les plus grandes curiosités botaniques du Sahara, il faut citer un conifère dont l'espèce s'est maintenue au Tassili des Ajjer, un magnifique cyprés, (*Cupressus dupreziana*), pouvant atteindre plus de 10 mètres de haut et 6 à 8 mètres de circonférence dont les représentants, aujourd'hui réduits à

1. Il est curieux de constater que les chameaux nés dans l'Ahaggar ne mangent jamais de laurier rose. Ils en connaissent d'instinct le danger et leurs maîtres s'efforcent de les en dégoûter en leur frottant le nez avec des feuilles. Ce sont surtout les chameaux nés au Soudan, où cet arbre n'existe pas, et transportés dans l'Ahaggar, qui en sont les victimes.

une vingtaine, sont tous groupés dans la région de Tamrit (1.200 m. d'altitude) exactement dans l'oued Inaléouen. C'est là un témoin éloquent d'un climat tempéré.

La plupart des arbres et plantes de l'Ahaggar sont comestibles pour les chameaux et les chèvres, et sont d'autant plus nutritifs que, grâce à la nature du terrain, ils sont tous assez riches en sel. Ces qualités ont été mises à profit par les indigènes qui se font les agents directs du déboisement en abattant, à coup de hache, les grosses branches des arbres, en particulier des acacias, pour les mettre à la portée de leurs animaux. <

C'est le cœur serré que l'on parcourt certaines vallées de la Koudia en avançant au milieu de peuplements importants, complètement décimés, dont les troncs sont sectionnés à un mètre du sol.

Pour la végétation arboricole, l'absence de jeunes sujets est quasi totale, ce qui permet d'envisager la disparition complète des arbres dans un temps relativement court, si l'on n'y remédie pas. Jusqu'à ce jour personne ne s'en est soucié. Une lutte à mort est déclarée entre la chèvre et l'acacia, où les deux antagonistes ont bien des chances de n'en sortir vivants ni l'un ni l'autre, et ces régions qui, grâce à leur altitude et par conséquent à leur climat privilégié avaient pu conserver un certain nombre d'espèces végétales rendant encore possible la vie, risquent d'être réduites à l'état de désert absolu avant qu'il soit longtemps.

CHAPITRE VI

LA FAUNE

La faune d'un pays aussi désertique que le Sahara, dont le climat s'est desséché depuis des siècles, présente logiquement des caractères très spéciaux. Elle ne peut comprendre que des formes résiduelles d'espèces anciennes ayant pu s'adapter à un état de fait nouveau.

C'est aujourd'hui une faune très pauvre par les espèces comme par les individus.

FAUNE ANTIQUE. — Nous avons vu, dans les chapitres qui précèdent, par quels stades physiques le Sahara est passé; l'état d'humidité dont il bénéficia longtemps, en provoquant une vie végétale active, devait avoir des conséquences semblables sur la faune.

En fait, on a retrouvé des ossements d'éléphants antiques, de buffles antiques, de zèbres, de poissons datant de la période pléistocène, des ossements d'hippopotames, de rhinocéros, de girafes, de crocodiles, de poissons, etc... de la période néolithique.

Des hommes ont même bien connu cette période, puisqu'ils se sont complus à nous laisser sur les rochers de multiples gravures représentant des animaux qui leur étaient contemporains.

Lorsqu'on se trouve devant un tas d'ossements considérable d'où émergent des dents d'hippopotames ou des mâchoires d'éléphants, qu'alentour il n'y a que du sable à perte de vue, l'on croit volontiers rêver !

Pourtant les faits sont là.

Cette période n'est d'ailleurs pas très éloignée de nous.

L'Afrique du Nord carthaginoise a connu les éléphants, et les animaux dont se servait Annibal pour décimer les légions romaines étaient capturés sur les marches du Sahara, dans la région des chotts, peut-être dans les régions encore humides des pentes sud de l'Atlas.

Cette ancienne faune du Sahara était nettement d'affinités

soudanaises, elle se rapportait à ce que les naturalistes appellent la faune éthiopienne.

C'est celle que, à peu de choses près, on retrouve de nos jours dans la zone de la savane à 1.500 km. plus au sud.

MAMMIFÈRES. — Établir la liste des mammifères actuels du Sahara, et particulièrement de l'Ahaggar, n'est pas bien difficile : quelques ongulés, deux ou trois carnassiers, quelques rongeurs et insectivores. L'originalité de ces animaux est leur parfaite adaptation au milieu désertique. Tous sont capables de franchir rapidement de grandes distances. Ils sont coureurs ou sauteurs, aptes par conséquent à de grands déplacements pour la recherche de leur nourriture ou pour une fuite rapide devant des ennemis dont ils seraient sans cela facilement la proie, les éléments où normalement ils pourraient se dissimuler étant absents. Certains autres sont fouisseurs, ce qui est une autre façon de résoudre le problème et se mettre en même temps à l'abri des rayons du soleil.

On remarque aussi chez eux la teinte uniformément isabelle du pelage qui les identifie au sable, et un développement anormal des conques auditives qui sont autant d'éléments d'auto-défense bien propres au milieu.

Tous ces mammifères ont un caractère nettement éthiopien.

Parmi les ongulés, on compte cinq antilopes, un mouflon et un curieux petit animal, le daman, qui s'est réfugié dans tous les massifs montagneux du Sahara central.

Le plus commun est la gazelle. C'est une variété de *gazella dorcas*, propre à l'Ahaggar, la *gazella dorcas neglecta* qui vit dans les vallées du massif et remonte dans l'Atakor jusqu'à 2.500 mètres. A côté d'elle, beaucoup moins commune, vit la *gazella leptoceros*, facilement reconnaissable à la bande noire qu'elle porte sur le flanc.

Une autre espèce, surtout répandue au Soudan, *gazella dama*, fait encore quelques incursions dans l'Ahaggar. Elle est surtout localisée dans la région de Silet, et peut-être en existe-t-il encore quelques individus dans la Tâfedest, où nous croyons l'avoir aperçue. Ce sont là des bêtes de taille petite ou moyenne. Les grandes antilopes ont un habitat beaucoup plus localisé : l'Addax, dans les dunes, l'Oryx, sur les confins saharo-soudanais.

L'addax *Addax nasomaculatus* était autrefois un animal

très répandu au Sahara. A la suite de chasses inconsidérées des militaires de nos compagnies sahariennes, il est en voie de complète disparition. On le trouve encore dans l'Ahaggar, isolé ou par groupes de quelques individus, dans les ergs d'Amegid, de Tihodaine et d'Admer. Au nord, il habite encore la région de Ohanet, et au sud, le Ténéré, où les difficultés d'accès de cette région le mettent encore, pour un temps, à l'abri de la destruction.

Quant à l'oryx *oryx leucoryx*, on ne le rencontre qu'à la limite sud de l'Ahaggar. C'est surtout un animal de la steppe à qui il faut une abondante nourriture que le désert ne saurait lui fournir.

Le mouflon *ammotragus lervia* Pall. est le gibier typique des montagnes des pays touaregs. Il habite l'Ahaggar et ses dépendances, l'Air, l'Adrar des Iforas. C'est la bête de choix des chasseurs, car il unit à la finesse, la ruse, l'agilité, la résistance et la force. Il tient pour cela une grande place dans le folklore des Touaregs.

Les fauves sont devenus rares. Il devait y avoir autrefois des lions dans l'Ahaggar, à en croire les gravures rupestres qu'on y a retrouvées, mais ils en ont disparu devant le peu de nourriture qu'ils pouvaient s'y procurer. L'hyène rayée ne l'habite plus non plus, et la présence de l'hyène tachetée, *Hyaena crocuta*, n'est pas bien établie.

Le seul fauve vraiment digne de ce nom est le guépard, *Acinonyx jubatus guttatus* Herrm, animal d'erg qui vit surtout derrière les troupeaux d'Addax, mais que l'on trouve encore dans les montagnes de la Tafedest.

Il y a quelques chats sauvages, probablement *Félix ocreata*, qui font des dégâts dans les poulaillers des centres de culture.

Parmi les petits fauves, surtout mangeurs de charogne, citons le chacal, *Vulpes pallida harterti*, qui est ubiquiste, et le fennec, *Fennecus zerda*, ce dernier localisé dans les dunes.

Parmi les rongeurs, plusieurs variétés de gerbilles et de gerboises et surtout une curieuse petite bête qui vit dans les rochers, le cténodactyle, *ctenodactylus gundi*, le telout des Touaregs que les enfants de ces derniers chassent pour le manger.

Le lièvre, *Lepus harterti*. T., est commun dans toutes les vallées et remonte jusqu'aux plus hautes altitudes.

Parmi les insectivores existent quelques chéiroptères et le hérisson.

On a beaucoup parlé de deux mammifères qui auraient été les hôtes de l'Âhaggar : un loup et un âne sauvage. C'est l'explorateur Henri Duveyrier qui en parla le premier et les désigna respectivement sous les noms d'Adjoulé et d'Ahoullil.

L'adjoulé a été identifié depuis. C'est le *Lycaon pictus* ou loup peint dont un individu a été tué dans le nord de l'Adrar des Iforas par le capitaine Augiéras en 1928. Cet animal n'est pas à proprement parler ahaggarien, mais il peut faire parfois des incursions dans le massif, comme ce fut certainement le cas en 1928, d'après ce qu'ont rapporté les Touaregs qui s'en plaignirent à la suite de dégâts dont leurs troupeaux firent les frais. Il fut certainement beaucoup plus commun autrefois, et c'est ainsi que plusieurs points d'eau portent son nom, Tin Tirès, dont un au nord du massif de la Tafdest.

Quant à l'âne sauvage, il s'agit d'une confusion, l'ahoullil étant un âne de l'espèce domestique, devenu sauvage à la suite de son abandon dans la montagne.

OISEAUX. — L'avifaune saharienne est surtout composée de rapaces, de passereaux et de quelques gallinacés. Elle se rattache à la faune paléarctique avec des caractères d'adaptation aux terrains sahariens, comme chez les mammifères. L'homochromie avec le sol est flagrante dans la plupart des espèces.

Parmi les rapaces, on a signalé le gypaète, mais il est rare, le faucon, *Falco biarmicus abyssinicus*, l'épervier, *Accipiter nisus punicus*, la crécerelle, *Falco tinnunculus*. Il se peut que le busard fréquente l'Âhaggar. D'une façon générale, ces oiseaux sont peu nombreux. Ils font des dégâts dans les terrains de culture où ils s'emparent des poulets qu'élèvent les cultivateurs. Le percnoptère est très commun et procède au nettoyage des chameaux et des animaux morts.

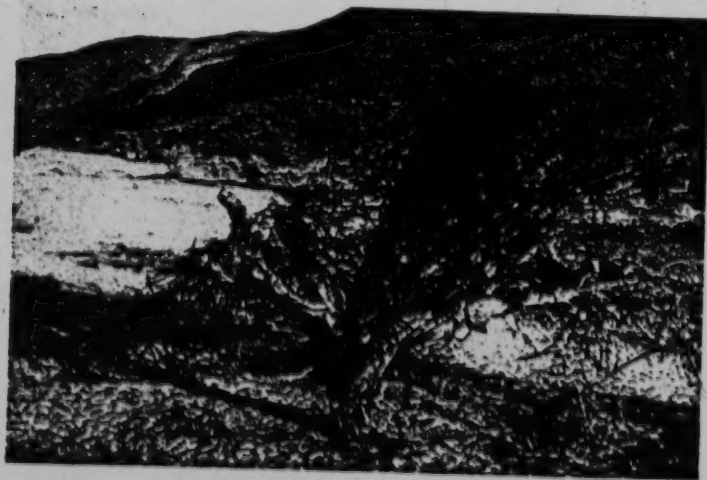
Parmi les rapaces nocturnes, nous ne connaissons que le hibou ascalaphe qui est une forme saharienne du grand-duc d'Europe.

Ce sont les petits passereaux qui tiennent la plus grande place. Le nombre des espèces se compte par plusieurs dizaines, parmi lesquelles se trouve une grande quantité d'alouettes. Ils vivent sur les regs et la rocaille, faisant leur nid sous les cailloux des plateaux.

Dans les oueds, le traquet deuil anime la solitude et égale le voyageur par sa familiarité. Dans les centres de culture, on observe l'existence de plusieurs fauvettes.



L'oued Taffassasset à 25 kilomètres de ses sources, au nord du puits de Serounout. Le lit est complètement ensablé et marqué par place de touffes de mrokim (*panisetum turgidum*).



Les arbres, déjà rares dans l'Ahaggar, sont souvent mutilés par les bergers touaregs qui abattent les branches maîtresses pour mettre le feuillage à portée des chèvres et des moutons. Des peuplements entiers sont souvent livrés de cette manière à la dévastation.

PL. IV.



Type de tumulus à grande soutache (Région tassilienne).



Tumulus en margelle de puits avec soulassement. (Haute Koudia).

Signalons les autres espèces, la pie-grièche, le moineau blanc, l'hirondelle de rivage, le martinet, l'engoulevent, le grand corbeau, la huppe.

Les pigeons et gallinacés sont représentés par le pigeon biset *Columba livia targaia* Geyr. et la tourterelle *Strepto pelia turtur hoggara* Geyr. qui fréquente surtout les centres de culture où il existe des palmiers (Idelès, Abalessa, Silet, Tahart), ainsi que par plusieurs espèces de canga dont *Pterocles coronatus coronatus* Licht.

Parmi les oiseaux d'eau, seul l'ibis noir habite l'Âhaggar et niche dans les centres de culture.

Les regs de la péninsule pré-saharienne sont souvent jonchés de débris de coquilles d'œufs d'autruche, mais cet oiseau n'habite plus l'Âhaggar depuis longtemps, et il a pratiquement disparu du Sahara.

Le naturaliste Lavanden a signalé que l'Âhaggar n'était pas sur la route des oiseaux migrateurs qui traversent le Sahara. D'après lui, ils suivraient les côtes de Mauritanie ou bien la vallée du Nil. La vallée de la Saoura avec son chapelet d'oasis constituerait une voie de deuxième ordre et les oiseaux que l'on rencontrerait dans les autres endroits seraient des isolés, des dissidents, des égarés.

Pourtant, nous avons observé régulièrement dans l'Âhaggar des vols importants d'oiseaux migrateurs qui passent toujours à la même époque. C'est le cas des chasseurs d'Afrique, des canards et des cigognes. Tous les automnes, les maisons des centres de culture sont remplies d'hirondelles de rivage et des hérons envahissent les seguia. Beaucoup d'entre eux sont à bout de souffle et meurent quelques jours après leur arrivée. Le fait est constant, et l'on peut se demander s'il s'agit d'individus atteints par la vieillesse ou épuisés par les rigueurs du voyage.

REPTILES. BATRACIENS. — La faune des reptiles est peu nombreuse. Elle comprend une dizaine d'espèces de lézards, huit d'ophidiens, dont trois venimeuses, et une de batraciens.

Parmi les lézards, le groupe des agames tient la plus grande place. Certains sont adaptés aux terrains de reg, d'autres à la rocaïlle de la montagne. Tous appartiennent à la faune tropicale.

Huit espèces d'ophidiens ont été jusqu'à ce jour identifiées, dans l'Âhaggar, mais deux ou trois ont dû échapper à l'investigation des chercheurs. Quelques-unes qui habitent la Kou.

dia sont méditerranéennes alors que les autres sont apparentées aux formes tropicales.

Le serpent venimeux le plus commun est le *Cerastes cornutus*, très répandu dans tout le Sahara ; mais dans l'Ahaggar, on ne rencontre que sa forme « mutila » c'est-à-dire sans cornes. Le naja, que l'explorateur Duveyrier avait signalé d'après des renseignements indigènes, n'a jamais été trouvé dans le massif central saharien et n'y existe sûrement pas.

Les batraciens ne sont représentés que par le crapaud vert *Bufo viridis*, espèce purement méditerranéenne et qui est un témoin des plus caractéristiques de la faune résiduelle. Il est venu là par le canal de l'oued Igharghar et on le retrouve près de tous les points d'eau de surface permanents de l'Ahaggar où il se reproduit à presque toutes les périodes de l'année. Il n'y a pas de grenouilles, comme dans le Tassili-n-Äjjer¹ et on n'a pas retrouvé le *Bufo* mauritanien commun dans ce dernier pays.

On peut compter, à juste titre, le crocodile comme étant un des hôtes du Sahara. Deux exemplaires ont été capturés dans le Tassili-n-Äjjer, près du petit centre de Ähérrir, construit sur un affluent de l'oued Emirhou (Mihéro, des anciens auteurs). A l'heure actuelle, l'espèce semble éteinte dans cette région, et des recherches récentes sont restées sans résultats. Il existe encore en Mauritanie et au Tibesti, mais il est absent de l'Ahaggar, et s'il y a existé autrefois, ce qu'affirment les indigènes, il y a de grandes présomptions qu'il n'y soit plus.

POISSONS. — Parmi les éléments de la faune relique du Sahara, ce sont les poissons qui ont le plus étonné les naturalistes. Ce pays était celui où l'on pouvait le moins supposer leur existence.

Dans l'Ahaggar proprement dit, une seule localité a livré des poissons. C'est le point d'eau d'Issekkerassen, situé à 2.000 mètres d'altitude, au centre de la Koudia. Ces poissons ont été signalés pour la première fois par la mission Coche, en 1935, et nous avons pu les identifier nous-mêmes en 1940. Ce sont des *Barbus desertii* Pelleg., espèce déjà connue du Tassili-n-Äjjer, trouvée pour la première fois à Ifédlil en 1909, par le capitaine Cortier.

1. La grenouille a été signalée à In-Amegel mais malgré toutes les recherches que nous avons faites dans cette localité, il nous a été impossible de la trouver. Elle a été récemment importée d'In Salah à Taman-rasset, mais nous ne savons pas si elle s'est adaptée.

LA FAUNE

51

Deux autres localités, Âmegid, dans le Tassili, et Ârak dans l'Immidir, ont livré respectivement le *Barbus biscarensis* et *Tilapia zilli*, *Barbus desertii*, *Astatotilapia desfontainesi*.

Le *Barbus* de Biskra est apparenté au type européen, ce qui est assez curieux, tandis que le *Barbus desertii* est proche du *Barbus ablables* Bleeker de l'Afrique occidentale.

Les silures, communs dans le Tassili-n-Âjjer, n'ont pas été signalés dans l'Âhaggar.

La faune aquicole de l'Âhaggar groupe donc, à la fois, des éléments méditerranéens, venus par le canal de l'Igharghar, et des éléments soudanais, le massif marquant la ligne de partage entre les eaux des rivières du versant septentrional et les bassins du Niger et du Tchad.

INSECTES. — Les insectes sont relativement peu nombreux, situation logique en étroite relation avec le peu de densité de la végétation et la rareté de l'eau.

Ils sont, comme partout, dispersés en fonction des conditions naturelles offertes à leurs différents types de vie. On ne compte, au Sahara central, que 402 coléoptères, alors que par exemple le massif de Mouzala, en Algérie, en possède 2:102 ! Ces deux chiffres donnent un aperçu exact de la disproportion qu'il y a entre la faune désertique et celle des pays tempérés.

Dans l'Âhaggar, les Phytophages représentent environ 36 % des espèces, les Hygrophiles 28 % et les Terricoles 19 %¹. C'est parmi ces derniers que se retrouvent les coléoptères les plus typiquement désertiques : les Ténébrionides Mélasomes, dont 43 espèces se rencontrent au Sahara central.

Comme nous l'avons observé pour les mammifères et les oiseaux, les formes sahariennes présentent différents types d'adaptation. Les coureurs ont des pattes très allongées (*Pimelia*) terminées en pioche ou en houe. Chez les fouisseurs, fixés au contraire au sol, les membres se raccourcissent et les tarses disparaissent parfois entièrement.

Ces mélasomes, typiquement sahariens, appartiennent à deux groupes distincts : 1° ceux d'origine africaine peuplant toute l'Afrique et l'Asie antérieure (*Erodiinae*, *Zophosinae*, *Adesmiinae*) ; 2° ceux d'origine asiatique, peuplant l'Asie centrale et occidentale et la moitié nord de l'Afrique (*Akidinae*, *Platyopinae*, *Pimelinae*).

1. DE PEYERIMHOFF. Physionomie de la Faune entomologique (coléoptères) au Sahara. La vie dans la région désertique nord tropicale de l'ancien monde. *Société de Biogéographie*, Paris, 1938.

Au point de vue général, d'après Peyerimhoff, on peut donc dire que sur une faune désertique, fixée depuis longtemps, ont déferlé deux courants opposés, l'un tropical, l'autre méditerranéen. Le courant tropical, datant probablement de la fin du tertiaire, a amené des éléments dont certains vivent encore au bord de la Méditerranée. Le courant méditerranéen est plus récent et date probablement du glaciaire. Il a amené des formes froides dont de nombreuses reliques se retrouvent dans les parties montagneuses où elles forment l'essentiel de la faune. La période de dessèchement actuelle tend à détruire les colonisateurs aussi bien tropicaux que méditerranéens.

MOLLUSQUES. — Le climat actuel du Sahara ne favorise pas la vie des mollusques. On en rencontre pourtant vivant dans les eaux des sources ou des gueltas du Tassili-n-Åjjer et de l'Åhaggar. Ce sont des planorbes, des melania et des ferussacia.

Mais il est intéressant de retrouver également des espèces subfossiles, et cela au centre de l'Åtakor-n-Åhaggar. Il n'est pas rare de recueillir sous les pierres des petites volutes qui sont autant de preuves d'un climat très humide du Sahara. Dans des tumuli de type tronconique du Tassili-n-Åjjer que nous avons été amenés à fouiller, nous avons trouvé des quantités de coquilles subfossiles sous les pierres. Il ne s'agissait pas de coquilles ayant servi de bijoux ou de parures, mais d'animaux venus mourir là.

LIVRE II

L'HOMME

LE PASSÉ DU SAHARA, SON PEUPLEMENT

CHAPITRE PREMIER

L'AHAGGAR PRÉ ET PROTO-HISTORIQUE

Par ce qui précède, nous avons vu que le Sahara avait connu un climat beaucoup plus humide que l'actuel, qu'une végétation et une faune plus nombreuses y avaient prospéré. C'étaient là des facteurs propres à faciliter la vie de l'homme.

Pourtant l'existence de ce dernier au Sahara, dans les temps préhistoriques, fut longtemps sujette à caution, et beaucoup de savants en doutèrent. Aucun fait précis ne venait, en effet, apporter des éléments décisifs, soit squelette, soit gisement archéologique bien en place.

Les premiers voyageurs qui pénétrèrent au Sahara furent frappés par la grande quantité d'outils, d'armes en pierre, qui jonchaient les regs, le fond des vieilles vallées et les fonds de cuvettes de certains ergs. Pêle-mêle on pouvait ramasser des objets de faciès paléolithique, des « coups de poing » chelléens, des haches polies, des pointes de flèches finement retouchées. Tout cela reposait à même le sol, sans ordre, sans juxtaposition d'une industrie sur une autre et il était pratiquement impossible de classer et surtout de dater ces objets.

Mais un fait était malgré tout certain : c'est que le Sahara avait connu, antérieurement à ses habitants actuels, une civilisation très développée de la pierre qui avait utilisé presque tous les types « industriels » d'Europe.

Les outils en pierre n'étaient d'ailleurs pas les seuls éléments archaïques laissant supposer un habitat très ancien. Des tumuli de formes diverses s'accrochent aux flancs des montagnes; sur le bord des vallées et certains dans des endroits si éloignés de toute région habitée qu'il ne peut s'agir de monuments récents.

Enfin, il existe sur les rochers et dans les grottes des massifs montagneux des gravures et des peintures extrêmement curieuses qui furent signalées par les premiers explorateurs, Barth, Henri Duveyrier, Erwin von Bary et, après eux, par Foureau. Mais là aussi, il était impossible de donner une date à ces documents devant l'absence de stratigraphie.

Après l'occupation française, la prospection de l'Ahaggar se fit progressivement, et beaucoup d'officiers des Compagnies Sahariennes s'improvisèrent archéologues, faisant parvenir dans les laboratoires de la métropole ou de l'Algérie des séries d'objets. Certains fouillèrent des tumuli, comme le capitaine Voinot (1909), et la richesse du matériel recueilli attira l'attention des spécialistes.

T. E. Hamy publia des notes sur les objets rapportés par la mission Foureau-Lamy ; Verneau, son successeur à la chaire d'Anthropologie du Muséum, guida dans ses recherches le capitaine Cortier et analysa ses collections. Th. Monod, d'abord comme membre de la mission Augérias-Draper, ensuite comme militaire de la Compagnie Saharienne du Hoggar, fit faire un grand pas à nos connaissances sur l'homme préhistorique au Sahara. Il ramena d'Asselar un squelette archaïque découvert par les militaires du poste et publia une monographie très complète de l'Adrar Ahnet, qui est un district du bas Ahaggar.

Le squelette d'Asselar fut étudié par Boule et Vallois qui définirent sa haute antiquité, le considérèrent comme datant du paléolithique supérieur et le placèrent au point de vue somatique entre l'Homme de Grimaldi et les Bushmen de type ancien. Mais il n'y a malheureusement aucune faune ni aucun outil qui accompagnent ce squelette.

L'exploration du Sahara central a été suffisamment poussée ces dernières années pour que l'on puisse avoir un aperçu sur les populations anciennes qui l'habitèrent. Malgré des lacunes inévitables, on a tenté d'établir une classification typologique rationnelle ainsi que l'aire de répartition de chaque outillage connu, avec la réserve que l'exploration détaillée de certaines régions doit encore être faite, et apportera certainement de nouveaux éléments qui modifieront peut-être ou confirmeront nos connaissances actuelles.

LES INDUSTRIES LITHIQUES. — Si l'industrie de la pierre est répandue sur toute la surface du Sahara, il est à remarquer

qu'elle l'est beaucoup plus abondamment dans les régions des dunes, dans les Tanezroufts et surtout le long des anciennes vallées des grands fleuves quaternaires. On constate sa rareté dans les massifs montagneux, et c'est le cas de l'Ahaggar en particulier. Le massif de l'Ahnet fait un peu exception à la règle et a livré de nombreux objets de facies très divers, allant du moustérien au néolithique. Cela tient peut-être à la proximité du Tanezrouft qui lui, comme nous l'avons dit, est fort riche en outillage de toute sorte.

Dans l'Ahaggar proprement dit, beaucoup de pièces chelléo-acheuléennes ont été recueillies isolément dans la région de Silet, dans l'Atakor et aux abords du puits de Sérouranout. On connaît enfin deux beaux gisements de levalloisien avec quelques pièces balkiennes, l'un à Tiguelguemine¹, l'autre à Esselesikine².

L'Adrar des Ifôras et ses abords immédiats ont livré un outillage très important, des bifaces chelléo-acheuléens et du néolithique qui semble être particulier aux régions soudanaises, où l'on retrouve beaucoup de haches à forme allongée, plus ou moins cylindriques, qui leur ont valu le surnom de hache en forme de boudin. Ces instruments sont accompagnés de meules dormantes, de pilons, de broyeurs ; certains ont l'axe de frappe transversal et légèrement incurvé, ce qui laisse supposer qu'ils étaient utilisés comme houe. C'est fort possible et il est indéniable que ces pièces reposent toujours près des anciennes vallées qui devaient être des lieux propres à l'agriculture.

Au Tidikelt, sur le rebord nord-ouest de l'Ahaggar, on a trouvé, ainsi qu'en Mauritanie, des pièces en silex et en quartzite taillées, qu'on a rattachées à l'atérien (facies nord africain du levalloisien) suivant les uns, au néolithique dit « berbère », suivant les autres. Ces pièces, en particulier des pointes à pédoncules qui gisent sur le sol, mélangées à des lames et des grattoirs de type néolithique, ne peuvent être datées avec précision, car si dans les gisements découverts à Bir el Ater, dans le département de Constantine, la stratification les place incontestablement dans le paléolithique moyen, leur juxtaposition au Sahara avec des pièces néolithiques peut laisser supposer que dans cette région, le paléolithique moyen s'est prolongé sans discontinuer jusqu'au néolithique.

1. Découvert par Reygasse.

2. Découvert par l'auteur.

Au nord de l'Āhaggar, au delà de la ceinture tassilienne, s'étend l'Erg Oriental, où l'on trouve d'énormes bifaces chéuléens, des amandes moustériennes, des pointes atériennes, des haches en boudin et surtout une multitude de pointes de flèches à pédoncule et à ailerons auxquelles on a donné le nom de « pointes de Ouargla ». L'aire de répartition de cette industrie englobe les deux ergs ainsi que la Mauritanie. Elle a pénétré dans l'Āhaggar par la vallée de l'Igharghar, mais n'a pas franchi le massif.

L'outillage du type de Ouargla, que l'on trouve dans les régions de dunes, sur le reg, souvent à de grandes distances des vallées principales, devait être utilisé par des nomades chasseurs, comme l'indiquerait l'abondance des pointes de flèches, des grattoirs et des petits silex à dos rabattu qui devaient servir au travail des peaux, alors que les haches épaisses, les meules dormantes de grand diamètre qui abondent au sud dans la région du moyen Niger, laissent supposer que les populations vivaient beaucoup plus de culture que de chasse.

Plusieurs découvertes faites ces dernières années viennent apporter quelques précisions sur les différents stades de la préhistoire saharienne, d'autant plus intéressantes que l'on se trouve cette fois devant des gisements où l'industrie est associée à une faune abondante et déterminable.

L'erg d'Ādmer et l'erg Tihôdāin ont livré chacun, à quelques mois d'intervalles, deux gisements de paléolithique inférieur.

Situés sur les hautes terrasses d'anciennes vallées quaternaires qui disparaissent aujourd'hui, en partie, sous les dunes, les gisements contenaient un grand nombre de gros bifaces de types acheuléens en quartzite de l'Āhaggar, ou en calcaire très dur. Parmi ces pièces, il faut signaler la présence d'un grand nombre de hachereaux, semblables à ceux que l'on connaît en Afrique du Sud, et à ceux trouvés ultérieurement à Ti-missao en plein Tanézrouft.

Ce matériel reposait au milieu d'ossements d'éléphants antiques, de buffles antiques et de zèbres, et de milliers d'arêtes de poissons de grande taille.

La zone située juste au sud de l'Āhaggar et qui confine au Soudan, a livré des documents d'un intérêt également considérable se rapportant à des industries néolithiques. Ce sont d'immenses amas de débris de cuisine, des tas « d'ordure » comme on en trouve de nos jours autour des lieux habités par

des sédentaires et que les préhistoriens désignent sous le nom de « kjökkenmöddings ».

Au milieu d'un magma de cendres charbonneuses, il y a des coquilles de bivalves, des fragments d'os à demi carbonisés, des débris de poterie et des outils de toute sorte, brisés ou intacts. A côté de pointes de flèches à base concave et convexe, de hachettes plates en schiste, on trouve des harpons en os, des anneaux de bras et des perles également en os.

Parmi les espèces animales qui ont pu être déterminées d'après les ossements, on trouve des hippopotames, des rhinocéros, des antilopes, des girafes, des phacochères, des crocodiles, etc....

Les gisements sont toujours situés sur les bords des anciennes vallées, et les rejets de cuisine, par l'abondance des coquilles et des arêtes de poissons dont ils se composent en majeure partie, démontrent qu'il s'agit là de l'habitat d'anciennes populations de pêcheurs.

Entre les vallées, sur les flancs de petits dunes mortes, il existe également des stations de bien moindre importance dont l'industrie lithique est sensiblement la même, mais où les harpons en os font complètement défaut. Il n'y a pas, non plus, parmi les rejets de cuisine, ni arêtes de poissons, ni coquilles de mollusques, et l'impression qui se dégage de ces gisements est qu'ils ne sont pas tout à fait de la même époque et appartiennent à des populations dont les genres de vie étaient différents.

Les deux principaux gisements sont ceux de Taferjit et de Tamala Mellet. D'autres ont été trouvés à Tazerzait, à In Tékébrine, et à In Guezzam. Leurs industries présentent beaucoup d'analogie avec celle du Fayoum étudiée en Égypte par Miss Caton Thompson, où les facies des pointes de flèches et des harpons sont sensiblement les mêmes.

L'intérêt de ces découvertes est encore augmenté par la présence au milieu des ossements d'animaux, de plusieurs squelettes humains en partie silicifiés, laissant supposer une longue immersion dans l'eau.

Malgré la fragmentation des crânes qui rend les déterminations difficiles, le Professeur Leblanc, doyen de la Faculté de Médecine d'Alger, a pu faire l'examen de l'un d'eux et déterminer ses caractères négroïdes. Fait important qui précise les différents stades de la préhistoire saharienne et nous montre que l'habitat septentrional des noirs, aujourd'hui confiné aux

régions soudanaises (sauf en ce qui concerne les oasis qui peuvent être considérées comme des îlots artificiels), s'étendait beaucoup plus au nord à la période néolithique.

Ces gisements « in situ » confirment donc pleinement l'existence de l'homme préhistorique au Sahara et permettent de considérer l'outillage lithique saharien comme très archaïque.

Malgré l'absence de faune, les gisements de Tiguelguenine (Immidir), d'Essésikine (à la base de l'Âtakor-n-Âhaggar), de Ohanet (au sud-est de l'Erg Oriental), à facies levalloisien, complètent utilement les découvertes dont nous venons de parler et laissent entrevoir l'existence, au paléolithique moyen, de populations dont l'habitat semble beaucoup plus rapproché des régions montagneuses que celui des « chelléens » ou des néolithiques.

L'immense plaine désertique du Ténéré, aujourd'hui inhabitable pour l'homme, recèle des milliers de vestiges d'industries humaines, mais, jusqu'à ce jour, de facies essentiellement néolithique. Un type très particulier et bien localisé s'en dégage au milieu de pièces communes à d'autres régions. C'est une industrie en roche verte, comprenant des haches polies globuleuses, des lames, des pointes à base concave et surtout des pointes de grande taille finement retouchées sur les deux faces, à base rectiligne formant ciseau. Il existe aussi, et c'est le trait le plus caractéristique de cette industrie, des disques finement retouchés sur les deux faces et sur les bords, dont l'usage est des plus énigmatiques. Elle occupe le bassin de l'oued In Âzaoua et celui du Taffassasset ; elle n'a pas atteint l'Âhaggar proprement dit.

Cette même région a livré aussi de nombreuses haches polies à gorge, d'un fini remarquable, qui constitue le stade le plus évolué du néolithique saharien. La forme de ces haches établit une sorte de transition entre la hache néolithique classique et les haches de bronze de l'Égypte, à large tranchant, semi-circulaire. Ces pièces recueillies le plus ordinairement isolées, sans autres pièces constituant l'outillage industriel, grattoirs, lames, etc... ont peut-être été utilisées simultanément avec le métal, et peuvent être, par présomption, attribuées à l'énéolithique. Reygasse a donné à ce type particulier le nom de Ténéréen. Des pièces isolées ont été recueillies au sud de l'Âhaggar, mais le « centre industriel » semble être beaucoup plus oriental et le désert de Libye en a livré des séries nombreuses.

L'AHAGGAR PRÉ ET PROTO-HISTORIQUE

59

GRAVURES ET PEINTURES RUPESTRES. — Des gravures et des peintures rupestres viennent à leur tour jeter une vive lumière sur le passé du Sahara.

Tout au début de l'occupation française de l'Algérie, le Sud Oranais attira l'attention des archéologues par la présence de gravures rupestres particulièrement abondantes.

Dans l'Ahaggar, les premières reconnaissances en découvrirent dans les districts de l'Immidir et de l'Atakor, et d'autre part, les explorateurs Barth, Duveyrier, Von Bary avaient signalé dans le Tassili et au Fezzan des gravures représentant



FIG. 6. — Gravure d'époque préhistorique représentant la capture d'un buffle antique (Oued Djorat, Tassili-n-Ajjer).

des grands animaux et des hommes armés de boucliers et de javelots.

L'avenir devait nous révéler que tous les massifs montagneux en recèlent un grand nombre. Leur répartition des extrêmement étendue et embrasse l'Atlas saharien, le Sahart central, l'Adrar, l'Air, le Tassili, le Fezzan, le Tibesti et la Mauritanie, mais c'est le Tassili-n-Ajjer, massif essentiellement gréseux, qui possède les plus riches stations rupestres que l'on connaisse jusqu'à ce jour au Sahara.

Les gravures sont loin de présenter toujours la même facture ; l'art est plus ou moins sûr, et elles sont souvent si différentes, qu'il est facile d'y distinguer plusieurs éiages.

L'étude du trait, des patines, du style, à défaut d'autres critères plus décisifs, a apporté des éléments de sélection qui ont été renforcés par l'étude de la faune et des figurations

humaines représentées. La présence de caractères alphabétiques — libyco-berbères et tfinagh — associés à un certain nombre de ces gravures, permet de donner à celles-ci une limite inférieure dans le temps, ce qui élimine l'idée qu'elles puissent être considérées comme préhistoriques.

Les gravures, qui ont un caractère artistique, sont généralement de grande taille, souvent de la grandeur naturelle de l'animal représenté. Le trait du contour est creusé profondément et poli ; il est, de plus, fortement patiné, ce qui ne le fait distinguer que difficilement de la roche encaissante.

Au Tassili, où ce genre de gravures est largement représenté, la faune reproduite comprend l'éléphant, l'hippopotame, le rhinocéros, le bubale, la girafe, l'autruche, des antilopes, des fauves, le pithon, le crocodile, etc.... Les figurations humaines, généralement de grande taille, sont casquées ou à tête zoomorphe, le plus ordinairement dotées d'un fourreau phallique, avec stéatopygie souvent prononcée.

Les espèces animales représentées dans ce groupe, toutes actuellement disparues du Sahara sauf le crocodile¹, attestent la haute antiquité de ces gravures qui, d'après ce que nous savons de leur point de gisement sur les terrasses supérieures de certains oueds, sont au moins néolithiques.

Ces belles gravures, dont certaines pleines de vie et admirables de conception, dénotant de la part de leurs auteurs la possession d'un art réel, voisinent avec d'autres d'un trait moins sûr, où les bovidés dominent et où les hommes sont souvent armés de l'arc. Enfin, il y a une multitude de dessins de petite taille, plus ou moins schématiques, qui peuvent être divisés en deux étages, l'un où le cheval prédomine, l'autre où cet animal est remplacé par le chameau.

L'étude du trait a montré que si celui des gravures du premier groupe était généralement régulier, large, profond, la teinte de la patine différant peu de la roche encaissante, celui des gravures des autres groupes est martelé, creusé irrégulièrement et la patine en est souvent claire, d'autant plus claire que la gravure est plus récente.

L'étude de ces patines a été faite par le géologue G. B. M. Flamand, qui a expliqué la formation de cette espèce de vernis, qu'on appelle communément vernis du désert, et qui n'est pas seulement formé par la calcination solaire et l'action

¹ Il a été retrouvé au Tassili des Ajjer, en Mauritanie et dans l'Ennedi.

L'AHAGGAR PRÉ ET PROTO-HISTORIQUE

61

éolienne, mais surtout par l'oxydation en surface des produits, généralement ferrugineux, attirés par capillarité à la suite de l'évaporation, qui forment, suivant les roches, un enduit silico ou calcaréo-ferrugineux, comme l'indique sa couleur rouge foncé plus ou moins atténuée.

La seule classification des patines ne peut suffire à déterminer l'âge respectif des gravures, car l'on voit des inscriptions tiffinagh extrêmement patinées, l'être autant que certaines gravures anciennes, sans qu'il soit possible pour cela de les considérer comme contemporaines. Il faut considérer que l'oxydation et la patine ne se produisent pas uniformément



FIG. 7. — Gravure d'époque plus récente que la précédente, mais vraisemblablement d'âge préhistorique également. Dans ce groupe les bovidés remplacent les animaux sauvages (Oued Tadjerdjert, Tassili-n-Ajjer).

sur des roches dont la composition varie ; il ne faut donc pas exagérer l'importance de ce facteur de détermination.

Le classement basé sur la faune, puis sur les figurations humaines, fournit des éléments plus appréciables, la patine n'intervient qu'en troisième lieu.

On distingue de prime abord deux grands groupes de gravures. Les pré-camelines, ou gravures anciennes, et les camelines ou gravures récentes. Le premier peut lui-même se subdiviser : 1° en grandes gravures à faune éthiopienne, 2° en gravures moyennes avec prédominance des bovidés, 3° en petites gravures, avec chevaux.

Voici donc trois étages pour le groupe pré-camelin, qui donnent un aperçu du peuplement ancien du Sahara. Le premier appartiendrait à un néolithique ancien, avec une population composée essentiellement de chasseurs.

Cette classification, qui peut nous satisfaire en gros, ne correspond pas en détail à trois groupements humains homogènes. Il y a dans chaque groupe des diversités d'école, de style, qui démontrent la pluralité de chacun, mais qu'il est très difficile de définir dans l'état actuel de nos connaissances. Cette difficulté est d'autant plus grande que l'on s'aperçoit, à l'étude, que chaque district saharien a ses styles propres.

A côté des gravures, il existe des peintures rupestres découvertes ces dernières années par centaines. Elles se trouvent dans des abris sous roches qui les ont protégées des injures du



FIG. 8. — Différents types de peintures rupestres de l'oued Djorf. 1° Femme de style boschiman ; 2° femme de style espagnol ; 3° personnage avec bâton coudé (boomerang ou akfa) ; 4° homme masqué (d'après quelques originaux d'Henri Lhote, cf. R. Perret, *Recherches archéologiques au Tassili des Ajjers*, *Journal de la Société des Africanistes*, 1936, t. VI, fasc. 1, Pl. xv).

temps. Leur synchronisation avec les gravures n'a pas été tentée, car leur diversité locale est encore plus complexe que celle de ces dernières. On possède quelques points de repère, et certaines ne sont que la réplique peinte de figurations gravées. A Mertoutek, dans le petit massif de la Tafedest appartenant à la Koudia de l'Ahaggar, la mission alpine française a découvert des stations extrêmement intéressantes appartenant à l'étage des bovidés.

De même, pour l'époque « chevaline », il existe un groupe de documents peints et gravés, que l'on a désigné sous le nom de garamantiques où figurent des chars de guerre. Pour ce

L'AHAGGAR PRÉ ET PROTO-HISTORIQUE

63

dernier, il est évident que l'on ne se trouve plus devant des documents préhistoriques, mais protohistoriques. Quant à l'étage des bovidés, il y a tout lieu de le considérer comme



FIG. 9. — Peinture rupestre de la grotte de Tamajjart (Tassili) (d'après un relevé du Cap. Brenans). Figurations humaines à style filiforme.

ancien, plus exactement comme néolithique. Nous avons vu personnellement les stations de Mertoutek, et nous avons pu faire des fouilles à la base des rochers peints. Nous y avons



FIG. 10. — Peinture à l'ocre de l'abri de Tior (Tassili-n-Ajjer) (d'après un calque d'Henri Lhote), représentant un char de guerre attelé de trois chevaux.

trouvé des fragments de haches polies, des broyeurs, des fragments de meules et de poteries. Étant donné l'état d'isolement et les difficultés d'accès de ces stations, il est bien improbable que ces documents ne soient pas issus d'un même groupement humain. Ce n'est pas hier que les bœufs pouvaient paître dans

le Sahara, et la faune représentée ainsi que les haches polies semblent bien être contemporaines.

L'étage de la cavalerie et de la charrerie est capital pour l'histoire de l'ancien peuplement de l'Âhaggar. Il constitue l'un des chaînons qui nous manquaient entre les périodes néolithique et actuelle. Nous sommes même, avec ces peintures, entre gens de connaissance, car les scènes qu'elles représentent sont justement celles qu'a décrites l'historien grec Hérodote. On pouvait douter des textes que cet écrivain a laissés, mais le plus extraordinaire est de pouvoir constater la véracité de



FIG. 11. — Peinture à l'ocre violacé de l'abri de Tadjerdjert (Tassili-n-Ajjer), d'après un calque d'Henri Lhote, dont le style des personnages rappelle celui de l'Assyrie.

ces écrits, car peu de savants auraient admis, avant la découverte des peintures et des gravures représentant des chars de guerre, que de pareils véhicules aient circulé au Sahara, cinq siècles avant J.-C. Parmi ces documents, l'existence de deux types humains, l'un svelte, l'autre stéatopyge, toujours opposés l'un à l'autre dans les scènes de guerre, nous raconte les épisodes de la lutte entre blancs et noirs, pour la conquête du Sahara. Nous avons ainsi une précision nouvelle sur l'état physique du Sahara à cette époque, car comment imaginer l'utilisation du cheval, en tant que monture guerrière, sinon par l'existence d'un climat plus humide, de points d'eau plus nombreux que de nos jours. Peut-on admettre que ces chars aient été tout simplement représentés de mémoire par des artistes ? Cela n'est guère possible. Nous croyons, au contraire,

qu'ils ont véritablement roulé au Sahara, car comment expliquer leur reproduction aussi sincère et en si grand nombre en des points aussi éloignés que la Tripolitaine et l'Âdrar des Iforas, où l'on en a trouvé. Faut-il admettre aussi comme une coïncidence, que l'aire de répartition de ces manifestations rupestres corresponde justement à la zone où les auteurs anciens nous situaient l'Empire des Garamantes que traversait l'ancienne route des caravanes qui reliait le Fezzan avec l'Âdrar des Iforas, et où l'on retrouve, par hasard, les ruines de Tâdemeka qui fut l'antique capitale des Berbères soudanais ?

Un problème se pose, celui du roulage, car devant l'état cahotique de certaines régions du Sahara, en particulier de celle du Tassili, on peut se demander comment pouvaient se comporter des chars dans un pays sans routes. Les peintures font justement bien ressortir qu'il s'agissait de chars très légers, et il

n'y a aucune raison de ne pas admettre la possibilité d'utiliser le char au Sahara, lorsque l'on sait que son emploi a été largement mis à profit par les Égyptiens et par les populations de l'Afrique du Nord. Rappelons le texte d'Hérodote, qui dit que « les Garamantes font la chasse aux Éthiopiens Troglodytes sur des chars à quatre chevaux »¹. Ces Troglodytes devaient être des noirs et le Tassili-n-Ajjer a bien des chances d'être leur ancien habitat.

LES TUNULI. — Les populations sahariennes ne nous ont laissé aucune manifestation architecturale pouvant nous éclairer sur leur histoire, à part quelques tombeaux.

Ce trait est commun à tous les peuples nomades et pasteurs dont la vie errante et primitive, en leur donnant l'amour des grands espaces et de la liberté, leur enlève l'idée de s'attacher



FIG. 12. — Peinture à l'ocre rouge de Mertaoutek (Ahaggar) (d'après un calque d'Henri Lhote). Femmes à coiffure en cimier.

1. St. Gsell, *Hérodote*, p. 32.

moralement à un point quelconque de la terre. Au Sahara, le manque de matériaux de construction n'a pu que développer ce sentiment, et les tombes ne sont, en fait, que des tas de cailloux.

Alors que dans l'Afrique du Nord ces tas de cailloux sont groupés en nécropoles, ce qui indique une vie rurale et des règles d'urbanisme, plus au sud, au delà du *limes*, ancienne limite de l'influence romaine, les tombes sont, au contraire, éparpillées au hasard, souvent isolées, jamais groupées au delà d'une dizaine. Leur aire s'étend sur tout le Sahara et sur la zone nord de la steppe soudanaise. Ces tumuli ne sont pas de même forme et de même grandeur, et il peut exister dans les mêmes parages des types différents, encore, que certains d'entre eux puissent être localisés ou dominent dans certaines régions.

Les Touaregs, qui donnent le nom d'*idebnan* à ces tumuli, les attribuent aux populations Izzabaren, hommes légendaires, de grande taille, appartenant à la religion palenne et qui habitaient le Sahara avant eux.

Au Sahara central, on distingue huit types principaux de tumuli :

I. des tas de cailloux simples, de forme conique dont le diamètre peut aller de 1 m. 50 à 8 mètres,

II. des tas de cailloux tronconiques, plus ou moins évidés à l'intérieur, de même taille que les précédents,

III. des tombes en forme de margelle de puits, dont les parois sont montées avec des pierres plates, très régulièrement posées et dont le diamètre peut aller de 3 à 10 mètres,

IV. des tas de cailloux de taille moyenne, à cheval sur des bandes rectangulaires, formées par des pierres, précédés d'un alignement rectangulaire dont le côté interne est ouvert.

Ces tombes ont été surnommées à « anse de panier » ou à « sou-tache », cet appendice pouvant avoir de 5 à 9 mètres de long.

V. des tumuli coniques comportant deux empâtements formant un grand V ouvert, pouvant atteindre jusqu'à 76 mètres de long,

VI. des tumuli en forme de quartiers d'orange et à section en V retourné pouvant avoir jusqu'à 8 mètres de diamètre,

VII. des tumuli tronconiques avec un large encorbellement irrégulier et plus ou moins ovalaire ayant jusqu'à 25 mètres de diamètre.



FIG. 13. — Différents types des tumuli du Sahara Central :

- I. Tumulus à forme conique.
 II. " " " " " à évidemment intérieur.
 III. " " " " " en margelle de puits.
 IV. " " " " " à soutache.
 V. " " " " " à empâtement en V.
 VI. " " " " " en quartier d'orange.
 VII. " " " " " à encorbellement.
 VIII. " " " " " en quartier d'orange aux pointes prolongées.

VIII. des tumuli semblables au n° VI, mais dont les extrémités sont énormément prolongées et peuvent atteindre jusqu'à 25 mètres.

On voit donc que, dans l'ensemble, il s'agit de monuments de grande taille qui ont demandé de gros efforts de construction, ce qui dénote des croyances religieuses étendues devant le fait de la mort. Jusqu'à ce jour, il a été impossible d'en faire un classement systématique et de les dater. Les fouilles n'ont donné que des résultats partiels et disparates. Tout ce que l'on peut dire c'est qu'ils sont pré-islamiques. Certains sont protohistoriques et d'autres, peut-être, néolithiques.

Il existe des variantes et des formes de transition entre la période protohistorique et islamique, car certaines tombes de forme ancienne sont dotées à l'intérieur de pierres témoins, comme dans les tombes musulmanes, ou de « msella » formant lieu de prière.

Le premier type est le plus primitif de construction. Dans l'Āhaggar, il est commun dans les parties basses du massif, mais ne remonte pas sur les hauts sommets. Pourtant, nous l'avons vu dans les hautes vallées de la Tâfedest à proximité des stations de peintures de Mertoûtek. Par contre, c'est lui qui prédomine dans le Tanézrouft, dans le Ténéré, dans les régions qui accusent le maximum d'état désertique. Il est commun dans tout le Sahara. D'après Chudeau¹, la limite sud de cette forme de tombe serait entre Tahaoua et Matankari. Nous en avons rencontré à 15 km. au nord du village de Dabnou dans l'Ādrar Douchi. Étant donné leur architecture primitive et leur situation en région désertique, il y a tout lieu de supposer que ces tas de cailloux sont très anciens, les plus anciens de toutes les formes que nous connaissons et qu'ils appartiennent vraisemblablement à l'époque néolithique.

Le type II est une forme évoluée du type I. On le rencontre également dans les parties les plus reculées du Tanézrouft, mais il pénètre à l'intérieur des massifs montagneux et sur les bords des vallées de la haute Koudia.

Le type III, auquel les indigènes de l'Afrique du Nord ont donné le surnom de « chouchet », semble être localisé dans les massifs. On en a bien aperçu dans le Tanézrouft, mais le fait est assez exceptionnel, alors que l'on peut en observer d'importants groupements dans l'Āhaggar, en particulier aux

1. CHUDEAU, *Bull. Soc. Anthr.*, t. VIII, 1907, pp. 138-146.

abords des centres de culture. Il en existe à Tāmanrasset, près de Tit, près d'I-n-Āmegel, près de Silet, près de Tazerouk, près de Tahart, près d'Ābalessa, près d'Iglène, etc... ainsi que sur les pentes de la Koudia. Cette forme est également commune dans l'Āhnet, dans le Tassili-n-Ājjer, ainsi que dans l'Ādrar des Iforas. D'après Chudeau, on la trouverait également en Mauritanie. En Air, elle est très rare. M. Reygasse a fouillé plusieurs des tombes de ce type qui se trouvaient autour de l'enceinte fortifiée de Tāfārit, près d'Ābalessa, au centre de laquelle a été découvert le squelette d'une femme qui, d'après la légende, serait l'ancêtre des tribus nobles actuelles, Ti-n-Hinān, femme berbère de haute lignée, venue du Tafilalet. Il a exhumé plusieurs squelettes qui ont été étudiés par le Docteur Leblanc, doyen de la Faculté d'Alger, lequel les a identifiés en majorité comme étant ceux de nègres. M. Reygasse considère ces tombes comme étant tout au plus du haut moyen âge.

Le type IV, dit à anse de panier ou à soutaches, est très courant dans l'Āhaggar. Il y en a souvent près des centres de culture, et nous en avons aperçu dans la haute Koudia où l'alignement des pierres est souvent remplacé par d'autres tumuli (jusqu'à 6). C'est une forme commune dans le Tassili-n-Ājjer, que nous avons également rencontrée dans l'Ādrar des Iforas et moins communément en Air. On ne saurait rien dire sur l'origine de ces monuments. Les Touaregs les attribuent aux Beni-Hilal.

Le type V, ou tumulus à empâtements, est rare dans les hautes montagnes de l'Āhaggar. Il en a été observé vers Tahart, au nord d'Idelès, près d'Āmegid ainsi que dans l'Āhnet. Certains alignements de pierre sont tellement longs que l'on a l'impression d'avoir à faire à des murettes effondrées, et qu'il faut souvent un certain recul pour pouvoir saisir toute l'architecture du monument. Les branches de celui qui fut fouillé par Voinot, à Āmegid¹ avaient 76 mètres. La bissectrice de l'angle formé par les deux branches est ordinairement orientée à l'est ou au sud-est. Nous avons observé un grand nombre de ces tombes dans la partie orientale de l'Ādrar des Iforas, qui couronnaient le sommet de petites montagnes et dont les bras jalonnaient les flancs.

Il existe un modèle dérivé du tumulus, dont les branches sont réduites à la plus simple expression. C'est le quartier

1. Notes pour servir à l'étude de l'Ethnographie ancienne du Sahara Central. *Soc. de Géog. et d'Arch. d'Oran*, déc. 1908, p. 335.

d'orange (type VI) que Chudeau a signalé à Taoudéni et Monod dans l'Ahnet ¹ et que nous avons observé nous-même en abondance sur les flancs du Tassili de Ti-m-missao, aux abords de Tin Rerhoh, dans l'Anahel (vers Isolane), et dans la vallée du Ti-m-mersol avant et après In Guezzam.

Le tumulus à enclos ou à encerclement (type VIII) comporte souvent, à proximité du tumulus central, un second tumulus de plus petite taille. Des fouilles faites dans les deux tumuli ont souvent donné des résultats positifs. Chacun abritait des ossements humains, et les deux tombes peuvent être considérées comme de même époque. Cette forme est orientale, commune au Tassili-n-Äjjer, et rare dans l'Ahaggar. Nous avons observé des monuments de ce genre au nord-est de l'Anahel, aux environs d'Idelès ; au sud du massif, il en existe vers Tin Rerhoh et dans la partie nord-est de l'Adrar des Iforas.

Avec les monuments lithiques, nous nous trouvons en présence de tombeaux typiques, et si dans le nombre de ceux qui ont été fouillés plusieurs ont été trouvés vides, dans les 7/10 des cas les fouilles ont été positives, ce qui ne veut pas dire que les trois autres dixièmes n'aient jamais servi de sépulture, car la vétusté de certains squelettes démontre leur mauvaise conservation.

Sur le mode d'inhumation, il semble que quelquefois le cadavre ait simplement été placé sous le tas de pierres mais, par contre, l'on observe souvent des fosses ovalaires creusées en puits, parfois dallées, profondes en moyenne de 50 cm, mais pouvant atteindre 1 m. 50, comme à Ti-n-Eachfou (Imatdir) ². Dans l'Ahnet, Th. Monod a trouvé à différentes reprises plusieurs squelettes dans le même tombeau (du type à margelle de puits), en particulier deux fois deux, et une fois trois.

Ces squelettes ne sont pas des facteurs déterminants permettant d'avoir des données précises sur les anciens habitants du Sahara. Certains sont négroïdes, d'autres europoïdes, et ce que l'on peut dire, c'est qu'à ces époques reculées, les deux races vivaient déjà côte à côte, phénomène que nous observons actuellement chez les Touaregs ou dans les oasis.

On peut retenir le mode d'ensevelissement qui paraît avoir été constant, en particulier l'attitude du cadavre, qui était toujours déposé dans la position fœtale. C'est la règle presque absolue pour tous les tombeaux de l'Ahnet fouillés par Monod.

1. Th. Monod, *l'Adrar Ahnet*, p. 43.

2. Th. Monod, *ouvr. cit.*, p. 53.

Dans les tombes de Tâfarit, Reygasse signale que la plupart des squelettes étaient dans une position légèrement repliée, mais plus près de l'allongement que du repliement complet.

On peut noter que l'ensemble des tombes de Tâfarit appartient au type chouchet et date du moyen âge saharien postérieur au IV^e siècle, mais antérieur à l'introduction de l'Islam au Sahara. L'ensemble des tombes de l'Âhnet est au contraire du type tronconique à évidemment central qui est à notre sens beaucoup plus ancien. C'est lorsque des fouilles systématiques auront été faites que l'on pourra espérer avoir des éclaircissements plus précis et une classification plus méthodique.

Le mobilier funéraire relevé dans les tombes n'est pas riche. Une seule fois il a été trouvé une pointe de flèche en silex taillé¹; on a relevé aux abords des sépultures des débris de poteries, ce qui peut faire supposer que des récipients étaient déposés sur les tombes comme cela se fait encore à l'heure actuelle dans certaines tribus berbères chez les Zénata du Tidikelt, du Touat et du Gourara. Nous avons exhumé une poterie entière dans un tumulus, près de Djanet. On a trouvé des colliers en coquilles d'œufs d'autruche, des perles de verre d'un modèle classique de l'antiquité méditerranéenne, des débris de cuir, restes probables de vêtements, enfin quelques anneaux de cuivre et un bracelet en fer. Si ces dernières trouvailles font repousser l'idée d'une civilisation néolithique, il n'en est pas moins vrai que l'oxydation de certaines pièces indique un climat beaucoup plus humide que l'actuel. Ceci est confirmé par la présence entre les pierres de coquilles de mollusques dont les espèces sont actuellement éteintes au Sahara.

MONUMENTS LITHIQUES. — D'autres monuments lithiques ont également attiré l'attention des voyageurs. Ce sont des cercles de pierres posées sur une ou plusieurs rangées, atteignant souvent un grand diamètre (jusqu'à 12 mètres). Ils sont le plus généralement isolés, sans qu'il y ait de tumuli aux abords. Les pierres sont généralement très enfoncées dans le sol et il faut être dessus pour les apercevoir. L'origine et la signification de ces cercles sont assez mystérieuses. Quoique plusieurs aient été fouillés dans l'Ahaggar, l'on n'a jamais

1. Fouille Voinot. Tombeau en V de Tin Felki. Notes pour servir à l'étude de l'ethnographie ancienne du Sahara central. *Bull. Soc. Géogr. et Arch. d'Oran*, déc. 1908, p. 336.

trouvé de squelettes ou d'ossements¹, mais par contre, l'humus semblait contenir un peu de cendre, ce qui porterait à croire que ces cercles avaient une destination rituelle, soit pour l'incinération de cadavres, soit pour le sacrifice d'animaux. L'explorateur allemand Henri Barth, qui avait vu des cercles de ce genre pendant son voyage, leur supposait le caractère religieux de cercles sacrés où les victimes expiatoires étaient sacrifiées. Les Touaregs disent que ce sont

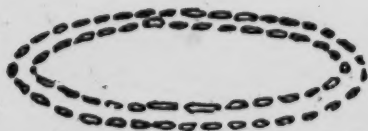


FIG. 14. — Cercle de pierres à double rangée.

des cercles autour desquels les méharistes tournaient à l'occasion des fêtes de mariage, alors que les femmes se tenaient au centre, comme cela se fait aujourd'hui dans la cérémonie de l'*Iloujan*².

En fait, on ne peut bâtir que des hypothèses sur la destination de ces monuments.

On a parlé de pierres dressées dans l'Ahaggar, à Tit, dans la Koudia, dans l'Immidir. Certaines sont des marques de frontière entre tribus, telles celles que l'on peut voir au nord d'Idelès et qui marquaient l'ancien terrain de parcours des Iparadjen (Kel Bardjen). Nous ne les mentionnons ici que pour mémoire.

On a signalé des ruines de constructions à Tit, à Silet, aux Ajjer, dans l'Amadrar, et même dans le Ténéré, où d'anciennes cartes du service géographique portent interrogativement le terme de « Ruines Garamantiques ».

Les ruines que nous avons pu voir dans le Tassili sont des vestiges d'habitations construites en argile, fait qui éloigne toute idée d'ancienneté bien reculée. Quant aux ruines garamantiques, elles sont encore à découvrir ! Il semble qu'il s'agisse là de renseignements indigènes sans fondement.

KASBA DE TI-N-HINÂN. — Il nous reste à parler du célèbre tombeau situé près du petit centre de culture d'Abalessa. En 1925, la mission de Prorok, dont faisait partie M. Rey-

1. Il y a une exception connue à la règle. Entre Zénaga et Beni-Ounif, c'est-à-dire très au nord de l'Ahaggar, un squelette a été trouvé par Frobenius. Cit. Monod, *L'Adrar Ahnet*, p. 41.

2. Voir page 323.

gasse, se rendait à Abalessa où les légendes touarègues situaient le tombeau d'une femme de haut rang que les Touaregs considéraient comme leur ancêtre et qu'ils désignaient sous le nom de Ti-n-Hinân. Construit sur la rive gauche de l'oued Abalessa, au lieu dit Tâfârit, il donne l'impression d'un tumulus d'une quinzaine de mètres de relief, au sommet duquel se trouverait une dizaine de tombeaux. Le centre de l'édifice fut fouillé et révéla l'existence de plusieurs murs en pierre formant des pièces adjacentes. Au fond de l'une de ces pièces plusieurs grosses dalles recouvraient un caveau qui livra un squelette féminin bien conservé, ainsi qu'un mobilier funéraire fort important : plusieurs bracelets d'or et d'argent, une statuette de pierre, une écuelle en bois et l'empreinte d'une pièce de monnaie à l'effigie de l'empereur Constantin, ce qui date la tombe, *a quo*, du IV^e siècle de notre ère.

Au début de 1933, M. Reygasse entreprit de fouiller complètement le mausolée, mais après un travail de déblaiement assez considérable dans lequel aucune tombe, aucun squelette n'avaient été mis à jour, il s'aperçut qu'il se trouvait devant un petit fortin composé de huit salles. Entre différentes découvertes, il exhuma une petite lampe romaine en argile, des pointes de flèches, de très longs clous en fer.

Il y a une mode chez les savants, nous nous excusons de le dire. C'est ainsi qu'au Sahara, il fut une période où l'on voyait partout des vestiges romains ; quelques années plus tard, la mode fut en faveur des Garamantes, puis des influences byzantines. Avouons que dans la majorité des cas, cette mode cache pas mal d'ignorance, masque la complexité de découvertes qui ne sont pas bien signées.

Nous nous refusons, pour nous-même, à voir dans les ruines de Tâfârit un fortin romain ou un refuge d'étapes sur une route caravanière problématique dont ces ruines seraient les seuls vestiges.

Il s'agit vraisemblablement d'une construction fortifiée, résidence d'un chef de haut rang, ayant eu des rapports avec la région méditerranéenne. La légende de Ti-n-Hinân, rapportée par les Touaregs, suffirait, le cas échéant, pour expliquer l'origine et la destination de ce monument.

Elle dit que cette reine vint du Tafilalet en compagnie de sa servante Takamat, et s'installa dans l'Ahaggar où toutes deux engendrèrent les tribus actuelles des Kel Rela et des Dâg Mertemek. Cela suppose évidemment une migration de

tribus berbères primitivement fixées dans le sud marocain, région où l'on s'explique très bien la présence de monnaies romaines, de lampes d'argile de même origine qui auraient donc été transportées dans le voyage.

Nouveaux installés dans le pays, les chefs éprouvèrent peut-être le besoin de construire une résidence pour mettre leurs richesses et eux-mêmes à l'abri des coups de main des autochtones, à qui, par la suite, ils s'imposèrent.

Quant au fait que le squelette trouvé à Tâfârit soit du sexe féminin et que la légende fasse remonter toute l'origine et l'histoire des Tribus Ihaggaren à deux femmes, ils s'expliquent d'eux-mêmes lorsqu'on sait que l'organisation sociale des Touaregs repose entièrement sur le matriarcat.

Influence carthaginoise ? C'est fort possible, mais acquise au Tafilalet. La présence d'une lampe près du squelette de Ti-n-Hinân n'est-elle pas la survivance d'une coutume punique qui consistait à placer une lampe allumée à côté du mort ? Dans les tombes puniques on rencontre à peu près partout des lampes. Jusqu'à une époque assez voisine de la destruction de Carthage, elles étaient munies d'une mèche et allumées dans la tombe¹. De même que dans les tombes carthaginoises postérieures au IV^e siècle, l'on trouvait des pièces de monnaie ainsi que des statuettes en pierre tendre « qui étaient destinées à tenir compagnie au mort »².

Aucune trace d'occupation romaine n'a été découverte jusqu'à ce jour au Sahara central. L'empreinte de monnaie retrouvée dans le tombeau de Ti-n-Hinân est le seul élément se rapportant à cette époque. Des pièces en bronze ont été trouvées dans le Grand Erg, aux environs de Fort-Flatters, mais là encore il doit s'agir d'objets transportés.

D'après ce qui précède, on voit que les éléments préhistoriques et protohistoriques que nous possédons de la région qui nous intéresse dans cette présente étude ne sont pas d'une grande netteté. Pourtant, après les avoir analysés tous, on peut tenter un essai sur le peuplement ancien de l'Ahaggar.

Nous nous efforçons de le faire très succinctement.

Pour la période du *paléolithique inférieur* (outillage chelléochenien) on constate :

1^o que les gisements en place sont situés sur les parties

1. Step. GSELL, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. IV, p. 458.

2. Step. GSELL, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. IV, p. 459.

supérieures des berges des anciennes rivières, et comportent une faune à caractère fluvatile ;

2° qu'il n'existe pas de gisements dans le massif proprement dit, mais sur les abords ; que seules des pièces isolées ont été recueillies dans la montagne. On peut donc en conclure que les hommes de cette époque reculée fréquentaient les plaines actuellement désertiques qui entourent le massif, et que ce dernier était visité par des individus ou des campements isolés.

Pour la période du *paléolithique moyen* (outillage levalloisien) l'homme avait pénétré dans la montagne, mais semble avoir limité son occupation aux étages inférieurs.

On ne sait rien des périodes du *paléolithique supérieur* ou du *mésolithique*.

Pour la période *néolithique*, on est amené à adopter les mêmes conclusions que pour le paléolithique inférieur, à savoir que la montagne a été délaissée au profit de la plaine, mais surtout à celui des grandes vallées qui devaient fournir des ressources alimentaires considérables. Les populations ont dû atteindre une très grande densité, se livrant à des occupations diverses : pêche, chasse, agriculture, élevage. On doit pouvoir rattacher à cet étage les tumuli coniques et les grandes gravures rupestres.

Les populations, pasteurs, éleveurs de bœufs, couvrent alors tout le Sahara. Les peintures rupestres de Mertoùtek évoquent les bergers et bergères peuls que nous trouvons aujourd'hui dans la steppe soudanaise à la limite sud du pays touareg, et il n'est pas déplacé de les attribuer à des proto-hamites, venus de la Haute-Égypte comme les Peuls. Les pasteurs durent émigrer vers des régions meilleures par suite du caractère désertique que prenait alors le Sahara, et furent remplacés par les cavaliers de l'Empire des Garamantes. C'est la période protohistorique. Le Sahara est encore relativement humide, mais la plaine commence à s'assécher et les populations cherchent un refuge dans la montagne où les points d'eau sont plus nombreux. La diversité de forme des tumuli évoque l'idée de populations d'origines diverses et l'Ahaggar semble avoir été un centre d'attraction pour les tribus à la recherche d'un site hospitalier. La période qui suit, celle des Libyco-berbères, marque l'envahissement du pays par les populations berbérophones d'origine africaine qui couvrent le vieux fond Garamante, en sont peut-être issus et contribuent vraisemblablement à fonder avec lui la nation touarègue actuelle.

CHAPITRE II

LE PEUPLEMENT DU SAHARA CENTRAL
ET L'ORIGINE DES TOUAREGS

Nous ne nous méprenons pas sur les difficultés que représente la tâche de reconstituer l'histoire des Touaregs et de rechercher leurs origines. Les documents sont rares et à travers les siècles, il y a des périodes d'obscurité complète qui rendent les recherches très délicates. Le peuple targui n'est d'ailleurs pas une unité somatique bien déterminée, mais est fait de composantes multiples qui se sont groupées à travers les âges.

Ce n'est pas auprès des Touaregs que l'on peut avoir des renseignements sur leur origine. Ils sont sans culture et ils n'ont pour l'histoire de leur passé que la plus grande indifférence.

A l'explorateur Duveyrier, qui leur demandait d'où ils venaient, ils répondirent : « Nous sommes Imohagh, Imocharh, Imajirhen et notre langue suivant les tribus s'appelle tamâhaq ou tamâchek ; tous ces mots dérivent de la même racine, le verbe iohargh qui signifie : il est libre, il est franc, il est indépendant, il pille. Et si tu nous demandes de mieux préciser les origines de chaque tribu, et de distinguer les nobles des serfs, nous te dirons que notre ensemble est mélangé et entrelacé comme le tissu d'une tente dans lequel entre le poil du chameau avec la laine du mouton. Il faut être habile pour établir une distinction entre le poil et la laine. Cependant nous savons que chacune de nos nombreuses tribus est sortie d'un pays différent ¹. »

A 80 ans d'intervalle, nous n'avons pas pu obtenir de meilleure réponse.

Les légendes, que l'on peut recueillir au Sahara, n'ont jamais un caractère historique. Qu'elles soient rapportées par les Touaregs ou par leurs voisins, elles sont toujours plus ou moins déformées pour les besoins de la cause, les premiers

1. *Les Touareg du Nord*, p. 319.

veulent se donner une origine chérifienne ou yéménite, les seconds, les Arabes en particulier, leur attribuent, comme il va de soi, une origine peu flatteuse. On ne peut en tirer raisonnablement parti.

On ne connaît, jusqu'à présent, aucune relation en écriture tiffinagh, et tout ce que rapportent quelques vieillards, est plus ou moins tiré de l'auteur arabe Ibn Khaldoun, qui écrivit au *xiv^e* siècle une histoire très documentée sur l'origine des Berbères.

Un manuscrit aurait, paraît-il, existé chez l'ancien aménokal de l'Âhaggar, Moussa ag Âmâstan. Il aurait été rédigé en tiffinagh suivant les uns, en arabe suivant les autres. Mais il n'a pu être retrouvé. D'après certains passages qui nous ont été cités, il doit s'agir d'un fragment ou d'une citation d'Ibn Khaldoun, rapporté par le « Tarik Kounta ».

Les Touaregs Soudanais, en particulier les Kel es Souq, qui sont les chapelains des Ioullimiden, possédaient quelques chroniques dont les plus célèbres étaient la propriété de Mohamed Ouguinat ; la bibliothèque de ce marabout fut malheureusement détruite par un incendie, lors du combat d'Âghiar, en juillet 1916.

Ce qui frappe avant tout chez les Touaregs, c'est leur unité ethnique.

Par leur langue, ils s'identifient aux Berbères, qui sous bien des rapports de mœurs et de coutumes ressemblent beaucoup aux Touaregs. On est obligé de remarquer entre eux une parenté qui est manifeste. Les linguistes ont l'habitude de réunir les uns et les autres sous le vocable de « famille berbère », encore que cette appellation englobe une multitude de groupements disparates, physiquement et culturellement.

Mais on ne peut parler des Berbères sans penser aux origines de tout le peuplement Nord-Africain. C'est donc là qu'il faut essayer de rechercher celle des Touaregs.

Beaucoup de savants, dont Hamy, H. de Mortillet, Labarowsky, Maspéro, Berthelot, croient à l'unité ethnique des populations autochtones de l'Afrique septentrionale.

Mais d'autres reportent en Asie le berceau de la civilisation pharaonique, et la Bible donne elle-même une origine asiatique aux anciens Égyptiens. La question est extrêmement controversée.

L'unité fondamentale de la civilisation nord-africaine n'est

pas en contradiction avec ce que l'on connaît de la préhistoire saharo-algéro-égyptienne. Cette unité semble avoir été facilitée par la structure même du pays, car l'Afrique du Nord a constitué ce que les géographes et les préhistoriens appellent un « asile », c'est-à-dire une région qui a été isolée, en même temps qu'elle a échappé aux cataclysmes physiques (glaciations, inondations, bouleversements tectoniques), ce qui a facilité la survivance d'une flore, d'une faune et où des civilisations ont pu se développer sans à-coup.

Un savant géographe, M. Berthelot, qui s'est efforcé, ces dernières années d'éclaircir l'histoire ancienne de l'Afrique du Nord¹, distingue deux foyers de civilisation, l'Égypte et la région hispano-maure, procédant l'un et l'autre d'une civilisation néolithique déjà perfectionnée connaissant l'élevage, la culture, la poterie.

C'est déjà d'ailleurs l'impression d'Hérodote qui pensait que les Berbères étaient des autochtones de l'Afrique du Nord, à peu de chose près, des régions où nous les retrouvons aujourd'hui.

DOCUMENTS TIRÉS DE L'HISTOIRE DE L'ANCIENNE ÉGYPTE.

— Les plus anciens documents que nous possédons sur l'histoire de l'Afrique septentrionale sont égyptiens. Le nom des Libyens s'y retrouve souvent. C'est donc à la lumière de l'histoire d'Égypte que nous devons essayer de voir un peu clair dans le passé des peuples de l'Afrique du Nord.

Nous procéderons chronologiquement sans vouloir tirer des textes plus qu'ils ne nous donnent.

D'abord l'on peut se demander de quelle origine étaient les tribus et les peuplades qui contribuèrent à former la civilisation égyptienne. Sans entrer dans les détails des différentes civilisations néolithiques (Tasiennne, du Fayoum, de Merimde) et énéolithiques (Badarienne, Amratiennne) qui se succédèrent sur les bords du Nil, on observe au début une certaine unité ethnique qui sera légèrement modifiée ultérieurement par l'arrivée de nouveaux éléments humains venus du Sud, du Nord, peut-être de l'Est. Mais le fond semble être purement africain, formé par des populations pratiquant essentiellement l'élevage, y associant la chasse et la pêche, les-

1. Voir *L'Afrique Saharienne et Soudanaise*, un vol. in-8, Payot, Paris, 1927.

LE PEUPEMENT DU SAHARA CENTRAL

79

quelles populations étaient venues de l'intérieur des terres, des plateaux libyens et du Sahara.

Plus tard, avec la civilisation du Fayoum, la culture naîtra en Égypte, en particulier sur les bords des lacs, vestiges d'inondations du Nil, ensuite sur les bords du Nil même lorsque le fleuve aura été discipliné, que les cultivateurs plus au courant des procédés de culture sauront tirer parti des périodes de crues et de décrues. Ce sont ces premières installations de sédentaires qui formeront les grandes villes égyptiennes dans lesquelles naîtra l'organisation urbaine et avec elle les dynasties pharaoniques.

Dès l'Amratien, nous voyions l'art se manifester dans la poterie par des marques de propriété imprimées sur les vases, représentant des animaux, des plantes, parmi lesquels beaucoup s'apparentent au style des gravures rupestres sahariennes. Cet art, d'après Gordon Childe, serait dû à l'arrivée de populations typiquement sahariennes qui, sous l'influence du climat, furent leur pays qui devenait désert pour envahir la vallée du Nil et se mêler aux gens de la civilisation badarienne. Et c'est cette rencontre « de civilisations opposées et de traditions divergentes qui aurait provoqué le grand pas en avant qui marque l'avènement de la première culture prédynastique »¹.

Dès lors les nomades installés à l'ouest du Delta que le Égyptiens appelleront les Temhou, les Tehenou et plus tard les Lebou, dont les Grecs feront les Libyens, joueront constamment un rôle dans l'histoire de l'Égypte.

Sur les plus vieux documents archéologiques, en particulier sur un couteau en silex à manche d'ivoire retrouvé au Djebel el Araq et datant de 3500 env. (S. D. 63 de Petrie) on voit un combat où figurent des hommes vêtus d'un pagne court, portant un étui phallique, présentant une grosse tête, assénant des coups de massues à leurs adversaires, lesquels ont des têtes plus fines surmontées d'une mèche de cheveux qui pend sur l'épaule, signe distinctif de populations libyennes. Un autre combat, figuré sur une autre face où plusieurs bateaux sont en présence, nous montre les bateaux libyens couchés sur le flanc, vaincus par leurs adversaires qui semblent être des étrangers. Mais ces bateaux étrangers portent les emblèmes de Letopolis et étaient au service du chef du Delta, si bien

1. Gordon CHILDE, *L'Orient préhistorique*, Paris, Payot, 1935, p. 86.

que l'on peut interpréter cette scène, soit comme un groupe d'Égyptiens du Nord utilisant des bateaux étrangers, soit d'étrangers envahisseurs de la Basse-Égypte subjuguant les Libyens installés à cette époque dans le Delta ¹.

Une palette dite « des Chasseurs », datant du même âge, représente le vêtement et l'armement des Libyens de l'époque. Ils sont vêtus de pagnes serrés à la taille par une ceinture à queue d'animal, ils portent une chevelure nattée, une longue barbe et une plume placée en arrière de la tête. L'armement consiste en casse-têtes et boomerangs, en haches doubles emmanchées par le milieu rappelant par la forme la double hache crétoise ².

L'emploi du fourreau phallique est en usage dès cette époque comme on le voit sur un autre document représentant un taureau foulant à ses pieds un Libyen ³.

Le portrait du Libyen sera dorénavant toujours le même : nattes, plumes dans les cheveux, pagne serré à la ceinture, fourreau phallique ou *Karnata* boomerang au poing, portrait, comme on peut s'en rendre compte, singulièrement proche de celui de certaines figurations humaines rupestres du Tassin-Ajjer.

C'est deux siècles plus tard que commence l'histoire « écrite » de l'Égypte.

Avant que se constitue la première dynastie pharaonique nous voyons les populations de la Haute et de la Basse-Égypte en venir aux mains. C'est le combat mythique de Seth et d'Horus, qui devait se terminer par la victoire du dernier et par l'unification de l'Égypte sous sa couronne. Mais au cours des longues luttes qui mirent aux prises les deux partis, les Libyens intervinrent souvent et sous le roi Narmer, l'un des prédécesseurs du premier pharaon, les Tehenou s'allient aux Égyptiens du Delta, avec lesquels ils ont probablement de nombreux liens de parenté, contre les Égyptiens du Sud. Narmer les combattit victorieusement, envahit la Marmarique et en rapporta des milliers d'animaux domestiques.

Dès ces temps reculés, les nomades venaient déjà en Égypte pour y commercer, apporter les produits de leur pays en échange des graminées de la vallée du Nil. Ces produits étaient

1. Voir MORET, *Histoire de l'Orient*, t. I, p. 90.

2. Voir la palette des chasseurs dans CAPART, *Les Débuts de l'art en Égypte*, pl. I, et MORET, *Des clans aux Empires*, fig. 3.

3. CAPART, *ouv. cit.*, fig. 166.

le bétail et les sous-produits du lait, lait caillé, beurre, fromage et une essence aromatique fort prisée des Égyptiens qui était appelée « essence de Libye ».

La lutte se continua sous Menès, le premier pharaon de la première dynastie Thinite, mais les Libyens et leurs alliés sont vaincus si bien que le pharaon peut unifier l'Égypte et transporter le siège de la ville royale à Memphis. Mais bientôt, mettant à profit l'éloignement du pharaon, les Égyptiens du Nord soutenus par les Libyens et des Asiatiques essayent de reconquérir sans succès leur indépendance. Dans tous les monuments de l'époque de Menès on voit toujours les Libyens des oasis ou du Sud (Nehesiou) ¹ figurer dans les défilés des vaincus ².

Au cours de la deuxième dynastie memphite, sous le pharaon Neferkarâ, les Libyens de Nubie, qui étaient peut-être des Éthiopiens, inquiètent à nouveau l'unité de l'Empire mais sont battus, comme l'indique une stèle trouvée à Hiérakonpolis.

Sous la V^e dynastie les Libyens, toujours tentés par les richesses et la prospérité de l'Égypte, se lancent à nouveau contre le delta, malgré des fortifications établies à l'Est par les pharaons las des attaques constantes des pillards. Le pharaon Séphrès (d'après les tables de Manethon) les repoussa, les poursuivit en Marmarique pour les punir et s'empara « de 123.400 bœufs, 223.400 ânes, de milliers de moutons et de chèvres qui furent ramenés en Égypte par les chefs libyens prisonniers » ³.

A la suite de cette victoire, un compromis s'établit entre les pillards et les pharaons et les Libyens entrèrent dans la garde de ces derniers comme mercenaires rétribués, ce qui était une façon comme une autre de détourner de l'Égypte un danger permanent, en utilisant leur instinct batailleur.

A partir de cette V^e dynastie on voit le pouvoir pharaonique diminuer, évoluer, de la monarchie divine qu'il était jusqu'alors, à la monarchie oligarchique au profit des prêtres, des hauts fonctionnaires et des chefs des nomes. Une lente

1. Le nom de Nehesiou qui, à l'origine, désignait essentiellement des populations libyennes, finit par s'appliquer, après le milieu du III^e millénaire, aux nègres africains aussi bien qu'aux Libyens.

2. MORET, *Histoire de l'Orient*, tome I, p. 193.

3. BORCHARDT, *Grabdenkmal des Königs Sahure*, II, p. 13. Ce chiffre de 123.400 bœufs semble quelque peu exagéré et est d'ailleurs mis en doute par de nombreux auteurs, entre autres MORET.

évolution de la plèbe s'accomplit, sous la VIII^e dynastie on assiste à une révolution totale et tout ce qui représente la classe dominante est détruit. L'Égypte dès lors vit en régime féodal jusqu'à la XI^e dynastie Thébaine, fondée par Antef, chef du nome de Thèbes qui règne sur la Haute-Égypte.

Pendant toutes ces périodes les arts et les sciences sont délaissés et l'histoire de l'Égypte est assez obscure, mais il est certain que les Libyens durent profiter de l'absence d'autorité et de forces militaires régulières pour pénétrer en Égypte et piller. Ils s'étaient en particulier installés en Basse-Égypte et n'en furent expulsés que sous Mentouhetep IV (2060) qui rétablit l'unité de l'Empire à son profit. Mais l'Égypte devait alors connaître une invasion bien plus dangereuse que celle des Libyens, qui devait bouleverser sa vie pendant plusieurs siècles et transformer par contre-coup toute celle de l'Afrique du Nord : c'est l'invasion des Hyksos.

Les Hyksos firent leur apparition en Égypte à la fin de la XIII^e dynastie, s'en emparèrent de vive force, sans toutefois rencontrer une bien grande résistance et installèrent leur chef à Memphis. Les Égyptiens leur donnèrent le surnom de « Hegou Shasou », ce qui voudrait dire « les chefs de voleurs », suivant les uns, ou « Rois Pasteurs » suivant les autres, et qui fut traduit par les Grecs : Hyksoussos.

Qui étaient les Hyksos ? On a dit qu'ils faisaient partie du peuple de Pount, par conséquent d'origine chaldéenne. Il y aurait eu parmi eux des individus sémites, d'autres qui avaient ni le type sémite, ni le type égyptien et ils formaient en somme un ramassis de peuplades les plus diverses unies en la circonstance pour l'aventure. D'après une stèle découverte récemment à Napata, ils seraient en fin de compte des Mitaniens¹.

Ce qui donna aux Hyksos une supériorité considérable sur les Égyptiens, c'est qu'ils possédaient — outre d'excellentes armes telles que lances, épées, boucliers, cuirasses de bronze et de fer — des chevaux que les Égyptiens ignoraient jusqu'alors, et qu'ils connaissaient l'emploi des chars de guerre qui jetèrent la panique dans les armées pharaoniques. C'est de cette époque que date l'introduction du cheval en Afrique (env. 1750) et cet événement à lui seul suffit à faire comprendre les modifications profondes qui apparurent ultérieurement dans le peuplement de l'Afrique Septentrionale.

1. MORET, *Hist. de l'Orient*, t. I, p. 475.

Pendant la domination des Hyksos, les rois égyptiens se réfugièrent en Haute-Égypte, probablement avec le secours des Libyens de la région de Saïs, mais ils durent néanmoins reconnaître la suzeraineté des souverains Hyksos d'Avaris et leur payer tribut.

Pendant toute cette période nous ignorons quelle fut l'attitude des Libyens, quelles furent leurs relations avec les envahisseurs. La supériorité militaire de ces derniers dut les inciter à rester tranquilles.

Les Hyksos furent rejetés d'Égypte par les princes thébains qui, après leur départ, fondèrent la XVIII^e dynastie et firent refleurir en Égypte les arts et les lettres, que les Hyksos avaient tant soit peu délaissés. Cette période porte le nom de Nouvel Empire et va de 1580 à 1085. Les Égyptiens ont adopté à leur tour les chevaux et les chars et cette arme nouvelle aidera les pharaons à rétablir rapidement leur autorité. Nous savons qu'ils firent la conquête du couloir syro-palestinien pour mettre l'Égypte à l'abri de nouvelles incursions d'envahisseurs venant de l'Est, qu'ils refoulèrent les Nubiens jusqu'en amont de la 4^e Cataracte, et qu'ils recevaient des droits de souveraineté des Libyens.

A cette époque apparaît sur les monuments égyptiens un nouveau type de Libyen à yeux bleus, à cheveux et à teint clairs, alors que précédemment les populations nomades de la rive gauche du Nil étaient toujours représentées avec le type hamitique, c'est-à-dire, avec le teint rougeâtre, les cheveux abondants et tressés et la barbe en pointe. Ces nouveaux venus sont appelés : Temhou.

Cette modification importante dans la représentation des Libyens implique l'arrivée de populations nouvelles, de type physique très différent pour que les artistes égyptiens en aient si bien accusé les traits, et c'est là un problème qui fut très discuté, car il pose l'origine du type à cheveux blonds et à yeux bleus jusqu'alors inconnu en Afrique, ou tout au moins en Égypte.

Le dernier avis en date sur l'origine des Libyens blonds qui fasse autorité est celui de Moret qui considère cet élément ethnique nouveau comme d'origine nordique, venu d'Europe « par le Sahara et les Oasis »¹. A notre sens cela est peu probable. Qu'il s'agisse de populations d'origine européenne, dans le sens qu'elles habitaient l'Europe avant de venir en

1. MORET, *Histoire de l'Orient*, t. II, p. 487.

Afrique, cela est très plausible ; mais qu'elles soient venues d'Europe en passant par le Sahara, ce qui implique une migration par l'Espagne, on peut poser là un point d'interrogation, car aucun élément ne permet, dans l'état actuel de nos connaissances, de déceler le moindre mouvement de migrations allant de l'Ouest en Est à travers le Sahara. Aucun squelette ancien, aucun élément archéologique n'a été découvert permettant d'apporter la moindre lueur sur ce point. Par contre, on peut admettre facilement que des éléments blonds venus de Crète ou de Grèce et débarqués en Marmarique se soient glissés à travers les anciennes tribus libyennes jusqu'au contact de l'Égypte.

D'ailleurs, plus tard, et ceci confirme notre hypothèse, sous la XIX^e dynastie thébaine, des bas-reliefs de Karnak, non datés, mais se rapportant certainement à l'époque de Sethi I^{er} (1318-1298) nous montrent le pharaon combattant des Libyens aux yeux bleus, aux cheveux blonds, qui attaquent l'Égypte *en relation avec les Peuples de la Mer*, lesquels s'efforcent de s'installer en Marmarique.

Qu'étaient ces nouveaux arrivants, d'où venaient ces « Peuples de la Mer » ?

Vers 1232 les migrations européennes venues des Balkans et des plaines du Nord de la Mer Noire provoquent un bouleversement dans le bassin méditerranéen oriental. En Grèce les Achéens sont écrasés par un peuple nouveau, les Doriens, armés de lances en fer, et passent en Crète, ruinant les foyers de civilisation mycénienne, dont une partie des populations se réfugia en Asie Mineure. Vainqueurs, vaincus se bousculent les uns les autres et comme poussés par un instinct grégaire, sont à la recherche de terres nouvelles. L'Égypte, en face d'eux, est bien tentante. Alors que certains exécutent leur mouvement vers l'Asie Mineure, d'autres cherchent à débarquer en Marmarique où sont déjà installés les Shardanes, les Loukou, les Sheklal, de même origine qu'eux. Un texte retrouvé à Karnak nous décrit deux peuplades nouvelles, les Lebou et les Akaïouasha. Les premiers sont des hommes à peau blanche, à cheveux blonds, à yeux bleus, portant des cuirasses et des armes de bronze et ils donneront leur nom, qui venant de l'hébreu *loubim* ou *loubahim*, à la région située à l'Ouest de l'Égypte, la Libye.

Cette migration n'est pas essentiellement guerrière, c'est tout un peuple en marche qui vient non seulement avec son

attirail guerrier, en particulier de nombreux chars de guerre, mais aussi avec ses femmes, ses enfants, ses serviteurs, ses trésors, son mobilier ¹.

Tehenou, Temhou, gens de la mer, semblent s'entendre à merveille, ce qui peut, peut-être, s'expliquer par des affinités d'origine.

Dès la deuxième année du règne de Ramsès II (1297), les Peuples de la Mer, Shardanes (d'origine indo-européenne) et Mashaouasha (qui sont des Libyens Tehenou, les Maxyes des Grecs, nom dans lequel on retrouve celui des Imajeuren Touaregs) aidés des Temhou attaquent l'Égypte. Mais ils subissent un échec cuisant et un grand nombre sont faits prisonniers. Ces prisonniers intégrés dans l'armée pharaonique participeront quelques années plus tard avec succès à la bataille de Kadesch (1294) gagnée par Ramsès II sur les Hittites.

Ces premiers assauts des Peuples de la Mer contre l'Égypte étaient le prélude d'autres beaucoup plus puissants, coïncidant avec l'arrivée de nouveaux envahisseurs.

Une alliance se forme groupant les Tehenou, les Temhou, les Shardanes, les Toursha, les Sheklal et tous, sous le commandement du roi libyen Merjej, fils de Did, se lancent sur le Delta au nombre de 30.000, en l'an V du règne de Mer-n-Phtah (1227).

Le moment est critiqué pour l'Égypte. Le pharaon Mer-n-Phtah, fils de Ramsès II, rassemble rapidement tous ses guerriers et ses chars disponibles, livre bataille à Per-irt, bouscule les confédérés, leur tue des milliers de guerriers, fait 9.000 prisonniers et s'empare d'un nombreux butin. Les Libyens déçus par cet échec, demandent la paix, en même temps que l'autorisation de vivre comme autrefois sur le sol de l'Égypte, ce qui leur est accordé ; mais sitôt cette autorisation reçue, ils s'efforceront de se dérober aux obligations de vassalité qui leur sont imposées.

L'Égypte subit alors une crise. Le joug du pharaon semble avoir pesé lourdement sur ses administrés, si bien qu'il se produit un soulèvement général des peuples soumis, Mag, Sémites, Éthiopiens auxquels se joignent naturellement les Libyens. Le manque de cohésion de la part des insurgés ruine leurs efforts. Une attaque des Mashaouasha, des Temhou, sur le Delta, échoue et ils sont rejetés au désert par Ramsès III.

1. MORET, *Histoire de l'Orient*, t. II, p. 580.

Quelques années plus tard, en 1195, nouveau débarquement des Peuples de la Mer, venus d'Asie Mineure où ils s'étaient introduits auparavant et d'où ils sont rejetés par les Philistins. Cette nouvelle vague d'envahisseurs entraîne une nouvelle coalition des Lebou, Shardanes, Toursha et autres et, sous le commandement du chef Mashouasha, Kapour, se jette encore une fois sur le Delta. Ramsès III les arrête sur les frontières de son territoire et parvient à les battre grâce à ses milices locales, lesquelles, par un curieux état de chose, sont composées pour beaucoup d'anciens prisonniers Shardanes et Toursha auxquels ont été adjoints des Éthiopiens, des Philistins, des Zakal. Sur un mur du temple de Médinet Kabou, près de Thèbes, on voit encore gravée la scène des prisonniers libyens enchaînés, que Ramsès III présente au Dieu Ammon et à la Déesse Moût. Leur manière de se vêtir est toujours la même et ils portent sur le côté de la tête une longue tresse ou une boucle recourbée tombant sur l'épaule qui rappelle la coiffure actuelle des Touaregs.

Une autre vague des Peuples de la Mer venue cette fois de l'Est, et composée en partie de Philistins, attaque à son tour l'Égypte mais n'est pas plus heureuse et un grand nombre de Philistins sont faits prisonniers et internés dans les citadelles égyptiennes. Cette tentative des émigrés de l'Est, semble avoir été faite en accord avec les envahisseurs de l'Ouest, avec lesquels ils étaient apparentés, dans un but commun de s'emparer de l'Égypte par tous les moyens.

Ces échecs successifs ruinent définitivement les ambitions guerrières des peuples de la mer vis-à-vis de l'Égypte et, dès lors, ils ne seront plus cités dans les textes égyptiens. Ramsès III sûr de sa force accordera la vie aux prisonniers et les embrigadera dans ses milices.

Mais les Libyens, qui semblent décidément ne pas pouvoir trouver dans leur pays les moyens de subvenir à leur existence, s'avancent pacifiquement vers l'Est, se font tolérer sur le sol de l'Égypte, et comme leur poussée qui se fait au long des années est insensible, ils s'infiltrèrent jusque dans le Delta, en le colonisant virtuellement.

Pendant cette période, l'Égypte subit une nouvelle crise politique qui favorise l'action des Libyens. Les prêtres thébains et les rois de Tanis sapent l'autorité pharaonique qui devient de plus en plus chancelante et qui est obligée de faire des concessions à toute une foule de petits seigneurs qui règnent

dans les villes. Grâce à cette demi-anarchie, les chefs Libyens s'érigent en féodaux et l'un d'eux, Sheshonq, vers 1070, en épousant une reine veuve se haussera au titre de prince royal ; son petit-fils, qui portera le nom de Sheshonq I, fondera la XXII^e dynastie, désignée sous le nom de Bubastite dans la chronologie égyptienne ¹.

Dès 950, le Delta est partagé en principautés militaires commandées par des chefs libyens qui sont représentés sur les monuments, coiffés de plumes. C'est en somme la « libyennisation » de l'Égypte et « les contes populaires du temps, nous dit Moret, sont des romans de chevalerie tout retentissants de défis, de guerres entre chefs, de passes d'armes, de tournois où parodent des preux libyens aux belles armures » ².

On ne peut mieux comparer cette littérature à celle des Touaregs, que l'on connaît grâce aux travaux du Père de Foucauld.

Une certaine anarchie dans le commandement suivra l'installation des Libyens et l'on voit se créer plusieurs dynasties superposées, à Tanis, et à Sais. « Ces pharaons, nous dit encore Moret, sont des Libyens Temhou venus du désert libyque, bien après les Tehenou et les Mâ du Delta. Enterrés dans des fosses rectangulaires surmontées de tumuli, des pointes de flèches en silex, une céramique pauvre, des perles d'or, tel est le mobilier de ces nomades très en retard sur la civilisation thébaine ³. » Dans des tumuli on a retrouvé inhumés près du guerrier ses chevaux d'armes par groupe de 4, ou de 6, ou de 8, ce que, d'après Moret, on n'a jamais vu en Égypte, et qui indiquerait une coutume libyenne.

Un demi-siècle plus tard (750) on trouve traces d'une dynastie libyenne à Napata, capitale du pays de Kousch, sur le Haut-Nil, qui sera la XXV^e dynastie des rois éthiopiens, parallèle aux XXII, XXIII, XXIV^e dynasties des rois régnant dans le Delta. Ces rois de Napata s'imposeront plus tard sur le Delta et, vers 725, le pharaon Piánkhi marchera sur Thebes dont il s'emparera après avoir obligé les roitelets du Nord à reconnaître sa suzeraineté. A peine de retour dans sa capitale, l'un des chefs du Nord, Tafneknt, prend le cartouche royal et règne sur Sais, Héliopolis et Memphis. Son fils, Borchoris qui lui succède est capturé plus tard par Shabaka, frère et

1. MORET, *Histoire de l'Orient*, t. II, p. 665.

2. *Ouvr. cit.*, p. 667. Voir MASPÉRO, *Contes Populaires*, pp. 220-230.

3. *Ouvr. cit.*, p. 670.

successeur de Piânki qui, après cette victoire, quitte Napata pour s'installer définitivement à Thèbes.

Les Assyriens, qui s'étaient déjà présentés en 720 devant l'Égypte pour l'attaquer et qui avaient été repoussés par Borchoris, reviennent en 671 avec une armée puissante, traversent le désert du Sinaï, grâce aux chameaux prêtés par leurs alliés arabes qui transportent l'eau, les vivres et le matériel nécessaires, et s'emparent de Memphis et de la Basse-Égypte. Leur roi, Asaraddon, mettra à profit les discussions traditionnelles des roitelets libyens pour tenir en main le pays en se servant tour à tour des uns et des autres.

Le pharaon Taharga reprend Memphis aux Assyriens (669), mais Assourbanipal reconquiert la ville, grâce à l'appui que lui fournissent les Libyens du Delta restés fidèles et qui sont, par surcroît, les ennemis de Taharga dont la force est faite d'éléments éthiopiens.

Le successeur de Taharga, Tanoutamon, reprend Memphis à son tour, fait mourir les chefs libyens alliés des Assyriens, mais échoue devant les forteresses du Delta, ce qui donne le temps à Assourbanipal d'envoyer une armée contre lui qui l'oblige à battre en retraite et à rentrer à Napata (663). Dès lors la dynastie éthiopienne se repliera sur elle-même, coupera toute relation avec l'Égypte, s'africanisera de plus en plus et transportera même sa capitale plus au sud, à Meroé, perdra la pratique de l'écriture hiéroglyphique ainsi que celle de la langue égyptienne pour adopter un dialecte africain¹.

En Basse-Égypte, Psamétik, fils de Néchao, chef libyen qui régnait à Sais pour le compte d'Assourbanipal, réduit à sa merci les autres petits roitelets du Delta avec l'aide de Cariens et de mercenaires ioniens et, fort de ces premiers succès, parvient à libérer l'Égypte du joug assyrien.

Psamétik et ses successeurs, peu sûrs des éléments libyens toujours prêts à faire défection et à épouser la cause d'un prétendant adverse, constituent une garde avec des éléments ioniens et cariens, leur allouent des terres et l'on assiste alors à l'hellénisation de l'Égypte. Des fonctionnaires grecs remplacent les Libyens, la langue grecque se répand de plus en plus, si bien que devant cet état de fait, les troupes libyennes se révoltent et émigrent au nombre de 240.000 ? (d'après Hérodote) chez les Éthiopiens où elles reçoivent un bon accueil.

1. MORET, *Histoire de l'Orient*, t. II, p. 697.

Les Grecs s'implantèrent de plus en plus en Égypte et en Marmarique où le chef dorien Battos vint fonder Cyrène (631), ce qui provoqua une réaction des Libyens qui voyaient leur commerce leur échapper. Ils firent appel au pharaon Apriès. Celui-ci envoya contre les Grecs des contingents égyptiens qui furent battus par Battos près d'Irasa, en Cyrénaïque. Ces contingents égyptiens se révoltèrent alors contre Apriès qui fut tué tandis qu'il marchait contre eux et nommèrent à sa place leur général Amasis qui sera le dernier des pharaons (525).

Dès lors, l'Égypte pharaonique a vécu. En 525, l'armée perse conduite par Cambyse traverse le désert du Sinaï, attaque les défenses du Delta gardées par des mercenaires cariens et ioniens, pénètre en Égypte et s'empare de Memphis.

Ici disparaissent les documents égyptiens écrits susceptibles de nous éclairer sur le passé des Lybiens.

Cet aperçu succinct de l'histoire de l'Égypte, ou plus exactement du rôle que les Libyens y jouèrent, pourra sembler long au lecteur et peut-être un peu éloigné du sujet de l'ouvrage. Il a permis de voir pourtant que la civilisation pharaonique a été constituée par des éléments importants venus des régions situées à l'ouest du Nil et probablement du Sahara.

Ces tribus « libyennes » que la nécessité contraignit à s'infiltrer constamment vers l'Égypte pour s'emparer de ses richesses, comme de notre temps les Touaregs vis-à-vis des oasis, jouèrent ultérieurement, comme on a pu le voir, un rôle considérable en Égypte, au point de s'emparer à un moment donné du pouvoir. Leurs mœurs, leurs coutumes, leurs noms présentent de telles affinités avec ceux de nos Touaregs, qu'il est impossible de ne pas voir en eux la souche des tribus sahariennes actuelles. Dans ce remue-ménage des peuples qui bouleversa l'Orient pendant trois millénaires, nous voyons également d'autres éléments ethniques — en particulier les Peuples de la Mer — s'infiltrer en Marmarique, en Cyrénaïque, se fondre avec les anciens éléments libyens, leur apporter des éléments culturels nouveaux, lames en fer, boucliers ronds, chevaux, chars, etc., modifiant également les types physiques, le costume, les mœurs. Et ces faits à eux seuls expliquent les différentes influences artistiques que l'on observe dans les gravures et les peintures rupestres du Sahara Central qui se trouvait lui-même en dehors des sphères d'influence politique de l'Égypte, mais qui était le refuge, le déver-

soir des populations de la Marmarique et de la Cyrénaïque toujours en mouvement.

Toutes ces tribus libyennes nous les retrouverons quelques siècles plus tard à l'ouest du Nil où la conquête d'Alexandre les aura rejetées et où le climat qui a bien dû changer entre le quatrième millénaire, date à laquelle commence l'histoire de l'Égypte, et le ^v^e siècle avant J.-C., les aura obligées à s'essaimer le long de la côte ou à l'intérieur des terres.

DOCUMENTS TIRÉS DES AUTEURS GRECS ET LATINS. — Parmi ces historiens anciens, le premier en date et le plus remarquable est le Grec Hérodote, que l'on surnomme très justement le « Père de l'Histoire ». C'est avec lui que commence véritablement l'histoire « écrite » de l'Afrique septentrionale et à qui l'on doit le premier aperçu sur les populations du Sahara Central.

Hérodote était né à Halicarnasse en 484 av. J.-C. et il aurait écrit son ouvrage vers 430 à Thuriès, en Italie, où il mourut quelques années plus tard. Il avait, paraît-il, bénéficié des travaux de deux géographes célèbres, Thalès de Millet et surtout Hécateé, auteur du premier traité de géographie, qui avait beaucoup voyagé pour recueillir la documentation de son ouvrage.

Hérodote visita lui-même l'Égypte, remonta le Nil assez loin, mais il ne visita pas la Libye. C'est par des Égyptiens, et surtout par de nombreux voyageurs grecs, qu'il obtint ses renseignements concernant les populations qui vivaient dans cette région.

Dans la description des pays eux-mêmes, des distances les séparant les uns des autres, il a certainement commis des erreurs d'appréciation inévitables si l'on tient compte qu'il devait la plupart de ses renseignements à d'autres personnes, et aussi de l'absence de mesures angulaires. Ces sources d'erreurs ont fait que l'orientation des côtes a été faussée et que, partant de là, tous les lieux cités dans l'arrière-pays se sont trouvés plus ou moins déplacés et cela a été, bien entendu, une source de divergences de vue entre ses commentateurs modernes.

Nous avons, grâce à lui, une description de toutes les peuplades qui habitaient depuis l'Égypte jusqu'au delà de la Petite Syrte et en suivant ses descriptions, et en tenant surtout compte de la forme des côtes, on obtient la carte ethno-

LE PEUPLEMENT DU SAHARA CENTRAL

91

graphique (carte II) qui permet d'embrasser d'un coup un schéma des plus intelligibles et qui a de grandes probabilités d'être exacte.

Nous n'entrerons pas ici dans tous les détails des textes d'Hérodote, que l'on trouvera d'ailleurs commentés très judicieusement dans un ouvrage de St. Gsell¹, car cela nous entrainerait à des discussions longues et fastidieuses. Partant du delta égyptien, Hérodote nomme successivement les Adyrmaclides, les Giligames, les Asbytes, les Auschises, les Nasamans, les Puyiles, les Macès, les Guidanes, les Lotophages, les Machlyes, les Auses. Puis, au-dessus d'eux, à l'intérieur des



II. Carte du peuplement des Syrtes, du Fezzan et de l'Ahaggar au V^e siècle av. J.-C., d'après les textes d'Hérodote.

terres, c'est-à-dire au Sud, se trouve la Libye des bêtes sauvages. A dix jours de marche, précise-t-il, sont les Ammoniens, puis à dix jours d'une oasis nommée Aujila (l'Aoudjila actuelle) sont les Garamantes qui font la chasse aux Éthiopiens troglodytes, sur des chars à quatre chevaux, puis à dix autres jours des Garamantes habitent les Atarantes, enfin à dix jours encore se trouve le mont Atlas qui a donné son nom aux gens qui habitent autour : les Atlantes.

A cette énumération, Hérodote a joint de nombreux détails de mœurs sur l'alimentation des indigènes, la façon de se vêtir, de se coiffer, d'ensevelir les morts, de célébrer certaines fêtes, etc..., qui font de cet auteur le premier ethnographe.

1. Textes relatifs à l'histoire de l'Afrique du Nord, Hérodote, Alger Jourdan, 1915.

Nous ne connaissons pas l'origine des noms des tribus qu'il a énumérés et qui sont certainement dus aux gens de sa nation et appliqués peut-être d'après des détails de mœurs, tel celui des Lotophages qui veut dire mangeurs de lotus.

Dans celui des Nasamons, on retrouve le nom sémitique de Nas-Ammon, ou gens d'Animon, c'est-à-dire adorateurs du dieu Ammon, qui doit avoir la même signification qu'Ammoniens mais qui désignait peut-être exclusivement les habitants de l'oasis d'Ammon.

Un autre nom doit retenir tout particulièrement notre attention, celui de Macès, qui deviendra plus tard Maxyes, Makes ¹, Mazikes ², etc.... Peut-être vient-il des tribus Mâ ou des Mashaouasha que nous avons vus se jeter sur le Delta pendant les périodes pharaoniques. En tous les cas, il apparaît à des époques diverses en des lieux très différents, dans le golfe des Syrtes pour Diodore de Sicile, vers le Sersou pour Ptolémée, et nous le retrouvons de nos jours au Maroc dans la tribu berbère des Imazighen, dans le nom même que se donnent aujourd'hui les Touaregs de classe suzeraine.

L'auteur arabe Ibn Khaldoun qui, suivant les habitudes des chronologistes de sa nation, a essayé, pour établir l'origine des Touaregs, de dresser leur généalogie, leur donne pour ancêtre un certain Mazigh, fils de Canaan, fils de Cham, dans lequel on retrouve également la racine M.X.S.

Au xvi^e siècle, au temps de Léon l'Africain, le mot Amazigh désignait les populations et la langue des Berbères, et si l'on se réfère aux travaux du Père de Foucauld, Mazies, Mazigh, Tamzigh, Imohar, Imajeuren n'ont qu'une seule et même racine : iohargh.

Ces analogies linguistiques, qui se retrouvent à travers les siècles, ne peuvent pas être fortuites et l'on doit pouvoir conclure que les Macès constituaient une tribu libyenne qui a contribué à la formation des Berbères et en particulier des Touaregs.

Dans les mœurs qu'attribue Hérodote aux différentes populations qu'il a décrites, un grand nombre sont à rapprocher de celles des Touaregs. Les Nasamons, par exemple, chassaient les sauterelles, les faisaient sécher au soleil, les pilaient, versaient du lait dessus et se nourrissaient de ce mélange. C'est là un plat bien connu des Touaregs de l'Ahaggar que nous

1. DIODORE DE SICILE.

2. PTOLÉMÉE.

avons souvent partagé avec eux dans leurs campements. Les mêmes Nasamons se rendaient le soir près des tombes de leurs ancêtres pour prier et interroger l'avenir ; cette coutume est encore pratiquée par les femmes touarègues lorsqu'elles veulent obtenir des nouvelles des personnes absentes ou être fixées sur le sort des personnes qui leur sont chères. Le rite funéraire décrit chez les Nasamons, qui consistait à enterrer leurs morts dans la position assise « en prenant soin, quand un homme rend l'âme de le tenir sur son séant et d'empêcher qu'il ne meure sur le dos », semble s'être maintenu au Sahara jusqu'à la période islamique comme tendent à le prouver les squelettes repliés dans la position fœtale retrouvés dans les tumulis anciens.

Cette coutume a d'ailleurs dû être beaucoup plus généralisée que ne l'indique Hérodote et d'autre tribus que les Nasamons devaient procéder de même. L'aire de répartition des tumuli à squelette à position fœtale s'étend à toute la zone occupée aujourd'hui par les berbérophones, et ce n'est certainement pas là une simple coïncidence.

Dans les descriptions des façons différentes de se coiffer des tribus de la Marmarique, Hérodote nous a donné des précisions qui permettent d'identifier ces tribus avec les Libyens de la période égyptienne. Les Macès, par exemple, laissaient subsister une crête de cheveux sur le dessus de la tête, les Machlyes les laissaient pousser sur le derrière et les Auses sur le devant. Tout en constatant qu'il n'est jamais fait allusion au port du voile, on peut rapprocher ces différentes façons de se coiffer de celles des Touaregs qui gardent les cheveux longs et les tressent de manières différentes suivant les tribus, les rasent sur le devant et les côtés, ou bien encore ne laissent subsister qu'une crête ou qu'une touffe sur le dessus de la tête.

Dans les descriptions vestimentaires, Hérodote signale à plusieurs reprises que les Libyennes portaient des jupes en peau de chèvre, agrémentées de franges également en peau et teintes en rouge. Cette façon de se vêtir des femmes libyennes est encore celle des femmes des Eklan Ioulimmiden, en particulier de la région de Tombouctou, qui portent des jupes en peau faites en deux parties, celle du devant étant teinte en jaune ornementée de dessins rouges, celle de derrière étant teinte uniformément en rouge et garnie de longues lanières de peau qui sont animées, lorsque la femme marche, d'un mou-

vement ondulatoire du plus joli effet. Si de nos jours l'on ne voit ces vêtements portés que par des femmes de classe servile, les autres préférant des jupes en tissu de coton, il est certain que cette préférence ne date pas de longues années et le souvenir est même resté où toutes les femmes sans distinction s'habillaient de peau. Dans une des fouilles qu'il a pratiquées dans l'Adrar Ahnet, Th. Monod signale la trouvaille d'un fragment de cuir teint en rouge qui semble avoir appartenu à un vêtement¹. Cette découverte établit donc la tradition de l'emploi des jupes de cuir entre les Libyennes et les femmes Touarègues en même temps que leur parenté.

Nous examinerons maintenant les descriptions géographiques qui nous ont amené à placer les Atlantes d'Hérodote dans l'Ahaggar, car l'Atlas de l'historien grec ne peut être la région montagneuse du Maroc qui porte ce nom aujourd'hui, quoique cette façon de voir ait été admise par plusieurs savants.

Le Professeur Berlioux, que Pierre Benoit a rendu célèbre dans son roman sous les traits du Professeur Le Mège, a consacré aux Atlantes un ouvrage entier dont on ne peut plus faire beaucoup cas aujourd'hui. Il a contribué à donner naissance à de multiples hypothèses sur l'existence de l'Atlantis et à faire prendre en considération le mythe de l'île Atlantide submergée par les flots. Il faisait des Atlantes des gens d'origine européenne et on retrouverait aujourd'hui les traces de leur civilisation non seulement en Afrique, mais aussi en Amérique, et, quoiqu'il ait serré les textes d'Hérodote de très près, emporté par son idée, il n'a pas vu les divergences qui existaient entre cet auteur et ceux qui lui ont succédé. Car, en effet, Hésiode, Phérécyde, Eschyle, Diodore de Sicile, Agrippa, Pomponius Méla, Pline, ont tous situé l'Atlas sur les bords de l'Océan, à l'extrême occident des terres connues. Mais comme aucun d'eux n'avait, en fait, visité la région, il y a bien des chances qu'ils se soient tous répétés et qu'une erreur initiale se soit ancrée au point de devenir un jour une vérité. Cette divergence entre Hérodote et ses successeurs a été notée par St. Gsell, mais sans que celui-ci ait identifié l'Ahaggar comme le pays des Atlantes.

L'origine du mot Atlas est encore très vague. Pour Platon, d'après les prêtres égyptiens, Atlas était un roi, fils de Poséi-

1. Th. MONOD, *L'Adrar Ahnet, Étude archéologique d'un district saharien*, p. 24.

don ou de la mer, et pour Diodore un dieu mythique, frère du Caucase, qui à eux deux gardaient les deux colonnes qui soutenaient le ciel. Plusieurs savants se sont demandé s'il ne s'agirait pas d'une altération grecque du mot *Ādrar*, qui est le nom berbère de montagne¹, et Hérodote de son côté qui, sauf erreur, a été le premier à parler de l'Atlas, ne fait aucune allusion à propos de son nom à un personnage mythique. Pour lui c'est simplement le nom de la montagne à laquelle les habitants doivent le leur : les Atlantes.

Hérodote a eu une connaissance géographique relativement juste de l'intérieur des terres et de l'Āhaggar et nous ne pouvons mieux faire que de citer les textes mêmes qui s'y rapportent : « A dix jours de marche des Garamantes, dit-il, il y a un autre tertre de sel et de l'eau ; autour habitent des hommes nommés Atarantes (XLIX). Puis à dix autres journées de marche existe un autre tertre de sel, de l'eau et des hommes qui habitent autour. Auprès de cet amas de sel, se trouve la montagne qu'on nomme Atlas (XXII). Elle est étroite et ronde de tous les côtés, et si haute, dit-on, qu'il est impossible d'en voir les sommets, car les nuages ne s'en écartent jamais, ni pendant l'été, ni pendant l'hiver. Les gens du pays disent qu'elle est la colonne du ciel. C'est à cette montagne que ces hommes doivent leur nom, car ils s'appellent Atlantes (XLIX). On assure qu'ils ne mangent rien de ce qui a eu vie (LX), qu'ils ne font pas de rêves. » Les Garamantes habitant, de l'avis de tous, la région que l'on appelle le Fezzan, l'habitat de leurs voisins les Atarantes devait être le Tassili-n-Ājjer et ce tertre de sel, les salines d'Āmadror que les Touaregs exploitent encore aujourd'hui. A une dizaine de jours de marche, l'on trouve l'Āhaggar ce qui permet donc d'identifier l'Atlas d'Hérodote avec les montagnes du Sahara Central. Berlioux, qui admettait que les Atarantes (qui, d'après lui, étaient une fraction détachée des Atlantes, en quoi il avait peut-être raison) habitaient la région de Rhādamēs, a identifié l'Atlas, on ne comprend plus pourquoi, avec les montagnes de l'Aurès². Il a pourtant constaté comme un fait curieux qu'Hérodote ait laissé de côté le littoral même de la Petite Syrte et les régions situées au nord de l'Atlas pour suivre les pays de l'intérieur³, ce qui aurait dû l'amener naturelle-

1. Voir GZELL, *Hérodote*, p. 108.

2. *Les Atlantes*, p. 64.

3. *Ouvr. cit.*, p. 68.

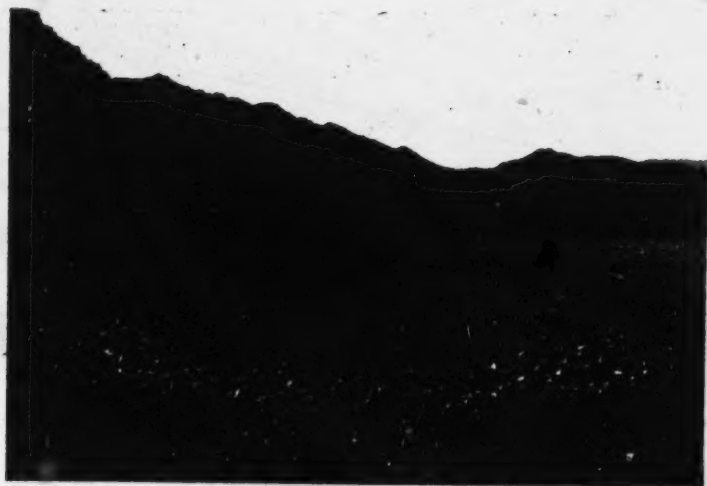
ment à chercher l'Atlas au sud-ouest du pays des Atarantes.

On fera remarquer que les 50 jours de caravane qu'indique Hérodote, pour se rendre d'Égypte aux Colonnes du Ciel, correspondent à peu près à la distance des oasis du Nil à l'Ahaggar, alors qu'il faudrait en compter près du double pour atteindre l'Atlas marocain.

On peut s'assurer de l'identité de l'Atlas et de l'Ahaggar en suivant le texte d'Hérodote qui dit encore : « Jusqu'à ces Atlantes, je puis énumérer les noms de ceux qui habitent sur l'élévation (de sable), mais non au delà. L'élévation s'étend presque aux Colonnes d'Héraclès et même en dehors (XII-XXIII). On y trouve à des intervalles de dix journées de marche, une mine de sel et des habitants. Les maisons de tous ces hommes sont construites avec des blocs de sel (LXI). Ces parties de la Libye ne reçoivent pas de pluie, car s'il pleuvait, les murs étant en sel ne pourraient pas tenir debout. Le sel qu'on extrait de ces lieux est d'un aspect blanc et rouge (XXIII). Au-dessus de cette élévation, vers le midi, et à l'intérieur de la Libye, le pays est désert, sans eau, sans animaux, sans pluie, sans bois et dépourvu de toute humidité (XXVI). » Or, au delà de l'Ahaggar, c'est-à-dire vers l'Ouest, dans la direction des Colonnes d'Héraclès, nous trouvons le Tidikelt, si l'on part de l'Immdir, ou le village de Taodeni, si l'on part des points d'eau extrêmes de la zone de nomadisation des Touaregs Kel Ahnet. Dans l'un ou l'autre lieu il existe des salines et les villages sont construits en terre très chargée de sel (à In Salah) ou complètement en barre de sel (à Taodeni), si bien que lorsqu'il y a des pluies un peu violentes les maisons s'effondrent comme châteaux de cartes, complètement diluées par l'eau. Le sel de Taodeni se présente en couches, les unes très pures, les autres plus ou moins chargées d'argile, si bien que là encore l'on peut trouver une justification au texte d'Hérodote¹. Vers le midi, c'est le Tanezrouft, véritablement le pays désert, sans eau, sans animaux, sans pluie, sans bois décrit par le célèbre historien grec.

M. Berthelot, à qui l'on doit la compulsion des textes de tous les auteurs anciens et l'ouvrage le plus moderne et le plus sérieux traitant des connaissances africaines des Anciens

1. Les salines de Taodeni ont été exploitées tardivement (xv^e siècle), mais auparavant il existait d'autres points d'extraction du sel tout proche, en particulier à Tegahza, dont l'exploitation remonte dans la nuit des temps.



Cercle de pierre d'origine très ancienne que l'on suppose se rapporter à un culte solaire. Photographie prise près du mont Serkout.



Tumuli de forme tronconique, le plus souvent commun dans les régions désertiques du Tanezrouft et du Ténéré où ils sont groupés par petit nombre sur le bord des anciennes vallées ou sur des éminences rocheuses.

[p. 96 A]

1: Lhote

MS25 Tuareg

PL. VI.



[p. 960]

Types touaregs. L'individu de gauche appartient à la tribu des Kel Omet, celui de droite à celle des Dag Rati. Le premier est du type turgui à nez à pointe tombante, l'autre à nez droit et moyen de type berbère.

et dans lequel nous avons beaucoup puisé, a conclu que l'Atlas d'Hérodote était sans nul doute possible dans le Sahara Central et il le situe au Mont Oudan, à la pointe nord du Massif de la Tafedest, lequel est coiffé de la légendaire montagne des Génies (Garet-ed-Djenoun). Mais pour qui connaît l'Ahaggar, cette identification de l'Oudan ne peut être retenue. Cette montagne est certes très imposante, mais nullement comparable à l'Atakor dont les cimes sont constamment entourées d'un chapeau de nuages et qui la dépasse de plus de 625 mètres. L'Atakor est, dans l'ensemble, presque rond et évoque parfaitement un de ces piliers susceptible de supporter le ciel, comme le croyaient les anciens ; c'est lui qu'il faut identifier plutôt que le Massif de l'Oudan.

Les convergences ethnographiques et géographiques nous permettent donc de conclure avec M. Berthelot, réserve faite pour l'Oudan, que l'Atlas d'Hérodote correspond bien à l'Ahaggar et que les Atlantes sont bien les anciens habitants de ce pays, sinon les ancêtres des Touaregs. Les Atarantes, de leur côté, ont dû participer à la formation de la nation targaie, de même que les Garamantes. La découverte des célèbres peintures rupestres du Tassili-n-Ajjer, ainsi que les fouilles pratiquées à Garama par les archéologues italiens, ont fait ressortir l'importance considérable de cet empire garamantique qui régna au Fezzan et sur son pourtour pendant les cinq siècles (?) qui précédèrent l'ère chrétienne et les cinq siècles qui suivirent.

Que sont devenues ces populations depuis ? Il est impossible de répondre à cette question, mais ce qui est certain, c'est que c'est de cette souche archaïque que sont sorties la plupart des tribus berbères et en particulier les Touaregs.

Les Atlantes, que nous venons d'identifier comme les anciens habitants de l'Ahaggar, ont été rendus plus célèbres par les textes de Platon — dans le *Critias* et le *Timée* — que par ceux d'Hérodote. Il n'est pas besoin d'insister pour dire combien ces textes ont fait couler d'encre et le crédit tout relatif qu'on doit leur accorder. L'œuvre de Platon est postérieure d'un peu moins un siècle à celle d'Hérodote, cet auteur ayant vécu de 429 à 347. Il est plus que probable que la fantaisie tiennne dans son œuvre, en ce qui concerne les Atlantes, une plus grande place que les faits historiques. L'époque à laquelle il fait vivre ses héros, 9.000 ans avant la date où il vivait lui-même, d'après le récit que lui en avait fait le prêtre

égyptien Solon¹, est manifestement fausse, puisqu'alors Athènes existait déjà et que les batailles qu'il relate ont eu lieu entre le règne de Cécrops et de Thésée². D'ailleurs il n'y avait pas besoin de chercher si loin, puisque moins d'un siècle avant lui Hérodote signalait leur existence au cœur du Sahara. Nous relèverons simplement quelques détails dans les textes de Platon qui, à eux seuls, devraient contribuer à détruire plus d'une légende, ceux concernant la présence du cheval chez les Atlantes et l'armement de ces derniers, qui comprenait des chars de guerre, des javelots, des arcs, des frondes, des pierriers, de petits boucliers³. Or nous savons que le cheval a été introduit en Afrique par les Hyksos, vers 1800 avant l'ère, et que ce sont eux qui ont probablement introduit également les chars, que par conséquent les faits rapportés par Platon ne pouvaient pas remonter au delà de cette date. Quant aux javelots et au petit bouclier, c'est l'armement même qui est figuré dans de nombreuses gravures et peintures rupestres du Sahara Central où le char de guerre est souvent représenté, documents qui, dans l'ensemble, ont été attribués à la période dite égéogaramantique qui peut se situer entre 1200 et 400 avant l'ère. On serait donc tenté d'affirmer que les Atlantes de Platon sont les mêmes que ceux d'Hérodote, qu'ils habitaient les mêmes lieux et que le reste est vaine littérature.

Au milieu du IV^e siècle av. J.-C., Scylax de Coryanda confirme la situation des tribus libyennes sur les côtes méditerranéennes. Nous y trouvons les Adirmachides, les Marmariques, les Nasamons, les Makes, les Lotophages s'échelonnant comme au temps d'Hérodote du delta du Nil jusqu'au golfe de la Petite Syrte.

Scylax, qui avait accompli le périple de la Méditerranée, n'apporte aucun renseignement nouveau sur l'intérieur des terres et en particulier sur le Sahara Central.

Vers 280 av. J.-C., le navigateur carthaginois Hannon accomplit un périple autour de l'Afrique. Son récit ne nous apprend rien non plus sur les habitants de l'Ahaggar, mais il nous dit que des nomades habitaient de l'autre côté de Gibralt-

1. *Critias*, édition « Les Belles Lettres », p. 108 d.

2. BERLIOUX, *Les Atlantes*, p. 5.

3. *Critias*, p. 118 d.

tar sur le fleuve Lixos, qui est l'oued Draa ou la Seguiet el Hamra suivant Berthelot, ou l'oued Sous, suivant Vivien de St-Martin. Les nomades Lixites y faisaient alors paître leurs troupeaux, ce qui montre l'homogénéité culturelle des populations qui habitaient le Sahara et que le nomadisme était répandu sur ces terres bien avant les grandes invasions (les nomades chameliers de Gautier) qui devaient apporter de nombreuses perturbations dans l'habitat primitif des Berbères.

Avec le géographe Strabon, 54 av.-21 après J.-C., nous entrons, si l'on peut dire, dans la littérature romaine. Cet auteur ne connaissait l'Afrique que par l'Égypte où il avait séjourné plusieurs années ; de la Libye il ne savait pas grand chose et il l'avoue lui-même car, dit-il, « la plupart des peuples qui habitent la Libye sont inconnus, car il n'y a pas pénétré beaucoup d'expéditions militaires, ni d'étrangers et les indigènes qui sont venus chez nous font des récits peu croyables et incomplets ». Dans les quelques descriptions qu'il donne, il place les Garamantes au Fezzan, au nord de ces derniers, les Gétules, puis le long de la côte, en partant de l'Égypte, les Marmarides, des Psylles, les Nasamons, puis les Asbytes, et les Byzakes, ces derniers confinant à Carthage. Plus à l'ouest se trouvent les Maurusiens, ultérieurement les Maures, les Massesyliens et les Massyliens. Ces deux dernières tribus devaient devenir célèbres dans le rôle qu'elles jouèrent pendant les guerres puniques et l'occupation romaine. Strabon nous a laissé une description de l'armement des Libyens, peuple de cavaliers — il ne parle plus de chars dont l'usage avait dû disparaître — qui se composait d'un glaive, d'une petite lance et de boucliers en peau d'éléphants ou d'autre animal. Nous retrouvons donc aux environs de l'ère chrétienne un armement sensiblement analogue à celui qui nous avait été décrit par Hérodote et par Platon, et que l'on reconnaît dans les gravures rupestres de la période « chevaline » comme nous l'avons déjà signalé, moins toutefois le char.

L'intérieur du Sahara, et surtout la région ouest confinant à la côte Atlantique, était mieux connu qu'au temps d'Hérodote. C'est ainsi que Strabon parle des Gétules qui habitent au sud de l'Atlas. C'est la première fois que les populations Gétules, qui seront citées ultérieurement par d'autres auteurs, sont signalées. Ce nom, que l'on doit prendre dans un sens étendu,

doit désigner un ensemble de tribus libyennes, différentes ethniquement des tribus de l'Est. Au sud, dit encore Strabon, habitent les Pharusiens et les Nigrites, lesquels, comme les Éthiopiens, combattent avec des flèches. D'après Vivien de St-Martin, il faudrait placer les Pharusiens dans le Maroc méridional, mais Berthelot croit meilleur de les situer dans l'actuelle Mauritanie.

Pharusiens et Nigrites sont des populations complètement différentes des Libyens orientaux. Il s'agit de populations plus ou moins négroisées et l'emploi de l'arc tend à le confirmer. Nous voyons donc que le Sahara était à cette époque-là complètement habité et que le peuplement, comme de nos jours, était loin d'être uniforme.

Pomponius Mela a consacré également quelques chapitres à l'histoire des peuples du Sahara Central. Partant du delta, il décrit les Libyégyptiens, c'est-à-dire les Libyens égyptianisés, les Leucoéthiopiens, c'est-à-dire les Éthiopiens blancs, nom que l'on peut interpréter comme désignant un groupement humain métissé de noirs et de blancs, puis les Gétules.

Dans le même ordre, mais certainement plus au Sud, il signale les Garamantes, puis les Augiles et les Troglodytes, — enfin plus vers l'occident les Atlantes. A l'intérieur du Sahara se retrouveraient encore les Aegipans, les Blemyes, les Gamphasantes, les Satyres, nomades qui sont des demi-bêtes, errant de pâturages en pâturages. Les Blemyes seraient acéphales et les Aegipans auraient un corps de chèvre ! Peut-être dans ces Blemyes acéphales doit-on voir les premiers porteurs de voile qui se dissimulaient la figure au point de faire penser qu'ils n'avaient pas de tête ? Explication peut-être fantaisiste, mais qui peut avoir aussi sa valeur, car comment expliquer la légende de l'existence d'hommes sans tête ?

Outre ces appellations nouvelles de Libyégyptiens et de Leucoéthiopiens qui définissent deux groupements humains différents des autres Libyens, il est intéressant de retrouver, cinq siècles après Hérodote, les Atlantes dans la même région où ils avaient été signalés pour la première fois. Mais d'après Berthelot, on ne doit tenir qu'en médiocre estime les descriptions africaines de Pomponius Mela qui n'aurait fait que de reprendre médiocrement les textes d'Hérodote¹. Pourtant

1. BERTHELOT, *op. cit.*, p. 251.

LE PEUPEMENT DU SAHARA CENTRAL

101

L'introduction de noms nouveaux indiquerait des connaissances nouvellement acquises.

Diodore de Sicile, qui écrivit aux environs de l'ère chrétienne un volumineux ouvrage d'histoire et qui visita lui-même l'Égypte, nous donne quelques renseignements sur les peuples de la Libye. Il désigne à l'est de l'Égypte quatre groupements humains : les Marmarides, qui occupent la zone du littoral, au sud les Nasamons, à l'ouest les Aushises, puis les Makes. Mais il ignore le nom des peuples qui se trouvent à l'intérieur de la Libye, qui sont simplement connus pour les mœurs anarchiques et leurs pratiques du pillage. Lui aussi a connu le nom des Atlantes — descendant d'Atlas, dit-il, qui était fils d'Oùranos et frère de Kronos (Saturne), lesquels étaient apparentés aux Nasamons par Rhéa, femme d'Ammod et sœur de Saturne, mais Diodore ne situe pas leur habitat et se contente de les faire guerroyer avec des populations habitant dans la région du lac Tritonis. Ce détail laisse supposer que Diodore n'a fait que reprendre lui aussi les textes de ses prédécesseurs, en particulier Hérodote et Platon, en y introduisant les personnages de la mythologie grecque.

Avec Pline l'Ancien, 23-79 après J.-C., nos connaissances du Sahara Central s'augmentent notablement, non seulement parce que cet auteur a compilé d'une façon que l'on peut appeler scientifique, les ouvrages de tous ses prédécesseurs, mais aussi parce qu'entre-temps eurent lieu plusieurs expéditions militaires qui poussèrent fort loin au sud et qui rapportèrent de nombreux renseignements. Ce sont surtout des connaissances géographiques, car Pline ne nous apprend pas grand chose sur le peuplement du Sahara Central.

Nous retrouvons dans son œuvre, avec quelques modifications, les peuples énumérés par Hérodote en Marmariquè et en Fezzanie. Le pays des Syrtes est décrit comme des terres désolées sans eau ni végétation, et au sud se trouve le peuple des Garamantes, puis à 12 jours d'eux les Augyles qu'il faudrait donc placer au sud du Fezzan, au delà des monts de Tummo ou vers Djado, comme le voudrait Berthelot¹. Depuis Hérodote, ils auraient donc exécuté une migration vers le S.-O. Au nord des Augiles, se trouvent les Psylles. Sur le littoral

1. *Ouv. cit.*, p. 271.

il place les Marmarides, puis les Araraucées, nom cité pour la première fois dans l'énumération des anciennes populations libyennes, puis les Nasamons, les Asbytes et les Macès. Au delà, vers l'occident, les Amantes qui construisent leur maison en sel, et à sept jours d'eux, les Troglodytes.

Si nous suivons le récit de Pline, les Asbytes sont transposés du milieu de la Cyrénaïque dans la Petite Syrte. Les Amantes, que nous trouvons seulement sous la plume de Pline, doivent être placés vers Rhadamès, un peu au nord de l'ancien domaine des Atarantes dont il n'est plus fait mention, mais qui sont peut-être les mêmes. Le Fezzan, grâce aux expéditions du général romain Cornélius Balbus, est alors bien connu, car un grand nombre de villes, de fleuves, de nations sont cités dans son triomphe : Matelgae, Debris, Garama, Cydamus, Tabidium, Rapsa, Thapsagum, Mons Giri, Mons Ater, etc.... Dans les noms cités on peut identifier Rhadamès (Cydamus), Rhât (Rapsa), nom que l'on retrouve dans celui de la tribu touarègue des Kel Rapsa ou des Kel Rafsa, Djerma (Garama). Berthelot a identifié le Tassili pour le Mons Ater, et croit devoir situer Matelgae et Debris à l'intérieur du Tassili¹. Nous croirions plus volontiers que le Mons Ater correspond mieux au Baten de Tingher. En effet, Pline dit qu'à partir de Cydamus, une montagne que les Romains nomment « montagne Noire », s'étend du levant au couchant, qu'au delà de cette montagne s'étendent des déserts. Cette description correspond exactement au Baten qui s'allonge vers l'ouest un peu au sud de Rhadamès jusqu'au delà du méridien d'In Salah et qui est caractérisé par sa couleur noire. Au sud du Baten se trouve un erg désertique coupé de larges regs qui s'étend sur plusieurs centaines de kilomètres.

Quant à Matelgae peut-être s'agit-il d'Âharir, comme le propose Berthelot, encore qu'il soit bien improbable que les expéditions des Romains aient pu découvrir cette petite palmeraie située dans un endroit presque inaccessible et qui, encore de nos jours, n'a été vue que par un petit nombre d'Européens. L'identification de Debris avec les Sources de Tihoubar-n-Afella est problématique, car en ce dernier lieu, ou aux environs, il n'existe aucune ruine laissant supposer une agglomération de quelque importance. Le texte de Pline au sujet des villes conquises par Cornélius Balbus n'aide d'ailleurs nulle-

1. Cette identification du Tassili avec le Mons Ater de Pline avait déjà été faite par DUVEYRIER (*Les Touaregs du Nord*, p. 461.)

ment à l'identification de toutes ces localités, car on ne sait pas où ce général conduisit ses légions et si les noms cités dans son triomphe coïncident chronologiquement avec sa marche.

Les connaissances du Sahara Central de l'auteur de l'*Historia Naturalis* semblent s'arrêter là, car pour le reste il a dû reprendre les textes d'Hérodote et de Pomponius Méla. Il raconte, en effet, que les Éthiopiens ont des villes bâties dans le désert, que près d'elles vivent les Atlantes qui n'ont pas de noms propres, dont les usages humains ont dégénéré, qu'ils injurient le soleil qui les brûle et détruit leur champ (coutumes attribuées aux Atarantes par Hérodote), que les Aegipans sont des demi-bêtes aux formes inhumaines, que les Gamphasantes vivent nus, ne se battent jamais et fuient les autres hommes, que les Blemmyes n'ont pas de tête, qu'ils ont le visage et les yeux à hauteur de la poitrine, que les Himantopodes avancent à la manière des serpents ! etc....

Pline, par contre, a eu connaissance du Niger, et sauf erreur, c'est lui qui a donné le premier son nom au grand fleuve soudanais. Il parle, en effet, du fleuve Niger « qui sépare l'Afrique de l'Éthiopie » et auxquelles confinaient les différentes tribus Gétules. Ce détail est plein d'intérêt car le Niger sépare effectivement notre Afrique du Nord et le Sahara (Afrique des Anciens) habités par des Blancs, de l'Éthiopie (pays des Noirs des Anciens) habitée par des Nègres. On voit donc que dès cet époque des populations de race blanche, vraisemblablement d'origine libyenne, avaient déjà atteint le Soudan, et ceci réduit donc l'hypothèse de tribus libyennes cherchant une issue vers le sud sous la poussée des invasions arabes. Les Gétules habitaient, en effet, le sud marocain et la bande sahélo-soudanaise qui va de l'Atlantique jusqu'au méridien de Tombouctou.

Après Pline, les connaissances de l'intérieur du désert s'augmentent notablement, en particulier pour le Fezzan et le Sahara Central, grâce aux deux expéditions militaires qu'y menèrent les Romains, celles de Septimus Flaccus et de Julius Maternus. Septimus Flaccus partit de Garama, se rendit au pays des nègres et y parvint après 3 mois de marche — quant à Julius Maternus, il choisit Leptis Magna pour point de départ de sa colonne et, guidé ensuite par le roi des Garamantes qui était devenu l'allié des Romains, il se dirigea surtout vers le sud et atteignit un pays qui s'appelait Agry

simba, dans lequel vivaient des rhinocéros, et qui semble correspondre aux montagnes de l'Aïr.

Ces connaissances furent mises à profit par le géographe Ptolémée qui, dans son ouvrage général sur l'Afrique, consacre un important chapitre à la Libye. Si aucune reconnaissance militaire ne semble avoir atteint l'Ahaggar, ce pays était toutefois connu sous le nom de Ousargala, que l'on retrouve d'ailleurs plus tard sous la plume de Léon l'Africain et sur la carte de Henricus Martellus Germanus datée de 1489 déposée à la bibliothèque du British Museum¹. Dans les monts Ousargala plusieurs fleuves importants prenaient leurs sources : le Bagradas, qui était l'Igharghar, et le Gir, que l'on peut identifier avec le Taffassasset. Au nord-est des monts Ousargala se trouvaient les monts Girgiri qui sont notre Tassili-n-Äjjer, et peut-être le mont Giri de Pline, lequel donnait naissance au fleuve Cinyps qui peut être le faisceau d'oueds connu aujourd'hui sous le nom de Ighargharen quoique, d'après Berthelot, le Cinyps est en réalité l'oued Kam qui débouche à la mer près de Leptis Magna. Les sources de l'oued Kam n'étant pas encore connues, peut-être les anciens croyaient-ils qu'elles étaient situées dans le Tassili.

Parmi les populations décrites par Ptolémée l'on retrouve un grand nombre de tribus citées par les auteurs anciens, mais aussi une quantité de noms nouveaux.

Ces modifications, quoique inexplicables dans l'état actuel de nos connaissances, ne sont peut-être pas fortuites et, d'une façon générale, on observe dans la plupart des cas un déplacement assez sensible vers l'est. Faut-il admettre l'arrivée de populations nouvelles, une poussée de peuples envahisseurs ? Il est impossible d'y répondre. Si les Marmarides habitent toujours la région qui confine à l'Égypte, on trouve les Loto-phages près de Leptis Magna, les Nasamons dans l'oasis de Djerboub, les Makès au sud de la Syrte, les Asbytes, les Psylles également plus à l'est qu'aux lieux où les situait Hérodote. Quant aux Auschises, ils sont maintenant dans le désert. Parmi les populations aux noms nouveaux, Ptolémée cite les Astacures, dans le Djebel Néfousa, les Nigitimes, de la Petite Syrte au Cinyps, les Sammamyciens et les Cinyphiens, sur le bord occidental de la grande Syrte, d'autres encore : Éropées, Dolopes, Erevides, Tidamenses, Nygbènes, Nycpiens, vers

1. Cf. Ch. de la Roncière, *La découverte de l'Afrique au Moyen Âge*, t. II.

l'oasis de Bondjem, etc..., dont les noms ne nous éclairent aucunement sur les origines de nos tribus touarègues. Les Garamantes sont décrits comme le peuple le plus important de la Libye dont le domaine occupe tout le bassin du Cinyps (Vallée des Ighargharen) jusqu'au lac Nouba (qui peut être le lac Tchad), ce qui était notablement leur aire de répartition depuis l'époque d'Hérodote. Il semble donc occuper vers l'ouest l'ancien domaine des Atarantes dont il n'est plus question. On ne trouve plus trace non plus des Atlantes, et Ptolémée nous apprend qu'au nord et au sud de l'Ahaggar vivent respectivement les Natembes et les Soubourpores.

Au sud-est du Tassili vivaient les Lynxamates et les Samamykes dont Berthelot fait les habitants, soit des oasis de Djado, soit du Tibesti.

On peut donc résumer rapidement quel a été le peuplement du Sahara Central entre les ^v^e siècle avant et ⁱⁱ^e siècle après J.-C. Toute la région comprise entre le Nil et l'Ahaggar était le domaine de populations libyennes dont l'histoire égyptienne nous a antérieurement décrit les mœurs. Ces populations qui semblent fortement apparentées entre elles, appartenaient à une même souche ethnique à laquelle sont venus s'agréger des envahisseurs d'une part peut-être asiatiques, d'autre part sûrement méditerranéens. L'identité de mœurs de certaines de ces tribus libyennes avec les Touaregs, l'analogie de certains noms de tribus, laissent supposer que les populations actuelles du Sahara Central descendent plus ou moins de ces tribus libyennes. Parmi ces dernières la tribu des Atlantes constitue l'élément humain le plus anciennement connu, mais à côté d'elle, celle des Garamantes semble avoir joué un rôle considérable dans l'histoire du Sahara Central et avoir étendu progressivement son domaine vers l'ouest, au point d'avoir vraisemblablement absorbé les Atarantes, les Atlantes d'Hérodote, les Natembes et les Soubourpores de Ptolémée. Leur nom restera célèbre en Europe bien des siècles plus tard où il désignera encore les populations du désert, sur des cartes du ^{xv}^e siècle, où il voisine avec celui des Monts Usargala qui est l'Ahaggar. Après les siècles qui suivirent, on entre dans une période mieux connue de l'histoire de l'Afrique du Nord, celle de Carthage, des guerres puniques et de la domination romaine. Mais cette histoire, en dehors de quelques expéditions militaires dont nous avons parlé, est désespérément muette au

sujet du Sahara et cette situation se maintiendra de nombreux siècles après. C'est qu'entre le 11^e siècle de notre ère et le haut moyen âge l'exploration du continent africain se ferme aux Européens, qui seront alors forcés d'emprunter aux auteurs arabes les connaissances géographiques nouvelles. En dehors de ces derniers, il faudra attendre le voyage et la narration de René Caillé qui marqueront le début d'une ère nouvelle et décisive, celle de l'exploration scientifique du Sahara. D'autre part, entre le 11^e siècle de notre ère et les premiers auteurs arabes (x^e siècle) subsiste un vide immense dans nos connaissances, d'autant plus regrettable qu'il semble s'être passé des événements très importants dans le peuplement de l'Afrique septentrionale qui ont dû avoir leurs répercussions au Sahara Central. C'est cette période que le Professeur Gautier a appelé très justement « les Siècles Obscurs du Maghreb ».

ÉLÉMENTS APPORTÉS PAR LES GRAVURES ET LES PEINTURES RUPESTRES DU SAHARA CENTRAL. — Mais avant d'aborder cette nouvelle phase de l'histoire de l'Afrique du Nord et des Berbères, peut-être est-il bon de faire un retour en arrière pour essayer d'accorder les textes avec les documents rupestres du Sahara.

Nous avons adopté le point de vue de Th. Monod et de C. Kilian sur la division des gravures en précamelines ou alphabétiques, et en camelines ou alphabétiques. Celles du premier groupe sont, à notre avis, pour la plupart néolithiques.

Les découvertes des magnifiques stations de l'oued Djorat (Tassili-n-Äjjer) ont apporté de nouveaux éléments d'appréciation et la preuve d'un habitat important du Sahara Central aux époques néo et énéolithiques. Le Professeur Gautier, qui les a vues lui-même, a jugé utile plus tard, lorsqu'il s'est agi de rééditer son ouvrage sur « les Siècles Obscurs du Maghreb » de faire précéder le texte ancien, d'un nouveau chapitre où, avec son génie intuitif, il a analysé les différents groupes de gravures et de peintures.

En ce qui concerne les gravures, il remarque que cet art rupestre est unique en Afrique septentrionale. Il voit dans certaines figurations humaines à tête animale, les motifs favoris de l'art égyptien *mais qui sont antérieurs à cet art*. Certaines portent des queues postiches et le « karnata » qui sont des attributs courants dans les figurations humaines antérieures à la 1^{re} dynastie, soit 4000 ans avant notre ère. Et il en

vient à penser que la civilisation égyptienne, n'étant pas née toute seule sur les bords du Nil, qui ne possède pas de gravures préhistoriques, peut bien avoir eu des sources au Sahara central.

L'origine saharienne de la civilisation égyptienne a déjà eu des partisans et en particulier de Morgan. Plus récemment, Georges Poisson, traitant de l'origine des Égyptiens pré-pharaoniques, conclut qu'au mésolithique le dessèchement progressif du Sahara provoqua un refoulement de ses populations sur le Nil; que l'Égypte, quoiqu'ayant reçu les grands éléments de la civilisation de l'Asie, fut l'enjeu de deux courants, l'un venu d'Asie avec le culte d'Osiris, l'autre de Libye avec celui de Seth. La lutte de ces deux groupes se termina, après le triomphe passager de Seth sur Osiris et la mort de celui-ci, par le triomphe du fils de la victime, Horus ¹.

Ajoutons l'opinion émise par plusieurs savants, en particulier des anthropologues, sur le caractère autochtone des peuples de l'Afrique du Nord et non venus de l'Est, comme d'aucuns l'affirment ².

M. de Chasseloup-Laubat ³ a émis une idée semblable en analysant les peintures de Mertoutek et voit en elle les vestiges d'une civilisation hoggarienne qui aurait rayonné sur toute l'Afrique septentrionale. Mais nous ne pensons pas être d'accord avec lui car il s'appuie, pour établir sa thèse, sur des documents presque historiques beaucoup plus récents que les grandes gravures de l'O. Djorat. En fait s'il a existé au néolithique ancien un mouvement centrifuge, avec l'Âhaggar et le Tassili pour point de départ, ces régions ont dû être, des siècles plus tard, l'objet de migrations centripètes.

Parmi les peintures rupestres, Gautier discerne plusieurs types différents.

Le premier s'apparente aux peintures néolithiques espagnoles du style hispano-cantabrique. Le Professeur Breuil, qui a bien voulu examiner les documents que nous avons rapportés de l'oued Djorat, est net sur ce point, et cette parenté ne doit pas être fortuite, car des échanges certains se sont produits au néolithique et au mésolithique entre la Berbérie et l'Espagne.

1. *Le Peuplement de l'Europe*, p. 122.

2. On verra à ce sujet : MASPÉRO, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 46 ; A. WILDEMANN, Les modes d'ensevelissement dans la nécropole de Négadah et la question de l'origine du peuple égyptien, in DE MORGAN, *Recherches sur les origines de l'Égypte*, Paris, Leroux, 1897.

3. *L'art rupestre au Hoggar*, Paris, Plon, 1936.

Le deuxième type s'apparente aux peintures actuelles des Boschimans de l'Afrique du Sud. On retrouve la stéatopygie caractéristique de cette race, et il y a concordance dans la polychromie, emploi simultané de l'ocre, du blanc et du noir. Pour Gautier, les Boschimans ont été refoulés de l'Afrique centrale et septentrionale qu'ils devaient occuper entièrement. Dans un passé lointain, il fut un moment où ils ont occupé le Maghreb¹.

Il est certain que le squelette d'Asselar possède des caractères buschménoides et que les squelettes néolithiques de Taferjit et de Tamaia Mellet sont négroïdes, mais sont-ce là des éléments suffisants pour affirmer un ancien peuplement bushman au Sahara ?

Le troisième type de peintures est celui où dominent des chars que Gautier appelle égéens non sans raison². Ces chars n'ont en effet rien de commun avec ceux des monuments égyptiens ou chaldéens et leur style est bien connu : « le galop volant », celui des Peuples de la Mer, Lyciens, Shardanes, Tyrsènes, auxquels nous avons fait allusion précédemment et qui ont envahi l'Afrique du Nord vers 1235-1225 avant J.-C. Les charreries, nous dit Gautier, ont disparu du bassin méditerranéen à la fin du IV^e siècle avant J.-C. pour faire place à la cavalerie. Dans la littérature des Berbères, on ne parle plus d'eux après le IV^e siècle, ce qui constitue donc une date *ad quem* alors que l'on peut placer le terminus *a quo* huit siècles plus tôt.

Pour les gravures anciennes à faune éthiopienne, qu'il appelle faune du Zambèze, Gautier propose la date de 7000 avant J.-C. Il insiste particulièrement sur la présence d'animaux à sphéroides, béliers et bœufs. Les premiers ont une aire de répartition qui couvre toute l'Afrique septentrionale alors que les seconds sont essentiellement limités au groupe rupestre oriental. Ce culte des bovidés est confirmé par la découverte de deux statuettes en pierre polie, celle trouvée à Silet, actuellement au Musée du Bardo à Alger, et celle de Tazerouk, recueillie par le général Niéger³. Il était en pratique chez les Berbères de l'Afrique du Nord, au temps du poète Corripus, qui nous a

1. *Le passé de l'Afrique du Nord*, p. 34.

2. On trouvera un lumineux exposé sur la question des chars dans PERRET : Recherches archéologiques et ethnographiques au Tassili des Ajers, *Journ. Soc. des Afric.*, t. VI, 1936.

3. Une nouvelle statuette représentant un petit mammifère a été trouvée récemment, près de Djanet, par le Cap. Brenans.

transmis le nom du dieu Taureau : Gurzil. Gautier, donnant ainsi une origine saharo-maghrébine aux vieux dieux de l'Égypte, voit dans le bélier l'ancêtre du dieu de Thèbes Ammon Râ, dans le bœuf celui de la déesse égyptienne Hathor.

Sur l'origine même des Berbères, Gautier dit ceci : « La supposition la plus raisonnable les ferait progresser d'est en ouest ; il semble bien que, à l'extrémité occidentale, les massifs montagneux du Maroc aient été peuplés tardivement. Mais une supposition chimérique, peut-être, et par cela même séduisante, associe les Berbères à l'Atlantide, ce qui impliquerait une poussée d'ouest en est. Ce sont là de pures vues de l'esprit, qui ne reposent sur rien ¹. »

Mais ce savant ne nous dit pas où il place l'Atlantide. Le fait qu'il invoque l'autorité du Professeur L. Germain, laisse entendre qu'il admet son existence en temps qu'île océanique. Pour nous, le pays des Atlantes, ceux d'Hérodote, nous l'avons déjà dit, est l'Âhaggar.

Aux influences hispano-cantabriques, boschimanés, égéennes et égyptiennes que voit Gautier dans les gravures et les peintures rupestres du Sahara, il faut en ajouter d'autres. Tous les documents n'ont pas encore été publiés par leurs découvreurs, et beaucoup n'appartenant pas aux styles classiques ne sont pas de ceux que les archéologues pouvaient étiqueter aisément. Que dire, en effet, des figurations humaines filiformes trouvées à l'oued Tamajert par le Cap. Brenans ? (fig. 7). Comment interpréter ce bœuf harnaché monté par un dignitaire barbu auquel un autre personnage non moins barbu rend hommage, ensemble qui évoque l'Assyrie ? (fig. 9). Ce sont des produits artistiques qui appartiennent à d'autres éléments ethniques que ceux cités plus haut, qui attestent des multiples influences dont le massif central saharien a été l'objet.

E. F. Gautier n'a pas parlé des stations rupestres de Mertoùtek. Elles méritaient à elles seules un examen spécial. Nous possédons des reproductions remarquables de ces peintures grâce à M. de Chasseloup-Laubat.

Lorsque nous étions nous-même à Mertoùtek, un rapport immédiat s'est imposé à notre esprit entre les scènes que nous avions sous les yeux et celles vues chez les populations peules de l'Issa Ber, de Bandiagara, de l'Adamaoua.

1. E. F. GAUTIER, *Le passé de l'Afrique du Nord*, p. 41.

Les figurations humaines, en particulier les danseuses et les petites gardiennes de bœufs, évoquent à s'y méprendre les silhouettes des jolies femmes peules, aux formes élancées, gracieuses, aux membres bien moulés et surtout à la coiffure en cimier ou en crête de coq. Le rapport est complété par l'association de ces figurations avec celles de bovidés, car les Peuls sont essentiellement des éleveurs de bœufs dont la vie est intimement liée à celle de leurs troupeaux ¹.

Cette ressemblance des Peuls avec les personnages de Mertoùtek, M. de Chasseloup-Laubat l'a signalée avant nous. Mais il fait des Peuls une race essentiellement hoggarienne qui, sous les effets de l'assèchement, aurait gagné le Niger par le canal de l'oued Tâmanrasset ². Nous ne pouvons être d'accord avec lui à ce sujet.

L'origine des Peuls est encore bien controversée. Mais si nous nous référons aux travaux de Tauxier ³, nous constatons que l'avis général fait d'eux des Kamito-Kouschites, des populations apparentées à celles de la Haute-Égypte et de la Nubie. C'est aussi l'avis des anthropologues Tautain, Verneau et Chantre.

Ils seraient les descendants du peuple de Phout qui habitait la Basse-Égypte, 600 ans avant notre ère. Ils auraient ultérieurement gagné le Soudan en suivant la lisière nord du Sahara d'est à ouest, puis le Sud-Marocain, auraient longtemps séjourné dans la région de Tischit-Oualata et se seraient installés au Fouta-Toron vers le VIII^e siècle.

Pourquoi les auteurs supposent-ils que les Peuls ont contourné le Sahara pendant leurs migrations ? Il n'y a aucun document qui permette une interprétation dans ce sens. Mais comme il faut bien qu'ils soient passés quelque part, cette route septentrionale a été désignée comme la plus plausible et il semble bien que les Pyrrhy-Aethiopiens — voire les Leuco-Aethiopiens — de Ptolémée soient les ancêtres des Peuls. Aucun écrivain n'a supposé qu'ils aient traversé le Sahara, car la sécheresse légendaire de ce pays en a éloigné l'idée, d'autant plus qu'on ne sépare jamais les Peuls de leurs bovidés que l'on ne voit pas très bien s'aventurer dans le désert : mais maintenant que nous savons que ce Sahara

1. G. VIELLARD, Notes sur le caractère des Peuls, *Outremer* 1^{er} tri., 1932.

2. *Ouvr. cit.*, p. 35.

3. L. TAUXIER, *Mœurs et histoire des Peuls*, Paris, 1938.

ne fut pas toujours un désert, la question se pose différemment.

Nous avons dit que des fouilles pratiquées à la base de la grande fresque à bovidés de Mertoûtek nous avaient livré des haches en pierre polie, des broyeur, des fragments de meules et de poterie de facies néolithique. Cela nous autorise à considérer les peintures comme d'époque néolithique, ce qui correspond bien à la faune représentée qui s'intercale, chronologiquement, entre les grands animaux de la faune éthiopienne et le cheval de la période égéo-garamantique.

Si la station de Mertoûtek nous a livré des documents peints qui sont encore les seuls du genre que nous connaissons au Sahara, elle nous a fait connaître aussi le *style gravé* qui correspond à celui des peintures. Et nous nous apercevons alors, qu'il est répandu sur tout le Sahara, depuis le désert de Nubie jusqu'à la Mauritanie. La « civilisation du bœuf » a couvert toute cette vaste région et il n'y a plus aucune raison d'imaginer une « race hoggar ancienne » plus ou moins apparentée avec les Peuls actuels, comme le suggérerait M. de Chasseloup-Laubat, car si les Peuls ont habité le Sahara, aucun élément ne milite pour leur donner l'Âhaggar comme pays d'origine.

Un détail important, qui n'a pas été suffisamment relevé, c'est que les animaux représentés à Mertoûtek sont des *bœufs* et non des *zébus*. On ne peut pas dès lors ignorer l'avis des zoologistes qui ont identifié en Égypte une race ancienne de bœufs probablement domestiquée sur place.

C'est d'Égypte qu'ont dû partir les bovidés de Mertoûtek et les multiples gravures nous indiquent que leur espèce a essaimé dans tout le Sahara. Quels étaient les pasteurs qui les conduisaient ? Peut-on évoquer les Peuls, ne serait-ce que de nom ?

L'analogie entre les figurations humaines à coiffure en cimier accompagnées du bœuf, d'une part, et les Peuls, éleveurs de bovidés, d'autre part, est tellement frappante qu'il doit y avoir un rapport racial entre ces deux groupes, et l'on doit pouvoir prononcer le mot de proto-peul pour qualifier ces anciens éleveurs sahariens ¹.

1. Cette coiffure en cimier a été interprétée de plusieurs façons. Chasseloup-Laubat y voit une déformation crânienne alors que certains archéologues en font une auréole ou un disque à caractère religieux. Chasseloup-Laubat avait pourtant remarqué que chez les Peuls on observe une silhouette analogue (ouvr. cit., p. 26). Il suffit d'avoir vécu au milieu des Peuls de la boucle du Niger pour en être convaincu.

Cette ancienne vague kamito-kouschite sur le Sahara a dû laisser une empreinte chez certaines tribus berbères du Fexxan et de l'Afrique tellienne, et il n'est pas extraordinaire de trouver entre eux des rapports linguistiques, culturels et somatiques.

C'est le moment de dire, comme le Professeur Gautier, que la formation de la nation touarègue est un archaïsme ethnographique ¹.

Reprenons maintenant la suite des origines des Berbères à la période où nous l'avons laissée précédemment, c'est-à-dire « aux siècles obscurs du Maghreb ».

PÉRIODE POST-ISLAMIQUE. — Il y a en effet une grande période obscure entre la fin de la période romaine et la conquête arabe où l'histoire reprend une consistance intelligible. Cette obscurité s'applique à l'histoire du Maghreb, mais que dire alors de celle du Sahara où il faut, pour avoir des éléments nouveaux, attendre les récits des voyageurs arabes après que l'islamisation du pays fut faite ?

Il semble que pendant ces huit siècles d'obscurité une transformation considérable se soit effectuée dans la vie au Maghreb. Et cette transformation serait due à l'arrivée du chameau en Afrique du Nord. On a pu constater qu'il était absent dans les gravures rupestres sahariennes anciennes ², qu'il ne figurait que dans le groupe des « graffiti » libyco-berbères, d'époque relativement récente.

Les opinions ne concordent d'ailleurs pas toutes à ce sujet. Le C^t Cauvet, qui est un chercheur méticuleux, a consacré deux gros volumes à la question du chameau ³, et il conclut à son archaïsme en Afrique. Des ossements ont été retrouvés dans des gisements néolithiques. Mais depuis, il aurait disparu, et ce ne serait que vers le II^e siècle qu'il aurait fait sa réapparition, d'après ce qu'affirme Gautier.

Il faudra trancher la question, et c'est là un sujet digne d'intéresser les zoologistes, car jusqu'à présent, ces derniers ne nous ont pas dit pourquoi le chameau du nord (chameau arabe) avait 34 dents, alors que le chameau soudanais (chameau targui) en avait 36.

1. GAUTIER, *Le Conquête du Sahara*, p. 196.

2. Il y existe pourtant, mais à un seul exemplaire. Il a été trouvé à Foud Djorai. R. Perret en possède un beau cliché et nous avons nous-même le calque original grandeur naturelle.

3. C. CAUVET, *Le Chameau*, Alger, Jourdan.

[p. 112 n° 3]



Targui des Kel Beda. Disposition du voile. Ici la partie supérieure recouvre l'inférieure, mais il existe également une mode contraire, laquelle est d'ailleurs plus rare.



Jeune femme des Kel Ahnet portant la coiffure à lresges multiples. On aperçoit sur la poitrine les tatouans d'inspiration coranique.

1: Lhote

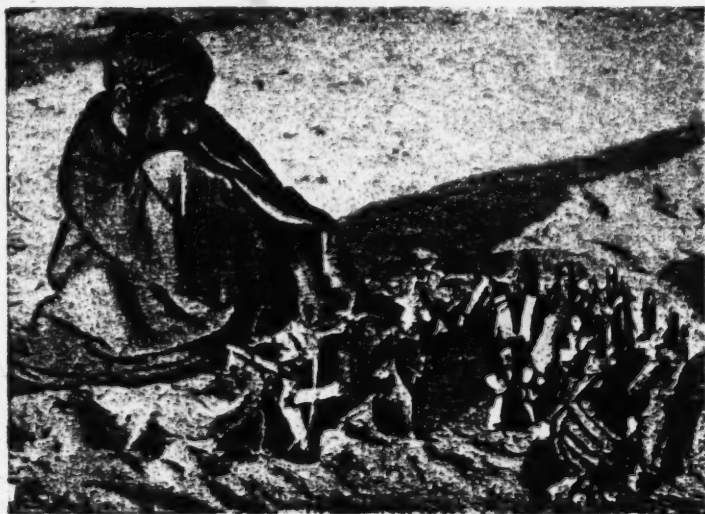
MS25 Tuareg

Pl. VII.

PL. VIII.



Jeune enfant touareg. La tête est rasée sauf le sommet où on laisse pousser une petite touffe de cheveux.



Jeune fille touarègue jouant sur le sable avec des petites poupées en étoffe habillées en guerriers.

Cette différence anatomique peut être simplement fortuite, comme elle peut cacher deux espèces distinctes. Pour qui a vu les bêtes trapues, rablées, poilues des caravaniers telliens et les méhara élancés aux attaches fines et aux poils ras des Touaregs soudanais, il ne peut s'agir d'une même espèce. Cette croyance s'affirme d'autant plus pour qui sait les difficultés d'adaptation du chameau targui aux steppes du Sahara septentrional où il finit toujours par périr s'il n'est pas l'objet de soins attentifs. Ce qui nous amène à dire que le chameau a bien pu exister au Sahara méridional antérieurement au ^{II}^e siècle, mais que ce n'est qu'à cette époque qu'il fit son apparition en Afrique du Nord. Pour le Sahara central, nous rappellerons d'après les légendes des Touaregs que ce sont ces derniers qui ont amené le chameau, ce qui pourrait confirmer la thèse de Gautier. Ce même savant nous apprend que le texte le plus ancien où il soit question du chameau est un passage des commentaires de César : à l'issue de sa victoire sur le roi Juba l'armée romaine s'empara de 22 chameaux.

Plin^e, postérieur d'un siècle à Juba, nous parle du chameau de la Bactriane qui a deux bosses et du chameau qui n'en a qu'une ; jusqu'alors le dromadaire est rare en Afrique du Nord et est encore un phénomène que l'on note méticuleusement.

Mais au ^{IV}^e siècle tout change. Le chameau est la monture de guerre des grands nomades, remplaçant presque partout le cheval, si bien que le général Romanus peut exiger des habitants de Leptis Magna (Tripoli) 4.000 chameaux à titre de contribution de guerre. Il y a donc eu, en l'espace de trois siècles, une transformation radicale dans le cheptel nord-africain.

Le chameau serait un nouveau venu, non seulement en Afrique du Nord, mais encore en Égypte. Les civilisations pharaoniques n'auraient jamais connu le chameau et cet animal n'est jamais figuré sur les monuments égyptiens. Localisé en Asie et particulièrement en Arabie, le chameau n'aurait pénétré en Afrique qu'à partir de l'invasion assyrienne, et surtout au moment de l'invasion persane ¹. Mais il mit plus d'un siècle à s'acclimater chez les Berbères du Maghreb ².

Dès lors, c'est un remue-ménage sans fin dans toute l'Afrique du Nord et les tribus chamelières continuellement en déplacement vont bouleverser le vieux Maghreb citadin. Si bien que, lorsque l'histoire reprend son cours avec les récits d'El

1. GAUTIER, *Les Siècles Obscurs du Maghreb*, p. 205.

2. GAUTIER, *ouv. cit.*, p. 206.

Les Touaregs.

Bekri et d'Ibn Khaldoun, les populations se trouvent divisées en deux groupes : celui des ruraux cultivateurs ou petits nomades moutonniers, et celui des grands nomades chameliers, duquel la Gétulie, c'est-à-dire le pays situé au delà du limes romain, devient le domaine.

Qu'étaient les Sahariens jusqu'à l'Empire romain ? Des nègres, répond Gautier¹. On est étonné de trouver cette réponse si affirmative et si généralisée sous la plume de cet écrivain si averti, encore qu'il aimât employer des exemples tranchants pour mieux faire ressortir les contrastes. Des nègres il y en avait, comme il y en a encore de nos jours, mais il y avait surtout ces multiples tribus libyennes et en particulier les Garamantes dont E. F. Gautier nous a vanté lui-même le vaste empire à base militaire² et qui furent soumis par le général romain Cornélius Balbus, au début de l'ère chrétienne. Mais ces tribus réfugiées dans le désert n'avaient peut-être plus la force de faire parler d'elles. Leur nom, en tous cas, disparaît de l'histoire quelques siècles plus tard.

Si le chameau est venu tardivement, nous ne savons pas par qui il a été introduit en Afrique du Nord. Si nous en croyons Gautier, ce serait là l'œuvre de Rome³. Mais si Rome a favorisé l'extension du chameau, ce n'est pas sans le secours accidentel de tribus chamelières donc de nomades sahariens, et d'où ces derniers les tenaient-ils ?

DOCUMENTS TIRÉS DES AUTEURS ARABES. — A ce sujet les textes de l'historien arabe El Bekri suggèrent bien des choses. D'après lui, les Berbères seraient originaires de Syrie où ils étaient autrefois établis en « Filistin ». Après que leur roi Thalout (David) eut tué Djalout (Goliath) ils se rendirent dans le Maghreb en passant par l'Égypte occidentale⁴.

Plus loin il dit que les Zénata, les Méghila et les Darisa se fixèrent dans la partie montagneuse du pays et les Louata occupèrent le territoire de Bargah (Barca) ; les Hooara s'installèrent dans le pays de Tripoli de Barbarie.

Nous ignorons quelle valeur il faut attribuer à cette origine syrienne des Berbères (ou d'une partie des Berbères), mais nous devons signaler l'existence dans le folklore targui de la légende

1. E. F. GAUTIER, *ouv. cit.*, p. 224.

2. E. F. GAUTIER, *Du nouveau au Sahara*.

3. E. F. GAUTIER, *ouv. cit.*, pp. 208-209.

4. Kitab el Messalik, de Abou Obeid Allah Abdallah el Bekri, dans *l'Histoire de l'Afrique, de Léon l'Africain*, t. I, p. 327.

de David et de Goliath. A-t-elle été conservée depuis les temps immémoriaux ou a-t-elle pris racine après le texte d'El Bekri venu à la connaissance des Touaregs par quelque lettré arabe ?

Cette croyance à l'origine syrienne des Berbères est encore répandue chez les lettrés sahariens. C'est ainsi qu'un marabout targui de la tribu des Kel es Souq remit, en 1907, au capitaine Cortier, une note sur l'origine des Ioulimmiden, où il est dit que les ancêtres de cette tribu sont venus d'Asie Mineure, qu'ils sont issus des Phéniciens, qu'ils auraient quitté leur sol 313 ans avant l'apparition d'Alexandre de Macédoine, qu'ils passèrent en Afrique où ils fondèrent Tunis, Tripoli, Kairouan, qu'ils furent refoulés dans le Sahara par les Romains, où ils bâtirent des villes comme Agadez, Gao ¹.

Décrivant les peuples de l'Afrique du Nord, l'écrivain arabe Ibn Khaldoun divise ceux-ci en deux groupes : les Berbères et les Zénata. Les Berbères, d'après Gautier, sont localisés dans les parties montagneuses alors que les Zénata occupent les plaines méridionales et le Sahara septentrional depuis la Cyrénaïque jusqu'aux rives de l'Atlantique.

Pour Ibn Khaldoun, les Berbères et les Zénata ne sont pas gens de même race. Les Zénata parlent une langue différente de celle des Berbères ², et, en se référant à l'avis d'un généalogiste de son temps, il donne pour ancêtres éponymes, aux premiers, un nommé Bernès, et aux seconds, un nommé Madghis. « Comme ce dernier était surnommé El-Abter, on appelle ses descendants Botr, de même que l'on désigne par le nom de Beranès les familles qui tirent leur origine de Bernès ³. »

Les Botr étaient composés en partie de tribus tripolitaines, les Hooara, les Néfouça, les Louata, les Matmata. Parmi les Bérarès, il y avait les Sanhadja (qui sont nos Kabyles actuels), les Masmouda, dans l'Atlas marocain et les Auréba dans l'Aurès.

Mais pour les populations qui habitaient l'intérieur du Sahara, les renseignements d'Ibn Khaldoun sont moins précis.

Un détail vestimentaire lui a particulièrement sauté aux yeux : « Ils se voilent la figure avec le litham, objet d'habillement qui les distinguait des autres nations ⁴ ». Il les appelle les Lemta et les Lemtouna. Mais il y a un cas d'espèce. Ces voilés

1. CORTIER, D'une rive à l'autre du Sahara — Appendice in fine — p. 394.

2. IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères* t. III p. 179.

3. IBN KHALDOUN, *ouv. cit.*, t. I, p. 168.

4. IBN KHALDOUN, *ouv. cit.*, t. II, p. 116.

se subdivisent en deux groupes, les occidentaux et les orientaux. Les deux tribus Lemta et Lemtouna appartiennent aux occidentaux ; quant aux orientaux, dit Gautier, ce sont les Hoggars, dans le nom desquels on retrouve celui de Hooouara, tribu bien connue des premiers conquérants arabes ; ces Hooouara, sans contestation possible, sont venus de Cyrénaïque, de Tripoli ; ils ont joué un rôle en Tunisie, dans l'Aurès. C'est l'avis aussi de Mercier ¹ et de Benharéra ². Ce seraient donc des Botr, frères des Néfouça et des Louata ³.

Ibn Khaldoun donne à tous les porteurs de litham une ancêtre commune : c'est Tiski la Boiteuse ! Ce renseignement n'est déjà pas si sot, dit Gautier, qui y voit une justification du matriarcat encore en usage chez les Touaregs ⁴. Mais avouons que c'est bien peu de choses pour qui cherche à débrouiller les origines de nos Sahariens, de savoir qu'ils eurent pour ancêtre une boiteuse !

Il n'y a plus de nos jours de « voilés » dans le Sahara occidental mais, par El Bekri et par Ibn Khaldoun, nous savons qu'il y en a eu, et nous savons par les Touaregs que l'ancêtre de la tribu des Kel Rela, Ti-n-Hinân, dont le squelette a été exhumé près d'Âbalessa était venue du Tafilalet. Ti-n-Hinân appartenait-elle aux Hooouara ou aux Lemta ? Ce qui ne fait aucun doute, c'est que cette femme était une Zénète, et les textes d'Ibn Khaldoun s'accordent donc bien avec la légende touarègue.

La date d'arrivée de Ti-n-Hinân au Ahaggar est assez imprécise, entre le iv^e et le ix^e siècle, ce qui peut concorder avec ce qu'a dit Ibn Khaldoun.

La légende attribue un frère et une sœur à Ti-n-Hinân. Le frère serait l'ancêtre des Touaregs Tâdemaket. Quant à la sœur, elle se serait fixée au Touat où elle aurait engendré la tribu actuelle des Tégéhé Mellet ⁵. Ti-n-Hinân, pendant son voyage, était accompagnée par une « dame de compagnie » du nom de Takâmat. Or les vivres vinrent à manquer et le sort de la petite caravane était gravement compromis, lorsque cette

1. *Histoire de l'Afrique Septentrionale*, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête française.

2. *Six mois dans l'Ahaggar*.

3. GAUTIER, *Le Passé de l'Afrique du Nord*, p. 240.

4. *Ouv. cit.*, p. 241.

5. Y a-t-il eu deux courants de migrations, l'un venant de Tripolitaine et l'autre du Tafilalet, ou bien le mouvement parti de Tripolitaine aurait-il abouti à l'Ahaggar en passant par le Tafilalet ? Ibn Khaldoun a situé des Hooouara dans les deux régions.

suivante eut l'idée de fouiller des fourmilières dans lesquelles elle trouva des petites provisions de grains qui sauvèrent les voyageurs. Arrivée dans l'Ahaggar, Ti-n-Hinân affecta le centre du pays, c'est-à-dire l'Atakor, à Takamat et à sa descendance, les Dăg Mertemek, que nous y retrouvons encore aujourd'hui dans les tribus Dăg Râli et Kel Ahnet. L'Ahaggar, à cette époque, était habité. Les Touaregs nous disent par qui : par les Isebeten.

Qui étaient les Isebeten ? Les Isebeten, suivant les légendes touarègues, étaient des gens sans culture, qui parlaient en aboyant comme des chiens, qui ne connaissaient pas le chameau, qui n'avaient comme animaux domestiques que des ânes et des chèvres. Ils se battaient avec des pierres et passaient leur temps à chasser. Leur chef était Akkar. C'était un géant qui avait la folie de la chasse et pourchassait tous les moutons de l'Ahaggar. Un jour, il fit faire par ses gens, une battue générale dans la montagne pour rassembler tous les moutons dans la région d'Abalessa où il avait l'intention de chasser. Mais les Isebeten interprétèrent ce projet comme un signe de folie. Son désir de chasse, dirent-ils, va si loin qu'un jour il finira par nous tuer nous-mêmes. Et ils décidèrent de le mettre à mort. Pour être sûrs qu'il ne revint pas à la vie, ils l'enterrent sous un énorme tas de cailloux que l'on peut encore voir aujourd'hui et qui se trouve à la tête de l'oued Taroumout, au pied de la montagne Asékrem.

Cette légende est bien connue de tous les Touaregs de l'Ahaggar et les Isebeten ont encore des représentants qui ont été intégrés dans la tribu des Dăg Râli.

Les Touaregs insistent toujours sur la médiocrité intellectuelle des Isebeten. Ils ne disent pas si l'occupation de l'Ahaggar entraîna des batailles, mais il semble que leur installation ne souleva pas de grandes difficultés.

Ce qui est intéressant à retenir c'est, d'une part, que les Isebeten ne possédaient pas de chameaux, d'autre part, qu'ils se servaient encore d'un outillage de pierre. En étaient-ils encore au stade néolithique ? S'il en était ainsi, on devrait retrouver beaucoup plus d'objets en pierre qu'on en a recueillis jusqu'à ce jour. Cependant, on doit pouvoir admettre que l'emploi de certains outils en pierre s'était maintenu chez eux. Le tombeau d'Akkar (Azzaka-n-Akkar) est un tumulus de type préislamique, de forme conique et de grande taille, et c'est là l'une des formes funéraires des anciens habitants de l'Ahaggar.

Les Isebeten devaient donc être, tout à la fois, les vestiges de populations préhistoriques et libyennes.

Leurs descendants actuels sont encore renommés comme de bons chasseurs et cette activité devait être à la base de leur condition de vie.

Ils possèdent encore des terrains de chasse sur lesquels ils ont des droits de propriété absolus. C'est ainsi que le massif du Tâhat était le fief d'un nommé Mahaoua ag Mohamed qui est mort il y a quelques années et qui le laissa à son jeune fils.

Il semble qu'il y ait eu également une autre influence au Sahara central, celle des Beni Hilal.

Les Beni Hilal, ou Arabes Hilaliens, furent jetés sur le Maghreb en 1051 par le sultan Fatimide du Caire, qui voulait tout à la fois se débarrasser d'une tribu particulièrement turbulente et se venger du sultan de Kairouan qui s'était rebellé contre lui. Campés autrefois en Arabie septentrionale, ils passèrent sur le continent africain où ils s'installèrent entre la Mer Rouge et le Nil, puis plus tard, sur la rive gauche du Nil.

Pour gagner le Maghreb ils durent emprunter la route de la Cyrénaïque, mais on peut supposer que certaines fractions, parties de Haute Égypte, furent tentées par la route saharienne. Au temps de Léon l'Africain, « les Beni Hilal habitaient aux frontières du royaume de Télensin et d'Oran, errant de çà et de là par les déserts de Tégorarin » (T. I, p. 56). Or Tégorarin est le pluriel de Gourara, région qui se trouve située à la limite du pays targui actuel. Toujours est-il que leur passage est resté en mémoire dans l'Ahaggar. Les tumuli avec anse de panier leur sont attribués par les Touaregs, mais ils n'ont pas dû faire souche dans le pays et aucune fraction Ihäggaren ne les revendique dans sa généalogie. Cependant on retrouve au Soudan une tribu vassale des loulimiden, les Rattafanes, qui a pris part aux invasions hilaliennes, s'est fixée sur le bord du Niger dans la région de Tillabery, et s'est complètement targuisée¹.

Nous trouvons le nom de Hoggar pour la première fois sous la plume du voyageur arabe Ibn Batouta qui fit un voyage au Soudan vers 1350. Après avoir gagné Sidjimesa, ancienne capitale du Tafilalet, il se rendit aux mines de sel de Teghaza qui étaient encore exploitées, puis de là, parvint à Iwalaten (Oualata) où après un séjour de 50 jours il se mit en route pour Melli, capitale d'un empire puissant. Il gagna le « Nil », c'est-à-

1. RICHER, *Les Oullimiden*, p. 41.

dire le Niger ¹, passa à Kabara, à Tenbuktou (Tombouctou) et à Koukou (Gao-Gao). Puis avec des caravanes originaires de Rhâdamès il alla, à chameau, à Takedda ² le pays des *Berdama*, qui, dit-il, sont des Berbères de teint très blanc, vivant sous des tentes de cuir. Il signale l'embonpoint remarquable des femmes *Berdama* qui grossissent volontairement en absorbant du lait de vache et de la farine de dorra ³ (farine de mil mélangée de fromage sec pilé). Ibn Batouta raconte aussi que lorsqu'un étranger épouse une *Berdama*, il doit s'établir dans leur pays. Cette coutume est encore en usage chez les Touaregs.

Les *Berdama* sont évidemment les Touaregs qui habitaient à ce moment là l'Adrar des Ifôras, Tâdemaket, Kel Air, Kel Adrar, et les Soudanais les désignent souvent sous le nom de *Bourdames* dans lequel il n'est pas difficile de retrouver le mot *Berdama*.

A Takedda, Ibn Batouta séjourna chez le caïd nommé Abou Ibrahim Isahc ed Djanati, c'est-à-dire, originaire de Djana, indique le traducteur (de Slane) ; nous croirions plus volontiers de Djanet, ce qui fait voir qu'il existait alors des relations entre Rhât, Rhâdamès et le Soudan, détail confirmé par le fait que les compagnons d'Ibn Batouta étaient originaires de Rhâdamès. Cette route était d'ailleurs à cette époque celle que suivaient les pèlerins originaires de la région de Tombouctou pour se rendre à La Mecque.

De Takedda, Ibn Batouta se rendit à Kaher, affronta ensuite « le désert inhabité et dépourvu d'eau qu'il fallut trois jours pour traverser », puis il marcha pendant 15 jours jusqu'à un endroit où la route se partage en deux, l'une allant sur le Touat, l'autre sur l'Égypte, en passant par Rhât.

« C'est là que se trouve le pays des Heggat ⁴. C'est une tribu berbère qui porte le litham et qui est très pauvre. Les gens demandèrent des vêtements comme droit de passage. »

« Leur pays, a-t-il noté, est pauvre en herbe et plein de cailloux qui rendent la vie très difficile. » Il rencontra une

1. Le Niger fut longtemps confondu avec le Nil par les auteurs arabes qui n'avaient pas reconnu les sources de ce dernier fleuve et les croyaient d'une part dans les monts de la Lune (Kilimandjaro) et, d'autre part, dans le Fouta Djallon.

2. Takedda a été identifiée comme étant la saline de Tegguidda-n-Teçumt, à l'ouest de la ville d'Agadez.

3. Ibn Batouta. Voyage dans le Soudan, Trad. de Slane, 1843, *Journal asiatique*, p. 47.

4. Ouv. cit., p. 54.

autre tribu de Berbères voilés comme les premiers qui nomadisait au sud du Touat, mais dont il ne donne pas le nom. Ibn Batouta fixe donc la position des voilés au ^{xiv}^e siècle et nous donne des détails de mœurs qu'il est facile de reconnaître pour celles des Touaregs.

Vers la même époque, l'Ahaggar était venu à la connaissance des géographes européens et c'est ainsi que la mappemonde de la cathédrale de Hereford (Angleterre), datant de la fin du ^{xiii}^e siècle, porte au centre du-Sahara les monts Uzarae (Euzarée).

Un autre planisphère dû aux frères vénitiens Pizzigani, datant de 1367, porte à la même place les monts Urgalem, qui deviendront Uugar dans les planisphères majorquins de Mecia de Viladestes dessinés en 1413, et Ugar sur une carte catalane, également du ^{xv}^e siècle, déposée à la Bibliothèque Nationale de Naples. (Les cartes sus-nommées ont été reproduites dans : *L'exploration de l'Afrique au moyen âge*, par Ch. DE LA RONCIÈRE, Le Caire, 1925.)

Si par ailleurs nous avons dit qu'il fallait attendre le voyage de René Caillé pour avoir sur le désert des renseignements géographiques précis, il semble que le Sahara ait été visité à plusieurs reprises par des Européens. Nous devons en particulier à M. Ch. de la Roncière la découverte récente et le déchiffrement d'une relation de voyage très ancienne, datant de 1447 et décrivant minutieusement le Touat ainsi que les pays circumvoisins. Cette narration, due à un certain Antonio Malfante et adressée à un Génois, fait par ailleurs mention des Touaregs que le voyageur a côtoyés dans les oasis et qu'il désigne, tout comme El Bekri, sous le nom de Philistins.

« Innombrables, dit-il d'eux, ils règnent en maître sur la terre de Gazola depuis les confins de l'Égypte jusqu'à l'Océan, jusqu'à Messa et Sofi, et sur toutes les villes nègres qui les avoisinent. De race superbe et de haute mine, ces blancs sont d'incomparables cavaliers qui montent sans étriers avec de simples éperons. Des lois les gouvernent, mais leur législation offre cette particularité que l'héritage passe aux fils de leurs sœurs. Ils ont la bouche et le nez couverts d'un voile. J'en ai vu plusieurs ; comme je leur en demandais, par un interprète, la raison : « Telle est la coutume héritée de nos ancêtres » dirent-ils. Ce sont les ennemis acharnés des juifs qui n'osent passer chez eux : ils ont la religion des nègres. Leur nourriture est faite de lait et de viandes, sans blé ni orge, mais avec beau-

coup de riz. Leurs troupeaux de brebis, de bœufs et de chameaux sont innombrables. Certaine espèce de chameaux, blanche comme la neige, couvre en un jour la distance qu'un cavalier mettrait quatre jours à franchir. Grands batailleurs, ces peuples se battent continuellement entre eux. Les États qui sont sous leur domination sont aux confins du pays des nègres. » Et Malfante cite parmi les principales agglomérations, Teghidda (Tegguidda-n-Téçumt), Es Souq, Koukiya, Tombouctou, Dienné¹. Cette relation, quoique très courte, nous fait voir quelle était l'influence politique des Touaregs au xv^e siècle, en particulier celle des Ihaggaren, lesquels, comme de nos jours, fréquentaient les oasis du Touat. Elle nous révèle, d'autre part, l'existence de cette colonie juive de Tamentit dont nous parlerons ultérieurement.

Le voyageur Léon l'Africain, qui commença à voyager en Afrique du Nord et en Égypte vers 1507 nous précisera la position des voilés sahariens parmi lesquels se trouvent les Terga et les Berdéoa, ces derniers campés entre le Fezzan et le désert de Barca². Dans la transcription du mot Terga, d'origine arabe, il n'est pas difficile de voir une transposition d'accentuation et de reconstituer le mot targui.

Faisant la description du Sahara central, Léon l'Africain dit que le désert commence aux limites d'Ighidi (Iguidi) s'étendant presque aux confins de celui que le peuple Berdéoa a pris pour demeure. Au nord il se joint avec le désert de Tecthort, de Guargula (Ouargla) et de Gademis (Rhâdamès). Au midi, il va jusqu'au pays des noirs (Kano).

Quant aux Touaregs, il les situe entre l'Air et l'Iguidi (Haïr et Ighidi) alors qu'au nord leur pays est bordé par les déserts de « Tuathl Tegoram et Mezab »³. C'est exactement l'emplacement actuel des Touaregs Ahaggar.

Léon l'Africain ajoute que le désert est sec et dangereux pour les marchands qui le traversent. Les habitants (les Touaregs) se prétendent des droits sur la Seigneurie de Ouargla dont ils pillent et dévalisent tous les marchands qui passent sur leur territoire et tuent quiconque vient chez eux.

« Les Berdéoa (les Toubou) habitent à la suite de ce désert qui confine au nord aux déserts de Fezzan et de Barca et au milieu

1. CH. DE LA RONCIÈRE, *La découverte de l'Afrique au Moyen Âge*, t. I, p. 146.

2. *Histoire et description de l'Afrique*, tierce partie du monde, t. I, p. 12.

3. Ouv. cit., t. III, p. 270.

va jusqu'au désert de Bornah. Seuls peuvent le traverser les gens qui prennent des convoyeurs à Rhâmadès lesquels sont fort alliés et amis avec les habitants de ce désert. »

L'embonpoint traditionnel des femmes touarègues est également venu à sa connaissance : « Leurs femmes sont fort charnues, dit-il, mais aucunement brunes, ayant les parties de derrière fort pleines et mouffletées semblablement l'estomac..., etc... »¹ ; et il nous dépeint leur légèreté de mœurs et leurs coutumes particulières en termes très savoureux.

Les nomades sahariens vivaient alors comme de nos jours. Ils se nourrissaient frugalement de lait de chamelles, passaient leur temps en déplacements pour faire paître leurs bêtes, ainsi qu'à la chasse.

L'ignorance des lettres et des arts était flagrante, si on en croit Léon l'Africain, état qui n'a pas changé, et les tribus sahariennes vivaient en état d'anarchie, sans chef bien déterminé, sans assemblée de notables, de chambre de justice ou autre².

Léon l'Africain signale parmi les Hooara une tribu qui porte le nom d'Azgar³. On peut supposer que ce sont les Ajjer actuels que certains auteurs nomment Asdjer, Asjer, Azguez, Azger, et qui vécurent longtemps avec les Ihäggaren dont ils se séparèrent politiquement vers le xviii^e siècle.

L'écrivain arabe Edrissi avait déjà cité cette tribu dans la région qu'elle occupe aujourd'hui, sous le nom de Azguez.

Pour les autres tribus du désert, il est difficile de suivre Léon l'Africain et il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte jointe à son ouvrage, pour se rendre compte de la confusion inextricable qui existait alors dans la géographie saharienne.

Il semble que les Lemtouna aient également participé à la formation de la nation touarègue. Certaines de leurs tribus, après avoir détruit l'empire du Melli se fixèrent dans la région de Tombouctou où, d'après Ibn Khaldoun, ils forcèrent les nègres à adopter la religion musulmane à laquelle ils étaient eux-mêmes récemment convertis.

Bien avant cette époque, des éléments berbères, encore palens, avaient acquis une influence prépondérante sur les peuples noirs de la boucle du Niger, s'étaient imposés à eux, et avaient fondé le premier empire sonrhai de la dynastie des Diâ (670), qui se maintint jusqu'au xvi^e siècle (cf. Tarikh el

1. Ouv. cit., t. I, p. 70.

2. Ouv. cit., t. I, p. 69.

3. Ouv. cit., t. I, p. 8.

Fettach)¹. Cette dynastie fut évincée par des éléments son-rhais qui rejetèrent les Touaregs vers le Nord, détruisirent leur capitale Tâdemeka (Es Souq), ce qui déterminas la migration d'une partie des habitants de cette ville vers les pays d'Äjjer et du Ähaggar (VIII^e siècle de l'Hégire)².

On note donc deux grandes migrations berbères qui convergèrent à l'intérieur du Sahara.

La première qui serait très ancienne, bien antérieure à la venue des Arabes, peut-être même à l'ère chrétienne, composée d'éléments Lemta et Hooouara qui occupèrent l'Ädrar, descendirent jusqu'au Niger et poussèrent peut-être jusqu'à l'Air.

La seconde, plus récente, était issue des Hooouara³, qui sous la poussée des Arabes seraient partis de la Tripolitaine et du Fezzan et auraient rejoint le premier groupe.

La dernière composante des Touaregs semble être celle de Sémites sahariens encore installés au Touat, en 1447, dans l'oasis de Tamentit⁴ qui, un demi-siècle plus tard, en 1492, furent chassés du Touat par le réformateur musulman El Merhili. Beaucoup furent massacrés et un certain nombre purent s'enfuir au Soudan où ils reçurent l'hospitalité de l'Askia El Hadj Mohamed, empereur de Gao⁵.

Delafosse a toujours vu dans ces Sémites sahariens qui seraient venus de Cyrénaïque en 115 après J.-C., à la suite de leur rébellion contre les autorités romaines, les ancêtres des Peuls. Cette hypothèse a été vivement combattue depuis⁶. Nous croirions plus volontiers que ces éléments sémitiques ont dû progressivement s'intégrer aux Touaregs. On donne souvent une origine juive à leurs artisans, forgerons et peaussiers. C'est toutefois ce que disent les légendes.

Il y aurait plus exactement une composante juive dans cette caste formée aujourd'hui d'autant d'éléments blancs que de noirs, mais il se peut que des groupes, après avoir embrassé l'islamisme, se soient fondus dans les tribus. Nous avons souvent été frappés du type sémitique très accusé de certains

1. Cette origine berbère des Diä est controversée par H. Houdas, le traducteur du *Tarikh* es Soudan.

2. DUVEYRIER, *Les Touaregs du Nord*, p. 326.

3. On verra à ce sujet RICHER, *Les Oulliminden*, p. 58, qui était déjà arrivé à cette conclusion.

4. Lettre d'Antonio Malfante, commentée par Ch. de la Roncière. *Revue hebdomadaire*, n° 40; 5 octobre 1918, Paris, Plon.

5. DELAFOSSE, *Haut-Sénégal et Niger*, t. 1, p. 219.

6. Se référer pour ce sujet à *Mœurs et Histoire des Peuls*, de TAUXIER, Paris, Payot, 1938.

Touaregs, en particulier chez les Icheriffen de la région de Gao. Richer a, de son côté, fait la même observation. Ces caractères ne ressortent pas dans les séries anthropologiques où ils se sont fondus avec quantité d'autres, mais des séries appropriées les mettraient probablement en valeur. Chez les Ioulimmiden on trouve de curieuses nattes de lit en sparterie où des motifs décoratifs sont formés d'étoiles de Salomon à six branches qui pourraient bien être les vestiges du judaïsme saharien.

Il y a chez tous les Musulmans actuels d'origine non arabe, Peuls, Berbères, etc..., tendance à se réclamer de la descendance du Prophète. C'est le cas également pour les Touaregs qui se donnent une origine chérifienne. Duveyrier eut connaissance d'une note rédigée par le Cheikh Brahim Oult Sidi, réputé l'homme le plus instruit parmi les Touaregs, destinée au Grand Maître de la Confrérie des Tidjanya. Elle prétendait que les Ihäggaren descendaient des Edrissides de Fez, quelques-uns étant venus de Chinguit, d'autres de l'Adhagh¹. C'est peut-être le cas de quelques hommes qui s'intégrèrent aux grandes familles touarègues, mais cette assertion ne peut être valable pour l'ensemble.

Notons que l'Âdrar revient toujours dans les légendes comme étant le foyer originel de dispersion des tribus touarègues, aussi bien chez les Ihäggaren que chez les Ioulimmiden.

L'Âdrar a dû jouer effectivement un rôle prépondérant dans le peuplement primitif. C'est là d'ailleurs que les historiens du moyen âge fixent l'habitat ancien des Lemtouna et des Sanhadja.

Et Duveyrier conclut qu'une extension politique avait porté les migrations touarègues du nord au sud, qu'une réaction des Soudanais les refoula du Sud au Nord².

On voit que les Touaregs forment un complexe ethnique inextricable, résultante de multiples métissages de peuples d'origines les plus diverses et dans lequel il est difficile de déterminer les proportions relatives des principales souches. Nous verrons un peu plus loin que c'est aussi ce que confirme leur étude anthropologique.

Mais ce qui est extraordinaire et ce qui surprend le plus l'ethnographe, c'est de trouver un groupement de nature si disparate présentant une aussi grande uniformité ethnique,

1. DUVEYRIER, *Les Touaregs du Nord*, p. 318.

2. *Ouvr. cit.*, p. 323.

LE PEUPEMENT DU SAHARA CENTRAL

125

alors que nous savons qu'ils n'ont jamais formé une nation au sens propre du mot, et n'ont eu ensemble que des attaches politiques très lâches. Cette homogénéité peut s'expliquer par le mouvement des tribus qui, au cours des temps, sont passées d'un groupe à l'autre, de l'Âdrar à l'Âhaggar, de l'Âhaggar à l'Air, etc..., se façonnant les unes au contact des autres par les mariages inter-groupes qui furent très nombreux, également par des conflits qui les opposèrent constamment tribu à tribu, qui donnaient alternativement à l'une d'entre elles une suprématie temporaire sur les autres, favorisant l'interpénétration des différents éléments se rattachant au peuple targui.

LIVRE III

LÈS TOUAREGS

DIVISIONS POLITIQUES. CARACTÈRES PHYSIQUES. LANGUE, ÉCRITURE ET LITTÉRATURE ORALE

CHAPITRE PREMIER

DIVISIONS POLITIQUES

Les Touaregs occupent une vaste région qui étend ses limites à la fois sur le Sahara et le Soudan. Leur domaine commence à la lisière du Grand Erg Oriental et s'étend jusqu'au delà du Niger pour s'arrêter à peu près vers le 15° degré de latitude nord, embrassant toute l'aire comprise entre le 5° degré à l'ouest et le 10° degré à l'est du méridien de Greenwich.

Si la présente étude porte particulièrement sur les populations de l'Âhaggar, il est bon de savoir que ces dernières ne comptent que pour une infime partie dans l'ethnie touarègue.

Les Touaregs se divisent en plusieurs groupements, plus ou moins inféodés à un chef, groupements auxquels nous avons donné le nom de confédérations. Ce terme a l'avantage pour nous de définir un ensemble déterminé de tribus, mais il ne peut être pris dans son véritable sens qui comporte une organisation hiérarchisée, une entente entre plusieurs états indépendants, liés entre eux par un pacte commun. Ce n'est pas tout à fait le cas, chez les Touaregs, comme nous le verrons plus loin.

Dans l'état d'anarchie où nous avons trouvé les Touaregs, lors de l'occupation de leur pays, il est assez difficile de dire comment étaient composées ces différentes confédérations. Les définitions employées par les auteurs sont en réalité celles qui correspondent à l'organisation des Touaregs d'il y a plusieurs

DIVISIONS POLITIQUES

127

siècles, c'est-à-dire avant que d'importantes scissions ne se soient produites. Il semble qu'au moyen âge, il existait deux groupes : celui des Touaregs du Nord ou Ihaggaren, et celui des Touaregs soudanais, rassemblés sous le nom de la tribu-chef des Tademaket dont l'habitat initial fut l'Âdrar des Ifôras. Les tribus du Sahara formaient un seul groupement qui se scindait vers le ^{xvi}^e siècle en deux groupes différents, celui des Kel-Âhaggar et celui des Kel-Âjjer ¹.

La division des Touaregs Tademaket date du ^{xvii}^e siècle à la suite du départ d'un groupe important, celui des Ioullimiden, qui alla se fixer au nord de la boucle du Niger, alors que des tribus moins importantes en profitaient pour s'affranchir et allaient s'établir sur les rives du fleuve.

Le peuplement du massif de l'Air et de ses abords fut plus tardif et comprit des tribus issues des groupes précédents.

Avant l'occupation française, les Touaregs se divisaient en :

1^o Ihaggaren ou Kel-Âhaggar, habitant le massif de l'Âhaggar et ses dépendances,

2^o Kel-Âjjer, habitant le Tassili-n-Âjjer, le sud Tripolitain et la pointe sud-est de l'Erg Oriental, autour des villes de Rhât et de Rhâdamès.

On désigne quelquefois ces deux groupements sous le nom de Touaregs du Nord ou Touaregs sahariens.

3^o Ioullimiden, ou Oulliminden, localisés aujourd'hui dans la région de Ménaka et dont dépendaient les Touaregs de l'Âdrar des Ifôras, les Touaregs de l'intérieur de la boucle du Niger et les Kel Dinnik. Ces derniers, qui sont des Ioullimiden, se sont séparés du groupe principal vers le ^{xviii}^e siècle. Les Ifôras, de leur côté, avaient obtenu une indépendance presque complète.

4^o Tenguéréguifs, descendants directs des Tademaket, qui occupent tous les abords du lac Faguibine ; ils étaient les suzerains de Tombouctou.

Ces différents groupements sont souvent désignés sous le nom de Touaregs nigériens, Touaregs du Sud, ou Touaregs soudanais.

5^o Kel-Air, ou Kel-Âzben, comprenant les Kel Geres et les Kel Oui placés nominalement sous l'autorité du Sultan d'Agadez, d'ailleurs fort fictive. On les désigne quelquefois sous le nom de Touaregs du Sud-Est.

1. Le mot « Kel » veut dire « gens de... ».

On comptait donc cinq groupes différents. Aucun lien politique n'existait entre eux. Il n'y avait pas de chef suprême susceptible de rallier toutes les tribus pour une action commune. Ce besoin d'ailleurs semble ne s'être jamais fait sentir et, d'autre part, l'état d'anarchie a toujours été de règle chez les Touaregs. Leur valeur guerrière très élevée leur a suffi pour s'imposer aux peuplades noires voisines. Si pendant un certain temps les anciens groupements Tâdemaket durent accepter la suzeraineté de l'Empereur sonrhaf de Gao, celle-ci fut toute fictive et un compromis survint rapidement qui donna aux tribus touarègues un des rôles principaux dans l'armée sonrhaf.

L'indépendance des groupes n'exclut pas la possibilité d'ententes militaires et il n'est pas rare qu'un appel soit fait aux tribus voisines pour une défense contre un ennemi commun. Cet appel était d'autant plus entendu que les luttes étaient l'occasion de pillages et de profits éventuels dont les Touaregs sont toujours friands.

D'après des recensements qui remonteraient à 1933-1938, l'effectif des différents groupes touaregs serait celui-ci : Ihäggaren : 4.254 ; Kel Äjjer : 1.508¹ ; Kel Air (Kel Oui et Kel Geres) : 27.765 ; Tengueréguiis : 40.000 ; Kel Ädrar : 4.223 ; Ioulimmiden (y compris les Touaregs de la Boucle et les Kel Dinnik) : 161.160. Soit au total : 238.910.

Ce chiffre est très supérieur à celui donné par les recensements qui dataient d'avant 1920. Il faut défalquer, parmi les Ioulimmiden, environ 94.000 serviteurs qui ont été recensés avec les Touaregs. Il semble que pour des raisons d'impôts, faciles à comprendre, les effectifs avoués des tribus aient été volontairement réduits. Beaucoup de fractions n'ont d'ailleurs pas encore été recensées nominalemt, ce qui fait que ces chiffres n'ont pas une autorité absolue.

Nous voyons donc que les Ihäggaren, qui nous intéressent particulièrement dans la présente étude, ne représentent que 1,78 % des populations touarègues.

1. Ce chiffre ne comporte pas celui des Touaregs soumis aux autorités italiennes qui doit être de l'ordre de quelques centaines, ni les Ksouriens de Djanet et des petits centres de culture qui sont sous leur autorité.



III. Carte de la répartition des différents groupements politiques touaregs.

CHAPITRE II

CARACTÈRES PHYSIQUES DES TOUAREGS

Lorsqu'un voyageur décrit les populations qu'il a visitées, il a une tendance à définir « un type » uniforme qui correspond en fait à une somme des caractères qui l'ont le plus frappé. Or, il est bien rare de ne trouver qu'un type dans un groupement humain de quelque importance.

En ce qui concerne les Touaregs, gens de race blanche, donc logiquement d'origine méditerranéenne, placés entre les Blancs de l'Afrique du Nord et les Noirs du Soudan, il aurait été bien extraordinaire qu'il n'en soit pas ainsi.

Pourtant presque tous les voyageurs qui les ont visités se sont efforcés de nous décrire un type targui, grand, élancé, aux hanches effacées, aux attaches fines, aux mains petites, aux yeux très grands et très foncés, aux cheveux longs, noirs et lisses ou légèrement ondulés.

Ce portrait ne correspond qu'en partie à la réalité. Il y a beaucoup de Touaregs très grands, mais il y en a beaucoup également de taille moyenne. Aussi a-t-on voulu les différencier en castes, en nobles et en vassaux, les premiers présentant une pureté raciale mieux accusée que les seconds, ce qui peut être partiellement exact.

En ce qui concerne les Touaregs, une autre erreur d'appréciation a été commise, très compréhensible d'ailleurs : parce que les Touaregs du Nord ont été les premiers et les plus souvent visités, ce sont eux qui ont servi à faire le portrait type du Targui, alors que l'on ignorait les tribus soudanaises qui comptent pourtant un effectif en hommes vingt fois supérieur. Plus tard, lorsque d'autres voyageurs influencés par les premiers écrits, ont été en présence des Touaregs soudanais, ils ont conclu que ces derniers étaient de type moins pur et qu'ils devaient cette caractéristique raciale à des métissages nègres. Cette opinion est nettement exagérée car, par exemple, l'abaissement de la taille chez les Touaregs soudanais par rapport à

CARACTÈRES PHYSIQUES DES TOUAREGS

131

ceux de l'Ahaggar, n'est pas dû à des influences nègres. Les populations noires environnantes sont, dans l'ensemble, d'assez grande taille, 170 cm. pour les Sonrhais, 173 pour les Dendi, les Boudouma et les Kouri, alors que les vassaux des Ioulimmiden n'ont que 167 cm. 8. C'est donc autre part qu'il faut chercher l'origine de cette taille moyenne. Et ce simple trait démontre que le type physique des Touaregs est loin d'être uniforme. Il doit y avoir des composantes multiples et le chapitre consacré à leur passé le laisse facilement entrevoir.

Nous possédons, à l'heure actuelle, un assez grand nombre de mensurations sur le vivant, recueillies par des voyageurs et des anthropologues.

De Zeltner a mesuré 143 individus appartenant aux Touaregs du Sud ; de Gironcourt, au cours de sa mission dans la région de Gao-Bourem, a effectué 63 mensurations, dont l'étude a été faite par le Professeur Verneau. Le Dr Leblanc, doyen de la Faculté d'Alger, en a étudié 50 au cours d'un séjour de plusieurs mois dans l'Ahaggar. Nous-même, au cours d'une mission exécutée en 1934-35, avons pu mesurer 190 individus masculins qui comprennent 2 Kel Ahaggar, 6 Kel Ajjer, 22 Imrad de l'Air, 38 Ifôras, 116 Ioulimmiden.

Nous examinerons successivement ici la stature, la forme du crâne, et quelques données somatiques.

Stature

Kel Ajjer suzerains	156	Lhote
Ioulimmiden Daoussak	164,11	"
» Debakkar	167,42	"
» vassaux	167,8	"
Kel Air vassaux	169,33	"
Ifôras suzerains ¹	170,2	"
Ifôras vassaux ¹	172,32	"
Kel Ajjer vassaux	173	"
Ihaggaren	174,4	Leblanc
Ioulimmiden Ichadahanaren	175,8	Lhote

Ces variations énormes dans la stature sont un signe de la

1. Il s'agit ici des Ifôras de l'Adrar. Leblanc a trouvé 174,1 chez les Ifôras de l'Ahaggar qui forment un groupe complètement différent de celui de l'Adrar.

diversité des composantes somatiques des Touaregs. En effet, plus une race est pure, c'est-à-dire moins mélangée, plus les chiffres de la stature des groupes mesurés séparément se rapprochent les uns des autres. Les Norvégiens, par exemple, qui sont parmi les plus purs des nordiques, ont une stature moyenne de 170,9 avec oscillation entre 168,1 et 171,6.

Indice céphalique horizontal

Ioullimmiden vassaux	71,68	Lhote
» suzerains	72,24	»
Kel Ahaggar suzerains	73,37	»
Ifôras suzerains	74,32	»
Kel Ahaggar vassaux	74,48	»
Kel Dinnik suzerains	75,91	»
Kel Ajjer suzerains	76,9	»

L'indice céphalique horizontal est beaucoup plus homogène dans ses chiffres que la stature. Il va de 71,68 à 76,9, ce qui fait que tous les Touaregs sont dolichocéphales. Comparés aux autres populations berbères, ce sont même eux qui le sont le plus ; cependant quelques traces de brachycéphalie ont été trouvées chez ceux du Sud, et plusieurs individus mesurés par de Gironcourt ont donné un indice de 82,01. Le Professeur Verneau, qui a étudié les documents de ce voyageur, s'est demandé à quelle influence raciale était dû ce raccourcissement de la tête de ces individus aberrants, et il a songé aux Kabyles brachycéphales. Notons que le crâne de Ti-n-Hinân a un indice céphalique de 78,4, qui le fait classer parmi les brachycéphales. Il n'est donc pas impossible qu'il y ait eu autrefois des brachycéphales chez les Touaregs, mais à l'heure actuelle ils constituent des exceptions.

L'indice céphalique des vrais nègres (nègres soudanais) varie entre 73,43 (chez les Kouri) et 75,41 (chez les Baribas). Ces chiffres étant très près de ceux des Touaregs ne peuvent donc être d'aucun secours pour déceler une influence quelconque. Mais les Touaregs ont un front très étroit par rapport au diamètre transversal du crâne, et ce serait, d'après Verneau, un caractère propre au type-targui. Presque tous le présentent.

CARACTÈRES PHYSIQUES DES TOUAREGS

133

Indice nasal

Kel Ajjer suzerains	63,02	Lhote
Kel Ahaggar suzerains	64,81	Leblanc
Kel Ahaggar vassaux	65,38	Leblanc
Ioullimiden Daoussak	70,47	Lhote
Ioullimiden vassaux	73,41	»
Ifôras vassaux	75,47	»
Kel Air vassaux	81,89	»

L'indice nasal est un des plus importants pour la détermination des races, surtout lorsqu'il s'agit de discerner les Blancs des Noirs, les premiers ayant toujours le nez étroit et long alors que les seconds l'ont large et court. Les variations que nous trouvons chez les Touaregs sont assez sensibles, et les Kel Air doivent certainement l'épaisseur de leur nez à des métissages négroïdes. Ces métissages sont d'ailleurs bien connus, en particulier chez les Kel Oui où la population est formée à parties égales de Touaregs et de Haoussa. Il n'en a pas fallu plus pour altérer le type de tous les Kel Air.

Mais dans l'ensemble des groupes, la leptorhinie est nettement supérieure à la mésorhinie (indice de 70). Verneau avait déjà signalé l'existence de deux types de nez chez les Touaregs ; l'un étroit, l'autre moyen. Mais il y a des variantes assez sensibles dans les formes. Parmi les leptorhiniens, la ligne du nez peut être droite ou courbe. Le Docteur Leblanc a fait, à ce sujet, sur les Kel Ahaggar, des observations très intéressantes. D'après lui, le nez chez les Touaregs a une valeur anthropologique considérable, car il a une forme très particulière que l'on ne retrouve pas ailleurs, et qu'il considère comme un stigmate de la race touarègue ancienne.

Le nez targui est mince à la racine, long, légèrement aquilin, mais jamais convexe en totalité comme on le trouve dans les types sémites. L'arête légèrement courbe est coupée à la partie supérieure par une bosselure allongée. *Il se termine en pointe étroite et tombante.* Les ailes sont peu larges et les narines à direction oblique et légèrement ouvertes ¹.

Les nez droits, que l'on retrouve chez les Kel Ahaggar et en particulier chez les Ifôras, seraient la résultante de croisements éloignés avec des nègres. Nous dirons aussi avec des

1. Les Touaregs, *Revue Anthropologique*, janv. 1929, p. 20.

Arabes, et il y a également chez les Touaregs des individus présentant des nez aquilins à caractères plus ou moins arménoïdes. Quant aux mésorhiniens, ils sont nettement apparentés aux Kabyles et aux Chaouïas de l'Afrique du Nord.

Parmi les autres caractères anthropologiques des Touaregs, notons que la face est longue, avec les pommettes saillantes ; ils sont donc leptoprosopes et ne présentent jamais de prognatisme. Beaucoup accusent un faciès caucasique assez marqué. Nous l'avons observé chez les Touaregs du Nord aussi bien que chez les Touaregs soudanais, et Duveyrier l'avait signalé parmi les Kel Ajjer vus lors de son voyage au Tassili¹. De même dans les fractions Ioulimiden de la région de Gao, en particulier chez les Icheriffen, nous avons été vivement frappés par le faciès sémitique de beaucoup d'individus ; nous y avons déjà fait allusion.

Les membres sont longs, effilés et les extrémités très fines.

Mais si le type qui frappe le plus communément le voyageur est grand et sec, il existe également des individus rablés et assez épais.

La peau, observée sous l'aisselle, est blanche, légèrement couleur d'ivoire, mais le hâle provoqué par le soleil ainsi que l'habitude de porter des vêtements indigotés qui déteignent, lui donnent un aspect foncé qui fausse facilement les observations.

Les cheveux sont noirs, très foncés, lisses ou légèrement ondulés ; ils sont portés longs et souvent tressés sur le sommet de la tête alors que le pourtour de celle-ci est rasé.

L'ouverture palpébrale est allongée et l'œil a une pigmentation brun foncé.

Plusieurs voyageurs ont signalé la présence de blonds à yeux bleus chez les Touaregs. Or, parmi les 446 individus qui ont été mesurés, il ne s'en trouvait aucun, et tous les auteurs, au contraire, insistent sur leur complexure brune.

Pourtant Duveyrier signale des yeux bleus chez les Touaregs de Rhât² et l'explorateur Largeau a parlé d'individus blonds³. S'agit-il de cas tout à fait aberrants ou bien d'individus étrangers ou récemment intégrés aux Touaregs ? Nous croirions d'autant plus à cette dernière hypothèse que ces sujets

1. *Les Touaregs du Nord*, p. 382.

2. *Les Touaregs du Nord*, p. 382.

3. C. KILIAN nous a affirmé avoir vu également des blonds chez les Touaregs du Tassili.

CARACTÈRES PHYSIQUES DES TOUAREGS

135

semblent avoir été rencontrés sur les confins de la Tripolitaine, dans la région de Rhât et de Rhadamès, où existe un brassage assez important de populations et, en particulier, des métissages avec des caravaniers berbères venant du Nord, dont quelques-uns ont peut-être pu se fixer chez les Touaregs.

Personnellement, parmi les 50 ou 60.000 Touaregs que nous avons été amenés à côtoyer au cours de plusieurs années de séjour dans leur pays, nous n'avons jamais aperçu ni blonds, ni yeux bleus.

Cette courte étude anthropologique laisse voir l'existence de deux types bien différenciés chez les Touaregs, tous deux dolichocéphales et à complexure brune, l'un de grande taille, leptorhinien, l'autre de taille moyenne, leptorhinien, mais avec tendance à la mésorhinie ; exclusion faite, naturellement, des individus marqués de négroïdisme. On est donc amené à faire des comparaisons avec d'autres types de race blanche, en particulier avec les populations de l'Afrique du Nord étudiées par Bertholon et Chantre, qui ont décelé trois types principaux :

I^o Type de petite taille, dolichocéphale, mésorhinien, à complexure brune ;

II^o Type de petite taille, brachycéphale, mésorhinien, à complexure brune ;

III^o Type de grande taille, dolichocéphale, leptorhinien, à complexure claire (cheveux blonds et yeux bleus, peau rosée), donc type nordique.

Bertholon et Chantre distinguent une variété du type III, grands, dolichocéphales, mésorhiniens qui, d'après eux, devraient leur complexure brune à des métissages avec des nègres. Pour eux, il n'existe pas de grand dolichocéphale brun. Leblanc, d'après ses études sur les Touaregs de l'Ahaggar, réfute cette opinion sur la possibilité de métissages avec des négroïdes, insuffisants à expliquer la substitution de la couleur foncée des cheveux et des yeux à l'ancienne couleur des Nordiques, alors que les autres caractères resteraient les mêmes que chez ces derniers.

D'après Bertholon et Chantre, comme le fait remarquer Leblanc, les Touaregs seraient donc des dolichocéphales blonds métissés de nègres. Cela est d'autant moins concevable qu'il n'existe pas de blonds chez eux, et qu'aucune population blonde n'habite à proximité.

Le type targui de taille moyenne, dolichocéphale, leptorhi-

nien, mais avec tendance à la mésorhinie, à complexure brune, s'apparente donc au type I de Bertholon et Chantre, alors qu'il n'y a pas de Touaregs présentant des rapports avec le type II de ces auteurs.

Le type targui de grande taille ne peut être comparé au type III de Bertholon et Chantre, et il faut reconnaître, avec Leblanc, l'existence d'un grand dolichocéphale brun dont les origines et les affinités nous sont jusqu'ici inconnues.

Si nous prenons maintenant les Touaregs de l'Âhaggar qui nous intéressent plus particulièrement, nous nous reporterons à l'étude détaillée qu'en a faite le D^r Leblanc.

A l'encontre des autres chercheurs qui se sont contentés de calculer des moyennes sur un grand nombre de sujets, il s'est efforcé de déterminer un type pur, caractérisé par des signes constants, en éliminant des mensurations tout ce qui pouvait laisser supposer un mélange ou une influence étrangère possible.

Le procédé est très délicat, car il est très difficile de discerner sans erreur les caractères anciens des caractères acquis d'un type humain déterminé, alors que les Touaregs pris dans l'ensemble sont issus de composantes multiples. Mais d'un autre côté les moyennes d'une multitude de mensurations désordonnées peuvent donner des chiffres qui ne correspondent pas au véritable type racial, et entraîner à des confusions regrettables. C'est pourquoi le D^r Leblanc s'est efforcé de rechercher des types prédominants. « C'est, dit-il, la fixation anatomique des types avant l'anthropométrie, à l'encontre de l'autre méthode qui pratique l'anthropométrie avant de fixer les types ¹ ».

Et d'après ce procédé, qui a évidemment sa valeur, le type le plus pur et le plus caractérisé des Touaregs de l'Âhaggar serait le dolichocéphale de grande taille, à complexure brune. Il représenterait le Berbère ancien, spécial à l'Âhaggar, et surtout bien conservé parmi les nobles et quelques imrad.

Il en fait le portrait suivant : taille debout, 174,4 ; dolichocéphale, 74,9 ; leptoprosopie à pommettes saillantes, fortement écartées ; face triangulaire à partir des zygomases, menton étroit ; leptorhinien, 66 chez les Kel Rela et 69,5 de moyenne avec modelé très spécial de la courbure brisée et à pointe tombante du nez ; orthognathe à bouche petite, à lèvres minces ; grande envergure, supérieure à la taille debout.

1. LEBLANC, *Revue Anthropologique*, janv.-mars 1929, p. 36.

CARACTÈRES PHYSIQUES DES TOUAREGS

137

Mais à côté de ce type bien caractérisé, Leblanc admet, chez les Kel Âhaggar, l'existence du type I de Bertholon et Chantre, ce qui les apparente, pour une partie d'entre eux, aux différents groupes berbères de l'Afrique du Nord.

Les chiffres obtenus pour les Touaregs coïncident souvent avec ceux donnés pour les Berbères, et particulièrement avec ceux des Kabyles. Mais il serait imprudent, sur la seule foi de ces chiffres, de consacrer la parenté étroite des deux groupes.

Un élément capital sépare les Touaregs des Berbères de l'Afrique du Nord, dit très justement Leblanc, car il n'y a pas de blonds chez eux.

Il est évident que l'on peut trouver chez les Touaregs d'une part, chez les Kabyles, les Chaouïas, les Marocains et Tunisiens d'autre part, des analogies qui, quoique trop vagues pour faire accepter, en toute certitude, l'origine commune de ces différents groupes, sont, malgré tout, suffisantes pour y faire penser.

Il est intéressant de noter que le type berbère ancien, que Leblanc a situé par sélection, se trouve en proportion importante dans les populations de l'Âhaggar, ce qui est d'une valeur considérable et réduit la critique que certains pourraient adresser à sa méthode, car les 8.000 mensurations de Bertholon et Chantre n'arrivent pas à constituer un type aussi déterminé, aussi évident que celui des Touaregs.

L'opinion de Leblanc, qui considère le grand dolichocéphale brun de l'Âhaggar comme un vestige de la race berbère ancienne, est d'autant plus plausible que « sauf métissage apparent, les Touaregs, nobles surtout, du fait de leur isolement géographique et de leur sélection de caste relativement rigoureuse, doivent être ce qu'étaient leurs ancêtres très éloignés ¹ ».

Mais d'où vient alors ce type qui ne cadre avec aucune des données somatiques de l'Europe et du bassin méditerranéen ?

Il fait songer au type de Cro-Magnon, de grande taille, fort probablement à complexure brune, et dont les Canariens, d'après Verneau, seraient peut-être les vestiges les plus caractéristiques. Mais le crâne des hommes de Cro-Magnon, comme celui des Berbères dolichocéphales et leptorhiniens, est très souvent disharmonique, à face large et courte, à orbites presque carrées. Le crâne targui au contraire, est harmonique, la face

1. LEBLANC, Les Touaregs, *Revue Anthropologique*, janv.-mars 1929, p. 39.

est longue, bien que large et à pommettes saillantes, comme nous l'avons déjà dit.

La conclusion de Leblanc est celle-ci : « le type targui de l'Âhaggar a des analogies lointaines, celles des grandes catégories, avec d'autres types dits berbères, mais se séparant nettement d'eux, par des caractères morphologiques. La séparation remonte loin, et même Kabyles et Touaregs ne sont pas nettement distincts dès leur apparition en Afrique du Nord¹ ».

On voit donc qu'il existe dans l'Âhaggar deux types bien déterminés, l'un de grande taille, tout à fait particulier, et l'autre de taille moyenne, apparenté aux Berbères de l'Afrique du Nord, qui se classe dans la grande famille des Méditerranéens.

A côté des Touaregs, il faut citer d'autres populations berbérophones moins pures. Ce sont les Issekkemâren issus de Touaregs et d'Arabes du Touat et du Tidikelt. Leblanc, qui les a étudiés également, leur a trouvé, malgré ces croisements, des caractères très proches de ceux des Kel Âhaggar. Ils sont un peu plus dolichocéphales que ces derniers, le visage est un peu plus long, le front un peu plus étroit, les pommettes moins saillantes et ils sont *mésorhiniens*.

Nous compléterons cet exposé en disant un mot des femmes touarègues.

On ne possède d'elles que peu de mensurations. Seul le Docteur Leblanc en a donné. Elles portent sur un petit nombre de sujets, car il est toujours difficile de soumettre les femmes à un examen anthropologique. D'après lui, la femme touarègue est beaucoup plus petite que l'homme et n'a que 151 cm. de moyenne contre 174,1. Son crâne est moins allongé et nettement mésocéphale, sa face est moins longue, son front plus large que celui de l'homme, le rapport tête-taille debout est plus élevé que chez ce dernier. Le tronc est plus long et les membres inférieurs, quoique longs, le sont proportionnellement moins que chez l'homme.

Si nous nous plaçons maintenant sur un plan général, nous dirons que les Touaregs constituent une belle race, résistante, bien adaptée au désert, grâce à la sélection très sévère due au climat et aux conditions très dures de l'existence.

Les hommes sont secs, et moyennement musclés, avec des formes un peu saillantes dues à l'absence de graisse. Les

1. LEBLANC, Les Touaregs, *Revue Anthropologique*, janv., mars 1929, p. 39.

CARACTÈRES PHYSIQUES DES TOUAREGS

139

femmes, au contraire, sont souvent potelées, caractère qu'elles doivent au régime lacté et au peu d'exercice physique que leur vie nonchalante sous la tente favorise. Certaines présentent un développement considérable des parties glutérales qui évoque la stéatopygie et qui peut être due à d'anciens croisements négroïdes ou au fait d'être, la majorité du temps, dans la position assise.

On ne peut pas parler de beauté physique chez les hommes. Tous les voyageurs ont été frappés de la vivacité de leur regard, de la beauté de leurs yeux. Mais le voile cache souvent un visage osseux, sans aucune finesse, sans aucune noblesse de traits, au point que les Arabes disent souvent que les Touaregs portent un voile pour masquer la grossièreté de leur visage. Inutile de dire que ce n'est pas là l'origine du voile, mais ce trait acerbe de leur ennemi ancestral est bien fait pour situer leur degré de beauté physique.

Seuls les Iforas font un peu exception à la règle et ce détail est bien connu des Touaregs eux-mêmes, dont un des dictons est : « beau comme un Afaris ».

Les femmes ont le visage agréable, aux traits généralement plus réguliers que ceux des hommes, un « type » quelquefois plein de noblesse, mais le regard souvent dur, le front têtue et volontaire, leur enlèvent une certaine féminité qui aurait été loin de nuire à leur beauté.

Elles sont souvent affligées d'un prognatisme alvéolaire et d'un écartement des dents fâcheux. Par contre, elles ont une chevelure abondante et très belle, rehaussée par des coiffures très esthétiques formées de multitudes de tresses tombant harmonieusement sur les épaules. Les attaches sont fines, les mains petites et délicates, mais la jambe est généralement grêle.

Beaucoup cherchent un engraissement qu'elles s'efforcent de provoquer en absorbant de grandes quantités de lait ou des plantes médicinales telles que l'*afalezlez el bëtina*, une jusquiame très commune dans certaines régions du bas Ahaggar.

Mais cette coutume, du fait de la carence alimentaire qui est une règle presque générale dans l'Ahaggar, tend de plus en plus à disparaître, sauf chez les femmes de chefs, alors qu'elle est encore très en honneur dans les tribus de la zone soudanaise.

Nous terminerons ce chapitre en disant qu'il se forme sous nos yeux un petit groupe ethnique nouveau dans l'Ahaggar. C'est ainsi que d'anciens militaires chaamba des compagnies sahariennes ont pris leur retraite dans le pays. Ils ont épousé

des femmes touarègues, ont fondé des foyers et vivent maintenant au milieu des campements, à la manière des Touaregs. Leurs familles groupent, à l'heure actuelle, environ 70 individus susceptibles, dans l'avenir, d'apporter des éléments somatiques nouveaux aux Touaregs de l'Ahaggar.

Groupes sanguins

On sait l'importance qu'a prise l'étude des groupes sanguins dans l'anthropologie biologique. A ce sujet, les Touaregs de l'Ahaggar ont fait l'objet d'une enquête de la part de M. Kossovitch qui donne les chiffres suivants : ¹

	O	A	B	AB	Indice
Touaregs nobles	55,8	34,2	8,2	2,0	3,62
Touaregs imrad.....	52,6	26,8	17,5	3,1	1,45

lesquels font ressortir d'une façon générale la prédominance du groupe O et la supériorité des éléments A (élément européen) sur les éléments B (élément afro-asiatique).

Les imrad révèlent par contre un pourcentage de B très élevé et inversement plus faible en A que chez les nobles, ce qui indique une plus grande proportion de sang noir. Kossovitch a traduit ce phénomène en disant que « le métissage des Touaregs « nobles » avec les éléments négroïdes a donné un nouveau groupe ethnique, dit « Touareg-Imrad ». Ce n'est pas exact, car s'il est vrai que les vassaux accusent un sang plus teinté que les suzerains, ce n'est pas à leur métissage qu'ils doivent leur vassalité, mais à un fait politique qui n'a rien à voir avec leurs alliances négroïdes qui sont dues à l'existence de lois sociales moins rigoureuses chez les Imrad que chez les Imochar.

On notera que ce chiffre 8,2 B des Imochar de l'Ahaggar en fait les moins négroïdisés des Blancs de l'Afrique du Nord, sauf les Berbères tunisiens (7,8), alors que les Egyptiens ont 29,3 et les Juifs et les Arabes du Maroc 19,9.

On manque jusqu'à présent de données pour les Touaregs soudanais.

1. Recherche séro-anthropologique chez quelques peuples du Sahara Français, *C. R. Soc. Biologie*, Paris, T. CXVI, 1934, pp. 759-760 ; — BENOIT et KOSSOVITCH, Les groupes sanguins chez les Berbérophones. (Ile de Djerba, Hoggar, Maroc), Paris, *C. R. Soc. de Biologie*, T. CIX, 1932, pp. 198-200.

CHAPITRE III

LANGUE, ÉCRITURE ET LITTÉRATURE ORALE
DES TOUAREGS

LANGUE. — La langue parlée par les Touaregs porte le nom de *tâmâhak* ou de *tâmâcheq* suivant que l'on a affaire à des tribus sahariennes ou soudanaises. Elle appartient au berbère et en est un des dialectes resté vraisemblablement parmi les plus purs.

Si l'on veut en rechercher les origines, nous voyons que le berbère appartient à ce que les linguistes ont dénommé le *chamito-sémitique*, qui comprend le *sémitique*, l'*égyptien*, le *libyco-berbère* et le *couchique*, c'est-à-dire à un groupe de langues qui avaient un ancêtre commun et qui sont actuellement répandues, dans leur forme moderne, en Arabie et sur ses limites nord, et dans toute l'Afrique du Nord. Par leur langue, les Touaregs appartiennent donc à la civilisation proche-orientale.

Le *tâmâhak* descend du libyco-berbère, lequel était répandu au ^ve siècle avant J.-C. sur tout le nord de l'Afrique, hypothétiquement sur une partie du Sahara, du Cap Juby aux rives du Nil. Le libyco-berbère se conserva longtemps parmi les tribus d'origine libyenne et malgré les invasions romaines, vandales, byzantines, qui se succédèrent en Afrique du Nord, il ne semble pas avoir été altéré par ces influences étrangères, sauf peut-être par le punique qui fit de grands progrès autour de Carthage. Dans sa forme moderne, c'est-à-dire le berbère, il devait céder du terrain devant la langue arabe, et cette dernière, par son caractère religieux, fit rapidement entrer les dialectes berbères en régression ; ce phénomène, commencé au VIII^e siècle, se prolonge encore sous nos yeux au point que le berbère semble avoir perdu toute chance de former une langue de civilisation. En Afrique du Nord, la langue berbère est encore parlée par 30 % de la population dont une grande partie comprend aussi l'arabe ; elle s'est maintenue dans l'Aurès, en Petite Kabylie, aux environs de Lalla-Marnia et chez

les Chleuhs du Maroc, autrement dit dans des pays de montagne où le nomade chamelier, vecteur de l'islamisme, ne pénètre pas, et chez les Touaregs.

Ce recul actuel du berbère peut s'expliquer par son manque total d'unité, d'écriture et de règles grammaticales bien établies. Les Berbères ont pourtant possédé un alphabet que l'on retrouve, sous une forme évoluée, chez les Touaregs — le tiffinagh — mais on ne possède aucun manuscrit rédigé avec ces caractères et il paraît acquis que le punique, puis le latin leur ont servi de langue écrite, ensuite l'arabe qui est d'un usage courant chez les lettrés berbères qui y ajoutent certains signes propres à rendre certains phonèmes de leur langue, inexistants dans la langue arabe.

Le tāmāhak se divise en plusieurs dialectes : celui parlé par les Touaregs de l'Āhaggar et du Tassili ; celui des Touaregs de l'Air ; celui des Touaregs de l'Ādrar ; celui des Ioulimiden et des Touaregs du fleuve et de la région de Tombouctou. Des noms locaux les distinguent les uns des autres, et c'est ainsi que le dialecte de l'Āhaggar s'appelle le *Tahaggart*, celui de l'Ādrar, le *Tadrakt*, et celui des Ioulimiden le *Taoullemet*. Ils présentent d'assez grandes différences entre eux, au point que les Touaregs de régions différentes, éprouvent souvent quelque difficulté pour se comprendre. Le propre du tāmāhak, en effet, est de ne pas être fixé et la construction des phrases, qui est très inconstante, varie d'une fraction à une autre lorsque ce n'est pas d'un individu à l'autre.

Le dialecte de l'Āhaggar, qui a été étudié par le Père de Foucauld, peut être considéré comme le plus pur, n'ayant fait que peu d'emprunts aux langues étrangères voisines. On y retrouve, ce qui est curieux, un certain nombre de mots latins se rapportant à des sujets religieux ainsi qu'à la division du temps, ce qui a fait songer à une ancienne christianisation des Touaregs. Ils les doivent certainement à d'anciens éléments qui habitaient autrefois l'Afrique du Nord et qui purent être plus ou moins légèrement christianisés, ou simplement en contact avec des tribus chrétiennes. L'introduction de la religion musulmane a provoqué de son côté l'adoption d'un assez grand nombre de termes religieux. Les dialectes des Touaregs du Soudan sont beaucoup plus touchés par les langues voisines, haoussa et sonrhaj, étant donné l'interpénétration qui se produit entre nomades touaregs et sédentaires soudanais.

Le tāmāhak, comme le berbère, est difficile à comprendre

pour des étrangers. L'embarras devant lequel les auteurs anciens, grecs et romains, se sont trouvés pour comprendre les Libyens, s'est perpétué dans les temps modernes et si Corippus pouvait qualifier leur langage de « murmure », les Arabes, les Sonrhai et les Haoussa du Soudan désignent souvent les Touaregs par « ceux que l'on ne comprend pas ». Et c'est à juste titre, car les Touaregs parlent avec une rapidité déconcertante, sur un ton sans inflexion, que vient encore embuer le port du voile.

Il est intéressant de noter l'unité de la langue des Touaregs qui, ajoutée à leur unité culturelle, prouve que l'on se trouve en face d'un groupement humain qui s'est trouvé isolé du reste des Berbères depuis fort longtemps, duquel il diffère d'ailleurs sur beaucoup de points.

ÉCRITURE. — L'une des plus grandes surprises qu'eurent les voyageurs et les savants qui étudièrent les Touaregs, fut de retrouver chez eux l'alphabet tiffinagh encore bien conservé.

Le tiffinagh est un dérivé du libyco-berbère, lequel est considéré comme un dérivé du punique. Le phénicien-punique, introduit en Afrique du Nord avec les Carthaginois, fut employé dans tout le bassin méditerranéen. Les plus anciennes inscriptions connues remonteraient au ix^e siècle avant J.-C. Quant aux inscriptions libyques elles leur sont très nettement postérieures et aucune ne semble être authentiquement antérieure au iv^e siècle avant J.-C. Elles ont une aire de répartition très vaste et elles sont répandues du Mont Sinaï aux îles Canaries ; elles abondent particulièrement dans l'ancien domaine de Carthage.

Le libyco-berbère a succédé au libyque et les inscriptions qui se rapportent à cette écriture sont surtout répandues dans l'Afrique septentrionale, dans tout le Sahara et dans la bande sahélienne du Soudan qui y confine. Pour cette raison, elles sont parfois appelées libyco-berbères ou sahariennes. Le libyco-berbère constitue une liaison entre le libyque et le tiffinagh.

Le tiffinagh comprend 24 caractères, de formes géométriques simples, composés de points, de traits, de cercles, ou de figures dérivées. Ces 24 caractères sont essentiellement des consonnes et l'alphabet ne possède pas de voyelles, sauf un signe correspondant à *a*, mais qui n'est employé qu'au commencement et surtout à la fin des mots. La moitié de ces caractères

concorde avec le libyque dont six lettres de ce dernier s'apparentent au phénicien. Son emploi tombe de plus en plus en

Caractères Tifinâgh	nom	VALEUR	LIBYQUE	Caractères Tifinâgh	nom	VALEUR	LIBYQUE
•	tar'ent	A E I		ⵢⵓⵏⵉⵢ	ief	F	ⵢⵓⵏⵉⵢ
ⵢⵓⵏⵉⵢ	yeb	B	ⵢⵓⵏⵉⵢ	ⵢⵓⵏⵉⵢ	ieg	G'	ⵢⵓⵏⵉⵢ
+	iet	T	ⵢⵓⵏⵉⵢ	ⵢⵓⵏⵉⵢ	iel	L	ⵢⵓⵏⵉⵢ
ⵢⵓⵏⵉⵢ	ied	D	ⵢⵓⵏⵉⵢ	ⵢⵓⵏⵉⵢ	iem	M	ⵢⵓⵏⵉⵢ
ⵢⵓⵏⵉⵢ	iej	J		ⵢⵓⵏⵉⵢ	ien	N	ⵢⵓⵏⵉⵢ
# *	iez' (emphatique)	Z	ⵢⵓⵏⵉⵢ	ⵢⵓⵏⵉⵢ	iek	K	ⵢⵓⵏⵉⵢ
ⵢⵓⵏⵉⵢ	iez	Z		ⵢⵓⵏⵉⵢ	iak	Q	
ⵢⵓⵏⵉⵢ	ier	R	ⵢⵓⵏⵉⵢ	ⵢⵓⵏⵉⵢ	iesch	CH	
ⵢⵓⵏⵉⵢ	ies	S		ⵢⵓⵏⵉⵢ	rah	H	ⵢⵓⵏⵉⵢ
ⵢⵓⵏⵉⵢ	ieg	G	ⵢⵓⵏⵉⵢ	ⵢⵓⵏⵉⵢ	dad'h	DH'	
::	rakh	KR'	ⵢⵓⵏⵉⵢ	ⵢⵓⵏⵉⵢ	ié	i	
:	ieu	EU OU	ⵢⵓⵏⵉⵢ	ⵢⵓⵏⵉⵢ	iet'	T'	

FIG. 15. — Alphabet tifinagh et ses affinités avec le libyque.

désuétude et il n'est plus que très rarement employé pour la correspondance. Étant complètement phonétique, le tifinagh varie suivant les dialectes et ne peut donc contribuer à

la fixation de la langue. Il s'écrit de droite à gauche, de gauche à droite, de haut en bas, de bas en haut, quelquefois en colimaçon, et n'a aucun signe de ponctuation, de majuscules ou de signes secondaires pour séparer les mots ou les phrases, si bien que chaque individu l'emploie suivant son caprice. A l'heure actuelle il sert à envoyer de courts messages, à graver ou à inscrire des devises ou des vers amoureux sur les rochers, sur les bracelets de pierre des guerriers, sur les instruments de musique de leur maîtresse, ou plus simplement à marquer la propriété d'un objet. Certaines inscriptions de l'Ahaggar indiqueraient des passages difficiles, la direction de certains points d'eau, d'anciennes délimitations de terrains de parcours ; on ne connaît pas, jusqu'à présent, de stèles funéraires gravées en caractères tfinagh.

L'usage du tfinagh est maintenant si peu courant qu'une inscription quelconque est souvent un véritable rébus pour un Targui connaissant lui-même cet alphabet. L'homme est obligé de se livrer à une véritable gymnastique intellectuelle, il épelle les signes les uns après les autres et c'est après plusieurs essais de ce genre qu'il arrive à deviner le sens de la phrase plutôt qu'il ne la traduit, si toutefois il y arrive. Les femmes touarègues semblent à ce sujet plus douées que les hommes, et dans l'ensemble, elles sont plus savantes, mais leurs connaissances ne vont jamais jusqu'à un emploi courant de l'écriture.

Il semble que cet état de choses soit très ancien, car, comme pour le libyque et le libyco-berbère, on ne connaît aucun manuscrit, aucun texte écrit en tfinagh.

Nous avons pu voir des messages très courts écrits sur peau, sur papier, gravés sur pierre ou sculptés sur bois.

Il n'existe pas de langage tambouriné chez les Touaregs, sauf les coups de tobol conventionnels pour appeler les hommes à la guerre. Ils emploient des bâtons-mémoires pour se souvenir de certains chiffres, en faisant de petites encoches dans une branche de bois, et ils se servent de la numération décimale.

LITTÉRATURE ORALE. — Le nomade targui est un poète né. La solitude l'enchanté, l'émeut, et, seul dans le désert, il écouterait sa voix pour passer le temps ; il dira ses peines, ses joies et ses espoirs au vent qui les emportera sans renvoyer d'écho.

Cet affamé perpétuel, ce coureur de grandes routes a soif de poésie, et malgré sa rudesse culturelle, il se laisse émouvoir par les récits rapportant les beaux coups d'épée, le charme des femmes, les qualités de son méhari.

Grâce au Père de Foucauld, on possède sur la littérature orale des Touaregs de l'Ahaggar une documentation unique qui atteste leur caractère poétique. Le fait de composer des vers n'est pas le propre de quelques-uns, mais tous sont susceptibles d'en faire, nobles, vassaux, esclaves, aussi bien hommes que femmes, mais les nobles ont la renommée d'être plus éclectiques que les autres.

En examinant la littérature orale des Touaregs du Nord, il ressort que les sujets les plus courants de la poésie touarègue portent principalement sur les événements guerriers, les voyages, les femmes, l'amour, ce qui reflète en somme les mœurs des Touaregs et remplit leur vie. Une place de choix est réservée à leur méhari et cela s'explique par le rôle capital que cet animal joue dans les déplacements et les guerres.

C'est un jeu, un passe-temps pour les Touaregs de faire des vers ; très frondeurs, ils se plaisent à en composer sur leurs amis, quelquefois à les tourner en dérision, sur leurs ennemis ou leurs rivaux des cours d'amour, et ceci donne lieu à des joutes littéraires qui se prolongent au cours de plusieurs soirées.

Les vers peuvent être récités ou chantés, accompagnés ou non de musique. On les chante ou on les déclame le soir au cours des réunions musicales, ou bien encore le long des pistes sahariennes en se laissant aller au pas lent du méhari, pour chasser la monotonie de la route.

Certains poèmes sont connus de tous, on les dit et redit pour leur beauté, pour le charme qu'ils procurent aux oreilles, de même que certaines chansons devenues classiques se chantent en canon.

La versification touarègue a des règles que les meilleurs poètes respectent et suivant le nombre de pieds formés de syllabes longues, brèves ou moyennes, les vers appartiennent aux formes *seienin*, *heinena*, *il-aner-lalla* et *aliouen*. La forme *seienin* comporte généralement quatre pieds ; la forme *heinena*, deux hémistiches dont le premier de trois pieds et le deuxième d'un seul ; la forme *il-aner-lalla* a quatre pieds, mais le premier comprend une syllabe brève et une longue, le deuxième, une syllabe brève et une longue, ou une brève sans règle déterminée, alors que dans la forme *seienin*, les deux premiers pieds

se composent invariablement d'une syllabe brève et d'une longue ; enfin la forme *aliouen*, vraisemblablement très ancienne et qui se perd à l'heure actuelle, semble être composée de deux syllabes en deux hémistiches.

D'après le Père de Foucauld, la forme *seienin* serait originaire de l'Ahaggar et aurait un caractère national ; au contraire, la forme *heinena* viendrait de l'Ājjer et serait employée beaucoup plus récemment que la *seienin*, vieille d'une centaine d'années ; la forme *il-aner-Ialla* (Dieu nous possède), originaire également des Ājjer, très en usage vers le milieu du siècle dernier, serait plus ancienne que la *seienin*. Ces trois formes servent pour tous les sujets alors que la forme *aliouen* (les oliviers) n'est employée que chantée par les femmes dans les fêtes du mariage.

Il existe encore d'autres formes, mais dont l'usage se perd de plus en plus : telles sont les formes *tāre*, *ahellel* et *āzahalag*.

A chacune de ces formes correspond un certain nombre d'airs de violon, mais ces derniers ne sont pas très variés, ce qui est normal, étant donné que l'instrument ne possède qu'une unique corde et qu'il est déjà assez extraordinaire de pouvoir en tirer des sons harmonieux qui s'enchaînent.

A la forme *seienin* correspondent des airs de chant dits de la *Kedouha*, d'*Agg-Amma*, des *Kel Relā*, etc.... A la forme *heinena*, ceux de *Gōgi*, *Chēt-Gānet*, *Kel-Āras*, *Oukkiren*, etc... ; le rythme *il-aner-Ialla*, par son caractère cérémonial, n'est chanté que sur deux airs, celui des Ājjer et celui de l'Ahaggar. Le nom de ces airs correspond aux noms des hommes pour lesquels ils ont été innovés, ou bien aux noms des tribus dans lesquelles on a l'habitude de les jouer.

La musique touarègue ressemble beaucoup à celle de certaines tribus berbères de l'Atlas et si l'étude n'en a pas encore été faite, il est certain que l'on découvrira un jour une parenté musicale entre ces différentes tribus.

Quant aux réunions musicales, leur tenue n'est pas toujours d'une haute qualité littéraire. Parfois les vers qu'on y entend sont d'une grossièreté et d'une vulgarité sans pareille, mais il faut dire aussi, pour l'excuse des Touaregs, qu'à l'heure actuelle, ils n'ont plus tout à fait les beaux sujets de versification d'autrefois.

Il existe également chez les Touaregs des contes, des fables, des proverbes et de nombreuses légendes. Les contes et les

fables sont surtout à l'usage des enfants ; les vieilles femmes les leur racontent pendant les soirées où tout le monde est rassemblé autour des feux de camp. Les animaux, le chacal, l'hyène, sont souvent les héros de ces histoires à caractère moral. Il semble d'ailleurs que tous ces récits ne sont pas propres aux Touaregs, mais qu'ils sont répandus dans toute l'Afrique septentrionale, et même chez les Soudanais. Quant aux légendes, elles forment un folklore très étendu de toute la vie ancienne de l'Ahaggar, elles se rapportent à d'anciens personnages ayant habité autrefois le pays, aux montagnes, à certains arbres également à qui les Touaregs attribuent une vie propre, vestiges d'anciens mythes qui à travers les siècles se sont transmis jusqu'à nous.

LIVRE IV
LES TOUAREGS DE L'AHAGGAR

ORGANISATION SOCIALE
CONFÉDÉRATION DE L'AHAGGAR

CHAPITRE PREMIER

ORGANISATION SOCIALE

Nous parlerons ici des Touaregs de l'Ahaggar. Mais comme tous les Touaregs forment un groupe ethnique assez homogène, ce que nous dirons de leur organisation sociale sera, d'une façon générale, valable pour l'ensemble, quoique la leur soit beaucoup plus restée à l'abri des influences étrangères que celle des autres groupements, du fait de leur isolement au cœur du Sahara.

Les Ihäggaren peuvent donc être considérés, grâce à cet isolement, comme les témoins et les représentants de la civilisation touarègue.

CLASSES ET CASTES. — L'organisation sociale présente chez eux de fortes analogies avec notre ancien système féodal. On y trouve, en effet, un chef dont l'autorité nominale s'exerce sur toutes les tribus, un système de classes (*aserkam*) qui divise les tribus en suzeraines et vassales, des éléments religieux et des serfs, venant s'inféoder aux uns ou aux autres, et une caste artisanale.

Les classes, dans les sociétés dites primitives, sont nées de la propriété privée, de la richesse, de l'autorité des forts qui deviennent protecteurs des faibles, et ont eu pour corollaire la guerre et l'esclavage ; le système des castes, qui est une forme accentuée de celui des classes, comporte la spécialisation héréditaire, la hiérarchie, la répulsion entre les différents groupes, le refus de frayer avec les individus de caste différente, principes en partie en vigueur chez les Touaregs, dont le type d'organisation sociale emprunte aux deux systèmes.

Il y a d'ailleurs entre les deux régimes de grandes analogies. Cette espèce d'organisation aristocratique convient bien à la vie nomade, à l'encontre de l'organisation démocratique que l'on trouve plus communément chez les sédentaires.

Selon certains auteurs, le système des castes serait spécifiquement hindou ; il n'aurait existé, à l'état de pureté, que dans l'Inde, et à un degré moindre, dans l'ancienne Égypte¹. Nous ne sommes donc guère surpris de retrouver cette organisation chez les Touaregs qui, culturellement, appartiennent au même cycle de civilisation.

La cristallisation de cette organisation chez ce peuple qui, dans l'ensemble, possède des qualités intellectuelles assez élevées, de même que la cristallisation matérielle, ne peuvent s'expliquer que par l'isolement dans lequel il est confiné par suite de circonstances où le climat a certainement joué un grand rôle.

Les Touaregs sont divisés en suzerains (*Imochar*) à caractère spécifiquement guerrier, en vassaux (*Imrad*) plus généralement pasteurs, en religieux (*Inislimen*), en serfs (*Iklán*), auxquels viennent s'ajouter des éléments d'autres origines qui leur sont inféodés, tels les *Issekkemâren*, les *Iboroliten* et les *Enaden*.

Cette hiérarchie actuelle provient évidemment d'une suite de guerres et de compétitions intestines. Dans la lutte pour la vie, chacun s'est efforcé de tailler sa part et comme toujours ce fut au détriment du plus faible. Des tribus ont atteint une prédominance qu'elles n'ont pas toujours pu conserver, que d'autres leur ont ravie, et de suzeraines sont devenues vassales ; mais malgré ces imprévus de la guerre, les Touaregs attachent une grande importance aux origines du sang et respectent toujours les gens de haute naissance, fussent-ils leurs vaincus.

C'est ainsi qu'à l'heure actuelle, on voit les nobles de l'Ahaggar et des Ajjer rechercher les alliances avec des femmes de la fraction déchue des Sultans Imenan, ce qui ajoute aux fleurons de leur haute origine un certain caractère de noblesse religieuse qui, chez les musulmans, est fort apprécié.

MONOGAMIE ET MATRIARCAT. — Pour comprendre la société touarègue, il faut retenir deux faits importants, qui ne sont d'ailleurs pas tout à fait indépendants l'un de l'autre, la monogamie et le matriarcat.

1. DENIKER. *Les races et les peuples de la terre*, p. 489.

Alors que les Touaregs sont musulmans, qu'ils ont pour voisins des peuples polygames, on est étonné de constater qu'ils pratiquent la monogamie. C'est un indice évident que la femme tient dans leur société une place importante, nullement comparable à celle qu'elle occupe chez les Arabes. Ceci a frappé beaucoup les premiers voyageurs qui ont cru voir, dans la persistance de la monogamie, des traces d'une ancienne christianisation. Cet argument serait peut-être à retenir si l'on ne savait, d'autre part, que l'organisation sociale des Touaregs repose sur le matriarcat, coutume ancienne bien antérieure à l'ère chrétienne, qui explique la monogamie et la situation particulièrement élevée de la femme.

« On peut dire, a écrit Gautier à ce sujet, que les Touaregs pratiquent la galanterie chevaleresque ; l'expression n'est inadéquate que par l'association d'esprit qu'elle évoque : notre chevalerie est d'origine chrétienne ; le respect du Touareg pour la femme a des raisons bien plus profondes et bien plus lointaines, il remonte au matriarcat, il est antérieur à la notion de l'État et même à celle de la famille, c'est un témoin resté vivant de l'humanité tout à fait primordiale, un sentiment, si l'on peut dire, de l'âge quaternaire ¹. »

Le matriarcat remonte, en effet, au temps où les primitifs n'avaient pas de notions exactes sur les causes de l'enfantement.

Car « il semble, dit encore Gautier, que l'humanité primitive ait attribué toute naissance à une parthénogénèse et n'ait imaginé d'autre conception qu'immaculée ; elle n'a pas vu de lien inéluctable entre la caresse et la gestation : tout en pratiquant d'instinct la fécondation, elle ne s'en est pas fait une idée nette. Le mot de père n'a pas eu de sens pour elle et par conséquent les enfants n'ont pu se grouper qu'autour de la mère ². »

D'autre part, les règles du mariage n'étaient à cette époque pas encore établies, ce qui rendait la recherche de la paternité impossible. C'est de cet état de fait que découle la filiation par la branche utérine. Avec les croyances totémiques que l'on trouve dans les civilisations inférieures, le système matrilocal trouva encore une raison d'être, fut lié à l'exogamie, empêcha les unions entre les parents les plus proches, entre gens de castes différentes, et rendit l'inceste impossible.

Il existe dans certains groupements primitifs de l'Australie

1. *La conquête du Sahara*, p. 33.

2. *La conquête du Sahara*, p. 190.

dont l'étude nous aide pour la compréhension de l'évolution des sociétés, un système de parenté par classes de parenté que l'on retrouve chez les Touaregs et les peuples du Soudan. Il a été défini par Morgan et groupe au premier degré les frères, les sœurs, les cousins, au deuxième degré le père, la mère et leurs frères et sœurs, au troisième degré les grands-parents avec leurs frères et sœurs, etc..., etc...

Dans le matriarcat, le défenseur naturel de l'enfant est le frère de sa mère ; de même, se rattache au matriarcat l'obligation pour le mari d'habiter dans la famille de sa femme, coutume pratiquée dans l'Ahaggar où le mari doit rester un an au campement de ses beaux-parents, temps qui est abrégé lorsque la jeune épouse a enfanté. Lorsqu'une femme devient veuve d'un homme qui n'appartient pas à sa tribu, elle rejoint cette dernière en emmenant ses enfants avec elle ; mais si elle divorce et si elle a des enfants adolescents, ces derniers restent avec le père. On retrouve ici une influence islamique en même temps qu'un système mixte matri-patriarcal.

Une des conséquences du matriarcat est de provoquer des différends qui opposent les cousins et mettent le père, partagé entre son affection paternelle et ses liens claniques, dans une situation embarrassante. Le cas est différent pour la filiation masculine qui, comme l'a écrit Lowie¹, bien que ne créant pas à elle seule la solidarité, favorise la formation d'unités politiques plus vastes et stables, et c'est ainsi que l'on pourrait expliquer en partie l'état tant soit peu anarchique dans lequel vivent les Touaregs.

Chez eux, nous nous trouvons, à l'heure actuelle, devant un matriarcat évoluant vers le patriarcat, et si la femme donne la caste à ses enfants, assure leurs droits politiques, sa position sociale n'est pas prédominante par rapport à celle de l'homme qui est le chef de famille. Nous retrouvons cette notion dans beaucoup de tribus australiennes à matriarcat archaïque où la situation de la femme n'est pas meilleure dans les tribus matrilineaires que dans les tribus patrilineaires².

Cependant la femme dispose dans les sociétés matriarcales d'une plus grande liberté que dans les sociétés patriarcales ; elle est consultée, en ce qui concerne son mariage, sur le choix de son mari, elle a la libre disposition de ses biens, les gère sui-

1. *Manuel d'Anthropologie culturelle*, p. 292.

2. Lowie, *ouv. cit.*, p. 292.

vant sa fantaisie et dispose même d'une plus grande liberté de mœurs.

Il est assez difficile de préciser l'origine du matriarcat chez les Touaregs.

Il semble avoir existé anciennement chez tous les Hamites. Frobenius en voit des traces dans les coutumes traditionnelles qui laissent le montage de la tente aux femmes, lui donnent le monopole du travail du cuir, traits particuliers révélant le caractère primordial du sentiment de la vie chez les Hamites¹.

Chez les Ihäggaren, la femme lègue à ses enfants ses droits sociaux et politiques. Ceux-ci sont particulièrement importants lorsqu'il s'agit de la succession d'un chef. La filiation politique du premier degré se fait au frère, au deuxième degré, au fils aîné de la tante maternelle, au troisième degré, au fils aîné de la sœur aînée, ce qui constitue une garantie pour la transmission du sang dans la lignée des chefs.

Les Ioulimmiden ne pratiquent pas la succession politique suivant les règles du matriarcat. L'explorateur Barth nous a même rapporté qu'ils considèrent cette coutume comme honteuse « et ne témoignant que du peu de confiance du chef en la vertu de sa femme² ».

Si le commandement est actuellement le privilège des hommes, il n'est pas impossible que dans le passé les femmes aient été investies du pouvoir. Nous en avons un témoignage dans l'histoire de la reine berbère, la Kahéna, qui résista longtemps aux envahisseurs arabes qui tentaient de soumettre l'Aurès, au VIII^e siècle. La légende de Ti-n-Hinân, ancêtre maternelle des Touaregs Ihäggaren, laisse supposer que cette femme était alors leur reine. En 1475, une fraction berbère installée au Soudan, les Sanhadja-Nounou, était gouvernée par une femme du nom de Bikoun-Kabi, que l'empereur sonrhai Sonni-Ali eut à vaincre pour s'emparer de son territoire. L'auteur du Tarik-es-Soudan, Es-Sadi, rapporte plusieurs faits de ce genre.

L'islamisation des tribus berbères n'est certainement pas étrangère à l'élimination de cette coutume. De nos jours, les femmes ne jouent plus aucun rôle politique officiel. Mais elles se sont faites les gardiennes des coutumes ancestrales et du folklore, et elles sont si fortes de leur autorité que l'on

1. In: JENSEN, Les orbes culturels de l'Afrique, *L'Afrique, Cahiers d'art*, 1931.

2. *Voyages et découvertes en Afrique*, t. I, p. 205.

ne peut que citer la réponse d'un Targui à un Arabe qui lui faisait une remontrance au sujet des mœurs touarègues : « Personne n'oserait faire autrement, car ensuite, aucune femme ne voudrait plus nous regarder. »

La persistance de la monogamie chez les Touaregs est, de plus, favorisée par le surnombre très important d'hommes que l'on trouve chez eux, fait exceptionnel et contraire à ce que l'on observe dans les autres groupements humains.

L'AMÉNOKAL. — Aménokal veut dire, en langue tāmāhak, possesseur du pays (de am, préfixe de possession, et de akal : pays).

Dans l'Ahaggar, ce titre n'est conféré qu'au chef suprême régnant sur un ensemble de tribus nobles, vassales ou assimilées, alors que dans les tribus soudanaises il est parfois appliqué à des chefs de fraction, voire même à de simples chefs de campement.

L'Aménokal est désigné d'après des règles héréditaires découlant du système matriarcal, et est toujours choisi, non pas seulement dans la même tribu, mais dans la même lignée que l'on pourrait comparer au clan. La domination, pour être effective, doit être sanctionnée par l'approbation des nobles auxquels se joignent, pour la circonstance, les chefs des tribus vassales. L'approbation entraîne pour ces derniers, l'acceptation de payer ultérieurement un tribut.

Il y a parfois plusieurs prétendants au titre, soit qu'un descendant d'une famille évincée antérieurement fasse valoir ses droits, soit que l'héritier naturel ait été reconnu inapte au commandement ce qui entraîne une compétition où les règles héréditaires ne sont pas toujours respectées.

Suivant les règles précitées, la succession politique d'un aménokal revient au premier degré à son frère, au deuxième degré, c'est-à-dire au cas où il n'a pas de frère, à son cousin germain, fils aîné de sa tante maternelle, et en troisième degré, au fils aîné de sa sœur aînée. C'est en effet ce qui ressort de l'étude de la généalogie des chefs de l'Ahaggar faite par M. Benhazéra¹ et modifiant l'ordre indiqué par Duveyrier, qui attribuait la succession au fils aîné de la sœur aînée².

Pour des raisons inconnues, ces règles n'ont pas toujours été suivies. C'est ainsi que l'Aménokal Younès succéda à son

1. *Six mois dans l'Ahaggar.*

2. *Les Touareg du Nord*, p. 397.

père Mohamed el Khir et l'Aménokal Âltarel à son cousin El Khadj Akhmed, alors que ce dernier avait des parents plus proches. Encore récemment à la mort de l'Aménokal Akhamouk, ce fut son cousin au deuxième degré Meslah qui fut nommé pour le remplacer, alors qu'il avait un cousin au premier degré, fils de la sœur de l'ancien aménokal Moussa ag Amâstan, qui fut éloigné du commandement pour incapacité.

Chez les Tenguériguifs, les chefs sont choisis alternativement dans deux lignées latérales, issues du même chef, Ikhemed, si bien que l'Aménokal décédé ne peut jamais avoir son frère pour successeur, mais un cousin au deuxième ou troisième degré, qui n'est pas pris obligatoirement dans la branche utérine. Comme chez les Ihäggaren, la nomination de l'Aménokal est soumise à l'agrément d'une assemblée de notables.

Chez les Ioullimiden, depuis l'Aménokal Our Ilmet (1650-1715), sur quatorze chefs qui se sont succédés, nous remarquons six successions de père à fils, deux fois de frère à frère, deux fois d'oncle à neveu et deux fois de petit cousin à petit cousin. La coutume matriarcale n'a pas été suivie, mais on sait, d'après les traditions recueillies chez les Ioullimiden, qu'à l'élection d'Our Ilmet, l'ancêtre éponyme de la tribu, les Touaregs se battirent entre eux au sujet de la coutume successorale, et que le parti qui soutenait Our Ilmet, candidat patriarcal, finit par l'emporter ¹.

Comme nous l'avons déjà noté, et comme l'a fait remarquer Seligman, on constate, qu'en dépit du fait que la descendance soit matrilinaire (sauf chez les Ioullimiden) le gouvernement de chaque unité est patriarcal, et pour le principal similaire à ce qu'il est dans une tribu arabe nomade ².

L'Aménokal n'est pas inamovible, et le titulaire peut être, pour une raison ou pour une autre, dépossédé par un chef plus populaire. Il perçoit annuellement sur chaque fraction un tribut, soit sous forme de vivres, graines, beurre, animaux, domestiques, soit de peaux et d'objets travaillés ; les caravanes lui paient une dime de passage ; il reçoit le produit de certaines terres et de certains troupeaux qui sont son apanage. En échange, il doit entretenir les membres de son entourage et les parents de son prédécesseur.

Il existait jadis, chez les Touaregs du Nord, une coutume

1. D^r RICHER, *Les Oullimiden*.

2. *Les races de l'Afrique*, p. 128.

aujourd'hui tombée en désuétude, qui s'appelait le droit de *tamaa*, dont bénéficiait l'héritier éventuel du commandement, et qui consistait en une redevance sur les tributs payés par les vassaux ; cette coutume était encore en usage il y a un peu moins d'un siècle.

L'insigne de commandement de l'aménokal est un énorme tambour de guerre qui porte le nom de *tobol*, d'origine arabe qui signifie tambour, caisse.

Cet instrument est aux yeux des Touaregs si représentatif du commandement qu'ils désignent souvent sous le nom de *tobol* l'aménokal, et toutes les tribus qu'il tient sous son commandement.

Chez les Ioullimiden de l'Est (Kel Dinnik). l'Aménokal avait un étendard toujours placé dans sa tente et qui était sorti exceptionnellement pour la guerre ou l'intronisation d'un nouvel aménokal. Il était en soie : vert bleu et rouge ¹.

Chez les Ihäggaren, la tribu *tobol*, c'est-à-dire celle dans laquelle est toujours choisi l'Aménokal, est celle des Kel Rela ; mais le *tobol* a vraisemblablement changé de mains à travers les siècles ; le souvenir d'une autre tribu-chef, celle des Tégéhé-n-ou-Sidi est resté, et c'est ainsi que l'ancien aménokal Aitarel avait coutume de dire que les Tégéhé-n-ou-Sidi formaient le dos (de l'organisation politique des Ihäggaren), les Kel Rela, les Tăitok, les Tégéhé-Mellet, les côtes, mais que le dos s'affaiblit au profit des côtes ². Cette modification a été provoquée par l'extinction totale des Tégéhé-n-ou-Sidi.

Le rôle de l'Aménokal est surtout celui d'un chef de guerre. En temps normal, il arbitre les conflits qui opposent les tribus les unes aux autres, et il a en principe droit de vie et de mort. Son autorité est souvent contestée par les Imochar de sa propre tribu, qui tentent de s'arroger des droits sur les vassaux. Ce sont des disputes intestines du genre : « Qui t'a fait comte ? Et toi qui t'a fait roi ? »

C'est surtout dans les relations avec les tribus voisines ou étrangères que le rôle de l'aménokal prend une allure plus nationale, mais ses décisions n'ont toute leur autorité que si elles ont été approuvées par une assemblée de notables, l'*arolan*, composée des principaux chefs de fraction et des nobles.

1. NICOLAS, Notes sur la société et l'état des Touaregs du Dinnik. *Bull. Inst. Français. Afrique noire*, t. I, n° 2-3, 1939, p. 586.

2. BENHAZÉRA, Six mois chez les Touaregs de l'Ahaggar, p. 107.

L'Aménokal vit comme les autres Touaregs et le cérémonial qui entoure sa personne est inexistant. Chaque arrivant se présente sous sa tente, sans plus de formalité. Il n'y a ni cour, ni étiquette de cour.

Seul le tobol, placé généralement à l'entrée de la tente, indique la qualité de l'hôte.

Ce tambour est de forme demi-sphérique, creusé dans un tronc d'arbre et recouvert d'une peau de bœuf non épilée, maintenue par des cordes de peau, le poil au-dessus. Il peut avoir 80 cm. de diamètre. Deux poignées latérales, en peau, servent à le porter. Pour les rassemblements, deux hommes

le frappent alternativement au moyen d'un percuteur en peau de chameau (imitkar). Seul, l'Aménokal a le droit de le faire battre, chose qu'il ne fait que dans les grandes circonstances. A sa mort, c'est son frère ou son khalife qui en est dépo-

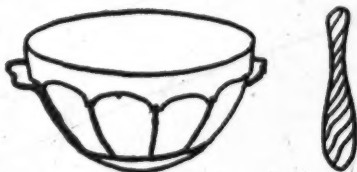


FIG. 16. — Le Tobol, insigne de commandement de l'Aménokal et son « imitkar ».

sitaire en attendant qu'il soit remis à son successeur. L'Aménokal ne fait pas de grands déplacements sans son tambour qui est porté par un chameau mené par un homme de confiance ; lorsqu'il donne l'ordre de battre la caisse, un autre méhariste s'approche pour prendre la deuxième poignée, et les deux hommes marchent côte à côte, en frappant alternativement. Tout guerrier qui l'entend doit se rendre à l'appel et prévenir en même temps les gens qu'il rentre. En cas de guerre, le battement, suivant qu'il est fait avec un ou deux imitkar, signifie que l'on a affaire à des fantassins ou à des méharistes.

Lorsque la peau du tobol est usée, c'est le guerrier le plus renommé de la tribu qui est chargé de la remplacer.

L'Aménokal a généralement un ou deux khalifes chargés de le suppléer ou de le représenter auprès des fractions.

L'AMRAR. — Chaque tribu, qui porte le nom de *Taousit*, a son amrar nommé comme l'Aménokal, suivant les règles matriarcales.

Amrar, en tāmāhak, veut dire le vieux, le respectable, l'an-

cien par amplification, celui qui détient la sagesse. C'est l'équivalent du mot arabe cheikh.

L'amrar est l'intermédiaire entre les gens de sa tribu et l'Aménokal. Il transmet les ordres de ce dernier et les fait exécuter. Chez les imréd, il collecte la *tioussé* destinée à l'Aménokal, et définit pour chacun la part à verser. Il règle les petits différends entre les gens de sa tribu et fixe pour chaque campement la zone de pâturage à utiliser.

Il participe au vote qui sanctionne l'élection de l'Aménokal, et à l'*arollan*, qui discute des grandes décisions concernant la vie de la confédération.

Dans une confédération soumise à un Aménokal, groupement que les Touaregs de l'Ahaggar appellent aussi *Tégéché*, il peut exister plusieurs tobols, c'est-à-dire plusieurs tribus suzeraines ayant chacune des vassaux. Le nom de *Taousit*, faisant double emploi avec le nom de tribu, est quelquefois employé pour désigner cet ensemble dont le chef porte également le nom d'Amar chez les Ihäggaren et d'Agoalla chez les Kel Air.

L'Amrar n'a pas de signe distinctif de commandement, du moins chez les Ihäggaren, car dans certaines tribus soudanaises, beaucoup avaient autrefois un tambour analogue à celui de l'Aménokal.

LES IMOCHAR. — Les Imochar, sing. Amacher, forment la classe aristocratique. Ce mot veut dire homme de race dominante, aristocrate, et non noble comme on l'a écrit, ce qui se dirait en *tāmāhak elli*, plur. *illellan* ¹.

Dans les dialectes soudanais, Amacher, par transposition de phonétique locale devient *amajer*, plur. *imajeuren*. Il est facile de retrouver dans ces noms, comme nous y avons déjà fait allusion, la vieille racine berbère Amazir, qui désignait autrefois certaines populations libyennes et qui subsiste encore dans le nom porté au Maroc par une fraction berbère importante.

Les Imochar, qui détiennent les droits politiques, sont les véritables maîtres du pays. Ils prétendent tous être d'origine chérifienne, plus ou moins descendants du Prophète, mais cette prétention ne repose sur rien, sinon sur le désir de s'attribuer une haute naissance les affiliant de longue date à l'islamisme et à son fondateur, ce qui n'est pas.

1. Voir à ce sujet NICOLAS, Notes sur la société et l'état des Touaregs du Dinnik. *Bull. Inst. Français, Afr. Noire*, t. 1, n° 2-3, 1939, p. 579-586.

Les Touaregs désignent entre eux des hommes de vieille noblesse et de vieille race sous le nom de *loumet*.

Tous les Imochar sont essentiellement guerriers. Ils doivent leur haute situation sociale à leur sabre et ils ne connaissent pas d'autre occupation que la guerre ou les rezzou. Leur rôle de suzerains en fait des parasites des classes vassales et ils constituaient autrefois un fléau pour les caravanes qui traversaient leur pays. Leurs moyens d'existence n'ont jamais été autres que le pillage et le travail manuel est à leurs yeux une déchéance que seuls les esclaves peuvent accepter.

Courir le désert sur leurs chameaux, se battre, risquer la mort dans des équipées lointaines, voilà ce qui doit être la vie d'un homme de sang noble et qui entend le rester. Ils associaient leurs vassaux à leurs équipées et leur réservaient une partie des prises à titre de participation. Le mépris du travail manuel est chez eux un préjugé de classe, et non le fait d'un état de paresse car si, à aucun prix, ils n'acceptaient de travailler la terre, ils ne regardaient pas à franchir des milliers de kilomètres dans des conditions souvent pénibles et fort dangereuses pour aller piller les tribus adverses. Rentrés au campement, ils entendaient mener une vie dégagée de tous soucis matériels et se déchargeaient à ce sujet sur leurs vassaux.

C'est aux Imrad qu'ils confiaient la garde des troupeaux de prise, leur réclamant des bêtes lorsqu'ils en avaient besoin et l'usufruit nécessaire à leur nourriture. Pour eux-mêmes ils ne gardaient que quelques montures pour la guerre et le transport des objets ménagers et se contentaient de petits troupeaux de chèvres du nombre de têtes strictement nécessaire pour assurer leurs besoins journaliers en lait. De même, ils ne possédaient pas en propre beaucoup d'esclaves, car ces derniers auraient constitué autant de bouches à nourrir, ce dont ils n'avaient cure.

S'ils se reposaient en tout sur leurs Imrad, ils n'abusaient d'ailleurs pas de ces derniers, car, dit un proverbe targui : « il ne faut pas tuer la chamelle qui nous nourrit », et leurs demandes tenaient compte de la richesse et des possibilités du moment.

Les Imochar perçoivent chaque année sur les Imrad un impôt de vassalité qui s'appelle *tioussé*. Cet impôt, établi pour chaque tribu, comporte une contribution annuelle d'un certain nombre de têtes de bétail, de charges de grains, d'objets

divers (outres, piquets de tente, etc...), de peaux tannées, de beurre, etc.... Il est en principe invariable et est versé à l'Aménokal qui en dispose à son gré en tenant compte des besoins des Imochar.

L'Aménokal laisse les animaux qu'il perçoit en gérance aux Imrad qui en fournissent l'usufruit.

Le droit individuel des Imochar sur les Imrad n'existe pas en principe. En fait, il existe lorsqu'un homme est le dernier représentant d'une tribu, et qu'il perçoit pour lui-même les droits afférents à sa tribu.

D'un autre côté, certains se font fort de faire des petits prélèvements sur les Imrad ; ceux-ci ne refusent jamais, et il faut dire, à la décharge des nobles, qu'ils traitaient assez généreusement leurs Imrad lorsqu'un rezzi heureux les avait mis momentanément à l'aise.

En échange des droits de suzeraineté que les Imochar exerçaient sur les Imrad, ils devaient à ceux-ci une protection absolue, défendaient leurs intérêts chaque fois qu'ils étaient menacés et s'efforçaient d'obtenir réparation, s'ils étaient pillés par une tribu adverse.

En grands seigneurs, les Imochar dépensaient largement, manie qu'ils ont conservée malgré le changement de régime apporté par la paix française. Leur façon de vivre en parasites leur a enlevé toute idée de prévoyance et ils connaissent, de ce fait, beaucoup plus la gêne que l'aisance. L'occupation française, en effet, a eu pour première conséquence de supprimer l'état de guerre et les pillages, ce qui a privé les Imochar de leurs principales ressources. Ils sont devenus des pauvres, alors que les Imrad, possesseurs de troupeaux, ont vu leurs richesses augmenter et se valoriser. Cette perturbation sociale aurait pu avoir des conséquences graves, mais les Imrad n'ont pas totalement abandonné les Imochar, malgré l'occasion qui leur était offerte de s'affranchir de leur tutelle ancestrale. Nous devons peut-être nous en réjouir, car on peut se demander quelle aurait été la situation matérielle des Imochar, et, par contre-coup, leur état d'esprit à notre égard.

On s'est souvent servi des termes : « touaregs noirs » et « touaregs blancs » pour désigner les Imochar et les Imrad. « Dans le Nord, dit Seligman, les nobles ont un voile noir et les sujets un voile blanc »¹. Cette distinction vestimentaire n'existe pas de nos jours où, suivant les goûts et la richesse de chacun,

1. *Les races de l'Afrique*, p. 129.

les Touaregs portent indifféremment des voiles noirs ou blancs. Il se peut qu'auparavant les Imrad n'aient pu disposer de voiles indigotés, toujours considérés comme un objet de luxe, et aient dû se contenter d'un voile en toile ordinaire ; cela expliquerait cette division en Touaregs noirs et blancs.

Les Touaregs blancs, « Touareg-el-biodh », seraient, d'après Duveyrier, les Oulad Ba Hamou, Arabes de la région d'In Salah qui ont pris aux Touaregs l'habitude de porter le voile, mais de couleur blanche au lieu d'indigo foncé.

Les Imochar sont, par contre, beaucoup plus distingués que les Imrad ; leur toilette est plus recherchée et leur démarche plus noble ; au point qu'il est souvent facile de les distinguer des Imrad à leur port plus majestueux. Ils affectent également un langage plus élégant d'où sont bannis les expressions vulgaires, les mots étrangers à leur langue, importés chez eux par les esclaves, et cette distinction d'allure et de langage est encore plus sensible chez les femmes. Ces dernières étonnent parfois par leur grâce et leurs manières racées ; ce sont vraiment de grandes dames qui, sous leurs tentes de cuir, tiennent aussi digne salon que des femmes européennes de la bonne société. Elles mettent d'ailleurs une certaine ostentation à bien recevoir leurs hôtes et à les charmer des sons mélodieux de leur violon ; les qualités prisées chez une jeune fille touarègue bien née consistent à savoir tenir sa tente, confectionner quelques beaux objets de cuir brodé destinés à être offerts à des amis ou à son chevalier servant, et à savoir jouer du violon.

En dehors de leurs courses dans le désert, les Imochar passent une partie de leur vie à courtoiser les femmes et l'autre à dormir.

Les mœurs, beaucoup plus relâchées chez les Imochar que chez les Imrad, entraînent des mariages tardifs et par conséquent des unions le plus souvent peu prolifiques. L'occupation française a, d'autre part, enlevé à leurs yeux, leur véritable raison d'être, et une certaine neurasthénie semble, depuis quelques années, s'être emparée d'eux. Il serait bien regrettable de voir disparaître cette race si originale, mais devant son inertie à s'adapter aux conditions nouvelles, on ne voit pas bien quel palliatif on pourrait lui apporter.

LES INISLIMEN. — Les *Inislimen* forment chez les Touaregs la classe religieuse, jouent le rôle de chapelains, de marabouts,

et sont chargés de la formation et de l'éducation religieuse des enfants.

Ils occupent donc une situation sociale importante, très supérieure à celle des Imrad. Dans certaines confédérations, ils sont exempts de tout impôt de vassalité et sont souvent l'objet, partout où ils passent, de beaucoup d'égards et de considération. C'est ainsi que dans l'Ahaggar, ils sont traités sur le même pied que les Imochar et que ces derniers acceptent parfois les unions avec eux, tout en refusant l'octroi des droits politiques aux enfants issus de ces unions. Par contre, chez les Ioulimmiden, les Imochar repoussent toute alliance avec eux et leur font payer une redevance de vassalité. Ceux du Damerougou, contrairement à la règle, sont considérés comme des nobles ; ils possèdent des Imrad et peuvent se livrer à la guerre. Ils se sont d'ailleurs fait remarquer parmi les tribus de l'Aïr, comme les plus belliqueux. Enfin, ceux de l'Adrar, après l'abandon de ce pays par les Ioulimmiden, ont réussi à former une confédération ; ils ont des Imrad, mais les Imochar des autres confédérations ne veulent pas les considérer comme leurs égaux.

Ils sont souvent désignés sous le nom d'*Ichériffen*, ou *Chériffen*, qui vient du mot arabe chérif, qui veut dire noble et, par extension, descendant du Prophète. Mais chez les Touaregs, Ichériffen a un sens plus spécial et désigne les individus ayant un caractère religieux, sans qu'ils soient nécessairement descendants de Mahomet.

Les tribus maraboutiques comprennent les Ichériffen proprement dit, et les Ifôras.

Ce caractère religieux a des origines et des qualités diverses.

Certains éléments comptent vraiment des chérifs parmi leurs ancêtres ; tel serait le cas des Ifôras de l'Adrar et de certaines fractions Kel Es-Souq, mais à côté d'eux, d'autres n'ont qu'un caractère religieux accidentel.

A ce sujet, le Commandant Cauvet dit que ces tribus maraboutiques paraissent être souvent des collectivités nobles et autrefois puissantes, devenues trop faibles pour continuer à jouir des droits et du prestige du fort, et qui se déclarent éloignées du métier des armes et consacrées aux pratiques pieuses par amour de Dieu et de l'Islam. « Une tribu qui, par suite d'événements de guerre, d'essaimages trop fréquents ou trop forts, se trouve menacée de perdre sa prépondérance, son rang ou même sa classe, prend parfois le parti de se dire

maraboutique. La piété n'est pas indispensable pour cela, il suffit que la tribu cesse de piller ses voisins, que ses membres ne portent plus d'armes ; si quelques-uns d'entre eux affichent les apparences de pieux Musulmans, apprennent quelque peu le Coran et portent des chapelets, surtout s'ils peuvent se recommander de quelque ancêtre arabe, réfugié autrefois dans la tribu, ils arrivent, au bout d'un certain temps, à être classés comme marabouts ¹.

Dans les tribus qui pratiquent réellement leur religion d'une manière plus sérieuse que la plupart des Touaregs, dit-il encore, il y a assurément une infusion de sang étranger, parfois sémitique et souvent antérieure à l'invasion arabe. Sans discuter ici des raisons sur lesquelles s'appuie le Commandant Cauvet pour parler d'infusion de sang sémitique chez les Ichériffen, nous rappellerons ce que nous avons déjà dit, que nous avons été vivement frappé de trouver chez les Ichériffen de la région de Gao et les Kel Es-Souq de Mohamed Ouguinat, des individus présentant un faciès sémitique, particulièrement marqué chez les hommes âgés.

L'explorateur Duveyrier, qui séjourna longtemps chez les Iforas du Nord, les considérait comme d'anciens nobles « ayant abdiqué tout rôle politique dans une gestion des confédérations, pour conquérir une plus grande autorité religieuse, nécessaire dans une société où la justice n'est représentée par aucun pouvoir » ².

Il leur attribuait une très grande action morale et religieuse. Il est vrai que certains chefs Iforas, comme cheikh-Othman qui fut l'un des protecteurs de Duveyrier pendant son séjour dans le Tassili, acquirent sur les Ihaggaren et les Kel Ajjer, une réelle autorité qui servit certainement les causes de la paix ; leur action générale est beaucoup moins importante qu'il ne l'a dit, et l'on peut en donner comme preuve que ces mêmes Iforas furent eux-mêmes pillés à plusieurs reprises par les Ihaggaren et obligés de venir se mettre à l'abri de nos postes du Sud Algérien.

L'influence des Inislimen sur les Ihaggaren et les Kel Ajjer n'est pas bien grande, car leur prosélytisme religieux n'est guère actif et ils sont plus diligents à faire prospérer leurs troupeaux qu'à répandre la loi du Prophète, dont ils sont, d'ailleurs, assez ignorants dans l'ensemble.

1. C. CAUVET, *Les noms des tribus Touaregs*, p. 10.

2. *Les Touaregs du Nord*, p. 132.

Ils sont, malgré cela, très estimés et leur chef est entouré d'un très grand respect ; très pacifiques, ils établirent avec nous de longue date des rapports confiants et désapprouvèrent l'action belliqueuse des Ihaggaren à notre égard, en particulier lors du massacre de la mission Flatters.

Chez les Tâdemaket et les Ioullimiden, les Inislimen jouent un rôle plus important, diffusant activement l'islamisme. Certains sont des lettrés accomplis et ils enseignent le Coran dans les campements.

Alors que les éléments maraboutiques du Nord étaient les premiers à se rapprocher de nous, nous avons eu dans leurs frères du Sud, les plus irréductibles ennemis, et c'est eux qui furent, par leurs prédications, à la base de toutes les agitations, de toutes les révoltes et qui prêchèrent, avec le plus d'ardeur, la résistance à l'occupation française.

Le berceau des Ifôras serait l'ancienne capitale berbère de Tâdemeka, dont le nom arabe actuel est Es-Souq, qui a été donné à la principale tribu. Ils ont essaimé de part et d'autre de la boucle du Niger, par tribus entières ou par petits groupes de quelques tentes. On en retrouve dans tout le pays targui.

Beaucoup, prétextant de leur caractère religieux, refusent de prendre part à la guerre, mais à côté de ces groupes pacifiques, d'autres sont nettement guerriers, et chez les Ioullimiden, les Chériffen sont divisés en Chériffen ordinaires et en Chériffen guerriers.

La manière de vivre des Inislimen est celle des Touaregs ; ils parlent la même langue et s'administrent entre eux sans que les Imochar interviennent. On a signalé chez eux quelques cas de polygamie ; c'est le résultat de leur islamisation progressive qui favorise cette coutume ainsi que le patriarcat déjà appliqué dans un certain nombre de tribus soudanaises.

LES IMRAD. — *Imrad* viendrait de la racine *tâmâchek égeid, égeit*, qui veut dire chevreau, petite chèvre, et du préfixe *am* qui désigne la possession. Ce qui signifie, en somme, ceux qui possèdent des chèvres.

Auparavant, en effet, les Imrad ne pouvaient posséder que des chèvres, les Imochar se réservant la propriété des chameaux.

Leur surnom est *Kel Oulli*, ce qui veut dire aussi gens des chèvres, nom qu'ils préfèrent à celui d'Imrad, qui serait pour eux quelque peu avilissant.

Ils forment des tribus inféodées aux Imochar et sont leurs vassaux.

Les Imochar ont un certain mépris pour eux et les considèrent comme des gens de basse extraction, n'étant pas de pure race touarègue ; le nom de *Tao'ia Settejet*, qui veut dire la descendance noire, leur est souvent appliqué.¹ Rien, pourtant, n'indique une infériorité raciale des Imrad par rapport aux Imochar ; si l'on veut interpréter les vieilles légendes de l'Âhaggar, tout porte à croire que les Imrad furent, dans bien des cas, les premiers occupants du pays, et que les Imochar, qui furent les envahisseurs, des conquérants qui se sont rendus maîtres du pays par la force. Le métissage avec les noirs ne peut être un critère décisif, car beaucoup de tribus Imrad ne sont pas, somatiquement, plus « négroïdes » que les Imochar. Il est vrai aussi que les Imrad sont moins rigoristes que les Imochar pour le maintien de l'intégrité des vieilles coutumes touarègues. Il y a chez eux moins de noblesse d'âme et de sentiment, comme également moins de fierté ethnique.

Si leur situation actuelle est, comme nous l'avons dit, plus florissante que celle des Imochar, ils ne s'arrêtent pas aux considérations de prestige de ces derniers, et depuis l'occupation, ils ont pu se constituer, par l'élevage et les caravanes, un revenu appréciable.

Les Imrad sont organisés par tribus, élisent un chef, et respectent, comme les Imochar, les règles matriarcales. Ils s'administrent intérieurement comme ils l'entendent, sans que l'Aménokal ou les Imochar s'immiscent dans leurs affaires.

Dans toutes les confédérations, les Imrad sont plus nombreux que les Imochar, dans la proportion de un à cinq (Touaregs du Nord) et de un à huit (Ioulimmiden).

De caractère plus pacifique que les Imochar, parce que peut-être moins virils et moins courageux, ils furent bien souvent, contre leur gré, entraînés par ces derniers dans les rezzou, et le goût du lucre aidant, ils ne furent pas longs à piller à leur tour, chaque fois qu'une bonne occasion se présentait. Ils organisaient souvent des expéditions de leur propre initiative, mais, en cas de succès, ils devaient verser une certaine part du butin aux nobles. C'était une garantie pour l'avenir, disaient les Imochar, qui savaient bien qu'un rezzi entraîne un contre-rezzi, et qu'ils étaient susceptibles de supporter,

1. Chez les Ioulimmiden ils sont désignés sous le nom de *Idinet*.

un jour ou l'autre, les contre-coups des « in conduites » de leurs vassaux.

Certains Imrad acquièrent même une renommée de grands guerriers, et des Imochar acceptèrent, devant leur supériorité, de se mettre, au cours d'un coup de main, sous leur commandement.

Chez les Ioullimmiden il existe des Imrad ordinaires, gardiens de chèvres, et des Imrad guerriers. Les premiers ne participaient pas à la guerre, alors que les autres étaient de tous les combats et, à ce titre, avaient droit au même armement que les Imochar, moins le bouclier.

Certaines tribus devinrent même militairement si fortes qu'elles réussirent à s'affranchir totalement de la tutelle des Imochar. C'est le cas des Kel Gossi de la boucle du Niger.

Des Imochar épousent parfois des femmes Imrad renommées par leur beauté, mais des cas inverses ne sont pas venus à notre connaissance. Des unions, ou plus exactement des concubinages, entre Imrad et négresses sont très courants.

Les Imrad ont le droit de posséder des esclaves noirs, qui sont employés aux travaux ménagers et au gardiennage des troupeaux.

Schirmer a dit que les Imrad de l'Ahaggar étaient des sédentaires et qu'ils étaient chargés d'entretenir les jardins¹; il a commis une erreur, due très certainement à des informations erronées. Cela est d'autant plus curieux que Duveyrier avait déjà défini exactement la situation des Imrad².

Duveyrier a traduit le mot *amrid* par le mot serf qui correspond exactement à l'expression arabe *ra'aya*, et parce que les *ra'aya* sont des sujets corvéables et contribuables que, suivant la loi musulmane, les marabouts ne doivent pas posséder. Duveyrier s'est cru confirmé dans son opinion par le fait que les Inislimen des Ajjer n'avaient pas le droit d'avoir des Imrad. Il s'agit là d'une erreur d'interprétation. Ce terme arabe employé en la circonstance ne peut convenir, car la classe sociale des Imrad touaregs n'a rien d'équivalent chez les Arabes.

Nous avons préféré le terme de vassaux qui convient mieux, à notre sens, parce que les Imrad ne sont pas corvéables à merci, qu'ils versent un droit de vassalité parfaitement défini et que leurs chefs participent à l'élection de l'Aménokal et qu'eux-mêmes possèdent des esclaves.

1. *Le Sahara*, p. 298.

2. *Les Touareg du Nord*, p. 334.

Le terme « vassaux » a d'ailleurs été adopté par Richer, Deniker, Verneau, etc....

Au Soudan, on les désigne souvent sous le nom de *Daga*, mot d'origine sonrhaf, comme le mot *Bourdame* qui désigne les Imochar.

Possesseurs d'un grand nombre de chèvres, les Imrad de l'Âhaggar sont tenus à de petits déplacements, mais ne sont pas sédentaires. Ils sont les possesseurs effectifs d'un grand nombre de centres de culture, mais ne les cultivent pas eux-mêmes ; ils emploient à cet effet des nègres du Tidikelt, les *harratines* qui jouent le rôle de fermiers et de cultivateurs.

VASSAUX ASSIMILÉS. — On assimile généralement aux Imrad des tribus qui portent le nom d'Issekkemâren et d'Irréguenâten. Celles-ci, quoique également vassales des Imochar, diffèrent notablement des Imrad au point de vue social.

Les Issekkemâren, les Irréguenâten, ne sont pas, aux yeux des Touaregs, des gens de leur race ; liés à eux par certains liens de parenté éloignés, ils sont considérés comme des mélangés, des mêlés, comme l'indique exactement leur nom ; ils sont le produit de mariages mixtes, généralement de femmes touarègues avec des Arabes ou des Berbères. Le terme d'Irréguenâten a même été étendu à des groupements issus de femmes imochar ou d'hommes imrad. Il en existe dans plusieurs confédérations ; on trouve des Irréguenâten chez les Ihâggaren ainsi que chez les Touaregs du fleuve, des Issekkemâren chez les Ihâggaren et dans la région de Tombouctou.

Socialement, ils occupent un rang plus élevé que les Imrad ; ils sont libres, et leur vassalité vis-à-vis des Imochar est beaucoup plus libérale. Ils se sont mis sous leur protection, parce que trop faibles pour assurer leur propre défense, et à ce titre, ils versent à l'Aménokal une indemnité annuelle qui porte le nom de *rharama*. Ils s'administrent exactement comme les Imrad, et ont les mêmes mœurs que les Touaregs. Extérieurement, on ne peut les en distinguer. Parlant également le tāmāhak, ils sont moins rigoristes, il est vrai, pour le maintien des traditions. Ils possèdent des esclaves, mais ne manifestent pas une répugnance aussi vive pour le travail que les Imochar et les Imrad. Il n'y a jamais d'unions entre eux et les Imochar, et elles sont assez rares avec les Imrad.

Il existe au Soudan des tribus importantes qui portent le nom de Daoussak. On les considère généralement comme

des Imrad, mais, en réalité, les Daoussak seraient des anciens bergers des Ioullimiden que l'on n'autorisait pas à porter la lance et à prendre part au combat. Ils tendent à se donner un certain caractère maraboutique et multiplient les écoles coraniques dans leurs campements.

IBORELLITEN. — On peut encore ranger parmi les vassaux assimilés, des tribus libres, jusqu'ici assez peu connues, et qui portent le nom de Iborelliten, sing. aborelli.

Ils parlent la langue tāmāhak et ne diffèrent extérieurement en rien des Touaregs, au milieu desquels ils vivent. Ils forment, dans certaines confédérations, des tribus très distinctes, ne dépendant, en général, que de l'autorité directe du chef de la confédération, tels ceux de l'Air qui sont sous le commandement de l'anastafidet des Kel-Oui¹.

Ils sont plus ou moins teintés suivant les groupes, et certains sont aussi blancs que les Touaregs. Ils se marient entre eux et peuvent être possesseurs d'esclaves et de troupeaux. Ils recherchent parfois des alliances matrimoniales auprès des Imrad, mais ces derniers, qui les tiennent en assez grand mépris, s'y refusent le plus souvent.

D'après Nicolas, les Iborelliten seraient des captifs d'une origine plus élevée². Pour de Foucauld³, aborelli, pl. ibourelliten, désigne un mulâtre d'un blanc et d'une négresse, ou inversement ; il faut ajouter, à notre sens, dont l'un des parents est de race touarègue ; et nous sommes d'autant plus persuadé que ce caractère est indispensable que de Foucauld désigne, d'autre part, le mulâtre ordinaire sous le nom d'Achar-dan, pl. ichardanen³.

Nous avons recueilli des renseignements dans les régions de Tahoua et de Gao, où éborelli désigne l'enfant issu d'un Amajer et d'une négresse non captive, ou d'une étrangère. Les Iborelliten sont donc des mulâtres issus de parents mixtes, Touareg et nègre.

Nous citerons, comme groupe d'Iborelliten, les Igdālen de

1. Les Kel-Air sont divisés en Kel-Geris et en Kel-Oui, placés sous l'autorité du Sultan d'Agadaz. Les Kel-Oui, qui seraient d'origine oran, se sont énormément métissés avec les sédentaires haoussa et se sont diminués, pour cela, aux yeux de leurs frères de race, qui les considèrent maintenant comme des nègres ; ils ont une organisation particulière et leur chef porte le nom d'anastafidet.

2. Loc. cit., pp. 579-586.

3. Dictionnaire touareg-français, t. 1, p. 79.

l'Air, les Aboghelitès dont parle Barth¹ qui seraient issus de mères touarègues (Imochar, d'après Barth) et de nègres. Il existerait au Soudan, dans la région de Niafunké, une autre tribu Iborelliten, issue de Touaregs et de Peuls, et qui se serait sédentarisée.

Il semble qu'il existe une catégorie d'Iborelliten de basse classe qui sont désignés sous le nom d'Irraouellan. Nicolas les considère comme d'anciens captifs libérés. Chudeau a signalé une tribu Irraouellan, dont les membres seraient des affranchis, ou les descendants d'anciens captifs ; il ajoute que les enfants d'un Targui et d'une esclave sont, de droit, Irraouellan.

Nous ajouterons à ces différentes définitions, qu'en Air, la femme esclave qui épouse un Targui devient libre ainsi que sa famille, et les enfants issus de son mariage sont alors appelés Ikalalen.

Parmi les Kel-Āhaggar, on ne rencontre pas de véritables tribus Iborelliten ou Irraouellan, mais il existe des hommes appartenant à ces classes sociales.

LES IKLAN. — Les Ikkan, sing. Akli, fém. sing. Taklit, sont les serfs, les esclaves des Touaregs. Le nom d'Ikkan viendrait de la racine tāmāhak *Kl* : être noir² ; et, en effet, ces gens sont étrangers à la race touarègue. Ce sont des nègres de toutes origines, jadis capturés au Soudan par les Touaregs et réduits en esclavage. Ils forment une classe à part, mais qui n'est pas tribale, sauf lorsqu'ils sont affranchis sous conditions ou entièrement. Ils portent alors le nom d'Ikkan-n-égef, ou d'Iderfan, suivant qu'ils se trouvent dans l'un ou l'autre cas.

Ils ont fait souche chez les Touaregs et donné naissance à une race nouvelle, aux caractères les plus variés d'où l'élément blanc n'est pas exclu.

Les esclaves sont employés à la garde des troupeaux, aux travaux ménagers du campement ; ils partagent la vie de leurs maîtres et, à leur contact, ont acquis un caractère indépendant qui leur fait aimer la liberté du nomadisme, à tel point qu'il leur serait, actuellement, bien difficile de reprendre la vie sédentaire de leurs ancêtres. Ceux de l'Āhaggar se sont parfaitement adaptés au désert et possèdent des qualités physiques de sobriété très supérieures à celles de leurs frères de

1. Ouv. cit., t. I, p. 204.

2. NICOLAS, ouv. cit., pp. 579-586.

race du Soudan qui, lorsqu'ils y sont transportés, éprouvent des difficultés à y vivre.

L'Akli est corvéable à merci. Il doit tout son travail à son maître, il est sa propriété, mais il reçoit quelques avantages et peut disposer de quelques jours de travail par semaine pour lui-même.

Dans l'Ahaggar, les Iklan sont parfaitement bien traités par leurs maîtres, auxquels ils sont très attachés ; ils partagent les repas avec eux et subissent, d'une humeur égale, la bonne ou la mauvaise fortune dont jouit le campement. Leurs enfants sont élevés avec ceux des Touaregs et sur le même pied qu'eux.

Ils bénéficient de certaines règles humanitaires qui font honneur aux Touaregs, et c'est ainsi qu'un esclave trop jeune ou trop vieux, ne peut pas être libéré et doit être entretenu par son maître.

Les Iklan se lèguent par héritage ; ils peuvent être possesseurs d'animaux, dont ils ont alors l'usufruit ; mais à leur mort, ces animaux reviennent à leurs maîtres et non à leurs propres enfants.

Les Imochar, les Inislimen, les Imrad, ont tous les droits sur leurs esclaves ; ces derniers ne peuvent pas se marier sans leur consentement. Généralement, lorsqu'il y a un homme et une femme esclaves dans le même campement, on les marie, et l'homme reçoit une chèvre qu'il rend comme dot à sa femme. Si l'esclave veut chercher lui-même sa femme, et qu'il la trouve dans un autre campement, il ne reçoit rien de la part de son maître, et doit trouver lui-même les moyens de payer la dot de sa femme, ordinairement fixée à dix chèvres. Les esclaves préposés à la garde des troupeaux et qui, par leur occupation, sont souvent absents du campement, ne se marient généralement pas. « Ils cherchent leur petit profit où ils peuvent », disait le Père de Foucauld.

Les Touaregs prennent souvent des femmes esclaves comme concubines ; ils y trouvent plusieurs avantages ; en premier lieu, ils n'ont pas de dot à payer et, en second lieu, ils ont affaire à une femme qui se soumet à leurs caprices plus facilement qu'une femme de leur race, et qu'ils peuvent changer à leur gré. Les enfants issus de ces concubinages sont libres, mais ne font pas partie de la classe de leur père. Ce dernier les reconnaît comme les siens, mais ils sont moralement considérés comme des esclaves. Ils peuvent cependant hériter de leur père.

Les femmes touarègues de la classe noble, qui ont des rapports avec les Iklan, sont déconsidérées auprès des leurs ; mais le fait ne serait pas très rare, paraît-il, d'autant plus qu'une légende prétend que les rapports entre femmes imochar et captifs sont stériles.

Les Iklan ont des mœurs très corrompues, coutumiers de pèderastie et d'autres vices. Voler, mentir, sont dans leur instinct, défauts qui se trouvent du reste chez la plupart des noirs soudanais.

C'est ainsi qu'ils ont l'habitude, lorsqu'ils gardent les chèvres au pâturage, de les têter. Aussi, dans certains campements, ne reçoivent-ils jamais de lait, puisqu'on suppose avec raison qu'ils se sont servis les premiers. Certains maîtres, pour se garantir contre ces rapines, n'hésitaient pas à cadénasser la bouche des gardiens de leurs troupeaux, en leur perforant les lèvres. Il y a quelques années, il y avait encore dans l'Āhaggar une vieille femme qui avait subi cette mutilation.

Ils vivent avec leur maître dans une grande familiarité et quelques-uns ont mérité leur confiance, soit par leur intelligence, soit par leur courage au cours des rezzou. L'ancien Aménokal de l'Āhaggar, Moussa ag Āmāstan, était toujours accompagné de son nègre Chernach, et les faits de guerre qu'ils accomplirent ensemble font encore l'objet aux veillées des campements des récits les plus merveilleux.

Un esclave peut demander à changer de maître lorsqu'il est maltraité ou qu'il espère des avantages supérieurs ; comme généralement le Targui ne veut pas se séparer gratuitement de son esclave, ce dernier a recours à un subterfuge qui consiste à couper l'oreille à un animal du troupeau du maître à qui il veut désormais appartenir, ou à commettre une déprédation du même ordre. Ce délit entraîne un droit de vie ou de mort sur l'esclave qui en est l'auteur, au profit de la personne lésée et dans la pratique, suivant la coutume admise, cet esclave devient automatiquement sa propriété. Dans les cas de ce genre, les deux parties se sont ordinairement mises d'accord, au préalable.

On doit aux Iklan l'introduction d'une quantité de mots et d'expressions nouvelles dans la langue tāmāhak, tous naturellement d'origine soudanaise. Ils ont un langage très grossier et écorchent abominablement la langue de leurs maîtres, au point d'en faire un véritable argot.

Ils ont gardé beaucoup de traits de leur folklore que l'on

retrouve dans les danses, les scènes mimées qu'ils organisent, entre eux, lors des réjouissances publiques ou des événements de la vie familiale de leurs maîtres.

L'évolution sociale, due à l'occupation française, entraînera, dans un temps indéterminé, la disparition du servage qui, il faut le préciser, n'a pas le caractère inhumain que l'on pourrait lui supposer.

Il aurait été maladroit d'imposer immédiatement la libération des Iklan et c'eût été contraire à leurs propres intérêts. Des tentatives faites en ce sens au Soudan ont donné des résultats déplorables. Les Iklan libérés du jour au lendemain sont des déclassés ; ils ne peuvent et ne veulent se remettre au travail de la terre et se trouvent alors dans l'impossibilité de gagner leur vie.

La disparition de l'esclavage se fera progressivement et individuellement ; elle se produit lentement, mais inexorablement, et elle apportera des transformations sociales importantes chez les Touaregs.

On peut déjà observer cette évolution chez les Ioullimiden, en Adrar, et surtout aux environs de Tombouctou, où les femmes Imrad s'emploient dorénavant elles-mêmes à piler le mil et à faire les gros travaux de ménage, jusqu'alors réservés aux captifs.

IKLAN-N-EGEF. — La libération des captifs a d'ailleurs existé de tous temps chez les Touaregs sous des formes plus ou moins atténuées.

Elle peut avoir plusieurs causes et en premier lieu, le sur-nombre des captifs qui constitue une quantité de bouches inutiles à nourrir. Les Touaregs ont donc rendu une demi-liberté à un certain nombre d'entre eux qu'ils ont chargés de la garde de leurs troupeaux. Ce sont les Iklan-n-Egef, ou captifs de dune. Au Soudan, on les désigne souvent sous le nom de *Bella* ou de *Bouzou*.

En deuxième lieu, des captifs peuvent être libérés par générosité pour récompenser des services rendus ; ils portent alors le nom d'Iderfan.

Les *Bella*, sans être affranchis définitivement, vivent librement, et les Touaregs les laissent gagner leur vie comme ils l'entendent. Beaucoup, en dehors de la garde des troupeaux, se livrent à de petites industries. Ils ramassent du bois qu'ils vont vendre dans les centres citadins, fabriquent du charbon

de bois pour la même destination, et quelques femmes se sont faites potières.

Ils s'organisent alors en tribus, et vivent en nomades sous la tente, comme les Touaregs, pratiquent l'endogamie, mais restent inféodés à une tribu imochar ou imrad. En cas de conflit, ils prennent fait et cause pour leurs maîtres, participent aux combats comme fantassins et sont armés de javelots.

On connaît plusieurs de ces tribus dans la région de Tombouctou, chez les Igouadaren et les Tenguéréguifs, dans la région de Gao, chez les Ioulimmiden, chez les Kel Dinnik (Ioulimmiden de l'Est) de la région de Tahoua, mais il n'en existe pas chez les Ihäggaren.

Dans l'Ahaggar, il n'y a d'Iklan-n-Egef qu'à titre individuel.

IDERFAN. — Le mot Iderfan vient de la racine sederf : affranchir, par amplification, qui n'est plus capable de rendre de bons services ¹.

En principe, on ne peut se débarrasser, en l'affranchissant, d'un esclave atteint par l'âge ou dont le rendement de travail a baissé.

En fait, le cas se présente de temps en temps, surtout chez les Touaregs soudanais. Mais l'affranchissement peut être le résultat d'un geste de pitié de la part du maître. D'autres fois, certains ont été affranchis en bloc en récompense d'une action d'éclat. Nicolas cite dans le centre de Tahoua la fraction actuelle des Tamjert qui furent affranchis après la bataille d'Izerwan où ils avaient courageusement résisté aux Kel Ahaggar (1898). Beaucoup d'Iderfan reviennent à la culture, ils vivent souvent avec les sédentaires, avec lesquels ils s'allient ; ils rendent de menus services à ces derniers, en gardant leurs troupeaux.

Nicolas les assimile aux Harratines des Kel Ahaggar. Cela n'est qu'en partie justifié, car s'il est vrai que quelques anciens esclaves travaillent dans les centres de culture de l'Ahaggar, la majorité des Harratines sont des nègres du Tidikelt, qui viennent s'employer librement chez les Touaregs. Il ne faut donc pas confondre les Harratines avec les Iderfan.

Comme pour les Iklan-n-Egef, il n'existe d'Iderfan dans l'Ahaggar qu'à titre individuel.

LES ENADEN. — Les Enaden, sing. Enad, forment la caste artisanale des Touaregs ; au Soudan, on leur donne le nom de

1. NICOLAS, *ouv. cit.*, pp. 579-586.

garassa ou de *gargassa*, qui est très probablement d'origine sonrhal.

Le mot Enaden viendrait de *enad* qui veut dire l'autre, par amplification « ceux que l'on ne nomme pas »¹. C'est que les Enaden constituent une caste fermée, méprisée et maudite par les Touaregs dont la répulsion pour le travail manuel est bien connue.

Leur rôle consiste à fabriquer pour les Touaregs tout ce dont ils peuvent avoir besoin, armes, ustensiles de vaisselle en bois, piquets de tente, selles de méhari, objets de harnachement.

En plus, ils exercent volontiers le métier de barbier-chirurgien, et au moyen de petits instruments qu'ils fabriquent, pratiquent adroitement des saignées, posent des ventouses, les scarifient et font d'autres petites opérations du même genre, y compris l'extraction des dents. Ils sont rémunérés pour leurs travaux lorsqu'ils travaillent pour les tribus, ou bien, s'ils sont attachés à un maître, ce dernier les a entièrement à sa charge.

Les Touaregs, qui les méprisent cordialement pour leur origine obscure et leur profession servile, reconnaissent leurs qualités dont ils sont bien heureux de profiter. Ils les craignent également beaucoup, car ils leur attribuent des pouvoirs extraordinaires de sorcellerie et de magie. Possesseurs du feu, maltraitant la terre et les minerais en les battant, ils sont placés dans un monde à part, habité par les génies avec lesquels ils sont susceptibles d'entrer en relation. Si les marabouts musulmans se font volontiers marchands d'amulettes que les Touaregs apprécient, ces derniers n'hésitent pas, le cas échéant, à aller en demander de préférence aux Enaden.

Les Enaden sont encore méprisés parce que, sans principes moraux, ils jouent volontiers le rôle d'espions, de traîtres, épiant les Iklan et la femme de leur maître, se faisant également les entremetteurs des amoureux. Comme les bouffons de notre moyen âge, ils ont le droit d'accéder partout, y compris chez les femmes et tout le monde trouve cela naturel, car c'est un droit qui leur est presque reconnu.

Ils participent parfois au rezzou et ont la réputation de se battre bravement, mais personne ne veut rester à côté d'eux pendant le combat, car ils possèdent, paraît-il, des talismans tellement puissants que les javelots dirigés sur eux dévient

1. NICOLAS, *ouvr. cit.*, pp. 579-586.

de leur route et risquant d'atteindre ceux qui sont proches. Le Touareg ne tue jamais un Enad, car cela porte malheur et l'Enad s'en vengerait par delà la tombe.

Dans les tribus soudanaises, ils portent le nom d'*ag'gou*, pl. *ag'gouten* et jouent parfois le rôle de bouffons (griot). Certains sont musiciens et conteurs d'histoires. Ce rôle n'est pas généralisé, mais c'est ainsi que l'Aménokal des Tengué-réguijs, Chéboun, a plusieurs griots attachés à sa personne. Ils se vengent des gens qui ne sont pas assez généreux à leur égard en faisant contre eux des chansons satiriques auxquelles les Touaregs sont souvent sensibles.

Tout leur est bon pour gagner un peu d'argent, qu'ils dépensent, d'ailleurs, aussi vite qu'ils le reçoivent. Un forgeron a toujours des dettes, mais on lui fait crédit parce que l'on sait qu'il sera toujours assez malin pour s'en acquitter un jour.

Il faut reconnaître que les Enaden ont souvent l'esprit très ouvert, sont doués d'une intelligence supérieure à la moyenne de la plupart des Touaregs, et c'est pourquoi ils ont parfois occupé des places de confiance auprès des principaux chefs qui les ont utilisés, comme émissaires ou comme interprètes, voire même comme conseillers.

C'est ainsi que lors de la mission Hourst, en 1896, Madidou, Aménokal des Ioullimiden, délégua officiellement l'un d'eux à Gao, pour traiter avec l'officier français.

Les Enaden vivent, soit en campement groupé, soit par tentes isolées, ou même individuellement ; ils sont attachés à un chef ou à une tribu.

Etrangers à la race des Touaregs, ils rentrent malgré tout dans les composantes de la grande famille des voilés, car la vie



FIG. 17. — Davier à extraire les dents et appareil utilisé pour les déchausser.

des uns et des autres est souvent confondue. Ils parlent le tāmāhak et plus particulièrement, un dialecte spécial : *le tenet*, compris d'eux seuls et qui a un caractère un peu secret. Ce dialecte est inconnu dans l'Ahaggar.

La légende leur attribue un ancêtre commun du nom de Tamamenet et toutes leurs fractions auraient vu le jour dans

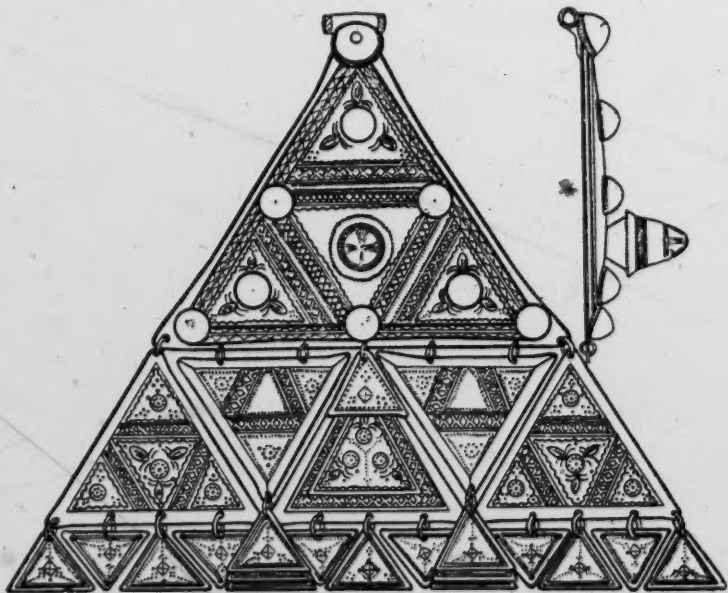


FIG. 18. — Pendentif pectoral en argent porté par les femmes de l'Ahaggar. On retrouve dans la composition les motifs triangulaires communs à l'art kabyle et à certaines tribus berbères de l'Atlas.

l'Ādrar des Ifōras. Leur véritable origine est certainement des plus obscures ; on dit volontiers qu'ils sont les descendants des juifs installés jadis au Touat, dans l'oasis de Tamentit d'où ils furent chassés, à la fin du x^ve siècle par les marabouts arabes. Il est plausible qu'un certain nombre de juifs de Tamentit, en particulier ceux qui pratiquaient le métier de forgerons ou de bijoutiers, très en honneur chez eux, aient trouvé refuge chez les Touaregs. Peut-être ces derniers reçurent-ils, par leur intermédiaire, une influence artistique nouvelle. Leur con-

naissance du feu et du traitement des minerais a dû permettre, chez les Touaregs, l'introduction sur une plus grande échelle de l'industrie du fer ainsi que l'emploi d'instruments en métal qui, auparavant, ne devait certainement pas être très développé, les techniques des pasteurs nomades se limitant généralement au cuir et au bois. La parenté artistique des bijoux de Tamentit avec celle de l'orfèvrerie juive de l'Afrique du

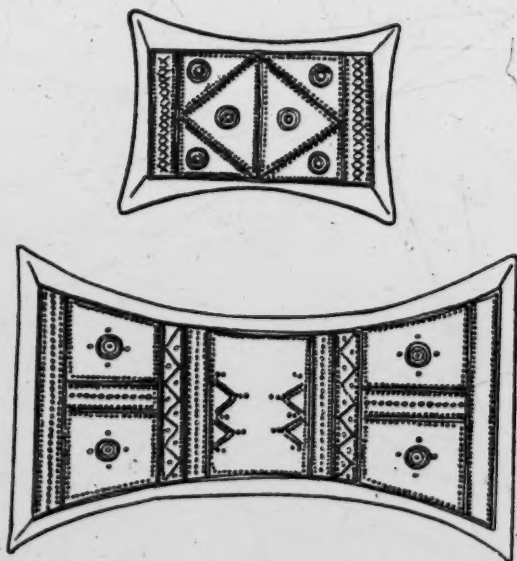


FIG. 19. — Amulettes en argent, portées par les hommes sur le cimier de la coiffure.

Nord, d'une part, et celle actuellement en honneur chez les Touaregs d'autre part, n'est pas douteuse, et peut justifier l'opinion de l'origine israélite d'une partie des Enaden. Mais des éléments soudanais ont également contribué à la formation somatique du groupe, et c'est à travers ce mélange hétéroclite qu'il faut voir l'art touareg si particulier, à la fois lourd dans ses formes et délicat dans le détail.

Les Enaden de l'Ahaggar sont peu nombreux. Ils comprennent cinq ou six familles récemment fixées dans le pays à la suite de razzia dont ils furent l'objet de la part des Ihägga-

ren. La plupart sont originaires de l'Âdrar des Ifôras et étaient inféodés à la tribu Kounta, ou Dâg-Ech-Cheich. L'origine des familles les plus anciennement connues ne remonte pas à plus de deux générations. Ce sont celles d'Ehellellou, qui a laissé une descendance, de Badahol et de Mohamed, disparues aujourd'hui, et de Rati dont la descendance est actuellement fixée chez les Tâitok.

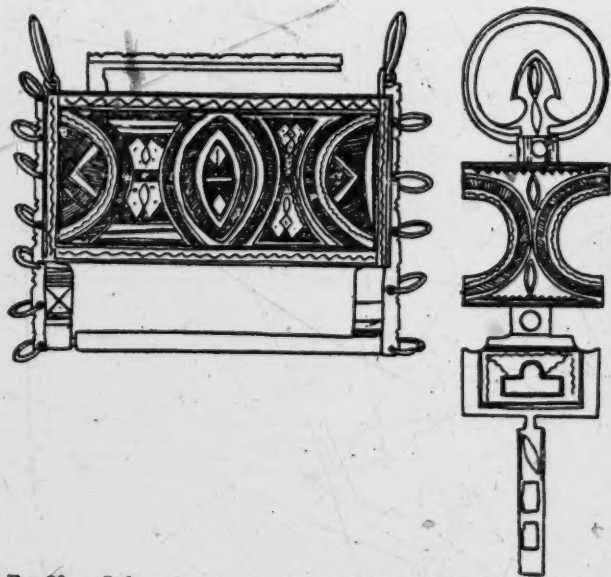


FIG. 20. — Cadenas touareg et sa clef. Cuivre damasquiné d'étain et fer.

Au temps de l'Aménokal Attici (1899), il y avait un chef des forgerons du nom d'Alamine dont le rôle était de surveiller et de répartir le travail, de mettre au pas les forgerons nouvellement capturés au Soudan et qui avait aussi un pouvoir judiciaire.

L'endogamie était auparavant la règle générale, mais depuis l'occupation, elle subit de nombreuses entorses, et les artisans prennent souvent femme parmi les Harratines et les Eklan.

Leur industrie est limitée à la fabrication de bijoux, de cadenas, de couteaux, de quelques ustensiles en bois et ils s'occupent surtout de réparer les objets détériorés.

ORGANISATION SOCIALE

179

Au Soudan, les Enaden sont beaucoup plus nombreux, et c'est pourquoi, on y trouve des industries beaucoup plus développées, d'autant plus qu'ils disposent de matières premières également plus variées et plus abondantes.

Les Enaden ne versent aucun impôt de vassalité. Socialement ils occupent une place intermédiaire entre les Imrad et les Iklan. Ils peuvent même, dans certains cas, posséder des captifs, et beaucoup disposent d'une aisance que ne connaissent pas les Imrad, ni même certains Imochar.

CHAPITRE II

CONFÉDÉRATION DE L'ĀHAGGAR

Les traditions orales des Touaregs du Nord prétendent que ceux-ci sont originaires de la ville d'Es-Souq, dans l'Ādrar des Ifôras, connue dans l'antiquité sous le nom de Tādemeka, et qui se trouve à égale distance de Tombouctou et d'In Salah.

On retrouve également cette tradition chez les Ioullimminen et dans toutes les fractions campées actuellement en Ādrar et sur les bords du Niger, ce qui suppose, dans leur esprit, l'idée d'une origine commune.

Une autre légende, qui aurait pour origine des écrits arabes, fait remonter l'arrivée des Ihāggaren dans leur habitat actuel au xvi^e siècle. Auparavant ils auraient été fixés aux Ājjer et au Fezzan.

Comme nous l'avons déjà rapporté, les nobles de l'Āhaggar prétendent, d'autre part, être d'origine chérifienne, issus des Edrissides de Fez. Cette prétention ne peut trouver créance qu'à propos de quelques familles ayant contracté alliance avec des marabouts venus s'installer chez eux. La tradition rapporte, en effet, que des chérifs arabes vinrent se fixer chez les Touaregs après l'islamisation et y prirent une grande autorité. Profitant alors de l'anarchie qui régnait chez eux, entretenue par de constantes rivalités de clans, des chérifs s'emparèrent du pouvoir qu'ils surent conserver longtemps. Ces chérifs appartenaient à la famille des Imenân, les « Sultans », qui firent souche en épousant des femmes touarègues de haute naissance, constituant ainsi une nouvelle noblesse, et qui maintinrent longtemps leur autorité grâce à l'appui d'une importante tribu, celle des Imanrassâten, issue des Arabes de l'Est.

Les Sultans Imanan groupaient alors sous leur autorité les Touaregs de l'Āhaggar et du Tassili-n-Ājjer ; mais le caractère national, aiguisé par la vitalité des vieilles coutumes berbères, finit par se réveiller chez les Touaregs. A la suite d'exaction de la part des Imanan, plusieurs tribus se soulevèrent

CONFÉDÉRATION DE L'AHAGGAR

181

dans un sursaut d'indépendance, et un noble Ājjer du nom de Biska, de la fraction des Oûraren, tua de sa main le Sultan Imenân Goma. Ce fut l'origine d'une suite de guerres entre la tribu des Oûraren, qui se fit la championne de l'indépendance, et les Imanan et leurs alliés Imanrassâten, lutte dans laquelle les Oûraren, après des combats tantôt heureux, tantôt malheureux, finirent par triompher.

A la suite de ces événements, la suzeraineté des Imanan fut désormais détruite et les successeurs de Goma qui portaient toujours le titre d'Aménokal, essayèrent en vain, au cours de luttes interminables, de rétablir leur autorité.

Le Sultan Goma fut tué vers 1650, et c'est de cette époque que date l'indépendance des tribus de l'Āhaggar, qui profitèrent de cet événement et de la lutte Oûraren-Imanrassâten pour s'affranchir du joug des Imenân.

Les nobles de l'Āhaggar ne formaient, à l'origine, qu'une seule tribu, celle des Kel Ehan Mellen, divisée en quatorze fractions qui, suivant les nécessités du pâturage, essaimèrent et se détachèrent de la branche originale. Les Kel Ehan Mellen auraient habité primitivement au Tidikelt, d'où ils auraient été chassés par l'invasion arabe. Il ne reste d'eux, à l'heure actuelle, que les Tégéhé-n-as-Sakal, les Tégéhé-n-agg-Ali et les Kel Ehan Mellen-ouan-Taghert.

A un moment donné, l'une de ces tribus disparues, celle des Tégéhé-n-ou-Sidi, détint le pouvoir dans l'Āhaggar, mais elle s'affaiblit progressivement par des mésalliances, au profit des tribus actuelles des Kel Réla, des Tāitok et des Tégéhé-Mellet, qui, petit à petit, absorbèrent les autres fractions.

Parmi les Kel Réla, on retrouve aujourd'hui les derniers éléments des trois tribus citées issues des Kel Ehan-Mellen.

Kel Réla, Tāitok, Tégéhé-Mellet, jouissaient chacun de leur côté de la plus complète indépendance mais, par suite d'héritages politiques, les Kel Réla devinrent les plus importants et les détenteurs du tobol.

Plus tard, vers 1755, profitant de la faiblesse de l'Aménokal Salah, dit Mokhamed el Khir, Tāitok et Tégéhé-Mellet obtinrent une répartition des tribus imrad entre les trois groupes, tout en reconnaissant toujours l'autorité de l'Aménokal. Mais les Tāitok insatisfaits de ces avantages pourtant considérables, auraient voulu s'emparer du tobol des Ihāggaren, ce qui déclencha une suite de luttes intestines avec leurs cousins Kel Réla.

Lorsque les Touaregs de l'Ahaggar firent leur soumission à la France, les Tăitok et les Tégéhé-Mellet furent organisés en tobol libre et leur chef porta le titre d'aménokal, tout en reconnaissant l'autorité de l'aménokal de l'Ahaggar, Moussa ag Āmāstan qui venait d'être intronisé par les Français. Le chef des Tăitok Aziouel et celui des Tégéhé-Mellet Ser'ir ag Bedda, acceptèrent cette vassalité sans la discuter, mais par la suite, ils soulevèrent des difficultés sans nombre. Cette politique, qui avait été instaurée pour renforcer l'autorité de Moussa ag Āmāstan, nous valut plusieurs déboires et, dès 1910, le Capitaine Niéger, Commandant l'Annexe du Tidikelt-Hoggar interpréta la dissidence des deux tribus imrad des Āit Loaien, et des Kel-i-n-Toūnin, comme le début de complications graves.

On put mesurer sa clairvoyance au cours de la révolte de 1916-1918, et la mésentente entre Kel Réla et Tăitok persiste encore aujourd'hui. Mais les Tăitok et les Tégéhé-Mellet ayant participé à la révolte de 1916-1918, et leurs chefs n'ayant pas répondu à la confiance qui avait été mise en eux, furent replacés sous l'autorité directe de l'Aménokal de l'Ahaggar avec le titre d'amrar.

TOBOL DES KEL RELA

Le Tobol des Kel Rela est le plus important de l'Ahaggar et son chef est en même temps l'Aménokal de la Confédération.

Il est formé par un certain nombre de familles nobles dont plusieurs sont réduites à une ou deux tentes. Ce sont les Inemba, les Iboglân, les Ikerremoién, les Tégéhé-n-āgg-Ali, les Tégéhé-n-as-Sakal, qui toutes ont droit au tobol, et les Kembiden, les Oulad el Goute, les Oulad Amechaoui, les Oulad Ibra qui à la suite de mésalliances n'ont plus droit au tobol.

La légende raconte que les nobles Kel Rela eurent pour ancêtre une femme du nom de Ti-n-Hinân, venue du Tafilalet avec sa servante Takamat. Ses gens portaient alors le nom de Kel Ehan Mellen — qui veut dire « gens des tentes blanches » — par opposition à une autre tribu, les Issetafenine, « gens des tentes noires », qui seraient les ancêtres des Ioullimmiden.

Plus tard, la fraction dominante fut celle des Tégéhé-n-

ou-Sidi, qui était celle de l'ancien Aménokal Sidi, et dont faisaient partie les Kel Rela, les Tâitok, les Tégéhé-Mellet.

Une autre fraction se forma sur ces entrefaites, celle des Ikerremôien. L'ancêtre de cette tribu, nommé Akerremoï, était d'origine Iguérissouten, de l'Air, et avait épousé une femme noble de l'Ahaggar, fille de tobol, et dont le descendant le plus célèbre fut l'Aménokal Moussa ag Amâstan.

Quant aux Iboglân, ils ont pour ancêtre le nommé Khaita, frère de Sakal, le chef des Tégéhé-n-as-Sakal, qui avait épousé une femme des Kel Réla.

Les Tégéhé-n-agg-Ali donnèrent naissance aux Inemba, et leur nom disparut avec les derniers hommes de cette vieille tribu.

D'après les légendes recueillies auprès des Touaregs de l'Ahaggar, Ti-n-Hinân aurait eu sept filles dont trois eurent des enfants qui sont à l'origine des tribus actuelles. La première aurait engendré les Iboglân et les Inemba, la deuxième, les Ikerremôien et les Kel Ehan Mellen, la troisième, les Kel Rela, les Tâitok, les Tégéhé-Mellet.

Interprétons la légende en disant que c'est dans les différentes tribus citées que l'on retrouve les descendants des trois filles de Ti-n-Hinân.

D'après une autre légende répandue dans l'Ahaggar et qu'a rapportée M. Benhazéra¹, Ti-n-Hinân aurait eu trois descendantes qui seraient les ancêtres des trois principales familles nobles de l'Ahaggar, sans que l'on sache combien de générations les ont séparées. Ce sont :

Tinirt : l'antilope, qui serait l'ancêtre des Inemba ;

Tahenkat : la gazelle, qui serait celle des Kel Rela, et

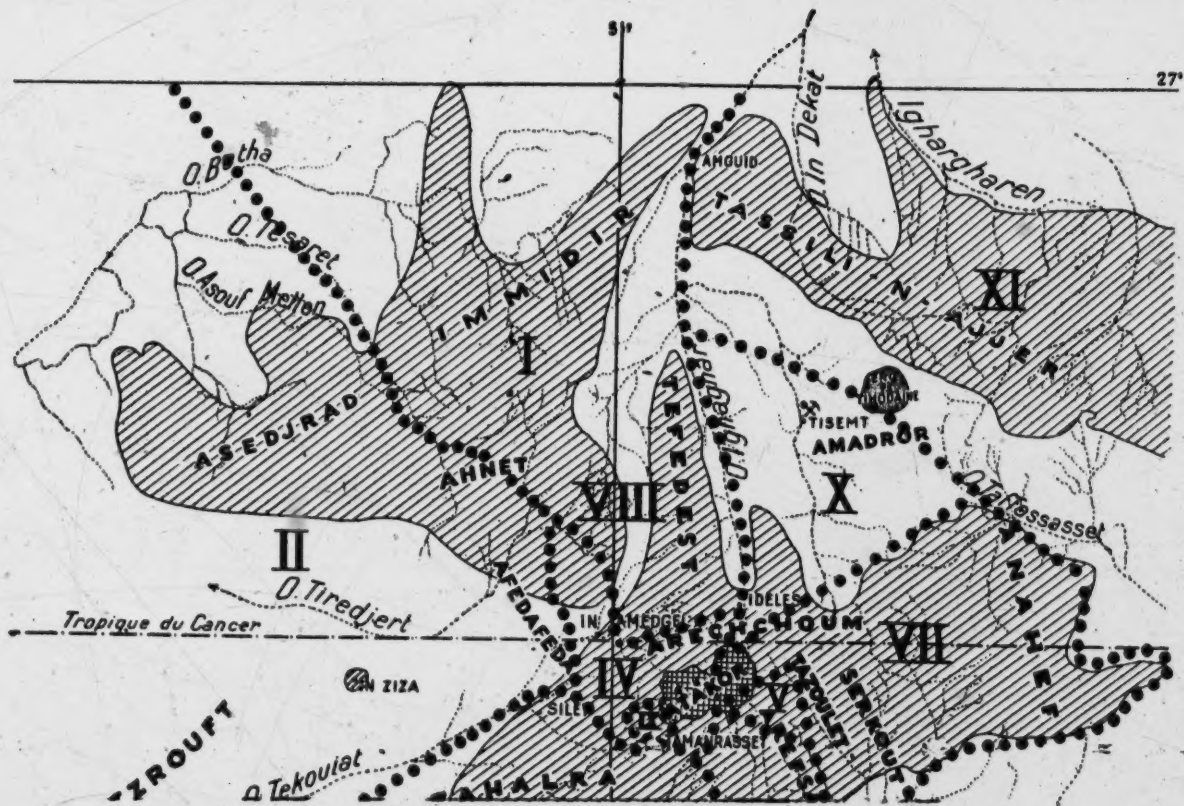
Tamerouelt : la hase ou femelle du lièvre, qui serait celle des Iboglân.

C'est à Kella, descendante de Tahenkat, et mariée à Sidi ag Mohamed el Kheir que les Kel Rela (altération du mot Kella) doivent leur droit au tobol.

Les Kel Rela ont gardé avec précision le souvenir de la filiation de leurs aménokalen depuis Sidi ag Mohamed el Kheir jusqu'à l'Aménokal actuel. Auparavant les filiations étaient établies par les femmes, mais à part quelques-unes d'entre elles, leurs noms ont été oubliés. Cette démarcation très nette et qui date du XVII^e siècle indique une modification profonde

1. *Six mois chez les Touareg du Ahaggar*, p. 92.

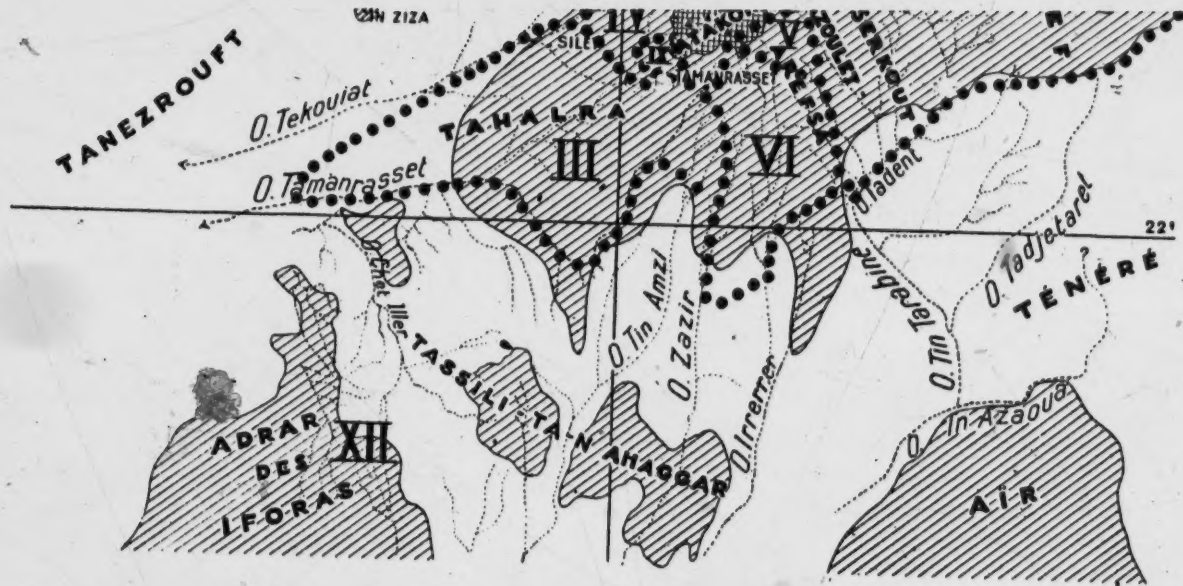
[p. 184]



1: Lhote

MS25 Tuareg

[P.185]



1. Issekem'ron.

S. f. Kel In-Rhar'.
Kel Amgid.
Kel Tâledest.
Kel Immlâir.
Ihâinouch-Hâda.
Isselauriaten.
Kel In-Toûnin.
Kel Terourirt.

IV. Terrains de nomadisation des tribus de l'Ahaggar.

II. Tâltok et Kel Ahnet.
III. Ikekchem lden.
Ikân-en-Tâoussit.
Tégé-h-n-Essa.
IV. Dâg-Râli.
Ibetteuâten.
Irreguénâten.
V. Kel Tâzolet.
VI. Agouh-en-Tehlé.

VII. Ait Louan.
VIII. Tégé-h-Mellet.
IX. Ikadelen.

X. Zone des salines ouverte à toutes les tribus ;
mais propriété de l'Aménokal.

XI. Touaregs Ajjer.

XII. Zone de nomadisation exceptionnelle des
Ibetteuâten, des Irreguénâten, des Ika-
delen et des Kel Ahnet.

Échelle : 1/5.000.000.

1: Lhote

MS25 Tuareg

dans les règles successorales et une atténuation marquée du régime matriarcal absolu.

A l'Aménokal Sidi ag Mohamed el Kheir (1750 env.) ont succédé :

- Younès ag Sidi (vers 1790) ;
- Ag Mama ag Sidi (en 1830) ;
- El Hadj Ahmed ag El Hadj el Bekri (1830-1877) ;
- Aïtarel ag Mohamed Biska (1877 à 1900) ;
- Attici ag Amellal, nommé en même temps que
- Mohamed ag Ourzig (1900-1905) ;
- Moussa ag Amāstan (1905-1920) ;
- Ākhamouk ag Yema (1920-1941) ;
- Meslah ag Āmyas 1941-

SIDI AG MOHAMED EL KHEIR AG SALAH, marié à Kella, arrière-petite-fille de Tahenkat, elle-même fille de Ti-n-Hinān, ancêtre des Touaregs de l'Ahaggar. Il eut neuf enfants, dont six filles, qui sont à l'origine de toutes les grandes familles actuelles au sein desquelles furent pris les aménokalen suivants ; il est le fondateur de la tribu des Tégéhé-n-ou-Sidi.

Il mourut vers 1790, après avoir, semble-t-il, cédé à toutes les demandes des Tāitok et des Tégéhé-Mellet, au sujet de la répartition des Imrad. Il eut à supporter une guerre contre les Tāitok, finit par les vaincre, et la paix fut signée. Ses deux fils épousèrent alors deux femmes des Tāitok.

YOUNÈS AG SIDI, succéda à son père. Il était l'aîné des enfants de Sidi ag Mohamed el Kheir. Il épousa une femme des Tāitok, de qui il eut un fils, Améchaoui qui, par le sang de sa mère, devint plus tard Amrar des Tāitok.

AG MAMA AG SIDI, était le frère de Younès ag Sidi et deuxième fils de Sidi ag Mohamed el Kheir. Comme son frère, il épousa une femme des Tāitok dont il eut un fils, Mohamed, qui devint plus tard, également, Amrar des Tāitok. Ag Mama mourut centenaire.

EL HADJ AHMED AG EL HADJ BEKRI, était le petit-fils de Sidi ag Mahomed el Kheir, par la fille de ce dernier, Zahra, qui s'était mariée avec El Hadj Bekri, de la tribu des Ifōras. Il était le neveu de l'aménokal précédent, étant fils aîné de la sœur aînée. Il eut à lutter contre les Tāitok dont l'un, Mohamed ag Mama, fils du précédent aménokal, aurait voulu lui succéder.

Sous son règne éclata une longue guerre avec les Ājjer, alors que les Ihāggaren avait pris fait et cause pour les descendants du Sultan Imānen. Il fut tué au cours de cette lutte.

ÂITAREL AG MOHAMED BISKÂ, était le petit-fils de Sidi ag Mohamed el Kheir, par sa troisième fille Aménéna, mariée à Mohamed Biska, de la tribu des Tégéhé-Mellet.

Par rapport à l'aménokal précédent, il était son cousin germain, fils aîné de la sœur de son père. Il eut une vie très mouvementée ; il dut lutter contre les Âjjer sur lesquels il remporta une grande victoire à Edjmidhan, et fut en butte aux attaques des Tâitok. C'est sous son aménokalat que fut massacrée la mission Flatters, massacre dont il porte la plus grande responsabilité.

Il mourut en 1900, laissant une fille qui épousa Âmayas ag Khelbi, dont elle eut un fils, Meslah, aujourd'hui Aménokal de l'Ahaggar.

ÂTTICI AG ÂMELLAL était le neveu du précédent Aménokal, comme fils aîné de sa deuxième sœur. Il fut nommé en même temps que son cousin MOHAMED AG OURZIG, fils aîné de la sœur aînée d'Âitarel, à qui devait normalement revenir le tobol, mais qui, âgé et sans énergie, ne put affirmer ses droits. Ce fut une longue période d'anarchie dont les Imrad eurent à subir les conséquences, et qui prit fin avec l'occupation française et la nomination de Moussa ag Âmastan.

MOUSSA AG ÂMASTAN, cousin d'Âttici, arrière-petit-fils de Sidi Mohamed el Kheir par la dernière fille de ce dernier, Tar'aoussist et par sa grand-mère Tiguent, était né vers 1865, de mère Kel Rela, mais son père était des Ikerremolen. Ce dernier, d'esprit très averti, aurait déconseillé le massacre de la mission Flatters, quoiqu'on ait assuré qu'il y eût participé.

Moussa était jeune lorsque son père mourut et il fut élevé par son oncle Âmdor. Ce dernier vivait avec les Ifôras de l'Âdrar et c'est là que Moussa fit la connaissance d'un marabout Kounta de grand renom qui avait établi son centre religieux à Teleya et qui devait avoir sur lui une grande influence.

Plus tard, il vécut toujours au Nord de l'Âdrar, ce qui lui permettait de faire des incursions chez les Ioullimiden, les Ifôras, les Idnân, les Kounta, les Bérabiches qui, pour obtenir la tranquillité, finirent par lui payer une redevance. Mais Moussa ag Âmastan ne razziait jamais les pauvres ni les faibles, et il s'en faisait, au contraire, le protecteur.

Les Tâitok ayant été razzies par les Kel Tâdelé (de l'Air), ils accusèrent Moussa, et de ce jour data l'animosité qui régna toujours entre eux par la suite. Son frère ayant été tué par les Ioullimiden, il organisa un rezzou composé de Kel Tâdelé,

de Tâitok et d'Ifôras ; mais en route, les Tâitok pillèrent les troupeaux des Kel Tâdelé ; Moussa, profondément indigné de cette conduite, n'hésita pas à se jeter sur les Tâitok pour les châtier et reprendre leurs prises. Les Ihäggaren s'indignèrent de ce geste et demandèrent à Moussa de rendre aux Tâitok les animaux razziés. Il refusa et se retira chez l'Aménokal des Ioullimmiden, Firhoun, où il s'employa à rétablir la paix entre ses hôtes et les Ihäggaren. Il en fit autant avec les Kel Air, ce qui permit aux Issekkemâren et aux Imrad de se rendre au Soudan pour leurs affaires, et contribua pour beaucoup à établir sa renommée.

Quittant les campements soudanais, il se rapprocha alors de l'Ahaggar et suivit les événements de très près.

Âltarel l'avait, paraît-il, désigné pour lui succéder, mais il refusa devant l'anarchie qui régnait dans l'Ahaggar, et ne fit aucune opposition à Âttici, qui fut élu par le parti hostile à la paix avec les Français.

Les événements se précipitant, il s'entretint de la soumission des Ihäggaren avec le Caïd Bilou d'In Salah (1903) lequel était un de nos hommes de confiance. Puis il alla à Rhât, rendre visite au chef de cette région, In Gueddassen, pour l'inviter à venir à In Salah, avec lui. C'est alors qu'In Gueddassen ayant refusé, il se rendit directement à In Salah, pour discuter de la soumission des gens de l'Ahaggar.

L'histoire de sa vie est ensuite toute celle de la pénétration française.

Moussa se maria tard et vécut jusqu'en 1910 en concubinage avec une captive dont il eut une fille. Il épousa alors la fille de Ibedi ag Bassi, Tihit, des Tâitok, qui lui donna une deuxième fille. Il partit ensuite pour la France sur l'invitation du Général Laperrine.

L'année suivante, en récompense des services rendus, il était fait Officier de la Légion d'Honneur.

Ses efforts, ainsi récompensés par les Français, Moussa ag Âmâstan vit le ralliement total de ses gens, mais il ne devait pas jouir longtemps de son triomphe et mourut assez mystérieusement en 1920 (30 décembre).

Maladif de nature, syphilitique, dit-on, et asthmatique, il fut pris un jour d'un malaise qu'il attribua aux suites d'une grave blessure à la poitrine reçue lors d'une chute de cheval. Il dut s'aliter et le sixième jour, il semblait aller mieux lorsque dans la nuit, il demanda à faire sa prière. Campé à cette

époque à proximité de Tāmanrasset, il fit prévenir l'officier résidant, mais lorsque celui-ci arriva pour lui rendre visite, Moussa venait d'expirer, non sans avoir auparavant conseillé aux chefs présents de toujours suivre les Français.

Les membres de sa famille furent atterrés d'une mort si brusque, et un homme des Ājjer, arrivé au campement depuis une dizaine de jours, fut accusé de l'avoir empoisonné. On lui fit prêter serment sur le Coran, mais il jura qu'il n'était pour rien dans la mort de Moussa, et il fut laissé libre.

Un marabout de la Zaouia de Teleya, Sidi Mohamed ben Badi, Mokhadem délégué du grand chef religieux des Kounta, Bey el Bekkay, était présent à la mort de Moussa. Il prétendit avoir été envoyé par Bey, à qui la mort de Moussa ag Āmāstan aurait été révélée dans un songe.

Cette assertion aida beaucoup à dissiper le doute dans les esprits, en même temps qu'elle augmentait la réputation de « saint » du marabout de Teleya.

Quelques jours après, la djemaa réunie nommait en remplacement Ākhamouk ag Yéma et en prévenait les autorités par la lettre suivante :

« Du 30 Décembre 1920.

» Louange à Dieu l'Unique.

» De la part de votre ami Boukhelil ben Douka, à la Seigneurie de l'honorable Monsieur le Capitaine Depommier, Chef de l'annexe d'In Salah et du Āhaggar. Que le salut soit sur vous.

» J'ai l'honneur de vous rendre compte que notre père, Moussa ag Āmāstan est mort, que Dieu le bénisse.

» Nous, Kébar Touaregs nobles, nous nous sommes réunis ainsi que les Kébar des Imrad, tous sans exception, nous avons accepté comme remplaçant de Moussa, Ākhamouk ag Yéma. Sachez que du temps où Moussa était vivant, nous lui avons confié toutes les affaires pour lesquelles il était chargé près de l'autorité militaire française.

» Sachez qu'aujourd'hui nous ferons tous nos efforts possibles pour servir de bonne foi le Gouvernement français comme avant et même plus, et nous lui ferons (en bien) tout ce que nous pourrions faire. »

ĀKHAMOUK AG YÉMA était le cousin germain de Moussa ag Āmāstan, fils aîné de la tante maternelle de ce dernier. Par sa mère, il descendait des Inemba. Compagnon de jeunesse de

Moussa, il subit l'influence de son cousin et le suivit en tout. Beaucoup moins intelligent que lui, il n'en fut pas moins un chef fidèle et qui sut se faire respecter.

Il se maria deux fois et eut sept enfants.

MESLAH AG AMAYAS, est un cousin d'Ākhamouk, mais au deuxième degré. Il est petit-fils de l'ancien aménokal Āltarel et il était le petit-cousin de Mohamed ag Ourzig et d'Āttici ag Āmellal. Le tobol revenait ainsi dans la branche d'Āmennal, 3^e fils de Sidi ag Mohamed el Kheir, faute de descendants mâles dans la branche d'Héguier, répondant aux règles des successions matriarcales.

La sœur de Moussa ag Āmāstan, Rakhma, qui a épousé Anaba ag Āmellal frère de l'Aménokal Āttici a bien laissé un fils du nom de Louki, mais ce dernier a été écarté par les Imochar pour faiblesse d'esprit.

L'aménokal perçoit la *tioussé* sur les Imrad et vassaux assimilés. Certains d'entre eux versent également des droits de redevance aux descendants des vieilles familles nobles. C'est ainsi que les Dāg Rāli versent une redevance annuelle aux Inemba Kel Tāhat et les Alt Loafen, aux Inemba Kel Emori. Ces derniers perçoivent un pourcentage de 4 % des charges de grains rapportées du Soudan par les Alt Loafen.

Mais ces droits de perception tendent à disparaître de plus en plus, avec l'extinction des vieilles familles de l'Āhaggar dont certaines ne sont plus représentées que par quelques individus.

La tribu des Kel Rela s'est singulièrement renforcée depuis un siècle. Elle est toute puissante par le nombre de ses représentants et le matriarcat n'a pu qu'accentuer cette situation. En effet, les femmes des Kel Rela étant seules susceptibles de donner le jour à un aménokal, les jeunes gens des autres tribus nobles recherchent leur alliance, délaissant les femmes de leur propre tribu. Ce sang nouveau a donné aux Kel Rela une certaine vigueur physique en leur évitant de s'appauvrir par des alliances consanguines trop proches et trop répétées.

Depuis plus d'un siècle, la vie des Kel Rela a été faite d'une lutte constante contre les Tāitok. Ces derniers, batailleurs et envieux, ne rêvaient que de s'emparer de l'aménokalat de l'Āhaggar et l'histoire des Touaregs de ce pays n'est qu'une longue suite de guerres où les deux fractions furent alternati-

CONFÉDÉRATION DE L'AHAGGAR

191

vement heureuses, mais où les Kel Rela gardèrent toujours l'avantage grâce à leur supériorité numérique. On trouvera le récit de ces événements dans le livre de M. Benhazéra ¹.

Les Kel Rela comprenaient, au recensement de 1838, 312 personnes dont 38 hommes. En 1905, d'après Benhazéra, ils comptaient 55 à 60 tentes.

Le tobol des Kel Rela ne comprenait, à l'origine que deux tribus, les Dăg Râli et les Āgouh-en-Têhlé, ainsi qu'une grande partie des Issekkemâren. Depuis, d'autres fractions sont venues demander leur protection ou s'intégrer à eux. Tel est le cas des Ait-Loaïen et des Relaidîn.

Les imrad appellent les Kel Rela « les gens qui coûtent cher » faisant ainsi allusion aux redevances qu'ils sont obligés de leur verser.

LES DAG RALI. — Les Dăg Râli constituent la principale fraction du tobol des Kel Rela sur laquelle l'aménokal de l'Āhaggar s'est toujours appuyé pour faire valoir ses droits, sans laquelle il ne serait et ne pourrait rien.

Ils formaient primitivement, avec les Kel Āhnet, la tribu des Imessiltén, et ils seraient les descendants de Takamat, la servante de Ti-n-Hinân, l'ancêtre des Kel Rela. Ils sont issus de quatre sous-fractions : les Ikechchemâden, rattachés au tobol des Tâltok, les Imessiltén, les Oulad Ir'dal, les Dăg Mertemêk.

Ils se subdivisent, à l'heure actuelle, en : 1^o Kel Tâhat, 2^o Kel Tarahananet, 3^o Kel Tâmanrâsset, 4^o Kel Hirhâfok, 5^o Kel Ārechchoum. Il faut ajouter aux Dăg Râli, quelques individus, aujourd'hui complètement assimilés à eux, descendants d'une tribu très ancienne, les Isebeten, qui seraient les autochtones de l'Āhaggar et que les Dăg Râli auraient trouvés dans l'Ātakor lorsqu'ils vinrent s'y installer.

Après le combat de Tit, où ils perdirent plus de cent combattants, les Dăg Râli comptaient encore soixante guerriers. Le recensement de 1938 donne 1.090 personnes, dont 334 hommes, y compris les Iklan. Cette progression assez rare chez les Touaregs est le reflet de leur richesse et de l'amélioration de leurs conditions d'existence depuis l'occupation française.

Ils nomadisent dans la partie ouest de la Koudia, leur fief absolu, où aucune autre fraction n'est admise.

1. *Six mois chez les Touareg du Ahaggar*, p. 99 et suiv.

A l'est, les limites de leurs terrains de parcours sont fixées par la rive droite de l'oued Tâmanrâsset, l'oued Interkadène jusqu'à Idelès, au sud, par la zone méridionale du Tahalra jusqu'à Tin Dahar, à l'ouest par In Eker et au nord par la ligne In Eker, Hirhafok, Idelès.

Les Dâg Râli payent à l'Aménokal un tribut de dix sacs de dattes ou de sorgho ; en outre, chaque famille qui envoie une caravane au Soudan lui verse un petit sac de sorgho ; si les pâturages sont beaux, il est ajouté plusieurs « bottas » de beurre fondu et le lait de vingt brebis. En cas de razzia heureuse, ils versaient aux nobles la moitié des brebis.

Les Dâg Râli sont actuellement les gens les plus riches de l'Ahaggar ; ils possèdent plus de 1.200 chèvres et plus de 1.000 chameaux. Ils peuvent faire, grâce à leurs bêtes de somme, de nombreuses caravanes très rémunératrices au Soudan et au Tidikelt. Ils possèdent en commun des troupeaux en desherence qui portent le nom d'Edjeré-n-boutelma. Lorsque les pâturages sont insuffisants pour nourrir tout leur bétail, ils confient leurs chameaux aux Irrégouénaten qui nomadisent sur la lisière saharo-soudanaise.

D'esprit très ouvert, ils ont favorisé la culture dans les centres de l'Ahaggar et possèdent à l'heure actuelle des terrains à l'Ilaman, à Tarahananet, Tâmanrâsset, Abâlessa, Iglen, Tâfârit, I-n-Âmegel, Silet, qu'ils font cultiver par des nègres et l'Aménokal leur a octroyé un certain nombre de palmiers de l'oasis de Silet appartenant autrefois aux Tâttok.

Les Dâg Râli sont les gens les plus pieux de l'Ahaggar. Affiliés en majorité à l'ordre des Tidjanyia, quelques-uns ont cependant adhéré à la Sénoussyia et à l'ordre des Kadryia, mais ces affiliations semblent être de pure forme car, à quelques exceptions près, ils ne suivent pas les rites de ces ordres religieux.

C'est dans cette tribu que l'action du Père de Foucauld se fit particulièrement sentir. Par le fait de son installation à Tâmanrâsset et plus tard à son ermitage de l'Âsekrem, le Père de Foucauld se trouvait en contact permanent avec les Dâg Râli qui, restant d'abord dans l'expectative à son égard, ne furent pas longs à venir à lui et furent les principaux bénéficiaires de ses bienfaits, car le Père allait à eux, soignant les malades et leur rendant de multiples services.

Leur chef, Onksem ag Ourar, petit homme trapu, d'une intelligence ordinaire, mais très rusé, surtout lorsqu'il s'agissait d'intérêt matériel pour lui, voire même pour les siens, vit



Jeune femme touarègue de classe noble se brossant les dents avec une tige d'irak. On aperçoit derrière elle la natte d'entourage de la tente appelée « asaber ».



Jeune ménage touareg assis à l'abri de l'asaber. Derrière, une taklit d'origine soudanaise, servante du ménage.

Pl. X.



Tente de l'Aménokal des Kel Ahaggar. Elle comprend 8 piquets intérieurs, et le vélum est fait de 60 peaux cousues ensemble. Les piquets isolés qui sont au premier plan servent, le soir, à maintenir l'ambler.



La tente est toujours montée par les femmes, en particulier par les servantes. Elles font des trous en terre pour y placer le piquet autour duquel elles tassent ensuite du sable. Le piquet en place, la peau y est attachée par une lanière

[p. 192 B]

CONFÉDÉRATION DE L'AHAGGAR

193

le bénéfice qu'il pouvait tirer de ce rapprochement. Petit à petit, le Père s'efforça de le conquérir, de se l'attacher, et soutint ses intérêts auprès des autorités de Fort-Motylinaki ; c'est ainsi que quelques mois plus tard Ouksem lui était tout acquis.

Ouksem prit auprès des autorités une certaine importance dont il était fier et qu'il savait devoir au Père de Foucauld.

Il fut par là suite un bon auxiliaire pour la pacification de l'Ahaggar et, lors de la dissidence de 1915, il se montra très empressé à nous satisfaire, ce qui faisait écrire par le Père de Foucauld au Général Laperrine : « Ouksem chef des Dâg Râli, est bien entre tous ; il ne cesse de faire des progrès ; i est évident qu'il tient non seulement à être fidèle, mais à montrer sa fidélité d'une manière éclatante par son attitude. » Il ne faisait rien sans demander conseil au Père et suivit les conseils de ce dernier qui l'encourageait à créer un jardin à l'oued Ilâman, afin d'utiliser les eaux qui descendaient de la montagne. Ce jardin fut fondé, et pour flatter cet effort méritoire qui était un exemple, Ouksem reçut la médaille du Mérite agricole, fait unique, même encore à l'heure actuelle, dans les annales des Touaregs. Malheureusement, le Père de Foucauld disparu, le jardin fut abandonné.

Quoique cela se conçoive difficilement le Père de Foucauld avait même songé à Ouksem ag Ourar comme aménokal possible, ceci contre toutes les règles sociales touarègues.

Mais que reste-t-il de tout cela ? Les morts chez les Touaregs sont vite oubliés et si Ouksem rappelle de temps à autre que le marabout était son bon camarade, il est à présumer que pas plus lui que ses Dâg Râli n'ont compris le dévouement et l'affection qui devaient coûter la vie à l'ermite du Sahara.

Les Ikechchemâden, dont nous avons précédemment parlé, ont toujours vécu auprès des Dâg Râli avec lesquels ils ne formaient autrefois qu'une seule tribu. A la répartition des Imrad, ils devinrent les vassaux des Tâttok, mais demeurèrent avec les Dâg Râli, contractant avec eux de nombreuses unions au point qu'il est difficile de les différencier. Si bien qu'en 1907, ils demandèrent à être rattachés au tobol des Kel Rela.

LES ÂGOUH-EN-TEHLÉ. — Les Âgouh-en-Téhlé constituent, après les Dâg Râli, la tribu imrad la plus importante de l'Ahaggar. Ils auraient nomadisé auparavant dans les environs d'In

Gall en Air, et auraient émigré dans l'Ahaggar à la suite des exactions du Sultan d'Agadez duquel ils dépendaient primitivement. Ce dernier, aux mœurs polygames, exigeait d'eux, chaque année, une jeune et jolie vierge. Las de cette coutume, contraire aux mœurs touarègues, ils quittèrent le pays et vinrent se placer sous la protection de l'Aménokal des Kel Rela, Younès, fils (?) de Kella (vers 1700). (La version recueillie par M. Benhazéra dit : fils de Mohamed el Kheir.)

Avant de venir demander protection aux Ihäggaren, ils appartenaient à la tribu des Tégéhé-n-Elimen, nom qu'on leur donne encore parfois. Une fraction de cette tribu est restée en Air et porte le nom de Ir'Alaman ou de Kel Rapsa. Ce seraient eux, en particulier, qui auraient fondé l'oasis de Rhât.

Ägouh-en-Téhlé veut dire : gens du roseau. La légende rapporte qu'ils furent obligés de manger les racines de cette plante au cours de leur fuite de l'Air. Leur chef était alors un nommé Assékel ag Louka, homme de taille herculéenne, aux pieds si grands, dit la légende, que lorsque ses poursuivants en virent les empreintes, ils préférèrent abandonner la poursuite.

Les Ägouh-en-Téhlé prétendent être originaires de La Mecque où leur lointain ancêtre reçut du Prophète une chameille dont ils ne devaient boire que le lait. Mais ayant commis la faute de la tuer, ils durent s'enfuir et, après de longues marches, se fixèrent en Air.

Au moment du partage des Imrad (1750) ils faisaient partie des Issandaten. Les Ägouh-en-Téhlé revinrent aux Kel Rela, et l'autre fraction, les Tégéhé-n-Ëfis, aux Täitok.

Leur terrain de parcours confine à celui des Däg Râli. Il va de Tāmanrasset à l'oued Ourchi, puis de la Koudia jusqu'à Afrahouhine et Tamaghine.

Ils paient un tribu à l'Aménokal, du même ordre de grandeur que celui des Däg Râli, mais ils ne partageaient pas avec lui les chèvres et les moutons raziés.

Ils s'allient couramment avec les Däg Râli et les Relaidin.

Ils prirent part, contre nous, au combat de Tit où ils eurent une dizaine de tués. Pendant l'insurrection de 1916-1918, ils partirent en dissidence, et leurs femmes s'emparèrent même de trente méhara de Fort-Motyliniski appartenant à la Compagnie méhariste. Par contre, ils ne prirent pas part directement à la révolte et furent les premiers à demander l'aman.

Totalisant 60 hommes en 1905, la tribu compterait, à l'heure actuelle, 150 personnes environ.

Les Agouh-en-Téhlé possèdent près d'un millier de chameaux qu'ils font paître sur les confins saharo-soudanais et 1.200 à 1.400 chèvres. Ils versent annuellement à l'Aménokal un tribut de 12 sacs de dattes, 6 pots de beurre et l'usufruit de 10 chèvres. La majorité des terrains de culture et des foggara de Tārhaouaout et de Tahifet leur appartient et ils ont des jardins à Āmsel, Tāmanrasset, Talan-Tédit.

On leur attribue la fondation de Tāmanrasset qui serait l'œuvre du chef de la fraction des Issenda (Issendaten), nommé Ihachen. Cette création remonterait à une soixantaine d'années, mais les terres irriguables seraient la propriété des Ājjer. Ces dernières années, les Imanrassāten, qui seraient les véritables propriétaires des terrains cultivables de Tāmanrasset, sont venus à plusieurs reprises réclamer le prix de location qui était d'un âne ou d'un mouton par an suivant les endroits. Mais ce droit n'était payable que si les propriétaires se présentaient, l'année non réclamée étant acquise pour le locataire.

Ils se trouvèrent souvent en conflit avec l'Aménokal à qui ils faisaient des difficultés pour payer la tioussé.

Ils se subdivisent en Kel Agueella ou Kel Tārhaouaout, en Kel Rapsa ou Kel Ezarounfat et en Issendaten ou Kel Tahifet.

LES AIT LOAIEN. — Les Ait Loaien tiennent leur nom du verbe « élouai » qui veut dire : attacher les chameaux à la file indienne ¹.

Ils seraient de même origine, par l'ancêtre Takamat, servante de Ti-n-Hinân, que les Dāg Rāli et les Kel Āhnet, et auraient été attribués, au moment du partage des Imrad, à parts égales aux Inemba et aux Tégéhé Mellet. Ils se subdivisent en Irayen (aujourd'hui éteints), en Kel Torha ou Dāg Houa et en Ait Loaien proprement dits.

Les Ait Loaien paient la *tioussé* à la famille des Tégéhé-nāgg-Ali, appelés aussi Kel Ahamellen (Kel Rela) et le groupe des Dāg Houa la verse aux Tégéhé Mellet.

Anciennement alliés aux Imekkeressen du groupe Ājjer par de nombreux mariages, ils se séparèrent d'eux à la suite de discussions et du meurtre d'un des leurs, le targui Reskou

1. D'après BENHAZÉRA, *Six mois chez les Touaregs du Ahaggar*, p. 148.

ag Yahia, renommé dans tout l'Ahaggar. Depuis, les Imek-kérressen se sont fixés aux Ajjer.

Ils nomadisent vers Idelès, Tin Tarabine, Temasint, Aitoklane, Arokam, Serouanout et dans l'Anahéf.

Ils comptent actuellement 50 hommes et 102 femmes. Cette prédominance du nombre de femmes est assez rare dans les tribus touarègues.

Ils possèdent environ 350 chameaux et un millier de chèvres.

Les centres de culture d'Aitoklane et de Tin-Tarabine sont leur propriété, mais ils sont laissés en friche depuis plusieurs années faute de main-d'œuvre.

Ils prirent part au massacre de la mission Flatters, et le guide Ser'ir ben Cheikh qui la conduisit dans le guet-apens de l'oued Ihéaouen, avait des alliances dans la tribu. Ils furent aussi à Tit, et partirent en dissidence dès décembre 1916. Ils portent la responsabilité entière de l'assassinat du Père de Foucauld et composaient la majorité du rezzi qui vint le tuer à Tāmanrasset.

Plusieurs reconnaissances furent lancées contre eux (Sgt Remiot), ce qui ne les empêcha pas de donner l'hospitalité aux Ajjer dissidents et de prendre part au combat d'In Eker avec les bandes révoltées du chef Abeuh ag Khabelli, l'un des plus grands pillards du Tassili.

Les Ait Loaien forment une tribu parfaitement indisciplinée qu'il faut constamment rappeler à l'ordre et qui est toujours prête à échapper au contrôle lorsqu'on lâche un peu la main.

Ils versent annuellement à l'Aménokal un tribut de six sacs de dattes.

LES RELAIDDIN. — Les Relaidin seraient, comme les Agouh-en-Téhlé, auxquels ils sont apparentés, venus de l'Aïr. Ils campent près d'eux dans la partie nord-est de la Koudia et remontent vers T-i-n Tarabine et Aitoklane.

Ils comptent une douzaine de tentes seulement, et une dizaine d'hommes valides. Ils paient la *tioussé* aux Iboglân.

Cette tribu, anciennement riche et forte, qui possédait près de 400 chameaux au moment de l'occupation française, n'en compte qu'une vingtaine à l'heure actuelle, et 300 chèvres contre 1.500. Ils doivent cet état de fait aux pertes qu'ils subirent pendant la révolte de 1916-1918 et qu'ils ne purent jamais compenser.

CONFÉDÉRATION DE L'AHAGGAR

197

Ils possèdent bien quelques jardins à Tazerouk, Ti-n-Tàrabine, Aitoklane et Sersouf, mais tous sont laissés en friche.

Pendant la révolte, ils partirent en dissidence avec les Āgouh-en-Tēhlé, mais ils demandèrent bientôt l'aman, car leur situation entre l'Āhaggar et les Ājjer les mettait toujours à la merci des rezzou de ces derniers.

Les Relaidin versent annuellement à l'Aménokal un tribut de deux charges de grains, un pot de beurre et une chèvre.

Aux Relaidin, il faut ajouter une petite fraction en voie de disparition, les Kel Bardjen, d'origine indéterminée. Comptant une dizaine de guerriers, ils sont reconnus comme des pillards invétérés, empiétant constamment sur les terrains de parcours d'autrui. Le Bardjen est situé entre Tazerouk, Imerera et Idelès. Le terrain de parcours des Kel Bardjen aurait été délimité vers 1750 et marqué par des monolithes dont quelques-uns portent des caractères tiffinagh.

LES IBETTENATEN. — Les Ibettenâten ne sont pas à proprement parler des « imrad ». D'après Benhazéra, cette tribu était auparavant noble. Ils auraient été asservis par les Kel Rela à la suite du meurtre d'un Amacher commis par l'un des leurs, et depuis ils paient la *tioussé* à l'Aménokal.

Les Ibettenâten seraient issus d'Ifôras Kel Āfella du côté maternel et d'Arabes du Tidikelt du côté paternel.

Une trentaine de tentes nomadisent au Soudan vers Bou Djiha mais ils remontent, suivant les pâturages, jusqu'à Taoudart et In Ouzal, dans l'Ādrar des Ifôras. Quinze autres tentes inféodées aux Kel Fadéi campent en Air.

Ils comptaient 160 personnes dont 62 hommes au recensement de 1938.

Ce sont des éleveurs intégraux, ne faisant que peu de caravanes et ne possédant aucun terrain de culture. Ils disposent de très beaux pâturages, sont propriétaires d'environ 800 chameaux, d'un millier de moutons et, chose assez rare, mais bien en rapport avec leur terrain de nomadisation, de près d'une centaine de bœufs.

Ils ne prirent pas part à la révolte de 1916-1918. Mais ayant quitté les environs de Kidal, malgré l'ordre qui leur avait été donné d'y rester, ils furent rejoints et raziés par la colonne du capitaine Depommier aux environs de Tamala.

LES IKLAN-EN-TAOUSIT. — Les Iklân-en-Tāousit, appelés encore Kel Koas, seraient d'anciens serviteurs des Imenân;

ils auraient constitué la garde du Sultan et relevaient encore de son commandement à la fin du siècle dernier.

Leur nom signifie « serviteur de la tribu ». On les dit de basse extraction et contrairement à tous les autres Touaregs, ils ne répugnent pas à travailler la terre. Ils contractèrent des alliances avec les gens de l'oasis de Djanet.

Ils se subdivisent en Iklân Settafen, et Iklân Mellen, et groupent environ 180 personnes, dont une soixantaine d'hommes.

Ils possèdent environ 250 chameaux et 400 chèvres qui nomadisent dans le bas Ahaggar, dans le Tâhalra, la région de Silet-Âbalessa, ainsi qu'au nord-est de l'Âdrar, vers Tin Zaouaten.

Très intéressés par la culture, ils sont propriétaires de jardins dans les centres de Tigeneouin, Âbalessa, Tifert, ainsi que de la petite palmeraie de Tibeghin, à côté de Silet.

Pendant la révolte de 1916-1918, ils ne firent pas parler d'eux.

Aujourd'hui, ils fournissent une bonne partie de nos groupes méharistes.

LES ISSEKKEMAREN. — Les Issekkemâren, dont le nom est synonyme de « mélangés », seraient de pères arabes et de mères touarègues.

Ils se subdivisent en huit tribus qui sont :

les Iheiaouen Hâda,
les Kel In Rhâr',
les Kel Tâfedest,
les Kel Immidir,
les Kel Tâzoûlet,
les Kel I-n-Toûnin,
les Kel Téroûrirt,
et les Kel Ouhet.

Ce ne sont pas des vassaux comme les Irréguenâten et les Ibettenâten, mais des agrégés.

D'après une tradition recueillie par le Dr Richer¹, les Issekkemâren seraient les descendants de la famille des Sagmara, signalée par El Bekri dans l'Âdrar des Ifôras et dans la région de Gao. Ils auraient été refoulés par l'invasion sonraï et seraient venus se réfugier chez les Touaregs du Nord alors qu'une petite fraction serait restée dans le sud, aux envi-

1. *Les Oullimiden*, p. 71.

rons de Tombouctou, et aurait à l'heure actuelle un caractère maraboutique.

S'ils sont plus islamisés que les autres tribus, ils n'en sont pas moins targués en ce sens qu'ils suivent les coutumes touarègues, et parlent le tàmâhak. Beaucoup d'entre eux, soit par leur origine, soit par leurs relations constantes avec le Tidikelt, parlent couramment l'arabe.

Lors du partage des Imrad, certaines tribus furent attribuées aux Kel Rela, d'autres aux Tältok et aux Tégéhé-Mellet. Les tribus rattachées aux Kel Rela sont les Ihéïaouen Hâda, les Kel Immidir, les Kel Tâzoûlet, les Kel Tâfedest et les Kel In Rhar'.

Ce sont tous de grands caravaniers qui trafiquent beaucoup avec les marchés du Tidikelt. Ils sont possesseurs d'un grand nombre de chameaux et leur élevage est particulièrement renommé.

LES IHEÏAOUEN HADA. — Les Ihéïaouen Hâda, appelés aussi Oulad Elias ou Ihéïaouen-n-Temounent, descendraient d'une femme arabe qui fut raziée au Touat. Le mot Iheïaouen signifiant en tàmâhak « les petits-fils de... » on doit conclure que les gens de cette tribu sont des descendants d'une femme nommée Ada.

Ils nomadisent dans le massif de la Tâfedest, vers Âdenek, Abezou, In Takoufi, Eguelougat et Tidessi. Pendant les périodes de sécheresse, ils conduisent leurs chameaux sur les confins saharo-soudanais, aux environs du puits de Tamata.

Ils se subdivisent en trois fractions : Oulad Elias, Oulad Asseroum et Oulad Fassi, groupant environ 120 personnes.

Ils possèdent une centaine de chameaux et 280 à 300 chèvres. Autrefois ils s'occupaient des petits centres de cultures de Sékala et de Tagemouj, dont ils sont les propriétaires, mais qui furent abandonnés par suite du manque d'eau et de main-d'œuvre. Très religieux, ils sont en majeure partie affiliés à la secte des Tidjanyia, quatre ou cinq d'entre eux ont adhéré au senoussisme. Fait assez rare, ils comptent deux pèlerins qui ont fait le voyage de La Mecque.

En 1904, ils furent complètement raziés par le Lieutenant Besset et se tinrent en dehors de la révolte de 1916-1918.

LES KEL IN RHAR'. — Les Kel In Rhar' doivent vraisemblablement leur nom au village d'In Rhar', dans le Tidikelt, où ils ont dû séjourner avant de venir se fixer dans la Tâfedest.

Leur tradition orale rapporte qu'ils furent conquis par le Sultan Goma et attribués aux Kel Rela lors du partage des Imrad.

Au nombre de 150 personnes environ, ils campent sur le versant est de la Tafedest, et nomadisent également dans la région de Méniet et dans l'Immidir.

Ils possédaient avant la guerre de 1914 près de 800 chameaux et 1.500 moutons et chèvres. Leur cheptel camelin est actuellement tombé à 200 têtes. Ils sont propriétaires de jardins à Mertoutek, petit centre qui leur appartient entièrement, à I-n-Âmegel, Déhine et Âbézou.

Comme les Ihéiaouen Hâda, ils sont affiliés en majeure partie à la secte Tidjanyia.

Pendant la révolte de 1916-1918, ils refusèrent de se soulever contre nous, ce qui leur valut d'être raziés par les Touaregs Âjjer.

Ils sont renommés comme de très grands chasseurs de mouflons.

Les Kel In Rhar' versent annuellement à l'Aménokal six sacs de dattes et un chamelon.

LES KEL TAFEDEST. — Les Kel Tafedest ou Kel Tégatoufé (ou gens de la fourmi) se composent d'une petite fraction très pauvre comprenant une cinquantaine de personnes, dont 18 femmes.

Ils nomadisent vers la Garet ed Djenoun, l'Âseksem, Âmegid, l'Âdrar Torha, et possèdent environ 300 chèvres et 30 chameaux. (Recensement de 1938, contre 600 chèvres et 200 chameaux en 1905.)

Ils sont propriétaires de quelques jardins dans la Tafedest.

Assez religieux, ils sont affiliés à l'ordre des Tidjanyia.

Les Kel Tafedest versent annuellement à l'Aménokal quatre charges de dattes et un chamelon.

LES KEL IMMIDIR. — Les Kel Immidir, ou Kel Mouydir, sont encore appelés Ihéiaouen-n-Tin-Emma; ils sont de même origine que les Ihéiaouen Hâda et les Kel Tazoulé.

Ils se subdivisent en Kel Terahart et en Kel Raris, et groupent une cinquantaine de personnes. Ils nomadisent dans le massif de l'Immidir vers Joraf, Tagmout, et ont des terrains de parcours entre l'Iletessen et In Eker.

Ce sont de pauvres gens qui possèdent une vingtaine de chameaux et 250 chèvres. Très commerçants et excellents caravaniers, ils s'emploient pour le compte de propriétaires de chameaux afin de subvenir à leurs besoins.

CONFÉDÉRATION DE L'AHAGGAR

201

Aux Kel Immidir, il convient d'ajouter les Isselamaten, petite fraction comprenant une quinzaine de tentes, qui vit avec eux et nomadise vers Aneserfa, Ārak, Ahohor, Tagemout et Tiredjert.

LES KEL TAZOÛLET. — Les Kel Tāzoûlet ou Dāg el Mesk, campent dans la région du Tāzoûlet et vers Tāzerouk. Ils comptent environ 225 personnes, possèdent 285 chameaux et plus de 2.000 chèvres. L'aridité de la région qu'ils habitent les oblige, lorsqu'il n'y a pas eu de pluies sur l'Āhaggar, à se réfugier au Soudan.

Ils sont propriétaires de jardins à Bloumet, Iberbern Touakine et à Tāzerouk.

En contact avec les Ait Loaien, ils suivirent ces derniers en dissidence et participèrent avec eux aux combats de Tit et de l'oued Ilāman.

Assez religieux, ils sont affiliés aux Tidjanyia et comptent quatre ou cinq des leurs ayant fait le pèlerinage de La Mecque.

Ils versent annuellement à l'Aménokal trois charges de dattes et trois chevreaux.

LES IRRÉGUÉNATEN. — Les Irréguénaten sont comme les Issekemāren, des vassaux assimilés et d'un rang social supérieur à celui des imrad.

Ils seraient de mères touarègues, de la tribu des Ibettenāten, et de pères arabes, de la tribu des Kounta.

Ils sont divisés en deux groupes : 1^o les Irréguénaten de l'Ādrar ou Irréguénaten Issettafénine, qui descendraient d'un chérif du Gourara nommé Abdelmoumen, et dont deux fils, Mouima et Inchelane, auraient été mariés à des femmes Ibettenāten ; 2^o les Irréguénaten de l'Āhaggar ou Irréguénaten Ihāggarénine, qui seraient issus des Dermachaka, tribu agrégée aux Kounta et d'Ibettenāten.

Tous nomadisent dans le Nord de l'Ādrar des Ifōras, le Timétrine, et poussent même jusqu'à l'erg Chech. Ils fréquentent également l'Āhnet et le Tāmasna.

C'est une tribu très riche qui se livre à l'élevage des chameaux. Les Irréguénaten posséderaient plus de 2.300 chameaux, 350 bœufs et plus de 2.350 chèvres et moutons.

En 1908, ils comptaient, d'après Benhazéra, 50 à 60 hommes. Le recensement de 1938 porte 358 personnes dont 100 combattants.

Ils paient la tioussé aux descendants des Inemba et aux descendants de Si Mohamed ag Othman.

Fréquentant les Kounta de l'Ādrar, ils restèrent en relations avec le marabout dissident Abidine, réfugié chez les Kel Ahnet. Ils lui auraient même servi d'agents de renseignements, et les gens de l'Ādrar des Ifôras les tinrent longtemps pour suspects.

Leur élevage camelin est très renommé et leurs femmes sont très expertes aux travaux du cuir.

Il existe également des Irréguenaten dans la boucle du Niger, mais qui n'ont aucun lien de parenté avec ceux de l'Āhaggar.

TOBOL DES TĀITOK

Les Tāitok sont avec les Kel Rela et les Tégéhé Mellet les nobles de haute souche de l'Āhaggar.

Ils sont apparentés aux Kel Rela par la cousine de Kella, Sakina, qui fut mariée à Amer el Khadj, amrar des Tāitok.

D'après Duveyrier, une partie de cette tribu serait de même origine que les sultans Imenân, c'est-à-dire de descendance édrisside, et l'autre partie serait originaire des Kel Fadei, du pays d'Air où la souche existe encore¹.

Les Tāitok, capturés à Hassi Inifel en 1887, par les Chaamba Mouadi, ont rapporté au Capitaine Bissuel qu'ils repoussaient toute fraternité avec les Ihāggaren : « Nous sommes originaires du pays que nous habitons, nos pères y sont nés, nos aïeux aussi, et cela depuis que le monde existe ; nos ancêtres ne sont pas venus d'un pays étranger. A aucune époque nous n'avons été les frères des Hoggar ni des Ājjer, ni d'aucune autre tribu². » Cette version semble sans grande valeur, et le capitaine Bissuel la donne sous réserves en invoquant l'ignorance probable de ses informateurs.

D'esprit très indépendant, ils ne purent jamais subir sans regimber la prédominance, même nominale, des Kel Rela, et la suzeraineté de l'Aménokal de l'Āhaggar. Après le partage des tribus imrad ils s'efforcèrent toujours de s'emparer de l'aménokalat, ce qui donna lieu à des luttes fratricides avec les Kel Rela. Ces luttes méritent d'autant plus le nom de fra-

1. *Les Touareg du Nord*, p. 322.

2. *Les Touareg de l'Ouest*, p. 18, Alger, 1888.

tricides que Kel Rela et Tăitok sont liés par de nombreux mariages et que tous sont plus ou moins cousins.

Les dissensions commencèrent au sujet des tribus imrad dépendant des Kel Rela, pillées sans vergogne par les Tăitok, ce qui nécessita l'intervention armée des suzerains. Les Tăitok, inférieurs en nombre aux Kel Rela, eurent le plus souvent le dessous, mais cela ne les empêcha jamais de recommencer quelque temps après.

Les choses en étaient encore là, à la fin du siècle dernier, lorsque l'Aménokal Āltarel, homme très pacifique, réussit à faire suspendre les hostilités entre les deux tribus rivales.

Le chef des Tăitok d'alors, Sidi ag Kéradij, était par son père, le neveu d'Āltarel ; il était par conséquent Kel Rela, tandis qu'il tenait de sa mère le droit au tobol des Tăitok. Āltarel, en sa qualité d'oncle, s'efforça de le protéger aussi bien des Kel Rela que de certains éléments Tăitok à qui cette trêve ne convenait pas.

Sidi, sentant la situation lui échapper, renonça au tobol, croyant ainsi mettre son bien et sa personne en sécurité en cas de reprise des hostilités, et il se réfugia dans l'Āhaggar, au milieu des Kel Rela.

Mais à la mort d'Āltarel les rivalités se réveillèrent à nouveau, et les Kel Rela prièrent Sidi de quitter leurs campements. Où pouvait-il aller, alors que les Tăitok n'avaient que des ennemis ?

L'anarchie régnait partout et les Kel I-n-Toûnin, imrad des Tăitok, en profitèrent pour s'affranchir ; ils se réclamèrent des Oûraren, tribu noble des Ājjer. Sidi prit la résolution de se fixer chez eux, alors qu'un prétendant au tobol, Aziouel, cherchait à s'emparer de ce dernier.

Aziouel était le type du parfait Tăitok, du parfait pillard des sables, aux instincts cruels et sans retenue. « Homme de beaux coups de sabre, disait de lui dans un rapport un ancien chef de l'Annexe du Tidikelt-Hoggar, le Capitaine Métois, de toutes les sottises, et de plus, menteur, pillard et traître ». Ce fut lui qui négocia la soumission des Tăitok, tandis que Sidi ag Kéradij était maintenu comme aménokal.

Aziouel, dirigé par ses goûts de pillard, mena en 1905 un gros rezzi dans le Hodh, mais il joua de malheur. Repoussés par les Bérabers après un dur combat, contraints de s'enfuir, la plupart des hommes, y compris Aziouel, moururent de soif dans le désert.

A la suite de ce rezzi, Sidi ag Kéradji devenu vieux fut relevé de son commandement et remplacé par Amri ag Sidi Mohamed.

Les Tăitok avaient également subi un échec cuisant en 1887 au puits d'Inifel où les Chaamba Mouadhi avaient détruit un rezzi venu les attaquer. Ces échecs successifs réduisirent la tribu à une quarantaine d'hommes.

A l'heure actuelle, les Tăitok n'acceptent encore que de mauvaise grâce la suzeraineté de l'Aménokal, plutôt nominale qu'effective, sous laquelle on les a placés. Des altercations, souvent violentes, ont encore lieu entre eux et les Kel Rela. Ils se sont réfugiés au Soudan, dans la région de In Gall - In Abangarit, et tendent de plus en plus à vouloir passer sous le contrôle des autorités soudanaises pour ne plus avoir affaire avec les Kel Rela et l'Aménokal de l'Ahaggar.

Pauvres, comme tous les imochar, les Tăitok vivent au détriment de leurs nombreux imrad. Autrefois, ils percevaient également une redevance sur les campements arabes nomadisant entre l'Ăhnet et Ăkablî, sur les Asoudji et les Ferguémoussen de l'Ădrar des Ifôraa, les Tégéhé-n-Ēfis et les Isoknăten de l'Aïr.

Ils groupent une trentaine de tentes et possèdent trois à quatre cents chameaux et un millier de chèvres.

Pendant la guerre de 1914-1918, Amri ag Sidi Mohamed qui, au début, nous avait donné toute satisfaction, fut un des premiers à partir en dissidence, entraîné par ses Imrad Kel I-n-Toŭnîn, chez le chef de la révolte, Kaocen ; mais il faut dire à sa décharge qu'il ne prit pas les armes contre nos troupes. Il fut fait prisonnier devant Agadès par les troupes soudanaises.

A la suite de ces faits, il fut relevé de son commandement, et celui-ci fut remis à Mohamed ag Mohamed, l'amrar actuel.

Les Tăitok possédaient, par leurs Imrad, la palmeraie de Silet qui leur fut enlevée par le Général Laperrine pour les punir de leur dissidence, et donnée à Mousŭa ag Ămas-tăn.

Chez les Tăitok, l'amrar est nommé suivant les règles matriarcales, et son élection doit être approuvée par les chefs des tribus imrad. Pourtant, il faut le signaler, depuis l'amrar Salah les chefs se sont succédés à plusieurs reprises de père en fils.

Les Tăitok donnent quelquefois le nom de Ar'rerf Ăhnet à

leur groupement, du nom de la région où ils nomadisaient la plupart du temps ainsi que leurs Imrad ¹.

Les Tăitok vivent en très bonne intelligence avec leurs vassaux, et ces derniers, fiers de se dire Tăitok, épousent toutes les rivalités de leurs seigneurs. Des mariages entre castes différentes ne sont pas rares, et beaucoup de nobles ont épousé des femmes imrad, ce qui entraîne pour leurs enfants la perte des droits politiques au tobol. Mais l'extension de plus en plus accusée de cette coutume, apportera obligatoirement des modifications dans le droit coutumier de filiation, ou le patriarcat finira par remplacer le matriarcat.

Les Imrad versent une *tioussé* globale qui est répartie entre les différents imochar; il n'existe plus de droit individuel comme on le trouve encore chez les Kel Rela et les Tégéhé Mellet.

Pillards entre tous, les Tăitok avaient su se réserver des alliances un peu partout en dehors de leur pays, dans les régions qu'ils avaient à traverser pour aller exercer leur rapines : alliances militaires ou alliances de protection. C'est ainsi que pour ne pas être pillés, les Sékakna, les Mazil, tribus arabes des environs d'Ākabli, qui nomadisaient parfois dans l'Ādrar Āhnet, leur payaient une légère redevance. Ils étaient alliés des Fergoumoussen, tribu imochar de l'Ādrar, aux Tarat Mellet, aux Kel Boujbiha, aux Kel Araouan, aux Tadjakant, aux Arib, aux Kel Taoudenî. Ces alliances donnent un aperçu de la portée des rezzou des Tăitok.

Le tobol des Tăitok comprend : les Irechchoûmen, petite tribu noble, mais ayant perdu ses droits au tobol par suite de mésalliances, les Kel Āhnet, les Tégéhé-n-Ēfis, les Kel I-n-Toûnin, les Iouarouaren, les Ikouttissen et les Ikechchemâden.

LES IRECHCHOÛMEN. — Les Irechchoûmen, appelés également Iradjenaten (sang mêlé), campent ordinairement dans l'Āhnet et remontent jusqu'à Aoulef. Le chef de famille était Ibédi ag Bassi, qui avait épousé une fille des Oulad Zenan (Arabes d'Aoulef) et avait eu pour gendres Aziouel et Tacha ag Serada, des Tăitok, morts en rezzou ².

Ils sont alliés avec les Tăitok par de nombreux mariages, ainsi qu'avec les Imrad Kel Āhnet. Ils se marient aussi avec

1. Ar'rerf correspond ici à tobol. D'après Nicolas, ouv. cit. Agref, suivant son orthographe, veut dire petite fraction.

2. La veuve d'Aziouel épousa en 1910 Moussa ag Amastân, Aménokal de l'Ahaggar.

des femmes arabes du Touat, et ces multiples mésalliances leur ont fait perdre le droit au tobol.

D'après une tradition rapportée par Duveyrier, les Irchchoûmen seraient originaires d'Es Souq. Une partie de la tribu descendrait des Edrissiens et une autre aurait pour pères des Ikadeien.

Ils ne comprennent, à l'heure actuelle, qu'une dizaine de tentes, groupant une soixantaine de personnes.

LES KEL ÂHNET. — Les Kel Âhnet sont de même origine que les Dâg Râli avec lesquels ils formaient auparavant la fraction des Imessiliten. Cette scission s'est faite sous l'aménokalât de Sidi ag Mohamed el Kheir, au moment du partage des Imrad entre les différentes tribus nobles, et les Kel Âhnet furent attribués aux Tâitok.

Ils avaient été parmi les premiers à venir faire leur soumission et leur chef, Badjeloud ag Maklia, était venu à In Salah dès 1902.

Retirés aux Tâitok et rendus libres, ils furent remis sous leur commandement en 1909.

Ils nomadisent depuis Silet jusqu'à Reggan et Aoulef. Leur terrain de parcours englobe tout l'Âdrar Âhnet, l'Âseg'rad et une partie de l'Immidir. Les limites qui les séparèrent des Issekkemâren sont au nord-est, Tin Tir'atimine, Tagemout (aux Kel Immidir) ; l'oued Arak jusqu'à Amsir, Méniet (aux Kel Immidir) à l'est, par le puits d'In Rabir ; au sud, ils disposent de toute la partie montagneuse, y compris In Ziza et Nahalet, c'est-à-dire toute la région qui confine au Tanezrouft et est limitée à l'est par Ouedjen, le dernier point d'eau avant le Tanezrouft ; au nord, par l'oued Âsouf Mellen.

Dans les années de sécheresse ils descendent jusqu'au Soudan dans la région d'In Abangarit — In Gall, Tamala, campent près des Tâitok dans l'Âdrar Tazerzalt où ils échappent au contrôle des autorités algériennes et soudanaises.

Anciennement, ils exploitaient une sebkha dans l'oued In Méraguen.

En 1905, ils groupaient 35 à 40 tentes. Au recensement de 1938, ils ne comptaient plus que 58 personnes dont 21 hommes.

Assez batailleurs, ils accompagnaient toujours les Tâitok dans leurs expéditions et partageaient le butin avec eux à parts égales.

Pendant la Grande Guerre, ils restèrent dans l'Âhnet et

ne prirent qu'individuellement part à la révolte en ravitaillant les rebelles de gré ou de force. Ce n'est qu'à la fin de 1917, sous l'influence d'éléments Ājjer, qu'ils partirent en dissidence et allèrent piller en Ādrar et à Ākabli.

Assez peu religieux, ils suivent le rite malékite, et quelques-uns sont affiliés à l'ordre des Tidjanyia. Ils professent un grand respect pour les marabouts et en reçoivent volontiers dans leurs campements. C'est chez eux qu'au début de la conquête s'était réfugié l'agitateur Abidine, des Kounta de Tombouctou, qui avait longtemps mené la lutte contre nous dans cette dernière région.

Ajoutons que les Kel Āhnet prétendent être d'origine Béra-ber par Takamat, la servante de Ti-n-Hinān. Mais les Tāitok disent que l'on ne sait pas d'où ils sortent, sinon qu'ils devaient habiter l'Āhaggar bien avant l'arrivée de Ti-n-Hinān.

LES TÉGÉHÉ-N-ĒFIS. — Les Tégéhé-n-Ēfis sont de même origine que les Tégéhé-n-Elimen.

Ils nomadisaient auparavant en l'Air et durent quitter ce pays à la suite du meurtre du Sultan qui voulait les obliger à payer un impôt trop lourd. Ēfis était leur chef et c'est lui qui les décida à partir. Les descendants de ces familles portèrent désormais son nom.

Ils ne formaient avec les Āgouh-en-Tēhlé qu'une seule tribu. Ce serait sous l'aménokalāt de Mohamed el Kheir que les Tégéhé-n-Elimen vinrent demander protection aux Ihāggarren — certains disent de Younès, petit-fils du précédent.

Au cours de la guerre qui mit aux prises Kel Rela et Tāitok, les Tégéhé-n-Ēfis se réfugièrent sur les confins de l'Air. Par la suite, ils rentrèrent en grande partie, mais une dizaine de tentes restèrent au Soudan.

En 1905, ils comptaient une trentaine de tentes ; au recensement de 1938, ils comptaient 164 personnes dont 51 hommes. Ils possèdent 80 chameaux et 250 chèvres. Ils sont propriétaires de terrains de culture à Tīgeneouin, Amsel, Ābalessa, Tahart. Ils font également cultiver, à Tāmanrasset, des jardins qui appartiendraient de vieille date aux Imekkerresen, tribu imrad du Tassili des Ājjer. A ce titre, ils devraient payer à ces derniers une redevance, mais elle n'est jamais réclamée.

Ils nomadisent dans le Tahalra (sud-ouest de la Koudia) et se déplacent sur le parallèle Amsel, Tīgeneouin, Tāmafa. La ligne de démarcation qui sépare leur terrain de parcours de

celui des *Āgouh-en-Tāhlé* est formée par l'oued *Tāmanrasset*.

Attribués aux *Tāitok* lors du partage des *Imrad*, ils ont suivi leurs suzerains dans toutes leurs affaires.

LES KEL I-N-TOŪNIN. — Les *Kel I-n-Toŷnin* sont des *Issekkemāren*. Ils auraient été attribués aux *Tāitok* sous l'amé-nokalat de *Sidi* (1755) lors du fractionnement du *tobol* des *Kel Rela*, alors que les *Kel Ouhet* et les *Kel Téroŷrirt* étaient donnés aux *Tégéhé Mellet*.

Les *Kel I-n-Toŷnin* doivent leur nom à l'oued auprès duquel ils nomadisent ordinairement, dans le massif de la *Tāfedest*. A la fin du siècle dernier, ils profitèrent des dissensions qui existaient entre *Tāitok* et *Kel Rela* ainsi que des disputes intestines des *Tāitok* pour s'affranchir de ces derniers, passer aux *Ājjer*, se réclamer d'eux, mais ils ne leur paient pas d'impôts.

Après leur soumission aux Français, les *Tāitok* les réclamèrent et le Général *Laperrine* acquiesça à leur demande.

Ils prirent une grande part à la rébellion de 1916 et furent les premiers à partir en dissidence, car ils étaient sous l'influence directe des *Ājjer*.

Réfugiés primitivement au *Fexzan*, ils s'employèrent à nous combattre en lançant des *rezzou* contre les fractions soumises à notre influence. Plus tard, ils participèrent au combat d'*Ain el Hadjadj*. Passant ensuite au *Soudan*, ils réussirent à entraîner un certain nombre de *Tāitok* parmi lesquels leur chef, *Amri*, malgré les efforts que fit *Moussa ag Amastān* pour les retenir.

Ils comptent une vingtaine de tentes qui campent dans le nord du massif de la *Tāfedest* et remontent jusqu'à l'*Ādrar Hetessen* sur les contreforts de l'*Immidir*.

Ils sont alliés aux *Tégéhé Mellet* par des mariages récents.

Renommés comme bons éleveurs, ils possèdent une centaine de chameaux et 300 chèvres. Ce sont également de bons caravaniers qui trafiquent entre les marchés d'*In Salah*, *Rhāt* et *Rhādāmès*.

Ils font cultiver quelques jardins à *Idelès* et dans les centres de culture du *Tassili*.

LES IOUAROUREN. — Les *Iouarouaren* forment une petite tribu d'une quinzaine de tentes qui nomadise avec les *Kel Āhnet* dans l'*Ādrar*.

D'après les uns, ils seraient originaires de l'*Air*, des *Ājjer* suivant les autres.

[p. 208 A]



L'intérieur d'une tente. Les bagages sont suspendus aux montants. Les enfants en bas âge jouent sur le sol où a été placée une épaisse couche de sable fin.



Les femmes des Kel Ahaggar, en particulier celles des Imzadins, voyagent souvent à âne. L'une d'elles vient de rencontrer deux autres avec lesquelles elle échange des nouvelles des méharistes partis au loin.

1: Iboie

MS25 Tuareg

PL. XI

PL. XII.



La chasse à courre avec chien est commune chez les Touaregs qui emploient à cet effet des slongis rappelant le lévrier arabe. Leurs éklou sont souvent des chasseurs réputés. On voit sur cette photographie l'un d'eux tenant un couple de chiens en laisse et s'apprêtant à aller pister des moutons.



En dehors de la chasse à courre avec chien, les Touaregs pratiquent le piégeage. On voit ici la pose d'un piège à pointes radiaires et l'arrimage du lasso sur une grosse branche d'arbre enfouie dans le sol et dissimulée par une couche de sable.

KEL RELA	≡	à la joue droite, sur l'antérieur droit.	KEL H-UDŪNĪNE	//	au cou.
DĀB RALI	I	barrant le cou, à droite.	TĀITOK	UI ≡	à l'antérieur droit sur la joue
ĀJOUN-EN-TĒHĒ	Π Σ	à l'antérieur droit, au cou, à droite	KEL ĀHNET	Σ	au cou, à droite.
IKLĀN-EN-TĀOUSIT	h	au sommet de la cuisse droite.	TĒGĒHĒ-NĒFIS	=	à la joue droite.
KEL TĀZOUĒT	+	au cou, à droite.	ĪRDUARUAREN	III	à la joue droite.
KĒL ĪN RHAR'	Λ	à la cuisse droite.	IKOUTTISEN	≡ Σ	au cou.
RELĀIDIN	IV	au cou.	TĒGĒHĒ MELLET	∪	à la joue droite
ĪHEADUEN HADA	+I	à la cuisse droite.	ĪRECHDŪNĒN	ρ	
KEL ĪMMĪDIR	±	à la cuisse droite.	KEL OHET	≡	à la cuisse droite.
KEL TĀFEDEST	—	à la cuisse droite.	ĪKERREMOĪEN	I—	
KEL AMBUID	λ	à la cuisse droite.	ĪNEMBA	Td	
ĀĪT LOĀJEN	≡ T	à la joue droite.	TĒGĒHĒ-NAGALI	∪	
ĪRRĒGUĒNĀTEN	XI-XI ou ≡	au cou, à droite, sur la joue droite.	TĒGĒHĒ-N-OU-SIN	I	
KELTERDŪRIKT	=	au cou.	ĪBOGLĀN	I—	
ĪBETTENĀTEN	±	à la joue droite.			

Tableau des marques de propriété appliquées aux chameaux dans les différentes tribus de l'Aharag.

Une femme des *Ājjer* (ou des *Ifôras*) ayant été faite prisonnière par les gens de l'*Air*, ce serait, d'après Sidi ag Kéradji, *Āmastân ag Ourzig*, oncle maternel de Sidi, qui aurait payé sa rançon et l'aurait mariée à un Kel *Āhnet*, et c'est de cette union que seraient issus les *Iouarouaren*¹.

Ils campent souvent près des *Dăg Râli* et les unions entre ces deux tribus ne sont pas rares.

Pendant la révolte de 1916-1918, ils suivirent les *Tăitok* dans leurs pérégrinations.

Ils étaient les propriétaires de la petite palmeraie de *Tibghîn*, près de *Silet*, mais elle leur fut enlevée après ces événements pour être remise à *Moussa ag Āmastân*. Ils possèdent une cinquantaine de chameaux et une centaine de chèvres. La *tioussé* payée à l'amrar des *Tăitok* se composait d'un sac de dattes ou de sorgho, un pot de 10 kg. de beurre, la moitié du butin en cas de *razzia* heureuse.

LES IKECHCHEMADEN. — Les *Ikechchemăden* vivent mélangés avec les *Dăg Râli* et sont souvent compris parmi ces derniers quoiqu'ils appartiennent au *tobol* des *Tăitok*.

Leur nom signifie « les très laids », du *tămăhak akechchemdh* qui désigne un homme laid et mal vêtu.

En 1907, ils demandèrent à être mis sous les ordres de *Moussa ag Āmastân*.

C'est une petite tribu qui ne comprend pas plus d'une quinzaine d'hommes.

Ils possédaient en partie l'oasis de *Silet* qui leur fut retirée en 1916, mais leur accointance avec les *Dăg Râli* fait qu'ils ont toujours l'usufruit de leurs palmiers.

On n'a aucune donnée précise sur leur origine, et il est probable qu'ils s'intégreront rapidement aux *Dăg Râli*.

LES IKOUTTISEN. — Les *Ikouttisen* nomadisent vers le *Tasili des Ājjer* et comptent encore 70 hommes. Ils tiendraient leur nom d'une de leurs aïeules, nommée *Takottis*.

D'après un renseignement de *Benhazéra* les gens de cette tribu ne vont jamais en *rezzis*. Il n'en précise pas les raisons qui sont peut-être d'ordre religieux.

LES IKADEIEN. — Les *Ikadelen* forment une petite tribu d'une quinzaine de tentes qui campent vers *Tit* et *Tigeneouin*.

1. *BENHAZÉRA*; *Six mois chez les Touareg du Ahaggar*, p. 177.

CONFÉDÉRATION DE L'AHAGGAR

211

Originaires d'Es Souq, dans l'Âdrar des Ifôras, ils sont mélangés avec les Ahl Azzi, d'In Salah.

Sans être à proprement parler imrad des Tâitok, les Ikadelen peuvent être considérés comme des satellites de ce tobol.

TOBOL DES TÉGÉHÉ-MELLET

Les Tégéhé-Mellet forment le troisième tobol de l'Âhaggar, le moins important des trois.

Suivant une tradition orale, ils seraient les descendants de Ti-n-Hinân, par sa fille Tahenkat. De filiation plus récente, ils seraient issus des Tégéhé-n-ou-Sidi. Mais d'après une autre tradition, ils seraient d'origine Chaamba, de la tribu de Oulad Messaoud. Plus exactement, il faut penser que certains hommes des Oulad Messaoud vinrent se fixer chez eux et y fondèrent des foyers, ce qui leur fait contester, par certains, leur pure origine imochar. D'autre part, ils ont épousé des femmes des Kel-I-n-Toûnin alors que des femmes Tégéhé Mellet auraient épousé des Issekkemâren.

Ils obtinrent leur indépendance en même temps que les Tâitok sous l'aménokalat de Sidi Mohamed, avec l'attribution d'un certain nombre de tribus vassales. Mais depuis, ils n'ont joué qu'un rôle très effacé dans l'histoire de l'Âhaggar et les Tégéhé Mellet sont en voie de disparition.

D'après Duveyrier, ils avaient la réputation d'apporter un esprit de conciliation dans les rapports souvent tendus entre les Ihâggaren et les Touaregs Âjjer. La position géographique qu'ils occupaient entre les deux groupes adverses les désignait tout naturellement pour ce rôle.

Ils étaient auparavant tobol libre, et ce n'est qu'avec l'occupation française qu'ils furent placés sous la tutelle de Moussa ag Âmastân.

Ser'ir ag Bedda, leur amrar, protesta longtemps, et n'a cessé de réclamer son indépendance. En relation avec cet état d'esprit, beaucoup de Tégéhé Mellet partirent en dissidence avec les Imrad Kel-I-n-Toûnin plutôt que d'accepter la suprématie de Moussa ag Âmastân et des Kel Rela. Ils maintinrent longtemps l'agitation, encouragés par l'ancien aménokal, Attici ag Âmellal, et furent une des causes de nos embarras avec les Âjjer.

C'est actuellement une petite tribu comprenant une quinzaine de tentes, nomadisant vers Âmegid, l'Ounane, l'Eguéré et

Tiramar. Sa force est faite surtout de ses vassaux, entre tous, très turbulents. Ils auraient participé au massacre de la mission Flatters, et Attici et Anaba ag Amellal, qui furent les meneurs du drame, appartenaient à cette fraction.

Les Tégéhé-Melet n'ont pas d'Imrad proprement dits, mais plusieurs fractions Issekkemâren leur sont inféodées.

LES KEL TEROURIRT. — Les Kel Térourirt sont des Issekkemâren, et nomadisent au nord-est de l'Ahaggar, vers Tiramar, Tahihaut, Ounane, l'Eguéré et la Garet ed Djenoun.

Ils comprennent actuellement 25 tentes.

Lors des événements de 1916, ils partirent en dissidence suivant les Kel Ouhet et les Kel I-n-Toûnin.

Ils paient à l'emrar des Tégéhé Mellet une *tioussé* qui se monte annuellement à quatre sacs de dattes et quatre chèvres.

LES KEL OUHET. — Comme les Kel Térourirt, les Kel Ouhet sont des Issekkemâren. Ils se subdivisent en plusieurs petites fractions : les Kel Raris, les Dâg-Khamaya, les Dâg Iknân, et groupent en tout une quarantaine de tentes (51 personnes au recensement de 1938, dont 23 hommes).

Ils campent dans la partie nord du massif de la Tâfedest et remontent jusqu'à Amegid et dans la vallée de l'Igharghar.

Ils possèdent de nombreux chameaux et fréquentent les marchés du Tidikelt et de Rhât.

Un certain nombre d'entre eux ont quitté l'Ahaggar et vivent maintenant aux Ajjer.

LES KEL TORHA. — Les Kel Torha ou Dâg Houa sont des Ait Loaien et forment une petite fraction en voie de disparition. Quoique vivant avec les Ait Loaien qui appartiennent au tobol des Kel Rela, ils versent aux Tégéhé-Mellet la *tioussé* qui se monte annuellement à un mēzoued de dattes.

On remarquera qu'il n'y a pas de tribus maraboutiques dans les différents tobols de l'Ahaggar. Les Iforas qui nomadisent dans la région de Témaçinine (Fort-Flatters) sont complètement indépendants. Ils entretiennent avec les Ihāggaren et les Kel Ajjer des relations amicales, mais celles-ci sont très espacées et n'ont aucun caractère politique ou religieux. Ils n'envoient aucun chapelain chez les Ihāggaren. Leur chef s'est fixé à la petite zaoula de Témaçinine auprès de laquelle sont enterrés tous ses ancêtres, et où il jouit d'une grande

CONFÉDÉRATION DE L'AHAGGAR

213

notoriété. Tous les Touaregs, Ihäggaren ou Äjjer, qui passent à proximité de ce point, ne manquent jamais de s'y arrêter, de rendre visite au Cheikh, et d'aller prier sur la tombe de Si Othman, saint réputé de cette lignée maraboutique.

Cette zaouia est affiliée à la confrérie des Tidjanyia.

Il existe plusieurs marabouts qui vivent au milieu des campements Ihäggaren, mais tous sont d'origine arabe, aucun d'eux n'est Ifôras.

Les Ifôras dépendent administrativement de l'annexe des Äjjer et politiquement, ils font beaucoup plus partie des Kel Äjjer que des Ihäggaren.

Ils se subdivisent en trois fractions :

Les Ifôras-oui-n-Oukkiren,

Les Ifôras-oui-n-Egdad,

Les Ifôras-oui-n-Ettebel.

Les deux premières, qui sont de descendance chérifienne, avaient coutume d'épouser la cause des Oûraren, alors que les troisièmes étaient attachées aux sultans Imenân.

Duveyrier a dit que les Ifôras-oui-n-Ettebel avaient été pourvus de tambours et continuaient à constituer la cour et le corps de musique des sultans déchus, et il conclut en disant que leur rôle se borne à faire du bruit¹. Or les Ifôras-oui-n-Ettebel n'ont jamais été musiciens, mais leur nom, qui peut prêter à confusion, signifie « ceux qui sont attachés à l'Aménokal », comme Iklân-en-Tâousit (de l'Ahaggar) veut dire « serviteur de la tribu » ou de « l'ensemble des tribus formant le tobol » et par extension « serviteur du tobol ».

A l'heure actuelle, ces trois fractions comptent environ 150 personnes.

Nous ne les signalons ici que pour mémoire.

1. *Les Touareg du Nord*, p. 361.

LIVRE / V
LA VIE MATÉRIELLE

CHAPITRE PREMIER

LES CONDITIONS DE VIE
CHEZ LES TOUAREGS DE L'AHAGGAR

L'Ahaggar, nous l'avons déjà dit, est une montagne refuge. On ne sait pourquoi les Touaregs ont continué à l'habiter alors qu'ils auraient pu trouver au sud des pays bien meilleurs, où ils auraient eu une vie beaucoup plus facile. Peut-être faut-il voir là les signes d'un attachement au pays ou, tout simplement, un état de fait ancien qui les a obligés à se réfugier au milieu des cailloux contre leur volonté.

Un examen, qui n'a pas besoin d'être bien approfondi, laisse voir que l'Ahaggar est un pays très pauvre, aux ressources infimes, qui imposent un standard de vie au-dessous de la moyenne. Les réserves en pâturage sont calculées, celles en eau également, le sous-sol ne possède rien, ou presque, qui soit marchandable, à part un peu de sel. Les possibilités de vie y sont par conséquent fort limitées ; il faut donc que pour vivre les habitants aient recours aux ressources de l'extérieur.

Les Touaregs sont des éleveurs. Il ne semble pas qu'ils aient jamais connu un autre stade de civilisation sinon la chasse qui est le prélude de l'élevage. Mais même en utilisant judicieusement les pâturages, ils ne peuvent posséder un grand nombre d'animaux domestiques et, en fin de compte, l'élevage passe au second plan dans leurs moyens d'existence. Le pays ne pouvant les nourrir, il a fallu chercher ailleurs ce qui leur manquait, et ils ont demandé le surplus à leur sabre.

Les éternels affamés que sont les Touaregs sont, comme la plupart des éleveurs, des guerriers nés, parce que de tous temps ils ont dû disputer les terres riches aux sédentaires. La vie libre les a rendus indépendants, anarchistes, et le bien

LES CONDITIONS DE VIE CHEZ LES TOUAREGS 215

d'autrui ne leur a inspiré aucun respect, mais un sentiment d'envie qu'aucune règle morale n'a pu réfréner. Le pillage a donc été élevé à l'état d'institution et les Touaregs sont devenus des maîtres en la matière.

Les rezzou, maintenant un état de guerre continuuel avec leurs voisins, peuvent être considérés comme le principal fait social des Touaregs. Et c'est alors que l'on voit le rôle important que jouent les montagnes de l'Ahaggar ; elles sont non seulement un refuge de vie, mais un refuge pour brigands qui désirent se mettre à l'abri des investigations possibles de leurs victimes.

Le rezzi, c'est le pillage organisé, voire même ordonné. Il est une institution qui a ses règles, que les antagonistes respectent. Sa forme la plus simple est la prise des troupeaux du voisin ; le coup fait, on s'arrange avec lui, on transige en lui rendant un certain nombre de bêtes pour qu'il puisse subsister, et en gardant par devers soi ce qui est jugé être l'excédent. La forme compliquée, c'est lorsque l'assailli se défend ou tente de reprendre son bien. Cela peut entraîner des batailles rangées, et par conséquent, mort d'hommes ; dès lors, c'est la guerre fratricide qui exige du sang et qui crée des haines éternelles.

Voilà quelle était, avant l'occupation française, la vie des Touaregs de l'Ahaggar.

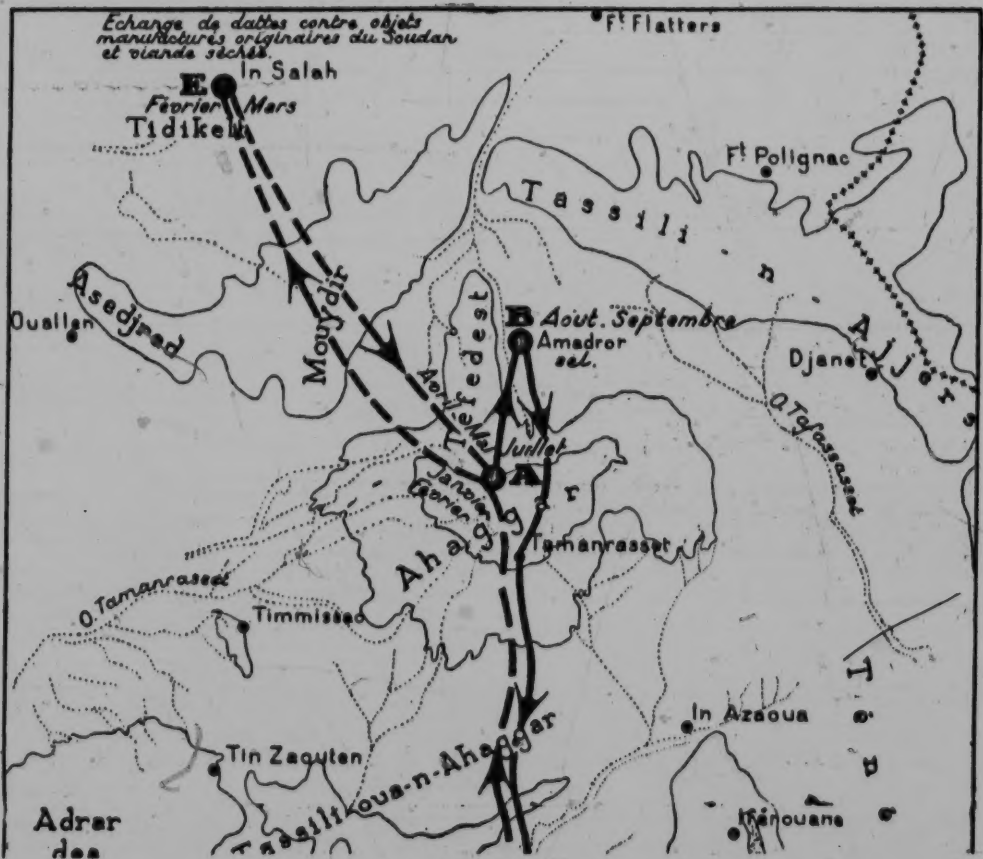
De plus, ils pillaient les caravanes qui s'aventuraient dans leur pays, rançonnaient odieusement les voyageurs et de temps en temps, allaient vider les greniers des sédentaires des oasis ou des villages soudanais, capturant les nègres et les négresses pour les vendre comme esclaves.

Lorsque l'état de paix régnait dans le pays, ils organisaient



FIG. 21.

Mors et bride de chameau.

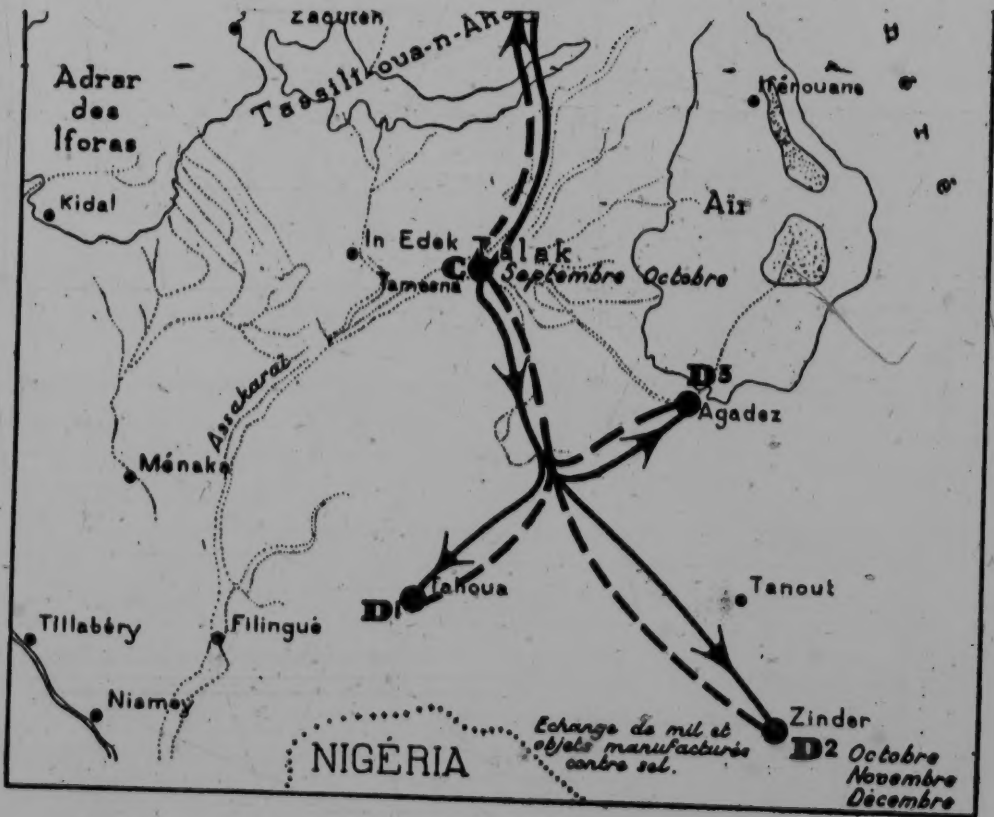


V. Schéma du cycle caravanier des Touaregs. — A. Centre de transhumance et point de départ du cycle caravanier. — B. Centre d'extractions de sel. — E. Centre d'échange de produits manufacturés et de viande séchée.

[P. 216]

1: Lhote

MS25 Tuareg



Mer des Touaregs de l'Abaggar.

d'extraction du sel. — C. Région de stockage du sel et de nomination temporaire.
marchants et de viande sèche contre dattes après retour en A.

[P. 217]

volontiers des caravanes qui se rendaient dans les oasis du Tidikelt ou du Touat pour chercher des dattes, ou bien au Soudan, pour s'y approvisionner en millet. Ils se faisaient aussi

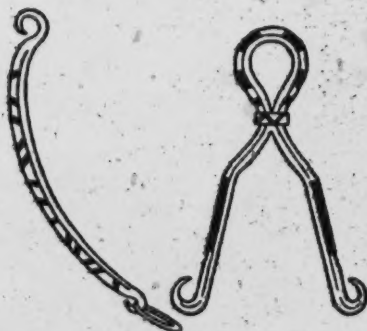


FIG. 22. — Mors de chameau (détail).

protecteurs de caravanes pour la traversée de leur pays, en faisant naturellement payer au caravanier un droit en marchandise toujours élevé.

L'Ahaggar possède des mines de sel célèbres, dans la région qui porte le nom d'Amadror et qui se trouve dans une grande dépression située à l'est du massif de la Tafedest. Elles sont pour les Ihaggaren une res-

source appréciable, mais leur exploitation demande d'abord de la main-d'œuvre, ensuite le transport et la circulation exigent un état de paix général mettant les nombreux troupeaux de chameaux transporteurs à l'abri des surprises possibles et des coups d'un rezzi. C'est pourquoi, avant l'occupation française, les salines d'Amadror restèrent longtemps inexploitées du fait de l'état de guerre perpétuel qui existait entre Touaregs de l'Ahaggar et Touaregs du Tassili.

La matière d'échange idéale est le sel qui abonde au Sahara et qui manque totalement au Soudan. Et c'est ainsi que l'on voit un cycle caravanier s'échelonner sur une année entière et sur des milliers de kilomètres. Il est d'autant plus viable pour les Ihaggaren qu'ils trouvent là l'emploi de leurs nombreux chameaux qui, autrement, resteraient en partie inutilisés.

Le point de départ est naturellement la saline. La mine



FIG. 23. — Dispositif de fixation de la bride du chameau.

LES CONDITIONS DE VIE CHEZ LES TOUAREGS 219

se trouve à ciel ouvert ; il suffit de détacher le sel en morceaux et de le placer dans des sacs de peau pour le transporter. Ce travail est réservé aux Ikkan qui arrivent sur les salines au cours de l'été et y séjournent de trois semaines à un mois. Chaque propriétaire de chameaux opère à son gré, et après l'extraction, transporte le sel dans son campement.

Vers la mi-septembre, tous les caravaniers se rassemblent par tribus, et bientôt, laissant leurs familles dans l'Ahaggar, ils prennent la longue route du Soudan qui traverse le Tanezrouft. On voit ainsi des caravanes de 100 à 150 chameaux, mais rarement plus, car le pâturage ne le permettrait pas. L'arrivée au Soudan doit se faire après la saison des pluies qui se termine généralement avec le mois de septembre. Lorsque les caravaniers arrivent avant, ils restent en attente dans la région du Tamasna et mettent leur sel à l'abri en le cachant dans les anfractuosités des rochers.

De toutes façons, ils restent toujours au moins deux mois dans cette région pour que leurs chameaux reprennent des forces. Puis, par petits groupes, ils se dirigent vers le Dâmergon où, dans certains villages, ils connaissent des gens avec qui ils échangent leur sel contre du millet. Ces échanges se font sur des bases variables, suivant que la récolte de millet a été abondante ou non, ou que le sel est arrivé en plus ou moins grande quantité. Ils se font le plus généralement sur la base d'une charge de sel contre trois charges de millet, mais quelquefois dans la proportion d'une charge de sel contre dix charges de millet, ce qui est très avantageux pour les Ihaggaren.

Comme ils n'ont pas suffisamment de chameaux pour emporter tout ce grain, dont la quantité dépasse d'ailleurs leurs besoins dans l'Ahaggar, ils en vendent ou en échangent une bonne partie contre des objets manufacturés, d'un transport



FIG. 24. — Sandale « irratimen », de fabrication haoussa, portée par les Ihaggaren.

et d'un écoulement faciles. Ce sont des sandales, des sacs de selle, des selles de chameaux, des boîtes en peau, des vêtements de coton, des lithams de fabrication soudanaise. Et après deux mois de repos passés au Soudan, pendant lesquels les chameaux se délectent sur les gras pâturages, tous reprennent la route de l'Ahaggar où ils arrivent à partir de janvier. Février-mars les voit repartir pour le Tidikelt ou le Tonat. Ils n'emmenent alors que très peu de chameaux, et vont échanger là-bas le surplus des objets manufacturés qu'ils ont recueillis au Soudan et de la viande de mouflon séchée contre des dattes. Ce voyage dure en moyenne deux mois et vers la fin avril tout le monde, en principe, est rentré au Ahaggar. C'est un repos de quelques semaines, et chacun songe à la prochaine campagne de sel qu'il va falloir préparer.

Nous nous trouvons donc devant un cycle caravanier complet qui, à lui seul, pourrait permettre une vie normale aux Touaregs. Mais, comme nous l'avons dit, il implique un état de paix qui auparavant était une exception, et ensuite une somme de travail à fournir qui n'est pas toujours en accord avec les goûts guerriers des Imochar.

La chasse fournit aux Touaregs quelques occupations, de même que la cueillette. Mais l'une et l'autre ne sont que des passe-temps aléatoires, sans beaucoup de profits. La vie des Touaregs peut donc se résumer en quelques lignes : élevage à la base, doublé d'un brigandage élevé à l'état d'une institution et accessoirement organisations des caravanes. Nous allons voir maintenant les Touaregs dans leur vie intérieure.

CHAPITRE II

L'HABITATION

LE CAMPEMENT. — Le campement est la forme d'habitat traditionnelle des Touaregs qui s'allie avec le nomadisme qu'implique toujours l'élevage. Il groupe un certain nombre de personnes réunies sous une autorité patriarcale par des liens de parenté très proches.

A la base de la constitution du campement, pour le choix de son emplacement, pour le nombre de tentes à grouper, il y a la question de l'eau.

L'eau est évidemment le problème de toute vie ; elle joue un rôle dans l'installation de nos petits villages d'Europe, mais ce rôle est encore bien plus grand dans les pays désertiques où elle est très rare. L'existence de points d'eau n'est pas seulement nécessaire pour la vie des hommes, mais aussi pour celle de leurs animaux domestiques.

A cette condition primordiale de l'existence d'un point d'eau, il faut ajouter celle du pâturage pour les animaux domestiques. On voit donc que l'installation d'un campement chez les Ihäggaren est conditionnée par deux éléments principaux dont le caractère peut varier dans le temps, suivant les saisons et l'abondance ou la rareté des pluies. Mais en fin de compte, ce sont les nécessités du pâturage qui priment, car, d'une façon générale, il est encore plus rare que l'eau, puisqu'il peut être parfois complètement absent. Cette nécessité du pâturage oblige au morcellement des tribus, à la dispersion des campements pour son exploitation rationnelle et elle est telle que chacun d'eux groupe rarement plus de cinq ou six tentes. Seul le campement de l'Aménokal peut compter jusqu'à quinze ou vingt tentes, mais c'est tout à fait exceptionnel ; il y a là une question de prestige et en même temps d'ordre social qui joue. L'Aménokal entretient, en effet, une nombreuse famille, ses khalifes, ses serviteurs, etc.... Mais ce groupement du chef est tout à fait artificiel et les troupeaux dont les gens sont propriétaires ne sont pas avec eux, et sont

répartis dans la montagne, gardés par des Imrad ou des serviteurs.

Le campement est toujours installé assez loin des points d'eau, car il est préférable d'être plus près des pâturages. Il en est souvent distant de cinq à six kilomètres. Les bêtes s'y rendent pour boire tous les deux ou trois jours, et les gens en profitent pour faire leur provision, qui sera transportée dans des outres sur le dos ou sous le ventre des ânes. Les Touaregs n'aiment d'ailleurs pas s'installer à proximité d'un point d'eau, car celui-ci est toujours un endroit de passage, et ils évitent de signaler leur présence aux étrangers. Lorsque l'état de guerre existait, la dissimulation était une nécessité capitale facile à comprendre, et il semble que, par atavisme, ils aient pris l'habitude de toujours se placer dans des endroits où ils échappent à l'investigation des regards indiscrets.

Ils installent leurs tentes sur les terrasses des vallées, parfois dans la vallée même s'ils n'ont pas à craindre les pluies qui tombent le plus souvent à la fin de l'été.

Par la nécessité de la recherche du pâturage, les campements sont en déplacements continuels ; suivant qu'il a été revivifié par les pluies ou qu'il est sec, ils prolongent plus ou moins leur séjour qui peut être de 8 à 15 jours. Mais ces déplacements ne sont jamais d'une grande ampleur, ne dépassant pas plus de 7 à 8 kilomètres. Si nous prenons pour exemple la tribu des Dăg Râli qui nomadisent dans la partie ouest de la Koudia, nous trouvons en été les campements installés dans les vallées de la haute montagne, jusqu'à 2. 400 m. d'altitude. En hiver, ils s'installent au contraire sur les pentes, ou dans les parties basses, recherchant les endroits abrités du vent. Ceci, naturellement dans une période normale, c'est-à-dire de pâturage moyen. Mais au cours de l'été 1940, à la suite d'une longue période de sécheresse, la haute Koudia voyait un grand nombre de ses points d'eau taris, et la végétation pour ainsi dire inexistante ; aussi, tous les nomades se réfugiaient-ils dans les parties basses du massif, dans les vallées d'Outoul, d'Eferer, d'I-n-Amegel, où l'eau était plus abondante et où il restait encore un vestige de pâturage. Au début de septembre, tout le massif bénéficia de pluies abondantes ; huit jours plus tard, toutes les tentes s'ébranlèrent dans la montagne afin d'utiliser le pâturage des alpages avant l'hiver, et de réserver pour cette saison celui des vallées inférieures.

L'HABITATION

223

Les points d'eau de l'Ātakor sont surtout des réservoirs naturels — *aguelmam* — et des sources coulant à fleur de terre, dans le creux des vallées. Dans la partie moyenne, ce sont surtout des rēdir — *abankor* — ou petits puits creusés à moins d'un mètre du sol pour atteindre la couche d'eau souvent retenue par des seuils rocheux mais ces rēdir s'épuisent avec le temps si les pluies ne sont pas venues renouveler l'eau accumulée dans le lit sablonneux des oueds. La partie basse de l'Āhaggar bénéficie de tous les suintements de la haute montagne, de toutes les coulées souterraines, et elle est plus riche en points d'eau. Ceux-ci sont des rēdir ou des puits dont la profondeur varie de 5 à 10 mètres.

LA TENTE. — On retrouve ce mode d'habitat depuis les steppes de l'Asie occidentale jusqu'à l'Atlantique, où les nomades ont généralement adopté la tente en poil de chameau. Les Touaregs qui ne possèdent pas de chameaux à longue laine utilisent la peau.

La tente est composée d'un grand velum formé par l'assemblage de 30 à 40 peaux de mouflon ou de chèvre, épilées et tannées. La rareté des peaux de mouflon fait qu'on leur substitue de plus en plus la peau de chèvre, voire même la peau de bœuf ; c'est même cette dernière qui est exclusivement utilisée chez les Touaregs Ioullimiden. Le velum est soutenu par une armature d'arceaux ou de montants. Les Kel Āhaggar possèdent d'ailleurs deux genres de tentes : une à supports verticaux, l'autre à arceaux. La première est actuellement la plus répandue. Elle comporte un montant central avec une faîtière en bois et six montants secondaires placés en cercle ; la partie la plus élevée du velum se trouve à environ 1 m. 50 du sol. Les extrémités de la peau sont abattues presque au ras du sol et fixées par des petits piquets afin de faire écran aux vents de sable très communs au printemps et en été, et de protéger du froid en hiver.

La faîtière à montant central est surtout employée en été lorsqu'on craint les pluies, car elle donne une inclinaison appropriée du velum pour l'écoulement de l'eau. Dans les autres saisons, cette faîtière est remplacée par deux montants supportant une traverse.

Quoiqu'on ne puisse se tenir debout à l'intérieur, la tente touarègue est assez spacieuse. Les montants sont en bois de tamarix, grossièrement sculptés dans la partie supérieure,

pyrogravés et peints. Ce type de tente est employé chez les Kel Rela, les Dâg Râli et la plupart des Kel Ahaggar.

L'autre modèle n'est plus employé que chez les Agouh-en-Téhlé. Les Kel Ahnet et les Kel In Rhar l'utiliseraient, paraît-il, encore. Le piquet central du type précédemment décrit est remplacé par un ou deux arceaux en racines d'éthel reliés par une traverse formant l'armature centrale, et quatre piquets verticaux placés deux par deux de chaque côté de la tente.

Ce modèle était autrefois beaucoup plus répandu dans l'Ahaggar et il semble être d'un emploi plus ancien dans ce pays, car le modèle actuellement le plus en usage a dû être pris aux Ioullimiden. Tous les vieillards se rappellent l'avoir

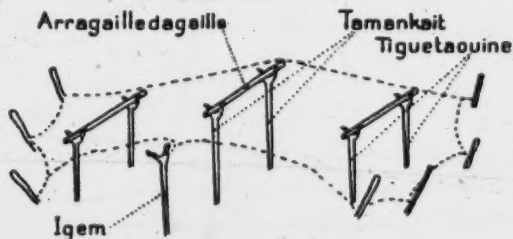


FIG. 25. — Tente utilisée par les Kel Rela. Pendant la saison des pluies les deux piquets centraux sont remplacés par un piquet unique soutenant une faitière.

vu, dans leur jeunesse, utilisé dans presque tous les campements à égalité avec le système à piquets verticaux.

La tente à arceaux, dont la partie supérieure forme un peu dôme, est plus apte que l'autre à affronter les pluies. Si c'était là sa raison d'être, on comprend sa disparition avec l'assèchement progressif du Sahara, disparition qui peut aussi avoir pour cause la difficulté de se procurer de grandes racines pour la confection des arceaux.

Le velum est toujours recouvert d'un enduit d'ocre rouge qui le protège des ardeurs du soleil et de la pluie.

Dans l'un ou l'autre modèle, la tente comprend toujours une espèce de clôture mobile faite d'une longue natte — asaber — en tiges de graminée que l'on déroule intérieurement autour des piquets pour la clore complètement. En haute montagne, les Touaregs réduisent la surface intérieure de la tente pour avoir plus chaud, et garnissent la partie opposée

obligé, mais un stockage réduit, consistant en deux ou trois sacs de sorgho ou de dattes qui sont transportés dans tous les déplacements du campement. Il est de coutume, lorsque les réserves sont plus importantes, de les abandonner dans les rochers de la montagne en des endroits connus des gens de la tribu. Ces greniers — *ekaham* — permettent de s'alléger et de mettre en même temps les réserves en lieux sûrs, si bien que dans le cas où les campements sont razzés, elles constituent l'appoint alimentaire suffisant pour que les gens ne soient pas acculés à mourir de faim.

Quelques tribus qui possèdent des jardins dans les centres de culture y ont souvent des dépôts de vivres ; ceux-ci sont emmagasinés pour tout un groupe familial. C'est ainsi que les Däg Râli possèdent des magasins dans la Koudia, à Ilâman, à Tarahananet, à Ābalessa, etc... où ils confient la garde de leurs marchandises à leurs représentants locaux. Ces centres possèdent des greniers secrets ; ils ne sont plus guère utilisés, mais l'étaient toujours avant l'occupation française, pour des raisons de sécurité vis-à-vis des rezzou. Nous avons vu des cachettes de ce genre à Tit, à Bloûmet, et il en existerait à Tazerouk et à Idelès. Elles consistent en des caves creusées dans le sol à fleur de terre et dissimulées aux regards des passants ; les marchandises étaient ainsi à l'abri des hommes et des rongeurs.

Nous ajouterons à ce sujet que le grenier creusé dans le roc est un fait courant chez tous les Berbères. De nos jours on peut encore en observer au Maroc et chez les Chaouias de l'Aurès. Cette coutume semble avoir été commune dans les pays méditerranéens, en Syrie, en Palestine notamment où elle était signalée déjà dans les temps bibliques.

L'Aménokal Akhamouk était le seul à posséder de vrais greniers. Au nombre de trois ou quatre, ils sont construits avec des pierres reliées par de l'argile suivant la technique soudanaise, et placées au sommet d'une crête rocheuse, sur la rive gauche de l'oued Ābalessa, à proximité de l'endroit où son campement était le plus souvent installé.

LE COUCHAGE. — Le matériel de couchage ne comprend qu'une ou deux peaux de mouton cousues ensemble, plus rarement un tapis, chez les gens riches. Il n'existe pas de lit, sauf chez l'Aménokal qui en possède un, de type haoussa, modèle qui a été également adopté dans un certain nombre de

L'HABITATION

227

campements des Kel Oui¹. L'homme et la femme couchent chacun de leur côté, les garçons avec le père, les fillettes avec la mère.

Il n'existe pas de berceaux pour les bébés chez les Touaregs de l'Ahaggar, et les jeunes enfants sont déposés sur une peau ou sur des couvertures. Quelquefois, on place au-dessus d'eux une espèce d'armature hémisphérique en osier, que l'on recouvre d'étoffe pour les isoler de la lumière ou les protéger du vent de sable.

Les Kel Air et les Tenguéréguifs possèdent de petits berceaux qui sont suspendus au faite de la tente.

LE FEU. — Devant chaque tente se trouve un foyer généralement composé de trois pierres. Il n'est pas destiné à la cuisine, mais au chauffage, le soir, lorsque le soleil est couché, quand tous les gens viennent se rassembler à l'abri de l'*asaber* déroulé en arc de cercle devant la tente. C'est la flamme qui réchauffe les cœurs et les corps, qui synthétise la famille et l'amitié. Parfois on place sur les trois pierres une bouillotte pleine d'eau à chauffer pour la confection du thé.

Le feu de cuisine est placé à l'écart, généralement à trois ou quatre mètres de la tente, à l'abri d'une petite murette de pierres pour le protéger du vent.

Nous n'avons pu recueillir chez les Touaregs aucun mythe sur l'origine du feu. D'après eux, il a été créé par Dieu qui l'a donné aux hommes pour cuire les aliments, Iblis — Satan — a voulu s'emparer du secret de sa fabrication et Dieu l'a puni en créant le martyr de l'enfer ; mais Iblis a communiqué son secret aux forgerons qui depuis savent l'utiliser pour le travail des métaux.

Les Touaregs obtenaient autrefois le feu par frottement en utilisant une planche de torha (callotropis procera) et une branche de bois dur ; ils recueillaient la poussière charbonneuse sur une touffe de soie provenant du fruit du callotropis et soufflaient dessus jusqu'à obtention de la flamme, ce qui demandait environ une minute. Ils ont conservé ce procédé et l'utilisent encore accidentellement.

Aujourd'hui, ils trouvent des allumettes chez les commer-

1. Contrairement à ce qui a été dit, le lit n'est pas touareg, mais haoussa. Il est répandu chez les sédentaires de l'Air, du Damergou et du Sokoto et ce sont des forgerons haoussa qui le fabriquent.

çants de Tâmanrasset, mais tous possèdent un briquet à silex fait d'une tige de fer recourbée.

Ils ne conservent pas le feu. Ils le transportent d'une tente à l'autre dans un fragment de vieille calebasse ou tiennent quelquefois une braise dans leurs mains sans se brûler. Lorsqu'ils veulent le transporter à une assez grande distance, ils utilisent des braises de crottes de chameau.

Les Touaregs emploient communément comme combustible des excréments de chameau et de chèvre. En haute montagne, le bois est assez rare, mais dans les parties basses de la Koudia, ils trouvent de vieilles souches d'acacia ou d'éthel. Ils n'utilisent jamais le bois du callotropis qui est

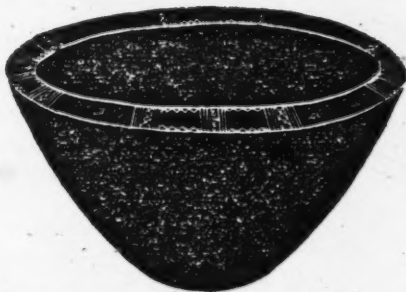


FIG. 27. — Plat des Touaregs de l'Ahaggar, importé du pays haoussa.

l'arbre du diable et qui fait entendre des bruits sourds lorsqu'on le brûle.

Pour la confection du foyer, ils ne prennent jamais de blocs de basalte, le basalte étant d'après eux possédé par les génies et éclatant violemment sous l'action de la chaleur.

MOBILIER. — Nous avons décrit sommairement les objets qui meublaient les parties de la tente réservées aux conjoints ; il faut leur ajouter un certain nombre d'objets qui constituent le mobilier. Ces objets ne sont d'ailleurs pas nombreux et sont le reflet de la vie primitive que mènent les Touaregs.

Sur le côté gauche de la tente se trouve généralement l'outre à eau, accrochée sur deux piquets de bois placés en V. Une vieille étoffe la recouvre souvent pour la protéger du soleil. L'outre est fréquemment vide, car les Touaregs sont peu prévoyants. Lorsqu'il y a de l'eau, ils boivent, mais lors-

L'HABITATION

229

qu'il n'y en a plus, ils restent là à attendre pendant une demi-journée que les Iklan soient revenus du puits, si bien que lorsque le voyageur vient à passer, il est le plus généralement assailli de demandes d'eau alors que lui-même espérait bien souvent en trouver au campement !

Devant la porte, et à proximité de toutes les tentes, on aperçoit un énorme mortier en bois et son pilon dans lequel la servante pile le millet ou les dattes. En fouillant un peu la tente ou l'abri servant de cuisine, on trouve deux ou trois plats en bois, de forme hémisphérique, destinés à contenir les aliments, deux ou trois écuelles coniques servant de récipient pour boire, et accrochés à l'un des piquets extérieurs de la tente, un vase à traire en bois, un van en sparterie pour cribler la farine de millet et servant en même temps de couvèr-plat, une ou deux petites nattes en sparterie pouvant servir au même usage, et enfin quelques cuillers en bois. Chaque maitresse de tente possède un petit racloir en bois qui lui sert à nettoyer le sol de la tente, lequel est généralement recouvert d'une couche de sable fin prélevé dans le lit de l'oued voisin.

Une ou deux marmites en terre, des petites théières et des petits verres pour le thé, et nous avons là un aperçu du mobilier des Touaregs, qui, comme on peut s'en rendre compte, est réduit à la plus simple expression.

Lorsque le campement se déplace, tous ces objets sont chargés sur des ânes munis pour la circonstance d'un petit bât. C'est aux femmes qu'incombe le pliage des bagages, leur chargement et leur transport sur les ânes. Elles montent elles-mêmes sur les bagages pendant le transport, et il n'y a que les femmes nobles qui voyagent à dos de chameau. Ceux-ci ne sont utilisés au cours des déplacements que s'il s'agit d'un long voyage.



FIG. 28.
Pelle de tente.

CHAPITRE III

L'ALIMENTATION

On a pu dire que les Touaregs, comme beaucoup de populations d'éleveurs, vivaient du lait de leurs troupeaux. Ils vivent plus exactement des produits de leurs bêtes, mais le lait et la viande à eux seuls ne sauraient suffire. En fait, la base de leur nourriture est une graminée, le *béchéna* (sorghum ceruum Host.), sorte de millet cultivé dans les oasis sahariennes et au Soudan.

Les Touaregs consomment un peu de blé, mais tout à fait exceptionnellement. C'est surtout pendant leurs déplacements, au cours des caravanes, qu'ils mangent des galettes de blé cuites dans le sable, car elles sont d'une confection simple et rapide.

Il est assez curieux de constater que les Touaregs qui, culturellement, appartiennent à la civilisation méditerranéenne — qui peut être appelée la civilisation du blé — n'aient pas conservé le blé comme base alimentaire comme l'ont fait toutes les autres populations de l'Afrique du Nord. Pourtant la question de la nourriture est l'une de celles qui rattachent le plus l'homme à son milieu natal et qu'il transporte généralement avec lui dans ses migrations. La culture du blé descend au Soudan jusque dans la région de Tombouctou, en Air, et un peu au nord de la Nigeria ; mais elle est partout d'introduction récente due à l'influence des Arabes qui n'ont pas abandonné leur aliment traditionnel.

La *béchéna* est un aliment d'adaptation dû à leur exode vers le Soudan, pays duquel ils sont à l'heure actuelle beaucoup plus près au point de vue des conditions d'existence matérielle, que de l'Afrique septentrionale, à moins que cette plante ait existé autrefois à l'état spontané au Sahara, comme l'a supposé le Pr Chevalier et qu'elle ait été l'une des ressources alimentaires principales de ses premiers habitants.

Le Sahara, par ses cultures et ses productions, est complètement négre. Les méthodes de culture, sauf l'irrigation,

L'HABITATION.

225

à l'ouverture d'une petite murette en pierre qui protège efficacement du froid. La porte est toujours ouverte au sud.

La tente n'est habitée que par un ménage et chaque conjoint a son côté réservé : l'homme, à gauche, en entrant ; c'est là qu'il place sa selle de méhari, ses armes, ses sacs de selle ; la femme à droite ; c'est là qu'elle dépose son sac à affaires personnelles, sa selle, si elle en possède une, les sacs contenant les réserves de nourriture, ainsi que les instruments de cuisine, dont elle a la garde.

L'été, lorsqu'il fait très chaud, les Touaregs utilisent parfois des huttes de paille, tant pour économiser les peaux que

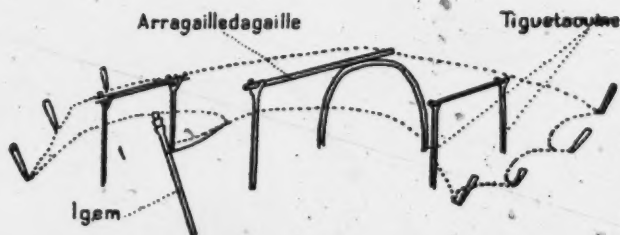


FIG. 26. — Tente utilisée par les Agouh-n-Tehlé. Parfois le piquet support de l'arragailledagaille peut être remplacé par un deuxième arceau. Dans certaines tribus, en particulier chez les Kel Ahnet, les arceaux étaient placés transversalement.

pour avoir un peu plus de confort. La tente de cuir est, en effet, rendue presque inutilisable par la chaleur, et les nomades vont souvent chercher abri, aux heures chaudes, sous les arbres voisins lorsqu'il y en a, ou bien dans les rochers.

Les captifs n'ont jamais de tentes. Ils se construisent de petits abris avec quelques branches sur lesquelles sont tendus des lambeaux de peau ou d'étoffe.

Le montage des tentes incombe entièrement aux femmes.

LES GRENIERS. — L'un des faits les plus caractéristiques de la vie du nomade est son imprévoyance pour les questions alimentaires et la plupart du temps il subsiste au jour le jour, au fil des saisons, sans rien accumuler. C'est un peu le cas pour les Touaregs. Pourtant le Sahara n'est pas un pays où l'on trouve à se ravitailler facilement. Il y a donc chez eux stockage

L'ALIMENTATION

234

sont empruntées aux Soudanais, et en particulier le travail à la houe — le *daba* —, alors que l'Afrique du Nord emploie surtout la charrue qui est ignorée dans la zone intertropicale.

La *béchéna* est consommée en farine bouillie cuite, en farine crue, ou mélangée à des liquides, eau ou lait.

Les dattes jouent également un grand rôle dans l'alimentation des Touaregs, et tous les ans chaque chef de famille organise une petite caravane au Touat ou au Tidikelt pour en rapporter deux ou trois charges de dattes sèches de mauvaise qualité qui sont écrasées au pilon et consommées avec du lait de chamelle.

D'après ce que nous savons de la production des terrains de culture de l'Ahaggar lui-même et d'après ce que les Touaregs sont obligés d'importer, on peut connaître approximativement leurs besoins. Au cours des bonnes années, la production locale n'équivaut qu'au quart du nécessaire. Elle peut être évaluée à 150 tonnes. Il faut y ajouter la production en blé, mais celle-ci ne peut être prise en considération en ce qui concerne la consommation, car elle est presque entièrement destinée à l'exportation. Il en ressort que les besoins d'importation s'élèvent à 4.000 charges de mil par an qui, calculées à 150 kg. chacune, font 600 tonnes, lesquelles sont en majeure partie achetées ou échangées au Damergou ou dans la région de Tahoua. Les besoins annuels en dattes sont de 400 charges.

De ces chiffres, il ressort que les besoins annuels par personne sont, à peu de chose près, une charge de mil et un dixième de charge de dattes.

La consommation individuelle peut donc être estimée à 187 kg. de mil et 15 kg. de dattes par an, alors qu'un calcul



FIG. 29.

Mortier des caravaniers et son pilon.

identique nous a donné, pour les Arabes sahariens, 180 kg. de blé et 75 kg. de dattes. Mais il ne faut pas s'illusionner ; ces chiffres sont établis d'après des années, sinon d'abondance, du moins de facilité relative. En fait, la moyenne annuelle est très au dessous, car les Ihaggaren ne disposent pas toujours de moyens d'échange propres à assurer leurs besoins, et on peut



FIG. 30. — Corne de mouflon servant de récipient à beurre.

réduire les chiffres donnés plus haut d'un bon tiers, parfois même de la moitié.

Pour suppléer à cette carence en graminées, les Touaregs ont recours aux produits de la cueillette.

Les captives et les femmes des Imrad recueillent, après les pluies, les graines de certaines plantes qui poussent dans les vallées de l'Ahaggar. Ce sont celles de l'afasso (*panicum turgidum* F.), de l'oulloul (*aristida pungens* D.) ; mais l'importance de cette cueillette est en fonction de l'abondance des pluies, et l'on peut dire que la plupart du temps elle est bien

L'ALIMENTATION

233

aléatoire. Il n'en est pas de même au Soudan où, tous les ans, les Iklan ramassent des sacs entiers de graines sauvages et en particulier celles du *cram-cram* (*cenchrus echinatus*).

Il y a bien dans l'Ahaggar quelques baies sauvages : celles du jujubier (*zizyphus lotus* D.), du téborak (*balanites aegyptiaca*) ; d'autres graines encore auxquelles les Touaregs font appel en cas de disette, telles celles de la coloquinte, de l'aca-



FIG. 31. — Petite gourde de peau servant de récipient à beurre.

cia tortillis, etc..., mais toutes ces plantes ne jouent qu'un rôle bien secondaire dans l'alimentation des Touaregs.

Les Touaregs disposent du lait de leurs chamelles, de leurs chèvres et de leurs brebis. Ils le consomment soit entier soit coupé d'eau, soit frais, soit aigri.

C'est un luxe de boire du lait entier que l'on réserve aux jeunes mamans, aux enfants. Les grandes personnes en boivent généralement le matin et le soir, après la traite, et au repas de midi alors qu'il est déjà aigri. Il peut accompagner les plats

de béchena, servir de sauce, et être également pris comme boisson. Lorsqu'ils font de grands déplacements, les Touaregs emportent sur leur chameau une outre pleine de lait écrémé. Celui-ci caille rapidement et donne un petit lait au goût aigrelet qui est très rafraîchissant. Mais le lait est surtout apprécié par les sous-produits qu'il fournit, le beurre et le fromage.

Le beurre — *oudi* — est obtenu par barratage du lait dans une petite outre en peau qu'une femme secoue sur ses genoux en la faisant basculer dans un mouvement de droite à gauche et inversement. Le beurre recueilli est placé à l'intérieur d'une

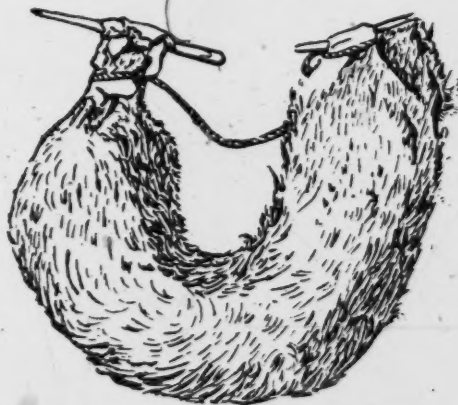


FIG. 32. — Réservoir à beurre/lait d'une peau du cou de chameau.

corne de mouflon servant de vase. Lorsque la production en beurre dépasse la consommation journalière, on le place dans des récipients en peau, en forme de gourde, où la chaleur le tient généralement liquide ou très fluide, sauf l'hiver où il est nécessaire de le réchauffer pour le faire sortir du récipient.

Le beurre est essentiellement consommé comme sauce ; on en arrose les bouillies de béchena ou les galettes de blé. Les Touaregs ne le font jamais cuire comme dans les fritures.

Dans les années où le pâturage a été exceptionnellement développé, ce qui assure une lactation abondante des bêtes, les Touaregs fabriquent du fromage — *tikomaren*. — Ils font cailler le lait, pressent le fromage blanc dans de petites nattes pour en extraire toute l'eau et le font sécher ensuite sur de

L'ALIMENTATION

235

petites claies placées dans les branches des arbres. Il va sans dire que la fabrication du fromage est très rare dans l'Ahaggar et que c'est surtout lorsqu'ils nomadisent au Soudan que les Touaregs la pratiquent. Chaque année les Haggaren remontent, de leur séjour dans la zone soudanaise, de grandes provisions de fromages qui sont secs comme du bois, produits de leur fabrication ou achetés dans les tribus du Sud. Ils constituent un appoint non négligeable dans l'alimentation. Ces fromages secs sont pilés dans le mortier, réduits en petits fragments, au point de leur donner la consistance de la farine et mélangés ensuite aux aliments, soit bouillie de béchena, soit breuvage à la farine de béchena et de dattes.

On pourrait supposer que la viande joue un très grand rôle dans l'alimentation des Touaregs. Mais que l'on se rappelle l'un de nos vieux proverbes français qui dit que le bottier est toujours le plus mal chaussé. On pourrait appliquer cet adage aux éleveurs qui sont peut-être les moins gros mangeurs de viande qui existent. Un éleveur a des bêtes pour tirer parti de leurs produits, mais il ne les mange que très rarement, car chaque mise à mort est un préjudice porté à son capital.

En fait, les Touaregs ne tuent leurs bêtes que très exceptionnellement, surtout lors de fêtes familiales et religieuses, et ces mises à mort rappellent un peu le sens religieux des sacrifices. Ce qui ne veut pas dire qu'ils n'aiment pas la viande, car lorsqu'ils razziaient un campement adverse, ils s'empresaient de faire des coupes sombres dans le petit bétail et mangeaient jusqu'à en étouffer.

La viande de chasse leur fournit un maigre appoint. Ils tuent tous les ans un certain nombre de gazelles et de mouflons, en consomment une partie fraîche, faisant sécher l'autre pour la tenir en réserve.

Ils capturent des lézards stellion (*Uromastix acanthinurus*), des gerboises, des gondi (*Ctenodactylus* sp.), quelquefois même des chacals et des lièvres. On peut ajouter à leur alimentation carnée, les sauterelles (*shistocerca gregaria*) qu'ils font griller dans la braise, sécher ensuite, pour les réduire en poudre. Tous les nomades sahariens sont très friands des sauterelles, et dès la plus haute antiquité, certaines tribus de l'Afrique du Nord étaient censées en faire la base de leur nourriture, ce qui leur a valu le surnom d'acridophages. Les Nasamons d'Hérodote les préparaient de la même façon que le font les Touaregs, et le

rapprochement alimentaire que l'on peut faire entre ces deux populations n'est peut-être pas du domaine du seul hasard.

Il y a bien dans l'Ahaggar quelques mares à poissons, mais les Imochar et les Imrad ne mangent pas la chair de ces animaux ; seuls les Issekkemâren capturent des barbeaux et quelquefois des silures, ou les ramassent dans les oueds après les crues, car ils ne connaissent pas la pêche proprement dite.

Les sédentaires élèvent des poulets, mais les Touaregs n'en mangent pas non plus, considérant leur viande comme impure. Le même interdit est étendu aux œufs. Le seul oiseau qui fait exception est l'autruche. Il n'en existe plus au Sahara, mais lorsque les Ihäggaren vont au Soudan, ils la capturent s'ils en ont l'occasion ; de même, ils mangent ses œufs cuits dans la cendre.

Les disettes se font parfois sentir. Elles sont rares maintenant que les caravanes peuvent circuler librement, mais elles étaient beaucoup plus fréquentes lorsque l'état de guerre se prolongeait longtemps. Les Touaregs se rabattaient sur des plantes sauvages qui n'entrent généralement pas dans l'alimentation, sur les jeunes pousses de *tahlé* (typha elephantina), sur les feuilles de la *tanekfit* (eruca aurea), de l'*aramas* (Atriplex Halimus), sur les tiges souterraines du *danoun* (cistanche lutea) qui ressemblent à l'asperge, et sur bien d'autres encore, de qualité alimentaire très douteuse, qu'ils mangeaient pour calmer leur faim. L'état de famine peut devenir si accusé qu'ils ramassent parfois les vieux os pour les piler, les réduire en farine et en faire des bouillies. Il va sans dire que c'est pendant ces périodes que les pillages battent leur plein. Les gens se volent de campement à campement ; de tribu à tribu ; et chacun oublie son frère, son ami et ne songe qu'à une chose : subsister par tous les moyens.

Avant l'occupation française, les Touaregs ne faisaient en principe qu'un repas par jour, le soir, après la traite des bêtes. Dans la journée, ils se contentaient de boire un peu de lait.

Le plat national des Touaregs est l'*asink*, qui est une bouillie de mil cuite, à l'eau, arrosée de beurre ou de petit lait. C'est le repas surtout en honneur l'hiver et pendant toute la saison froide. Pendant les mois de forte chaleur, ils préfèrent un breuvage d'eau ou de petit lait dans lequel ils jettent de la farine de mil, allongée parfois de fromage sec et de dattes pilées. C'est l'*alakoh*. Les dattes, également, sont surtout consom-

mées en été concassées et mélangées avec de l'eau ou du lait.

Lorsque les Touaregs tuent un mouton, ils préparent les intestins qu'ils renferment à l'intérieur de l'estomac, et après avoir lié les deux extrémités de ce dernier, ils le placent sur un lit de cendres pour le faire cuire. Cette cuisson, qui est celle le plus couramment employée par les chasseurs, s'appelle l'*aba-toul*. Les viandes sont préparées bouillies ou cuites sous la cendre. Celles qui sont bouillies sont surtout celles qui ont été préalablement séchées (mouflon, gazelle, quelquefois mouton) ; dans ce cas, on les broie d'abord entre deux cailloux, car elles sont aussi dures que du bois ; la viande est alors répandue en fragments sur le plat d'*asink*.

Les Touaregs ne préparent pas de viande rôtie sur la braise, mais ils la placent sous la cendre. Lorsqu'ils veulent cuire un mouton entier, ils l'ouvrent en deux et le placent ainsi sous la cendre, prenant la précaution de le retourner une fois pendant la cuisson.

Lors de grandes fêtes, fêtes religieuses, de mariage ou réception d'un hôte de marque, les Touaregs égorgent de jeunes chameaux. Ils les servent avec un couscous de blé à gros grains.

Les animaux domestiques livrés à la boucherie sont : les chèvres, les moutons, les chameaux, les bœufs lorsqu'ils en ont. Ils ne mangent pas le cheval, ni l'âne, ni le chien.

La cuisine est préparée par les captives, à proximité de la tente des maîtres.

Les hommes prennent leurs repas à part et reçoivent les plats en premier ; les femmes et les enfants mangent de leur côté et les Iklan reçoivent les restes.

Les Touaregs se servent de cuillers. L'emploi de cet instrument leur est particulier, car leurs voisins arabes ou nègres mangent avec leurs mains. Cette coutume doit être afférente au port du voile qu'ils ne retirent pas pour manger et qui leur interdit de porter la main pleine d'aliments à la bouche. Ils portent la nourriture à cette dernière en soutenant légèrement l'extrémité de leur voile.

Comme boisson, ils ne boivent que de l'eau, même si cette dernière est plus ou moins propre, plus ou moins polluée, et du lait.

Depuis un demi-siècle, ils ont pris l'habitude de boire du thé vert à la mode arabe ; ils l'aromatisent avec de la menthe ou certaines plantes parfumées de l'*Âhaggar*, en particulier

du *chik* (*artemisia herba alba*). Le café, qui était répandu chez eux autrefois, est surtout pris maintenant comme médicament, pour calmer les toux violentes ou les douleurs d'estomac.

Si nous cherchons maintenant les produits de consommation absorbés comme excitants ou comme stupéfiants, nous voyons que les Touaregs ne connaissent que le tabac, qu'ils chiquent ou qu'ils prisent.

Il n'est pas dans leurs mœurs de fumer. Les jeunes gens qui sont en contact avec les Français aiment à quémander une cigarette, mais c'est par simple esprit d'imitation.

Duveyrier a pourtant dit que les Touaregs fumaient ; peut-être était-ce la mode chez les Touaregs qui fréquentaient Rhât ? Avant lui, Barth a écrit que tous les riverains du Niger aimaient beaucoup à fumer. « Il est fort rare, dit-il, qu'ils quittent leurs jolies petites pipes d'argile, et tous, Rouma comme Touaregs, se couvrent la bouche en fumant, de sorte qu'on ne voit qu'une grêle tête de pipe sortir du châle qui leur couvre la face »¹.

De son côté, le Commandant Cauvet, en décrivant le vêtement targui, a dit que les hommes déposaient leur pipe et leur tabac dans la poche de leurs grandes blouses.

Aussi, tous ces témoignages, venant de voyageurs si dignes de confiance, tentaient de faire croire que les Touaregs sont des coutumiers de la pipe. Pour notre part, nous n'en avons jamais vu.

Par contre, ils aiment beaucoup chiquer et leurs femmes pratiquent également cette coutume, au point qu'à la longue elles ont une déformation de la lèvre inférieure, résultat de la manie qu'elles ont de caler leur chique entre la gencive et la lèvre inférieure.

Le tabac n'est pas cultivé dans l'Ahaggar, mais il est importé du Touat par les Arabes. Les Touaregs soudanais s'en procurent chez les sédentaires du Niger ou par l'intermédiaire des caravaniers du Haut-Dahomey. Ils y ajoutent généralement quelques cristaux de natron pour lui enlever l'âcreté ou bien des cendres de graminées qui jouent le même rôle que le natron.

Beaucoup de Touaregs nigériens ont pris l'habitude de mâcher de la noix de kola, laquelle est un stimulant puissant dont les Noirs font un très grand usage. Quelques Ihaggaren

1. *Voyage en Afrique*, t. IV, p. 127.

se livrent à cette pratique lorsqu'ils vont au Soudan, mais ne l'ont pas introduite dans leurs mœurs d'une façon courante et ne consomment jamais de kola lorsqu'ils sont dans leur pays.

Les Touaregs sont soumis à un assez grand nombre d'interdits alimentaires. D'abord, comme Musulmans, ils ne doivent consommer que des viandes provenant d'animaux égorgés rituellement. Ils doivent s'abstenir de manger la viande de porc et de phacochère, et de boire des boissons fermentées qui sont *haram*. La viande d'oiseau — sauf celle d'autruche — et celle du poisson sont également interdites et considérées comme impures. Mais il s'agit là de coutumes très antérieures à l'Islam. De même qu'ils ne doivent pas manger la chair de l'ourane, ce lézard étant considéré comme le descendant de leur oncle maternel.

Ils ne doivent pas faire chauffer le lait de chamelle qui vient d'être trait sous peine de provoquer des maladies chez la bête qui l'a donné.

En ce qui concerne l'interdit des personnes, il n'y en a pas à proprement parler, car si hommes et femmes ne doivent pas manger ensemble, il s'agit là d'une coutume plutôt que d'un interdit.

Un homme marié ne doit pas manger avec ses beaux-parents et le fils majeur ne doit pas manger avec son père. Ce sont surtout là des marques de respect, peut-être vestiges de pratiques anciennes à caractères religieux.

CHAPITRE IV

LA CHASSE. — LA PÊCHE

Nous dirons maintenant quelques mots sur les industries liées aux problèmes de l'alimentation, c'est-à-dire sur la chasse, la pêche, l'élevage, l'agriculture.

LA CHASSE. — Dans un pays à la faune un peu dense, la chasse aurait procuré aux Ihäggaren un apport alimentaire non négligeable. Elle fut, dans le passé, très en honneur au Sahara. Les multiples gravures et peintures rupestres l'attestent, car beaucoup représentent des scènes de chasse qui traduisent l'état de civilisation des hommes, leur préoccupation, en même temps que la nature de la faune dont les caractères ont bien changé depuis.

De nos jours, avec l'assèchement très avancé de presque tous les districts sahariens, la faune s'est clarifiée et les espèces susceptibles d'être chassées utilement sont réduites à quelques-unes. On ne chasse donc plus que les gazelles et les mouflons. Nous ne pouvons pas citer les antilopes addax et oryx, car la première est en voie d'extinction au Sahara, et la seconde confinée dans la zone de la steppe. Accessoirement on peut ajouter le lièvre et le chacal.

Chez les Touaregs, la chasse est le fait de quelques hommes, de quelques spécialistes qui en ont fait un métier, mais on observe une forte proportion d'Iklan qui y semblent plus aptes, plus disposés que leurs maîtres. Il y a certainement là un caractère atavique, un vestige des mœurs ancestrales influencées par le milieu originel de la forêt où la chasse était le plus souvent la base de l'activité humaine. Mais il n'en est pas moins vrai que beaucoup de Touaregs sont de très bons chasseurs. Les plus renommés semblent être chez les Issekemâren et les Dâg Râli.

La chasse la plus appréciée est celle au chien courant. Elle est pratiquée contre le mouflon et les gazelles avec des lévriers du genre slougôï qui servent en même temps de chiens de cam-

pement aux Touaregs. Ces animaux, hauts sur pattes, qui appartiennent à une race intermédiaire entre le chien kabyle et le slougui berbère, et doivent également posséder du sang de chacal, sont particulièrement aptes à la course et possèdent des qualités innées pour la chasse.

Le rôle du chasseur est de dépister l'animal, d'arriver à le découvrir, soit au pâturage, soit au gîte, et de lâcher les chiens dessus au moment propice où il ne s'y attend pas et à une distance convenable. Il s'ensuit parfois une lutte épique entre l'animal et les chiens; lutte qui nécessite souvent l'intervention de l'homme lorsqu'il s'agit, par exemple, d'un mouflon qui n'hésite pas à tenir tête à ses assaillants. Le chasseur, armé ordinairement d'un long javelot à hampe de bois, s'efforce alors de planter son arme dans le corps de l'animal et de le mettre à mort. Lorsqu'il s'agit de gazelles, il n'y a qu'à laisser faire les chiens, et s'ils peuvent la rattraper, la bête sera rapidement neutralisée par les mâchoires puissantes des slougui.

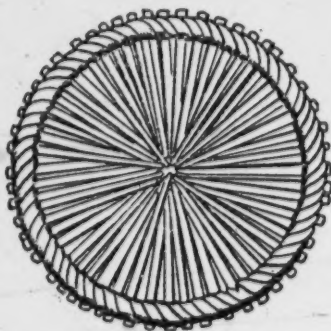


FIG. 33. — Piège à pointes radiaires utilisé pour la capture des gazelles.

À côté de la chasse au chien courant, les Touaregs se livrent au piégeage, qui est une méthode paresseuse de la chasse d'autant plus appréciée au Sahara que le gibier est rare, méfiant, et que sa capture suppose toujours une certaine part de chance.

Les Ihäggaren utilisent deux genres de pièges : le piège à pointes radiaires et le piège à torsion en forme d'arc.

Le piège à pointes radiaires est celui décrit par Montandon¹ qui était déjà connu des Égyptiens et qui est répandu dans toute l'Afrique centrale et intertropicale. Il se compose d'un disque en matière végétale sur lequel sont fixées des tiges de graminées assez résistantes qui convergent vers le centre. L'appareil est placé sur une petite fosse d'un diamètre un peu moindre que le sien, recouvert ensuite de fétus de paille

1. *Traité d'ethnologie culturelle*, p. 222, fig. 8.

Les Touaregs.

et de sable. On le dispose sous les arbres au feuillage encore vert, que les gazelles viennent brouter ; en tournant autour de l'arbre, les bêtes finissent par marcher dessus et la patte qui passe au travers des tiges est prise dans le disque qui, malgré les efforts et les mouvements, reste fixé dessus, empêchant ensuite la bête de fuir. Le chasseur intervient alors ; il prend les traces de l'animal, le suit, et finit par le rejoindre ; il le met à mort d'un coup de lance. Quelquefois, un lasso est placé sur le disque alors que son extrémité est fixée au tronc de l'arbre ou à une vieille souche.

Le piège à torsion en forme d'arc est un système plus compliqué. Il se compose d'un fragment de corne d'antilope oryx sur lequel est monté un tendeur en tendons provenant du même animal et que l'on enroule au moyen d'un bâton dont l'une des extrémités est taillée en pointe. Un deuxième appareil comporte un petit disque de bois recouvert d'une peau et le tout est fixé sur un autre bâton un peu plus long que celui du premier appareil qui vient s'encâstrer entre le tendeur et l'arc alors que le bâton épointé vient s'accrocher dans le trou d'une perle ou sur un petit anneau de peau fixé sur le disque de peau ; un lasso est placé sur ce disque et son extrémité est fixée sur le corps du bâton épointé.

Ce piège est généralement placé sur les sentiers fréquentés par les gazelles et légèrement recouvert de sable. Si l'animal pose la patte sur le disque de peau, la pression qu'il provoque décroche le bâton épointé qui peut, sous le choc, lui briser une patte, et qui dans tous les cas, resserre le lasso autour de sa patte.

Plus récemment, les Touaregs ont employé le piège à ressort métallique du type anglais que leurs forgerons savent maintenant fabriquer. Ils ont remplacé le porte-appât à bascule par une peau tendue sur laquelle ils ont fixé une grosse perle en verre à laquelle l'appât est fixé et qui est d'un décrochage plus sensible. Ce piège peut prendre accidentellement des gazelles, mais les captures les plus courantes sont des lièvres et des chacals.

Les Touaregs chassent sur leurs terrains de parcours et n'ont pas le droit de chasser sur le terrain des tribus voisines. Si le cas se produisait, ils seraient tenus de remettre le gibier aux propriétaires du terrain, lesquels peuvent toujours en rétrocéder une partie, mais gardent la peau, surtout s'il s'agit d'un mouflon.

Certaines régions sont le fief de chasse d'un seul homme. C'est ainsi que dans la Koudia, personne n'a le droit de chasse sur le pic Tâhat sans l'autorisation de son propriétaire qui est un descendant de l'ancienne tribu des Isebeten. De toutes façons, la peau, la tête et la moitié de la bête doivent lui être remises.

Depuis quelques années, les Touaregs de l'Âhaggar disposent de fusils à tir rapide. Ils ne sont pas de bons tireurs, mais savent admirablement approcher le gibier, si bien qu'ils ont fait des massacres massifs qui seront longs à réparer.

L'Administration a heureusement pris la décision de confisquer ces armes.

Il est très difficile d'avoir une idée exacte du nombre de bêtes tuées annuellement par les chasseurs. Mais en donnant le chiffre de 300, nous croyons être très près de la réalité. On voit donc que la chasse tient une très petite place dans l'économie des Touaregs de l'Âhaggar.

LA PÊCHE. — La pêche n'est pas pratiquée par les Touaregs pour les raisons que nous avons données. Seuls les Issekke-mâren et les Iklan s'y livrent. Ils pêchent les poissons lorsque l'eau des mares est très basse. Au Tassili, ils creusent sur les bas-côtés des plans d'eau, des petites rigoles, qui aboutissent à de petits réservoirs où les poissons viennent se réfugier et où ils sont alors sûrement capturés.

Lorsque la pêche a été fructueuse, les Issekkemâren font sécher les poissons pour les garder pour les périodes de disette.

CHAPITRE V

L'AGRICULTURE

Les Touaregs de l'Âhaggar n'ont jamais attaché qu'une importance très secondaire à l'agriculture. Leur mentalité de nomades est à l'opposé de la propriété du sol et encore plus de sa mise en valeur, qui implique la sédentarisation. Il existe pourtant, dans leur pays, un certain nombre de centres de culture dont l'intérêt n'est pas niable et qui pourraient prendre une plus grande extension si une législation mal appropriée n'entravait pas leur développement.

La création de la plupart de ces centres de culture ne remonte pas à plus d'un siècle. Elle s'est faite sous l'influence d'éléments arabes installés dans l'Âhaggar. Seules les oasis de Silet et de Tibeghin sont beaucoup plus vieilles et datent probablement du temps des sultans Imanan qui avaient fait venir dans l'Âhaggar des marabouts originaires du Touat qui apportèrent avec eux le système d'irrigation par foggara. Les Touaregs saisirent par la suite tout l'intérêt qu'ils avaient à multiplier ces centres, et c'est ainsi qu'au moment de l'occupation française, près de quarante centres étaient en exploitation.

La jouissance de la terre appartient à ceux qui l'ont cultivée les premiers. La terre, par elle-même, appartient à l'Aménokal, mais celui-ci la cède à bail et, en contre-partie, perçoit chaque année un impôt — mesk — sur la récolte, à raison de quatre *guessa* de blé, soit environ 10 kg. par jardin. La terre peut donc avoir pour propriétaires, soit des Imochar, soit des Imrad, voire même des Enaden, mais les Ikkan ne peuvent pas posséder de jardin.

Ce ne sont pas ces propriétaires qui les cultivent, mais des fermiers de race nègre, originaires du Touat ou du Tidikelt qui portent le nom d'*harratin* (sing. *hartani*). Un arrangement s'opère entre eux et les propriétaires sur les bases suivantes : le propriétaire fournit à l'*hartani* deux charges de mil par an pour son entretien, les semences, une houe, et paie le creuse-

ment des puits de la foggara. La foggara creusée, son entretien est ensuite à la charge de l'hartani. Ce dernier sème, arrose, moissonne, bat le grain et perçoit un cinquième de la récolte. De plus, il a le droit de semer pour son compte dans les canaux d'irrigation et de cultiver plusieurs planches de légumes.

Ces centres de cultures sont installés sur les terrasses des vallées lorsqu'elles sont assez larges et possèdent des alluvions anciennes. Les feggaguir de l'Ahaggar n'ont rien de commun avec celles du Tidikelt ou des oasis de la Saoura qui vont capter l'eau à de grandes distances des jardins, aux coupures géologiques où elle est retenue. Dans l'Ahaggar, l'eau provenant des pluies se réfugie dans le lit des oueds et s'emmagine sous le sable. Les feggaguir sont donc creusées dans le lit de l'oued et vont chercher l'eau à des distances qui peuvent varier entre un et sept kilomètres. L'oued présente une certaine déclivité, il s'agit d'amener progressivement l'eau au même niveau, ou à un niveau légèrement supérieur à celui des jardins. Les feggaguir comportent une première partie souterraine faite de nombreux puits d'une profondeur variable, de deux à quatre mètres, reliés ensemble par un petit canal servant de conducteur d'eau, puis d'une partie aérienne, sous forme de canal, d'abord au même niveau que l'oued, ensuite à un niveau un peu supérieur. Elles débouchent dans des réservoirs de distribution — majem — qui, par des canaux secondaires — seguia, — déversent l'eau dans les jardins à irriguer.

Ces centres de culture s'étendent donc tout le long de l'oued, de part et d'autre de ses rives. Les cultivateurs s'installent à proximité de leur jardin et habitent des huttes en paille ou en roseau, ou de petites maisons d'argile.

On compte cinq centres de haute montagne entre 1.500 et 1.800 mètres d'altitude, mais la plupart sont situés entre 1.200 et 1.500 mètres ; quelques-uns peuvent être en dessous, comme Silet (730 mètres) et I-n-Amegel (1.030 mètres).

Certains sont de petites palmeraies comme Silet et Tibeghin qui comptent 10.000 palmiers, Idelès, Tâhârt, Âbalessa, mais l'Ahaggar, par son altitude, ne semble pas être très apte à la culture de la datte. L'instabilité des harratin est aussi un obstacle au développement de l'arboriculture qui demande des soins suivis et les cultivateurs qui travaillent ici aujourd'hui, autre part demain, ne sauraient s'intéresser à un labeur dont ils ne tirent aucun profit immédiat. Le pays se prêterait pourtant à la culture sur une assez grande échelle, du pêcher,

de l'abricotier, du figuier, et de la vigne, et c'est ainsi que le petit centre de Tâzerouk possède de nombreux pêcheurs, que celui de Tit donne un raisin renommé.

Les terres de l'Âhaggar sont de haute qualité et doivent en partie leur richesse aux éléments d'origine volcanique qui, dans une large proportion, entrent dans la composition des alluvions. Le climat favorise, d'autre part, la culture au point que les indigènes obtiennent deux ou même trois récoltes par an.

Dans les centres d'altitude moyenne, on sème du blé et de l'orge en décembre pour faire la moisson en mai, puis celle-ci à peine terminée, on sème le mil qui est récolté au début d'octobre. Entre temps, les indigènes pratiquent aussi des cultures potagères : carottes, navets, oignons, ail, piment, haricots, potiron, melons indigènes, pastèque et diverses cucurbitacées d'origine locale, parfois des lentilles. Ces légumes appartiennent en propre au cultivateur et non au propriétaire du jardin ; ils sont consommés par lui, car les Touaregs les dédaignent généralement et n'en mangent que lorsqu'ils séjournent dans les centres de culture.

Mais ces cultures peuvent être handicapées par de nombreux facteurs d'ordre climatique.

Les pluies sont évidemment bienfaisantes lorsqu'elles arrivent au bon moment ; malheureusement elles tombent le plus souvent en hiver ou en été, époques qui ne correspondent pas à la grande poussée de la végétation. Celle-ci n'en bénéficie que lorsque les pluies sont très abondantes et que le sol peut emmagasiner de l'eau pour plusieurs mois. Mais encore faut-il que les chutes d'eau ne soient pas trop fortes, car si elles entraînent des coulées d'oueds, les seggaguir sont irrémédiablement détruites ; leur reconstruction demande alors plusieurs mois, et entre-temps, les cultures qui ne peuvent pas être irriguées se dessèchent sur place et sont complètement perdues.

Le froid peut également avoir une action néfaste. Le blé qui pousse l'hiver n'en souffre pas, mais son développement est ralenti. Il est bien plus mauvais pour l'arboriculture, car s'il est tardif et qu'il vienne après la floraison qui se produit parfois dès janvier, il risque d'arrêter complètement la fécondation. Heureusement la floraison dans les centres arboricoles comme Tâzerouk est bien plus tardive, et il n'y a à craindre que les gelées brusques.

L'AGRICULTURE

247

Le vent qui souffle violemment au printemps peut entraver également l'arboriculture en faisant tomber les fleurs ou les jeunes fruits, voire même les fruits venus presque à maturité. Les grands vents chauds de l'été, par le dessèchement intense qu'ils provoquent, compromettent la récolte si l'on n'obvie pas à cet inconvénient par des arrosages abondants. Or c'est précisément à cette époque que le débit des feggaguir baisse, conséquence de l'échauffement du sol et de l'évaporation intense.

On voit donc que les cultures de l'Ahaggar sont sujettes à bien des aléas et que les récoltes peuvent être très variables. L'abondance ou la rareté de l'eau font que les surfacesensemencées varient dans la proportion de un à quatre. Après plusieurs années de sécheresse des centres de culture doivent être complètement abandonnés. C'était le cas, ces dernières années, de Tit, Aitoklane, Tâhârt, Dar-Mouli, etc....

En 1940, les terres ensemencées étaient de 555 hectares. C'est le chiffre d'une bonne année qui peut être exceptionnellement dépassé, mais aussi réduit de plus de moitié.

La population des centres de culture, qui était de 1.310 personnes en 1916, était de 2.280 en 1938, ce qui dénote un gros effort fait en faveur de l'agriculture, qui n'a pu être réalisé que grâce à l'état de paix due à l'occupation française.

Voici les chiffres de chacun des principaux centres, d'après les archives du poste de Tâmanrasset ¹:

	1911	1938	
	—	—	
Tâmanrasset	150	686	
Åbalessa	272	250	
I-n-Amgel	180	206	
Iglen		168	
Idelès	70	160	
Tazerouk	150	148	
Tit	75	98	} ont dû s'expatrier dans les autres centres dès l'été 1938.
Tārhaouhaout ...	140	91	
Amsel	90	66	
Tahifet		39	

1. Rapport Florimond, 1938.

248

LA VIE MATÉRIELLE

	1911	1938
Tigeneouin	25	23
Mertoûtek		60
Hirhafok		80
Ilâman	10	
T-i-n-Âmenser	36	abandonné provisoirement
Tifert	50	"
Essélésékin	30	
T-i-n-Târabîn ..	15	abandonné

Ces chiffres font ressortir l'affaiblissement de centres au profit d'autres. C'est ainsi qu'un certain nombre de cultivateurs de Tarahouhaout (où se trouvait auparavant le poste français) sont venus s'installer à Tâmanrasset et que le groupe des petits centres installés aux environs d'Âbalessa, Iglen, Tâfarit, etc... a absorbé les éléments d'autres centres abandonnés comme Tifert, Essélésékin, Ilâman, Tarahananet, etc...

Ces centres réunis comptent environ 400 jardins et 80 fegaguir.

Le blé récolté est consommé en partie par les cultivateurs, et surtout destiné à l'exportation, échangé au Touat contre des dattes et l'ensemble des récoltes de l'Âhaggar, même pour celles des bonnes années, ne correspond que dans la proportion d'un cinquième aux besoins de ses habitants.

On compte dans l'Âhaggar 15 centres de culture exploités ; ce sont ceux de Tâmanrasset, Târhaouahout, Tahifet, Tâzerouk, Idelès, Âbalessa, Hirhafok, Iglen, I-n-Amegel, T-i-n-Âmenser, Amsel, Tigeneouin, Talan-Tedit, Mertoûtek, Essélésékin.

Il existe d'autre part vingt-deux autres centres qui sont abandonnés depuis un certain nombre d'années, par suite de la sécheresse ou du manque de main-d'œuvre. Ce sont ceux de : Aitoklane, Âdenek, Âmrah, Âbezou, Âgîl, Bloûmet, Dêhine, Dar Mouli, Ennedid, Innezal, Ilâman, In Âmertek, Ilafok, Outoul, Ouhet, Souaïka, T-i-n-Târabîn, Touakin, Teberbert, Tarahananet, Tahart, Jorai.

CHAPITRE VI

L'ÉLEVAGE

Si nous étudions en particulier les tribus qui vivent au Soudan, dans un pays qui se prête parfaitement à l'élevage, nous constatons que les Touaregs sont des éleveurs émérites, capables de faire prospérer des troupeaux. La rareté des pâturages sahariens a évidemment mis l'élevage au second plan chez les Touaregs du Nord, mais il n'en fut certainement pas toujours ainsi, et l'exemple que nous avons sous les yeux au Soudan nous permet de classer tous les Touaregs parmi les grands éleveurs.

L'élevage est à la base même de leurs conditions d'existence, il est probablement à l'origine de leurs migrations, de leur essaimage au Sahara et au Soudan. On peut, à ce titre, reprocher aux Touaregs, comme à tous les pasteurs, leur esprit pillard et destructeur dont l'effet se fait sentir très souvent sur des groupements urbains, et toujours sur la végétation qu'ils détruisent sans vergogne, mais ces réserves faites, ils ont apporté avec eux des éléments de civilisation culturelle qui ont joué un rôle considérable tant au Sahara qu'au Soudan.

Les Ihaggaren sont obligés de compter sur les revenus de leurs troupeaux et ne pourraient pas vivre sans eux. C'est pourquoi, malgré les difficultés que leur impose leur entretien, ils consacrent une grande part de leurs occupations à l'élevage.

Cet élevage, d'ailleurs, est propre aux régions sahariennes et diffère totalement de celui des Touaregs soudanais. C'est une question de pâturages évidemment. Les Soudanais possèdent des bœufs, des moutons en grande quantité, des chevaux ; le Sahara ne pourrait pas entretenir de pareils troupeaux.

Les Touaregs de l'Ahaggar élèvent des chameaux, des chèvres, des moutons et des ânes.

LE CHAMEAU. — Nous avons vu précédemment ce qu'il faut penser de l'introduction du chameau au Sahara. Qu'il ait été

introduit avant ou après l'ère chrétienne, il n'en est pas moins vrai que ce sont les ancêtres des Touaregs qui ont dû s'en faire les introducteurs.

A l'heure actuelle, sans le chameau, l'humanité du Sahara, qui n'est déjà pas très importante, serait réduite à zéro. C'est un fait capital qui a été amplement démontré et sur lequel il est inutile d'insister. Th. Monod, qui a dédié l'un de ses ouvrages « Au chameau et au bouc, au véhicule et au récipient, aux deux seuls vainqueurs du Sahara »¹, n'a pas seulement fait là de la littérature et de l'esprit, mais il a situé la vérité en quelques mots. Sans le chameau aucune relation ne serait possible entre les oasis, aucune relation entre l'Afrique du Nord et l'Afrique intertropicale.

On conçoit donc que cet animal joue un grand rôle dans la vie des Touaregs sahariens, et que ces derniers fassent un gros effort pour son élevage. Ils se sont toujours efforcés de posséder beaucoup de chameaux et, actuellement, leur cheptel s'élève à plus de dix mille têtes.

Si le chameau s'est parfaitement adapté aux pâturages et aux terrains sahariens, il n'en est pas moins vrai que l'assèchement est tel qu'il éprouve des difficultés pour s'y maintenir en bon état et qu'une marche un peu prolongée demande en compensation une période de repos d'une durée double à celle pendant laquelle il a fatigué. C'est pourquoi les Ihaggaren font nomadiser leurs chameaux sur les confins du Soudan, dans la steppe à acacias et à graminées.

L'élevage hoggar est très réputé ; il fournit des bêtes résistantes, très sobres, aptes à affronter la rocaïlle de la montagne, comme à marcher des semaines entières sur les regs granitiques du Tanezrouft, chose que ne sauraient faire les chameaux de l'élevage soudanais.

Les Touaregs sélectionnent les animaux dès leur jeune âge, les destinant soit à la selle, soit au portage. Les méhara sont castrés et subissent un dressage spécial. En parlant de ces chameaux de selle, on ne peut donc faire allusion à une race particulière, propre à la course, comme on l'entend communément dire.

Le chameau a, chez les Touaregs, une valeur d'échange bien déterminée. Il est une des bases de comparaison dans leurs transactions commerciales.

Chaque tribu marque ses animaux d'un signe particulier et

1. MÉHARÉS.

L'ÉLEVAGE

251

les propriétaires qui en possèdent beaucoup ont également un signe à eux, marqué au fer rouge, sur une des parties du corps de l'animal : cou, joue, cuisse.

LE MOUTON. — Le mouton n'est élevé qu'accessoirement dans l'Ahaggar parce que l'herbe n'y est pas suffisamment abondante. Mais il tient une grande place dans l'élevage soudanais.

C'est un animal très particulier, à poils ras, à longue queue, haut sur pattes, caractère qui lui a valu son nom d'ovis longipes. Les Touaregs ont certainement été son introducteur en Afrique occidentale. Les zoologistes ne le désignent jamais autrement que sous le nom de mouton targui. Son antiquité

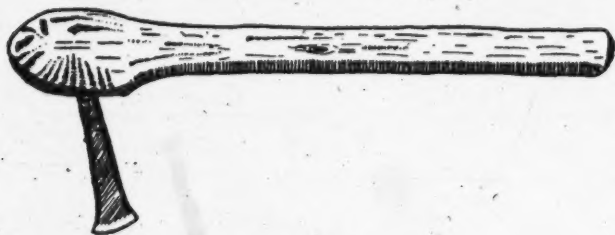


FIG. 34. — Hache à fer triangulaire.

La forme du fer rappelle celle des haches néolithiques.

en Afrique du Nord est bien connue. C'est sous sa forme caractéristique qu'est représenté le bélier d'Ammon et il est reconnaissable également dans les splendides gravures rupestres de Géryville et de Tiout. Il semble descendre du mouflon de Corse plutôt que du mouflon d'Algérie. Aujourd'hui, c'est un animal que l'on retrouve exclusivement dans les campements touaregs du Soudan ou dans leur zone d'influence.

Le mouton est le mets des grands festins et sa peau est utilisée comme tapis de sol, comme couverture, ou pour confectionner des objets de harnachement.

LA CHÈVRE. — La chèvre est l'animal de montagne par excellence, sobre au possible, résistant aussi bien au froid qu'à la chaleur, sachant se contenter des pâturages les plus maigres. Il est donc tout naturel de la trouver en abondance chez les Ihäggaren.

L'espèce de l'Ahaggar est de petite taille, à poils longs et noirs. Au Soudan, elle est de couleur variable, blanche et noire, ou rouge, à poils ras, elle est plus haute sur pattes que l'espèce de l'Ahaggar et souvent métissée, dans les tribus du sud, avec la chèvre naine.

L'origine de la chèvre est moins certaine que celle du mouton. Très répandue sur le globe, elle a dû être domestiquée en plusieurs points différents, et il n'est pas impossible que l'espèce élevée actuellement dans l'Ahaggar, soit d'origine africaine. On en trouve des ossements dans les gisements néolithiques du Sahara.

A l'heure actuelle, c'est dans l'Ahaggar une lutte à mort entre la chèvre et l'arbre. La chèvre elle-même est susceptible, grâce à son agilité, de brouter les branches basses et de les détruire ; le Targui fait le reste, lorsque le pâturage vient à manquer, en abattant les branches maitresses pour les mettre à la portée de ses bêtes. Si bien que dans un temps relativement proche, les arbres, et en particulier les *tahla* (acacia sp.) ne seront plus qu'un souvenir dans l'Ahaggar. Rien n'a été fait par l'Administration française dans l'Ahaggar pour la protection des arbres, alors qu'il suffirait de consigner certaines vallées pendant plusieurs années, tout en tenant compte des besoins des pasteurs. Des mesures de ce genre ont été prises aux environs de Goundam, et ont donné de très bons résultats.

La sécheresse prolongée entraînant l'absence de pâturage met souvent l'élevage caprin en difficulté. La natalité est arrêtée d'un coup et la mortalité peut s'ensuivre, très importante au point que le nombre des bêtes tombe parfois à un cinquième. Il faut alors des années pour reconstituer les troupeaux, en admettant, bien entendu, l'arrivée de pluies favorables.

Les Ihäggaren insouciants et fatalistes n'essayeront même pas alors d'intensifier la reproduction en achetant des géniteurs en Adrar ou en Aïr ; ils laissent leurs faibles troupeaux se reconstituer par leurs propres moyens, ce qui demande parfois de nombreuses années. En cas de surabondance dans les naissances, ils limitent le nombre des bêtes car ils connaissent bien les ressources moyennes de leur pays, et ne laissent jamais leurs troupeaux dépasser un certain nombre de têtes, celui qui est nécessaire aux besoins en lait de leur famille, soit dix à douze bêtes par personne. Le surplus est consommé ou vendu aux sédentaires des centres de culture.

L'ÉLEVAGE

253

La chèvre de l'Âhaggar donne un lait très riche qui fournit un beurre excellent. La chair, qui est un peu résistante, est consommée bouillie, et la peau est appréciée pour la confection des sacs de selle, des outres et parfois des tentes.

L'ÂNE. — Les Touaregs de l'Âhaggar possèdent beaucoup d'ânes. Ils ne les élèvent pas à proprement parler, ne s'occupant pas d'eux, et les laissant se reproduire en liberté. Beaucoup de Touaregs ne savent pas exactement le nombre d'ânes qu'ils possèdent, car ne les utilisant pas tous, ils les abandonnent dans la montagne où ils deviennent plus ou moins sauvages. Les jeunes, nés entre-temps, ne se laissent pas approcher, et il faut les piéger, puis les dresser pour pouvoir les utiliser. Ces ânes en liberté, que les Touaregs de l'Âhaggar nomment haouilil, ont donné naissance à une légende d'ânes sauvages. Gautier, à leur sujet, a cité l'aventure du Général Laperrine qui, ayant fait chasser un âne « sauvage » par ses goumiers, s'aperçut après coup que l'animal avait été castré !

S'il n'y a plus d'ânes sauvages dans l'Âhaggar, il est à peu près certain qu'il y en a eu. Il est figuré dans les gravures rupestres de l'oued Djorat et il existe encore en Abyssinie où on lui donne le nom d'onagre.

L'âne est, dans l'Âhaggar, bien dans son milieu. Il est possible qu'il ait été domestiqué sur place. Les légendes des Ihäggaren ont gardé le souvenir des premiers habitants, les Issebeten, qui ne possédaient que des ânes et des chèvres.

Dans leurs petits déplacements, les Touaregs utilisent les ânes pour le transport des bagages et les hommes comme les femmes s'en servent aussi comme montures. C'est avec les ânes également que les serviteurs assurent le ravitaillement en eau, leur faisant porter les lourdes outres sur le dos ou sous le ventre.

L'âne n'est jamais mangé, et sa peau n'est pas utilisée.

LE CHEVAL. — Le cheval n'est pas un animal saharien. En 1929, il existait dans l'Âhaggar quatre chevaux qui appartenaient à l'Aménokel. Aujourd'hui, il en existe une vingtaine qui appartiennent aux membres de sa famille ou aux notables de son campement.

C'est un luxe qui coûte cher, car il faut nourrir ces animaux avec de l'orge dont les gens n'ont déjà pas trop pour eux-mêmes. Chez les Touaregs soudanais, il tend à remplacer le chameau.

LE ZÉBU. — Il y a quelques années, l'Aménokal possédait un petit troupeau de zébus qu'il avait fait venir du Soudan. Dans l'Ahaggar même, l'élevage de cet animal n'est pas pratiqué et ne pourrait l'être, faute de pâturages appropriés.

Les zébus servent dans les centres de culture pour le puisage de l'eau. Ils sont fournis au fermier par le propriétaire du terrain et ils sont nourris, très mal, avec les moyens du bord, de fanes, d'herbes, ou mis dans les pâturages de joncs généralement abondants dans les centres de culture.

Lorsque la bête est fatiguée, le propriétaire la change si toutefois il en a la possibilité. Les privations auxquelles sont soumis les zébus entraînent leur mort dans un laps de temps relativement court, et il s'agit donc dans l'Ahaggar, de les entretenir plutôt que de les élever. Dans tous les cas, ils ne suivent jamais les campements dans leurs déplacements et ne vivent jamais près d'eux.

Nous avons dit, lorsque nous avons parlé du campement, dans quelle mesure la recherche du pâturage présidait à son installation.

En ce qui concerne l'élevage proprement dit, nous constatons que les petites animaux, ovins, caprins, asiniens, restent toujours dans l'Ahaggar et suivent les déplacements du campement.

Quant aux chameaux, il n'en est pas de même ; ils sont souvent mis au pâturage loin des tentes, gardés seulement par quelques bergers. La majorité est même installée au Soudan, à 800 km. de la tente de leurs propriétaires où quelques campements vivent à demeure, remplissant la fonction de bergers pour les gens restés dans l'Ahaggar.

Il y a donc à la fois nomadisme et transhumance.

La définition des deux genres de vie est celle-ci : il y a nomadisme lorsque la tribu accompagne le bétail en mouvement et transhumance lorsque les troupeaux sont seulement accompagnés par les bergers. Nous voyons donc qu'il n'est pas possible de rattacher les Touaregs à l'une ou l'autre des deux catégories, mais qu'ils pratiquent les deux genres de vie, voire même, dans certains cas, un système mixte. Bien souvent, en effet, les chèvres sont au pâturage dans l'Ahaggar avec quelques bergers, alors que les femmes restent dans la montagne et que tous les hommes sont au Soudan avec les chameaux.

L'ÉLEVAGE

255

Les migrations de ces petits troupeaux de chèvres rappellent la transhumance que Vidal de la Blache a décrite sous le nom de transhumance montagnarde, c'est-à-dire que les campements se déplacent régulièrement des pâturages d'été, qui se trouvent sur les sommets, à ceux d'hiver qui sont dans la plaine. Ces déplacements ne peuvent pas avoir la régularité qu'ils ont dans nos pays, étant données les irrégularités des pluies.

On peut donc dire que les Touaregs de l'Ahaggar, par le peu d'amplitude des déplacements de leurs campements, sont de petits nomades, mais sont, par contre, de grands transhumants.

Règles, concernant le passage et le nomadisme des troupeaux

Les terrains de parcours des tribus sont fixés par l'Aménokal à qui appartient la terre, et c'est du droit de pâturage qu'il octroie, que vient en partie l'origine de la *tioussé*.

Chaque tribu est propriétaire de son terrain, en a la pleine jouissance, à l'exclusion des autres. Celles-ci ne peuvent venir s'installer chez elle qu'avec l'autorisation de l'amrar de la tribu, mais le droit de passage est acquis pour tous, y compris celui d'abreuver les troupeaux.

Ces règles peuvent être modifiées dans les périodes de grande sécheresse ou dans celles succédant à des pluies abondantes.

Lorsqu'à la suite d'une longue période de sécheresse, le pâturage vient à manquer, une entente s'établit entre les différents chefs de tribus et l'un d'eux peut autoriser la tribu de l'autre à venir nomadiser sur son territoire, à la condition, bien entendu, de ne pas y commettre de dégâts, de ne pas mutiler les arbres et de ne pas se livrer à la chasse.

Lorsqu'une région a été abondamment favorisée par les pluies, l'amrar décrète le terrain interdit — *ganent*. — Personne ne pourra alors y venir, y compris les gens de la tribu. Cette mesure a pour but de protéger les jeunes pousses de la dent des animaux, de laisser venir le pâturage à maturité. Quelques semaines plus tard, l'interdiction est levée, le terrain est libre, et tout le monde, sans distinction, peut venir en profiter, en se conformant, bien entendu, à la juridiction concernant la protection des arbres et à l'interdiction de la chasse.

Les animaux égarés sur le terrain d'une tribu voisine sont

rendus à leurs propriétaires sans qu'aucune sanction n'intervienne. Mais lorsqu'un troupeau est surpris sur une terre *ganent*, le propriétaire est mis à l'amende d'une tête de bétail, d'une chèvre s'il s'agit d'un troupeau de chèvres, d'un mouton, s'il s'agit d'un troupeau de moutons, d'un chameau s'il s'agit d'un troupeau de chameaux.

Une branche coupée par un membre d'une tribu voisine entraîne une amende d'une chèvre ou d'un mouton. Mais cette règle n'est pas souvent appliquée, car les Touaregs n'ont que peu de respect pour la protection des arbres.

CHAPITRE VII

ENTRETIEN ET PRATIQUES
SE RAPPORTANT AU CORPS

PROPRETÉ ET SOINS DU CORPS. — Dans un pays où l'eau est rare, il est naturel que les gens ne soient pas portés à faire des ablutions journalières. Les Touaregs, à force de vivre dans le désert, loin des puits d'eau, ont perdu l'habitude de se laver. Ce n'est pas qu'ils méprisent les soins à donner au corps, mais ils trouvent les ablutions complètement inutiles et même néfastes à la santé. Ils prétendent même que s'ils se lavaient tous les jours, ils deviendraient malades, et ils donnent comme argument que les ablutions journalières sur les membres font écailler la peau.

Pour eux, la grande question est de protéger les différentes parties du corps des ardeurs du soleil. Tous les soins qu'ils donnent au corps n'ont pas d'autre but.

Ils ont l'habitude de porter des vêtements de toile fortement indigotés qui déteignent abondamment sur la peau, au point de lui donner une couleur bleue foncée. Loin d'essayer d'enlever cette teinture par un lavage, ils sont d'autant plus fiers d'eux-mêmes que la couche de bleu est plus épaisse. Ils se frottent les membres et la figure avec des étoffes neuves pour obtenir la teinte désirée.

Pour rendre la peau plus douce et plus brillante ils s'enduisent les membres avec des corps gras, du beurre ou des graisses d'origine animale. C'est une coutume adoptée également par les négres soudanais et les Arabes du désert.

C'est à la bouche et aux dents que les Touaregs portent le plus d'attention. Ils se rincent la bouche à grande eau après chaque repas et se brossent les dents avec de petites branches dont l'une des extrémités est mâchée et forme brosse. Ils emploient à cet usage des branches d'*irak* (*Salvadora persica*) ou des *djerid* de palmier.

Les hommes et les femmes apportent beaucoup de coquetterie dans les soins de leur chevelure.

Les jeunes garçons ont la tête rasée sauf une crête ou une touffe de cheveux qui est laissée sur le sommet. Les hommes portent les cheveux longs et tressés alors qu'une petite auréole sur le devant de la tête est rasée. Ils se font coiffer par leurs sœurs ou leurs amies, moyennant quoi ils leur offrent un peu de tabac. Les coiffures varient suivant les régions, soit qu'elles comportent un plus ou moins grand nombre de nattes, soit que ces dernières tombent en arrière ou soient relevées sur le sommet de la tête. A un certain âge, lorsque les cheveux commencent à grisonner, les hommes se font complètement raser.

Les femmes portent également des cheveux tressés en un grand nombre de nattes qui tombent sur les côtés des tempes. Elles se coiffent entre elles et ce travail demandant de nombreuses heures n'est fait qu'une ou deux fois dans le mois. Elles commencent par démêler les cheveux au moyen d'un petit peigne tout en les imprégnant de sable et de cendre de bois ; ensuite il est procédé à l'épouillage, car chaque chevelure touarègue abrite généralement tout un petit monde d'insectes ; puis la coiffeuse les sépare en paquets au moyen d'un petit couteau, les imprègne d'eau et de

beurre et les tresse, soit en grosses nattes de façon à ce qu'il y en ait trois ou quatre qui tombent de chaque côté, soit en de multiples petites nattes. Le fait d'enduire les cheveux avec du beurre n'a pas d'autre but que de les protéger contre le soleil et surtout contre l'air très sec qui les rend cassants.

Les hommes laissent pousser leur barbe, mais ils se rasent presque toujours la moustache ou la coupent très court pour

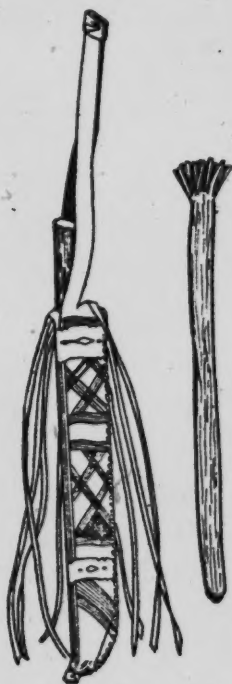


FIG. 35. — Brosse à dents en bois d'Irak et son étui de peau.

qu'elle ne gêne pas sous le voile qui recouvre la partie inférieure du visage.

Les hommes et les femmes se rasent le pubis.

Après s'être coiffés ou rasés, les Touaregs enterrent toujours leurs cheveux ou leurs duvets, de peur que des personnes qui leur voudraient du mal ne s'en emparent pour les porter à quelque sorcier capable de s'en servir pour confectionner des maléfices redoutables.

Les hommes et les femmes se cernent les yeux de kohl : ils en mettent non seulement sur les sourcils, mais surtout à la naissance des cils et cela dans un but médical, car ils attribuent au kohl des qualités protectrices contre les maux d'yeux et en particulier contre l'ophtalmie dont beaucoup sont atteints.

Les Touaregs apprécient des mains fines et longues qui sont celles de gens ne pratiquant aucun travail manuel. Ils ne les soignent pas particulièrement, et se contentent de couper leurs ongles assez ras. Comme pour les cheveux, ils en enterrent les débris pour que personne ne puisse s'en emparer.

TATOUAGES. — FARDS. — Contrairement aux Kabyles et aux Berbères, les Touaregs ne portent pas de tatouages. Ce détail, qui peut paraître insignifiant, indique malgré tout que la parenté de ces différents groupements humains est beaucoup moins étroite qu'on pourrait le croire pour qu'il y ait des différences de mœurs aussi sensibles.

Certaines femmes se bleussent les gencives et parfois les lèvres par le procédé du tatouage, mais cette coutume est surtout usitée dans les tribus soudanaises de la région de Tombouctou.

Par contre, l'emploi des fards est pratiqué chez les femmes touarègues sur une grande échelle. Elles se mettent de l'ocre rouge sur la figure pour se protéger la peau contre l'action du

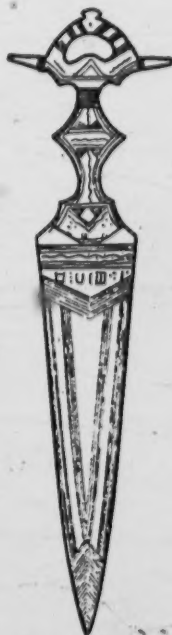


FIG. 36. — Couteau à coiffure. Il porte le nom de l'artisan qui l'a ouvré en caractères tinfagh.

soleil, et dans un but d'esthétique, se bleuissent les lèvres et le tour de la bouche avec de l'indigo.

A l'occasion des fêtes, certaines femmes portent des peintures sur le visage, des points blancs ou ocres au-dessus de la racine du nez, sous les joues et sur le menton. Ces peintures n'ont, paraît-il, qu'un caractère esthétique.

Tous les Touaregs, hommes et femmes, portent deux ou trois petites cicatrices linéaires sur le front et sur les tempes, et l'indigo des vêtements qui s'est souvent incrusté dedans leur donne l'aspect d'un tatouage. Il s'agit là d'incisions faites dans un but médico-magique lorsque les enfants sont en très bas âge pour les protéger des maux de tête et des convulsions.

Il paraît aussi que cette coutume contribue à les rendre forts et à les faire marcher très tôt ¹.

MÉDECINE, CHIRURGIE. — Si nous étudions maintenant la médecine et la chirurgie chez les Touaregs, nous constatons que leurs connaissances ne sont pas bien étendues et n'ont rien de bien particulier.

Les Touaregs classent, dans leur esprit, les maladies en deux catégories : celles qui sont le fait d'une action extérieure visible et déterminable, et celles dont l'origine ne peut être expliquée par aucun lien de causalité. Les premières se soignent par des traitements médicaux appropriés, les secondes par des procédés magiques.

Les procédés médicaux, qui appartiennent plutôt à la chirurgie, sont nettement empiriques ; au nombre de quelques-uns ils servent pour quantité de maladies. Ce sont, en particulier, la saignée et l'application du feu ; dans la saignée, l'opérateur décongestionne la partie malade, et dans l'application du feu, il circonscrit le mal tout en décongestionnant.

Les Ihäggaren possèdent toute une pharmacopée qu'ils ont empruntée aux Soudanais. Ce sont des racines, des plantes, des graines qui poussent au Soudan, et dans lesquelles les Touaregs ont une très grande confiance. Chaque fois qu'ils descendent en caravane dans le sud, ils en font de nombreux achats, soit pour leur usage personnel, soit pour les revendre dans leur pays ou à In Salah.

Les maladies ne sont pas nombreuses dans l'Ahaggar, car ce pays est relativement sain, du fait de son climat très sec

1. DE FOUCAULD, Textes en prose, p. 64.

ENTRETIEN ET PRATIQUES SE RAPPORTANT AU CORPS 261

et de l'action tonifiante du soleil qui, en même temps, détruit les germes microbiens. C'est d'ailleurs très heureux, car avec le peu d'hygiène que pratiquent les Touaregs, il serait impossible de lutter contre les maladies ; il est peut-être vrai aussi que cette absence d'hygiène peut découler du fait que les Touaregs n'ont pas eu à en constater la nécessité.

Les gens de l'Ahaggar meurent de vieillesse ou de blessures de guerre. Il y a bien parfois des épidémies susceptibles de faire des dégâts, mais elles sont rares du fait de l'isolement des campements, les grandes distances qui les séparent les uns des autres étant une défense naturelle contre les contagions massives. Ces épidémies viennent toujours par le canal des caravaniers ou de gens qui rentrent du Soudan, où ils ont séjourné dans les centres des sédentaires. Nous pouvons citer la variole, très commune au Soudan et qui fait parfois de grands ravages dans les tribus. Le typhus, transmis par les poux, qui peut décimer une tribu entière en quelques jours, n'est pas très rare chez les Touaregs ; mais ces deux maladies sont exceptionnellement signalées dans l'Ahaggar. Lorsqu'un homme qui rentre du Soudan est atteint par l'une d'elles, son cas est signalé par les messagers bien avant son arrivée et le malade est systématiquement isolé.

Les Touaregs qui reconnaissent en la circonstance l'état de contagion, ne voient pas les causes de la maladie. D'après eux, elle est provoquée par l'action de mauvais génies. Ils prétendent, en bons Musulmans, ne pas croire à ces génies, mais en réalité, la plupart des talismans qu'ils portent sur eux en abondance n'ont pas d'autres buts que de s'en protéger. Pour s'en procurer, ils s'adressent à des marabouts ou à des hommes réputés pour leur connaissance des sciences occultes, sortes de sorciers qui portent le nom d'*amekelléou*.

Lorsqu'un mauvais génie est censé habiter le corps d'une personne, les gens se réunissent et mènent autour d'elle un vacarme épouvantable accompagné de tam-tam, qui a pour but de la mettre en transe afin que le génie finisse par prendre peur et se décide à s'en aller. Ils procèdent de même pour les chameaux qui sont parfois atteints de troubles nerveux.

Il y a quelques années, une femme noble de l'Ahaggar était sujette à des crises d'épilepsie. Elle avait des hallucinations, elle se disait possédée par un mauvais génie qu'elle voyait et sentait en elle-même, si bien, que chaque fois que la crise éclatait, les gens de son campement se livraient à leurs démons-

trations habituelles. Un jour elle se mit dans la tête d'extirper son hôte et se trancha la gorge pour lui permettre de sortir. Elle se fit une blessure si grave que ses jours furent longtemps après en grand danger, mais à peine fut-elle remise qu'elle fut reprise de ses crises, et qu'elle s'ouvrit la gorge une deuxième fois.

La chirurgie des Kel Ahaggar est aussi élémentaire que leur médecine. Nous dirons d'abord qu'il n'existe pas chez eux de chirurgiens, pas plus qu'il n'y a d'individus renommés pour leurs connaissances médicales. Médecine et chirurgie sont le fait de tous ; les connaissances qu'on en possède sont du domaine de chacun, et chaque Touareg est capable de se soigner lui-même ou de soigner les personnes de son campement. Pour les opérations chirurgicales, il est fait malgré tout appel de préférence aux Enaden, généralement plus adroits que les autres. Ils possèdent ordinairement de petits instruments qu'ils fabriquent eux-mêmes, davier, déchausse-dents, scarificateur, ventouses, coupe-amygdales, etc..., avec lesquels ils opèrent assez adroitement.

On a pu très justement les comparer à nos chirurgiens-barbiers d'autrefois¹.

La vie guerrière et mouvementée des Touaregs les expose à de multiples blessures ou accidents. Ils soignent les blessures de guerre en saupoudrant la plaie de sucre ou en l'enduisant d'emplâtres d'origine végétale, des feuilles hachées du *Zizyptus lotus*, ou de la résine pilée du *Balsamodron africanum*. Parfois, ils versent du beurre dessus, et, si la plaie est infectée, mettent des emplâtres de beurre et de cendre d'*aferegak*, *chrozophora brocchiana*.

Mais nous avons pu observer que l'emploi de cette cendre n'était pas d'une grande efficacité, que les plaies étaient très longues à cicatriser, et que, dans bien des cas, on préférerait faire appel au médecin européen.

Les fractures sont soignées absolument avec les mêmes méthodes que celles employées par nos médecins européens. Le membre fracturé, après avoir été remis en place, est enduit d'un emplâtre de farine, garni d'un petit matelassage de poils de chèvre, et consolidé au moyen d'attelles faites de planchettes de bois fixées sur une peau de mouton et maintenues en place par des cordelettes de peau.

1. D^r FOLEY, *Mœurs et médecine des Touaregs de l'Ahaggar*, p. 85.

ENTRETIEN ET PRATIQUES SE RAPPORTANT AU CORPS 263

Nous n'avons jamais vu d'amputation chez les Touaregs et nous ignorons s'ils savent la pratiquer.

Les Touaregs connaissent également l'emploi du bock à lavement. L'appareil est constitué par un os de mouton dont une des extrémités a été arrondie et polie et dont l'autre est montée sur une petite outre en peau de chèvre qui reçoit le



FIG. 37. — Bock à Injection touareg.

liquide à injecter. Pendant l'opération, on presse sur l'outre de manière à faire pénétrer le liquide alors que le patient a la tête en bas et les pieds attachés à un arbre. Le lavement est généralement composé d'eau, de beurre et de racines d'afasso pilées. Lorsqu'il s'agit de donner un lavement à un jeune enfant, la maman s'emplit la bouche d'eau et appliquant ses lèvres contre l'anus, elle souffle le liquide de toutes ses forces.

CHAPITRE VIII

HABILLEMENT. — PARURE

LES VÊTEMENTS. — Le portrait du Targui est maintenant bien connu. Drapé dans une longue blouse de teinte sombre, serrée à la ceinture, la tête entourée d'un voile noir placé en forme de haumier, il se profile majestueux autant que mystérieux sur son fin méhari, à la selle duquel, aussi célèbre que l'homme, pend le large bouclier de peau d'antilope.

Les Touaregs, même pauvres, sont très coquets ; ils ont beau ne posséder que des haillons sordides, ils sauront toujours les placer avec bon goût et garder en toutes circonstances une attitude fière et digne.

Le costume masculin est le même dans toutes les confédérations. Il se compose : 1° d'un pantalon très ample, serré à la ceinture par une cordelette de peau tressée ; la jambe est pincée sur le cou-de-pied et blouse sur ce dernier au point de traîner parfois à terre ; 2° d'une grande blouse très ample formée par une pièce d'étoffe de forme rectangulaire, cousue par un point aux quatre angles et munie d'une ouverture en son milieu pour permettre le passage de la tête ; elle descend jusqu'à mi-jambe et est portée flottante ou, le plus souvent, serrée à la taille par une ceinture ; 3° d'un voile recouvrant la figure, ne laissant voir que le dessus de la tête et les yeux.

Telle est la tenue la plus simple des Touaregs.

La tenue de gala comprend plusieurs blouses superposées les unes sur les autres : une blouse blanche en dessous, une bleue indigotée par-dessus et en fin, pour les gens riches, une troisième blouse faite de bandes de coton, travaillées au Soudan, dont la teinte de fond est généralement violacée, portant des grandes et fines broderies sur la poitrine et sur les épaules ; elle comporte une poche large et profonde sur le côté gauche à la hauteur du sein. De larges bandes d'étoffe, blanches et rouges, ceignent les reins en formant ceinture et se croisent sur la poitrine en forme de baudrier ; de grands cordons de soie avec glands rouges ou verts terminent le costume qui donne si grand air aux Touaregs.

Les vêtements, sauf la gandourah faite de bandes de coton, sont en étoffe d'importation européenne, très fortement indigotée, nommée *chêga*, donnant un lustrage très foncé ; c'est l'étoffe préférée des hommes et des femmes touaregs, mais qui est remplacée chez les gens moins aisés par de l'étoffe ordinaire.

Les voiles sont fabriqués en Nigéria anglaise, dans le village de Koura, près de l'importante ville de Kano. Ils sont faits de



FIG. 38. — Habillement des hommes de l'Ahaggar.

1° Amrid avec gandourah relevée sur les épaules.

2° Akli portant la gandourah en peau.

3° Amajer en tenue de cérémonie portant sur la tête la takoumbout.

l'assemblage d'une multitude de petites bandes de toile ; leur prix est très élevé et peut atteindre, suivant la qualité, de trois à cinq chèvres. Ils portent en langue haoussa le nom de *tou-kourdi*, qui a été adopté par les Touaregs, et ils ont longtemps servi de monnaie d'échange pour les transactions commerciales.

On s'est maintes fois demandé les raisons qui ont amené les Touaregs à se voiler la face. L'hygiène que l'on a évoquée souvent, le besoin de se protéger les voies respiratoires contre le vent de sable, ne sont pas des raisons suffisantes pour expliquer cette habitude. Il y a autre chose, une coutume

énigmatique très ancienne dont l'origine s'est perdue dans la nuit des temps, qui s'est maintenue sans que l'on sache trop pourquoi, mais qui est tellement bien ancrée chez les Touaregs que ces derniers ne conçoivent pas qu'un homme qui se respecte puisse s'abstenir du port du voile.

Les hommes sans tête, les acéphales des auteurs anciens, n'ont certainement dû leur surnom qu'à cette coutume très particulière de se cacher la face, coutume qui devait déjà exister à cette époque reculée. On ne peut qu'échafauder des hypothèses sur l'origine de ce voile.

Nous savons par Ibn Khaldoun qu'au ^{xiv}^e siècle le port du voile était généralisé chez les populations qui habitaient la côte atlantique et les pays adjacents, ce qui établit que cet usage est très ancien.

Dans les peintures rupestres, d'âge pré ou protohistorique qui ont été découvertes ces dernières années au Sahara central, on a remarqué la façon toute particulière de représenter la tête des figurations humaines. Il semble qu'en la circonstance, il existait un tabou qui interdisait de représenter les signes du visage.

La substitution de tête zoomorphe dans des figurations humaines d'époque très ancienne, gravées sur les rochers du Tassili-n-Ajjer, dérivée de croyances totémiques, peut-elle contribuer également à expliquer l'origine du voile ? C'est une hypothèse permise.

Ce qui est certain, c'est qu'à l'heure actuelle il est honteux pour un Targui de montrer sa bouche et que le voile est l'élément capital de son vêtement. Lorsqu'il tirera l'eau d'un puits, il enlèvera sa gandourah, il relèvera le bas de son pantalon, pour être plus à son aise, mais il veillera à ce que son voile soit toujours en place.

Le port du litham — ou tiguelmoust — comporte tout un rituel qui implique l'existence de croyances dont les détails nous ont échappé, parce que les Touaregs eux-mêmes n'en dégagent plus la signification.

La façon de porter le voile, de placer sur la tête ses différentes parties, peut varier d'une tribu à l'autre, et il y a des modes locales que certains préfèrent par goût personnel. C'est ainsi que ces dernières années les jeunes gens de l'Ahaggar adoptèrent la façon de porter le voile des Kel Férouan de l'Air, ce qui leur valut d'ailleurs les critiques acerbes des anciens de la tribu.

Mais en dehors des différentes manières de placer le voile suivant les modes locales ou personnelles, il y a la tournure, le tour de main qui fait qu'il est plus ou moins élégant. Il y a aussi une psychologie du voile et lorsque l'on connaît l'homme, la façon dont est placé son voile peut indiquer son état d'esprit. Il y a la manière réservée et pudique usitée lorsqu'on se présente dans un campement où il y a des femmes, la manière élégante et recherchée pour aller aux réunions galantes, la manière altière du guerrier conscient de son importance, comme celle fantasque de l'imrad ou de l'esclave fanfaron. Il y a aussi la façon de porter le voile, détachée, lâche, du garçon jovial, bon enfant, désordonnée de l'homme instable de caractère et facilement irritable.

Le voile peut exprimer un sentiment passager. C'est ainsi qu'il est rabattu sur les yeux devant des personnes respectables ou devant des femmes, alors qu'au contraire relevé sur le front il est signe de familiarité. Pour rire à son aise d'une facétie un Targui relèvera très haut la partie inférieure de son voile sur son nez et lorsqu'il sera irrité il la serrera comme une jugulaire pour masquer sa colère.

Dans la tenue de gala portée à l'occasion des fêtes religieuses ou familiales, le voile se complique de nombreux turbans de mousseline blanche et de bandes de soie colorées ; la partie supérieure reçoit une espèce de bâti qui permet de dresser de multiples bandes de coton, de les entrecroiser et de former ainsi une sorte de cimier. La partie supérieure du crâne n'est jamais couverte et le voile laisse apparaître des touffes de cheveux tressés. Lors des mariages, on avait coutume, autrefois, de porter la « takoumbout », sorte de grande chéchia de drap munie d'énormes floches de coton et couverte d'appliques d'argent. Cette coiffure tend à disparaître complètement et il n'en existe plus qu'une ou deux dans tout l'Ahaggar.

Les Ihaggaren utilisent deux sortes de sandales : la sandale large, en peau de bœuf, avec brides simples en cuir rouge se croisant sur le cou-de-pied et appelée *irratimen*, et une sandale faite d'une multitude de fragments de peau de chèvre cousues les unes sur les autres, avec bride passant derrière le talon et venant s'attacher par un nœud sur le cou-de-pied, et appelée *imerkiden*.

Les *irratimen* sont surtout portées par les hommes aisés et particulièrement appréciées dans les régions sablonneuses où leur grande surface portante permet de ne pas trop enfoncer.

Cette sandale, qui est fabriquée par les artisans haoussa d'Agadez ou du Damerrou, a été empruntée à ces populations par les Touaregs, et ce n'est pas à ces derniers qu'il faut en imputer l'origine.

Les véritables sandales des gens de l'Āhaggar sont les *imerkédén*, que portent encore et que préfèrent toujours les

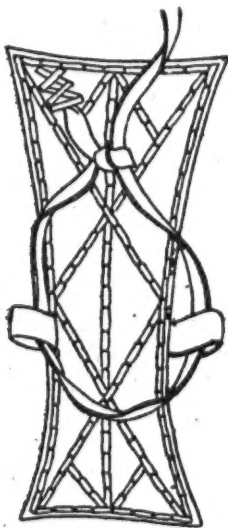


FIG. 39. — L'*imerkédén*, sandales faites de peaux cousues les unes sur les autres et portées par les montagnards de l'Āhaggar.

gens de la montagne, car elles sont particulièrement bien adaptées à la marche dans les rochers. Elles sont portées par les gens du commun, par les Iklan qui n'ont pas les moyens d'acheter des sandales soudanaises alors que tous savent confectionner des *imerkédén* très confortables avec quelques vieux morceaux de peaux de chèvre.

Si le costume masculin ne varie pas, ou varie très peu, il n'en est pas de même du vêtement féminin. Celui porté par les femmes de l'Āhaggar est propre à cette contrée, alors que les femmes de l'Air ou des Ioullimiden s'habillent à leur manière.

Les femmes touarègues ne portent pas de pantalons, mais elles ont un jupon de toile blanche enroulé autour des reins. Celles de l'Āhaggar portent dessus une grande blouse en toile blanche, semblable, pour la forme, à celle des hommes, mais fermée sur les côtés. Les femmes aisées en portent

une deuxième par-dessus, en toile indigotée.

En Air, la blouse est remplacée par un petit boléro et dans les tribus Ioullimiden les femmes vont généralement le torse nu ou se contentent d'une pièce d'étoffe rectangulaire qu'elles jettent négligemment sur les épaules.

Elles ne se voilent pas la figure comme les hommes et portent une petite mantille faite d'un ou deux toukourdi avec lesquelles elles s'entourent la tête et la figure dont elles dissimulent les traits devant les étrangers. Pendant les déplacements, les femmes de l'Āhaggar utilisent un grand chapeau de paille à large bord — le *télé* — pour se protéger du soleil

HABILLEMENT. — PARURE

269

Elles se chaussent d'irratimen, comme les hommes, mais elles vont le plus souvent pieds nus ; au Soudan, pendant la saison des pluies, elles remplacent les irratimen en peau, par des irratimen en bois très léger qui jouent là-bas, le même rôle que les sabots chez nous.

Dans l'Ahaggar et au Tassili, hommes et femmes portent un grand halk de laine blanche dont ils s'enveloppent la tête et les épaules, et pendant la période froide de l'hiver, ils s'enveloppent d'une longue couverture de laine — le *dokkali*

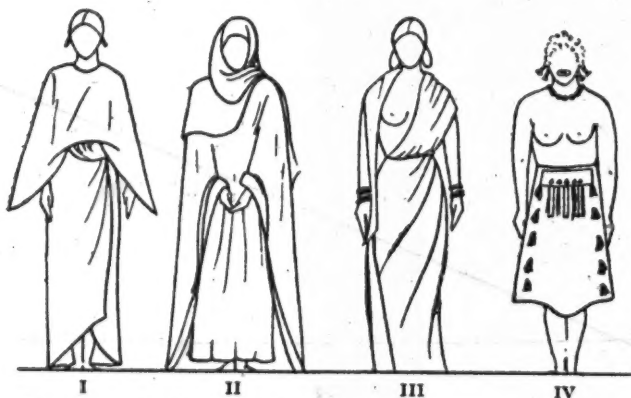


FIG. 40. — 1° Habillement de femmes touarègues de l'Aïr comprenant un jupon et un petit boléro.

2° Habillement des femmes touarègues de l'Ahaggar comprenant jupon, et grande gandourah tombant jusqu'aux pieds.

3° Habillement des femmes touarègues du Soudan comprenant un jupon et un châle recouvrant les épaules.

4° Jupes en peau des servantes usitées dans les tribus Ioulliminden.

— fabriqué par les Arabes du Touat et que ces derniers viennent échanger aux Ihaggaren contre des moutons.

Les vêtements de toile sont d'un usage certainement récent chez les Touaregs qui auparavant portaient des vêtements en peau. Quelques Ikian de l'Ahaggar portent encore de ces blouses s'arrêtant aux genoux, garnies de franges sur la poitrine, les côtés et les manches. On trouve encore des témoins de ces vêtements de peau chez les captives du Soudan et de la région de Tombouctou qui portent des jupes serrées à la taille teintées à moitié en rouge, moitié en jaune, et ornementées de franges multicolores. On voit encore en Aïr les fillettes porter

des espèces de petits tabliers en peau et les garçonnets de petits pantalons de peau.

Il semble que ce soient là les vêtements ancestraux des Touaregs. La description de la robe des femmes libyennes, que nous a donnée Hérodote, correspond en tous points à la robe de cuir en usage dans la région de Tombouctou et certaines peintures rupestres du Tassili évoquent à s'y méprendre la petite tunique en peau des Iklan de la Koudia.

PARURES. BIJOUX. — La coquetterie chez les Touaregs de l'Ahaggar est une chose fort remarquable et assez inattendue chez des gens qui vivent dans des conditions très primitives et dont les instincts naturels doivent porter avant tout vers l'esprit de conservation et les préoccupations matérielles. Mais elle est le reflet de leur vie un peu superficielle, de leurs mœurs légères, de cette existence de plaisir que les nobles entendent mener.

Et c'est ainsi que les Touaregs sacrifient tout à leur coquetterie, se priveront de nourriture, aliéneront une partie de leurs biens pour pouvoir se procurer des vêtements bien lustrés, des rubans multicolores pour relever l'éclat de leur coiffure, des étuis à amulettes qui seront beaucoup plus portés dans un but esthétique que religieux.

Les femmes sacrifient aux mêmes travers et ne connaissent pas le repos tant qu'elles n'ont pas un certain nombre de bijoux pour se parer.

Chez les hommes, la parure consiste en quelques bijoux et surtout en porte-amulettes. En fait de bijoux, ils ne portent qu'une ou deux bagues d'argent aux doigts, sortes d'anneaux lourds et grossiers, soit unis, soit légèrement torsadés, et un anneau de pierre passé au-dessus du coude.

Cet anneau de pierre — *ahbeg* — a été décrit par l'explorateur Duveyrier comme une arme. Il n'a, en réalité, qu'un caractère ornemental, car il est tellement fragile qu'on ne saurait lui faire subir une forte pression sans le faire éclater, ce qui risquerait de blesser gravement l'homme qui le porte.

A l'heure actuelle, les Touaregs sont les seuls parmi les populations africaines à porter cet anneau de pierre, à part certains groupements humains qui vivent à leur contact et qui l'ont adopté par esprit d'imitation. Il était pourtant d'un usage très courant chez les populations néolithiques, et il n'est pas rare d'en trouver des fragments au milieu des gisements

HABILLEMENT. — PARURE

271

anciens, datant de cette époque. C'est là qu'il faut chercher son origine, et il n'est pas autre chose, à l'heure actuelle, qu'un vestige néolithique.

On peut considérer comme parures une foule de petits étuis que les Touaregs portent suspendus au cou et reposant sur la



FIG. 41. — Types de bracelets portés au-dessus du coude par les Touaregs. 1, 2, 3 sont en schiste tendre de l'Ahr, 4 en marbre de la région de Hemberi.

poitrine. Ce sont de petits étuis en peau, décorés, peints ou brodés, ou encore impressionnés en relief, qui contiennent de petits instruments variés. Il existe ainsi des porte-glacé, des porte-aiguilles, des porte-rasoir, des porte-ciseaux, des porte-brosse à dents etc..., et de petites sacoches porte-monnaie dans lesquels les Touaregs enferment ce qu'ils ont de plus précieux : de l'argent, un briquet et sa pierre, du tabac.

Ils portent également sur la poitrine, au bras ou sur la coiffure, des quantités d'amulettes dont l'étui est en peau ou en métal. Mais cette coutume, d'origine religieuse, a évolué dans

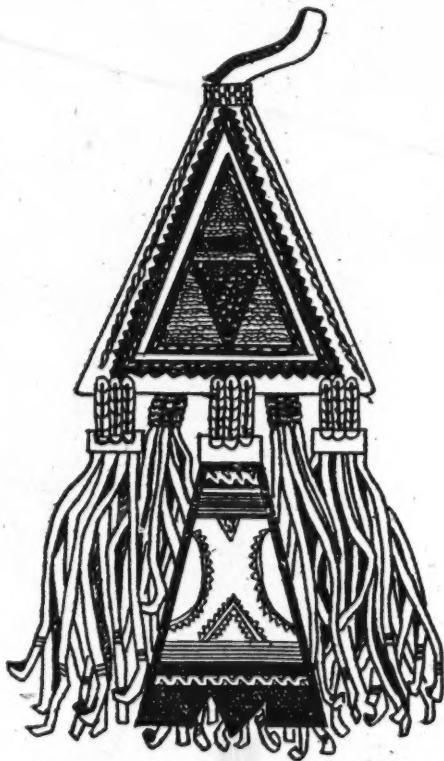


FIG. 42. — "Porte-aiguilles en peau travaillée, incisions au couteau et broderie. Fond rouge, décor noir, broderie en coton rouge et vert.

le sens ornemental, car beaucoup de ces porte-amulettes ne contiennent rien.

La bijouterie féminine est beaucoup plus riche et variée. Elle est toute fabriquée en argent, et l'on ne voit jamais chez les Touaregs de bijoux en or. Ils prétendent que l'or porte malheur à qui le possède et que ce métal corrompt les gens.

HABILLEMENT. — PARURE

273

Les femmes de l'Ahaggar portent aux doigts de larges bagues de forme ronde, constituées par de petits bottiers dans lesquels est un petit caillou qui tinte comme un grelot. Celles qui sont riches en ont deux ou trois à chaque main.

Les poignets sont ornés de bracelets en argent à section triangulaire, et creux, portant de petites gravures linéaires.

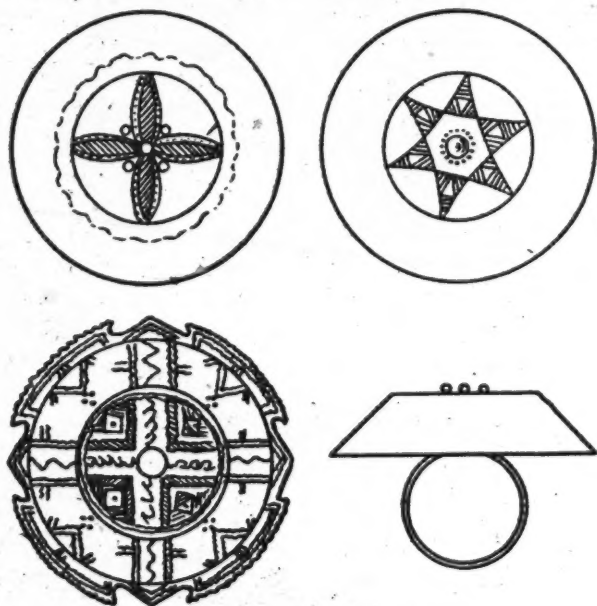


FIG. 43. — Bagues des femmes de l'Ahaggar.

Il existe également des bracelets assez larges, en corne noire, et les bracelets d'origine soudanaise faits de perles multicolores montées sur peau sont également adoptés par quelques femmes.

Le cou est orné d'un collier portant un coquillage ovale (?) ou d'une matière provenant d'un animal originaire du Niger et qui pourrait bien être le lamentein. Ce bijou — *ame-éouan* — a une grosse valeur et est très rare dans l'Ahaggar. Il se transmet de mère en fille.

Au-dessous du collier, les femmes touarègues portent des

Les Touaregs.

pendentifs pectoraux, l'un de petite taille, en forme de losange, avec une pierre rouge sertie à l'intérieur et agrémenté à la base d'une série de petites plaquettes triangulaires, l'autre de grande taille, formé de plusieurs triangles, avec de gros cabochons d'argent, agrémentés chacun à la base de petites plaques triangulaires.

Le style de ces bijoux est simple et très particulier aux Touaregs. Si leur forme triangulaire rappelle un peu celle des

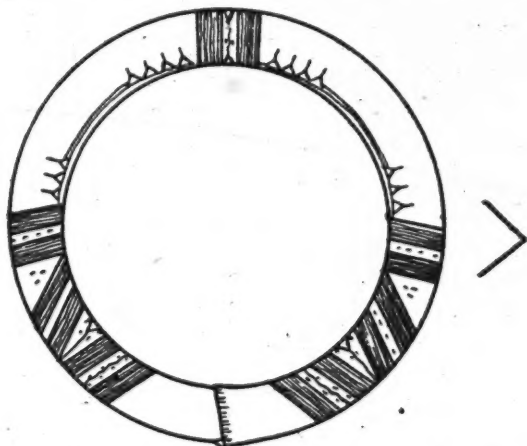


FIG. 44. — Bracelet en argent porté au poignet par les femmes.

bijoux kabyles, il n'en est pas moins vrai qu'ils ne présentent aucun rapport avec l'orfèvrerie nord-africaine et qu'il est bien difficile d'expliquer leur origine.

Les femmes touarègues de l'Ahaggar ne portent pas de boucles d'oreilles, mais de grands anneaux d'argent massif qui sont suspendus de chaque côté et à hauteur des oreilles par une lanière de cuir qui passe sur le dessus de la tête.

Très souvent, elles portent également de petits pendentifs de chevelure qui sont fixés à l'extrémité des nattes des cheveux.

Hommes et femmes sont munis d'une petite pince pour enlever les épines — *l'irremdan* — portée en sautoir. Celle des femmes, qui est en cuivre et de forme bi-triangulaire,

HABILLEMENT. — PARURE

275

prend le caractère d'un bijou, car elle est soigneusement travaillée et présente un réel caractère artistique. Celle des hommes, plus simple, est complétée par un petit poinçon et une lame de canif, et joue le rôle d'une petite trousse de chirurgie portative.

Ce n'est qu'au cours des fêtes que chacun se pare de ses bijoux ; ils sont généralement placés dans des sacs fermés par

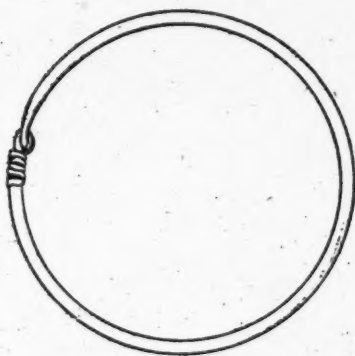


FIG. 45. — Anneau d'oreille des femmes touarègues de l'Ahaggar.

un cadenas curieux, de forme rectangulaire, muni d'un ou deux pènes intérieurs qu'il faut dégager avec une énorme clé que les Touaregs ont toujours sur eux.

CHAPITRE IX

ARTISANAT ET ART
CHEZ LES TOUAREGS DE L'AHAGGAR

La vie de nomades et de pasteurs que mènent les Touaregs limite évidemment le développement des techniques artisanales, et celui de l'art lui-même. Tout se résume chez eux aux

nécessités immédiates de la vie courante, donc aux objets ménagers, à ceux de l'habitation, aux harnachements, aux vêtements, et accessoirement à la parure.

Si l'on cherche quelles sont les matières premières employées et dont disposent les Touaregs pour la confection des divers objets qui leur sont nécessaires, on constate que le bois tient la plus grande place, ensuite la peau, puis certaines tiges de graminées et enfin les métaux.

Si, en deuxième lieu, on cherche quelles sont les aptitudes des Touaregs eux-mêmes à travailler ces différentes matières



FIG. 46. — Entonnoir en bois.

premières, on s'aperçoit que leur énumération suit le même ordre que précédemment, avec cette réserve qu'aucun d'eux ne sait travailler les métaux. Ces derniers travaux sont l'apanage des Enaden, c'est-à-dire des artisans, et il en ressort que sans le concours des artisans l'industrie des Touaregs se limiterait aux travaux du bois, de la peau et de la sparterie. C'est en somme le cycle culturel des peuples pasteurs de la steppe.

Ce n'est que bien plus tard, lorsque les Touaregs eurent intégré les Enaden à leur organisation sociale, qu'ils utilisèrent les métaux et l'on saisit dès lors le rôle considérable que durent jouer les artisans dans l'évolution technique et dans celle de l'art lui-même.

La présence des Enaden dans les campements a réduit l'activité manuelle des Touaregs, mais ceux-ci sont encore capables de confectionner des objets en bois : vases à traire, écuelles, piquets de tentes, etc....

L'une des coutumes les plus curieuses est celle des femmes de haute noblesse qui travaillent de leurs mains, au moyen d'une petite herminette, des vases en bois, des entonnoirs, qu'elles offrent généralement aux femmes de leurs Imrad, lesquelles se montrent très sensibles à ces cadeaux. Nous avons retrouvé dans les campements de l'Âhaggar des multitudes de petits ustensiles qui étaient l'œuvre des femmes nobles célèbres, de taménokalin dont les noms sont pieusement gardés, et qui étaient conservés avec beaucoup de vénération. Cette coutume est d'autant plus remarquable que l'on sait tout le mépris qu'ont les Touaregs pour les travaux manuels et il faut y voir la survivance du travail du bois, lequel devait être autrefois le travail de tous, sans distinction, avant la création de la caste artisanale.

Le bois fournit des récipients pour les aliments, des vases à boire, à traire, des mortiers, des pilons, des piquets de tentes, des traverses et des planches pour la confection des selles. L'Âhaggar ne possède pas plus de cinq à six essences susceptibles d'être travaillées, et les objets, de forme très simple, sont beaucoup moins variés que dans les tribus soudanaises.

Toutes les femmes de l'Âhaggar, nobles ou vassales, savent tanner, épiler, coudre, décorer et broder les peaux. Elles sont capables de confectionner une outre nécessaire au transport de l'eau, de préparer les peaux pour la confection des tentes, de fabriquer des sacs pour le transport des vivres et des objets personnels. Toutes sont devenues expertes dans ces travaux au point qu'il est difficile de trouver dans le monde d'autres populations possédant une technique du cuir aussi développée.

La pauvreté de l'Âhaggar en matière végétale est une des raisons pour lesquelles l'emploi de la sparterie est relativement restreint. Seules, les tiges d'une graminée commune dans les oueds — le *Panicum turgidum* — sont utilisées pour la confection des nattes : grandes nattes de clôtures qui entourent la tente, nattes de couchage, nattes couvre-plats.



FIG. 47. — L'amoula, petit biberon en bois pour faire boire les jeunes enfants.

Les tiges sont liées par de petites lanières de peau et l'association graminée-peau est du plus heureux effet ; elle permet des décorations géométriques très régulières en même temps qu'un travail très solide.

Il n'existe pas de vans en sparterie chez les Touaregs. Les femmes utilisent des vans et des chapeaux en feuilles de palmier, mais ces objets sont l'œuvre des harratines des petites palmeraies de Silet, d'Idelès et d'Ābalessa.

Le filage est pratiqué par toutes les femmes touarègues. Elles filent, le poil de chèvre, de chameau, de mouflon, pour faire des cordes d'une très grande solidité et des sangles de selles.

Le tissage est limité à la confection de sacs en poils de chèvre, plus rarement en poils de chameau. C'est une technique

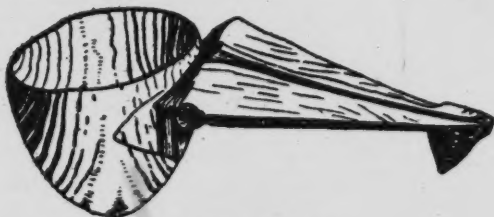


FIG. 48.

Louche en bois de tabarekkat, servant également de vase à boire.

très primitive qui ne comporte pas de métier et qui est d'ailleurs en voie de disparition dans l'Āhaggar, où seules quelques femmes nobles la pratiquent encore ; elle est complètement éteinte dans les tribus soudanaises.

Le travail de la pierre, survivance du néolithisme, était encore pratiqué dans l'Āhaggar il y a quelques années pour la fabrication des anneaux de bras. Des gisements de schistes granitoides étaient auparavant exploités à Aseksem et à Terahart, dans la Tâfedest et nous avons retrouvé au sud de Silet, sur les bords de l'oued Tâmanrasset, un ancien atelier de fabrication. De nos jours, tous les bracelets de pierre proviennent de l'Air, quelques-uns de Hombori, où ils sont façonnés par des artisans touaregs ou haoussa.

Le travail des métaux est exclusivement entre les mains des Enaden qui transforment l'argent, le cuivre, le fer. Ces matières, sauf le fer, n'existent pas à l'état natif et exploitable dans l'Āhaggar. Mais si le minerai de fer est commun

dans certaines roches volcaniques de leur pays, les Touaregs ne le font pas exploiter, car il se trouve en si petites particules, qu'il nécessite un travail de forge disproportionné avec les quantités susceptibles d'être recueillies. Le souvenir du coulage du minerai est malgré tout resté chez les Enaden qui utilisaient plusieurs forges à la fois, mais ne connaissaient pas le haut fourneau. Ce sont les caravaniers venant du nord ou du Soudan qui apportaient autrefois les métaux.



FIG. 49. — Soufflet de forge double.

Actuellement l'argent provient des pièces de monnaie qui sont fondues ; depuis des années les Touaregs disposaient de thalers de Marie-Thérèse qui furent longtemps la monnaie étalon dans toute l'Afrique centrale¹. Le cuivre est surtout fourni par des étuis de cartouches, et le fer par des débris abandonnés des vieilles voitures, des ressorts d'autos, des plaques de tôle, des boîtes de conserves, etc....

L'aluminium qui commence à pénétrer dans la région du Niger n'est pas encore utilisé dans l'Ahaggar, et les tubes, les haubans abandonnés aux quatre coins du désert par les avions en perdition, n'ont jusqu'ici servi qu'à faire des montants de tentes.

1. Le thaler de Marie-Thérèse fut introduit en Afrique au début du XIX^e siècle par les navigateurs et commerçants qui fréquentaient le golfe de Guinée. Il devint avec la barre de fer la base des échanges commerciaux et il eut cours dans l'intérieur de l'Afrique Occidentale ainsi qu'en Abyssinie.

L'argent est utilisé à la confection des bijoux : pendentifs, pendeloques de coiffures, bracelets, bagues, boucles d'oreilles, porte-amulettes, etc....

Le cuivre fournit un nombre d'objets plus important et naturellement d'un usage plus courant : objets de sellerie, caveçon pour chameaux, cadenas avec clés très ouvrés, couteaux à cheveux, etc.... Ce métal est généralement mieux travaillé que l'argent ; il est souvent ciselé, gravé et surmonté d'applications d'étain dont la technique rappelle le damasquinage. Différents objets, petits couteaux, trousse médicale, portent des applications de cuivre sur fer.



FIG. 50. — Marteau.

Le cuivre et l'argent sont coulés dans de petits creusets en terre cuite et la température élevée que réclame leur fonte est obtenue par une forge à double soufflet à mains, ou à soufflet unique, du modèle employé par les Arabes sahariens et par les Soudanais.

Les Enaden de l'Ahaggar ne fabriquent pas d'armes et se contentent de les réparer. Sabres, poignards, lances, étaient pour la plupart fabriqués par les forgerons de la tribu des Kel Dinnik (Ioullimmiden de Tahoua). Les lames de sabre étaient importées de Rhât et montées par les artisans ; les lances venaient de chez les Kel Geres où les Enaden de ce groupement exploitaient une mine de fer qui se trouve à côté du village de Tassaoua.

Seuls quelques poignards étaient fabriqués dans l'Ahaggar.

La poterie est d'un emploi courant chez les Touaregs. Elle n'est généralement pas en usage chez les nomades. Pourtant elle est répandue depuis longtemps au Sahara, car on trouve des quantités de tessons et de fragments sur les regs qui sont bien postérieurs à la période néolithique, et d'ailleurs son emploi se généralise de plus en plus dans les campements.

Les poteries sont fabriquées par des négresses, femmes



FIG. 51.
Pinces
de forgeron.

d'harratines, ou anciennes captives libérées qui vivent dans les centres de culture.

Cet aperçu des techniques et industries des Touaregs Kel Ahaggar fait ressortir leur pauvreté.

Peut-on parler d'art chez les Ihaggaren ? Cela semble difficile car, à part quelques rares objets, tous ceux qu'ils emploient sont plus ou moins en usage dans les tribus du Soudan. C'est ainsi que tous les modèles de bijoux portés dans l'Ahaggar sont importés de l'Aïr ou de l'Adrar des Iforas. Et cela s'explique d'autant mieux que les artisans sont plus ou moins originaires de ces régions.

Il est difficile de déterminer les origines de l'art targui en général. C'est en réalité un art composite qui a pris à tous ses voisins, qui n'est pas, pour une grande part, le fait des Touaregs eux-mêmes, mais de leurs artisans. Et c'est chez ces derniers qu'il faudrait en chercher les origines lointaines.

Les goûts des Touaregs semblent être immuables. Ils sont fixés depuis des siècles et c'est ainsi que l'on retrouve dans les documents anciens, vieux d'une centaine d'années, la même forme, les mêmes dimensions, les mêmes coloris qu'aujourd'hui.

Nous dirons à ce sujet que l'Énad n'est pas un artiste. C'est un ouvrier qui peut avoir du goût, mais qui, dans l'ensemble, est incapable de créer ; il reproduit fidèlement le modèle qui lui est transmis, il peut le faire avec plus ou moins de fini, mais son inspiration s'arrêtera là. Seuls, les travaux du cuir et du bois sont bien le fait des Ihaggaren, car ils dérivent de besoins anciens et les techniques se sont conservées dans leurs mains et non dans celles des Enaden.



FIG. 52. — Pince à sucre.

LIVRE VI

LA VIE SOCIALE

CULTES ANCIENS,
RELIGIONS ET CROYANCES DES TOUAREGS

CHAPITRE PREMIER

LA VIE SOCIALE

Nous allons suivre maintenant les Touaregs dans les détails de leur vie sociale.

LA NAISSANCE. — Lorsque des jeunes gens se sont mariés, il est rare que les liens du mariage ne soient pas bientôt fortifiés par la naissance d'un enfant. Il est de très mauvais ton pour un jeune ménage de ne pas avoir d'enfant et la stérilité d'un des conjoints est souvent un motif de divorce.

Enceinte, la femme touarègue continue à vaquer aux travaux du ménage, entourée du respect de son entourage.

Lorsque le moment de l'enfantement approche, la femme se fait conduire au campement de ses parents, si toutefois elle n'y est pas encore, car ce n'est qu'en cas de force majeure qu'elle accouche au campement de son mari.

Une tente est dressée où l'on installe la femme et elle se fait ordinairement assister d'une matrone qui lui masse le ventre, s'assure de la bonne position de l'enfant, la roule sur le sol pour le mettre en place s'il y a lieu, mais ne fait jamais d'exploration vaginale.

Si l'accouchement ne se fait pas normalement, la matrone peut demander le secours du marabout. Celui-ci vient, se tient à l'extérieur de la tente, donne des conseils à la voix, mais n'intervient jamais personnellement et ne peut accéder près de la parturiente.

Pour accoucher, la femme se tient accroupie sur les genoux et s'arqueboute au piquet central de la tente. Généralement

l'enfant tombe sur une couche de sable fin qui a été préparée à cet effet. Aussitôt, la matrone coupe le cordon ombilical, lave l'enfant à l'eau chaude, le fait crier en le pinçant pour s'assurer de sa vitalité. La mère le prend ensuite, lui trait un peu de son lait dans les narines, lui étire le nez pour qu'il devienne long et fin, lui presse la tête entre ses mains pour lui donner une forme allongée. Cette coutume est certainement un vestige de la déformation crânienne qui n'est plus pratiquée chez les Touaregs, mais qui était commune autrefois chez les Égyptiens.

Aussitôt que le père apprend la naissance de l'enfant, il fait égorger un mouton qu'il envoie au campement de sa femme ; ce mouton est destiné à sa nourriture et à celle des personnes qui l'ont assistée. On fait absorber à la femme beaucoup de bouillon de viande. La jeune maman se relève quelquefois deux ou trois jours après ses couches.

La naissance d'un garçon est accueillie avec plus de joie que celle d'une fille. Dans le premier cas, tous les gens, hommes et femmes, viennent féliciter la maman, mais si c'est une fille, seules les femmes viennent la voir. Au cours de cette visite, les femmes mettent souvent de l'ocre jaune au-dessous des yeux et autour de la bouche pour éloigner les mauvais génies que l'on présume toujours rôder dans les tentes où vient d'arriver un nouveau-né.

Le septième jour après la naissance, la femme retourne au campement de son mari, accompagnée par les femmes de sa famille et par ses frères, si elle en a. Le père voit alors son enfant pour la première fois.

L'APPOSITION DU NOM. — C'est alors qu'a lieu l'apposition du nom. Il est fait choix de plusieurs noms qui sont tirés à la courte paille. Dans les tribus de l'Air, lorsqu'il y a discussion sur le choix du nom, chacune des parties présentes apporte une petite chèvre et lui donne secrètement le nom préféré. La mère, qui ignore les donateurs des chèvres, choisit celle qui lui plaît et la fait égorger ; l'enfant doit alors porter le nom qui avait été donné à la chèvre pour la circonstance. Ensuite, un repas est servi aux gens du campement et aux invités, un cadeau est offert au marabout, s'il en est venu un.

Le même jour, on coupe les cheveux pour la première fois au nouveau-né, et le marabout lui fixe une amulette autour du cou.

Les noms que l'on donne aux enfants sont très variés et quelquefois très fantaisistes. On observe des coutumes semblables à celles des Peaux-Rouges, et c'est ainsi que les parents tiennent compte de certaines circonstances fortuites qui ont entouré la naissance. Nous avons vu une jeune fille qui portait le nom de Tédigrès, qui veut dire la grêle, parce qu'il avait grêlé au moment de sa venue au monde. D'autres portent des noms d'animaux tels que : Anaba : la panthère, Abagui : le chacal, Acotey : la gerboise, Tinirt : l'antilope, Ahenkatt : la gazelle, etc....

Avec l'influence arabe, beaucoup de noms tirés de la Bible et arabisés ont été adoptés par les Touaregs. Ainsi : Moussa, de Moïse, Firhoun, de Pharaon, Younès, de Jonas, etc....

Ils portent également des noms très anciens qui leur viennent par la tradition et dont ils ignorent la signification et l'origine : Akhamouk (m), Amastane (m), Yklou (m), Chékou (f), Tinguelous (f) ¹.

Dès lors l'enfant porte accolé à son nom celui de son père et le garde toute sa vie. Il n'y a pas de noms de famille et le mariage n'entraîne aucune substitution pour l'un ou l'autre sexe. On dira Anaba ag (fils de) Mohamed, ou Chékou oult (fille de) Mohamed, si le père s'appelle Mohamed. La filiation nominale est donc patrilinaire.

Les surnoms sont nombreux dans l'Ahaggar, nous dit le Père de Foucauld, « ce sont tantôt des noms propres de personnes différentes de celui qu'on a reçu, tantôt des noms rappelant une particularité physique ou un événement, tantôt des noms sans signification. Bien des personnes n'ont pas de surnom ; parmi celles qui en ont, certains les acceptent, d'autres s'en offensent. Parfois les surnoms sont passagers, connus seulement de quelques intimes et vite oubliés ; parfois ils s'attachent tellement à la personne qu'elle n'est plus désignée autrement et que son nom réel tombe dans l'oubli » ².

LA CONCEPTION ET L'ALLAITEMENT. — Au sujet de la conception, les Touaregs y voient seulement la volonté de Dieu, mais établissent aussi la relation de cause à effet dans les rapports sexuels, et ne mettent pas en discussion l'idée qu'une femme ne peut concevoir sans le contact de l'homme. L'existence et le rôle des spermatozoïdes sont ignorés, mais les Tou-

1. Ce nom viendrait du latin *angelus*.

2. *Dictionnaire abrégé Touareg-Français des noms propres*, p. IV.

aregs reconnaissent l'action du liquide séminal et les femmes pratiquent des aspersions d'eau dans un but anticonceptionnel. Le Professeur Gautier a même parlé d'un irrigateur rustique. Cet appareil est inconnu des femmes touarègues et Gautier a certainement fait confusion avec le bock à lavement.

Les menstrues — *iba-n-amoud* — apparaissent chez les jeunes filles touarègues entre 13 et 15 ans, et leur causent de grandes frayeurs. Pendant leur indisposition, elles ne pratiquent aucune toilette intime, ne prennent souvent aucune précaution pour absorber le flux qui tache leur vêtement et s'abstiennent de faire la prière comme étant en état d'impureté.

L'arrêt des menstrues pendant la grossesse est judicieusement interprété, à savoir que l'enfant est nourri du flux et en rejette les déchets à sa naissance (placenta).

Lorsqu'une femme ne peut pas avoir d'enfant, son mari va trouver un marabout qui lui remet contre paiement, une amulette que la femme doit porter sur elle, à même la peau. La femme, de son côté, va prier auprès des vieilles tombes connues comme étant celles de personnages vénérés, demandant à Dieu le pardon de ses fautes et au mort de l'exaucer auprès du créateur. Si la femme conçoit, le mari porte au marabout une offrande qui s'élève parfois à plusieurs têtes de bétail.

Après l'accouchement la femme n'a pas de rapports avec son mari avant un mois et dix jours. Le quarantième jour, le mari fait cadeau à sa femme de sandales et de vêtements neufs.

L'allaitement dure en moyenne deux ans à deux ans et demi, mais les garçons sont sevrés six mois plus tard que les filles, car ils sont, paraît-il, plus fragiles et ont besoin d'une plus forte alimentation.

Au campement, l'enfant en bas âge est placé sur un coussin, couché sur le ventre, et maintenu par une bande de toile qui passe sur les reins et est nouée sous le coussin; les poignets sont parfois aussi attachés. On place quelquefois au-dessus de lui un cadre de bois fait d'arceaux qui supporte des étoffes et le protège à la fois des mouches, de la lumière et du vent de sable. Les Touaregs Ioulimmiden utilisent de petits berceaux qui sont accrochés aux arceaux de la tente.

Dans les déplacements, la mère porte son enfant sur le dos ou sur la hanche, retenu par un pagne, noué au-dessus des seins. Cette méthode, employée également chez les Soudanais ne semble pas incommoder l'enfant malgré les mouvements

souvent fort brusques de la mère. S'il crie, elle lui met le sein dans la bouche jusqu'à épuisement et il n'est nullement question d'heures de tétées, ni de mesure.

Le long allaitement ainsi que le système de portage entraîne un affaissement rapide des seins dès la première maternité, mais pour les Touaregs, l'esthétique compte moins que la maternité qui ennoblit la femme.

CIRCONCISION. — Les garçons sont circoncis vers trois ou quatre ans, généralement par un marabout. La circoncision — *amoud*, ou *amilli*, ou *azemmoued* — ne donne lieu à aucune fête et est pratiquée collectivement. L'instrument contondant employé est un petit couteau à lame de fer, utilisé par les hommes comme rasoir. Pendant la période de cicatrisation l'enfant reste au campement de ses parents et est soigné par eux.

Les fillettes ne sont pas excisées comme chez les Maures du Tagant et du Hodh.

Les enfants vont nus jusqu'à cinq, six ans, suivant l'état de fortune ou la prévoyance de leurs parents. Les fillettes portent un pagne vers six, sept ans, et les garçons un pantalon du même modèle que celui des hommes.

ÉDUCATION. — L'éducation des enfants commence après le sevrage. Dès lors, le garçon passe sous la coupe de son père alors que la fille reste sous la direction de sa mère. Cette éducation, pour l'un comme pour l'autre, n'est guère compliquée.

Dès cinq ans, le garçonnet, de lui-même, s'occupe du gardiennage des chèvres et des moutons ; plus tard, on lui confie des chameaux qu'il mène au pâturage et à l'abreuvoir, et il s'initie à traire les chèvres, car chez les Touaregs ce sont les hommes qui, en principe, sont chargés de ce travail. Vers sept ans il commence à monter à chameau. Alors, sous forme de jeux, des combats au sabre ou à la lance s'organisent entre enfants du même âge, les armes étant remplacées par des tiges de mil ou des branches d'arbres. Ceci ne fait pas partie, à proprement parler, de l'éducation, mais est le fait des enfants eux-mêmes.

L'éducation religieuse est assez délaissée chez les Touaregs de l'Ahaggar où les marabouts sont rares. Lorsqu'il y en a un dans un campement, il enseigne aux enfants et aux jeunes gens les rudiments du Coran qu'ils apprennent par cœur, en le chantant à longueur de journée car ils sont toujours ignorants de l'écriture arabe.

C'est vers 15 ou 16 ans, lorsque les duvets de l'aisselle commencent à apparaître, que le litham est remis au jeune garçon ; cette remise est faite par le père, le plus souvent à l'occasion de la fête du Ramadan. Elle n'est l'objet d'aucune cérémonie extérieure. Le père donne quelques conseils de sagesse à son fils et les jeunes femmes et jeunes filles lui remettent du tabac en cadeau.

De ce jour, le jeune garçon entre dans la classe des hommes, il peut aller à la guerre et assister aux *ahal*.

L'éducation des filles n'offre guère plus d'intérêt. Vers six ou sept ans la fillette commence à vaquer aux soins du ménage, participe au nettoyage de la tente, à la confection des repas, etc.... Un peu plus tard, elle apprend à travailler les nattes et les menus objets de cuir, à filer le poil des chèvres.

L'éducation musicale et littéraire des jeunes filles est fort appréciée chez les Touaregs et tout particulièrement chez les Imochar. Les fillettes apprennent à écrire les caractères tfinagh et à jouer de l'*amzad*, sorte de petit violon monocorde qui égaie les soirées de langueur des Touaregs.

L'*amzad* est fait de la moitié d'une courge évidée et séchée sur laquelle on a étendu une peau de chèvre ou d'ourane, fixée par des cordes (*Āhaggar*) ou de petites épines d'acacia (*Air*). La peau est percée d'un ou deux trous qui augmentent la résonance. Le manche est constitué par un bâton qui pénètre par une ouverture dans un des côtés de la calabasse et est fixé à l'autre par une pointe, à moins qu'il ne la traverse aussi. La corde est formée de plusieurs crins de cheval écartés de la peau par un petit chevalet fait de deux petits morceaux de bois liés en croix. L'archet — *taganhé* — forme un arc de cercle aux extrémités duquel sont fixés des crins. Pendant la musique, la joueuse frotte de temps en temps les crins avec un morceau de résine de gommier qui fait office de colophane.



FIG. 53. — Amzad, ou violon monocorde des femmes touarègues de l'Ahaggar, et son archet.

Les peaux des *amzad* sont souvent décorées de motifs peints avec des couleurs très vives, ou sont couvertes d'inscriptions tiffinagh indiquant le nom de la propriétaire, et portant des vers amoureux à l'usage des admirateurs.

Chez les Ihäggaren, les violons sont généralement de grande taille et atteignent jusqu'à 40 cm. de diamètre, tandis que dans les tribus soudanaises, ils sont beaucoup plus petits, ne dépassant que très rarement 25 à 30 cm.

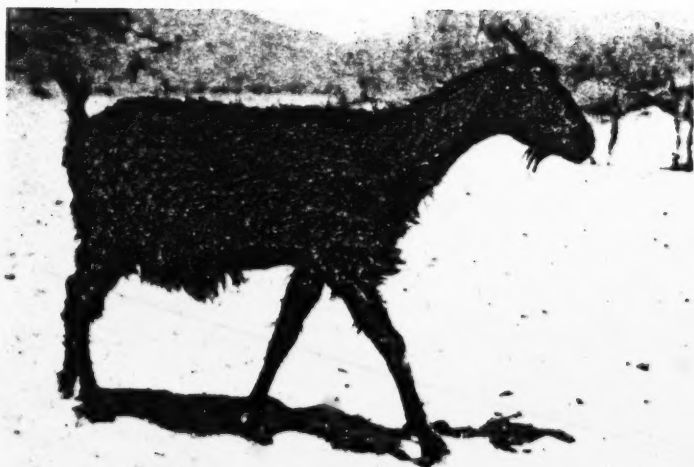
L'*amzad* joue un grand rôle chez les Touaregs qui lui portent un véritable culte. Jeunes, ils vont l'écouter jouer par les jeunes filles ; mariés, ils aiment entendre leur femme, qui charme ainsi les heures creuses des soirées estivales. C'est une punition que les femmes infligent aux hommes en ne leur jouant pas d'*amzad* et dans les combats, les guerriers cherchaient toujours à être braves de peur que leurs femmes ou leurs fiancées ne les privent de musique. « Il n'y aura pas d'*amzad*, » disaient-ils au retour d'un *rezzi* malheureux et cette perspective suffisait souvent pour leur redonner du courage, et les inciter à partir effacer leur défaite.

L'*AHAL*. — C'est vers seize ans que jeunes gens et jeunes filles ont accès à la société des grandes personnes et commencent à participer aux *ahal*.

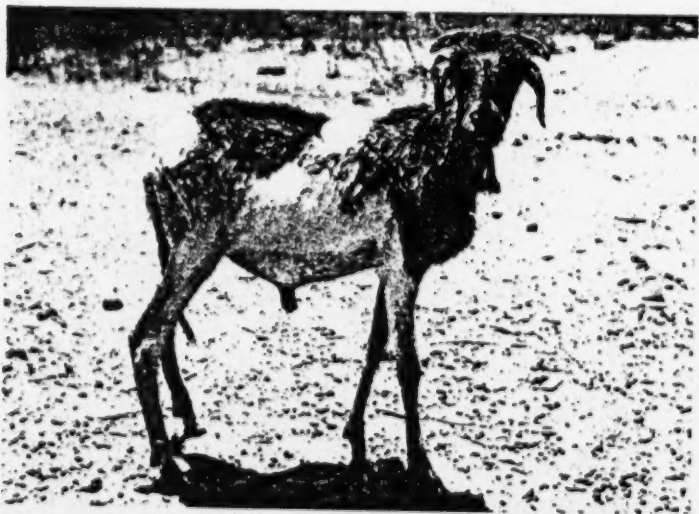
Le mot *ahal* signifie réunion, conversation, entretien ; il a un synonyme qui est *édéouenné*. Ces réunions musicales et littéraires ont un caractère plus ou moins particulier, suivant qu'elles sont mêlées d'*asri* ou non.

L'*asri*, littéralement, courir à bride relâchée, signifie la pratique de certaines mœurs très libres, et vivre en état d'*asri*, c'est être dans des conditions permettant de pratiquer les libertés de mœurs. Peuvent être en état d'*asri*, les jeunes gens et jeunes filles pubères, les veufs et les divorcés des deux sexes.

Ces réunions se font à proximité des campements, à l'abri d'un *oned*, mais toujours en dehors de la vue des vieux et des personnes respectables de la tribu ; elles ont lieu ordinairement avant le repas du soir, qui est pris très tard, plus rarement après si c'est pour fêter un étranger. Tous s'assoient en rond. Chacun prend place suivant son ordre d'arrivée, de manière à alterner les hommes et les femmes. Lorsque tout le monde est là, on élit un président et une présidente, dont le rôle est de faire respecter les us et coutumes de l'*ahal*, et, par plaisan-



Chèvre de l'Ahaggar à longs poils. Cette espèce est localisée dans les massifs montagneux du Sahara central (Ahaggar, Air, Adrar des Iforas, Tibesti).



Le mouton daman ou mouton targui, très répandu dans la steppe sahélienne est assez commun dans l'Ahaggar, mais n'y est élevé qu'accessoirement. Bête très robuste, beaucoup de caravaniers en importent de l'Adrar des Iforas en leur faisant traverser le Tanexrouft. Il est caractérisé par ses longues pattes et sa longue queue.



Types de coiffures portées par les hommes. Les cheveux sont tressés et ramassés en arrière. La voile ceint le front, laissant le sommet de la tête découvert.

terie, d'infliger des gages à ceux qui s'attirent les récriminations des autres. Parfois, il n'est élu qu'une présidente, mais jamais un président seul.

La présence de plusieurs jeunes filles dans un campement suffit bien souvent pour qu'il s'y organise un *ahal* mêlé d'*asri*. Les jeunes gens des campements voisins y viennent, toujours vêtus de leurs vêtements d'apparat et certains font parfois des centaines de kilomètres pour assister à une réunion où ils savent trouver de jolies personnes et une distraction agréable. Alors une des assistantes joue du violon. Les sons sortent aigres, plaintifs, monotones, s'accordant bien avec le décor sauvage fait par la nature et les gens. Les hommes accentuent le rythme par des ho-ho cadencés chantés et finissant en sourdine. Et chacun plaisante, lance des gauloiseries, car la partie poétique est souvent d'une qualité fort douteuse, sinon faite de réparties plus ou moins grossières.

Puis le violon se tait, et les rires fusent de toutes parts ; hommes et femmes se font des attouchements très libres et se frottent le nez l'un contre l'autre, ce qui est la forme particulière du baiser targui. Ces réunions se terminent très tard dans la nuit, et chacun retourne à son campement, non sans s'être, par un langage spécial du jeu des mains, donné rendez-vous pour terminer d'une manière plus intime ces agapes amoureuses.

Les mœurs des jeunes filles sont, en effet, très licencieuses, au point que le Père de Foucauld affirmait qu'en *tâmâhak*, le mot virginité n'existait pas¹. « Il n'est pas question, dit d'autre part le Docteur Vermale, d'amener la jeune fille pure jusqu'à son mariage. Ce sont là des sentiments que les Touaregs ne comprennent pas. Aussi dès qu'elle est nubile, elle va à l'*ahal* et ne tarde pas à être déflorée. La virginité n'existe pas, n'a aucune valeur représentative aux yeux des Touaregs². » En fait, les femmes sont plus ou moins faciles, certaines se donnent au premier venu, d'autres n'accordent leurs faveurs qu'à un petit groupe d'amis, mais les accorder à un seul serait jugé de très mauvais goût et comme un signe de perversion.

Personne ne trouve à redire à leur liberté de mœurs, à condition qu'elles ne se laissent courtiser que par des hommes de condition sociale égale à la leur. Certaines se laissent courtiser par des esclaves et cela est regardé pour elles comme une honte.

1. Dr VERMALE, *Au Sahara pendant la guerre européenne*, p. 172.

2. OUVY, cit., p. 171.

On peut s'étonner qu'avec des mœurs si dissolues, les filles-mères ne soient pas plus nombreuses. Les habitudes restrictives sont couramment employées, et comme dit le Docteur Foley, l'*effusio seminis inter crura* serait la conclusion fréquente des rendez-vous nocturnes, après l'*ahal*¹. Ces habitudes restrictives ne doivent pas être sans rapport avec la faible natalité des Touaregs et il est fort possible que mariée la femme touarègue continue à les pratiquer.

L'enfantement hors du mariage et le bâtard — *agama* — sont l'objet de la déconsidération publique. Les Touarègues pratiquent rarement l'avortement, mais auparavant les inantidides étaient fort nombreux et personne ne songeait à s'en offusquer. Lorsqu'une femme se trouve enceinte dans ces conditions, elle part ordinairement chez une parente et s'efforce de dissimuler sa grossesse. Personne n'est dupe, mais nul ne dit rien. Elle va voir un marabout qui, pour une assez forte somme, fait devant la pécheresse quelques signes mystérieux, écrit quelques mots en arabe sur une planchette, lave l'écriture et recueille dans unealebasse l'eau que la femme doit boire. Au cas où ces pratiques réussissent (?) une seconde somme identique à la première est versée. Sinon, la femme essaie plusieurs mixtures, généralement à base d'adjerdjir *cassia abavata* et, au cas où les résultats sont toujours négatifs, l'enfant est tout simplement étranglé lorsqu'il vient au monde. Si ces mœurs sont toujours plus ou moins en vigueur, elles semblent tant soit peu s'atténuer avec l'islamisation, et les mères dénaturées sont quelquefois sévèrement punies.

L'*ahal* semble avoir existé dans les anciennes tribus libyennes de l'Afrique du Nord. Hérodote a signalé la communauté des femmes chez les Nasamons, et l'*ahal* n'est en fait qu'une forme dérivée et, si l'on peut dire, évoluée.

LE MARIAGE. — Avec l'existence de mœurs aussi faciles, on comprend que jeunes gens et jeunes filles ne tiennent pas à se marier de bonne heure, et il est rare que les femmes convolent avant 20 ans et les hommes avant 30 ans.

Si, comme nous l'avons vu, la jeune fille est libre de son corps, l'autorisation paternelle ne lui est pas moins nécessaire pour se marier, mais, par contre, il est rare qu'un mari lui soit imposé ou qu'elle soit mariée avant d'être nubile comme chez les Arabes.

1. *Mœurs et médecine des Touaregs de l'Ahaggar* p. 56.

Les époux se choisissent dans les réunions amoureuses qui constituent une sorte de mariage à l'essai. Le prétendant doit faire sa demande au père de la jeune fille, par l'intermédiaire d'un de ses parents, ou bien par un personnage religieux s'il y en a un dans les environs.

Chez les Ihäggaren tout le monde est mis au courant de la demande, mais en Air, il n'en est pas de même et la mère de la jeune fille n'est prévenue, ainsi que la famille, que lorsque tout est arrangé. Si la femme a déjà été mariée, l'autorisation paternelle n'est plus nécessaire.

La dot — *taggalt* — à verser par le futur époux est alors fixée. Elle est généralement de sept chameaux chez les imochar, de moindre importance chez les imrad, où elle peut être constituée par des chameaux, des moutons et des chèvres, mais il n'est jamais donné d'ânes. Cette dot peut être versée en une ou plusieurs fois. Elle devient la propriété des parents de la jeune fille qui, à son tour, peut être dotée par eux.

Dans le mariage — *addoubâl* — la femme conserve la libre disposition de ses biens et elle ne subvient en aucune mesure aux besoins du ménage. Les frais de ceux-ci incombent entièrement au mari, si bien que par ce système, les fortunes féminines s'accroissent rapidement alors que celles des hommes restent stationnaires ou diminuent.

La question de la dot réglée, la date du mariage est fixée, quelquefois à quelques jours de la demande, d'autres fois à un an, voire même à deux, si la jeune fille est très jeune ; mais cette dernière coutume est surtout en usage dans les tribus du Soudan.

Les fêtes du mariage ont lieu au campement de la jeune fille et la consommation n'a lieu que le huitième jour. Les frères et les parents du fiancé viennent au campement des parents de la jeune fille où ils sont fêtés et où leur est offert un somptueux repas. Pendant les sept jours qui précèdent la consommation du mariage, le fiancé n'a pas le droit de venir au campement pendant la durée du soleil. Il se réfugie alors dans une tente à l'écart où ses amis lui tiennent compagnie et il porte pendant toute cette période le nom d'*anesdiben*.

Les divertissements qui accompagnent les fêtes du mariage consistent en une fantasia exécutée par les méharistes qui passent et repassent par groupes de deux ou quatre, devant le groupe des femmes, au milieu duquel est la fiancée ; les femmes jouent du tambourin et du violon accompagné de

chants. Au Āhaggar le chant du mariage se joue sur le rythme musical « aliouen », c'est-à-dire les oliviers. Cette coutume serait, d'après le Docteur Vermale, un reste de l'influence du paganisme ancien où l'olivier était l'arbre consacré à la déesse de l'amour ¹.

Une tente neuve est préparée avec ses accessoires, nattes, cordes, piquets, également neufs. A l'intérieur, sur le côté gauche, on édifie un petit tertre de sable de forme ovale sur lequel devra avoir lieu la consommation. Par la suite, lorsque le campement est obligé de se déplacer, cet édifice est respecté et reste plusieurs mois en place.

Le septième jour, le père de la jeune fille fait ratifier le mariage par un marabout, et le soir la fiancée, qui est restée cachée toute la journée chez une parente, est conduite à la tente nuptiale, où l'a précédée le jeune homme, au milieu des femmes en procession jouant du tambourin.

Le lendemain, les jeunes gens se réunissent sous la tente des mariés, et ainsi pendant tous les jours de fêtes qui suivent le mariage. Cette réunion s'appelle : *tigedelsatin*.

Les nouveaux époux habitent le campement des parents de la jeune fille pendant un an. Cette institution du « temps de service » est signalée à plusieurs reprises dans l'Ancien Testament et était pratiquée chez les Hébreux. Elle implique que le fiancé doit résider dans sa future famille, ou tout près d'elle, pour une durée temporaire ou permanente. Cette coutume a pour conséquence de restreindre temporairement l'autorité maritale et de prendre des garanties pour que l'accoutumance se fasse et que la jeune femme soit bien traitée.

Si la nouvelle épousée a déjà été mariée, elle part le septième jour au campement de son mari, montée sur un chameau, accompagnée de ses amis et de ses serviteurs.

Dans le premier cas, une nouvelle fête a lieu un an après. Les hommes et les femmes appartenant au campement du mari s'en vont un soir au campement de la femme et simulent un enlèvement à main armée. Les méharistes qui se sont approchés en se dissimulant, se jettent alors au milieu des tentes en poussant des cris de guerre, auxquels répondent les cris de terreur des femmes du campement ; ils entourent la tente de la jeune femme et la réclament comme appartenant dorénavant à leur famille.

1. VERMALE, *ouv. cit.*, p. 175.

C'est alors l'occasion de nouveaux écarts gastronomiques, et le lendemain soir, la jeune femme enveloppée dans un grand châle blanc, accompagnée de ses parentes montées sur des ânes, s'en va, suivie des hommes montés à chameau, vers sa nouvelle demeure où elle est reçue par le chef et les vieilles femmes.

Pendant que les époux se réfugient sous leur tente, l'assistance ripaille et danse, et la fête commencée au coucher du soleil, ne s'arrête que le lendemain au petit jour, lorsque tous les assistants sont épuisés.

La jeune femme est alors entrée dans sa nouvelle famille, qu'elle ne quittera qu'en cas de divorce ou de mort de son mari et, en attendant, elle n'aura pas le droit d'aller rendre visite à ses parents, mais ceux-ci pourront venir à son campement.

Dans le mariage, les femmes touarègues conservent une grande indépendance. Il est difficile de savoir si elles sont des épouses fidèles ou si elles profitent des absences souvent prolongées de leurs maris pour se mal conduire. Suivant les uns (Duveyrier), leur conduite est exemplaire ; suivant d'autres (de Foucauld, Vermale), elle laisserait grandement à désirer, et les épouses continueraient à pratiquer les mœurs légères apprises à l'*ahal*. « Leur unique préoccupation, dit le Docteur Vermale, c'est l'amour, avoir des amants, voilà leur seul but. » Il est certain que les anciens amants des réunions galantes continuent à venir rendre visite à la femme mariée, à vanter ses charmes dans les *ahal* ; mais il fait préciser que le mari ne s'en montre pas jaloux, ce qui serait du plus mauvais goût, et que cette cour serait toute platonique. Il est très difficile d'enquêter à ce sujet, car les Touaregs, soucieux de la réputation de leurs femmes, prétendent à leur irréprochabilité.

Quant aux hommes, leur conduite est convenable dans leur campement, encore que certains n'hésitent pas à user de leurs esclaves ; mais lors des caravanes, une fois arrivés dans les centres, loin de leur pays, ils donnent libre cours à leur fougue qu'une longue abstinence a rendu plus impétueuse.

L'adultère — *aker* — de la femme est souvent puni de mort, c'est-à-dire que l'homme rend sa justice lui-même sans que personne ne songe à le lui reprocher, tuant les coupables de sa main.

La femme touarègue, très indépendante, a très mauvais

caractère et de plus est souvent très jalouse. A la moindre inconduite de son mari, elle retourne chez ses parents, et ne réintègre le foyer conjugal qu'après une compensation matérielle. De son côté, l'homme est violent et cela provoque souvent des dissensions dans les ménages.

EMPÊCHEMENTS AU MARIAGE. — Les cas d'empêchements au mariage sont identiques à ceux fixés par le droit musulman. Il est interdit de se marier avec ses proches, avec sa nourrice ou avec l'enfant de sa nourrice, ou avec une femme ayant été nourrie du même lait féminin que soi-même.

Les alliances entre imochar et imrad sont très rares, car l'imochar qui épouse une femme de la classe vassale fait perdre à ses enfants les droits liés à son rang.

Les femmes nobles et vassales acceptent de s'unir à des Arabes, surtout s'ils sont marabouts, à condition toutefois qu'ils respectent la monogamie, se plient aux mœurs touarègues et s'engagent à habiter au campement de la femme. Les Touaregs n'épousent que très rarement des femmes arabes.

LE DIVORCE. — La séparation n'existe pour ainsi dire pas chez les Touaregs qui usent du divorce, sans toutefois en abuser ; il est admis par le Coran et n'est pas sujet à l'opprobre. La femme touarègue peut demander le divorce, alors que chez les Arabes la femme ne le peut pas. C'est beaucoup plus souvent la femme qui le provoque que l'homme. Les raisons invoquées par la femme sont généralement les mauvais traitements de son mari, l'insuffisance d'entretien, le détournement d'animaux, l'inconduite, ce qui est un motif plus rare, et parfois le non-paiement du reliquat de la dot.

L'homme invoque le plus ordinairement l'inconduite, l'infécondité de sa femme, la contestation de dot ou d'animaux, l'incompatibilité d'humeur, très souvent la mésentente entre la femme et ses beaux-parents.

Quelques maladies, comme la lèpre, peuvent être l'occasion de divorce.

Les divorces se passent rarement sans histoire, et si une femme veut quitter son mari, tous les motifs lui sont bons. Le fait de se refuser est un cas de divorce, mais l'opprobre est alors jeté sur la femme qui trouve ensuite rarement à se remarier. L'homme n'a qu'à dire à sa femme : « Je te renvoie chez tes parents, » pour que le mariage soit rompu ; mais le plus

souvent, il dissimule son jeu et envoie sa femme pour quelques jours dans sa famille. Il délègue alors une vieille femme de son campement aux parents de sa femme pour leur annoncer la rupture du mariage.

Si c'est le mari qui a provoqué le divorce, la dot reste la propriété des parents de la femme, mais dans tous les cas, les enfants restent la propriété du père.

La femme ne peut se remarier avant trois mois et dix jours. Cette retraite obligatoire pour les femmes, qui est prescrite par le Coran, porte en langue touarègue le nom d'*ettef*, ou d'*elloudet* et les femmes elles-mêmes, pendant cette période, sont désignées sous le nom de *tananleft*. Cette période terminée, ses parents et les gens de son campement organisent une petite fête qui est l'annonce que la femme reprend la vie de « liberté de mœurs ».

Beaucoup de femmes ne veulent pas tenir cette retraite, et pour y échapper, elles se déchargent sur un arbre appelé en *tāmāhak agar* (*Maerua crassifolia*). Elles s'adressent à l'arbre comme s'il s'agissait d'une personne, et lui disent : « Agar, décharge-moi de ma retraite qui me pèse trop, prends-en la charge, » et elles déposent au pied de l'arbre, en guise d'offrande, de la poudre d'antimoine, un peu de parfum, un fragment de tissu qui synthétisent les attributs de la femme en état d'*asri*. Puis elles reprennent, sans attendre davantage, la vie de liberté de mœurs.

Si le mari veut reprendre sa femme répudiée, un nouveau mariage est nécessaire et une nouvelle dot, moins importante que la première, doit être payée aux parents de la femme.

LE MEURTRE. — Le meurtre chez les Touaregs est assez rare. Il est puni de la peine du talion lorsqu'il a été prémédité, et par une compensation matérielle dans les autres cas. La vendetta, autrefois commune chez les Touaregs, a disparu pour faire place à la « dia » ou impôt du sang. La coutume exigeait quelquefois que l'assassin fût remis à la famille de la victime, mais s'il n'était pas connu, la *djema*, ou assemblée de notables, désignait un homme de la tribu qui allait se constituer prisonnier à sa place. Il n'y a pas d'exemple qu'en pareil cas, l'otage fût mis à mort. Les cas graves étaient ordinairement jugés par l'Aménokal qui était aidé par quatre assesseurs, pris deux par deux, dans chacun des partis.

LE SUICIDE. — Le suicide est aussi rare que le meurtre chez les Touaregs. Lorsqu'il s'en produit, le suicidé est abandonné sur le terrain, sans sépulture, et le campement est levé et abandonné pour toujours. Le Coran réproche le suicide et les Touaregs considèrent le suicidé comme s'il n'avait jamais existé, et l'on ne doit plus jamais en parler.

Il est reproché deux crimes au suicidé : celui de s'être supprimé, ce qui n'est pas permis à un être humain qui doit sa vie à Dieu, et celui d'avoir offensé Dieu en cette circonstance.

L'âme du suicidé ne peut trouver refuge, et vagabonde sans cesse. Elle aime à revenir à l'endroit où elle a quitté son enveloppe mortelle, et les gens prétendent qu'on peut l'entendre le soir à proximité, et qu'elle fait tant de bruit qu'il est impossible de dormir.

LA MORT. — Les Touaregs ne craignent pas la mort. Lorsque l'un d'eux se voit mourir, il réunit les siens autour de lui, fait ses dernières recommandations, puis, conformément aux principes religieux qu'il a peut-être négligés au cours de son existence, mais qu'il se rappelle au moment suprême, il prononce la « Fatika », ou s'il n'en a pas la force, il lève l'index de la main droite, et rend le dernier soupir.

Le corps est aussitôt lavé à l'eau tiède et enveloppé dans un linceul, dans lequel sont introduits des aromates, pendant que les esclaves vont creuser la tombe sur une éminence avoisinante. La fosse comprend une petite tranchée à deux étages comme celle des Arabes. Le corps est transporté sur une espèce de brancard et conduit au lieu de sépulture porté par quatre hommes, la tête en avant ; il est ensuite déposé sur le flanc droit, la face tournée dans la direction de La Mecque.

Un marabout ou un lettré lit la prière musulmane et les hommes, se tenant debout derrière lui, les mains accolées et ouvertes à hauteur de la poitrine, la répètent avec lui. Les femmes ne participent pas à l'enterrement.

Les tombes touarègues modernes portent des pierres témoins — *chouabed* — une aux pieds et une à la tête pour les hommes, une à la tête et deux aux pieds pour les femmes. Elles sont de forme ovale et le tertre est légèrement en dôme ; elles comportent généralement un entourage de pierre formant couloir avec une avancée ouverte à l'est. On trouve souvent des piquets de bois, ou des piquets de tente enfoncés aux deux extrémités, ainsi que de grosses billes de quartz hialin, qui,

d'après les Touaregs, ont servi à frotter le corps du mort avant de l'ensevelir. Dans bien des endroits où il existe des hyènes, comme au Soudan, la tombe est généralement recouverte de branches d'épineux pour les empêcher de déterrer le mort.

Après l'enterrement, les personnes venues pour la circonstance, présentent leurs condoléances à la famille qui leur fait servir un repas en souvenir du mort.

Les vêtements du mort sont remis au marabout ou à la personne qui l'a lavé.

Puis le campement est immédiatement levé et les gens ne reviennent jamais camper à cet endroit.

Le deuil existe chez les Touaregs. Il est de courte durée pour l'homme qui a perdu sa femme. Pendant trois jours, il reste enfermé dans sa tente. Pendant ce temps les *ahal* et toutes les réjouissances sont interdites au campement. Pour la femme qui a perdu son mari, c'est une véritable retraite qui dure quatre mois et dix jours pendant lesquels elle ne doit pas paraître en public. La fin de la retraite est marquée par une petite cérémonie : les femmes du campement emmènent la veuve voir le lever du soleil, lui présentent un livre pieux ouvert et lui font voir du sel.

Les Touaregs ne s'apitoient jamais sur la mort d'une personne et les condoléances ont souvent cette formule : « Tu es heureux, celui que tu as aimé est maintenant dans le paradis de Dieu. »

CHAPITRE II

CULTES ANCIENS,
RELIGIONS ET CROYANCES DES TOUAREGS

Les Touaregs sont aujourd'hui musulmans, mais leur islamisation est très superficielle et relativement récente. Si, comme tous les nouveaux convertis, ils s'efforcent de dissimuler leurs croyances anciennes, il n'en est pas moins vrai que celles-ci ont laissé des traces encore visibles chez eux. Depuis quelques années, ils mettent un point d'honneur à se dire bons disciples du Prophète et tentent même de s'attribuer une origine chérifienne, si bien qu'il est très difficile d'obtenir d'eux le moindre éclaircissement sur leur ancienne religion.

Quelles furent ces anciennes croyances ? Idolâtrie ou fétichisme ? Nous ne pouvons, à ce sujet, qu'interpréter des faits qui resteront toujours très vagues, car, comme dit Gautier, les Touaregs sont suffisamment islamisés pour avoir perdu toute curiosité de leur propre passé préislamique.

CULTES PRÉHISTORIQUES ET PROTOHISTORIQUES. — Si nous examinons de près les gravures et les peintures rupestres découvertes ces dernières années au Sahara central, nous y trouvons un certain nombre d'éléments susceptibles de nous donner une idée sur les croyances de ses anciens habitants. Peut-être n'y a-t-il entre ces derniers et les Touaregs aucun rapport, ce qui est vraisemblable, mais on peut admettre aussi qu'il y ait eu, à travers les siècles, des points de contact communs qui ont laissé des traces dans les différents peuples ayant habité les régions qui nous intéressent.

Dans les gravures précamelines, antérieures à la période des bovidés, le caractère totémique est accusé par plusieurs personnages à tête zoomorphe (dogue, chien) et à queue postiche, qui rappellent tout à la fois la figuration des vieux dieux de l'ancienne Égypte et les déguisements rituels encore en usage chez les nègres de l'Afrique. Il peut s'agir, soit de déguisements appropriés, utilisés pour la chasse afin de pouvoir

approcher plus facilement le gibier, soit de personnages portant des masques dans un but religieux. On peut affirmer, en tous cas, qu'à la même époque, le culte de la fécondation était en honneur, à en croire les nombreuses gravures à caractère érotique. Enfin, on peut encore ajouter que la magie était pratiquée vis-à-vis de certains animaux, antilopes, hippopotames, dont les reproductions sont souvent associées à des signes cabalistiques, spirale double, ou appendice entre les cornes rappelant l'urae des Égyptiens. Plusieurs statuettes en pierre, vraisemblablement d'âge néolithique, ont été trouvées à Tit, Tazerouk (Åhaggar), à Tabelbalet (Tassili); elles représentaient des animaux, béliet ou bovidé, chouette, qui furent certainement l'objet d'idolâtrie.

Dans l'étagé dit des bovidés, on peut faire des observations identiques. Plusieurs bœufs portent des disques entre les cornes, ou bien une petite boucle rappelant un nœud coulant. Peut-être ces gravures sont-elles en rapport avec le culte du béliet qui fut très en faveur en Afrique septentrionale et en particulier dans l'oasis d'Ammon, lequel culte semble avoir été remplacé au Sahara central par celui du bœuf. Cet animal était encore honoré comme un dieu chez les Berbères sous le nom de Doul Korneln, et les Peuls du Soudan ne séparent pas leur vie mystique de leurs bovidés. Nous devons préciser qu'aucune croyance semblable n'a été retrouvée chez les Touaregs.

Les peintures rupestres qui sont, dans l'ensemble, plus récentes que les plus anciennes gravures, nous donnent également quelques indications à retenir. Près de Djanet, un grand panneau peint représente une série de femmes plus ou moins stéatopyges, dansant au milieu d'un cercle de personnages tapant des mains, alors que de son côté, un homme portant un masque surmonté de cornes — un sorcier ou un porteur de masque des ancêtres — entre à son tour dans la danse. C'est exactement la reproduction des scènes magiques que nous voyons chez les Soudanais où périodiquement des danses sont organisées auxquelles participent les masques des ancêtres familiaux. Le vestige de ces danses s'est même maintenu dans l'oasis de Djanet où chaque année, à l'occasion de la fête de la « zébiba », certains individus se revêtent d'oripeaux et de masques surmontés de cornes. A Mertoùtek, on peut voir également un grand personnage peint au fond d'une conque ressemblant à un autel, dont la tête est surmontée

d'un énorme disque qui doit avoir un caractère religieux. Enfin, de nombreuses petites figurations humaines sont acéphales, ce qui d'après plusieurs savants, en particulier Gautier, doit être interprété comme un interdit se rapportant à la tête et dont le port du voile, chez les Touaregs, serait une réminiscence.

Rappelons également l'existence en pays targui de nombreux disques de grand diamètre en pierre, qui seraient d'anciens autels destinés à un culte solaire (Gautier) et de nombreux tombeaux paléens où les corps reposent dans la position fœtale, coutume à caractère religieux qui était répandue dans toute l'Afrique du Nord et dans l'Égypte prépharaonique.

RELIGION DES ANCIENS LIBYENS. — Sur la religion des anciens Libyens nous n'avons que très peu de renseignements, la plupart laissés par Hérodote. Cet auteur nous dit que les Nasamons vénéraient les tombeaux des ancêtres, de ceux qui passaient pour avoir été les plus justes et les meilleurs, et ils juraient par eux en allant toucher leurs tombeaux (CLXXII). Les Ammoniens, ceux de l'oasis d'Ammon, pratiquaient le culte du bélier, ce qui devait être un emprunt fait à Thèbes où Zeus, le dieu de cette localité, était représenté par un personnage humain à figure de bélier (CLXXXI). Les Auses vénéraient la divinité Athéna, fille de Poséidon et de la *limmé* Tritonis (CLXXX). Quant aux Atlantes, dont la renommée de sagesse était très grande, ils ne faisaient point de rêves (c'est-à-dire qu'ils ne pratiquaient pas les oracles comme la plupart des peuples méditerranéens) et ne mangeaient rien de ce qui a eu vie (CLXXXIV), ce qui peut être interprété comme un vestige de totémisme. Hérodote nous dit encore que tous les Libyens nomades qui vivaient depuis l'Égypte jusqu'au lac Tritonis, et qui se nourrissaient de viande et de lait, imitaient les Égyptiens et s'abstenaient de manger de la vache et du porc et que leurs femmes suivaient également cette règle, par respect pour Isis, la déesse égyptienne (CLXXXVI). Tous sacrifiaient à la lune et au soleil. Ceux du lac Triton, à Athéna, ensuite à Triton et à Poséidon (CLXXXVIII).

Au III^e siècle avant J.-C., les Massyles, nation numide, adoraient, dit-on, Cronos, et lui offraient des victimes humaines ¹.

L'auteur byzantin, Corripus, nous dit d'autre part que les

1. GZELI, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. IV, p. 289.

Louata et les Hooara professaient le paganisme. Ils se représentaient la divinité sous la forme d'un taureau qui était la souche d'autres dieux indigènes ayant aussi la forme de jeunes taureaux. L'un portait le nom de Gurzil. Ils avaient des idoles sacrées, dont ils criaient le nom pendant les combats et ces idoles étaient, à la veille des combats, arrosées du sang des sacrifices.

CHRISTIANISATION. — On a beaucoup parlé de l'ancienne christianisation des Touaregs. Duveyrier, en particulier, a attribué à l'influence du Christianisme la situation élevée de la femme dans la société touarègue. Il a voulu voir la même influence dans l'existence d'un certain nombre de mots latins d'origine religieuse dans le tāmāhak, ainsi que dans les motifs décoratifs de certains objets où la croix est souvent représentée (sur les boucliers des guerriers, dans les pommeaux des selles, dans les poignées des poignards et des épées, dans une petite pendeloque portée au cou par les femmes).

D'ailleurs Duveyrier n'a pas été le seul à abonder dans ce sens ; il n'y a qu'à regarder la gravure donnée par Barth (T. I-II, n° 12) représentant un méhariste targui où la croix de la selle et celle du bouclier sont nettement chrétiennes. Un tel document, qui n'a aucun rapport avec la réalité, est bien fait pour propager une croyance basée plutôt sur l'imagination que sur les faits.

Il faudrait examiner auparavant ce que fut la véritable situation du christianisme en Afrique du Nord où il s'implanta dans les premières années de l'ère chrétienne. Dès son introduction, la religion nouvelle fit de grands progrès ; beaucoup d'évêques furent créés qui portèrent la foi nouvelle de la Mauritanie césarienne à la Byzacène, atteignant les Hauts-Plateaux et jusqu'aux Chotts Djérid. D'après Tertullien, non seulement toute l'Afrique proconsulaire était chrétienne, mais encore toute la région des Syrtes et certaines tribus gétules également. Mais le Père Mesnage, à qui l'on doit d'importants travaux sur le Christianisme en Afrique, s'est demandé avec juste raison si les ministres du culte veillaient suffisamment sur la qualité des nouvelles recrues. Le spectacle donné en particulier par la communauté de Carthage en 250, lors de la persécution de Dèce, a été vraiment lamentable, et ce fut par milliers que se comptèrent les apostats. Les Numides, en se convertissant au Christianisme, adop-

taient la religion du vainqueur, ou toutefois semblaient s'y convertir, car la masse était restée païenne. Que penser alors des tribus nomades qui échappèrent toujours aux maîtres de l'Afrique du Nord ? Dans une lettre écrite à Hésychius, évêque de Salone en Dalmatie, saint Augustin disait « que l'Évangile n'avait pas été prêché chez les barbares et que, quant aux nations plus reculées qui ne reconnaissaient nullement la puissance romaine, elles n'appartenaient à la religion chrétienne par aucun de ceux qui la composent » (lettre n° 199).

En parlant des Berbères évangélisés, saint Grégoire disait d'autre part que beaucoup étaient restés païens et continuaient à adorer les pierres et les arbres ¹.

Par contre, Procope nous dit que vers 548, sous l'empereur Justinien, les Nasamons de Rhâdamès se convertirent et qu'en 569 les Garamantes du Fezzan conclurent un traité de paix avec l'Empire et se convertirent également. « Jamais la foi, dit le Père Mesnage, n'avait eu une telle extension en Afrique. La conversion de ces nouveaux peuples étendait l'influence de l'Église ou de l'Empire assez profondément vers l'intérieur de l'Afrique. Mais était-elle solide ? La propagande religieuse a été de longtemps une des formes favorites de l'expansion byzantine. Il s'ensuivait que les conversions qu'elle provoquait étaient surtout politiques, *se faisaient sans instruction catéchistique préalable*, par conséquent sans conviction de la part des convertis. Elle ne durait, hélas, qu'autant que les intérêts politiques restaient en accord avec les intérêts personnels ². »

L'auteur arabe Ibn Khaldoun, au xiv^e siècle, disait, en parlant de l'islamisation des Berbères Sanhadja, que ce peuple païen n'avait jamais adopté la religion chrétienne.

Il semble donc peu probable que les Touaregs aient jamais été chrétiens. Rien dans leurs mœurs actuelles n'en trahit la moindre trace. La croix retrouvée sur les boucliers, sur les armes, sur les objets de sellerie, dans les bijoux, n'a aucun caractère typiquement chrétien ; elle est un motif décoratif que l'on retrouve dans l'ornementation usitée parmi les populations qui n'ont rien à voir avec le christianisme. Seuls, les mots latins introduits dans la langue tāmāhak peuvent indi-

1. S. GRÉGOIRE, IV, 23, 27 ; VIII, loc. cit. MÉSNAGE, *Le Christianisme en Afrique*, t. I, p. 75.

2. *Le Christianisme en Afrique*, t. II, p. 72.

quer que les Touaregs ont dû être en rapports plus ou moins éloignés avec les populations chrétiennes, mais ne peuvent, à eux seuls, attester leur ancienne christianisation.

LE JUDAÏSME. — Si le christianisme n'a certainement fait qu'effleurer les Berbères de l'Afrique du Nord et par contre-coup les nomades sahariens, il en est peut-être tout autrement du Judaïsme. En effet, les Juifs s'installèrent de bonne heure en Afrique du Nord où était alors professé le paganisme et firent beaucoup d'adeptes parmi les populations berbères. Des tribus entières s'étaient converties et au moment où le christianisme vint s'implanter à son tour, il trouva devant lui de nombreux éléments tant judaïques que judaïsés. La position des sectateurs d'Israël se trouva sans cesse fortifiée par l'arrivée continuelle de nouveaux sujets venus d'Égypte. Si bien que quelques années plus tard, sous l'Empire Byzantin, leur influence fut tellement grande aussi bien dans le domaine culturel que politique, qu'elle porta ombrage aux autorités établies et que l'empereur Justinien entreprit de les chasser. Beaucoup s'enfuirent alors à l'intérieur du continent et se réfugièrent même au Sahara, où ils formèrent des collectivités nombreuses et actives. C'est ainsi, comme nous l'avons déjà signalé, que se forma un état juif au Touat.

Lorsque les Arabes se présentèrent à leur tour en Afrique du Nord, ils y trouvèrent eux aussi de nombreux éléments juifs. Ce fut l'occasion de persécutions violentes, d'un nouvel exode et beaucoup de collectivités israélites furent contraintes d'embrasser l'islamisme.

Au ^{xv}^e siècle, il existait encore des Juifs au Sahara, lesquels disparurent en tant qu'israélites sous la poussée des conquérants musulmans qui les abhorraient, et ils durent se fondre dans les populations de la boucle du Niger.

Il semble que les tribus réunies autour de la Kahéna pour défendre l'indépendance des Berbères étaient judaïsées. Le nom même de l'héroïne de l'Aurès, la Kahéna, est de consonance juive et viendrait de l'hébreu cohen : prêtre, ce qui voudrait dire : la prêtresse.

Le Père Mesnage a signalé que parmi les Haouara, plusieurs fractions étaient judaïsées, en particulier celle des Herrehna, aujourd'hui fixée au nord-est de l'Aurès ¹.

Nous avons dit par ailleurs que le type juif se retrouvait

1. *Le Christianisme en Afrique*, t. III, pp. 95-107.

dans certains éléments touaregs de la boucle du Niger, que l'étoile de Salomon décorait souvent certains objets utilisés par eux et que la légende attribue une origine juive aux artisans.

ISLAMISME. — D'après les récits arabes, l'islamisation des Touaregs, et en particulier de ceux de l'Ahaggar, aurait été menée par Abd Allah Ed-Djafar, lieutenant de Sidi Okba ben Nafi (mort en 683), dont deux compagnons seraient morts près du petit village d'Hirhafok, exactement à Tiokine, où leurs tombes seraient encore l'objet d'une certaine vénération.

Dans les légendes, les indigènes prétendent même que Sidi Okba fut tué par un Targui (Kocailata), confondant ainsi leur histoire avec celles des gens de l'Aurès et des Kounta Dag Ech Cheikh qui se disent les descendants de Sidi Okba, expliquant de cette manière la haine ancestrale qui existe entre eux et les Touaregs. Preuve est pourtant faite que Sidi Okba ben Nafi n'a jamais pénétré au Sahara, mais peut-être s'agit-il d'une confusion de noms ou d'un homonyme.

Le passage de ces premiers islamisateurs serait attesté, en plus des tombes de Tiokine, par l'inscription rupestre de T-i-m-missao peinte au plafond d'une grotte, qui a été signalée pour la première fois par Duveyrier et relevée par M. Benhazera¹.

Il ne faut pas croire que les Touaregs adoptèrent d'emblée l'islamisme, car s'ils acceptèrent le Coran pour guide de leur loi religieuse, ils n'abdiquèrent rien de leurs mœurs ni de leurs anciennes coutumes païennes. Les Arabes prétendent même qu'ils apostasièrent jusqu'à quatorze fois, et encore aujourd'hui, ils les considèrent comme de bien tièdes musulmans. De plus, ils auraient appartenu longtemps à la secte hérétique des Ouahabites à laquelle ils se rallièrent, ce qui était une façon comme une autre de s'insurger contre les vainqueurs.

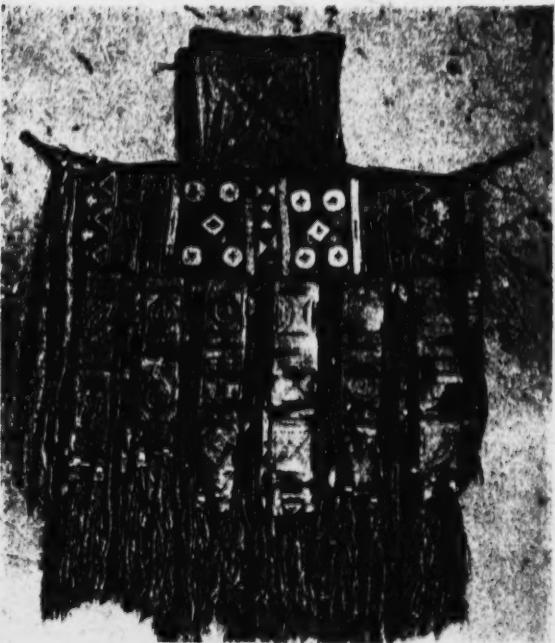
Ils sont peu instruits dans la religion, sont incapables de lire le Coran, sauf quelques-uns, chez les Taitok, par exemple, ou dans la tribu soudanaise des Kel es Souq. Il y a chez eux très peu de marabouts et ceux qui y sont, à quelques exceptions près, y vivent par intérêt dans un esprit par-dessus tout mercantile. Il n'existe chez les Touaregs ni *imam*, ni *mufti* et

1. Six mois chez les Touaregs du Ahaggar, pp. 305-308. Depuis, cette inscription a fait l'objet d'une étude détaillée de Th. Monod, *Journal des Africanistes*, t. VIII, fasc. 1, 1938, pp. 83-95.

1: Lhote

MS25 Tuareg

PL. XV.



Sac en peau de chèvre servant aux femmes pour le transport de leurs vêtements personnels. Le décor très fin est obtenu par découpage de la peau et application de cuir brodé.



Vieille femme noble de la tribu des Kel Belu tissant un sac avec des fils en poils de chèvre.

(p. 304 A)

PL. XVI.



Installés dans des campements sommaires les forgerons travaillent en plein air confectionnant les armes et les ustensiles nécessaires aux Touaregs.



Les femmes des imrads s'occupent de faire paître et abreuver les troupeaux. Tous les deux ou trois jours elles se rendent aux puits, tirent l'eau pour les chèvres qui boivent dans des écuelles en bois ou dans des peaux formant récipient placées sur un monticule de sable en forme de cuvette. Elles remplissent les outres qui seront transportées au campement par les ânes.

les mosquées sont réduites à de simples lieux de prières formés d'un alignement de pierres.

Beaucoup de Touaregs ne suivent pas les prescriptions coraniques et certains chefs, il y a quelques années, s'en reposaient sur les marabouts « pour faire leurs prières à leur place ! ». Ceux qui pratiquent le font avec ostentation. Un grand nombre sont affiliés à des ordres religieux, mais ignorent généralement la signification des rites. C'est ainsi qu'au milieu du XIX^e siècle, la confrérie des Tidjanyia fut puissante chez eux. La majorité d'entre ceux que l'explorateur Foureau rencontra au cours de ses voyages dans le Tassili en faisaient partie, mais il signale qu'il y avait aussi quelques Kadryia ; le chef In Guéddassen et un certain nombre de nobles de la région de Rhât étaient senoussistes. Tant que les Oulad Sidi Cheikh, qui étaient les plus importants éléments des Tidjanyia, combattirent la France, la majorité des Touaregs resta attachée à cette confrérie, mais ensuite beaucoup se rallièrent au Senoussisme. Les principaux représentants des Tidjanyia en pays targui étaient les Ifôras du Tassili dont la Zaouia de Témaçinine avait été fondée par l'un d'eux, El Hadj el Foki. Son fils Moussa acquit une très grande renommée de sainteté et c'est ainsi que son tombeau, situé près de la petite palmeraie, est honoré par tous les Touaregs du Nord.

Les Touaregs de l'Âdrar des Ifôras sont affiliés aux Kadryia et ont reçu l'honneur de Cheikh Bay, ancien marabout Kounta de Teleya, mort il y a quelques années et dont la renommée s'étend sur tout le Sahara. Chez les Ioullimiden, certaines tribus sont Kadryia (Kel es Souq), d'autres Tidjanyia (Daous-sahak).

La tiédeur religieuse des Touaregs est telle qu'ils ne professent pas toujours un grand respect pour les marabouts et que bien peu font le pèlerinage de La Mecque. Lorsque Duveyrier fit son voyage à Rhât (1860) il y avait une trentaine de pèlerins chez les Touaregs du Nord¹ ; à l'heure actuelle, il n'y aurait que trois hommes parmi les Ihaggaren qui peuvent s'honorer du titre d'El Hadj.

Mais cette tiédeur n'exclut pas toujours le fanatisme. Barth signalait déjà qu'au cours de son voyage, il avait eu à lui faire face, et qu'il avait été assailli de questions et avait dû discuter avec certains Touaregs des différents dogmes religieux, ce dont il se tira par une parfaite connaissance du Coran et des mœurs

1. *Op. cit.*, p. 412.

Les Touaregs.

musulmanes. Leur ignorance religieuse en fait, en même temps, des instruments faciles entre les mains des marabouts qui en ont souvent profité pour attiser la haine du chrétien et les pousser à la guerre sainte, comme ce fut le cas pour les révoltes de 1915-1916-1917 ; malgré les échecs cuisants qui s'ensuivirent, leur confiance dans leurs thaumaturges ne fut aucunement diminuée.

A l'heure actuelle, il existe plusieurs écoles coraniques dans l'Âhaggar tenues par des marabouts arabes, installées dans les centres de culture, et surtout fréquentées par les enfants des Harratines, car les enfants des Touaregs qui restent dans les campements de leurs parents, ne peuvent y aller du fait de leur éloignement. Une famille de marabout originaire des Cheurfa d'Aoulef (Tidikelt) s'est installée il y a une quarantaine d'années dans l'Âhaggar et jouit d'une grande vénération. Elle était fixée, il n'y a pas longtemps, dans le petit centre de Dar-Mouli qu'elle mettait en valeur, mais, par suite de la sécheresse du lieu, elle s'est transportée à Esselissekine où tous les ans a lieu une grande fête d'aumônes à laquelle se rendent tous les Touaregs de l'Âhaggar. Son chef actuel, Moulay el Ouafi ben Moulay abd Allah, quoique encore tout jeune, est un exemple de piété et est entouré d'un grand respect.

En parlant de l'islamisation des Touaregs, Henri Basset a dit que ces derniers n'avaient presque rien pris à l'Islam, sauf parfois le Coran comme amulette, mais qu'ils en avaient retenu le fatalisme¹. Beaucoup d'auteurs se plaisent à signaler aussi leur vernis plus que superficiel en matière d'islamisme.

Il ne faut pas, malgré tout, exagérer le degré d'irreligion des Touaregs, et depuis l'occupation française, l'action des marabouts qui traversent leur pays en commerçant, se fait lentement, mais sûrement. L'état de léthargie dans lequel les a jetés la suppression de leur vie de brigandage, les pousse petit à petit vers la religion et il devient de plus en plus courant de voir de jeunes nobles tuer le temps en psalmodiant devant une planchette coranique.

La superstition est très forte chez eux ; ils n'ont pas réussi à se dégager de leurs croyances anciennes et portent sur eux quantités d'amulettes qui ont souvent une origine païenne (patte de chacal, tête de lézard, peau d'hyène, etc...).

Conjointement on observe dans certaines familles nobles

1. *Essai sur la littérature des Berbères*, p. 388.

qu'à côté des saints orthodoxes, on invoque des personnages mystérieux qui ne peuvent être que de vieux petits dieux mal éliminés¹, et le Père de Foucauld a retrouvé dans les vieilles légendes de l'Āhaggar, les noms de certains d'entre eux : Tamârès, Bourdân, Tâssoud, Ouerdaz, Noulana, Radès. Les Ihāggaren les invoquaient autrefois pour exaucer leurs désirs, mais aujourd'hui ces personnages sont tombés dans l'oubli, et seules quelques personnes âgées se souviennent encore de leur nom².

Certains Touaregs pratiquent scrupuleusement le jeûne, et les différentes fêtes musulmanes sont maintenant suivies ponctuellement. Mais à côté de cela, ils conservent l'ahal, la monogamie et le matriarcat.

SURVIVANCES PAÏENNES. — Dix siècles d'islamisme n'ont pas complètement débarrassé les Touaregs de leurs croyances anciennes. Ils croient encore à l'existence d'un monde animé, peuplé d'éléments agissant visiblement ou invisiblement, habitant les minéraux, les végétaux, les eaux, etc.... Certes, ces croyances s'estompent, s'amenuisent, perdent de leur intensité, mais les Touaregs vivent encore avec elles, au point, comme dans nos campagnes, de pratiquer certains rites.

Leur crédulité en matière surnaturelle dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Ils croient aux génies — *alhinne* ou *imdounen* — dont ils peuplent les montagnes, les sources, les endroits escarpés, certains arbres, et s'en protègent par le port de nombreux talismans qu'ils vont quêmander aux marabouts, ou par la pratique de l'exorcisation. Les femmes, à ce sujet, sont encore plus crédules que les hommes. Elles consultent les morts en allant prier près des tombeaux et en leur demandant des nouvelles des absents.

Les cultes pétrographiques sont encore très vivaces chez les Touaregs. Ils croient certaines pierres hantées, et pour se concilier les esprits, placent à proximité des ex-voto sous forme de cailloux. C'est ainsi qu'au passage de certains cols, de certains sentiers inévitables, on rencontre souvent d'énormes tas de pierres imitant des tumuli, ou bien encore de multiples petits tas placés de part et d'autre de certaines pistes chamelières. Certaines tombes anciennes sont l'objet d'un culte très particulier, telle celle de Tazerouk, découverte il y a quelques

1. GAUTIER, *La conquête du Sahara*, cit. VERNALE, *ouv. cit.*, p. 184.

2. Cit. VERNALE, *ouv. cit.*, p. 184.

années par le Capitaine Niéger. Cette tombe sur laquelle reposaient plusieurs statuettes de pierre, des haches polies, de nombreux objets néolithiques, était encore fréquentée ces dernières années, jusqu'au moment où elle fut fouillée par les Français. Les Touaregs s'en défendent, naturellement, mais la découverte d'objets déposés là récemment (fragments de tissus, perles, etc...) l'atteste. Les statuettes de pierre représentaient les Tibaradines, c'est-à-dire les fillettes, lesquelles étaient censément une femme de haute naissance et sa servante, qui avaient été transformées en pierre à la demande qu'en avait faite à Dieu la maîtresse pour échapper à un rezzi qui venait piller son campement. Mais ce rezzi passé, Dieu maintint les femmes à l'état de pierre, malgré leurs prières et c'est pour que la vie leur soit rendue que les Touaregs venaient déposer des objets divers à chaque fois qu'ils passaient à proximité de la tombe. Le culte des Tibaradines est certainement un vestige des croyances préislamiques et peut-être néolithiques qui a dû être déformé à travers les siècles. L'une des statuettes représente un bovidé et s'apparente nettement à celle trouvée à Silet.

Les restes de totémisme sont encore affirmés par les tabous alimentaires. Les nobles se refusent à manger du poisson, de la chair d'oiseau, ainsi que les œufs de ces derniers ; seule, l'autruche échappe à cet interdit. D'autre part, une légende rapporte même que l'ourane, ou grand lézard des sables, est l'oncle maternel de tous les Touaregs.

Certains arbres sont également l'objet de pratiques cultuelles. *Le Maerua crassifolia* que les Touaregs appellent *agar* est censé être habité par un génie qu'ils chassent en frappant l'arbre à coups de pierre, chaque fois qu'ils veulent se mettre sous son ombre. Comme nous l'avons déjà signalé, les femmes répudiées qui ne veulent pas garder la retraite réglementaire imposée par la coutume pour reprendre l'état de liberté de mœurs, vont se confier à l'arbre et lui demandent de prendre à son compte cette retraite qui les gêne tant.

SORCELLERIE. — DIVINATION. — A côté de ces croyances plus ou moins religieuses, les Touaregs pratiquent la sorcellerie, la divination et interprètent les rêves.

Certains hommes, souvent des forgerons, sont connus comme sorciers, fabriquent des philtres destinés à jeter des sorts qu'ils confectionnent généralement avec des dépouilles d'animaux

et qu'ils remettent aux personnes qui veulent jeter un sort à quelqu'un avec mission de le leur faire prendre par surprise. Le lézard ourane joue un grand rôle dans la confection de ces sortilèges.

La divination, surtout pratiquée par les femmes, se fait de plusieurs manières et a toujours pour but de demander des nouvelles des absents.

Nous avons déjà signalé la divination par les tombeaux. Il y a aussi celle que les Touaregs appellent *tachilet* (la vipère) ; elle est pratiquée également avec un miroir ou bien encore avec un lézard, qui sont interrogés suivant différentes formes et qui doivent répondre aux questions posées.

Les rêves sont interprétés de différentes manières. Si un homme rêve de noir, c'est un mauvais signe ; de blanc, il recevra de l'argent ; de dattes, quelqu'un de son entourage ou lui-même sera blessé ; de vipère, c'est que quelqu'un lui jette un mauvais sort, etc...¹.

Nous ajouterons que les Touaregs croient aussi aux présages en interprétant la présence inopinée d'animaux, corbeaux, gazelles, traquets, et que certains jours ou certains mois, certains chiffres pairs ou impairs sont considérés comme de bon ou de mauvais augure.

1. Voir à ce sujet VERMALE, *ouv. cit.*, p. 185 et 186.

LIVRE VII
LA VIE EXTÉRIEURE

CHAPITRE PREMIER

COMMERCE, CARAVANES,
PISTES CARAVANIÈRES ET TRANSPORTS

Aussi loin que l'on remonte dans le passé, on s'aperçoit que le Sahara a toujours joué le rôle de pont entre l'Afrique du Nord et l'Afrique subéquatoriale, qu'il n'y eut jamais une cloison étanche dressée entre les deux pays.

Les Nord-Africains se sont toujours préoccupés des richesses du Soudan et nous en avons plusieurs preuves, entre autres le périple du Carthaginois Hannon, qui fut chargé d'explorer la côte d'Afrique à l'ouest des Colonnes d'Hercule, et le voyage des trois jeunes Nasamons qui, du temps d'Hérodote, tentèrent la traversée du désert.

La zone subtropicale, c'est le pays des nègres. Les Égyptiens savaient bien cela, ils tiraient maints avantages de ce lointain voisinage et leurs Pharaons n'hésitaient pas à y envoyer des expéditions militaires pour en ramener de l'or, de l'ivoire, des plumes d'autruche, et du bétail humain ! Les habitants de l'Afrique du Nord n'en ignoraient rien non plus, et bientôt la richesse du Soudan étant un fait connu de tous, de grandes routes caravanières sillonnèrent tout le Sahara du nord au sud.

Il semble que l'Âhaggar fut écarté de leur tracé. On en ignore les véritables raisons, mais on peut les supposer : la montagne dut être évitée pour les obstacles qu'elle présentait par son altitude, par la nature rocailleuse de son sol. Le tracé le plus court, qui suit une direction nord-sud ne peut donc pas passer par l'Âhaggar mais le longer sur ses flancs. C'est ce qui s'est produit. La réputation de brigands et de bandits de grand chemin dont jouissent les Touaregs, n'est peut-être pas étrangère non plus à ce détournement des pistes caravanières.

COMMERCE, CARAVANES, PISTES CARAVANIÈRES, ETC. 311

Les grandes artères qui sillonnent les abords immédiats de l'Āhaggar, relient des oasis importantes les unes aux autres, et elles ont pu prospérer du fait que ces oasis participent directement à la vie des Touaregs et que ces derniers en ont besoin pour assurer leur ravitaillement.

La plus importante et la plus fréquentée de ces pistes est celle qui relie les oasis du Touat et du Tidikelt à la ville d'Agadez. Pour les Ihāggaren, elle est la route des greniers : dattes au Tidikelt, mil au Soudan. Il faut quarante jours pour aller d'Akabli à Agadez et l'Āhaggar se trouve à mi-chemin. Il y a une montagne près de la guelta d'Outoul, située à 18 km. à l'ouest de Tāmanrasset que les Arabes appellent Ounous et qui marque exactement la moitié de la route. Cette piste est en effet empruntée par les Arabes pour qui le Soudan est une attraction. Ils réalisent par les transactions de très gros bénéfices et le rêve de chacun d'eux est de pouvoir faire une caravane au Soudan, d'où il espère revenir riche.

Au départ d'In Salah, la piste franchit l'Āhaggar par les gorges d'Arak, atteint la basse Koudia à I-n-Āmegel, passe à Tāmanrasset, traverse le Tanezrouft par In Guezzam et atteint la zone soudanaise soit par le puits d'In Abangarit, soit par celui de Taket-n-koutat.

D'Agadez, les caravaniers se dirigent ordinairement sur Zinder, Kano ou Sokoto.

Une autre piste, aujourd'hui moins fréquentée mais qui joua autrefois un rôle très important, est celle qui relie les oasis de Rhādamès et de Rhât à Tombouctou ou à Gao. C'est la route qu'empruntaient autrefois les pèlerins sonraï qui se rendaient en Égypte. Elle était alors une route beaucoup plus religieuse que commerciale car les transactions entre le Fezzan et Tombouctou étaient peu développées et portaient ordinairement sur l'or qui venait de Bambouk.

En partant de Rhât, la piste traversait la plaine d'Ādmer, coupait l'Ādrar Ānahaf, gagnait Altoklane, Ābalessa, Silet et traversait le Tanezrouft, soit par Tin Rerhoh, soit par T-i-m-missao, pour aboutir à Tin Zaouaten ; traversant ensuite l'Ādrar des Iforas, elle aboutissait soit à Gao, en suivant la dépression du Tilemsi, soit à Tombouctou.

C'est par cette piste que le voyageur arabe Ibn Batouta rentra de Gao dans son pays ; il la quitta après avoir traversé le Tanezrouft et s'engagea dans l'Āhnet pour gagner le Touat.

Il existait une autre piste, Rhādamès, Rhât, Tombouctou,

qui évitait complètement l'Āhaggar et allait de Rhât à In Salah en traversant le Tassili-n-Ājjer. Ce détour allongeait évidemment la route, mais celle-ci était beaucoup plus sûre pour les caravaniers que celle de l'Āhaggar, car elle était entièrement sous le contrôle des Touaregs du Tassili, en bons rapports avec les gens des oasis de Rhât et du Touat. Il faut 25 jours pour aller, par cet itinéraire, de Rhât à In Salah, et un mois d'In Salah à Gao.

La route de In Salah à Gao est à l'heure actuelle encore très fréquentée, non seulement par les Arabes du Touat, mais aussi par les Touaregs de l'Āhaggar et par ceux de l'Ādrar des Ifôras. C'est la piste des « moutons », celle employée par les caravaniers qui se livrent au commerce du bétail sur pied et qui ravitaillent en viande les oasis du Tidikelt et du Touat qui en manquent. Grâce aux puits de T-i-m-missao et d'In Ziza, les moutons arrivent à franchir le Tanezrouft sans trop souffrir.

Ce mouvement commercial n'est évidemment pratiqué que pendant les mois les plus frais de l'année, c'est-à-dire, d'octobre à avril, et demande aux caravaniers de prendre de grandes précautions.

Voici la liste des puits, au départ de Timeiaouine (Ādrar des Ifôras) où les animaux sont successivement abreuvés, ainsi que le nombre de journées de marche qui les séparent l'un de l'autre, d'après les renseignements qui nous ont été fournis par l'Amrar des Kel Āhnet, El Bak el Fassi.

Timeiaouine (puits, abreuvoir)		
I-n-Gezzal	1 jour	} Ādrar des Ifôras
Efenargh	1 —	
In Ouzzal	1 jour 1/2	
Tirek	3 jours	} Tanezrouft
Ti-m-missao	2 —	
Tin Senatet	5 —	} Āhnet
In Torha	1/2 jour	
Aleg'nenou	5 jours	
Tin Khalifa	2 —	
In Belret	1 —	} Immidir
El Khenig	1 jour 1/2	
In Salah	3 jours	
		Tidikelt

Soit 26 journées 1/2 de marche.

COMMERCE, CARAVANES, PISTES CARAVANIÈRES, ETC. 313

Suivant les années, c'est-à-dire la plus ou moins grande abondance de pâturages, les caravaniers éprouvent plus ou moins de pertes dans leurs troupeaux. Parfois cette perte est totale, d'autres fois elle est nulle.

Nous avons vu un Kel Ahnet faire le voyage à la fin du mois d'avril, période peu favorable, avec 35 moutons, et n'avoir été obligé d'en tuer qu'un seul en cours de route.

Lorsqu'on parle d'une piste caravanière, il faut éloigner l'idée d'une route plus ou moins aménagée pour faciliter la circulation. Les pistes sahariennes sont simplement marquées sur le sol par les traces qu'y font les chameaux, passant là depuis des siècles à la même place. Dans l'Ahaggar, elles apparaissent comme un long ruban clair, circulant au milieu de la rocaïlle noire. La piste peut être composée de deux, de trois ou de six rubans, qui courent parallèlement les uns aux autres, suivant son importance et la disposition du terrain.

Les pistes suivent toujours les flancs des vallées, reliant naturellement les puits les uns aux autres, passant d'une vallée à l'autre par les cols les plus accessibles. Elles ne sont jamais balisées. Il y a bien par endroits quelques « redjem », espèce de tas de cailloux signalant les cols ou la proximité de certains puits, mais ils sont rares et dans l'ensemble ils ont été construits récemment, car les Ihaggaren se sont toujours efforcés de dissimuler les routes de leur pays aux étrangers.

Dans les endroits sablonneux, dans les terrains de reg, dont le sol est toujours plus ou moins transformé par l'action du vent, la piste devient souvent invisible, et la caravane doit alors se fier aux connaissances d'un guide ou d'un homme qui a déjà fait le chemin plusieurs fois et qui le connaît.

PISTES SECONDAIRES. — A l'intérieur de l'Ahaggar existent de nombreuses pistes secondaires utilisées pour les besoins locaux. Elles vont toutes d'un puits à un autre. Tous les centres de culture sont reliés entre eux par un réseau de pistes bien tracées qu'il est facile de suivre sans avoir des connaissances bien grandes du pays. Il existe aussi des pistes de pâturage, petites routes marquées par le piétinement répété des chèvres allant d'une vallée à l'autre, contournant les montagnes et que les bêtes suivent journellement. Ce réseau est incroyablement étendu et l'on peut dire que toute montagne, que tout plateau est sillonné par plusieurs de ces petits che-

mins. On en retrouve dans les endroits les plus inaccessibles, les plus dénudés, ce qui démontre que l'Ahaggar était parcouru autrefois en tous sens, dans ses moindres régions, résultat d'un élevage caprin plus intense et preuves de l'existence de pâturages plus nombreux que de nos jours.

Il y a des différences très sensibles dans la façon de marcher des caravaniers, soit qu'ils soient Arabes, soit qu'ils soient Touaregs. Les Arabes poussent toujours leurs chameaux devant eux, ces chameaux marchent *en ligne*, librement, sans aucune bride ni attache. Les Touaregs, au contraire, avancent toujours *en file*, les chameaux attachés les uns derrière les autres, et guidés par un homme qui prend la tête du convoi en tenant l'un des animaux par la bride, à moins qu'il ne soit monté dessus.

Ces méthodes différentes sont imposées pour deux raisons, l'une et l'autre en rapport avec la structure du terrain. Le Sahara arabe est généralement un pays plat où la circulation est facile, où aucun obstacle naturel ne vient s'opposer à la marche des bêtes, tandis qu'en pays de montagne, comme dans l'Ahaggar, l'exiguïté de certaines pistes, au passage de certains cols en particulier, oblige à prendre des précautions, à régler la marche des chameaux, si l'on ne veut pas les voir se bousculer les uns sur les autres au détriment des bagages dont ils sont chargés. D'autre part, les pâturages se présentent aussi dans des conditions différentes : dans le Sahara du Nord, dont le sol appartient surtout aux formations calcaires, la végétation est toujours diffuse, ce qui oblige les chameaux à se déplacer énormément pour aller brouter d'une touffe à l'autre. Aussi les Arabes ont-ils pris l'habitude de ne jamais mettre de laisse à leurs bêtes afin de leur permettre de cueillir les touffes de végétation qui se trouvent à leur portée, tout en marchant.

Dans l'Ahaggar, comme nous avons eu l'occasion de le dire la végétation est au contraire concentrée, réfugiée dans les vallées où l'humidité se dissimule sous les alluvions sablonneuses. Il n'y a donc aucun intérêt à laisser une certaine liberté aux chameaux, mais au contraire, il ne faut pas perdre une minute sur la piste pour gagner le plus rapidement possible le lieu du pâturage, donc assurer une stricte discipline de marche à la caravane.

De là les deux systèmes de marche employés respectivement par les Arabes et les Touaregs.

COMMERCE, CARAVANES, PISTES CARAVANIÈRES, ETC. 315

Les caravanes qui traversaient autrefois le pays des Ihâggaren étaient obligées de se mettre sous la protection de ceux-ci, en versant un droit de passage convenu d'avance. Le droit revenait à l'Aménokal, mais la protection n'était assurée que dans la mesure de son autorité, qui ne dépassait pas, bien souvent, les limites de sa propre tribu. Si bien que le caravanier était l'objet de quémandages perpétuels de la part des gens habitant le terrain traversé, auxquels il était bien souvent difficile d'échapper. Un guide était parfois mis à sa disposition et recevait une rémunération en marchandises.

Lorsque la limite du territoire était atteinte, la protection s'arrêtait là et la cupidité des Touaregs était tellement grande qu'ils n'hésitaient pas, parfois, à aller piller, en dehors de leur territoire, la caravane qu'ils venaient de protéger. Cela entraînait souvent des conflits de tribu à tribu voisine, mais en fin de compte tout s'arrangeait sur le dos du caravanier.

Parfois les Touaregs se faisaient loueurs de leurs chameaux. Certaines tribus du Tassili s'étaient fait la spécialité des transports entre Rhâdamès et Rhât, de même que les Issekke-mâren acceptaient de louer leurs bêtes entre In Salah et le Soudan. Ils retiraient de ce travail des bénéfices appréciables.

Comme conséquence de ces prélèvements continuels, le caravanier ne pouvait transporter qu'une marchandise dont l'échange était très rémunérateur.

Il est une coutume, chez les caravaniers, qui consiste à déposer dans les rochers ou dans des endroits à l'abri, les vivres de réserve nécessaires à leur retour. Ces vivres sont abandonnés sans gardien et personne ne songe à s'en emparer.

Ceci a été observé par Duveyrier, le Capitaine de Bonne-main, M. Bou Derba, sur l'itinéraire Ouargla-Rhât. Nous avons été nous-même témoin de faits semblables, mais les marchandises ainsi entreposées appartenaient à des Ihâggaren, et personne n'aurait alors osé y porter la main. La chose est moins sûre s'il s'était agi du bien d'un étranger.

Lorsqu'un chameau meurt en cours de route, la charge qu'il portait est abandonnée sur place et mise sous la sauvegarde publique. Le caravanier est toujours sûr de retrouver son bien, serait-ce six mois ou huit mois plus tard. A ce sujet, il est bon de dire que les Touaregs, tout pillards qu'ils soient, ne sont pas voleurs. Lorsqu'un vol a été commis dans leur

pays, le fautif, est généralement un nègre, mais rarement un Targui de race blanche.

Quels étaient les produits transportés ? Des objets manufacturés pour la plupart, généralement de fabrication européenne. C'étaient des tissus, des soieries que les Touaregs et les Soudanais recherchaient avec empressement, c'était de la bimbeloterie, des lames d'épées non montées, du sucre, du café (le thé n'a fait son apparition au Sahara que récemment).

Toutes ces marchandises étaient revendues ou échangées à dix fois leur valeur. Au retour, les caravaniers ramenaient des plumes d'autruche, de la poudre d'or, de l'ivoire, des négrillons et des négrillons achetées comme esclaves et revendus très cher dans les villes d'Algérie. Les cuirs étaient également l'objet d'un trafic intense, ainsi que des médicaments d'origine végétale ou animale (graisse d'autruche) faisant partie de la pharmacopée soudanaise, très appréciés chez les Arabes.

De nos jours, sauf l'or et l'ivoire, qui sont devenus rares et dont le commerce est entre les mains des Européens, sauf la vente d'esclaves qui est interdite depuis l'occupation française, le trafic est resté le même. Mais les routes sont devenues libres et les Touaregs ne peuvent plus compter sur leurs anciens profits. Il leur restait une ressource, celle de faire les caravaniers à leur tour, et d'utiliser ainsi leurs nombreux chameaux. C'est ce qu'ils ont fait.

Le commerce des moutons, qui a pris ces dernières années un grand développement, se fait essentiellement par échange. Il est surtout le fait des caravaniers arabes du Touat qui se rendent au Soudan, avec des dattes, du tabac, des tissus, des couvertures, qu'ils échangent non pas sur des marchés, mais dans les campements. Des Touaregs de l'Adrar des Iforas et des Arabes Kounta procèdent aussi à l'inverse, et conduisent leurs moutons au Tidikelt et au Touat.

En 1939, les prix de vente des moutons pratiqués à In Salah étaient de 75 à 100 francs. Les prix d'achat au Soudan variaient de 35 à 45 francs, mais comme nous l'avons dit, les échanges étaient le plus souvent à la base de toutes les transactions.

C'est ainsi que pour un chameau qu'ils recevaient, les Touaregs de l'Adrar donnaient 120 moutons. Un mouton lui-même était échangé contre 12 à 15 coudées de toile, ou 10 guê-

COMMERCE, CARAVANES, PISTES CARAVANIÈRES, ETC. 317

çâa de dattes. Un *dokkali*, grande couverture du Touat très appréciée des Touaregs, valait 10 mcutons au Soudan et 7 dans l'Adrar.

Le chameau servait de base aux échanges. Les Touaregs ne se sont jamais servi de monnaie ; ils acceptaient par contre le thaler de Marie-Thérèse qui avait cours au Soudan et la livre turque qui était répandue en Tripolitaine. Les tribus soudanaises traitaient en *toukourdi*, bande d'étoffe servant de voile, et en *kori*, (Cypraea moneta), petit coquillage marin originaire de l'Océan Indien.

Depuis l'occupation française on a vu un certain nombre de commerçants indigènes s'installer à Tâmanrasset, la capitale administrative de l'Ahaggar. Ce sont pour la plupart des Mozabites et quelques Arabes de Metlili, qui ont construit des boutiques et qui se font expédier des marchandises par leurs correspondants du Tell algérien.

Cet état de choses récent tend à se développer de plus en plus et l'agence postale de Tâmanrasset enregistre tous les ans plusieurs millions d'affaires.

Ces affaires portent particulièrement sur le thé, le sucre, les tissus, les parfums, la quincaillerie, le carbure, les couvertures du Touat. Elles provoquent un mouvement chameulier assez important dont les Ihaggaren sont les bénéficiaires, avec les Arabes d'In Salah qui louent leurs chameaux aux commerçants.

LES TRANSPORTS. — Il n'est plus à répéter que sans le chameau le Sahara serait aujourd'hui inhabité. Il joue, en effet, dans les transports pour les relations entre oasis, un rôle capital ; il est la monture des guerriers, des gens en déplacement et le véhicule des bagages. On ne saurait se passer de ses services dès l'instant qu'il s'agit de franchir une centaine de kilomètres en région démunie de points d'eau.

L'âne joue aussi un grand rôle, mais son emploi est plus localisé, confiné aux limites du massif dans lequel il est rare de ne pas trouver d'eau au cours d'une journée de marche. C'est l'âne qui, en réalité, assure tous les transports internes, ceux que nécessitent les déplacements des campements, les transports de l'eau et même des personnes, car si les Imochar ne voyagent jamais autrement qu'à chameau, les Imrad

mettent couramment l'âne à contribution et leurs femmes ne connaissent pas d'autres montures. Son rôle est d'autant plus apprécié qu'il ménage les chameaux qui, dans l'Āhaggar, doivent être soumis à un travail modéré, et de plus, on l'a toujours sous la main, car il vit à proximité des campements, alors que les chameaux sont souvent, pour des nécessités de pâturage, à plusieurs journées de marche.

Les méharistes possèdent un harnachement particulier : des selles légères qui se placent sur le garrot de l'animal et qui sont conçues pour recevoir les différents sacs de selle et les outres d'eau.

Les Touaregs de l'Āhaggar possèdent plusieurs genres de selles : 1° la *tarik*, avec pommeau en forme de croix, recouverte d'une peau rouge ; 2° la *tamzak*, de même forme, mais beaucoup plus luxueuse, dont les faces externes, du pommeau et du dossier sont garnies de petites lamelles métalliques ajourées et de cabochons de cuivre ; 3° la *tahia*, selle grossière à pommeau en palette en bois nu ou recouvert d'une peau décorée de dessins géométriques.

La *tarik* est la selle couramment employée par les Touaregs de l'Āhaggar, celle qui leur est propre et qu'ils ont dû connaître de temps immémorial. La *tamzak* qui est une variante décorée de la *tarik*, doit l'origine de sa décoration à des influences haoussa. On retrouve, en effet, la technique particulière de l'application des bandes métalliques ajourées et relevées de tissus de peaux colorés dans les selleries pour chevaux des haoussa du Damergou, du Sokoto, etc..., et il ne fait aucun doute que cet art, qui est sans relation avec celui des Touaregs, est beaucoup plus développé dans ces populations.

Les deux selles sont généralement faites en Aïr, voire même à Agadez, mais les vieux forgerons touaregs ne fabriquent que la *tarik*, alors que la *tamzak* est l'œuvre d'artisans ordinairement fixés à Agadez et plus ou moins croisés avec des artisans d'origine haoussa. Les forgerons de l'Āhaggar ne fabriquent que la *tahia*, qui est la selle adoptée par tous les Touaregs de l'Ādrar des Ifôras, que les Arabes Chaamba utilisent aussi, et qui est dérivée de la selle des Maures du Sahara occidental.

Les femmes nobles de l'Āhaggar qui ne voyagent qu'à méhari possèdent des selles spéciales, ressemblant au basour des Arabes mais qui ne comportent pas d'arceaux recouverts d'étoffes. Ces selles portent le nom d'*akhaoui* ; elles sont faites

COMMERCE, CARAVANES, PISTES CARAVANIÈRES, ETC. 319

en bois et sont ornementées de gros pommeaux, à l'avant, et de plaquettes sur le côté, garnies de clouteries de cuivre. Plusieurs coussins placés au centre assurent le confort de la voyageuse. Lors des grands déplacements ces selles peuvent être munies d'une cage en osier recouverte d'étoffe, mais cet usage n'est pas courant.

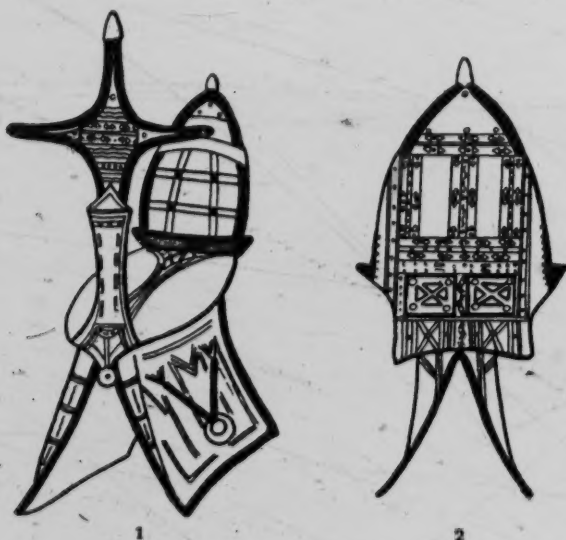


FIG. 54.

1. Selle de chameau dite *tanzack*. — 2. Détail du dossier de la selle.

Les selles reçoivent des sacs en peau qui contiennent soit les vêtements de rechange, soit les vivres de réserve, de même que les outres d'eau constituant la provision nécessaire à la traversée des régions dépourvues de puits.

Pour les transports, les chameaux sont munis d'un bât spécial fait en fibres de palmier qui couronne littéralement leur arête dorsale ; la plupart de ces bâtts sont fabriqués au Tidikelt. Pour les caravanes de longue durée, les bêtes sont chargées à cent kilos environ, plus les outres d'eau que l'on adjoint généralement aux bagages. Les serviteurs, qui accompagnent les bêtes et ne disposent pas de montures person-

nelles, montent en surcharge par-dessus et font tout le voyage dans ces conditions.

Les Touaregs sont de très mauvais marcheurs et ne conçoivent pas que l'on puisse aller à pied, ne serait-ce que pour ménager la monture pendant quelques kilomètres.

Les ânes qui, comme nous l'avons dit sont utilisés pour le transport à l'intérieur du massif, sont munis d'un petit bât servant en même temps de selle. Lorsque le campement se déplace, on les charge de la tente, des piquets, des sacs contenant les vivres de réserve, et ce sont eux qui assurent le transport de l'eau du puits au campement.

Lorsqu'un Amrid se déplace seul pour accomplir un voyage, il prend un âne pour porter son eau, ses menus bagages et sa couverture et, le poussant devant lui, il marche derrière, portant sa lance en travers sur les épaules. Il ne monte dessus que pendant les heures chaudes de la journée.

Ces dernières années un certain nombre de notables, parmi lesquels l'Aménokal, se déplaçaient à cheval, mais seulement lorsqu'ils voyageaient dans le bas Ahaggar, qui est sillonné de larges vallées permettant d'éviter la rocaïlle.

Les Ihäggaren ne voyagent jamais à zébu et ne l'emploient jamais pour les transports. Au Soudan, cet animal est au contraire employé comme animal de selle et de bât.

CHAPITRE II

GUERRE ET REZZOU

Les Touaregs distinguent deux sortes d'expéditions guerrières : la guerre déclarée entre fractions ou peuples qu'ils appellent *annemensi* ou *amdjer*, et le rezzi, *édjen* ou *égen*, qui a pour but le pillage par surprise d'un campement ou d'un troupeau.

Si la guerre était assez rare, les rezzou étaient, au contraire, très fréquents. Ils étaient provoqués par le goût atavique des Touaregs pour ce genre d'expédition et rassemblaient, pour la circonstance, les éléments les plus disparates animés du même esprit d'aventure et de bataille.

Lorsqu'une expédition était décidée contre un campement, les assistants s'efforçaient de réunir le nombre d'hommes convenable. C'est l'été qu'elles étaient les plus fréquentes, car les campements étant dans l'obligation de se disséminer dans les pâturages, les surprises étaient rendues plus faciles.

La guerre, au contraire, était menée l'hiver, alors que les caravanes étaient rentrées et que les provisions nécessaires à la vie de la tribu étaient assurées pour de longs mois, ce qui enlevait toute préoccupation matérielle aux guerriers sur le sort de leurs familles.

Chaque homme avait à se procurer des armes, et s'il ne possédait pas de méhari personnel, il trouvait prêteur, mais devait, en cas de prises, remettre à ce dernier la moitié des animaux capturés. Il n'était pas tenu en cas d'échec et de mort du chameau de rembourser celui-ci.

Les hommes se réunissaient, discutaient de l'expédition projetée et prononçaient une formule sacramentelle, *narbat allar*, qui les liait les uns aux autres pendant toute la durée de l'expédition et pendant laquelle ils devaient se porter une aide mutuelle.

Ils nommaient ensuite un chef qui n'était pas forcément un Amajer, mais un homme réputé pour son courage, son

à-propos et son expérience des expéditions de ce genre. Et le groupe partait précédé d'éclaireurs.

Tous impedimenta étaient écartés. Chacun était monté à méhari, n'emportant que le strict nécessaire pour la route, car il fallait marcher vite tout en s'efforçant de maintenir les bêtes en bon état. Avant le lever du soleil, le rezzi était déjà en route et la marche rapide était poussée sans arrêt jusqu'au soir. Les hommes ne mangeaient que quelques dattes à midi, ne faisaient pas de sieste, ne prenaient qu'un repas le soir, tout était sacrifié à la rapidité de la marche qui était la clé du succès.

A proximité du but, le rezzi forçait encore la marche si cela était possible et il se partageait souvent en deux parties ; l'une était chargée de s'emparer des bêtes et de les amener à un point déterminé, l'autre faisait diversion sur les campements ennemis pour donner le change.

L'ennemi surpris était attaqué à coups de fusil par quelques hommes déployés en tirailleurs, alors que les méharistes se précipitaient dessus, lançaient leurs javelots, puis en venaient bientôt au corps à corps. De leur côté, les gens attaqués s'efforçaient de connaître les forces des assaillants et, suivant le cas, ils battaient en retraite ou passaient eux-mêmes à l'attaque.

Malgré ce déploiement guerrier et la vigueur de l'attaque, ces combats n'étaient en général guère meurtriers, et n'entraînaient pas toujours mort d'hommes.

Lorsque des rezzou étaient menés contre des campements soudanais, les nègres et négresses étaient enlevés avec autant d'intérêt que les chameaux. Les ravisseurs en conservaient quelques-uns pour leur servir de domestiques et allaient vendre les autres sur les marchés d'In Salah et du Touat.

Le butin enlevé, le rezzi se rendait à marche forcée au point convenu d'avance, où il rejoignait l'autre groupe de méharistes.

Les gens raziés, de leur côté, s'organisaient, mais ne s'efforçaient pas de rejoindre immédiatement le rezzi et ne s'usaient pas en vaine poursuite ; comme la route de retour du rezzi était connue, ils essayaient d'atteindre un puits où il devait forcément passer et s'ils réussissaient à le devancer et à lui couper l'abreuvoir, le véritable combat commençait, cette fois acharné et souvent très meurtrier.

Serrés de près, les Touaregs se formaient en carré derrière leurs chameaux et se défendaient à l'abri de leur bouclier ;

lorsqu'ils se voyaient dans l'impossibilité de se rendre maîtres du puits, ils abandonnaient leurs prises. La bataille prenait fin et les razzieurs étaient rarement poursuivis. Dans le camp adverse, un certain nombre d'hommes étaient laissés en sentinelles pour parer à des retours offensifs et les autres s'efforçaient de rallier leurs bêtes et de les ramener au douar.

Une fois que le rezzi était à l'abri, les hommes se répartissaient les prises en fraction plus ou moins égales, suivant les mérites de chacun pendant le combat. Mais dans certaines tribus, des coutumes se rapportant à la *tioussé*, voulaient que l'amrid en versât une partie aux Imochar. Le préteur d'armes ou de méhari était à son tour indemnisé et cette part du butin s'appelait *abellag*.

Dans les combats, les Touaregs avaient la réputation d'agir par trahison et de ne pas toujours suivre les règles de chevalerie de la guerre saharienne.



FIG. 55. — Lance touarègue. La lame en fer est garnie d'incrustations en cuivre ; la partie où se pose la main est recouverte de peau et une petite boucle de peau placée en arrière est destinée à recevoir l'index qui au moment de lancer donne une plus grande propulsion à l'arme.

Dans la bataille, un homme qui se jetait aux pieds de son vainqueur et touchait ses habits se mettait ainsi sous sa protection et avait droit à la vie ; mais les Touaregs ne faisaient pas toujours cas de cette règle et tuaient souvent leurs prisonniers.

Lorsqu'une tribu avait été pillée illégalement, c'est-à-dire lorsqu'il n'y avait pas auparavant d'actes d'hostilité autorisant une réciprocité, une délégation de guerriers de cette tribu venait au campement adverse, essayer de négocier la restitution des prises. C'est ce que les Arabes appellent le *myad*, terme qui a été adopté par les Touaregs. Là encore, les Touaregs ne se montraient pas toujours très chevaleresques et, souvent, massacraient sauvagement les ambassadeurs sans défense.

Au cours des guerres ou des rezzou, la femme jouit d'un privilège rare, celui d'être respectée par les combattants. On a souvent vu pendant les opérations de l'occupation française, les hommes fuir les campements, abandonnant les femmes et

les enfants aux vainqueurs, et cette conduite a souvent valu aux Touaregs d'être taxés de lâcheté. Il y a eu une fausse interprétation des faits, car les Touaregs agissaient ainsi en s'inspirant de l'immunité dont jouissent les femmes.

Il est honteux, au cours d'un rezzi, d'oublier cette règle de protection, de faire violence aux femmes, de les dépouiller de leurs vêtements, de pénétrer dans leurs tentes. Les infractions commises étaient souvent le fait d'éléments sans scrupules, de gens sans honneur. La plupart

des Imrad et des Iklan sont, paraît-il, coutumiers du fait de dépouiller les femmes de leurs vêtements et de leurs bijoux au point de les laisser complètement nues, et il arrive même qu'ils les violent. Les Imochar, plus chevaleresques, quelques rares Imrad, s'efforcent de s'y opposer, mais dans ces équipées guerrières les Iklan et les gens de peu de morale sont souvent plus nombreux que les autres.

Les abus commis sur des femmes demandaient toujours une vengeance que les adversaires n'étaient généralement pas longs à subir ; des faits de ce genre suffisaient pour dresser des tribus entières l'une contre l'autre. C'est ainsi qu'au Soudan, les exactions des gens du marabout Abidine sur les Touaregs Kel Adrar, lors du meurtre de leur aménokal Safikroum, qui eut lieu vers 1912, ont fait de ces deux fractions des ennemis irréconciliables.

Au début de l'occupation française, lorsque les lieutenants Cottenest et Guilho-Lohan poussèrent leurs reconnaissances dans l'Ahaggar, ils trouvèrent des femmes dans les campements abandonnés par leurs maris ; les bons soins dont elles furent entourées facilitèrent par la suite notre prise de contact pacifique avec les Ihaggaren.

L'armement des Touaregs se compose de lances de fer, de javalots à hampe de bois, d'épées, de poignards et d'un bouclier.

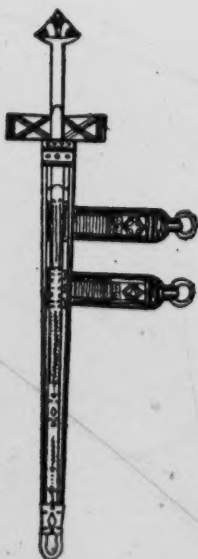


FIG. 56. — La tacouba ou épée.

Dès avant l'occupation française, les Touaregs connaissaient l'emploi des armes à feu et étaient en possession d'un certain nombre de fusils. C'était pour la plupart des armes de traite ou de modèle archaïque, type Lefauchaux. Mais leurs prix élevés pour la bourse des Touaregs, la difficulté de se procurer de la poudre et des balles en faisaient des armes peu courantes qui étaient souvent l'apanage des chefs.

L'armement des Touaregs varie suivant les cas. L'Imochar porte les armes qui lui plaisent ; elles comprennent : l'épée — *tacouba* — qui est l'arme par excellence des nobles, la lance en fer — *allar'* — portée par les nobles et les vassaux, les javelots à talon et pointe en fer, à hampe de bois — *tarda* — réservés aux vassaux et aux esclaves, et le poignard d'avant-bras — *télak* — muni d'un anneau de cuir qui permet de le suspendre au poignet. Au Soudan, les esclaves portent également des matraques en bois — *tabouri* — sorte de grosses branches munies d'un nœud à l'une des extrémités.

Les Touaregs n'ont qu'une arme défensive, le bouclier, — *ahrer* — qui est fait en peau d'antilope oryx. Il était généralement l'apanage des nobles et eux seuls avaient le droit de le porter ; il rappelle le blason par sa forme et l'idéologie qui l'entoure, et les motifs décoratifs qu'il porte ont un caractère magique.

Les Touaregs sont des escrimeurs adroits, combattant corps



FIG. 57.
Poignard de bras de type ancien.

à corps à l'épée en se garantissant de leur bouclier qui leur couvre le corps et qu'ils manient avec beaucoup de dextérité malgré son volume et son poids. L'épée frappe d'estoc et est susceptible, si elle est de bonne qualité, de fendre un bouclier en deux. La main est protégée par une petite garde rectangulaire en fer qui donne une forme de croix à la partie supérieure de l'épée.

L'explorateur Duveyrier avait signalé que les Touaregs se

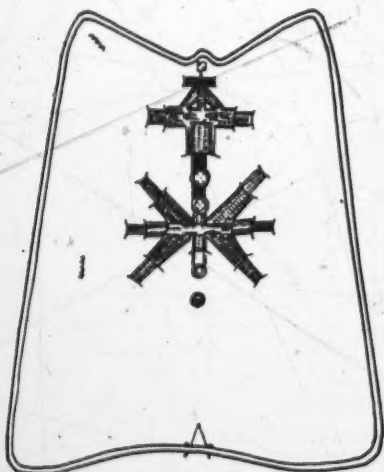


FIG. 58. — Bouclier touareg en peau d'antilope oryx.

servaient de l'arc. Nous n'avons pas retrouvé cette arme chez eux, ni aucun témoignage comme quoi elle était employée autrefois.

Tout cet armement devient bien vétuste devant l'arrivée des armes à tir rapide. Les Imochar de l'Ahaggar tiennent encore à leur épée qu'ils portent toujours en sautoir, et qui semble beaucoup plus servir à situer leur rang social qu'à toute action guerrière. Au Soudan, presque tous les Touaregs portent encore la lance, quelques-uns le poignard d'avant-bras, et en Aïr, il arrive encore de voir un bouclier suspendu à la selle d'un méhari. Mais dans quelques années, tous ces objets seront bons à garnir des panoplies.

LIVRE VIII

LA PÉNÉTRATION EUROPÉENNE
CHEZ LES TOUAREGS

(1800-1900)

La pénétration européenne au Sahara n'entra vraiment dans une phase active qu'au début du XIX^e siècle. Et encore fallut-il arriver au milieu de celui-ci pour que nous ayons des données à peu près exactes sur l'intérieur du désert. Le Sahara était pourtant un sujet de curiosité et plus d'un voyageur songeait à s'y aventurer, mais les éléments restaient les plus forts et les obstacles semblaient insurmontables. Conjointement, nous ne savions rien sur les Touaregs.

En 1798, un Anglais du nom de Mungo Park fit le projet d'atteindre le désert, partit de la Sierra Leone, arriva jusqu'à proximité de Tombouctou, mais dut faire machine arrière devant les difficultés qui s'amoncelaient sur sa route. Pourtant, en 1804, il renouvelait sa tentative et parvint à Kabara, le port de Tombouctou, sans pouvoir gagner la ville, et continua à descendre le Niger, prenant pour la première fois contact avec des tribus touarègues, de la confédération des Ioullimiden qui étaient campés sur les bords du fleuve. Mais attaqué par les riverains des villages, aux rapides de Boussa, qui se trouvent un peu au sud de l'actuelle frontière de la Nigéria anglaise, il périt noyé et ses notes de voyage ne purent jamais parvenir en Europe.

C'est au Français René Caillé que devait revenir l'honneur de traverser le premier le pays targui et le Sahara. Parti de la Sierra Leone, en 1828, il put atteindre Tombouctou et séjourner quelques jours dans la ville, en passant par Djenné, d'où il gagna le Maroc à travers le Tanezrouft. Malheureusement, René Caillé qui accomplit son voyage dans des conditions très difficiles, ne put rapporter que des renseignements très fragmentaires sur les Touaregs.

328 LA PÉNÉTRATION EUROPÉENNE CHEZ LES TOUAREGS

Quelques années avant son voyage, un officier anglais, le major Gordon Laing, avait essayé de gagner Tombouctou en partant de Tripoli. Il fut le premier, parmi les Européens, à prendre contact avec les Touaregs du Nord et à atteindre l'Ahaggar. Il entra en rapport avec le marabout targui de la Zaouia de Témaçinine, nommé Cheikh Othman, qui accepta de le mener de Rhâdamès à In Salah. Laing put ensuite gagner Tombouctou en passant par le puits d'In Ziza et l'Adrar des Iforas, mais au retour, à quelques jours d'Araouan, il fut massacré par ses guides arabes. Cheikh Othman, qui devait par la suite jouer un grand rôle dans la pénétration française au Sahara, s'offrit pour aller à In Salah essayer de récupérer les notes de route laissées par Laing, mais ses tentatives restèrent sans succès, et les documents qui devaient présenter un très grand intérêt ne purent jamais être retrouvés.

En 1849, le célèbre explorateur allemand, Henri Barth, parlait de Tripoli.

Pendant quatre ans il devait visiter le Fezzan, l'Aïr, les pays du Tchad, le Damergou, traverser sans encombre le pays des Touaregs Ioulimiden, gagner Tombouctou et rentrer à Tripoli en passant par le Kaouar. Cette exploration magistrale peut être considérée comme la plus importante du XIX^e siècle et son auteur, comme le premier d'une phalange qui devait compter les Duveyrier, les Speke, les Grant, les Livingstone, les Stanley, les de Brazza, les Foureau, les Monteil, etc....

Il avait laissé l'Ahaggar en dehors de ses itinéraires et ne rapporta sur ses habitants que des renseignements fragmentaires ; il put affirmer qu'au cas où les Français, qui occupaient déjà presque toute l'Algérie, voudraient pousser leur occupation plus loin, tous les Touaregs, Ihaggaren en tête, s'y opposeraient de toutes leurs forces.

En 1855, le Gouverneur général d'Algérie, désireux d'amorcer des relations avec les Touaregs du Sahara central, fit inviter, par l'intermédiaire du caïd d'Ouargla, Si Hamza, le Cheikh Othman à venir à Alger. Si Othman accepta et vint traiter de l'organisation de caravanes commerciales dans son pays.

En 1856, sur le conseil de Cheikh Othman, le Capitaine de Bonnemain entreprit un voyage à Rhâdamès. Il reconnut la piste allant d'El Oued à Rhâdamès et fut assez bien accueilli dans cette dernière ville. Il enrichit la géographie d'un double

LA PÉNÉTRATION EUROPÉENNE CHEZ LES TOUAREGS 329

itinéraire et du plan de la ville, rapporta également de nombreux renseignements d'ordre commercial.

En 1858, Cheikh Othman revint à Alger. De retour dans son pays, il ramena avec lui l'interprète militaire, Ismaïl Bou Derba, et le conduisit à Rhât. Métis français, Bou Derba était particulièrement apte à mener à bien la mission commerciale qui lui avait été confiée. Il entra en rapports avec le chef des Touaregs Ajjer, Ikhenoukhen, qui l'accueillit aimablement et le protégea même contre les gens de Rhât qui témoignaient de sentiments hostiles contre sa personne. Son enquête fit ressortir que tout le commerce européen qui se faisait dans la région était entre les mains des maisons anglaises de Tripoli.

Il put ramener également de nombreux renseignements d'ordre géographique.

Puis, en 1859, ce fut le voyage de l'explorateur Henri Duveyrier à Rhât et au Tassili des Ajjer d'où il rapporta des documents d'une grande valeur sur les Touaregs du Nord.

Le 8 mai, il se dirigeait de Biskra sur l'oasis El Goléa dont les habitants s'étaient soumis tout récemment à notre influence. Mais, malgré cela, ils firent un très mauvais accueil au jeune explorateur qui, devant les menaces de mort dont il était l'objet, jugea prudent de quitter la ville, gagna Ghardafa, puis Laghouat, rejoignit Biskra et se dirigea sur Touggourt. De cette ville, il s'achemina à travers le Souf sur Rhâdamès, non sans avoir sillonné les itinéraires qui vont de Tripoli à Rhât et à Mourzouck. A Rhâdamès il entra en contact avec Ikhenoukhen, l'aménokal des Ajjer et séjourna longtemps dans la ville pour étudier la langue tāmâhak. Puis afin de s'assurer des recommandations nécessaires pour la poursuite de son voyage et prendre les instructions du Gouvernement Général de l'Algérie, il gagna Tripoli et revint quelques mois après à Rhâdamès où il rejoignit Ikhenoukhen. Avec ce chef il se dirigea sur Rhât mais il ne put pénétrer dans la ville dont les habitants étaient alors en mauvais termes avec les Touaregs d'Ikhenoukhen et ce dernier eut fort à faire pour protéger le jeune Français contre les fanatiques qui n'auraient pas hésité à aller jusqu'au crime. S'étant lié d'amitié avec Ikhenoukhen, il décida ce dernier à l'accompagner jusqu'à Mourzouck où tous deux furent reçus par un haut personnage turc. Puis il poussa jusqu'à Zouila et revint enfin à Tripoli, par la longue route de Sokna, après 28 mois d'absence.

Pendant tout son voyage au pays des Touaregs, Duveyrier

330 LA PÉNÉTRATION EUROPÉENNE CHEZ LES TOUAREGS

fut accompagné par Cheikh Othman dont le frère, El Hadj Ahmed, était alors l'aménokal de l'Ahaggar et c'est à lui qu'il dut la réussite de son voyage. Très intelligent, Cheikh Othman fut un informateur précieux pour Duveyrier à qui il donna une foule de renseignements sur les Touaregs du Nord qui constituent encore aujourd'hui une documentation inestimable. »

Pour des raisons d'insécurité, Duveyrier ne put visiter le massif d'Ahaggar comme il l'aurait tant désiré, mais il en rapporta un aperçu très exact grâce à la perspicacité de ses différents informateurs. Possédant une forte préparation scientifique, le jeune voyageur put étudier en détail la géologie, la météorologie, la flore, la faune, et faire de nombreuses observations astronomiques qui provoquèrent la publication des *Touareg du Nord*, rédigée sous la direction du Docteur Warnier, protecteur et directeur scientifique de Duveyrier.

Ses relevés topographiques ne comprenaient pas moins de 74 feuilles qui permirent de construire la carte du Sahara central. Au point de vue politique, le voyage de Duveyrier n'était pas dénué d'intérêt : il était entré en rapport avec l'Aménokal Ikhenoukhen, ainsi qu'avec plusieurs chefs touaregs, avec les commerçants rhadamésiens, ce qui laissait présager l'établissement de relations de bon voisinage avec les Touaregs du Tassili et de Rhât.

C'est ainsi que quelques années plus tard, en 1862, le cheikh Othman, sur les instances de Duveyrier, accepta de se rendre à Paris, où il fut présenté à Napoléon III et où il mena pendant plusieurs semaines une vie très mondaine qui fit une grosse impression sur lui. A son retour au Sahara, il accepta d'emmener avec lui l'explorateur Gerhard Rholfs et le conduisit ensuite d'In Salah à Rhadamès.

Devant ces résultats heureux, dus en grande partie à Duveyrier, le Gouvernement Général de l'Algérie se décida à envoyer une mission à Rhadamès pour conclure un traité commercial avec l'Aménokal des Ajjer. La mission était composée du Commandant Mircher, du Capitaine de Polignac, de l'interprète Bou Derba, du Docteur Hoffmann et de l'ingénieur Vatonne. Le traité ne devait avoir qu'un caractère commercial celui « de faciliter et de protéger à travers leurs pays, jusqu'au Soudan, le passage de nos négociants et de nos marchandises ».

Le chef targui ne vint pas comme nous l'espérions. Le

LA PÉNÉTRATION EUROPÉENNE CHEZ LES TOUAREGS 331

traité fut tout de même conclu et le 26 novembre 1862, le Cheikh Othman et un délégué d'Ikhenoukhen signaient la convention dite de Rhâdamès et des tribus Ajjer.

La période qui suivit fut marquée par une série d'événements fâcheux pour la pénétration européenne. C'est d'abord une exploratrice hollandaise, Mademoiselle Tinné, qui voulait se rendre à Mourzouck et qui était massacrée par ses guides à deux jours de la ville sur les instigations du Targui El Hadj Cheikh ag Abelnar, cousin d'Ikhenoukhen (1869). C'étaient ensuite en 1874, les Français Dourneaux-Duperré et Joubert qui, remontant les premiers l'oued Igharghar jusqu'à Bir el Achiya, puis se dirigeant sur Rhâdamès à travers l'erg, étaient assassinés sur les instigations des commerçants de Rhâdamès par des Arabes révoltés contre l'autorité française, alors qu'ils tentaient d'atteindre Rhât.

En 1875, le Français Victor Largeau partait de Touggourt dans le but de traverser le pays des Touaregs et pour cela il songea d'abord à aller s'assurer des amitiés à Rhâdamès et voir quelle était la position des commerçants de cette ville vis-à-vis du commerce français. Il remonta donc l'oued Igharghar, plus haut que ne l'avaient fait Dourneaux-Duperré et Joubert, jusqu'à Hassi Botthin, et coupa ensuite à travers l'Erg jusqu'à Rhâdamès. Il eut des entrevues avec les autorités turques de la ville, put s'entretenir longuement avec les commerçants rassemblés spécialement, traita avec eux et obtint l'attestation que les commerçants français ou sujets français pourraient venir librement à Rhâdamès et la promesse que de leur côté, les Rhâdamésiens viendraient sur nos marchés du Sud algérien.

Il retourna l'année suivante à Rhâdamès en compagnie de trois jeunes Français, Louis Say, Gaston Lemay et Fauchaux. Ils furent très bien reçus, et des commerçants leur proposèrent de rentrer avec eux à Alger. Mais ils se dédièrent au dernier moment, de peur de s'attirer des ennuis en mécontentant le pacha de Tripoli, lequel était influencé par le consul anglais de cette ville qui veillait aux intérêts des commerçants de son pays. Le hasard fit que la petite mission française rencontra les assassins de Dourneaux-Duperré et de Joubert ; les Arabes de son escorte les prirent en chasse et purent tuer plusieurs d'entre eux.

Quelques mois plus tard, les RR. PP. Paulmier, Ménoret et Bouchard, de la Confrérie des Pères Blancs, faisaient le projet

332 LA PÉNÉTRATION EUROPÉENNE CHEZ LES TOUAREGS

de se rendre à Rhâdamès et ayant obtenu la grâce de trois pillards touaregs qui avaient été capturés et se trouvaient emprisonnés à Alger, ils les prirent comme guides, mais à peine avaient-ils quitté nos postes qu'ils étaient assassinés par eux.

En 1872, Louis Say, qui s'était déjà rendu à Rhâdamès avec Victor Largeau, s'enfonçait à nouveau dans le désert avec l'intention de pénétrer dans l'Âhaggar. Il gagnait Témaçinine, mais il y rencontrait des Touaregs qui menacèrent de le tuer s'il essayait de descendre plus au sud. Force lui fut donc de rentrer.

La même année, le R. P. Richard se rendait seul à Rhâdamès, pouvait établir là-bas des relations en vue d'y fonder plus tard une mission et rentrer au Souf sans être inquiété.

En 1877, l'explorateur allemand Erwin von Bary atteignit Rhâdamès, puis Rhât sans encombre. De là il se rendit dans l'Air en passant par le puits d'In Âzaoua et parvint jusqu'à proximité d'Agadez. Puis il rentra à Rhât, mais ayant été invité à déjeuner par le Gouverneur turc de cette ville, il mourut le lendemain, empoisonné par son hôte. Il avait pu pousser une reconnaissance dans le Tassili, pénétrer dans l'oued Emirhou, au delà de Tihoubar, et constater la présence de crocodiles dans certaines mares de cet oued.

Deux ans plus tard, le Cardinal Lavigerie, Supérieur des Pères Blancs, qui songeait à installer des missions dans tout le Sahara, envoyait le Père Richard chez les Âjjer, en compagnie du Père Kermabon. Les deux missionnaires atteignirent Rhâdamès, puis gagnèrent Ohanet et l'oued Imoulay ech Chergui. Ils rencontrèrent le chef des Imanrasâten, Fenaït, chez lequel ils séjournèrent longtemps et établirent avec lui des liens de cordialité. Puis ils se rendirent à l'oued Tifachay, traversèrent le plateau de Tadjentourt et arrivèrent à l'oued Tikhammalt. Ils rejoignirent ensuite Fenaït dans l'oued Emirhou, gagnèrent Témaçinine, en passant par l'oued Tidjoudjelt et le lac Menghough et rentrèrent à Rhâdamès.

Il se produisit à cette époque des divergences de vues entre les derniers sultans Imanan des Âjjer et la fraction noble des Oûraren. Les Ihâggaren, pour des intérêts particuliers, prirent fait et cause pour les premiers, et Ikhenoukhen se sentant menacé, conseillé par son cousin, Djebbour, demanda la protection des Turcs qui vinrent occuper Rhâdamès.

C'était le début d'une lutte entre Touaregs de l'Âhaggar et

LA PÉNÉTRATION EUROPÉENNE CHEZ LES TOUAREGS 333

des Ajjer qui devait durer plusieurs années. Mais du fait de l'occupation de Rhâdamès par les Turcs, les marchés de cette dernière ville nous furent fermés et les autorités algériennes songèrent à traiter avec les gens de l'Ahaggar pour contrebalancer la soumission d'Ikhenoukhen aux Turcs. Ce fut l'origine de la mission du Lieutenant-Colonel Flatters.

A cette époque, il était déjà question d'un projet de chemin de fer transsaharien dont le Ministre des Travaux publics d'alors, M. de Freycinet, était un des partisans les plus enthousiastes. Une commission dite du Transsaharien avait été instituée et était chargée de l'étude des différents projets du tracé dont le but était de relier nos possessions de l'Afrique du Nord à notre jeune colonie de l'Afrique Occidentale. Le Colonel Flatters adjoignit donc aux Officiers qui devaient l'accompagner, plusieurs ingénieurs qui devaient étudier l'itinéraire du futur chemin de fer.

La mission quittait Ouargla le 5 mars 1880 et se composait de 25 Européens, de 30 indigènes d'escorte et de 50 chameliers. Le colonel avait donné à ses hommes une allure pacifique pour mettre les Touaregs en confiance. La mission traversa l'Erg Oriental sans difficulté et atteignit le centre de Temacinine. De ce point, des émissaires furent envoyés aux chefs des Ajjer et de l'Ahaggar pour leur demander le passage sur leurs territoires afin de pouvoir se rendre au Soudan. Les réponses se firent attendre vainement et ne pouvant s'éterniser à Temacinine, le Colonel Flatters décidait de se porter sur Rhât pour essayer de négocier directement avec Ikhenoukhen que l'on disait dans la région. Mais arrivée au lac Menghough, la mission trouvait la route barrée par les Touaregs de la tribu des Imanrassâten, qui tout en lui assurant que la route de Rhât lui serait ouverte, lui interdirent d'aller plus loin tant que la réponse d'Ikhenoukhen ne serait pas arrivée.

Du fait de ces arrêts forcés, les vivres s'épuisaient rapidement et la colonne n'avait pas la possibilité de refaire ses approvisionnements ; de plus, les Touaregs qu'épandaient sans vergogne, sous différents prétextes, se faisaient héberger et rendaient la situation encore plus précaire. Un malaise planait dans les rangs des Arabes de l'escorte qui, ne voyant pas venir les autorisations nécessaires ne voulaient pas s'engager plus au sud et se livraient à des actes d'indiscipline journaliers.

Voulant couper court à tout, le Colonel décidait alors de

334 LA PÉNÉTRATION EUROPÉENNE CHEZ LES TOUAREGS

poursuivre la route en avant et le 20 avril il donnait l'ordre du départ.

Mais à peine la colonne avait-elle parcouru 500 mètres qu'elle trouvait les Touaregs, au nombre d'une centaine, rangés en bataille et lance au poing, résolus à barrer le passage. Devant cette attitude menaçante, il fallut s'arrêter et l'un des membres de la mission, M. Le Chatelier, fut envoyé en parlementaire auprès des Ajjer. Il allait bientôt au camp accompagné de plusieurs chefs qui déclaraient sans ambages qu'ils s'opposeraient au passage de la mission, tant qu'une réponse d'Ikhenoukhen ne l'autoriserait pas à marcher en avant.

Le Colonel n'eut plus d'autre ressource que d'ordonner la marche en arrière car il sentait les Touaregs décidés et de plus il n'était pas sûr de la fidélité de son escorte. La Mission était de retour à Ouargla le 17 mai 1880.

On sut plus tard ce qui s'était passé parmi les Touaregs, pourquoi la réponse du chef Ikhenoukhen ne nous était pas parvenue et pourquoi les Imanrasâten avaient agi ainsi à notre égard.

Les Imanrasâten étaient les ennemis d'Ikhenoukhen. Leur but fut donc de nuire à ce dernier en interceptant le courrier, ce qui eut pour conséquence de lui supprimer les profits que normalement il aurait dû tirer du droit de passage de la mission, et d'obtenir plus d'avantages pour eux en nous extorquant de l'argent !

Le Colonel Flatters s'était rendu compte, sans l'avouer, du danger qu'avait couru la mission et, de retour à Paris, il fit ressortir la nécessité d'une organisation plus militaire de l'escorte.

Entre-temps, trois Pères Blancs, les RR. PP. Morat, Richard et Pouplard, gagnaient Rhâdamès et essayaient d'atteindre Rhât pour remettre des cadeaux à Ikhenoukhen, mais avant d'arriver à cette dernière ville, ils furent massacrés, sur l'instigation des Imanrasâten. Le mot d'ordre de ces derniers était : « pas de koufar, pas d'infidèles dans notre pays. »

Le Colonel Flatters décida se renouveler sa tentative et il réorganisa une mission à Laghouat, constituant son escorte avec des volontaires tirés des régiments indigènes de la garnison. Mais dans l'ardent désir qu'il avait de repartir, il négligea de faire valoir certaines considérations et pris par ses propres déclarations optimistes, il se contenta de 80 tirailleurs au lieu de constituer l'escorte régulière de 200 hommes, que pendant son premier voyage il avait regretté de ne pas avoir.

LA PÉNÉTRATION EUROPÉENNE CHEZ LES TOUAREGS 335

Le personnel européen fut réduit de 25 à 11 membres dont 4 avaient participé à la première mission ; c'étaient MM. Béringier, Roche, Guiard et Masson. Mais il commit encore une grosse erreur, celle de ne pas donner un caractère nettement militaire à sa troupe en faisant quitter leur tenue à ses hommes, ce qui portait atteinte à l'esprit de corps, voire même à la discipline, si précieux dans de semblables expéditions.

Le 14 décembre 1880, la colonne quittait Ouargla forte de 98 personnes, dont 14 Européens montés à cheval. Elle reprit le chemin du Tassili, en traversant le Grand Erg, s'engagea dans la vallée de l'Igharghar, atteignit Âmegid, passa ensuite au puits d'In Zimane, puis à Thiksine, point d'où fut datée la dernière lettre que l'on devait recevoir d'elle. Quelques semaines plus tard, des indigènes apportaient la nouvelle à Ouargla que la mission avait été massacrée à l'oued Inouaouen, dans l'Âhaggar.

On sut dans la suite, par quelques réchappés, ce qui s'était passé. Dès le départ un flottement s'était produit ; le Colonel hésitait sur la route à suivre et il se demandait s'il devait emprunter la route du Tassili et de l'oued Emirhou ou bien celle d'Âmegid et de l'Âmadror. Il finit par opter pour cette dernière.

Le sort de la mission était pourtant marqué, car sa réussite pouvait avoir des conséquences très grandes, en particulier celle d'asseoir définitivement notre influence sur le Sahara et l'Afrique Centrale. Elle aurait ouvert une route caravanière nouvelle qui aurait eu pour conséquence de menacer le commerce tripolitain organisé sur la route Rhadamès, Rhât, Damergou. Des intérêts commerciaux et politiques étaient donc en jeu. Il fut facile de faire ressortir aux commerçants tripolitains et rhadamésiens tout l'intérêt qu'ils avaient à faire échouer la mission Flatters et ces derniers s'employèrent de leur mieux auprès des chefs Touaregs de leur connaissance, attisèrent leur fanatisme, leur haine du chrétien déjà très développée, et désormais le drame allait s'accomplir.

Le 30 janvier, le courrier arrivait à Âmegid, en même temps qu'un courrier de l'Aménokal Âltarel. Celui-ci déconseillait presque ouvertement au Colonel d'aller plus avant, puis un deuxième courrier arrivait, lui demandant, s'il persistait dans son projet, de renvoyer les guides Iforas et de prendre les guides Ihâggaren porteurs du message.

Flatters commit l'erreur d'accéder à cette demande et le

336 LA PÉNÉTRATION EUROPÉENNE CHEZ LES TOUAREGS

départ des Ifôras fit une mauvaise impression sur les Chaamba de l'escorte qui flairaient sous cette intervention un traquenard possible. Les nouveaux venus ne leur inspiraient pas confiance et ils étaient désormais à la merci de gens qui n'en feraient qu'à leur fantaisie. La mission s'enfonça enfin dans la plaine d'Âmadrôr. Les pâturages étaient secs et les chameaux trop chargés souffrirent de la route, si bien que six jours plus tard, en arrivant au puits de Sérôuanout, elle avait perdu 40 montures !

C'est alors que le rôle douteux d'un guide de l'escorte, Ser'ir ben Cheikh, apparut. Ayant été envoyé à Tihohait, il tarda à revenir, et ses allures indépendantes, sa façon de s'habiller en targui, de fréquenter assidûment les guides touaregs, déplaisaient profondément à l'escorte et à Flatters lui-même. Il rejoignit enfin la colonne, mais accompagné de plusieurs Touaregs que le Colonel n'avait pas sollicités, et ce dernier voyait avec méfiance ces hommes bleus s'incorporer à sa mission et se mêler à ses gens. A Temaçinine, arrivèrent un jour des émissaires d'Âltarel, parmi lesquels son neveu, Engadi, chef d'Idelès, qui offrit au Colonel de le conduire dans ce village, mais pour ne pas se détourner de la route du Soudan, Flatters refusa son offre, ce qui ne fut pas du goût des Touaregs. Dès lors, leurs frères, qui devaient guider la mission, prétendirent ne pas bien connaître la région et la firent marcher au petit bonheur. Le 16 février, au matin, l'un d'eux déclara soudain qu'il reconnaissait les lieux et qu'un puits ne devait pas être bien loin, mais comme il n'était pas très sûr du chemin, il proposa au colonel de faire camper la colonne et d'aller avec lui reconnaître le puits.

Sans méfiance, Flatters donna l'ordre de barraquer et partit à cheval, accompagné de MM. Roche, Guiard, Béringer et du Capitaine Masson. Deux heures plus tard, ils arrivaient au puits qui se trouve dans l'oued Inouaouen et allaient se reposer sous le feuillage de plusieurs arbres qui se trouvaient à proximité lorsqu'ils virent une nuée de Touaregs déboucher d'un ravin voisin et se précipiter sur eux, lance au poing, en hurlant comme des forcenés.

Le Colonel pensa, à ce moment, à rejoindre son cheval, mais il vit Ser'ir ben Cheikh l'enfourcher et se sauver avec, pendant que l'un des guides abattait M. Béringer d'un coup de sabre. Revolver au poing, Flatters et le Capitaine Masson firent face à la ruée, mais bientôt ils étaient transpercés de

LA PÉNÉTRATION EUROPÉENNE CHEZ LES TOUAREGS 337

coups de lances, alors que MM. Guiard et Roche étaient massacrés au milieu des arbres voisins. Après avoir dépouillé les morts de leurs vêtements, les Touaregs placèrent les corps au milieu des arbres et y mirent le feu. Un groupe de tirailleurs qui se trouvait en arrière fut surpris et massacré à son tour.

Au camp, le lieutenant de Dianous, chef de l'escorte, alerté par plusieurs tirailleurs qui avaient assisté de loin au massacre, s'organisa pour la résistance. Il fit l'appel et constata avec consternation que la mission avait perdu 32 hommes dont le Colonel et quatre Européens, ainsi que toutes les montures, les Touaregs s'en étant emparés entre temps alors qu'elles étaient au pâturage. On s'attendait d'une minute à l'autre à l'attaque du camp mais elle ne vint pas. Pour les Touaregs, le résultat était acquis et ils jugèrent raisonnable de ne pas s'exposer inutilement. En hommes du désert, ils avaient réalisé la situation : que pouvaient faire, en effet, les restes de la mission privés de leurs montures ?

Le lieutenant de Dianous n'eut bientôt plus qu'une perspective, celle de rentrer à pied à Ouargla avec les survivants ! Ils reprirent donc la route en sens inverse, marchant 12 et 14 heures par jour, pliant sous le fardeau des bagages. Ils firent eau à Témassint, puis s'engagèrent sur le reg brûlant d'Amadrour et parvinrent, épuisés, aux falaises d'Amegid ; mais ils s'aperçurent alors que les Touaregs ne désarmaient pas et les suivaient à distance. Tels des rapaces, ils épiaient les rescapés, guettant le moment propice où ils pourraient fondre dessus.

La situation du lieutenant de Dianous et de ses hommes était critique car ils n'avaient plus à manger et déjà, malgré la défense qu'en avait faite l'officier, les Arabes avaient tué les quatre chiens de chasse de la mission et les avaient dévorés.

Avant Ain Kerma, la découverte d'un vieux squelette de chameau mit la colonne en joie ; la peau parcheminée fut mise à tremper et assura la nourriture pour une journée. Une lueur d'espoir vint une fois ranimer le courage des pauvres diables ; une petite patrouille partie en flanc-garde avait découvert quatre chameaux qu'elle ramena au campement. Grâce à ces animaux, on put alléger les hommes fatigués et les charger des outres d'eau.

A Ain Kerma, les Touaregs avaient devancé la colonne et occupaient déjà le puits. Il fallut parlementer longtemps avec eux, et la position n'étant pas avantageuse pour eux, ils cédèrent la place devant l'attitude résolue du Lieutenant de

338 LA PÉNÉTRATION EUROPÉENNE CHEZ LES TOUAREGS

Dianous, prêt à faire usage de ses armes, et finirent par lui envoyer un émissaire. Celui-ci prétendit que les gens qu'il représentait n'avaient rien de commun avec ceux qui avaient massacré le Colonel Flatters et ses compagnons et proposa d'apporter le lendemain des dattes et des moutons.

Conformément à leurs promesses, les Touaregs revinrent, apportèrent quatre moutons et la valeur de six kilogs de dattes pilées ; ils furent largement rétribués dans l'espoir qu'ils renouvelleraient leur envoi le lendemain, mais ils se contentèrent de rapporter encore quelques kilos de dattes, et ce fut tout. Ils s'éloignèrent ensuite pour devancer la colonne et aller s'installer à la source d'Âmegid afin de lui en interdire l'accès.

Quelques heures après leur départ, l'on vit les tirailleurs et les chameliers qui avaient mangé des dattes s'agiter dans le camp. Une espèce de folie furieuse s'était emparée d'eux et tous étaient pris d'un délire inexplicable. Ensuite, le lieutenant de Dianous et les Français subissaient le même phénomène : c'étaient les Touaregs qui avaient empoisonné les dattes en y mélangeant des graines d'*el bétina*, poison fameux des montagnes de l'Âhaggar. Un chaambi qui n'avait pas été empoisonné, se rappela à ce moment là le remède applicable en la circonstance et fit boire de l'eau tiède aux malades pour les faire vomir. De Dianous revint à lui, se rendit compte de l'affreux état de ses hommes, et il songea, encore tout hébété, à gagner Âmegid. Au moment du départ, on s'aperçut que l'ingénieur Santin était mort. La marche épuisante reprit donc vers Âmegid où les Touaregs s'étaient retranchés. Dès les abords du puits, le combat s'engagea, mais les malheureux étaient tous encore sous l'effet de l'*el bétina*, et se lançaient sur les Touaregs sans même songer à se protéger. De Dianous commit lui-même cette imprudence et tomba, tué d'une balle à la tête. A la nuit, la tuerie cessa et le Maréchal des Logis Pobéguin, à qui revenait dès lors le commandement, put compter 13 cadavres parmi les nôtres. Les Touaregs ayant fait plusieurs prisonniers, les obligèrent à escalader la haute falaise qui domine la source, et de là, les précipitèrent dans le vide où ils vinrent s'écraser aux pieds de leurs camarades.

Pobéguin et les survivants gagnèrent à marche forcée le puits d'Es Sola avant que les Touaregs aient eu le temps de l'occuper. Les blessés souffraient mille morts et comme il n'y avait plus rien à manger, pas même des herbes, on tua l'un

LA PÉNÉTRATION EUROPÉENNE CHEZ LES TOUAREGS 339

des chameaux. Il s'agissait maintenant de gagner le puits d'El Hadjadj. La souffrance et l'épuisement des hommes étaient difficiles à imaginer. Pobéguin lui-même était à bout de forces, mais conscient de son rôle de chef il se raidissait contre la douleur ; il était le premier levé, veillant à tout et faisant l'admiration de ses hommes. Un matin, au départ, deux blessés d'Amegid furent trouvés morts et le lendemain un coup terrible devait encore frapper la mission : quatre hommes, profitant de la nuit, s'étaient enfuis avec un chameau ; trois jours plus tard, deux autres tirailleurs en faisaient autant avec le dernier animal.

Chaque étape voyait la petite troupe s'éclaircir, laisser ses morts derrière elle. Un jour, plusieurs hommes partirent en arrière dans l'espoir de tuer une gazelle. On entendit plusieurs coups de feu et quelques instants plus tard, ils étaient de retour au campement présentant des morceaux de viande à Pobéguin, mais celui-ci s'aperçut bien vite qu'il s'agissait de chair humaine et il refusa d'en manger. Les tirailleurs avaient achevé les blessés restés en arrière et les avaient dépecés. Dès lors, des drames du même genre se répétèrent chaque jour. Le 29 mars, il ne restait plus que sept hommes avec Pobéguin exténué, à demi-mort. Un chaamba du nom de Belkacem, le voyant dans cet état, proposa à l'un de ses camarades de le tuer. Comme l'autre s'y opposait, il s'ensuivit entre eux un combat au cours duquel Belkacem lui tira un coup de revolver dans le dos ; il tua ensuite Pobéguin agonisant, le dépeça avec son poignard et partagea la chair avec les survivants ! Le Sahara venait de voir s'accomplir le plus horrible drame de son histoire.

La cruauté des Touaregs souleva une violente indignation chez les Arabes de Ouargla et le chef de cette région proposa de former aussitôt une méhalla pour aller les punir, mais les autorités françaises ne donnèrent pas suite à sa demande.

Les Touaregs, de leur côté, exultaient. Ils avaient vaincu les Chrétiens, et Aïtarel, dans une lettre au Kalmakam de Rhadamès, s'en glorifiait hautement.

« Au nom de Dieu Clément et Miséricordieux, écrivait-il, vous nous aviez recommandé de surveiller les routes et de les préserver contre les gens hostiles, c'est ce que nous avons fait. Aujourd'hui ne voit-il pas que les Chrétiens veulent suivre nos routes ! Ils sont venus dans l'Ahaggar, mais les gens de cette contrée les ont combattus pour la guerre sainte de la manière la plus énergique, les ont massacrés et c'est fini. Main-

340 LA PÉNÉTRATION EUROPÉENNE CHEZ LES TOUAREGS

tenant, il faut absolument, ô cher ami, que la nouvelle de nos hauts faits parvienne à Constantinople. On dit que les Chrétiens sont énergiques et batailleurs, donc, ô cher ami, faites parvenir mes paroles à Constantinople et dites en haut lieu que je demande à ce que les musulmans viennent à notre aide pour soutenir la guerre sainte ¹. »

La pénétration saharienne fut à la suite de ce terrible drame arrêtée pendant 20 ans. Aucun ministre ne voulait, plus entendre parler du Sahara et encore moins prendre l'initiative d'une nouvelle mission. Ceci, bien entendu, ne put que fortifier les Touaregs dans leur idée d'invincibilité et dans leur volonté de résister à outrance contre toute tentative ultérieure de pénétration venant de notre part. Il y eut une recrudescence religieuse et l'on vit se développer chez eux un sentiment national qui ne semble pas avoir existé auparavant. « Le jour, a écrit le Général Meynier, où Flatters vint donner aux Touaregs le sentiment que leur chère indépendance, pour eux le plus précieux des biens, était menacée, il y eut dans tout le désert une réelle poussée de patriotisme instinctif, sinon raisonné, qui groupa toutes les tribus nobles ². »

Les Touaregs Iforas étaient consternés de la marche des événements, car eux-mêmes ne demandaient que l'établissement de bons rapports avec nos postes du sud qu'ils fréquentaient régulièrement pour leur commerce.

Un peu plus tard, le chef de la Zaouia de Guémar, Si A'rounsi ben Si Mohamed Ser'ir, s'entremet pour essayer de renouer des relations avec les Touaregs Ajjer et Ihaggaren. Appartenant à la confrérie religieuse des Tidjanyia, il s'était aperçu du coup porté au prestige de cette dernière par le massacre de la mission Flatters, laquelle était accompagnée pour sa sauvegarde par Si Abd el Kader ben Hamida, moqqadem des Tidjanyia. Il envoya donc aux Kel Ahaggar un de ses gens pour les travailler et surtout leur faire comprendre qu'ils seraient un jour incapables de résister à notre poussée et que leur intérêt était de se rapprocher de nous. Les représentants de l'Ahaggar et des Ajjer se réunirent donc à Idelès, chez Aïtarel, pour écouter l'envoyé de Si A'rounsi. Il y avait là Moulay ben Kheddach qui commandait les tribus aux environs de Rhadamès et Mohamed ag Aklouf, représentant les tribus de la région de Rhât. Après avoir mûrement réfléchi,

1. Cit. SCHIRMER, *Le Sahara*, p. 393.

2. *Les Conquérants du Tchad*, p. 25.

LA PÉNÉTRATION EUROPÉENNE CHEZ LES TOUAREGS 341

ils décidèrent d'envoyer une délégation en Algérie. C'est ainsi que quatre Ifôras parmi lesquels Abd el Nebi, petit-fils de Cheikh Othman, Timiri et Issaka, familiers et hommes de confiance d'Âltarel, trois Issekkemâren et deux affranchis se rendaient au Souf, puis à Alger, où ils arrivaient le 16 novembre 1892. L'année suivante, le 16 novembre 1893, une délégation d'Ifôras des Âjjer et de l'Âhaggar venait à la Zaouia de Guémar sous un prétexte religieux et demandait notre secours contre les excès des Tripolitains, se plaçant ainsi sous notre protection. En 1894, le chef Kounssi ben Moussa, des Touaregs Âjjer, présentait une réclamation du même genre contre les Arabes Chaamba qui lui avaient dérobé plusieurs chameaux au cours d'un rezzi.

Enfin, plusieurs familles touarègues Ifôras venaient s'installer sur le territoire d'El Oued.

Ces résultats politiques étaient dus à l'action intelligente de Si el A'rounsi et à ses serviteurs religieux, et s'ils n'eurent pas une portée immédiate, le grain semé devait germer plus tard avec Moussa ag Âmâstan, futur aménokal de l'Âhaggar.

La période de 1890 à 1900 fut marquée de notre côté par les différentes explorations de Fernand Foureau. Installé comme colon dans l'oued Rhir', Foureau était un véritable apôtre de la pénétration saharienne et il entendit y participer directement. Déjà en 1882, il avait reçu une mission du Ministère de l'Instruction Publique et fait une grande reconnaissance dans l'Erg Oriental où, après avoir atteint Ain Taïba, il avait poussé jusqu'à Hassi Oulad Aïch.

En 1890, il se lançait à nouveau à travers l'Erg et atteignit le plateau de Tadmaït. En 1892, il parvenait à la piste Rhâdamès-In Salah, puis gagnait Temaçinine, s'engageait ensuite dans l'Erg, reconnaissait la dépression du Djoua, parvenait à El Abiodh et terminait son raid en allant reconnaître le puits de Messeguen. A son retour, il rencontrait à Ain Taïba M. Méry, rentrant d'un voyage qui l'avait mené jusqu'à Tabelbalet. M. Méry avait tenté d'atteindre le pays des Âjjer, mais avait dû renoncer à son projet sur le refus de son guide d'aller plus loin.

Ce voyageur renouvelait l'année suivante son exploit, en compagnie de M. Guilloux ; il remontait entièrement le cours de l'oued Igharghar, de là se rendait à Tabelbalet, puis à Ain El Hadjadj et au lac Menghough, mais arrivé à ce point, ses guides chaamba refusaient d'aller plus loin, considérant comme dangereux de s'aventurer dans le pays des Touaregs. A proxi-

342 LA PÉNÉTRATION EUROPÉENNE CHEZ LES TOUAREGS

mité du lac Menghough. il rencontra In Gueddassen, neveu de l'Aménokal des Ajjer avec lequel il eut les entretiens les plus cordiaux et les plus prometteurs pour nos relations à venir avec les Touaregs du Tassili. Ils échangèrent entre eux leurs armes en signe d'amitié et In Gueddassen l'engagea à revenir par la suite. Quelques jours plus tard, le chef Moulay, cousin et successeur désigné de l'Aménokal, venait le voir à son tour et confirmait entièrement ce qu'avait dit In Gueddassen.

En même temps que M. Méry, Foureau était reparti pour une quatrième mission. Il gagnait Témaçinine, puis traversait pour la première fois la dépression du Djoua, gagnait Hassi Imoulay sur les confins tripolitains, après une traversée très pénible de l'Erg, au cours de laquelle il était resté dix jours sans pouvoir se ravitailler en eau. D'Hassi Imoulay, il gagnait Rhâdamès et rentrait à Ouargla à travers le Grand Erg. Les renseignements politiques qu'il rapportait étaient en contradiction avec ceux de M. Méry. Pour lui, les Touaregs du Tassili n'avaient aucunement l'intention de donner suite au traité de Rhâdamès et ne nous faciliteraient jamais le passage au Soudan. Il en arrivait à conclure que seule la force nous permettrait d'atteindre le but que nous poursuivions, c'est-à-dire nous assurer la route Algérie-Tchad.

L'année suivante, sans se décourager, Foureau se lançait dans une nouvelle tentative, chargé de mission par les Ministères de l'Instruction Publique, des Affaires Étrangères et des Colonies. Il commençait d'abord par reconnaître la piste d'El Goléa à In Salah, en poussant jusqu'à El Moungar, petit village situé à une journée de chameau de la grande oasis. Pour avoir plus d'aisance dans sa marche, il n'avait emmené avec lui qu'une faible escorte de cinq hommes, puis ce raid accompli, il gagnait El Hadjadj Moussa où il retrouvait une escorte importante à qui il avait donné rendez-vous. Continuant sa reconnaissance sur El Ghodh, Témaçinine, il traversait le plateau d'Eguélé et arrivait à l'oued Tikhammalt dans l'espoir d'y rencontrer les chefs Ajjer auxquels il avait envoyé un message pour annoncer son arrivée. In Gueddassen venait à lui quelques jours après et lui assurait que la route du Soudan lui serait ouverte. Laissant là son escorte il partait aussitôt plein d'espoir en compagnie du Targui Moulay, mis à sa disposition par In Gueddassen et qui devait lui servir de guide et de protecteur. Il s'engageait aussitôt dans l'oued Emirhou, dépassait le point d'eau d'Oursel, mais il était arrêté avant le

LA PÉNÉTRATION EUROPÉENNE CHEZ LES TOUAREGS 343

lac Emirhou par un nommé Cheikh ag Mohamed, qui, excité par un marabout fanatique des Kounta de Tombouctou, alors présent au campement, s'opposa à laisser passer un infidèle sur son territoire, malgré les efforts que fit Moulay pour le dissuader de son intransigeance, contraire aux ordres donnés par In Gueddassen. Rien n'y fit, et Foureau, désespéré de cet échec, dut renoncer à aller plus loin. Il rentra à la boussole à travers l'erg d'Issaouan qu'aucun de ses guides ne connaissait, et gagna le puits de Tabankort.

Dans le même temps M. Méry, auquel s'étaient joints MM. d'Attanoux, Bonnel de Mézières, les Pères Hacquart et Ménoret, gagnait Ain Talba, Témaçinine et le lac Menghough. Mais arrivés là, ils étaient arrêtés par un envoyé de la Djemaa des Ajjer qui leur interdisait d'aller plus loin.

Ces multiples échecs de la pénétration saharienne vers la route du Soudan confirmèrent ce qu'avait déjà dit Foureau, à savoir que seule une force armée capable de résister aux Touaregs nous ouvrirait la route, qu'autrement les Touaregs nous feraient toujours des promesses qu'ils ne tiendraient jamais, car si certains chefs étaient assez bien disposés pour les Français, ils n'avaient pas une autorité suffisante pour faire respecter leurs ordres, comme cela s'était produit pour Foureau avec In Gueddassen.

Foureau, qui s'était entretenu de cet état de choses avec le Commandant Lamy, chef du Poste d'El Goléa, fit, avec cet officier, le projet d'obtenir la formation d'une colonne militaire qui descendrait jusqu'au Tchad. Le Commandant Lamy, qui était attaché quelques mois plus tard à la Présidence de la République, put profiter de sa position pour réaliser le projet qui fut d'autant mieux pris en considération qu'à la même époque nos troupes soudanaises d'une part, et nos troupes d'Afrique Équatoriale d'autre part, approchaient du Tchad, et qu'une liaison générale sur les bords du lac devenait possible, sinon nécessaire. Ce fut l'origine de la mission Foureau-Lamy.

On connaît la célèbre odyssée de cette mission. Partie de Ouargla le 23 octobre 1898, elle comprenait dix officiers, quatre membres civils, 286 militaires algériens montés à méhari, sauf les officiers, et 13 spahis montés à cheval. Après avoir gagné Ain el Hadjadj elle s'engageait dans le Tassili, le traversait par l'oued Samen et débouchait dans l'Erg de Tiho-daine, puis après avoir coupé l'oued Taffassasset, elle gagnait "Ânahef, poussait une pointe à l'oued Inouaouen pour recon-

344 LA PÉNÉTRATION EUROPÉENNE CHEZ LES TOUAREGS

naître l'endroit où étaient tombés Flatters et ses compagnons, et traversait le Ténéré pour aboutir au puits d'In Azaoua. Devant le déploiement d'une telle force, les Touaregs de l'Ahaggar virent qu'il était impossible de s'attaquer à la mission. Ils suivirent sa marche, quelques-uns acceptèrent de lui vendre des animaux et finalement Aïtarel, en réponse à une lettre que lui avait envoyée le Commandant Lamy, lui donnait l'autorisation de traverser l'Ahaggar pour se rendre au Soudan.

La preuve était donc faite qu'une troupe suffisamment nombreuse et bien armée pouvait défier toute attaque des Touaregs et que la force de ces derniers avait été manifestement exagérée. Jusqu'alors ils n'avaient agi que sur des personnes isolées ou bien par trahison.

Il faut rendre hommage à Fernand Foureau pour sa persévérance, sa perspicacité, car c'est en fait à lui que fut dû le succès de la mission Foureau-Lamy. Par son entêtement à vouloir pénétrer au Soudan par-dessus le pays touareg, par sa connaissance profonde des gens et des choses du Sahara, il fut le pionnier et l'artisan le plus sûr du succès. Grâce à lui, des milliers de kilomètres nouveaux avaient été relevés à la boussole, un matériel scientifique considérable avait été accumulé, complétant la documentation rapportée par Duveyrier, et préparant le terrain à des recherches futures. Aucun Européen n'a circulé dans le Grand Erg Oriental comme il l'a fait, et enfin les quatre gros volumes qu'il publia au retour de la mission constituent un monument scientifique auquel géologues, géographes, archéologues, ethnographes, etc... aiment à se reporter.

Il faut associer à cet hommage le Commandant Lamy, chef militaire de la mission, qui paya de sa vie son succès, tué à Kousseri en donnant l'assaut à la forteresse du sultan nègre Rabah, le dernier potentat de l'Afrique centrale.

Au moment même où la mission Foureau-Lamy traversait l'Ahaggar, une autre mission, celle de M. Flamand, auquel était adjoint le Capitaine Pein, se dirigeait vers le Tidikelt. Attaquée par les indigènes près des villages d'Igostène et d'In Rhar', elle se défendait énergiquement, battait les assaillants, ce qui lui permettait d'entrer quelques jours plus tard à In Salah et de prendre définitivement possession de l'oasis au nom de la France.

L'occupation définitive du Sahara entrait désormais dans une phase active.

LIVRE IX

*HISTOIRE DE L'OCCUPATION FRANÇAISE
ET DE LA SOUMISSION
DES TOUAREGS DE L'AHAGGAR*

(1900-1920)

En 1899, l'occupation de l'oasis d'In Salah et le succès de la mission Foureau-Lamy, marquaient une étape décisive pour la pacification du Sahara. Nous occupions l'un des principaux centres de ravitaillement des Kel Ahaggar et nous étions amenés à entrer tôt ou tard en relations avec eux. Ceux-ci marquaient d'ailleurs leur dépit en lançant des rezzou contre les campements arabes soumis à leur autorité. Les Tăitok étaient les plus acharnés dans cette action et sous la direction de leur amar, Sidi ag Keradji, pillaient les campements sans défense en leur déclarant « vous êtes maintenant sujets des chrétiens, nous pillerons tous ceux qui les servent ».

L'Aménokal des Ihăggaren, Āitarel, voyait d'ailleurs le danger de tels actes, en mesurant les conséquences et tout en se tenant vis-à-vis de nous sur la réserve, tentait de freiner l'ardeur des Tăitok. Il s'ensuivit des rapports très tendus entre eux et lui. Sidi ag Kéradji prétendait être poussé par ses gens et ne pas approuver leur conduite, redoutant comme Āitarel les conséquences des actes de brigandage commis par les siens ; mais était-il sincère ou ne cherchait-il pas plutôt à créer des ennuis aux Kel Rela, fraction avec laquelle ses gens étaient en rivalité ?

Malgré cela, le 10 octobre 1900, 80 chameaux furent raziés par les gens de l'entourage d'Āitarel jetant la confusion dans les tribus. Sur ces entrefaites, Āitarel mourut.

Il avait, jusqu'au dernier moment, maintenu tant bien que mal l'autorité dans le pays et sa disparition devait être l'occasion d'une anarchie complète.

[p. 345]

Immédiatement l'Ahaggar fut plongé dans le plus grand désordre, car si les coutumes touarègues règlent automatiquement la question successorale, il n'en reste pas moins vrai que le candidat doit posséder certaines qualités, entre autres celle d'en imposer aux ambitieux qui se présentent toujours dans de pareilles circonstances.

Le commandement devait revenir à un certain Mohamed ag Ourzig, mais ce dernier, déjà vieux, n'avait pas l'énergie nécessaire et ne put asseoir son autorité. Il y eut autant d'aménokal que de nobles et les vassaux furent pressurés outre mesure, ce qui ne contribuait pas à apaiser les esprits.

Attici ag Chikkat, dit ag Amellal, percevait la *tioussé* d'aménokal au nom de Mohamed ag Oursig, mais il la conservait pour lui et le vieux Mohamed ne pouvait arriver à se faire rendre raison.

Attici, qui avait participé au massacre de la mission Flatters, ayant préparé de ses mains les dattes empoisonnées qui, à Amegid, devaient être si fatales aux rescapés du massacre, avait sur les Touaregs un gros prestige dû à son courage. Son père avait été amar des Tégéhé Mellet et sa mère était la sœur d'Âtarel. Le rôle odieux qu'il avait joué contre nous, le fit le chef naturel du parti opposé à la paix. Mais un autre parti ne fut pas long à se constituer et à se grouper autour d'un jeune chef dont les idées pacifiques étaient bien connues : ce jeune chef était Moussa ag Amâstan, homme estimé pour son courage, sa générosité, son esprit chevaleresque, et qui rallia ses partisans dans l'Adrar des Iforas. Par ailleurs, un autre prétendant, Mohamed ag Othman, petit-fils d'El Hadj Ahmed el Bekri, prédécesseur d'Âtarel, s'installait près du village de Tazerouk, et régentait tous les environs à son profit.

Par nos agents de renseignements, nous pûmes avoir connaissance de ce qui se passait dans l'Ahaggar, de l'état d'esprit des Imrad et de l'influence grandissante de Moussa ag Amâstan.

Pendant toute cette période, notre influence se trouva combattue par l'action d'un marabout fanatique ; c'était le cheikh Abidine qui devenait célèbre dans tout le Sahara. Il se trouvait alors dans l'Ahaggar et voyant les conséquences funestes que pouvaient causer les divergences dans le choix d'un aménokal, il intervint, prêchant la concorde, et il réussit à faire nommer, contre toute règle, deux aménokal à la fois, c'est-à-dire les candidats connus pour leur esprit anti-français, alors

ET DE LA SOUMISSION DES TOUAREGS DE L'AHAGGAR 347

que Moussa ag Âmastan était évincé. En même temps, il conseillait aux Kel Âhaggar de s'opposer par la force au passage de toute caravane française ou composée de nos protégés à travers leurs montagnes, d'inquiéter nos lignes de ravitaillement et de cesser tout rapport avec le Touat et le Tidikelt ; quelques mois plus tard, il jetait même l'interdit sur les dattes venant du nord, pour accentuer la coupure entre les Touaregs et les Arabes soumis à notre obédience.

Abidine, qui était un dissident de la fraction arabe des Kounta, s'était, après la prise de Tombouctou, réfugié dans l'Âhaggar, où il prit une femme dans la tribu des Kel Âhnet, dont il eut un fils Sidi Aïb Allah. C'est tout à la fois son autorité de guerrier et de marabout qui lui permit de s'immiscer dans les affaires de l'Âhaggar. Indiquons tout de suite quelle sera son action : En septembre 1902, il se rendra chez les Bérabers pour chercher des renforts, des fusils et de la poudre, passera à Reggan et à la Zaouia Kounta alors que ses tentes resteront avec celles de Mohamed ag Ourzig et de Baba ag Tamaklast près de T-i-m-missao. En 1905 le Colonel Laperrière, qui avait reçu le commandement des oasis sahariennes quelques années plus tôt, passera à une journée de ses campements, mais sur l'instance de son entourage qui lui promet de l'amener à composition, il ne l'inquiétera pas. Ce geste généreux sera malheureusement sans résultat, car plus tard, en 1906, il prendra le large, annonçant le « Madhi » et opérera sur nos groupes méharistes et sur les indigènes de l'Âdrar des Ifôras et du Timétrine, pendant plus de vingt ans, finissant par se retirer chez les Bérabers du Rio de Oro.

En juin 1901, quelques fractions inféodées aux Tâitok, gênées par la rupture commerciale avec les oasis du Touat, font une demande d'aman à In Salah, et les Kel Âhnet s'efforcent d'entretenir de bonnes relations avec nos administrés. C'est alors que se produisit un fait insignifiant au premier abord, mais qui devait bouleverser les affaires de l'Âhaggar.

Au début de l'année 1902 le nommé Mohamed ben M'sis, de la petite oasis d'In Rhar' et sa sœur Fatma, qui revenaient de l'Immidir, sont attirés par les Touaregs dans l'oued Telzaghet et pillés par Baba ag Tamaklast, des Kel Rela, et ses gens. Cet acte créait un état d'hostilité déclarée vis-à-vis des Arabes du Tidikelt et des autorités françaises. Il aurait été fomenté par Mohamed ag Ourzig qui aurait conseillé à Baba de

marcher sur les Touatians pour provoquer la venue des Français et créer des embarras à son usurpateur Attici.

Toujours est-il que le Capitaine Carvet, qui commandait la compagnie saharienne du Tidikelt-Hoggar, ainsi que l'annexe d'In Salah, autorisait alors la fraction arabe des Abel Azzi à porter secours à ses gens habitant l'Âhaggar, et pour qu'ils ne pillent pas inconsciemment les fit escorter par le lieutenant Cottenest et quelques méharistes. Le goum ainsi constitué se montait à 130 indigènes, comprenant 40 Moghaznis chaamba, 30 Oulad Dahane, 20 Oulad Yaya, 10 Oulad Bahamou, 10 Abel Azzi, 10 Abel Moktar, un interprète et 4 cavaliers. La colonne, partie d'In Salah le 23 mars, arrivait à Idelès le 23 avril après avoir fouillé tous les massifs de l'Immidir et de la Tâfedest. L'amrar des Kel Immidir, fait prisonnier par une reconnaissance d'Ouled Dahane, avait été envoyé à l'Aménokal Attici pour lui faire part de nos intentions, mais ce dernier et ses gens, fuyant le danger, étaient remontés vers le Tassili. Le 28 avril, la colonne arrivait à Tazerouk dont les habitants s'étaient enfuis pour se cacher dans la montagne. En fouillant les habitations, le lieutenant Cottenest retrouvait quelques objets ayant appartenu à la mission Flatters.

Dans la nuit du 29 au 30 avril, des éclaireurs touaregs vinrent à proximité du camp et tirèrent quelques coups de feu qui ne firent heureusement aucun mal. Le 4 mai, le goum arrivait à Târhaouhaout, n'ayant trouvé que le vide sur son passage. La veille, les fuyards avaient abandonné une tente qui fut identifiée comme ayant appartenu au Marquis de Morès.

Le 7 mai, le groupe avait quitté Tâmanrasset à 5 heures du matin et à 15 heures et demie était en vue du petit village de Tit. Vers 16 heures, une patrouille de flanc-gardes revenait et annonçait qu'elle avait aperçu dans le lit de l'oued un groupe très important de Touaregs à pied dont les méhara étaient barraqués un peu plus loin ; en apercevant la patrouille, ils avaient rejoint les chameaux. Quelques minutes plus tard, on voyait les Touaregs sortir de l'oued Tit et le petit groupe du lieutenant Cottenest n'avait que le temps de se retrancher sur une petite montagne toute proche. Dès lors le contact était pris avec les Kel Âhaggar. Parmi ces derniers, se trouvaient des gens de la tribu des Dâg Râli, des Âgouh-n-Téhlé, des Iklân-en-Tâoussit, plusieurs Kel Rela, dont Sidi ag Chedab khalife actuel de l'Aménokal, et quelques Issekkemâren.

ET DE LA SOUMISSION DES TOUAREGS DE L'AHAGGAR 349

Le convoi du lieutenant Cottenest était barriqué et les méhara mis à l'abri derrière des rochers, l'avant-garde et les flanc-gardes avaient disparu derrière les collines, et la proximité des Touaregs empêchait de les prévenir du danger ; de ce fait, le groupe était réduit à 70 fusils.

Au tout petit trot de leurs montures, les Touaregs avançaient en poussant des cris en tāmāhak et en arabe, invitant les nôtres à se rallier à eux : « Lafia Dāg Rāli, Tola Mērabtines, » « la paix aux Dāg Rāli, grâce sera accordée aux Mērabtines. » Le groupe est alors à 600 mètres et le lieutenant Cottenest ne sait s'il a affaire à des amis ou à des ennemis.

Au signal d'un coup de feu, les Kel Ahaggar se lancent sur les nôtres au galop de leurs méhara en poussant leurs cris de guerre, auxquels répondent les cris de rage de nos chaamba et les claquements des coups de feu. Des lances en fer tombent de tous côtés, puis, mettant pied à terre, les Touaregs s'avancent fusils et lances en main, sabre au côté. Se sentant débordé par ce flot humain, le lieutenant Cottenest a successivement son interprète et un oulad Moktar tués à ses côtés ; il reçoit à l'épaule une balle ayant précédemment blessé un Moghazni qui s'était courageusement jeté devant son chef.

Vers 17 heures, les petits groupes de reconnaissance, alertés par la fusillade, entraient en ligne ; un corps à corps terrible se produisit alors et le lieutenant Cottenest n'hésitait pas à passer à l'offensive.

« Nous nous précipitons sur eux, écrit-il dans son rapport, les chassons de notre convoi après un corps à corps des plus acharnés ; des armes se brisent sur les crânes, des crosses sont fendues par des coups de lance, des coups de feu à bout portant enflamment les vêtements. »

La poursuite dura jusqu'à 20 heures et le Kébir Douro, des Arabes Mērabtines, tua à lui seul 22 Touaregs. Le goum avait brûlé 14.000 cartouches et avait eu 3 morts et 10 blessés. 71 cadavres furent retrouvés sur le terrain, auxquels il faut ajouter les 22 tués dans la poursuite. Nos prises étaient de 91 méhara sellés, de 83 fusils, dont 11 Remington, 13 pistolets, 90 lances, 89 sabres, 49 poignards qui furent détruits le lendemain. Plusieurs familles appartenant aux tribus des Kel Rela et des Ihdanaren, qui s'étaient enfuies dans le Ténéré, y périrent de soif.

Que s'était-il passé chez les Touaregs pour qu'ils prissent l'initiative d'une attaque contre nous ? On se rappellera que

l'auteur de l'incident qui occasionna le contre-rezzi était un 'Kel Rela, qu'il n'engageait que sa responsabilité et que, d'autre part, les terrains de parcours sur lesquels nous portions notre action étaient ceux d'une autre fraction, les Dăg Răli, qui n'étaient nullement responsables de l'affaire de l'oued Telzaghet. La destruction, par nos gens, des greniers de I-n-Āngel, de Idelès, de Tazerouk, frappait directement les Dăg Răli ; de plus, nous n'avions pas ménagé leurs troupeaux. Leur amrar, Mohamed ag Abessa, réunit la Djemaa et suscita l'envoi d'un message de paix au lieutenant Cottenest ; mais ce sage avis ne prévalut pas et entraînés par la jeunesse de la tribu, les Dăg Răli optèrent pour la guerre. C'est alors qu'ils se portèrent sur Tit pour barrer la route aux nôtres et tous y firent des prodiges de valeur ; Mohamed ag Abessa lui-même y fut tué.

Le combat de Tit fit grande impression. C'était la première rencontre de nos troupes avec les Kel Āhaggar depuis le massacre de la mission Flatters ; en même temps qu'une magistrale démonstration de notre force, elle représentait la vengeance, trop longtemps retardée et la destruction des illusions que les Touaregs avaient de leur puissance militaire. Après la mission Foureau-Lamy, après le combat de Tit, preuve était faite qu'une petite colonne bien organisée pouvait s'aventurer sans grand danger au Sahara central. L'Ātakor était violé pour la première fois par les nôtres et en dehors de ce beau succès militaire, le lieutenant Cottenest rapportait d'importants renseignements d'ordre géographique. Un autre point était acquis : à savoir que les Touaregs de l'Āhaggar ne pouvaient mettre guère plus de 300 guerriers sur pied.

Pendant que le lieutenant Cottenest effectuait son raid, les gens de l'Āhnet venaient faire leur soumission à In Salah, et leur chef, Badjeloud, nous promettait un concours sans réserve ; après Tit, beaucoup de Kel Rela songeaient à se soumettre, mais Abidine les retenait et prêchait la résistance.

L'attitude des Dăg Răli se modifiait ; avant Tit, ils s'étaient empressés près de nous à In Salah pour que nous laissions passer tranquillement leurs caravanes, mais pendant le même temps, ils envoyaient des émissaires chez les Ifôras du Nord pour les inviter à se joindre à eux.

L'année suivante, dans le but de reprendre quelques chameaux raziés et rapatrier un certain nombre d'harratines, le lieutenant Guilho-Lohan partait d'In Salah le 1^{er} octobre, traversait l'Immidir, le massif de la Tâfedest, la Koudia, en

ET DE LA SOUMISSION DES TOUAREGS DE L'AHAGGAR 351

passant au pied de l'Ilâman, et rentrait par l'oued Tit et Abalessa. Le vide se fit partout devant lui sans qu'il lui ait été possible à aucun moment de rejoindre les Touaregs.

Le résultat politique n'en fut pas moins important, il montra une fois de plus aux Kel Ahaggar que l'Atakor n'était pas inviolable¹ et que nous étions en mesure de les inquiéter quand nous voudrions.

Le lieutenant Guilho-Lohan rapportait en même temps d'importants renseignements géographiques et les premiers clichés photographiques de ces régions ; en dehors de l'ascension du pic Ilâman, il avait relevé le parcours d'I-n-Âmegel à Idelès, il augmentait notablement nos connaissances sur la Koudia et confirmait les renseignements précédemment recueillis.

Les bruits de paix se répandirent aussitôt et le parti de Moussa ag Âmâstan qui attendait le ralliement de ses gens pour entamer les conversations, se renforçait de jour en jour.

Sidi ag Keradji, qui ne sait à quel saint se vouer, est évincé par ses gens et remplacé par Azioel ag Serada comme « amrar » des Tâitok. Ces derniers viennent bientôt faire leur soumission ; Sidi ag Keradji demande à son tour l'aman pour lui-même et Moussa ag Âmâstan se décide à entrer en relations avec le Capitaine Cauvet, par l'intermédiaire du Caïd d'Akabli, Moulay Omar. C'est alors que le Commandant Laperrine partit en tournée. Auparavant, Moussa ag Âmâstan avait demandé qu'on lui envoyât comme agent politique El Hadj Ahmed ben Mohamed Bilou, qui devait devenir plus tard le Caïd des Ahl Azzi, car il n'avait plus confiance en l'agent que nous avions mis à côté de lui, Mouley Omar, qu'il supposait être inféodé aux Tâitok. Ce fut son nègre Chernach qui vint faire cette demande à In Salah : il expliqua que Bilou pourrait certainement seconder Moussa pour le ralliement qui n'était pas encore complètement fait. La demande de Moussa fut agréée et Bilou partit le rejoindre.

La soumission des Kel Ahnet et des Tâitok fut suivie par celle des Touaregs Ifôras qui vinrent à In Salah sur le conseil du marabout Kounta, Bay el Bekkay, qui jouissait dans l'Âdrar d'une grande réputation et qui, tout en s'abstenant d'entrer en rapport avec nous, préconisait la soumission, car

1. En 1875, pendant la guerre contre les Ajjér, elle avait été razzée par les Ouled Boussif, fraction arabe du Fezzan.

il avait une juste appréciation de notre force et se rendait compte que la résistance des Touaregs était parfaitement inutile.

Avant de venir à In Salah, Moussa ag Âmâstan avait voulu avoir une entrevue avec l'Aménokal des Âjjer, In Gueddassen, pour essayer de l'associer à son projet et il partit pour Rhât. Entre temps, il avait envoyé l'un des siens à son campement pour lui rapporter ses vêtements d'apparat afin de se présenter décentement devant les autorités françaises, mais l'homme fut dévalisé intentionnellement en route par un nommé Amma ag Doua, ce qui retarda l'arrivée de Moussa à In Salah jusqu'au 21 janvier 1904. Moussa avait, d'autre part, échoué auprès de In Gueddassen.

Le vol d'Amma ag Doua n'avait d'autre but que de nuire à Moussa et de l'empêcher d'aller à In Salah, car il est de coutume, chez les Touaregs, qu'un chef de grande tente se présente toujours recouvert de ses plus beaux accoutrements. Amma ag Doua était le soupirant évincé d'une des plus jolies filles de l'Âhaggar, Dassine oult Yema, cousine de Moussa, et il avait agi par vengeance, car il n'avait pas trouvé auprès de ce dernier l'aide qu'il en espérait pour obtenir la main de la jeune femme.

Le 2 mai 1904, le Commandant Laperrine rencontrait à Tin Zaouaten le chef des Tâitok, Sidi ag Keradji, à qui l'on avait remis son commandement ; à son passage à Âbalessa, Baba ag Tamaklast, l'auteur de l'affaire de l'oued Teliaghet, était allé le voir, et le Commandant, très paternellement, l'avait plaisanté amicalement, lui faisant ressortir que sans lui l'Âhaggar n'aurait peut-être pas été placé si tôt sous le contrôle des Français.

Le Bordj de Témaçinine était alors créé ; on lui donnait le nom de Fort-Flatters.

L'Âhaggar s'ouvrait de plus en plus à notre activité.

En 1905, le lieutenant Clor y séjourna du 3 septembre au 26 novembre. Le Professeur Gautier, partant d'In Salah, peut atteindre le Niger en toute sécurité ; l'officier-interprète Benhazéra accompagne le lieutenant Clor, étudie les mœurs et la langue des Touaregs, pendant que le Père de Foucauld vient s'installer au cœur du pays. La même année, le capitaine Dinaux poussait une reconnaissance sur Ifrouane, y conduisant le géologue Chudeau qui, seul, gagnait sans encombre, Agadez.

ET DE LA SOUMISSION DES TOUAREGS DE L'AHAGGAR 353

1906 fut marqué par le voyage de M. l'interprète de Motylinski ; il fut attaqué à Tâmanrasset par quelques *Ājjer*, et un de ses goumiers fut transpercé par un coup de lance. Le lieutenant Clor renouvelait la liaison avec Iférouane et donnait la main aux méharistes soudanais.

La situation n'était pas encore très nette. L'agitateur Abidine, sans se départir de son attitude, menait toujours une campagne anti-française. Le frère de l'ancien aménokal Attici, Ānaba, qui avait participé également au massacre de la colonne Flatters, nous donnait quelques inquiétudes par son attitude douteuse. Moussa ag *Āmāstan* restait deux mois sans nous donner de ses nouvelles, ce qui n'était pas sans nous impressionner fâcheusement. La soumission des Touaregs était-elle sincère ? Il était permis d'en douter.

Moussa revint enfin et organisa un *rezzi* contre les *Ājjer* pour punir le meurtre de notre méhariste et venger les coups de main lancés contre les campements des Kel Āhaggar par un nommé Reskou, chef de bande de la tribu des Ouraren. Ce dernier est tué le 23 décembre et 26 chameaux, 70 chameaux, 600 moutons sont ramenés dans l'Āhaggar.

En 1907, Moussa ag *Āmāstan* reçut la Légion d'Honneur en remerciement de l'aide qu'il nous avait apportée dans la soumission des Kel Āhaggar et de son attitude correcte avec nous ; il éprouvait de grosses difficultés avec ses gens, car les *Tāitok* étaient travaillés par Abidine, alors que les Kel *I-n-Tounin* se laissaient influencer par les *Ājjer*, eux-mêmes soutenus par les Turcs. Notre passivité devant les *Ājjer*, des bruits de révolte plus ou moins tendancieux qui circulaient en *Air*, n'étaient pas sans l'inquiéter. Une tournée du Capitaine Dinaux dans l'Ādrar des *Ifôras* permit de vérifier l'état d'esprit des *Tāitok* et des Kel *Āhnet* en même temps que nous faisons notre jonction avec les troupes soudanaises du cercle de Tombouctou.

L'année suivante vit se construire le Bordj de Tārahouahout et de Fort-Polignac, l'un dans l'Āhaggar, l'autre aux *Ājjer*.

Sur les conseils appréciés de Moussa, qui nous aide en même temps contre les *Ājjer*, l'Āhaggar s'organise, la politique très éclairée de Laperrine facilite les choses, politique d'autant plus éclairée que cet officier connaît bien les mœurs et l'organisation touarègue ¹.

1. Laperrine, alors qu'il était capitaine aux Spahis Soudanais, avait fait connaissance avec les *Ihaggaren* en 1896. C'est en effet en mars de

Les Tâitok furent réorganisés et les Kel Ähnet leur furent rattachés comme auparavant.

Aux Äjjer, nous avions à lutter contre les empiétements très hardis des Turcs, auxquels les Kel Äjjer avaient fait appel, et qui auraient bien voulu s'installer à Djanet. Le Kaïmakan de Rhât, Djani Bey, soutenu par les Senoussistes, membres d'une confrérie religieuse très importante dont nous aurons à nous occuper plus tard, travaillait nos gens qui émigraient vers le Tassili tout en affirmant leur loyalisme à notre cause.

Les Turcs, poursuivant leur politique envahissante, s'avançaient jusqu'à la plaine d'Admer où ils se heurtaient à un de nos détachements, et étaient obligés de rétrograder sur Djanet. En 1903, une reconnaissance, conduite par le capitaine Touchard, avait visité Djanet. Le 18 juin 1907 nous y entrions à nouveau pour nous y installer.

Notre politique pouvait se résumer en ceci : alors que dans l'Ähaggar nous nous efforcions de renforcer l'autorité de l'Aménokal, dans l'Äjjer nous essayions de vaincre l'influence des Imochar sur les Imrad.

Beaucoup de Touaregs ne voulaient pas encore croire à leur défaite et comme nous ne pouvions être partout à la fois, des éléments turbulents entretenaient toujours une certaine agitation. Quelques-uns tenaient encore le maquis, avaient refusé de se soumettre, et une petite rencontre avait eu lieu le 28 mars 1909 à Tittersine, contre ces irréductibles.

Dans le but de renforcer l'autorité de Moussa ag Ämâstan en même temps que pour lui faire voir notre force, le général Laperrine l'envoyait faire un voyage en France. Il visita les usines du Creusot, il participa à la vie mondaine de Paris, et il rentra dans ses campements très fortement impressionné.

Mais pendant ce temps, ses gens qui nomadisaient sur le territoire de l'A. O. F., manquant de direction morale, faisaient preuve d'indiscipline et malgré l'ordre qui leur avait été donné, ne rentraient que six mois plus tard dans l'Ähaggar ; encore fallut-il une intervention énergique du lieutenant Clerget de Saint-Léger ; cela ne les empêcha pas l'année sui-

cette année même qu'un de leurs rezzou était venu razzier nos protégés Bérabich, au nord-est de Tombouctou. Laperrine les avait rejoints à Akenken et les avait mis en déroute.

L'année suivante, en juin, les Ihaggareg revinrent sur le fleuve et surprirent les lieutenants de Cheigné et de la Tour à Séréré, petit village entre Bamba et Koriomé ; il les massacrèrent avec leur escorte.

ET DE LA SOUMISSION DES TOUAREGS DE L'AHAGGAR 355

vante de récidiver, et obligea le lieutenant Sigonney à les ramener par la force.

Pendant la même période, le Groupe Mobile de l'Ahaggar ne resta pas inactif et s'efforçait de protéger les campements soumis contre les incursions des Bérabers et des gens d'Abidine, qui, après chacun de leurs coups, se réfugiaient au Tafilaleet. Ils avaient, au cours de raids audacieux, tué le chef Safikroun, Aménokal de l'Adrar, et massacré le goum Kounta avec leur chef Hamoadi, ainsi que le détachement français du lieutenant Lelorain.

Le 4 novembre 1912, l'adjudant Gautier, avec 30 hommes, rencontrait 75 pillards marocains dans l'erg d'In Gniern, leur causait 10 morts, faisait deux prisonniers, leur reprenait 16 nègres raziés au Soudan et 317 chameaux. Le reste du Groupe mobile, commandé par le Capitaine Charlet qui avait été alerté, rejoignait quelques jours après l'adjudant Gautier et, de concert, ils poursuivaient le rezzi qu'ils atteignaient le 29 à Bir Zmila après une course de dix jours au cours desquels ils avaient franchi 800 kilomètres. Le rezzi, campé à 20 km. du puits, était brusquement surpris et, avant d'avoir eu le temps de se défendre, voyait toutes ses prises enlevées. L'attaque de nos méharistes composés essentiellement de Chaamba, avait couché 19 Bérabers à terre et de l'important groupe qui depuis des mois ravageait la région nord de Tombouctou, il ne restait qu'une vingtaine d'hommes qui ne purent s'échapper qu'avec de grandes difficultés. De retour au puits de Zmila, le Capitaine Charlet pouvait inventorier ses prises : près de 300 chameaux, 52 fusils ; de plus 8 nègres, 13 négresses, 8 négrillons, qui avaient été enlevés sur les bords du Niger, étaient rendus à leurs villages. La petite troupe ramena son butin à Tombouctou où la population lui fit un chaleureux accueil. En passant à Ain Guettara, le Capitaine Charlet avait ramené les restes du lieutenant Lelorain et du commis des Affaires Civiles Rossi, qui avaient dû être inhumés sur place. Après quoi, le Capitaine Charlet rentrait sur l'Ahaggar, mais repartait aussitôt pour le Tassili où l'appelaient de nouveaux événements.

Dans le but d'établir une liaison avec le groupe de Bilma, le lieutenant Gardel avait été chargé de pousser une reconnaissance sur In Ezzan, accompagné d'un groupe de 40 méharistes. En cours de route, il apprenait la formation d'une forte harka à Rhât et il se portait rapidement en avant pour couvrir le

poste de Djanet. Le 10 avril 1913, ~~N~~ rencontrait la harka à Esseyen-n-Afella et, vers 15 heures, il était brusquement attaqué par 350 hommes touaregs et arabes. Cernée, la patrouille devait lutter toute la soirée et toute la nuit, et au petit jour, serrée à 30 mètres par les détachements ennemis, qui se montraient de plus en plus audacieux, elle était forcée de se dégager par une charge à la baïonnette qui couchait 23 hommes à terre et obligeait l'ennemi à abandonner la lutte.

Ce combat épique est un des plus beaux faits de guerre de la pénétration saharienne, et le récit du lieutenant Gardel vaut d'être cité en entier ¹ :

« Vers 15 heures, la sentinelle devant les armes signale, en même temps que les sentinelles de la dune se replient et que les sentinelles montées de garde au pâturage vont au grand galop vers les animaux. Signal d'alerte. Les méhara sont poussés vers le camp. Je crie d'économiser les munitions. A ce moment le brigadier Ahmed ben Amar se retire sur la ligne de feu, il se traîne entre deux chameaux morts, il est blessé, son visage exprime la pire souffrance. Un doigt sur la bouche, je lui fais signe de se taire. Il lance ses cartouches vers les combattants et crie : O mes amis, doucement les cartouches, doucement, et ce sera sa recommandation jusqu'à la nuit. Il est superbe. Deux balles l'ont atteint coup sur coup ; une a traversé la cuisse gauche, dans les chairs, en s'éton, l'autre est entrée par le mollet droit et ressortie à la cheville, fracassant le péroné.

» Au nord, sur la dune, une sorte d'état-major est en vue ; deux cavaliers caracolent ; le Saharien Ahmed ben Abdela, excellent tireur, en prend un pour cible à 600 mètres. Après deux ou trois coups, on voit le cavalier s'affaïsser et tomber de cheval ; on se précipite sur lui, on l'emporte. Ce doit être un personnage. Un instant après c'est le tour de l'autre cavalier dont le cheval s'abat.

» Sur notre droite, l'ennemi avance vers le sud ; le brigadier Deconclois et six hommes sont envoyés sur un monticule au sud de notre réduit. Les adversaires se rapprochent de nous. Le ravage du plomb sur nos animaux est effrayant. Deux chameaux atteints, fous de douleur, fuient ; vingt autres à leur suite prennent au trot le large vers le sud. Nous ouvrons le feu sur nos montures pour qu'au moins elles ne soient d'aucun profit à l'ennemi. Les deux antennes adverses se sont rejointes vers le sud. A la faveur de petites dunes que nous n'avons pas eu le temps d'organiser, les guerriers de la harka viennent se grouper au point que le brigadier Deconclois et ses hommes viennent d'évacuer par ordre. Il y a là 60 à 80 adversaires poussant de grands cris sauvages ; cependant qu'au nord-est derrière une ligne de tamarix, au nord dans un repli de terrain, à l'ouest occupant une petite dune, d'autres ennemis nous fusillent. Nous sommes encerclés. La baïonnette est mise au bout des mousquetons. La face sud de notre réduit a été renforcée par des hommes prélevés

1. Le L^e Gardel comme le L^e Cotteneat, comme le C^{te} Charlet, comme tant d'autres héros de la pénétration saharienne, devait trouver plus tard une mort glorieuse sur les champs de bataille de France.

ET DE LA SOUMISSION DES TOUAREGS DE L'AHAGGAR 357

sur les autres faces moins immédiatement menacées. Le Saharien Lakdar ben Boudjema qui reçoit l'ordre de changer de place déclare que depuis plus d'une demi-heure il est blessé au pied gauche et ne peut pas bouger. Il s'est pansé lui-même avec son chèche et a prié ses camarades de n'avertir personne de sa blessure. Il n'a cessé de faire le coup de feu. Il est 18 heures. A ce moment au signal d'une fusée, le groupe ennemi du sud qui est le plus dense et le plus proche de nous, après un feu très nourri, s'élance avec des clameurs épouvantables. L'instant est critique, l'ennemi se précipite. Il est reçu par un feu à bout portant. Quatre guerriers tombent sur place, d'autres fuient laissant des traînées de sang. Mais les adversaires sont arrivés jusqu'au milieu de nos bagages. L'idée du pillage est la plus forte chez eux ; ils s'emparent de nos *ralha*¹, de nos sacs, se chargent du butin que beaucoup teignent de leur sang. Nous n'avons même pas la ressource d'une contre-attaque. La crainte que notre carré ne soit envahi si nous sommes repoussés nous l'enlève. Le brigadier Ali ben Larbi est atteint d'une charge de chevrotines dans le bras gauche ; il continue de tirer ; une autre balle traverse en s'éton sa cuisse gauche ; il ne quitte pas sa place de combat. La nuit vient. Après son effort, l'ennemi se calme. La consommation de munitions chez l'ennemi a été énorme. Nous pensons qu'il n'a peut-être plus beaucoup de projectiles. La nuit s'est faite. Le premier quartier de la lune apparaît. L'ennemi entretient un feu lent et lance trois fusées incendiaires qui ne causent aucun dégât. Toutes les indications, tous les commandements faits à haute voix par les Français, sont ponctués de coups de fusils de l'ennemi. Il en sera ainsi toute la nuit. On s'insulte de part et d'autre ; le Saharien Mohamed ben Taieb hausse le ton et sert les injures par bordées. Par ses saillies il parvient à faire rire ses camarades. En arabe et en tamachek, les adversaires crient entre autres choses : « Abandonnez les infidèles, ô Musulmans, venez à nous, nous n'en voulons qu'aux Chrétiens. Lâchez ! lâchez ! les koufars » ; puis : « C'est vous que nous voulons ô Biska ag Sidi, ô Chebeki ag Hemma, Bellay ag Younés (ce sont nos gourdiers et guides touaregs). » Le Saharien Aflan ag Salem, un Targui noble du Hoggar, répond : « Les Français sont nos frères, nous n'avons que le bien de leur part, nous ne les abandonnerons pas jusqu'à la mort. » On lui crie : « O toi, le raisonneur, demain matin nous serons trois cents de plus et tu ne parleras plus. » Aflan ag Salem lance : « Demain au jour vous fuirez devant nous, chiens, fils de chiens ! » J'ordonne le silence. Plus un mot, plus une détonation. L'ennemi tire toujours. Le Saharien Brahim ag Bocca, un Targui Ahaggar, s'étend à terre sans un cri. On le croit mort et on le dépouille de ses cartouches. Il n'est que blessé, mais fort sérieusement. Une balle a labouré son front. Le feu de l'ennemi devient plus vif. Le Saharien Sliman ag Abdennebig est tué d'une balle dans la tête. Un moment avant, il criait à l'ennemi : « O fils de prostituées, nous souillerons vos mères ; ô filles de gazelles vous prendrez la fuite devant nous, » et comme je le faisais taire : « sois sans crainte, mon lieutenant, de cette affaire, il ne sortira que de l'honneur pour nous. » Le brigadier Ali ben Larbi, déjà blessé deux fois, est atteint par une balle qui heureusement se plaque contre un des chargeurs du montant gauche de son baudrier à cartouches ; une deuxième balle viendra encore mourir au même point.

1. Selle de méhari.

» A 21 heures le feu de l'ennemi est très dense, c'est une reprise du combat. Du milieu de la fusillade on entend monter les cris d'un chant de guerre, accompagnés de hurlements de loups ; ce sont les Toubou qui sont là. Les chanteurs martellent du pied le sol de sable pour scander le chant en même temps qu'ils entrechoquent leurs larges sabres. Le Saharien Mohamed ben Messaoud est atteint légèrement d'une balle en séton, à la cuisse droite. Ce soldat, durant deux heures, cheveux au vent, a paru comme un véritable démon. Il est resté debout dans un coin, fouillant la pente devant lui. On ne saura qu'il est blessé que le lendemain après le combat. Après cette alerte une accalmie se produit. Dans la nuit, on aperçoit au loin des feux ; l'ennemi par séries se réconforte avec nos vivres pillés. Vers 23 heures, le feu adverse reprend ; le Saharien Abidine ben Sidi Mohamed est tué d'une balle qui brise sa baïonnette et pénètre par le front dans la tête. Ce tout jeune homme avait fait preuve du plus grand sang-froid, bravant l'ennemi en langue tamâhak, traduisant à son lieutenant les imprécations de la horde adverse. Il est mort en brave. Je le fais enterrer ainsi que Sliman ag Abdennebig pour éviter au jour un triste spectacle aux survivants. Le Saharien Ali ben Ali est atteint d'une balle à la tête, elle lui sillonne profondément le cuir chevelu sur une dizaine de centimètres. La commotion lui paralyse le bras gauche. Une petite accalmie a lieu. Je juge notre position critique et demande au Saharien Korben ag Chemmet, Targui ajjer des Idjerad Jiriouen, ex-pâtre du Tassili, de se dévouer pour traverser la ligne ennemie et aller presser l'arrivée du secours que j'attends de Djanet. Korben accepte sans hésiter et part dans la nuit. Ce vaillant aura la chance d'échapper à nos assaillants, de gagner Djanet, de remplir sa mission le lendemain à 22 heures après avoir parcouru plus de 30 kilomètres au travers du plateau montagneux. Dans la tranchée, malgré eux, nos hommes ne peuvent résister au sommeil. Je permets de tirer de temps en temps pour se tenir éveillé. Jusqu'au matin, ce sera la même tirerie dans la nuit. Elle n'est pas sans danger. Le Saharien Mohamed ben Abdel Kader, jeune soldat, appelle ses camarades, les maintient éveillés, s'informe des uns et des autres, échange des souhaits avec ses voisins ; il soutient l'ardeur du petit groupe dans lequel il est. Le Saharien Chérif ben el Hadj Ali reçoit une balle qui lui fait une forte éraflure à la tête, il dit : « il faut que je leur renvoie ça » ; il ajuste lentement et tire. Vers le matin, le brigadier Messaoud ben Ali est atteint en séton léger au muscle des gouttières droit. Au petit jour le brigadier Kaddour ben Mohamed et six hommes se portent sur une petite dune évacuée par l'ennemi à l'ouest, notre réduit. Il a ordre de tirer sur le groupe adverse qui nous inquiète au sud. Un adversaire pieux fait appel à la prière musulmane de l'aube. Peu après une fusée part. A l'est on aperçoit une troupe ennemie à 300 mètres. Le feu reprend intense. Le Saharien Mohamed ben Abderhaman de l'escorte du brigadier Kaddour ben Mohamed est blessé d'une balle qui traverse la cuisse gauche près du genou. Le Saharien Bouaf ben Khaled est atteint très légèrement au mollet droit. Il importe de se dégager avant l'arrivée des renforts. La face sud de notre retranchement est encore renforcée par prélèvements faits sur les autres faces. Il faut faire appel au courage des hommes. Nous allons charger à la baïonnette. Ils sont prêts. Le brigadier Deconclois est laissé à la garde de notre position avec quelques hommes. Il veillera sur les blessés. Un feu d'un chargeur est exécuté au

ET DE LA SOUMISSION DES TOUAREGS DE L'AHAGGAR 359

cri de « En avant ! » Le maréchal des logis Bagnères et moi sortons de la tranchée la baïonnette haute ; il y a un instant d'hésitation chez nos hommes ; nous crions toujours : « en avant ! » en courant. L'ennemi est à 30 mètres, têtes baissées par notre feu derrière une petite dune. Les Sahariens se précipitent. En un clin d'œil nous sommes sur les adversaires. Ils font une décharge qui n'atteint personne et plient. C'est la Victoire ! Les baïonnettes se plantent dans les dos, dans les poitrines, dans les ventres. Toubou, Kel Tin-Alkoum, Ajjer, tombent, pantelants. 23 d'entre eux ralent à terre, les autres fuient. La charge partie vers le sud remonte vers le nord à la poursuite des fuyards. Une vingtaine d'hommes décidés vient d'en faire fuir plus de 50 en face d'eux et de 20 à 30 indirectement. Je fais arrêter la poursuite. Nos hommes sont harassés ; ils n'ont rien bu ni mangé depuis la veille 11 heures. 47 morts dans un rayon de 200 mètres. Les blessés ont été relevés pendant la nuit. Parmi les morts, El Madani, demi-frère du sultan Ahmoud, et l'un des cavaliers abattus ne serait autre qu'In Gueddassen, l'Aménokal des Ajjer. »

L'ennemi avait eu en tout 70 tués. De notre côté, nous n'avions eu que 2 morts et 11 blessés. Nous avions brûlé 4.843 cartouches. La mort de nos méhara tués au début du combat avait forcé le petit groupe à rentrer à Djanet à pied, emmenant tous les blessés. Le capitaine Charlet accourut de Djanet pour protéger la retraite de ces braves.

Quelques jours plus tard, nous occupions la petite oasis d'El Barka.

Après les multiples succès de nos armes, nous pouvions penser que la conviction des Touaregs en notre force était définitivement acquise et que nous n'avions plus rien à redouter d'eux.

C'est maintenant qu'il nous faut dire deux mots du Senousisme dont l'action devait avoir ultérieurement des répercussions considérables.

Dans la deuxième partie du XIX^e siècle, un mouvement de réforme religieuse se produisit dans tout le monde musulman. Il était causé, d'une part, par le réveil de la foi et, d'autre part, par le désir de réunir toutes les sectes au nom de l'établissement d'une doctrine unique.

On assistait alors à l'action des nations européennes qui pour faire diversion à leurs préoccupations intérieures et extérieures s'attaquaient de part et d'autre aux pays musulmans. L'Autriche, poursuivant un vieux rêve, s'efforçait de rejeter les Turcs hors d'Europe, et la France s'installait dans les pays barbaresques, pendant que l'Angleterre établissait sa

domination dans l'Inde et en Égypte. Comme corollaire, le commerce européen s'introduisait partout, apportant avec lui les « mœurs évolutives » des Chrétiens abhorrés. En pays d'Islam, une réaction s'opère à tous les échelons de la société et se traduit en premier lieu par une recrudescence d'esprit religieux. Les succès des Français en Algérie épouvantaient bon nombre de musulmans qui finirent par douter de la puissance de leurs prêtres et de leurs thaumaturges ; leur confiance en eux s'était fortement ébranlée, et les confréries soufites firent des adeptes de tous les désillusionnés, préparés par leur défaite à se réfugier en Dieu.

L'une des plus importantes écoles de rénovation, qui naquit de ce mouvement, fut celle des Kadryia, fondée vers 1820 par le Cheikh Si Ahmed ben Idriss el Fassi qui, lorsqu'il mourut, laissa deux disciples dont l'un était Mohamed ben Ali ben es Senoussi. Ce dernier, qui devait devenir le grand chef de la future confrérie des Senoussistes, était né à Torch, dans l'arrondissement de Mostaganem en 1791. Il avait quitté son pays à 30 ans à la suite de querelles familiales et après de longues pérégrinations à travers l'Afrique du Nord et la Tripolitaine, il se rendit au Caire. Mais son action dans le milieu des tolba le fit bientôt désigner comme un novateur et un réformateur dangereux, si bien qu'il dut quitter la ville et se réfugier à La Mecque. Il retrouva à Sobia son maître spirituel Si Ahmed ben Idriss qui, comme Senoussi au Caire, avait été obligé de s'exiler pour les mêmes raisons.

À la mort de Si Ahmed, la secte s'était scindée en deux branches rivales et, en 1843, Cheikh Senoussi, ce sera désormais son nom, de nouveau en butte à l'hostilité des détenteurs du pouvoir politique, quitta La Mecque, laissant à un moquaddem la direction de sa zaouia¹ d'Abou Gobaïr, et se rendit dans le Djebel Lakdar, en Tripolitaine, où il construisit à Beida une nouvelle zaouia. D'autres zaouia se fondèrent en Égypte, à Rhât, à Rhadamès et en Arabie. En 1855, Es Senoussi s'installa à Djerboub où il mourut en 1859.

Le fils d'Es Senoussi, Sidi el Madhi, qui succéda à son père, étendit son autorité spirituelle sur toute la Tripolitaine, le Sahara, le Soudan, le Tibesti et le Ouaddai, et la suprématie de la doctrine senoussiste fut reconnue effectivement par les Touaregs Ajjer et nominalement par les Ihäggaren (Imamat de Djerboub).

1. Centre religieux.

ET DE LA SOUMISSION DES TOUAREGS DE L'AHAGGAR 361

En 1895, le siège de la confrérie fut transporté de Djerboub à Koufra pour des raisons d'isolement et peut-être pour se trouver plus au centre de son aire d'activité.

Le rôle intérieur de la confrérie était de s'efforcer d'activer la renaissance de la foi, de restaurer l'ancienne loi islamique, et de rétablir l'autorité canonique : sur le plan extérieur, une formule de Cheikh es Senoussi résumait ses espérances, et indiquait le but poursuivi : « Turcs et Chrétiens, je les briserai d'un seul coup », ce qui ne l'empêchait pas d'entretenir des relations très cordiales avec la Porte dont il s'efforçait de tirer avantage. En ce qui concerne les contrées soi-disant « infidèles », soumises de fait à la domination chrétienne, Senoussi se contentait d'entretenir chez elles des agents de renseignements.

En 1848, la Révolution avait eu son contre-coup en Algérie ; profitant de la désorganisation de notre jeune colonie, les Senoussistes, aidés par la tribu des Derkaqua, essayèrent de nous créer des embarras en annonçant notre future expulsion de l'Algérie et fomentèrent des troubles chez les Oulad Sidi Cheikh, les Zibans, les Zaoua, les Guechtoula. Après ce premier insuccès, ils s'abstinrent de toute propagande, de toute intervention qui fut de nature à provoquer un conflit entre eux et quelques nations européennes ; ne pouvant songer à une lutte inégale, ils se bornèrent à prêcher l'exode des vrais croyants hors des contrées infidèles. Il semble même que les Senoussistes ne se soient pas plus mal comportés que d'autres avec les Européens ; l'on ne peut faire retomber sur eux seuls les massacres des voyageurs et, en 1897, le Capitaine Monteil put traverser leur pays sans être inquiété.

C'était une action plus profonde et plus générale qu'ils cherchaient en mettant dans le cœur de chaque musulman la haine de tout ce qui était chrétien.

« Véritable ciment de son ouvrage, cette haine s'est infiltrée dans les âmes et le degré de développement religieux une fois atteint, tout progrès moral arrêté, le Senoussiste fervent s'est donné lui-même des chaînes qu'il ne peut rompre sans offenser Dieu. Alors, plongé dans l'immobilité, cette essence même de l'Islam, il garde et gardera jalousement sa position jusqu'au jour où le terrible choc de l'Europe retentira au désert ¹. »

Les événements devaient confirmer entièrement cette terrible prophétie.

1. DEPORT et COPPOLANI, *Les Confréries religieuses*, p. 557.

La guerre de 1914, en effet, devait remettre en cause tous les résultats acquis. Les bruits de nos défaites du début se répercutèrent fâcheusement au Sahara tandis que l'annonce de notre évacuation prochaine était colportée dans les campements.

Immédiatement la propagande senoussiste se réveillait et annonçait l'arrivée du Madhi.

Le moment était très propice. En pays targui sévissait une crise économique peu commune qui ne contribuait pas à apaiser les esprits ; les centres de culture de l'Ahaggar et des Ajjer étaient ravagés à plusieurs reprises par les sauterelles, et les indigènes étaient obligés de réensemencer jusqu'à trois fois. Une sécheresse prolongée entraînait une situation proche de la famine et les campements devaient fuir au Soudan, par des exodes en masse qui occasionnaient de gros déchets dans le bétail. Tous ces faits qui, dans une période normale, n'auraient eu qu'une importance secondaire, prenaient là une allure catastrophique car, profitant de cette ambiance déficiente, les marabouts rappelaient toutes les prédications au sujet de l'arrivée du Madhi qui devait être précédée par des calamités sans pareilles pour le monde musulman.

Heureusement nos postes veillaient, tout resta calme sur notre territoire.

Mais en Tripolitaine les Senoussistes avaient fomenté la révolte, avaient assiégé les postes italiens et s'efforçaient de rejeter ceux-ci à la mer. La ville de Mourzouk voyait ses communications coupées d'avec Tripoli et bientôt les postes de Rhât et de Rhadamès étaient abandonnés par les Italiens, obligés de venir se réfugier dans nos postes, abandonnant un important matériel aux rebelles. Ceux-ci étaient commandés par Si Labed, oncle et Khalife du grand Senoussi, auquel s'était joint Boubékeur, le chef targui de Rhât. Si Labed, qui avait exigé des Touaregs le versement du matériel de guerre pris aux Italiens, essayait de nous endormir par des protestations d'amitié, prétendant qu'il menait la bataille contre nos ennemis communs, lesquels étaient, d'après lui, le sultan Ahmoud, l'ancien chef de Djanet, et In Gueddassen l'aménokal des Ajjer. Mais, en même temps, il préparait l'attaque de Djanet en sous-main, et envoyait dans le Tassili deux étendards destinés à déclencher le signal de la révolte.

Les Tâitok, jamais en retard pour se mêler à tout ce qui peut toucher à de l'agitation, manifestaient alors quelques

ET DE LA SOUMISSION DES-TOUAREGS DE L'AHAGGAR 363

mouvements d'indiscipline, mais Moussa ag Âmastan, qui nous était complètement rallié, s'efforçait de combattre toutes les mauvaises influences.

Au Soudan, la situation était également trouble. La soumission des Touaregs Ioulimmiden du secteur de Gao n'avait jamais été effective, et les tribus maures de l'ouest saharien, travaillées par des agitateurs venus du Rio de Oro, étaient en effervescence marquée. La tribu des Oulad Djerid se signalait par son activité peu commune et par des rezzou continuels.

En décembre 1915, les tribus touarègues de la région de Dori, travaillées par le marabout Mohamed Ahmet, s'étaient révoltées et n'étaient rentrées dans l'ordre qu'après plusieurs expéditions punitives.

Chez les Ioulimmiden, l'arrivée d'un marabout suspect, du nom de Mohamed Alamine, avait suffi à créer un mauvais état d'esprit et leur aménokal, Firhoun, contre toute attente, se proclamait le chef de tous les Touaregs, laissant entendre que si les Français ne partaient pas il faudrait les mettre à la porte des postes. Ce furent alors des alternatives très embrouillées où Firhoun fut arrêté plusieurs fois pour sa mauvaise volonté à se plier à nos ordres. Évadé de Tombouctou où il avait été mis en résidence forcée, il put rejoindre ses camps et aller porter le siège devant notre poste de Ménéka.

Le 19 mars 1916, la nouvelle de la révolte arrivait à Kidal et le groupe méhariste du Capitaine de la Roche, qui nomadisait dans les environs, se portait aussitôt au secours de Ménéka assiégé. Le 9 avril, le détachement qui se composait de 35 Chaamba arrivait devant le poste et le 17, 200 Ihaggaren, qui avaient été demandés à Moussa ag Âmastan, venaient les rejoindre, ce qui obligeait les Ioulimmiden à lever le siège et à se réfugier près de la mare d'Andéramboukane. Cernés par les différentes colonnes qui avaient convergé vers Andéramboukane, les Ioulimmiden ne purent éviter le combat et le 9 mai 1916 ils subissaient une lourde défaite qui mettait fin à la révolte. Les Chaamba, comme les Ihaggaren s'étaient battus bravement et ces derniers avaient ainsi trouvé une occasion de piller leurs frères Ioulimmiden, ce qui leur était autrefois coutumier et qu'ils n'avaient pu faire depuis l'occupation française. Le 11 mai, la colonne de la Roche, son rôle terminé, remontait sur Ménéka convoyant un officier blessé très grièvement et, le 20, elle arrivait à Ansongo, après être

passée à Kidal pendant que le groupe des Ihäggaren était rassemblé à Elioug. Quelques-uns d'entre eux en profitèrent pour aller piller les vaincus et c'est au cours de l'attaque d'un campement que l'un d'eux tua l'Aménokal Firhoun, que d'ailleurs il ne connaissait pas (25 juin 1916).

Tous ces événements eurent une répercussion morale sur les Touaregs, y compris les gens de l'Ahaggar, malgré le fait qu'ils nous avaient apporté leur aide pour réduire les Ioullimiden ; la propagande senoussiste en tirait parti, gagnait en influence au point que les Harratines des centres de culture ne faisaient plus la prière que suivant le nouveau rite. Le pouvoir de la « baraka » (bénédictio) de Sidi Labed se répandait partout et à Djanet, les gens encore plus influencés que les autres par la proximité des troupes senoussistes, commentaient à croire que la puissance française pourrait bien décliner devant la volonté de Dieu au profit de l'Islam.

C'est alors que les Senoussistes jugèrent opportun d'agir. Le 27 février 1916, ils lançaient sur Djanet une méhalla commandée par Abd el Selem, Kaimakan de Rhât, et le sultan Ahmoud, où elle arrivait le 5 mars, accueillie à bras ouverts par les gens des villages. Les membres purent coucher dans les ksours sans que personne ne vint prévenir les Français, et le 6 mars, le poste fut assiégé, canonné, pendant que toutes les fractions du Tassili prévenues par des émissaires rejoignaient les révoltés.

La colonne senoussiste était composée de 400 hommes armés de fusils italiens à tir rapide, pourvus abondamment de munitions, alors que la garnison ne comprenait qu'une quarantaine de Sahariens commandés par le Maréchal des logis Lapierre. Pourtant le détachement français tint dix-huit jours dans le petit poste, puis, éprouvant des difficultés pour se ravitailler en eau, sur le point de manquer de munitions, coupé de toutes communications, il décidait de tenter de gagner Fort-Polignac. Trompant la vigilance de l'adversaire, il exécutait une sortie de nuit qui réussit et s'enfonçait dans la montagne.

Pendant que la garnison se dirigeait à pied vers Fort-Polignac, à 300 km. de Djanet, une colonne de 120 fusils venait à son secours, constatait la prise de Djanet dont elle croyait la garnison prisonnière, et était obligée de se dégager rapidement, assaillie de tous côtés.

La garnison, de son côté, recoupait le 25 mars les traces

ET DE LA SOUMISSION DES TOUAREGS DE L'AHAGGAR 365

fraîches de la colonne, et sans hésiter, le Maréchal des logis Lapierre décidait de suivre ses traces pour la rejoindre, et revenait sur Djanet où il se heurtait de nouveau à la méhalla sans pouvoir atteindre la colonne qui avait battu en retraite par une autre route. Ce dramatique chassé-croisé devait entraîner sa perte. Elle était poursuivie et après une cruelle odyssée de 150 km. elle était capturée le 27 mars entre la plaine d'Admer et Djanet.

Devant ces événements, le commandant militaire décidait de reprendre Djanet et une colonne, commandée par le Commandant Meynier et pourvue de deux canons et de deux sections de mitrailleuses, arrivait devant Djanet le 12 mai. Le sultan Ahmoud avait organisé le fortin et toutes les crêtes environnantes étaient couvertes de tireurs abrités dans les rochers ; il fallut faire un véritable siège et, après quatre jours de combats opiniâtres, l'ennemi abandonnait la place, faute de munitions.

Au point de vue militaire, la chute de Djanet, était sans aucune importance, mais il n'en était pas de même au point de vue politique. Notre prestige avait été fortement atteint et des éléments qui jusqu'alors étaient restés tranquilles rejoignaient les troupes senoussistes.

Les difficultés de la défense du fort de Djanet, à l'intérieur duquel il n'y avait pas de puits, pour le ravitailler en vivres et en munitions, nous obligeaient à l'abandonner définitivement le 4 juillet.

Les actes de guerre allaient maintenant se succéder et il nous sera difficile d'y répondre en attendant notre réorganisation militaire. Le 20 septembre, un détachement commandé par le Capitaine Duclos, se rendant de Fort-Flatters à Fort-Polignac, est attaqué au passage de l'oued Ehan, par 300 Senoussistes, Kel Ouhet, et Kel I-n-Toûnin rassemblés. Devant la disproportion des effectifs, le combat prend immédiatement un caractère épique. L'adjudant Lenoir s'y signale tout particulièrement en enflammant ses hommes par son courage et en se jetant sur les assaillants. Tirant debout, sans se soucier des balles, il reçoit l'une d'elles au front et tombe raide mort en même temps que son adversaire qu'il avait lui-même ajusté. Devant cette résistance opiniâtre, l'ennemi arrête le combat.

Le 27 novembre, un convoi était assailli à Ain Zabebalt où six goumiers et l'adjudant François étaient tués ; le 4 décembre, un détachement de 25 tirailleurs commandés par le

sergent Bonain était enlevé. A Fort-Polignac, la garnison était décimée par le scorbut et devant les difficultés de son ravitaillement qui imposait des servitudes trop dangereuses, nous décidions de l'évacuer, d'autant plus que la garnison ne pouvant rayonner, était impuissante contre les nomades qui attaquaient les colonnes en des points et à des moments choisis par eux.

Dès ce moment se détache la figure d'un chef de bande targui du nom de Kaocen, originaire de la tribu des Ikas-kazan, des environs d'Agadez, qui s'était réfugié au Fezzan après l'occupation de l'Air par nos troupes (1907). Plusieurs rezzou heureux où il s'était montré d'un courage féroce avaient suffi pour imposer son autorité à ses coreligionnaires.

Bientôt des chefs influents de l'Ahaggar le rejoignaient : Anaba et Attici ag Amellal, Aïlan ag Doua, le mari de Dassine, la cousine de l'Aménokal, et d'autres encore de moindre importance. Kaocen renvoyait Aïlan avec un détachement de 50 fusils vers les Tăitok pour décider ces derniers à partir en dissidence. Moussa ag Amāstan, dès lors, se sentait débordé ; il se rendait compte du terrain que gagnaient tous les jours les Senoussistes, demandait l'autorisation d'aller disperser les bandes ennemies, appuyé en cela par son khalife, Sourî ag Chikat, l'un des guerriers les plus renommés de l'Ahaggar.

Son attitude pleine de loyauté lui faisait écrire la lettre suivante :

« Kaocen a quitté Rhât à la tête d'une forte méhalla armée d'un canon et de deux mitrailleuses ; arrivé à quelques jours d'In Āzaoua, il a fait demi-tour sur un ordre de Sidi Labed. 60 fusils seulement ont continué sur l'Air pour renforcer les 40 qui s'y trouvent depuis un certain temps et dont Amri a le commandement temporaire. Je suis certain que ce renfort est envoyé dans le seul but de m'attaquer. Je demande avec insistance — mes connaissances des choses sahariennes me le permettant — à l'autorité de bien vouloir faire occuper un puits que j'ai indiqué au Lieutenant Constant (à deux jours à l'est d'In Āzaoua et point de passage toujours emprunté par les rebelles), par 50 fusils. Prévenu de cette opération, je me porterai avec tout mon monde pour refouler l'ennemi vers l'est ; ainsi ceux dont je n'aurais pu avoir raison seront cueillis au passage à In Āzaoua. J'affirme de toutes mes forces que cette opération aura un grand retentissement dans le Sahara. Les autorités ne doivent pas ignorer que si la guerre

ET DE LA SOUMISSION DES TOUAREGS DE L'AHAGGAR 367

duré encore, c'est tout simplement parce que l'Air approvisionne nos ennemis en méhara et en mil ; coupés de leur base de ravitaillement, ils seront bien obligés de se rendre. Je réponds du succès complet des idées que je suggère. »

Quelques temps avant, Moussa ag Âmâstan avait reçu une lettre du sultan Ahmoud qui l'invitait à entrer en dissidence, mais au lieu de suivre ces mauvais conseils, il la communiqua lui-même à l'officier de Fort-Motylinski. Les Senoussistes avaient également voulu se servir de lui pour transmettre une lettre à Abidine, dans le but de réaliser l'unité contre nous, mais Moussa nous avait également remis cette lettre.

Le Capitaine de la Roche était en Âdrar pour combattre dans les campements la propagande des Bérabers menés par Abidine. Aussi, le sultan Ahmoud annonçait-il une harka prochaine sur l'Ahaggar, qui eut pour premier effet d'entraîner les Ait Loaien en dissidence et d'amener un état d'effervescence dans toutes les tribus de la Koudia, qui attendaient l'arrivée de Kaocen, toujours campé vers Rhât avec canons et mitrailleuses.

Enfin, coup terrible, on apprend que le 2 décembre, le Père de Foucauld a été assassiné à Tâmanrasset.

Nous ne rappellerons que brièvement les détails de ce meurtre qui est maintenant entré dans l'histoire. Kaocen avait l'intention de mener une harka sur Agadez ; pour donner une diversion, il avait envoyé un rezzi dans la Koudia qui poussa jusqu'à Tâmanrasset où le Père de Foucauld résidait seul comme Français. Ce rezzi avait pour chef un nommé Abeuh ag Khabelli, de Djanet, et se composait de 15 Ait Loaien, d'un Djaneti et d'un Irrégénaten. Avait-il eu pour mission de tuer le Père de Foucauld ? Il est impossible de l'affirmer et les gens qui l'ont assassiné connaissaient le bien qu'il avait fait à tous les Touaregs, de quel respect, il était entouré par tous dans l'Ahaggar. Le rôle d'Abeuh, il est vrai a pu être capital, et peut-être avait-il reçu des instructions en conséquence, car les Senoussistes n'ignoraient pas la grosse influence que le Père avait sur Moussa ag Âmâstan et sur les gens de la Koudia.

Ce fut un hartani de Tâmanrasset, un de ceux que le Père avait le plus secouru, qui fut l'instrument de la trahison.

Le Père ayant été mis sous la garde d'un jeune Targui du nom de Serni ag Thora, il fallut l'arrivée de deux méharistes se rendant à Fort-Motylinski pour précipiter le drame ; alors

qu'il était agenouillé et qu'il pria pendant que les Touaregs l'exhortaient à prononcer la profession de foi musulmane, des coups de feu éclatèrent à l'entrée du village. Serni ag Thora apeuré, croyant à l'arrivée d'un groupe de méharistes, perdit tout sang-froid, plaça le canon de son fusil contre la tempe du Père de Foucauld, sans que celui-ci fit le moindre mouvement de résistance, et pressa sur la détente. Le drame était consommé.

Cette mort tragique fut considérée comme une calamité par les Imrad de l'Ahaggar restés dans la montagne, et qui prévoyaient les suites fâcheuses qu'entraînerait cette lâcheté.

Le Docteur Richer, dans un remarquable ouvrage sur les Ioullimiden, avait cru pouvoir disculper les Ihaggaren du meurtre du Père de Foucauld. Des renseignements complémentaires obtenus par la suite, de même que la composition exacte du rezzi, suffisent à démontrer la culpabilité des Ihaggaren.

Le 17 décembre, le sergent Rémiot réussissait à rejoindre les assassins vers l'oued Tin Tarabine, mais après 5 heures de combat au cours duquel il leur tua 12 hommes et 20 chameaux, il fut obligé de battre en retraite devant un ennemi supérieur en nombre, bien retranché dans les rochers.

Le 1^{er} janvier 1917, quatre Harratines d'Amsel, Akhamouk ag Chaouch, Amrar, Kechkrech, Kebdou, étaient passés par les armes sur l'ordre du Capitaine de la Roche qui, après l'assassinat, avait eu connaissance du complot fomenté contre le Père. Vers le 22 septembre, ils s'étaient rendus de nuit à Tâmanrasset et ils n'avaient renoncé à leur projet qu'en voyant le Père bien gardé. On retrouva à ce sujet une note dans les papiers de l'ermite de Tâmanrasset, qui avait eu vent de la chose, n'en avait rien dit et s'était contenté de prendre quelques précautions.

À la date du 13 décembre 1916, tous les Ajjer étaient dans un état d'insurrection déclarée. Des émissaires du sultan Ahmoud avaient été vus chez les Ait Loaien, où ils avaient été bien reçus, et le Capitaine de la Roche, qui commandait à Fort-Motyliniski, s'attendait, en cas de venue du sultan Ahmoud devant le poste, à une insurrection générale. Les Français avaient songé un moment à évacuer Fort-Motyliniski pour se reporter sur une position plus défendable, mais le Capitaine de la Roche y renonça et démentit ces bruits qui auraient pu avoir une influence morale néfaste et il s'employa à fortifier les abords du fort.

ET DE LA SOUMISSION DES TOUAREGS DE L'AHAGGAR 369

Pour punir les dissidents, la razzia des centres de culture du bas Ahaggar, et en particulier d'Abalessa, fut décidée. Cette mission fut confiée au Lieutenant Lehuraux qui s'empara de 4.600 litres de blé, et de 3.700 litres d'orge. C'était par là qu'il aurait fallu commencer.

Le 28 décembre, le courrier d'Agadez arrivait apportant la nouvelle de l'investissement prochain du poste.

Le 13 février de l'année suivante, le poste d'Ain el Hadjadj était attaqué de nuit. Les assaillants qui avaient réussi à s'approcher du poste, débordaient nos lignes de résistance et au début de l'action le Docteur Vermale était tué d'une balle au cou, alors qu'il se défendait à coups de revolver. Pour nous, la surprise avait été complète et l'ennemi très mordant bondissait par-dessus les murs, commençait à envahir le fortin et n'était arrêté qu'à coups de grenades par la section du sous-lieutenant Gélass. Le poste de T.S.F., situé à quelque distance du poste principal, était également attaqué, mais grâce à l'énergie du caporal qui le commandait, la petite garnison résistait courageusement dans son blockhaus. C'est alors que le Capitaine Levasseur donnait l'ordre au Sous-Lieutenant Gélass de contre-attaquer et d'opérer un mouvement tournant vers le sud-ouest ; l'ennemi, décontenancé par les grenades, était obligé de battre en retraite après deux heures de combat, laissant 20 tués sur le terrain. L'affaire nous coûtait la vie d'un officier (D^r Vermale), de deux sous-officiers et de plusieurs Sahariens.

Le 20 mars, les Agouh-n-Tèhlé, aidés par leurs femmes, enlevaient les 29 chameaux du poste. Le Sergent Vella les poursuivait, leur reprenait les chameaux razzés et s'emparait à son tour de 500 chèvres.

De faux bruits circulaient partout, de fausses nouvelles savamment répandues disaient qu'Agadez était pris, que Moussa avait rejoint Kaocen devant cette ville, qu'il marchait avec lui et qu'il était en route pour l'Ahaggar dans l'intention d'assiéger Fort-Motyliniski. Des émissaires nous rapportaient que les Däg-Râli, apprenant ces bruits avaient décidé d'agir sans tarder, d'attaquer nos détachements au pâturage et d'investir le poste en attendant Moussa. La nouvelle de l'investissement de Fort-Motyliniski parvint même au commandement supérieur.

Il est certain que la situation devenait critique pour les Touaregs de l'Ahaggar. L'état d'insurrection générale avait

arrêté toute transaction commerciale. De son côté, Kaocen avait retenu en Air les chameaux appartenant à Moussa, et d'autre part, les autorités soudanaises de Tahoua avaient réquisitionné 400 chameaux portant du mil destiné au ravitaillement des tribus de l'Ahaggar. La razzia d'Abalessa les avait privés de 60 charges de céréales, les marchés du Tidikelt leur étaient fermés, si bien que pour les Ihaggaren, piller n'était plus le fait d'un état de guerre, mais celui du besoin de se nourrir.

Les Däg Râli, les Agouh-n-Téhlé, les Tegéhé-n-Ëfis, les Relaidin, s'étaient rassemblés vers l'Asekrem. On disait qu'un rassemblement général se faisait vers Tazerouk et Idelès. Aussi pour faire cesser toute incertitude sur l'attitude réelle des Touaregs de la Koudia, une colonne, dirigée par le Capitaine Masson, quittait Fort-Motylnski le 20 mars, accompagnée par le Capitaine Depommier. Mais devant les nouvelles contradictoires que cet officier recevait sur les agissements de Moussa, il décidait de se replier immédiatement sur Fort-Motylnski pour le protéger en cas de besoin et de ramener les troupeaux sous la surveillance du poste.

Le 5 mai, au petit jour, la colonne du Capitaine Masson reprenait sa marche dans l'oued Ilâman, lorsqu'à un endroit très encaissé et dominé par des crêtes garnies de rochers, la patrouille d'éclaireurs qui la précédait était accueillie par une vive fusillade tirée presque à bout portant, alors qu'un Targui, brandissant une lance, plantait en terre un fanion qu'il tenait dans l'autre main, tout en poussant des cris de guerre. La colonne était entourée de tous côtés et les assaillants s'excitaient de la voix en tirant dessus. Surpris et dominés de partout, nos hommes étaient ralliés sur la rive droite de l'oued, mais le Capitaine Masson, blessé par une balle au côté droit, devait passer le commandement au Sous-Lieutenant Constant. Un combat terrible s'engageait qui durait jusqu'au soir, faisant de nombreuses victimes des deux côtés. Pendant la nuit, chacun resta sur ses positions. Tous les chameaux du convoi avaient été tués et nous avons perdu 21 hommes, dont 11 tués et 10 disparus. Étant donné la nature du terrain où nous avions le désavantage, il était impossible de déloger les Touaregs de leur position et le lendemain la colonne se repliait à pied sur Tâmanrasset, en emmenant ses blessés.

C'étaient les Däg Râli, qui jusqu'à ce moment nous étaient demeurés fidèles, qui avaient été les principaux acteurs de ce

ET DE LA SOUMISSION DES TOUAREGS DE L'AHAGGAR 371

guet-apens, appuyés par des dissidents Ajjer, commandés par Abeuh ; tous étaient abondamment pourvus de fusils et de cartouches, en majeure partie du modèle italien ¹.

Quelle était alors la situation de Moussa ag Âmâstan ? Il se trouvait vers Tin Zaouaten lorsqu'il avait reçu la nouvelle de l'évacuation de Fort-Polignac, suivie de celle du siège d'Agadez et de l'enlèvement du convoi Français. La réquisition de 400 chameaux par les autorités de Tahoua lui avait causé du souci et les Imrad qui n'espéraient pas les récupérer, faisaient pression sur lui pour qu'il se rendit à Agadez, ce à quoi il se décida lorsqu'il apprit que Kaocen lui avait enlevé 600 bêtes et qu'une harka se dirigeait vers lui.

Kaocen savait pourtant ne pas pouvoir compter beaucoup sur lui, car Ânaba, qui s'était rencontré avec lui et s'était déclaré son partisan, lui avait dit que Moussa ag Âmâstan était l'homme des Français.

Le chef des Ihäggaren, arrivé à Agadez, Kaocen le tint en suspicion, le mit à l'écart et le fit surveiller par ses gens, au point de le considérer comme un véritable prisonnier.

Le Capitaine Depommier, qui avait donné rendez-vous à Moussa à Tin Zaouaten, ne l'y avait pas trouvé et les nouvelles alarmantes qu'il recevait de toutes parts lui laissaient supposer que Moussa avait rejoint les dissidents. Pourtant il ne voulait pas désespérer de lui ; « a-t-il cru, lui aussi, que les Français étaient à bout et l'abandonnaient ? écrivit-il dans un rapport. On peut l'admettre sans qu'il soit équitable de lui en faire grief ». Il lui envoya un message lui donnant l'ordre de venir le rejoindre, faute de quoi, il serait traité de rebelle.

Kaocen finit par rendre les chameaux à Moussa et ayant eu à s'absenter, il lui remit le commandement de la méhalla pour finir de le compromettre à nos yeux.

Pendant ce temps, le Capitaine Depommier se dirigeait vers l'Aïr lorsque le 13 mars, Litni, khalife de Moussa, se présentait à lui, protestait du loyalisme de son chef et le suppliait d'aller tirer Moussa de la mauvaise situation où il se trouvait et d'où il ne pourrait sortir seul.

En apprenant la venue du détachement, Moussa, qui était campé à l'oued Tanesfert avec cinq ou six cents de ses gens, désormais sûr de notre protection, lançait un rezzi sur les der-

1. Les Dag Râli se glorifient aujourd'hui de cette affaire disant qu'ils ont pris là leur revanche de leur défaite de Tit.

rières de Kaocen, puis il vint rejoindre le Capitaine Depommier.

De retour sur l'Ahaggar, il apprit en cours de route, l'affaire de l'oued Ilâman et en fut vivement affecté. Il s'efforça aussitôt de rassembler les dissidents et Ouksem ag Ourar; l'amrar des Dâg Râli, qui avait accompagné Moussa en Air, vint au poste pour demander l'aman de sa tribu. Mais les Âjjer s'efforçaient de les maintenir en dissidence, lançaient des rezzou sur nous dans la région de Fort-Flatters (3 et 10 mai) et quelques jours plus tard ils réussissaient à enlever un convoi de 100 chameaux. Abeuh ag Khabelli talonnait toujours les campements de la Koudia et les Imrad, qui pensaient être trahis par Moussa, ne venaient toujours pas au poste comme ils l'avaient promis. Le mouvement de soumission que l'on escomptait ne se produisait pas et Moussa ag Âmâstan semblait être atteint dans son autorité; chacun pillait pour son compte, poussé par la nécessité de se nourrir.

Le Général Laperrine, mobilisé au début de la guerre sur le front de France, avait été rappelé au Sahara comme Commandant supérieur; son retour ramena immédiatement la confiance dans les troupes de même que chez les Touaregs fidèles, et le Gouverneur Bonnamy pouvait aller sans encombre d'In Salah à Tombouctou pour régler les affaires entre les autorités algériennes et soudanaises et établir une cohésion dans l'action des deux gouvernements.

Kaocen subissait alors de graves revers en Air. Obligé d'abord de lever le siège d'Agadez, qui avait duré près de trois mois, il était rejoint près des Monts Baghezan par nos tirailleurs sénégalais et le Lieutenant Bourges lui reprenait un des trois canons avec lesquels il avait bombardé le poste, heureusement sans grand succès.

Dans l'Ahaggar, situation inchangée malgré la nouvelle de ces événements. Le 15 juin, une patrouille commandée par le Maréchal des Logis Pietri était attaquée à In Eker. Cette patrouille avait pour mission de joindre le courrier venant d'In Salah et de le détourner sur Tin Felki où se trouvait le Lieutenant Lehuraux. Elle retrouvait le chameau du courrier dans des conditions très bizarres sans pouvoir trouver trace du postier dont le fusil et les cartouches étaient encore accrochées à la selle; le sac postal avait disparu. Ne comprenant rien à cette affaire, le groupe s'était arrêté pour camper, lorsque les sentinelles placées en avant du campement prévinrent qu'un important groupe de méharistes de deux à trois

ET DE LA SOUMISSION DES TOUAREGS DE L'AIAGGAR 373

cents combattants avait l'air de suivre les traces de la patrouille. S'étant retiré sur le sommet d'une petite montagne avec ses gens, le Maréchal des Logis Pietri organisait rapidement la défense pendant que les assaillants l'entouraient et engageaient le combat, envoyant une grêle de balles qui blessaient plusieurs Sahariens et Pietri lui-même l'atteignant au bras et au poignet. Dès le début, la bataille prenait une tournure violente et des deux côtés, suivant l'habitude saharienne, les deux camps s'invectivaient, ponctuait chaque coup de fusil d'une injure à l'adresse de l'adversaire « Ouenni¹, viens, approche, sors des rochers, crient les Touaregs, et vous autres, vous mangerez chez nous ce soir, vous êtes nos invités ; pour le sultan Ahmoud, pour le drapeau du sultan Ahmoud ! »

Se voyant serré et près d'être débordé, le Maréchal des Logis Pietri décidait de charger à l'arme blanche et, après avoir rassemblé ses hommes, il s'élançait le premier au ride : « En avant ! à la baïonnette ! en avant et mourons si le faut ! » Sous la pluie de balles qui les accueillait, beaucoup de militaires tombaient et après avoir dévalé la montagne, la petite troupe cherchait un refuge vers le massif d'In Eke. Un groupe ennemi qui les croise demande qui ils sont. « Nous sommes des gens fatigués et qui ont soif, répond le méhariste Cheikh ben Hamida, qui soutenait le Maréchal des Logis exténué et assoiffé... » et la patrouille passa sans insister.

A ce moment, le Maréchal des Logis s'aperçut de l'absence de deux militaires tués pendant la charge, dont il ignorait la mort ; il ne voulut pas les abandonner malgré le conseil de ses gens et les appela dans la nuit. Accroché aussitôt par un détachement ennemi qui les cherchait, le Maréchal des Logis, se sentant épuisé et voyant la résistance impossible, donna l'ordre à ses gens de fuir chacun de son côté et resta sur place avec trois militaires grièvement blessés. L'un d'eux put s'échapper pendant la nuit ; un autre, le méhariste Cheikh ben Hamida, opposa aux assaillants une défense héroïque, jusqu'à l'épuisement complet de ses munitions et fut tué à bout portant dans l'abri rudimentaire qu'il avait eu la présence d'esprit d'aménager. Le Maréchal des Logis Pietri fait prisonnier, fut mis en demeure de confesser l'islamisme ; sur son refus, il fut lâchement assassiné. La méhalla possédait deux étendards

1. Ouenni était un maréchal des logis de la compagnie saharienne renommée pour sa grande bravoure et qui était d'origine ouarégue. Il devint plus tard Caïd d'Aoulet.

rouge et jaune, et l'on sut par la suite que plusieurs Dăg Răli en faisaient partie, dont leur amrar, Ouksem ag Ourar, qui, malgré ses efforts, ne put empêcher le meurtre du sous-officier français.

Le 20 juin, Moussa ag Āmāstan voyant son impuissance à ramener ses gens par la parole, nous signalait les tribus dissidentes, les Dăg Răli, les Āgouh-n-Tēhlé, les Ait Loaien, les Relaidin, les Kel Tăzōulet, les Issekkemāren, et demandait aux autorités d'In Salah de lui fournir les moyens de les combattre. Mais nos effectifs réduits ne nous permettaient pas d'envisager des opérations de grande envergure dans une région si propice à la guérilla. D'autant plus que les Bérabers qui connaissaient nos difficultés, croyant le terrain libre en Ādrar, en profitaient pour razzier les Touaregs Ifōras qui jusqu'alors nous étaient restés fidèles ; avec une poignée de méharistes, le Lieutenant Lemaire les repoussa bravement et put protéger la région de Kidal dont la garnison avait, elle aussi, été réduite.

Une escarmouche se produisit encore le 2 juillet à Tagemout où le convoi de l'Adjudant Croq était accroché par la bande de Felka, dissident des Ājjer, qui fut vertement repoussé par les gardiens du convoi.

A ce moment, un revirement se produisit dans les tribus harcelées par la faim. Abeuh quittait l'Āhaggar pour se rendre aux Ājjer, sans que l'on puisse savoir les raisons de son déplacement, puis on apprenait qu'Ānaba et Sourī ag Chikkat, deux des principaux chefs rebelles des Kel Rela, demandaient l'aman, tandis qu'Aslan ag Doua tenait toujours la campagne et razziait au petit bonheur dans les environs de l'Immdir et de l'Iffetessen.

Les Compagnies sahariennes se réorganisaient progressivement, étaient dotées d'un armement moderne, mitrailleuses, grenades V. B. et l'on annonçait la venue de plusieurs avions.

On apprenait pourtant qu'un nombre important de dissidents était rassemblé dans la région de Tehi-n-Akli. Aussitôt le lieutenant Lehuraux se portait à leur rencontre, mais devant sa fougue, ils préféraient fuir plutôt que d'accepter le combat. Le raid du lieutenant Lehuraux, quoique sans effets militaires immédiats, eut une grande portée morale, car il prouvait que nous changions de tactique, et que, de la défensive où nous avions été obligés de nous confiner jusqu'alors, nous passions à l'offensive.

ET DE LA SOUMISSION DES TOUAREGS DE L'AHAGGAR 375

Dès lors, tout changea : les Touaregs comprenaient que nous étions désormais capables de répondre à leurs attaques. C'est à ce moment que l'on apprit les motifs du départ d'Abeuh qui, abandonné par les Imrad et ne voyant pas venir la harka annoncée, commençait à être las de n'être pas aidé efficacement par les Senoussistes et avait pris la décision de rentrer dans ses campements.

Au mois d'août, le mouvement de soumission se déclenchait. Ouksem ag Ourar amenait ses gens à Fort-Motyliniski suivi des représentants des Agouh-n-Téhlé et des Issekkemâren. Les Alt Loaien, beaucoup plus coupables que les autres, avaient peur de notre répression et préféraient se tenir encore sur la réserve. Enfin, en septembre, Moussa ag Âmâstan pouvait se rendre à In Salah avec un grand nombre de chefs et de nobles pour discuter les conditions d'aman pour ses tribus dont le mouvement de soumission était maintenant général. L'aman fut accordé par le Gouverneur de l'Algérie, sauf pour les assassins du Père de Foucauld dont le Général Laperrine avait établi une « liste noire ».

Les conditions d'aman n'étaient d'ailleurs pas trop dures et les Touaregs eux-mêmes s'étonnèrent de notre générosité. Les différentes clauses prévoyaient la restitution des armes et des animaux enlevés et le retour des tribus sur leurs terrains de parcours habituels. Les prises que de notre côté nous avions faites pendant les opérations nous restaient acquises et les Touaregs étaient tenus, pour la forme, de transporter gratuitement 200 charges de chameaux de Fort-Motyliniski à In Salah.

Pour nous montrer leur retour dans la bonne voie, un groupe de partisans Ihâggaren sous les ordres de Bou Khelil attaquait des dissidents Âjjer sur la route de Djanet et ramenait les prises à Fort-Motyliniski. La révolte de l'Ahaggar était donc terminée et seuls les gens qui avaient de trop gros crimes sur la conscience restèrent à l'écart de nos postes. Les Tâitok, réfugiés en Algérie, ne rentrèrent qu'en juin 1918 et acceptèrent à leur tour les conditions d'aman. Leur chef Amri fut destitué et le tobal des Tâitok fut rattaché à celui de Moussa ag Âmâstan.

En novembre 1918, la méhalla de Moussa ag Âmâstan, appuyée par un goum régulier, réoccupait Djanet. Boubékeur, le Caïd de Rhât, venait s'entretenir avec Moussa et de son côté le Sultan Ahmoud tâtait le terrain, pendant que Kaocen et Tegama, le sultan d'Agadex, se réfugiaient au Tibesti.

Ainsi se terminait une période troublée qui avait duré près de deux ans et nous avait créé de sérieux ennuis. Le Senoussisme était vaincu, mais il faut avouer que ce mouvement religieux avait été bien près d'atteindre son but.

Que s'était-il passé depuis le début de la guerre, quels étaient les facteurs qui avaient fait évoluer la situation ? Les Turcs qui ne désespéraient pas de reprendre la Tripolitaine aux Italiens avaient profité de la situation créée par la guerre et par l'agitation religieuse qui suivit. Ils encouragèrent donc les Senoussistes dans la révolte et, avec cette idée, ils avaient à plusieurs reprises débarqué sur la côte tripolitaine, au moyen de sous-marins, des officiers, des armes et des munitions. Ces débarquements auraient, paraît-il, été très fréquents en mars et avril 1917 et se seraient faits à Mesrata¹. Le propre frère d'Enver-Pacha, Nouri-Pacha, avait été nommé Gouverneur de la Tripolitaine.

Au début, les Turcs trouvèrent des alliés dans les Senoussistes et Ahmed Chérif, Cheikh des Senoussistes, après avoir gagné Pola en sous-marin, s'était rendu à Vienne, puis à Constantinople, dans le but de renforcer les liens religieux et politiques, unissant l'Islam à la Turquie et au Khalifat. En septembre 1918, ils avaient essayé d'attirer Moussa ag Âmâstan à eux et lui avaient fait des propositions fermes pour l'amener à se révolter.

La défaite d'Agadez et la soumission des Kel-Âhaggar qui suivit, ruinait les projets turcs en même temps que la tentative des Senoussistes de créer un empire religieux. Deux clans s'étaient formés : celui des Senoussistes auquel s'était rallié le sultan Ahmoud et dont les relations avec les Turcs n'étaient pas toutes de sympathie et celui des Turcs auquel s'était joint Boubékeur ag Alegoui, le caïd de Rhât. Aussi, après les revers successifs, les inimitiés anciennes reprirent le dessus et la force qui résultait de leur union se dissolvait d'elle-même. Le

1. Jaafar Pacha, officier de l'armée turque, originaire de Bagdad, avait été choisi par Enver Pacha pour organiser les troupes du cheikh el Senoussi. Il gagna la Tripolitaine en sous-marin, réussit à faire de ces hommes sauvages des combattants présentables. Fait prisonnier par les Britanniques lors d'un engagement avec eux, il fut interné dans la citadelle du Caire en compagnie d'autres officiers capturés avec lui. S'étant rallié au parti nationaliste du roi Hussein et de l'Émir Faïçal, les Britanniques le mirent à la disposition de l'émir qui lui confia la direction de son armée. (Colonel T. E. LAWRENCE, de l'Intelligence Service, dans « La Révolte dans le désert », 1914-1918. *Histoire de l'Indépendance de l'Arabie et la formation du Royaume du Hedjaz*.)

ET DE LA SOUMISSION DES TOUAREGS DE L'AHAGGAR 377

caïd Brahim ag Abakada, qui était alors le chef le plus représentatif du Tassili, se décidait à son tour à demander l'aman et apportait la soumission des Touaregs Ajjer (août 1919).

Le 15 juillet 1920, Moussa ag Amâstan était nommé suzerain de Djanet au détriment du sultan Ahmoud et nous l'aïdions à prendre possession de son fief. C'est alors qu'eut lieu le dernier combat de cette période troublée. L'adjudant-chef Vella, qui rentrait de surveillance, était attaqué au col d'Asakao ; après un combat des plus violents qui jetait 15 hommes sur le terrain, notre groupe méhariste rentrait à Djanet, ramenant 1.000 chèvres, 65 chameilles, 70 ânes et 15 fusils.

Dès lors, la France allait pouvoir continuer en tout quiétude son œuvre saharienne à laquelle les noms de Laperrine, de De Foucauld, de Charlet, de Cottenest, de Gardel, de Duclos, de Niéger, de Sigonney, de Meynier et de tant d'autres resteront attachés.

Depuis, les Touaregs de l'Ahaggar ne nous ont donné que des témoignages de loyalisme et de fidélité.

BIBLIOGRAPHIE ABRÉGÉE DU SAHARA CENTRAL ET OUVRAGES CONSULTÉS

GÉNÉRALITÉS

- AUCAPITAINE, Notions ethnographiques sur les Berber-Touareg, *B. S. Géog. Genève*, t. IV, p. 1, Genève, 1864.
- AUDISIO (Gabriel), *Le Hoggar, Larousse Mensuel*, nov. 1932.
- AYMARD, *Les Touareg*, Hachette, 1910.
- BARTH (H.), *Voyages et découvertes dans l'Afrique Septentrionale pendant les années 1849 à 1855*, 4 volumes, Paris, A. Bohne, 1860.
- BARY (Erwin DE), *Journal de voyage (1876-1877)*, traduit et annoté par Schirmer, Paris, 1898.
- BENHAÏERA (M.), *Six mois chez les Touareg du Ahaggar*, Alger, Jourdan, 1908.
- BERLIOUX, Les Atlantes, Histoire de l'Atlantis et de l'Atlas primitif, *Annuaire de la Faculté des Lettres de Lyon*, 1883.
- BERTHELOT (A.), *L'Afrique saharienne et soudanaise. Ce qu'en ont connu les Anciens*, Paris, 1927, 431 p., 4 cartes.
- BISSUEL (H.), *Les Touaregs de l'Ouest*, Alger, 1888.
- BOISSELOT (R.), Une subdivision nomade au Niger, le cercle de Tanout, *Renseignements coloniaux*, Paris, avril 1934, pp. 81-85.
- BOULANGER (Jacques), *Le voyage de René Caillié à Tombouctou et à travers l'Afrique*, 1824-1828, in 16, Paris, Plon, 1932.
- BOURCART (Jacques), *Un voyage au Sahara, Publication du Comité de l'Afrique Française*, 1924.
- BOURCART (Jacques), Les Touaregs du Hoggar, *Ann. Ac. Sc. Coloniales*, t. IV, 1929, pp. 241-242.
- BOVILL (E. W.), Caravans of the old Sahara, Londres, *Int. Inst. of the Languages and cultures*, 1933.
- CAILLIE (R.), *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Jenne dans l'Afrique Centrale*, précédé d'observations faites chez les Maures Braknas, les Naleus et d'autres peuples, pendant les années 1824, 1825, 1826, 1827 et 1828, Paris, Impr. Royale, 1830, 3 vol., 1 carte.
- CARON (E.), *De Saint-Louis au port de Tombouktou*, Paris, Challamel, 1891.
- CAUVET (C'), Notice sur les fractions Touareg du Sud d'In Salah, *Bull. Com. de l'Afr., Fr.*, 1903, p. 35.
- CAUVET (C'), Les noms des tribus Touareg, *Bull. Soc. de Géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord*, 1924.
- CAUVET (C'), Les origines caucasiennes des Touareg, *Bull. Soc. de Géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord*, 1925.
- CAUVET (C'), La formation celtique de la nation Targuie, *Bull. Soc. de Géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord*, 1926.

BIBLIOGRAPHIE

379

- CAUVET (C^e), Les origines orientales des Berbères, *Bull. Soc. de Géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord*, 1927.
- CAUVET (C^e), Les Touareg Moras, *Bull. Soc. de Géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord*, 1933.
- CHEBBONNEAU, *Relation du voyage de M. le capitaine de Bonnemain à R'Dames*, Paris, Bertrand, 1857.
- CHUDEAU (R.), Quelques renseignements ethnographiques sur le Sahara et le Soudan, *Bull. Soc. d'Anthr.*, t. VIII, 1907, pp. 138-146.
- CHUDEAU (R.), Note sur l'ethnographie du Sahara, *La Géographie*, t. XIII, 1, 1906, pp. 52-54 ; t. XIII, 4, pp. 304-308 (84-90) ; t. XIV, 1, 1907, pp. 45-46.
- CHUDEAU (R.), Étude sur le Sahara et le Soudan, *Ann. de Géogr.*, 1908, p. 34.
- CHUDEAU (R.), *Sahara Soudanais*, Paris, Colin, 1909.
- CHUDEAU et CORTIER, *Mission du Transafricain*, Paris, 1926.
- CLAPERTON, *Second voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, pendant les années 1825-1826 et 1827, suivi du voyage de Richard Lander, de Kano à la côte mauritanienne, Paris, 1829.
- COCHE (R.), Alpinisme saharien, *La Montagne*, n° 274, 1935, pp. 375-402.
- CORTIER (C^{te}), *Mission* 1908, 1909, 1910, avec notice géographique, Paris, Larose, 1914.
- COZALS (DE), Le commerce du sel du Sahara au Soudan, *Revue de Géographie*, p. 241, Paris, 1865.
- DAUMAS (Général) et AUSONE DE CHANCEL, *Le Grand Désert*, Itinéraire d'une caravane du Sahara au pays des nègres, Paris, Lévy, 1861.
- DELAFOSSÉ (Maurice), *Haut Sénégal-Niger*, 3 vol., Paris, Larose, 1912.
- DEMOULIN (F.), L'âme du Hoggar, Note d'un Officier de la Compagnie Saharienne, *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1933, pp. 864-878.
- DENNAM, *Voyages et découvertes dans le Nord et dans les parties centrales de l'Afrique*, Paris, Arthus Bertrand, 1826.
- DESPLAGNES (L.), *Le Plateau central nigérien*, Paris, Larose, 1907.
- DIEHL (Charles), *L'Afrique Byzantine*, Histoire de la domination byzantine en Afrique, Paris, Leroux, 1896.
- DINAUX, Esquisse géographique, politique et militaire des territoires du Sud de l'Algérie, *Bull. Com. Afr. Fr.*, Rens. Col., n° 5, mai 1921, pp. 105-128.
- DUBOIS (F.), *Tombouctou la mystérieuse*, Paris, Flammarion, 1897.
- DUCLOS (C^e), Les populations, origines, in : *Les Territoires du Sud de l'Algérie*, 1^{re} partie, pp. 266-296, Alger, 1930.
- DUPUIS-YACOUBA, *Industrie et principales professions des habitants de Tombouctou*, Paris, Larose, 1921.
- DURAND, Les Touareg, *B. S. G.*, Alger, p. 686, 1904.
- DUYEYRIER (H.), Notice sur les Beni Mnasser, les Zouaoua, les Mzabites et les Touareg Azgjer, *Z. der deutschen morgenlandischen Ges.*, t. XII, 1857.
- DUYEYRIER (H.), *Note sur les Touareg et leur pays*, Paris, Martinet, 1863.
- DUYEYRIER (H.), *Note sur les Touareg et leur pays*, *B. S. G.*, Paris, p. 102, 1863.
- DUYEYRIER (H.), *Les Touareg du Nord*, avec portraits de l'Auteur, 1 carte, Paris, Challamel, 1864.

- DUVETRIER (H.), *Journal de route*, publié et annoté par Ch. MANNOIR et H. SCHIRMER, Paris, 1905.
- EDRISSI, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, traduction DEYET DE GORGE.
- ESCAVAC DE LAUTURE, *Le Désert et le Soudan*, Paris, 1853.
- FOLEY (H.), *Mœurs et médecine des Touaregs de l'Ahaggar*, Paris, Leroux, 1930.
- FOUREAU (F.), *D'Alger au Congo par le Tchad*, Paris, Masson, 1902.
- FOUREAU (F.), *Documents scientifiques de la Mission Fourneau-Lamy*, Paris, Masson, 1905.
- GAUTIER (E. F.), *Les Oasis sahariennes*, Alger, Fontana, 1905.
- GAUTIER (E. F.), Voyage de Gautier et Chudeau à travers le Sahara, *Ann. de Géog.*, t. XII, 1905, pp. 459-461.
- GAUTIER (E. F.), *Le Sahara algérien*, Paris, 1908.
- GAUTIER (E. F.), *La Conquête du Sahara*, Paris, Armand Colin, 1910.
- GAUTIER (E. F.), *Les siècles obscurs du Maghreb, Le passé de l'Afrique du Nord*, Paris, Payot, 1927.
- GAUTIER (E. F.), *Le Sahara*, Paris, Payot, 1928.
- GAUTIER (E. F.), Les Ancêtres des Touaregs, *Monde Colonial illustré*, juillet 1934.
- GAUTIER (E. F.), Du Nouveau au Sahara, *Revue de Paris*, 15 nov. 1935.
- GAUTIER (E. F.), The Ancestors of the Tuaregs, *The Geographical Review New-York* t. XXV 1935 pp. 12-20.
- GIRONCOURT (G. DE), L'Art chez les Touareg, *Revue d'Ethnographie et de Sociologie*, n° 1-2, janvier, février 1914.
- GIRONCOURT (G. DE), Mission de Gironcourt en Afrique Occidentale, Documents scientifiques, Paris, Société de Géographie, 1920.
- GSELL (St.), *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, 8 vol., Paris, Hachette, publié de 1908 à 1929.
- GSELL (St.), Textes relatifs à l'histoire de l'Afrique du Nord, fasc. I, *Hérodote*, Paris, Leroux, 1916.
- GSELL (St.), La Tripolitaine et le Sahara au III^e siècle de notre ère, *Extrait de Mém. de l'Ac. des Inscriptions et Bell. Lettres*, t. XLIII, 1926.
- G. V., Le Touat, le Gourara, le Tidikelt, *B. S. G.*, Alger, p. 20, 1900.
- HAARDT (G. M.) et AUDOUIN-DUBREUIL (L.), *La Croisière noire*, Paris, Plon, 1927.
- HAMY (E.), Explorations sahariennes de F. Fourneau (1877-1899), *C. R. Ac.*, t. I, 1905, pp. 58-71.
- HORNEMANN, *Voyage dans l'Afrique Septentrionale*, Paris, Dentu, An XI, 1803.
- HOUDAS (O.), *Tarikh es Soudan*, par Abderrahman ben Abdallah ben IMRAN BEN AMIR ES-SA'DI. Traduit de l'arabe par HOUDAS, Paris, Leroux, 1900.
- HOUST, *Sur le Niger et au pays des Touaregs*, Paris, Plon, 1898.
- HUMANN, Notes sur les pratiques médicales des Kel Hoggar, *Arch. Inst. Pasteur d'Algérie*, t. XI, n° 3, sept. 1933, pp. 465-512.
- IBN BATOUTA, *Voyages*, publiés par C. DEPRÉMENTY et le Dr B. R. SANGUINETTI, Paris, 1853-1858.
- IBN HAUKAL, Description de l'Afrique, traduit de l'arabe par Dr SLANE, *Journal asiatique*, 3^e série, t. XIII, 1842.

BIBLIOGRAPHIE

381

- IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes*, Duprat, 1854.
- JANNEQUIN (Claude), *Voyage de Lybie au Royaume de Sénégal, le long du Niger*, Paris, Rouillard, 1643.
- JOUBERT (L^h), Les coutumes et le droit chez les Kel Tadele, *Bull. de l'Inst. fr. Af. Noire*, pp. 245-281.
- KEY (Charles E.), *Les Explorations du XX^e siècle* (traduit de l'anglais), Paris, Payot, 1937.
- KILIAN (Conrad), Au Hoggar, Mission de 1922, *Société d'Éditions géogr. Marit. et Coloniales*, Paris, 1925.
- LENI (Dr Oskar), *Tombouctou, Voyage au Maroc, au Sahara et au Soudan*, traduit de l'allemand par Pierre LEHAUTCOURT, 2 vol., Paris, Hachette, 1886.
- LÉON L'AFRICAIN, *Description de l'Afrique, Tierce partie du Monde*, Paris, 1896-98, Leroux.
- LHOTE (Henri), Essai monographique sur Tamanrasset, *Annales de l'Acad. des Sciences Coloniales*, t. VI, 1933.
- LHOTE (Henri), Aux prises avec le Sahara, Paris, *Œuvres Françaises*, 1936.
- LHOTE (Henri), Une Reconnaissance au cœur du Sahara, *La Géographie*, 1936.
- LHOTE (Henri), A travers les sables au delà du Hoggar, *Sciences et Voyages*, n° 19, janvier 1937, pp. 9-18.
- LHOTE (Henri), Au milieu des campements touaregs, *Sciences et Voyages*, n° 71, 1941, pp. 175-178.
- LOYER (abbé), Les Touareg, *B. S. G.*, Paris et *Rev. Alg. et Col.*, 1863.
- LYON (C^{te} G. F.), *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique Septentrionale en 1818, 1819 et 1820*, Paris, Gide, 1822.
- MAC CARTHY (O.), Les Touaregs, *Revue Or. et Col.*, février 1856.
- MAGALI-BOISNARD, *L'Alérie au désert, la vie saharienne pendant la guerre*, Paris, Perrin, 1916.
- MANGEOT et MARTY (P.), Les Touareg de la boucle du Niger, *Bull. du Comité d'études hist. et scient. de l'A. O. F.*, 1918, n° 1, pp. 87 à 136 ; n° 2, pp. 257 à 288 ; n° 3-4, pp. 432 à 475.
- MASPERO (G.), *Histoire ancienne des Peuples de l'Orient*, Paris, Hachette.
- MERCADIER (G.), Note sur le bouclier touareg, *La Terre et la Vie*, n° 7, janvier 1935, pp. 36-37, 1 fig.
- METOIS (C^{te}), Le Tidikelt et ses banlieues, *Bull. Soc. Géogr.*, Alger., 1904, p. 643.
- MONOD (Th.), *Méharées*, Paris, 1937.
- MORET (A.) et DAVY (G.), *Des Clans aux Empires*, Paris, Albin Michel, 1923.
- MORET (A.), *Le Nil et la civilisation égyptienne*, Paris, Albin Michel, 1926.
- MORET (A.), *Histoire de l'Orient*, T. I et II, Paris, Presses universitaires de France, 1936.
- MUNGO PARK, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, fait en 1795, 1796 et 1797*, par Munge PARK, avec des éclaircissements sur la géographie de l'intérieur de l'Afrique, par le Major RENNELL, traduit de l'anglais sur la seconde édition par J. Castéra, an VIII.
- N., O. Olufsen Sahara expedition 1922-1923, *Géog. Tidsskr.*, p. 215.

- NICOLAS (F.), Notes sur la société et l'état chez les Twareg du Dinnik (Iullemeden de l'Est), *Bull. Inst. Franç. Afr. N.*, t. I, n° 2-3, août-juillet 1939, pp. 579-586.
- NICOLAS (N.), *Les Industries de protection chez les Touaregs de l'Asanagh* (Iullemeden de l'Est, Kel Gress, Cercle de Tawa, Colonie du Niger), Hespéris, 1938, 1^{er} trim., pp. 43-84.
- NIEGER, Mission du Transafricain, Paris, *Soc. Ed. Géog. Mar. et Col.*, 1924.
- OLUFSEN (O.), *Hos Orkenens Sonner. Olufsen Sahara-Ekspedition 1922-1923*, Copenhague, 211 p., 1 carte, 137 photos.
- OLUFSEN (O.), Mission O. Olufsen au Sahara, 1922-1923, *La Géographie*, t. XLI, janvier 1924, pp. 67-87.
- ORELY (D'), Les Touaregs, *Rev. Or. et Col.*, novembre 1862.
- ORIC BATES, *The Eastern Libyans*, Londres, 1914.
- PALMER (H. R.), The Tuareg of the Sahara, *Journal of the African Society*, Londres t. XXXI, 1932, pp. 293-308.
- PERRET (R.) et LOMBARD (A.), Itinéraire d'In Salah au Tahat à travers l'Ahaggar, *Ann. de Géog.*, n° 232, 15 juillet 1932.
- PERRET (Robert), A travers le pays Ajjer. Itinéraire de Fort-Flatters à Djanet, *Extrait des Ann. de Géog.*, t. XLIV, 1935, n° 252, du 15 nov. 1935.
- PERRET (Robert), Voyage au pays Ajjer (Sahara central), *La Montagne*, 1936.
- PESCHEUX (R.), Les Touaregs à Constantine, *Rev. Or. et Col.*, p. 536, 1859.
- PRAX, Les Touarik, *Rev. Alg.*, t. II, pp. 41-58, Alger, 1852.
- PROROK (BYRON DE), Au royaume des Garamantes, dans les sables du désert de Lybie, civilisations et villes retrouvées, *Le Monde Colonial illustré*, Paris, 10^e an., 110, octobre 1932, pp. 182-183.
- REIBELL (Gl.), *Carnet de route de la Mission Saharienne Fourreau-Lamy*, Paris, Plon, 1931.
- REQUIN (L'), Trente jours au Mouydir, *Bull. Com. Afr. Franç. Suppl.*, p. 170, 1902.
- RICHARDSON (J.), *Routes du Sahara. Itinéraires dans l'intérieur du Grand Désert d'Afrique*, Paris, 1850.
- RICHER (D^r A.), *Les Oulliminden*, Paris, Larose, 1924.
- RODD (F. R.), *People of the Veil*, London, 1926.
- SCHIRMER (H.), Duveyrier, *Ann. de Géog.*, p. 415, Paris, 1891.
- SCHIRMER (H.), *Le Sahara*, Paris, Hachette, 1893.
- SELISMAN (C. G.), *Les Races de l'Afrique*, Paris, Payot, 1935.
- SERIZIAT, Ouargla et l'Extrême-Sud du Sahara Algérien, *Rev. Sc.*, 1880.
- STEFANINNI (D^r J.), *Au pays d'Antinea*, Paris, Plon, 1928.
- STEINDLER-ODERLIN, Au cœur du Hoggar mystérieux, *Les Touaregs tels que je les ai vus*, Paris, P. Roger, 1934.
- TAUXIER (L.), *Mœurs et histoire des Peuls*, Paris, Payot, 1938.
- URVOY (Yves), Histoire des Oulliminden de l'est, *Bull. du Com. d'Et. Hist. et Scient. de l'A. O. F.*, t. XVI, n° 1, janvier-mars 1933, pp. 66-97.
- VERNALE (D^r P.), *Au Sahara pendant la guerre européenne*, publié par Augustin Bernard, Paris, Larose, 1926.
- VIELLARD (G.), Notes sur le caractère des Peuls, *Outremer*, 1^{er} trim. 1932.

BIBLIOGRAPHIE

383

- VILLATTE (N.), Du Tidikelt vers Tombouctou, Ahnet, Adrar, Hoggar et Tefedest, *La Géographie*, t. XII, pp. 209-238, 1905.
 VOINOT (L'), A travers le Mouydir, Rapport de tournée, *Bull. Com. Afr. Fr.*, septembre-octobre 1904, pp. 200-251.
 VUILLOT, *L'Exploration du Sahara. Étude historique et géographique*, Paris, 1895.
 WEISGERBER (H.), *Les Blancs d'Afrique*, Paris, 1910.

GÉOGRAPHIE

- ALQUIER (Dr), *Le Sahara, les causes du désert, hydrogène du Sahara et des pays secs*, Alger, 1934.
 ARNAUD (L'), *D'une rive à l'autre du Sahara*, Paris, Larose, 1908.
 AUFRÈRE (L.), Les dunes de sable du Sahara algérien, *Bull. ass. Géog. Franç.*, Paris, n° 83, déc. 1934, pp. 130-142.
 AUBONE DE CHANCEL, *Le Sahara algérien*, Paris, 1845.
 BASSET (R.), La Lybie d'Hérodote d'après le livre de M. GSELL, *Revue Afr.*, p. 295, 1915.
 BÉGOUEN (Comte), Les vestiges des terrasses de l'Oued Igharghar et le dessèchement du Sahara, *XV^e Congrès Inter. d'Anthr. et Arch. Préhist.*, Paris, 1931.
 BERNARD (Augustin), Sahara Algérien et Sahara Soudanais, *A. de Géogr.*, p. 260, 1910.
 BERNARD (Augustin), Les Territoires du Sud, *Afr. Fr. Suppl.*, p. 293, 1922.
 BIENCOURT (V^{ie} DE), *Les Grandes entreprises géographiques depuis 1870*, Paris, Lassailly, 1876, in 8, 145 p. avec cartes chromolithographiées.
 BLANC (E.), Note sur la formation des dunes sahariennes, *C. R. S. G.*, Paris, p. 363, 1890.
 BOU DERBA, Voyage à Rhat, *Bull. Soc. Géog.*, 1860, p. 115.
 BUTTLER (H.), Contributions à la géographie de l'Ahaggar (Sahara central), *Congrès Géol. Inter.*, C. R. de la XIII^e session en Belgique, 1922, deuxième fasc., pp. 819-848, Liège, 1925.
 CRUDEAU (R.), D'In Zize à In Azaoua, *La Géographie*, 1907, p. 401.
 CRUDEAU (R.), Phénomènes actuels et phénomènes récents au Sahara, *C. F. A. S.*, Reims, 1907 (1908), pp. 389-400.
 CRUDEAU (R.), La capture du Niger par le Taffassasset, *A. de Géogr.*, 1919, p. 52.
 CRUDEAU (R.), Étude sur les dunes sahariennes, *A. de Géogr.*, 1920, p. 3346.
 CRUDEAU (R.), L'Hydrographie ancienne du Sahara, *Revue Scient.*, 23 avril 1921, p. 194.
 CORTIER, L'Adrar des Iforas, *La Géographie*, 1908, p. 265.
 COTTENEST, D'In Salah au Hoggar, *Bull. Soc. de Géogr. d'Alger*, 1903, p. 428.
 COTTENEST, D'In Salah au Hoggar, *La Géographie*, t. XII, 1905, p. 209.
 COURBIS (C^{me}), Les dunes et les eaux souterraines du Sahara, *C. R. Soc. Géogr.*, Paris, 1890, p. 114.

- EL BEKRI, *Description de l'Afrique Septentrionale*, Paris, Geuthner, 1913.
- FEYLER, Observations de géographie physique dans le Ténéré : région du Taffassasset, entre Ahaggar, Akr, Tibesti et Tchad, *Bull. de l'Assoc. des Géogr. fr.*, Paris, n° 69, juin 1935, n° 91-95.
- GAUTIER (E. F.), Le Mouydir-Ahnet, Essai de géographie physique d'après les observations faites au cours du raid effectué par le Commandant Laperrine, *La Géographie*, 1904, p. 118.
- JAUBERT, *La Géographie d'Édrisi*, traduit de l'arabe, 1836.
- LARNAUDE (M.), Les grands reliefs du Sahara français, *Armée d'Afr.*, décembre, n° 2, 1924.
- MAURIN (A.), *Les Caravanes françaises au Soudan*, Paris, Challamel, 1863.
- MERCIER (E.), Historique des connaissances des anciens sur la géographie de l'Afrique du Nord, *Rec. Not. et Mém. Soc. Arch. Constantine*, 1873, p. 19.
- METEOIS (C^{me}), De l'Algérie au Congo par le Tchad, Conf. faite à la Société de Géographie de Poitiers le 27 juin 1901, Poitiers, 1901, 58 p., 1 carte h. t.
- MONOD (Th.), Contribution à la connaissance géographique du Tanzerouft, *La Géographie*, sept. 1930, pp. 154-176.
- PERRET (Robert), Observations géographiques faites au cours d'un voyage au Tassili des Ajjer, *Bull. de l'Assoc. des Géogr. fr.*, Paris, n° 89, juin 1935, pp. 96-100.
- RONCIÈRE (Ch. de la), Découverte d'une relation de voyage datée du Touat et décrivant en 1447 le bassin du Niger, *Bull. Sect. de Géogr.*, 1918 (1919), pp. 5-32.
- RONCIÈRE (Ch. de la), *La découverte de l'Afrique au moyen âge*, Le Caire, 1925.
- SABATIER (C.), Géographie physique du Sahara central, *Assoc. Fr. av. Sc. Congrès Alger*, 1881, p. 989, 1832.
- URVOY (Cap. Y.), Structure et modelé du Soudan Français (Colonie du Niger), *Ann. de Géog.*, 253, 15 janvier 1936, pp. 19-49.
- VOINOT (L.), *Le Tidikelt*, Étude sur la géographie, l'histoire, les mœurs du pays, Oran, 1909.

CLIMATOLOGIE — MÉTÉOROLOGIE

- CHEUDEAU (R.), Les changements de climat du Sahara pendant le quaternaire, *C. R. Ac. Sc.*, 172, 7 mars 1921, pp. 604-607.
- DUBIEF (Jean) et D^r PERVES, Observations de météorologie médicale recueillies à Tamanrasset (Sahara central), *La Météorologie*, avril 1935.
- GUÉCHE, Le Climat saharien, *Soc. de Médéc. et d'Hyg. tropicale*, 31 octobre 1935.
- LASSERRE, Climatologie et météorologie, in : *Les Territoires du Sud de l'Algérie*, 5^e partie, Alger, 1930, pp. 65-79.
- LASSERRE, Aperçu météorologique, in : *Les Territoires du Sud de l'Algérie*, 1^{re} partie, Alger, 1930, pp. 177-262.
- PERRET (Robert), Sur l'existence d'une ère de hautes pressions en hiver, dans le Sahara central, *Bull. de l'Assoc. des Géographes français*, Paris, n° 83, décembre 1934, n° 127-129.

BIBLIOGRAPHIE

385

- PERRET (Robert), Le Climat du Sahara, *Ann. de Géogr.*, t. XLIV, n° 248, 15 mars 1935, pp. 162-186.

GÉOLOGIE

- BERGERON (J.), Résultats des voyages de M. Foureau au point de vue de la géologie et de l'hydrologie de la région méridionale du Sahara algérien, *Mém. Soc. Ing. Civ. Fr.*, janvier, 1897.
- BESSET (L^a), Esquisse géologique des régions de l'Adrar, de l'Ahnnet, etc., *Bull. Com. Afr. Suppl.*, 1905, p. 123.
- CHUDEAU (R.), Nouvelles observations sur la géologie du Sahara, *C. R. Acad. Sc.*, 1905, p. 241.
- CHUDEAU (R.), Sur la géologie du Sahara, *C. R. Acad. Sc.*, t. CXXI, 1905, p. 95.
- CHUDEAU (R.), Excursion géologique au Sahara et au Soudan (mars 1905, décembre 1906), *Bull. Soc. de Géol. Fr.* (4), t. VII, pp. 319-346.
- CHUDEAU (R.), Géologie du Sahara central, *Ass. Fr. p. Av. des Sc.*, Reims, 1907, pp. 380-389.
- CHUDEAU (R.), L'hydrographie ancienne du Sahara, *Rev. Scient.*, 23 avril 1931, p. 194.
- FISCHER, Sur quelques fossiles quaternaires provenant de Tamacine dans le pays des Touareg, *Bull. Soc. Géol. Fr.*, 3^e série, 1878, p. 196.
- FLAMAND (G. B. M.), Sur les gisements de sel gemme et autres produits salins du Nord Africain, du Sahara et du Soudan, *Ass. Franç. Avanc. Sciences*, 29^e session, 1900, pp. 166-167.
- FLAMAND (G. B. M.), Sur la géologie du Sahara, *Bull. Soc. Géol. Fr.*, 1905, p. 612.
- FLAMAND (G. B. M.), Note sur les observations géologiques et morphologiques relevées par M. le Capitaine Besset au cours de la tournée du Commandant Laperrine au Sud du Tidikelt, *Bull. Com. Afr. Fr. Suppl.*, 1905, p. 134.
- FLAMAND (G. B. M.), Sur l'existence des schistes à graptolites à Haci EL-Khenig, Sahara central, *C. R. Ac. Sc.*, t. CXXI, 1905, p. 954.
- FLAMAND (G. B. M.), Sur la présence de terrain carboniférien aux environs de Taoudeni (Sahara sud-occidental), *Bull. Com. Afr. Fr. Rens. Col.*, 1907, pp. 174-176.
- FOUREAU (F.) et GENTIL (L.), Les régions volcaniques traversées par la mission saharienne, *C. R. Ac. Sc.*, 1^{er} mai 1905.
- FOUREAU (F.) et GENTIL (L.), Sur les roches cristallines rapportées par la Mission saharienne, *C. R. Ac. Sc.*, t. CXXI, 1905, p. 46.
- GAUTIER (E. F.) et CHUDEAU (R.), Esquisse géologique du Tidikelt et du Mouydir-Ahnnet (Sahara), *Bull. Soc. Géol. Fr.*, t. VII, 1907, p. 195.
- HAUC (E.), Sur les fossiles dévonien de l'Ahnnet Occidental, *C. R. Ac. Sc.*, 1905, p. 970.
- HAUC (E.), Sur la structure du Sahara Central, *C. R. Ac. Sc.*, t. CXXI, 1905, p. 374.
- HAUC (E.), La structure géologique du Sahara Central d'après les documents géologiques et paléontologiques de M. Foureau, *La Géologie*, 1905, p. 297.

- HAUG (E.), Sur la structure du Sahara, *C. R. Ac. Sc.*, t. CXLI, 1905, p. 374.
- KILIAN (C.), Notes sur la géologie du Sahara Central, *Extrait des Ann. de l'Univ. de Grenoble*, t. XXXIV, n° 2, Grenoble, 1923.
- KILIAN (C.), Sur la structure du Sahara Sud Constantinois et Central, *Extr. C. R. Soc. de Géol. Fr.*, avril 1, 1923.
- KILIAN (C.), Sur la présence du silurien à l'est et au sud de l'Ahaggar, *C. R. Ac. Sc.*, 186, 508-509, 1928.
- MONOD (Th.), L'Adrar Ahnet, Contribution à l'étude physique d'un district saharien (En collaboration avec Jacques Bourcart pour la 2^e partie et la carte), *Rev. Géog. Phys. et Géol. Dyn.*, vol. IV-V, 1931-1932.
- MONOD (Th.), Remarques sur la structure du Sahara Sud-Occidental, *Bull. Société Géol. de France*, 5^e série, t. V, année 1935.
- POMEL, Le Sahara, Observations de géologie et de Géographie physique et biologique avec des aperçus sur l'Atlas et le Soudan et discussion de la Mer Saharienne de l'époque préhistorique, *Bull. Soc. Géol. Fr.*; *Bull. Soc. Clim. Alger*, Alger, 1874.
- SAVORNIN (J.), Géologie, in : *Les Territoires du sud de l'Algérie*, 5^e partie, Alger, 1930, pp. 55-62.
- SAVORNIN (J.), Esquisse géologique et hydrologique, in : *Les Territoires du sud de l'Algérie*, 1^{re} partie, Alger, 1930, pp. 109-173.
- SAVORNIN (J.), Notice géologique sur le Sahara central, *Mém. de la Soc. d'Hist. Natur. de l'Afr. du Nord*, 1934.

BOTANIQUE

- BATTANDIER et TRABUT, Plantes du pays des Touareg, *B. S. Bot. de Fr.*, 1911.
- BONNET, Énumération des plantes recueillies par R. Chudeau dans l'Ahaggar, *Bull. du Muséum*, 1912, pp. 512-616.
- BONNET, Énumération des plantes recueillies dans le Sahara, *Ass. Fr. Ac. Sc.*, 1913.
- BONNET, Plantes recueillies dans le Sahara Central par la Mission du Chemin de fer Transsaharien, *A. F. A. S.*, session Tunis, p. 304.
- CHEVALIER (A.), Sur les plantes qui passent d'un versant à l'autre du Sahara, *A. F. A. S.*, session Constantine, 1927, p. 534.
- CHEVALIER (A.), Les Végétaux du Sahara, *Afr. Fr.*, 1928, Sppl., p. 272.
- CHEVALIER (A.), *Ressources végétales du Sahara et de ses confins Nord et Sud*, Paris, 1932.
- CHEVALIER (A.), Le Territoire Géo-Botanique de l'Afrique Tropicale Nord-Occidentale et ses subdivisions, *Ex. Bull. Soc. botanique de France*, n° 80, 1933.
- CHEVALIER (A.), Sur une plante fossile de la période fluviale saharienne, *Bull. du Muséum*, 2^e série, t. V, n° 4, 1933.
- DIELS (L.), Beiträge zur Flora zentral der Sahara und ihrer Pflanzen geographie, *Bot. Jahrb. Liv.*, 1917, p. 51.
- DU CAMP (R.), Aux Déserts sahariens habités, *Revue des Eaux et Forêts*, t. LXX, juin 1932, pp. 494-498.

BIBLIOGRAPHIE

387

- FOUREAU (F.), *Essai de catalogue des noms arabes et berbères de quelques plantes, arbustes et arbres algériens et sahariens*, Paris, 1896.
- GUBB (D^r), *La Flore saharienne, aperçu photographique*, Alger, Jourdan, 1913.
- LAVAUDEN (L.), Les forêts du Sahara, *Rev. des Eaux et Forêts*, juin-juillet 1927.
- LAVAUDEN (L.), La Végétation du Sahara, *Le Monde Col. illustré*, Paris, 1927, août, pp. 176-177.
- MAIRE (R.), La Végétation et la flore du Hoggar, *C. R. Ac. Sc.*, Paris, 1928, 186, pp. 1680-1682.
- MAIRE (R.), *Étude sur la flore et la végétation du Sahara central*, Alger, 1933, in 8, 272 pages, avec 36 pl. et 2 cartes hors texte.

ZOOLOGIE

- ANGEL (F.), Description d'une espèce nouvelle du genre *philochortus* provenant des confins Saharo-Soudanais, et tableau synoptique des espèces du genre. (*Philoch. Lhotel*), *Bull. Soc. Zool. Fr.*, t. LXI, 1936, pp. 100-105.
- ANGEL (F.) et LHOTE (H.), Reptiles et amphibiens du Sahara Central et du Soudan, *Bull. Com. Et. Hist. et Scient. de l'A. O. F.*, t. XXI, n° 3, juillet-septembre 1938, pp. 345-384.
- BLANCHET (A.), Les cochevis du N. O. de l'Afrique, *Rev. Fr. d'Ornith.*, n° 165-166-168, Paris, janvier-février-avril 1913.
- BOUET (D^r G.), Nouvelles recherches sur les cigognes blanches de l'Afrique du Nord, *L'Oiseau et la Revue Fr. d'Ornith.*, n° 1, 1938.
- BOULANGER (G. A.), Catalogue of the reptiles and batraciens of barbary (Marocco-Algeria-Tunisia), *Trans. Zool. Soc. London*, t. XII, 1891, pp. 93-163.
- BOULE, Mammifères quaternaires de l'Algérie, *Anthropologie*, t. X, 1899.
- BOURCUIGNAT (J.), Mollusques terrestres et fluviatiles recueillis par H. Duveyrier dans le Sahara, in : *Les Touareg du Nord*, Paris, Challamel, 1865.
- BUXTON (C. A.), Les conditions de la vie animale dans les déserts; in : *Le Sahara, Soc. Ed. Géogr. Mar. et Col.*, 1932.
- CAUVET (Cⁱ), Les Poissons au Sahara algérien, *Bull. Soc. Géogr.*, Alger, 1913, p. 13.
- CAUVET (Cⁱ), Les Poissons du Sahara algérien, *Bull. Soc. Géogr.*, Alger, 1913, p. 696.
- CAUVET (Cⁱ), Les mares à silures de l'Algérie, *Bull. Soc. Hist. Nat. Afr. du Nord*, Alger, 1915, p. 102.
- CAUVET (Cⁱ), Sur certaines particularités biologiques des poissons du Sahara Algérien, *Bull. Soc. Aquic. et pêche*, t. XXVII, p. 82, Paris, 1920.
- CAUVET (Cⁱ), Le dromadaire d'Afrique, *Bull. Soc. Géogr.*, Alger, 1920, p. 175.
- CAUVET (Cⁱ), *Le Chameau*, Paris, 1925, Jourdan.
- CAUVET (Cⁱ), *Le Chameau, Histoire, religion, littérature*, Paris, 1926.
- CHOPARD (L.), Contribution à l'étude des orthoptéroïdes du Nord de l'Afrique, *Ann. Soc. Ent. Fr.*, t. CVIII, 1939, pp. 25-50.

- CHOPARD (L.), Contribution à l'étude des orthoptéroïdes du Nord de l'Afrique, *Ann. Soc. Ent. Fr.*, 1940, t. CIX, pp. 154-168.
- CHUDEAU (R.), Remarques sur quelques mammifères du Sahara, *Ass. Fr. Av. Sc.*, Paris, 1920.
- CORTIER (C^{ne}), Sur l'habitat du barbus deserti pellegrin, *Bull. Mus. Hist. Nat.*, 1909, p. 412.
- DAUMAS (Général), *Les Chevaux du Sahara et les mœurs du Désert*, Paris, 1874.
- FLAMAND (G. B. M.), De l'introduction du chameau dans l'Afrique du Nord, *C. R. Ac. Sc.*, p. 62, et *Actes du XIV^e Congrès Inter. des Orientalistes*, II^e partie, p. 63, 1906.
- FOLLEY (H.) et CEARD (L.), Contribution à l'étude de la Faune saharienne (Oiseaux), 2^e note, *Bull. Soc. Hist. Nat. Afr. du Nord*, t. XVIII, p. 180, Alger, 1927.
- GAUTHIER (H.), Sur la présence de la Carida Togoensis dans le Tassili des Ajers, *Bull. Soc. Hist. Nat. de l'Afr. du Nord*, 15 juin 1927.
- GERMAIN (L.), Le Problème de l'Atlantide et la Zoologie, *Ann. de Géogr.*, 15 mai 1912.
- GERVOIS, Remarque au sujet des poissons du Sahara Algérien, *C. R. Ac. Sc.*, 1874, p. 557.
- HARTERT (E.), Expedition to the central Western Sahara-Tring, *Novitates Zoologicae*, t. XX, 1913, pp. 1-144.
- HEIM DE BALZAC (H.), Contribution à l'ornithologie dans le Sahara Septentrional, Paris, Le Chevallier, 1924.
- HEIM DE BALZAC (H.), Contributions à l'ornithologie du Sahara Central et du Sud Algérien, *Ann. Soc. Hist. Nat. Afr. du Nord*, Alger, 1926.
- JOLEAUD (L.), Vertébrés subfossiles de l'Azaouack, *C. R. Ac. Sc.*, t. CXCVIII, p. 599, Séance du 5 février 1934.
- KOLLMANN (Max), Procavia nouveau du Sahara Algérien, *Bull. Mus.*, 1912, n^o 5, 281-283.
- LAVAUDEN (Louis), Les Vertébrés du Sahara, *Éléments de Zoologie saharienne*, Tunis, 1926.
- LAVAUDEN (Louis), Les Gazelles du Sahara, *Bull. Soc. Hist. Nat. Afr. du Nord*, t. XVII, p. 11, Alger, 1926.
- LAVAUDEN (Louis), La composition et les origines de la faune mammalogique et ornithologique de la Berberie, *Ass. Fr. p. Av. Sc.*, Constantine, 1927.
- LAVAUDEN (Louis), Une nouvelle perdrix des montagnes du Sahara Central, *Alauda*, 1930; n^{os} 3 et 4.
- LAVAUDEN (Louis), Les aspects de la vie aquatique en Afrique, *Bull. Soc. Cent. Aquic. et Pêche*, juillet-septembre 1935, pp. 65-72.
- LHOTE (Henri), Les Acridiens migrateurs en A. O. F. et au Sahara, *Commun. et Proc. v. Ac. Sc. Col.*, t. XVIII, 1932.
- LHOTE (Henri), Découverte d'un Ba beau au Hoggar, *Bull. Soc. Cent. Aquic. et Pêche*, janv. déc. 1942, pp. 19-24.
- MONOD (Th.), Remarques biologiques sur le Sahara, *Rev. G^{te} Sc.*, 15 novembre 1931, pp. 609-616.
- MONOD (Th.), Anes sauvages, *La Terre et la Vie*, août 1933, pp. 451-462.
- PELLEGRIN (Dr J.), Sur la présence de Rana Mascareniensis (D et B) dans le Sahara Algérien, *Bull. Soc. Zool. Fr.*, t. XXXVI, pp. 147-148, Paris, 1911.

BIBLIOGRAPHIE

389

- PELLEGRIN (D^r J.), Les Vertébrés aquatiques du Sahara, *C. R. Ac. Sc.*, t. CLIII, 1911, p. 972.
- PELLEGRIN (D^r J.), La distribution géographique des poissons d'eau douce en Afrique, *C. R. Ac. Sc.*, t. CLIII, 1911, p. 297.
- PELLEGRIN (D^r J.), Les Vertébrés des eaux douces du Sahara, *Ass. Fr. Av. Sc.*, p. 346, Paris, 1913, Congrès de Tunis.
- PELLEGRIN (D^r J.), Sur les ossements subfossiles de poissons des pays bas du Tchad et leur signification, *C. R. Ac. Sc.*, t. CLXX, 1920, p. 206.
- PELLEGRIN (D^r J.), Les Poissons des eaux douces de l'Afrique du Nord, *Ass. Fr. Av. Sc.*, Paris, 1920.
- PELLEGRIN (D^r J.), Les Poissons des eaux douces de l'Afrique du Nord, *Extr. Mém. Soc. Sc. Nat. du Maroc*, t. I, n° 2, 1^{er} décembre 1921.
- PELLEGRIN (D^r J.), Sur les Otolithes subfossiles de poissons du Sahara Méridional et leur signification, *C. R. Ass. Sc.*, Paris, 1921, t. CLXXII, p. 774.
- PELLEGRIN (D^r J.), Reptiles, batraciens et poissons de la région du Hoggar, *Congrès Ass. Fr. Av. Sc.*, Alger, 1930-1931, pp. 583-585.
- PELLEGRIN (D^r J.), Reptiles, batraciens et poissons du Sahara Central recueillis par le P^r Seurat, *Bull. Mus.*, III, n° 2, 1931, pp. 216-218.
- PEYERIMHOFF (DE), La Faune entomologique (Coléoptères) du Sahara Central et particulièrement du Hoggar, *C. R. sommaire Soc. Biogéogr.*, 1929, n° 50, pp. 1-8.
- PEYERIMHOFF (DE), Étude scientifique et méthodique du Sahara, in : *Les Territoires du Sud de l'Algérie*, 5^e partie, pp. 116-125, Alger, 1930.
- PEYERIMHOFF (DE), Physionomie de la faune entomologique (Coléoptères) au Sahara, La vie dans la région désertique Nord-Tropicale de l'Ancien Monde, *Soc. Biogéogr.*, 1938.
- SÉGUY (E.), Études sur les diptères recueillis par M. H. Lhote dans le Tassili des Ajjer (Sahara Touareg), *Diptera*, t. IX, 1938, pp. 37-46.
- SEURAT (L. G.), La Faune des eaux continentales de la Berberie, *Bull. Soc. Hist. Nat. Afr. N.*, 1921.
- X..., Le Crocodile de l'Oued Ahrir (Tassili des Ajjers) d'après les documents communiqués par le Gouvernement Général de l'Algérie, *Bull. Soc. Hist. Nat. Afr. N.*, Alger, 1925.

ANTHROPOLOGIE

- BERTHOLON et CHANTRE, *Recherches anthropologiques dans la Berberie Orientale*, in 4°, t. II, Lyon, Rey, 1912, p. 174, portraits ethniques ; t. I, Anthrop. craniométrie, ethnogr., 385 vignettes dans le texte, 5 cartes en couleurs, 1913.
- BONNAFONT (D^r), Notice sur les trois chefs Touaregs qui sont venus à Paris, *Bull. Soc. Anthr.*, t. IV, p. 104, Paris, 1863.
- CHANTRE (Ernest), *Recherches anthropologiques en Égypte*, in 4°, Lyon, Rey, 1904.
- LEBLANC (D^r), Les Touareg, Ethnographie physique et anthropologie, *Rev. Anthr.*, t. XXXVIII, 1928, pp. 331-357 ; t. XXXIX, 1929, pp. 19-44.

- LEBLANC (Dr), Étude craniométrique et anatomique de trois crânes touareg Hoggar, *Rev. Anthr.*, t. XXXIX, 1929, pp. 351-363.
- LEBLANC (Dr), Anthropométrie et caractères morphologiques des Zenata Sahariens, *Rev. Anthr.*, Paris, t. XLIV, 1934, pp. 338-349.
- LEBLANC (E.), Étude anatomique et anthropométrique de squelettes du Hoggar (Mission Reygasse), *Rev. Anthr.*, Paris, t. XLV, 1935, pp. 197-226.
- LEBLANC (Dr E.) et BERGEROT (Dr J.), Nouvelle contribution à l'étude de l'Anthropologie anatomique des Touareg, *Rev. Anthr.*, Paris, t. XLVI, 1936, pp. 140-150.
- LHOTE (Henri), Contribution à l'étude somatique des Touaregs, *Revue Anthropologique*, n° 10-12, octobre-décembre 1938.
- POISSON (Georges), *Le Peuplement de L'Europe*, Paris, Payot, 1939 (Touaregs cités, p. 64).
- VERNEAU (R.), Résultats anthropologiques de la Mission de M. de Gironcourt en Afrique Occidentale, in : *Mission de Gironcourt en Afrique Occidentale*, Paris, 1920. •
- ZELTNER (DE), Les Touareg du Sud, *Revue Anthropologique*, mai 1915.

ARCHÉOLOGIE ET PRÉHISTOIRE

- BÉCOUEN (Comte), A travers le Hoggar et le Sud Tunisien, *Extrait des Mém. Ac. des Sc. Inscr. et Bell. Let.*, Toulouse, t. IX, 1931, pp. 219-223.
- BÉCOUEN (Comte), Sur deux gravures rupestres profondément incisées du Hoggar (In Eker), *Ass. Fr. pour Av. Sc.*, Congrès de Chambéry, 1933.
- BENOIT (F.), Comte BÉCOUEN et BÉCOUEN (L.), Les Tumuli du Hoggar (Tefedest), Note préliminaire, *XV^e Congrès Inter. d'Anthr. et d'Arch. préhist.*, Paris, 1931.
- BERTHIAUX (P.), Découvertes préhistoriques dans les Oasis sahariennes, *L'Homme préhistorique*, n° 12, 1913.
- BOURCAUT (J.), Nouvelles sur les gisements néolithiques du Sahara Algérien, *Anthr.*, t. XXXIII, 1923, pp. 540-541.
- BOVILL (E. W.), North Africa in the Middle ages, *Journal of the African Society*, Londres, t. XXX, 1931, pp. 128-141.
- BREUIL (H.), Station de gravures rupestres d'Aguilet Abderrahman, *L'Anthropologie*, t. XXXIII, 1923, pp. 156-160.
- BREUIL (H.), Remarques sur les peintures rupestres de la grotte d'In Ezzan, *L'Anthropologie*, t. XXXVI, 1926, pp. 409-427.
- BREUIL (H.), Premières impressions de voyage sur la préhistoire Sud Africaine, *L'Anthropologie*, t. XL, 1930, pp. 209-223.
- BREUIL (H.), L'Afrique préhistorique, *Cahiers d'art*, V, 1930.
- CAPITAN (L.), Six nouveaux gisements préhistoriques dans l'Azaouad (Nord de Tombouctou) et dans la région du Haut Sénégal, *Rev. Anthr.*, n° 7-8, 1927, p. 283.
- CAPORIACCO (L. DI) et GRAZIOSI (P.), Li pitture rupestri di Ain-Doua (El Auenat), Florence, *Centre di studi coloniali*, 1934, p. 29.
- CARTAILHAC, L'âge de la pierre en Afrique, *L'Anthropologie*, t. III, 1892.
- CHASSELOUP-LAUBAT (F. DE), *Art rupestre au Hoggar*, Paris, Plon, 1938.

BIBLIOGRAPHIE

391

- CHEVALIER (A.), Sur deux outils en pierre polie à manche avec étranglement trouvés près de Djado (Sahara Central), *Journ. Soc. des African.*, t. III, fasc. 1, 1933, pp. 73-75.
- CHUDEAU (R.), Quelques tombes du Sahara Touareg, *Ass. Fr. p. Av. Sc.*, Reims, 1907, pp. 997-1005.
- CHUDEAU (R.), Observations nouvelles sur les tombes et les monuments lithiques du Sahara, *Ass. Fr. Av. Sc.*, 1914-1915, Le Havre, pp. 717-717.
- CHUDEAU (R.), Les monuments lithiques du Sahara, *L'Anthropologie*, t. XXX, 1920, pp. 111-114.
- COCHÉ (R.), Les Figurations rupestres de Mertoutek (Sahara central), *Journal des Savants*, 1935.
- DÉMOULIN (F.), Gravures et inscriptions rupestres sahariennes, *La Nature*, 3 juillet 1926.
- DURAND et LAVAUDEN, Les peintures rupestres de la grotte d'In Ezzan, avec remarques sur les peintures rupestres de la grotte d'In Ezzan par H. BRÉUIL, *L'Anthropologie*, t. XXXVI, 1926, pp. 409-427.
- DURSIN (L.), Mission scientifique et préhistorique française au Sahara, *Bull. Soc. d'Anth. de Bruxelles*, t. XLV, Bruxelles, 1930, pp. 248-249.
- FLANARD (G. B. M.), Idoles (pierres roulées) à têtes de chouettes du Sahara central (Tassili des Ajjer), *L'Anthropologie*, 1909, pp. 180-197.
- FLANARD (G. B. M.), *Les pierres écrites*, Paris, 1921.
- FROBENIUS et OBERMAYER, *Hadjra Mektoura*, München, 1925.
- GAUTIER (E. F.), Nouvelles stations de gravures rupestres nord africaines, *L'Anthropologie*, t. XXVII, 1916, pp. 27-45.
- GIVENCHY (P. DE), La grande hache en forme de limande de Taoudeni (Sahara) avec quelques renseignements sur la préhistoire du Sahara, *Bull. sur la Préhist. Fr.*, t. XXI, 1924, pp. 130-138.
- GRAZIOSI (Paolo), Recherches préhistoriques au Fezzan et dans la Tripolitaine du Nord, *L'Anthropologie*, Paris, t. XLIV, 1934, pp. 33-43.
- GSELL (St.), Le Tombeau de Tin Hinane à Abalessa, *C. R. Ac. Inscr. B. Let.*, 1925, p. 337.
- J. L. L., Découverte d'un homme fossile au Sahara, *L'Afrique Franç.*, Paris, août 1932, pp. 483-489.
- JOLEAUD (L.), Chronologie des phénomènes quaternaires, des faunes de mammifères et des civilisations préhistoriques de l'Afrique du Nord, 21^e Congrès Inter. Archéol., Alger, 1930 (33), pp. 13-46.
- JOLEAUD (L.), Essai d'interprétation de l'art rupestre préhistorique, XV^e Congrès inter. Anth. archéol. préhist., Portugal, 1930-1931, pp. 368-375.
- KILIAN (C.), Quelques observations et découvertes de ma mission 1927-1928 aux confins Imouhar-Teda dans le Sahara central, *C. R. Ac. Inscr. Belles Lettres*, 1929, pp. 318-325.
- LE RUMEUR (C^{ie} Yves), Les témoins d'une civilisation ancienne dans le cercle de Tahoua, *Bull. Com. d'Et. Hist. et Sc. de l'Afr. Occid. Fr.*, t. XVI, n° 2, avril-juin 1933.
- LHOTE (Henri), Quelques observations archéologiques au Sahara, *Commun. et Proc. verb. de l'Ac. Sc. Col.*, t. XX, 1933.
- LHOTE (Henri), Réflexions sur les peintures rupestres sahariennes, *L'Éducat. phys.*, n° 37, janvier 1936, pp. 46-50.

- LHOTE (Henri) et HARPER KELLY, Le gisement acheuléen de l'Erg d'Admer (Tassili des Ajjers), *Journ. Soc. Afric.*, t. VI, 1936, pp. 217-226.
- LHOTE (Henri), Le gisement néolithique de l'Oued Chet Iler (Tanezrouft n-Ahnet), *Journ. Soc. Afric.*, t. XI, 1941.
- LHOTE (Henri), Quelques objets à facies paléolithique trouvés dans le Sahara Central, *Journ. Soc. Afric.*, t. XI, 1941.
- MARCHAND (Dr Henri), Harpons et aiguilles néolithiques du Sahara Nigérien, *Bull. Soc. Préhist. Fr.*, t. XXXIII, n° 12, décembre 1936.
- MINETTE DE St-MARTIN, Note sur une collection préhistorique saharienne, *Revue Africaine*, 1914.
- MONOD (Th.), L'Adrar Ahnet (Contribution à l'étude d'un district saharien), Paris, *Inst. d'Ethn.*, 1932.
- MONOD (Th.), Gravures rupestres sahariennes naturalistes, *La Terre et la Vie*, mai 1933, pp. 259-275, avec 9 planches dans le texte.
- MONOD (Th.), Sur la découverte d'une station préhistorique dans l'Ahaggar, *La Terre et la Vie*, août 1933.
- MONOD (Th.), Sur les inscriptions arabes peintes de Tim-m-Missao, *Journ. des African.*, t. VIII, fasc. 1, 1938, pp. 83-95, 16 fig., 2 pl.
- MORGAN (J. DE), *Recherches sur les origines de l'Égypte*, Paris, 1896.
- MOURGUES, Gravures rupestres chez les Touareg Nigériens, *Renseignements coloniaux*, Paris, avril 1934, pp. 145-148.
- PALLARY (Paul), Sur une coquille néolithique utilisée comme pendentif dans le Sahara à l'époque néolithique, *L'Homme préhistorique*, 1906, p. 141.
- PALLARY (Paul), Classifications industrielles des flèches néolithiques du Sahara, *L'Homme préhistorique*, 1906, p. 168.
- PALLARY (Paul), Le préhistorique saharien, *L'Anthropologie*, 1907, p. 140.
- PASSENAUD (E.), Les peintures rupestres de l'Ennedi, *Soc. des African.*, 1935, t. V, fasc. 1, pp. 97-112.
- PERRET (Robert), Recherches archéologiques au Tassili des Ajjers, *Journ. de la Soc. des African.*, t. VI, fasc. 1, 1936, pp. 41-64.
- PERRET (Robert), Une carte des gravures et des peintures à l'ocre de l'Afrique du Nord. Établie avec la collaboration de Monod pour la Mauritanie, d'Henri Lhote pour le Sahara central, *Journ. des African.*, 1937, t. VII, avec 1 carte annexée, fasc. 1, pp. 107-123.
- RABOURDIN, *Les âges de la pierre du Sahara central*, Paris, Challamel, 1882.
- REYCASSE (M.), Programme d'études ethnographiques, ethnographie préhistorique, in : *Les Territoires du Sud de l'Algérie*, 5^e partie, pp. 83-111, 1930.
- REYCASSE (M.), Ethnographie, in : *Les Territoires du Sud de l'Algérie*, 5^e partie, pp. 83-111, Alger, 1930.
- REYCASSE (M.), Interprétation des gravures rupestres sahariennes, *L'Anthropologie*, t. XLI, 1931, pp. 115-116.
- REYCASSE (M.), Les âges de la pierre dans l'Afrique du Nord, in : *Histoires et Historiens de l'Algérie*, Alcan, 1931.
- REYCASSE (M.), *Gravures rupestres et inscriptions Tifinar du Sahara central*, Alger, 1932.
- REYCASSE (M.), Observations sur les cupules dans le Sahara central (Tassili des Ajjers), *Congrès Préhist. de Fr.*, XI^e Session, 1934, Le Mans 1935.

BIBLIOGRAPHIE

393

- REYGASSE (M.), Le Ténéréen, Observation sur un faciès nouveau du néolithique des Confins Algéro-Soudanais, *Congrès préhist. de Fr.*, XI^e session 1934, Le Mans 1935.
- REYGASSE (M.), La préhistoire du Sahara central (Hoggar et Tassili des Ajjers), *Congrès Préhist. de Fr.*, XI^e session 1934, Le Mans, 1935.
- REYGASSE (M.), Découverte d'un atelier de technique levalloisienne dans le Sahara central à Tigulguemme (Mouydir), *Congrès préhist. de Fr.*, XI^e session 1934, Le Mans, 1935.
- REYGASSE (M.), Gravures et peintures rupestres du Tassili des Ajjers, *L'Anthropologie*, t. XLV, n^{os} 5-6, 1935.
- REYGASSE (M.), Découverte d'ateliers de technique acheuléenne dans le Tassili des Ajjers (Erg Tihodaine), *Extrait du bull. Soc. préhist. Fr.*, 1935.
- RIMBAUD, Les Tifinar' de la Gara des Chorfa, *Bull. du Com. de l'Afr. Fr.*, Paris, septembre 1901, pp. 97-100.
- RODD (Francis), Some rock drawings from Air in the southern Sahara, *Journ. of the roy. Anthropol. Inst.*, t. LXVIII, 1938, pp. 99-111.
- SAINT-YVES (P.), Le Folklore préhistorique chez les Touaregs du Hoggar (Ahaggar), in : *Corpus de folklore préhistorique en France et dans les Colonies françaises*, Paris, Nourry, 1934, pp. 410-412.
- VOINOT (L.), Notes pour servir à l'étude de l'ethnographie ancienne du Sahara central, *Bull. Soc. de Géogr. et d'Arch. d'Oran*, décembre 1908, pp. 325-368.
- VOINOT (L.), Quelques dessins et inscriptions rupestres du Sahara central, *Revue Africaine*, n^{os} 340-341, 1929, pp. 345-357.
- ZELTNER (Fr. DE), Objets en pierre polie de l'Air (Sahara soudanais), *Bull. Soc. Anthropol.*, Paris, 1912, p. 394.
- ZELTNER (Fr. DE), Les gravures rupestres de l'Air, *Bull. Inst. Fr. Anth.*, t. XXIV, 1912, pp. 101-104, et *L'Anthropologie*, t. XXIV, 1913, pp. 171-184.

LINGUISTIQUE ET RELIGION

- BASSET (André), Note sur les parlers touaregs du Soudan, *Bull. du Com. d'études historiques et scientif. de l'Afrique occid. française*, Paris, t. XVII, 1934, pp. 496-509.
- BASSET (Henri), *Essai sur la littérature des Berbères*, Alger, Carbonnel, 1920.
- BACOUEN, *De quelques poètes du Hoggar et de la poésie des Touaregs*, d'après le R. Père de Foucauld, Toulouse, 12^e série, t. X, 1932, pp. 203-234.
- BENHAZERA (Maurice), *Les anciennes croyances des Touareg du Nord*, Atlantis, Paris, 6^e année, 1933, pp. 130-140.
- DEPONT et COPPOLANI, *Les Confréries religieuses musulmanes*, Alger, Jourdan, 1897.
- ENNO LITTMAN, L'origine de l'alphabet lybien, *journal Asiatique*, 10^e série, t. IV, 1904, pp. 423-440.
- FOUCAULD (le P. DE), *Dictionnaire abrégé touareg-français (dialecte Ahaggar)*, publié par René BASSET, Alger, Carbonnel, t. I, 1918, t. II, 1920.
- FOUCAULD (le P. DE), *Notes pour servir à un essai de grammaire touarègue*, publiées par R. BASSET, Alger, Carbonnel, 1920.

- FOUCAULD (le P. de) et MOTYLINSKI (de), *Textes touareg en prose* (dialecte de l'Ahaggar), publiés par R. BASSET, Alger, Carboneil, 1922.
- FOUCAULD (le P. de), *Poésies touaregues* (dialecte de l'Ahaggar), Paris, Leroux, t. I, 1925, t. II, 1930.
- FOUCAULD (le P. de), *Dictionnaire abrégé touareg-français de noms propres* (dialecte de l'Ahaggar), publié par André BASSET, Larose, Paris, 1940.
- HAARDT et AUDOUIN-DUPREUIL, *Les Nuits du Hoggar*, poèmes touaregs, Paris, Devambez, 1926.
- HANOTEAU (A.), *Essai de grammaire de la langue Tamachek*, Alger, Jourdan, 1896.
- MARUY (Georges), Les inscriptions lybiques bilingues de l'Afrique du Nord, *Cahiers de la Soc. Asiatique*, 1^{re} série, Paris, 1936.
- MARTY (P.), *Études sur l'Islam et les tribus du Soudan*, 4 vol., Paris, Leroux, 1920-1921.
- MEILLET et COHEN, *Les Langues du Monde*, Paris, Champion, 1922.
- MESNAGE (J.), *Le Christianisme en Afrique*, Origines, développement, extension, Alger, Jourdan, Paris, Picard, 1914.
- MESNAGE (J.), *Le Christianisme en Afrique*, Déclin et extinction, Alger, Jourdan, Paris, Picard, 1915.
- MOTYLINSKI (A. de), *Grammaire, dialogues et dictionnaires touaregs*, t. I : grammaire et dictionnaire Français-Touareg, publié par René BASSET, Alger, 1908.
- PELEKUS, Les Tifinars Berbères et l'origine de l'écriture, *Atlantis*, Paris, mai-juin 1933, pp. 141-144.
- POINSOT (C.), Inscriptions lybiques de Tunisie, *Revue Tunisienne*, 1^{er}, 2^e trim. 1933, p. 30, et pl. III, n° 17.
- RINN, *Marabouts et Khouan*, Alger, Jourdan, 1884.
- ROMAGNOLI (M.), *Tenicigrafia Libica, Rassegna economica della colonia Roma*, t. XVII, 1929, pp. 658-744.

HISTOIRE

- ANONYME (Le C^{te} BERNARD), *Les deux Missions Flatters par un membre de la première Mission*, Paris, Dreyfus, 1884.
- BAZIN (R.), *Charles de Foucauld, explorateur du Maroc, ermite du Sahara*, Paris, Plon, 1921.
- BERNARD (F.), *Deuxième Mission Flatters, historique et rapport rédigés au Service central des Affaires indigènes*, 1 carte, Alger, 1882.
- BERNARD (F.), La Sebokra d'Amadghor et le massacre de la Mission Flatters, *Bull. Soc. de Géogr.*, Paris, 1882, p. 415.
- BERNARD (F.), *Deux Missions françaises chez les Touareg*, Alger, 1896.
- BERNARD (Général), Les deux Missions du Lieutenant-Colonel Flatters, *Bull. Soc. de Géogr.*, Alger, 1909, p. 43.
- BERNARD (A.) et LACROIX (N.), *La Pénétration saharienne (1830-1906)*, 195 pages, 1 carte hors texte, Alger, 1906.
- BETRIX, *La pénétration touareg*, Paris, Lavauzelle, 1911.
- BROSSELDAR (H.), *Voyage de la Mission Flatters au pays des Amdjer*, in 8, Paris, 1883.
- BROSSELDAR (H.), *Les deux Missions Flatters*, in 16, Paris, 1888.

BIBLIOGRAPHIE

395

- CAUVET (C^t), Les conséquences du combat de Tit, *La Légion étrangère*, n° 25, mai-juin 1941.
- DROULERS (Charles), *Le marquis de Morès, 1858-1896*, Paris, Plon, 1932.
- DUCCLOS (C^t), Situation politique des territoires du Sud de 1902 à 1930, *Les territoires du Sud de l'Algérie*, 2^e partie, pp. 43-102, Alger, 1930.
- GAVARD (D^r Octave), *Au pays de la soif et de la peur*, Paris, Alsatia, 1938.
- GERMAIN (J.) et FAYE (S.), *Le Général Laperrine, grand Saharien*, Paris, Plon, 1922.
- GORÉE (G.), *Sur les traces du Père de Foucauld*, Paris, Lyon, Edit. de la plus Grande France, 1936, avec une carte inédite du Hoggar, par le Père de Foucauld.
- GOVERNEMENT G^l DE L'ALGÉRIE, *La dernière Mission Flatters*, Alger, 1882.
- HAARDT (G. Marie) et AUDOUIN-DUBREUIL (Louis), *La première traversée du Sahara en automobile*, Paris, Plon, 1923.
- HULOT (Baron), L'Œuvre de pénétration des Méharistes sahariens, *La Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} mars 1908, pp. 419-444.
- HÉRISSON (Robert), *Avec le Père de Foucauld et le général Laperrine, Carnet d'un Saharien, 1909-1911*, Paris, Plon, 1937, 320 p. avec 28 gravures hors texte, et 1 carte.
- JOALLAND (Gl.), *Le drame de Daskori*, in 16, 253 p., 1 carte hors texte, Paris, Argo, 1931.
- LAPERRE, Notes et souvenirs, La soif au Sahara, *Bull. quest. Dipl. col.*, t. XXXI, 1912, p. 605 ; — La pacification des Touaregs, *ibid.*, t. XXXV, 1913, p. 393.
- LAWRENCE (Colonel T. E.), *La révolte dans le Désert, Histoire de l'Indépendance de l'Arabie et la formation du Hedjas*, Paris, Payot, 1928.
- LEHURAU, *Historique de la Compagnie saharienne du Tidikelt*, Paris, Lavauzelle, 1920.
- LEHURAU (L.), *Sur les pistes du Désert*, Plon, 1929.
- LEHURAU (L.), *Au Sahara avec le commandant Charlet*, Paris, Plon, 1932.
- MEYNIER (Général O.), La Pacification du Sahara et la pénétration saharienne, *Cahier du Centenaire de l'Algérie*, Fasc. II, 1930.
- POTTIER (René), *Un Prince saharien méconnu, Henri Duveyrier*, Paris, Plon, 1938.
- POTTIER (René), *La vocation saharienne du Père de Foucauld*, Paris, Plon, 1939.
- SCHIRMER (H.), *Pourquoi Flatters et ses compagnons sont morts ?* Paris, Challamel, 1896.
- TOURNAFONT, Le massacre des Pères d'Alger par les Touareg, *L'Explorateur*, p. 329, 1882.
- VERNALE (D^r), *Au Sahara pendant la guerre européenne*, Paris, Larose, 1926.
- X..., Récit d'un des survivants indigènes de la deuxième Mission, in : *Chron. trim. des missions d'Afrique*, juillet 1881.

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

Imrad du Ahaggar	Couverture
I. Type de paysage dans le Haut Ahaggar	32
Aguelmame d'Issekherasen après une coulée récente de l'oued	32
II. L'oued Imirhou	33
Régions démantelées du Tassili	33
III. L'oued Taffassasset à 25 km. de ses sources	48
Arbres mutilés par les bergers touaregs	48
IV. Type de tumulus à grande soutache (Région tassilienne) ..	49
Tumulus en margelle de puits avec soubassement (Haute Koudia)	49
V. Cercle de pierres d'origine très ancienne que l'on suppose se rapporter à un culte solaire	96
Tumuli de forme tronconique	96
VI. Types touaregs	97
VII. Targui des Kel Rela	112
Jeune femme des Kel Ahnet portant la coiffure à tresses multiples	112
VIII. Jeune enfant touareg	113
Jeune fille touarègue jouant sur le sable avec des petites poupées en étoffe habillées en guerriers	113
IX. Jeune femme touarègue de classe noble se brossant les dents avec une tige d'irak	192
Jeune ménage touareg assis à l'abri de l'asaber	192
X. Tente de l'Aménokal des Kel Ahaggar	193
Montage de la tente par les femmes	193
XI. L'intérieur d'une tente	208
Femmes des Kel Ahaggar voyageant à âne	208
XII. Chasseur touareg avec ses chiens slougis	209
Pose d'un piège à pointes radiales	209
XIII. Chèvre de l'Ahaggar à longs poils	288
Mouton daman ou mouton targui	288
XIV. Types de coiffures portées par les hommes	289
XV. Vieille femme noble de la tribu des Kel Rela tissant un sac avec des fils en poils de chèvre	304
Sac en peau de chèvre servant aux femmes pour le transport de leurs vêtements personnels	304
XVI. Forgerons travaillant en plein air	305
Femmes des imrads faisant paître et abreuver les troupeaux ..	305

TABLE DES FIGURES DANS LE TEXTE

1. — Coupe schématique nord-sud de l'Ahaggar.....	15
2. — Panorama des environs de l'Ilâman, vu du pic Tahat.....	18
3. — Paysage du Haut Ahaggar (Région du Tazoli) vu du pic Serkout.....	19
4. — Profil en long de l'oued Tâmanrasset.....	30
5. — Coupe transversale de l'oued Djorat.....	31
6. — Gravure d'époque préhistorique représentant la capture d'un buffle antique (oued Djorat, Tassili-n-Ajjer).....	59
7. — Gravure d'époque préhistorique représentant un groupe de bovidés (oued Tadjerdjert, Tassili-n-Ajjer).....	61
8. — Différents types de peintures rupestres de l'oued Djorat.....	62
9. — Peinture rupestre de la grotte de Tamajert (Tassili-n-Ajjer).....	63
10. — Peinture à l'ocre de l'abri de Tiror (Tassili-n-Ajjer) représentant un char de guerre attelé de trois chevaux.....	63
11. — Peinture à l'ocre de l'abri de Tadjerdjert (Tassili-n-Ajjer).....	64
12. — Peinture à l'ocre de Mertoutek (Ahaggar).....	65
13. — Différents types des tumuli du Sahara Central.....	67
14. — Cercle de pierres à double rangée.....	72
15. — Alphabet tifinagh et ses affinités avec le libyque.....	144
16. — Le Tobol, insigne de commandement de l'aménokal et son « imitkar ».....	157
17. — Davier à extraire les dents et appareil utilisé pour les déchausser.....	175
18. — Pendeloque pectorale en argent portée par les femmes de l'Ahaggar.....	176
19. — Amulettes en argent, portées par les hommes sur le cimier de la coiffure.....	177
20. — Cadenas touareg et sa clé.....	178
21. — Mors et bride de chameau.....	215
22. — Mors de chameau (détail).....	218
23. — Dispositif de fixation de la bride du chameau.....	218
24. — Sandale « irratimen ».....	219
25. — Tente utilisée par les Kel Rela.....	224
26. — Tente utilisée par les Agouh-n-Têhlé.....	225
27. — Plat des Touaregs de l'Ahaggar.....	228
28. — Pelle de tente.....	229
29. — Mortier des caravaniers et son pilon.....	231
30. — Corne de mouton servant de récipient à beurre.....	232
31. — Petite gourde de peau servant de récipient à beurre.....	233
32. — Réservoir à beurre fait d'une peau du cou de chameau.....	234
33. — Piège à pointes radiales utilisé pour la capture des gazelles.....	241

34. — Hache à fer triangulaire.....	251
35. — Brosse à dents en bois d'Irak et son étui en peau.....	258
36. — Couteau à coiffure.....	259
37. — Bock à injection touareg.....	263
38. — Habillement des hommes de l'Ahaggar.....	265
39. — L'imerkôden, sandales faites de peaux cousues les unes sur les autres et portées par les montagnards de l'Ahaggar.....	268
40. — L'habillement des femmes touarègues.....	269
41. — Types de bracelets portés au-dessus du coude par les Touaregs.....	271
42. — Porte-aiguilles en peau travaillée.....	272
43. — Bagues des femmes de l'Ahaggar.....	273
44. — Bracelet en argent porté au poignet par les femmes.....	274
45. — Anneau d'oreille des femmes de l'Ahaggar.....	275
46. — Entonnoir en bois.....	276
47. — L'amoula, petit biberon en bois pour faire boire les jeunes enfants.....	277
48. — Louche en bois de tabarekkat, servant également de vase à boire.....	278
49. — Soufflet de forge double.....	279
50. — Marteau.....	280
51. — Pince de forgeron.....	280
52. — Pince à sucre.....	281
53. — Amzad ou violon monocorde des femmes touarègues de l'Ahaggar.....	287
54. — Selle de chameau dite tamzack.....	319
55. — Lance touarègue.....	323
56. — La tacouba ou épée des Touaregs.....	324
57. — Poignard de bras de type ancien des Touaregs de l'Ahaggar.....	325
58. — Bouclier en peau d'antilope.....	326

Tableau des marques de propriété appliquées aux chameaux dans les différentes tribus de l'Ahaggar.....	209
--	-----

TABLE DES CARTES

I. L'Ahaggar et ses abords.....	24-25
II. Carte du peuplement des Syrtes, du Fezzan et de l'Ahaggar au v ^e siècle av. J.-C., d'après les textes d'Hérodote.....	91
III. Carte de la répartition des différents groupements politiques touaregs.....	129
IV. Terrains de nomadisation des tribus de l'Ahaggar.....	184-185
V. Schéma du cycle caravanier des Touaregs de l'Ahaggar....	216-217

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	7
AVERTISSEMENT AU SUJET DE L'ORTHOGRAPHE DU MOT «TOUAREG»	9
LIVRE I. — GÉOGRAPHIE PHYSIQUE. LE PAYS. SON CLIMAT. SA FLORE. SA FAUNE	11
INTRODUCTION	11
CHAPITRE I. — APERÇU GÉOLOGIQUE ET GÉOGRAPHIQUE	14
CHAPITRE II. — LES RÉGIONS NATURELLES	17
L'Atakor et ses dépendances	17
L'Anahef	20
La Tafedest	20
Le Tassili-n-Ajjer	21
L'Immidir	22
L'Ahnnet	23
Tassili du Sud	26
CHAPITRE III. — HYDROGRAPHIE DU MASSIF CENTRAL SAHARIEN	28
Bassin de l'Igharghar	32
Bassin de l'oued Tâmanrasset	33
Bassin de l'Azaouak	33
Bassin du Taffassasset	34
CHAPITRE IV. — CLIMATOLOGIE	36
CHAPITRE V. — LA FLORE	40
CHAPITRE VI. — LA FAUNE	43
Faune antique	45
Mammifères	46
Oiseaux	48
Reptiles, Batraciens	49
Poissons	50
Insectes	51
Mollusques	52
LIVRE II. — L'HOMME. LE PASSÉ DU SAHARA, SON PEU- PLEMENT	53
CHAPITRE I. — L'ANAGGAR PRÉ ET PROTO-HISTORIQUE	53
Les industries lithiques	54
Gravures et peintures rupestres	59
Les tumuli	65
Monuments lithiques	71
Kasba de Ti-n-Hinân	72
CHAPITRE II. — LE PEUPEMENT DU SAHARA CENTRAL ET L'ORI- GINE DES TOUAREGS	76

Documents tirés de l'histoire de l'ancienne Égypte.....	78
Documents tirés des auteurs grecs et latins.....	90
Éléments apportés par les gravures et les peintures rupestres du Sahara Central	106
Période post-islamique	112
Documents tirés des auteurs arabes	114
LIVRE III. — LES TOUAREGS. DIVISIONS POLITIQUES.	
CARACTÈRES PHYSIQUES. LANGUE, ÉCRITURE ET LITTÉRATURE ORALE.....	126
CHAPITRE I. — DIVISIONS POLITIQUES.....	126
CHAPITRE II. — CARACTÈRES PHYSIQUES DES TOUAREGS.....	130
CHAPITRE III. — LANGUE ; ÉCRITURE ET LITTÉRATURE ORALE DES TOUAREGS	141
Langue	141
Écriture	143
Littérature orale.....	145
LIVRE IV. — LES TOUAREGS DE L'AHAGGAR. ORGANI- SATION SOCIALE. CONFÉDÉRATION DE L'AHAGGAR..	
CHAPITRE I. — ORGANISATION SOCIALE	149
Classes et castes	149
Monogamie et matriarcat.....	150
L'Amenokal.....	154
L'Amrar	157
Les Imochar	158
Les Inislimen	161
Les Imrad.....	164
Vassaux assimilés.....	167
Iborelliten	168
Les Ikian	169
Ikian-n-Egef	172
Iderfan	173
Les Enaden.....	173
CHAPITRE II. — CONFÉDÉRATION DE L'AHAGGAR.....	180
<i>Tobol des Kel Rela</i>	182
Les Dâg Râli	191
Les Agouh-en-Téhlé.....	193
Les Ait Loaien	195
Les Relaidin	196
Les Ibettenâten	197
Les Iklân-en-Tâousit	197
Les Issekkemâren	198
Les Iheiaouen Hâda	199
Les Kel In Rhâr'	199
Les Kel Tâfedest	200
Les Kel Immidir	200
Les Kel Tâzoulet	201
Les Irréguenaten	201
<i>Tobol des Tâitok</i>	202

TABLE DES MATIÈRES

401

Les Irechchoûmen	205
Les Kel Ahnet	206
Les Tégéhé-n-Efis	207
Les Kel I-n-Toûnîn	208
Les Iouarouaren	208
Les Ikechchemaden	210
Les Ikouttisen	210
Les Ikadeien	210
<i>Tobol des Tégéhé-Mellet</i>	211
Les Kel Terourirt	212
Les Kel Ouhet	212
Les Kel Torha	212

LIVRE V. — LA VIE MATÉRIELLE 214

CHAPITRE I. — LES CONDITIONS DE VIE CHEZ LES TOUAREGS DE L'AHAGGAR 214

CHAPITRE II. — L'HABITATION 221

Le campement 221

La tente 223

Les greniers 225

Le couchage 226

Le feu 227

Mobilier 228

CHAPITRE III. — L'ALIMENTATION 230

CHAPITRE IV. — LA CHASSE. LA PÊCHE 240

La chasse 240

La pêche 243

CHAPITRE V. — L'AGRICULTURE 244

CHAPITRE VI. — L'ÉLEVAGE 249

Le chameau 249

Le mouton 251

La chèvre 251

L'âne 253

Le cheval 253

Le zébu 254

Règles concernant le passage et le nomadisme des troupeaux. 255

CHAPITRE VII. — ENTRETIEN ET PRATIQUES SE RAPPORTANT

AU CORPS 257

Propreté et soins du corps 257

Tatouages — Fards 259

Médecine — Chirurgie 260

CHAPITRE VIII. — HABILLEMENT. PARURE 264

Les vêtements 264

Parures. Bijoux 270

CHAPITRE IX. — ARTISANAT ET ART CHEZ LES TOUAREGS DE L'AHAGGAR 276

Les Touaregs. 26

LIVRE VI. — LA VIE SOCIALE. CULTES ANCIENS. RELIGIONS ET CROYANCES DES TOUAREGS.....	282
CHAPITRE I. — LA VIE SOCIALE.....	282
La naissance	282
L'apposition du nom.....	283
La conception et l'allaitement.....	284
Circoncision	286
Education	286
L'Abal	288
Le mariage	290
Empêchements au mariage.....	294
Le divorce	294
Le meurtre	295
Le suicide	296
La mort	296
CHAPITRE II. — CULTES ANCIENS. RELIGIONS ET CROYANCES DES TOUAREGS	298
Cultes préhistoriques et protohistoriques.....	298
Religion des anciens Libyens.....	300
Christianisation.....	301
Le "Judaïsme"	303
Islamisme	304
Survivances païennes	307
Sorcellerie, divination	308
LIVRE VII. — LA VIE EXTÉRIEURE.....	310
CHAPITRE I. — COMMERCE, CARAVANES, PISTES CARAVANIÈRES ET TRANSPORTS.....	310
Pistes secondaires	313
Les transports.....	317
CHAPITRE II. — GUERRE ET REZZOU.....	321
LIVRE VIII. — LA PÉNÉTRATION EUROPÉENNE CHEZ LES TOUAREGS (1800-1900)	327
LIVRE IX. — HISTOIRE DE L'OCCUPATION FRANÇAISE ET DE LA SOUMISSION DES TOUAREGS DE L'AHAGGAR (1900-1920)	345
BIBLIOGRAPHIE ABRÉGÉE DU SAHARA CENTRAL ET OUVRAGES CONSULTÉS.....	378
Généralités	378
Géographie	383
Climatologie. Météorologie	384
Géologie	385
Botanique	386
Zoologie	387
Anthropologie	389
Archéologie et préhistoire.....	390
Linguistique et religion.....	393
Histoire	394

INDEX DES NOMS PROPRES ¹

- Abalessa, 49, 69, 72, 73, 116, 117,
 192, 198, 207, 226, 245, 247, 248,
 278, 311, 351, 352, 369, 370.
 Abd Allah Ed-Djafar, 304.
 Abdelmoumen, 201.
 Abdel el Nebi, 341.
 Abdel Selem, 364.
 Abeuh ag Khabelli, 196, 367, 371,
 372, 374, 375.
 Abézou, 199, 200, 248.
 Abdine (el Kounti), 202, 207, 324,
 347, 350, 353, 355, 367.
 Abidine ben Sidi Mohamed, 358.
 Abogheltès, 169.
 Abou Gohals, 360.
 Abou Ibrahim Isahc ed Djanati, 119.
 Abyssinie, 253, 279.
 Acedjerad, 26.
 Achéens, 84.
 Achegour, 35.
 Ada, 199.
 Adamaoua, 109.
 Adenek, 199, 248.
 Adghagh, 124.
 Admer, 16, 38, 47, 56, 311, 354, 365.
 Adoukrouz, 26.
 Adrar, 123, 124, 125, 127, 142, 162,
 172, 180, 187, 207, 252, 281, 367.
 Adrar Azrou-n-Fad, 18.
 Adrar Douchi, 68.
 Adrar In Taraine, 32.
 Adrar Haggérène, 33.
 Adrar Tahoua, 34.
 Adrar Tarit, 26.
 Adrar (Tassili-n-Ajjer), 22, 32, 35.
 Adrar Torha, 200.
 Adrian, 32.
 Adyrmachides, 91, 98.
 Aegipans, 100, 103.
 Aflan ag Doua, 366, 374.
 Aflan ag Salem, 357.
 Aflabouhine, 194.
 Agadez, 115, 119, 127, 194, 204, 268,
 311, 318, 332, 352, 366, 367, 369,
 371, 372, 376.
 Agg-Amma, 147.
 Aghedès, 12.
 Aghiar, 77.
 Agili, 248.
 Ag Mama ag Sidi, 186.
 Agouh-en-Tehlé, 191, 193, 194, 195,
 196, 197, 207, 208, 224, 348, 369,
 370, 374, 375.
 Agrippa, 94.
 Agyaamba (regio), 103.
 Ahaggar-oua-gezzoulen (Iguezoulen),
 18.
 Ahaggar-oua-hégrin (Ouagerin), 18.
 Aberir (Ihéir), 31, 32, 50, 102.
 Ahi Azzi, 211, 348, 351.
 Ahi Moktar, 348.
 Ahmed ben Abdella, 356.
 Ahmed ben Amar, 356.
 Ahmed Chérif, 376.
 Ahmoud (sultan), 359, 364, 365, 367,
 368, 373, 375, 376, 377.
 Ahnet, 13, 17, 21, 23, 27, 33, 35, 54,
 55, 69, 70, 71, 94, 201, 204, 205,
 206, 311.
 Ahohor, 201.
 Ahola, 35.
 Ain Et-Hadjadj, 208, 339, 341, 343,
 369.
 Ain Guettara, 355.
 Ain Kerma, 337.
 Ain Taïba, 341, 343.
 Ain Zabebalt, 365.
 Aïr, 12, 34, 35, 47, 59, 69, 104, 121,
 123, 125, 127, 131, 142, 169, 183,
 194, 196, 202, 207, 210, 230, 252,
 269, 278, 281, 283, 287, 318, 326,
 328, 332, 353, 366, 367, 370, 371,
 372, 375.
 Allarel ag Mohamed Biska, 155, 186,
 187, 188, 190, 203, 335, 336, 339,
 340, 345.
 Aït-Loaien, 182, 190, 191, 195, 196,
 201, 212, 367, 368, 374, 375.
 Aïtokiane, 196, 197, 247, 248, 311.
 Akabli, 204, 205, 207, 311.
 Akalouasha, 84.
 Akarakar, 16, 33.
 Akenken, 354.
 Akerremol, 183.
 Akhamouk ag Chaouch, 368.
 Akhamouk ag Yéma, 155, 186, 189,
 190, 226.
 Akkar, 117.
 Alamine, 178.
 Alegna'ou, 23, 312.

1. Les noms des auteurs cités et ceux des Européens sont en italique.

- Aleksod, 20.
 Alexandre de Macédoine, 90, 115.
 Ali ben Ali, 358.
 Ali ben Larbi, 357.
 Amador, 16, 72, 95, 218, 335, 336, 337.
 Amantes, 102.
 Amasis, 89.
 Amayas ag Khelbi, 187.
 Amazigh, 92.
 Amdor, 187.
 Améchaoui ag Younés, 186.
 Amegid, 33, 47, 69, 200, 211, 212, 335, 337, 338, 339, 346.
 Aménéna oult Sidi, 187.
 Amenai, 190.
 Amer el Khadj, 202.
 Amérique, 94.
 Amma ag Doua, 352.
 Ammon (Dieu), 86, 92, 101, 251.
 Ammoniens, 91, 92, 300.
 Ammon-Râ, 109.
 Amrah, 248.
 Amrar, 368.
 Amri ag Sidi Mohamed, 204, 366, 375.
 Amsel, 195, 207, 247, 248, 368.
 Amsir, 206.
 Anaba ag Amellal, 190, 212, 284, 353, 366, 371, 374.
 Anahel, 17, 20, 34, 70, 196, 311, 343.
 Anderamboukane, 363.
 Aneseria, 201.
 Angleterre, 359.
 Annibal, 45.
 Ansongo, 363.
 Antef, 82.
 Aoulef, 205, 206.
 Apriès (Pharaon), 89.
 Arabie, 113, 141, 360.
 Arak, 17, 23, 51, 201, 206, 311.
 Araouan, 328.
 Araraucèles, 102.
 Arechchoum, 20.
 Arefsa, 18, 19.
 Arib, 205.
 Arnould (Cap.), 35.
 Arokam, 196.
 Ar'rerf Ahnet, 204.
 Asaraddon, 88.
 Asbystes, 91, 99, 102, 104.
 Asdjer, 122.
 Asegrad, 33, 35, 206.
 Asekrem, 18, 33, 117, 192, 200, 370.
 Aseksem, 278.
 Asjer, 122.
 Askia el Hadj Mohamed, 123.
 Asoudji, 204.
 Asouf Mellen, 35, 206.
 Assakao, 377.
 Assékel ag Louka, 194.
 Asselar, 54, 108.
 Assourbanipal, 88.
 Assyrie, 64, 109.
 Assyriens, 88.
 Astacures, 104.
 Atakor, 17, 18, 20, 32, 37, 46, 52, 55, 59, 97, 117, 191, 223, 359, 351.
 Atarantes, 91, 95, 97, 102, 103, 105.
 Athéna, 300.
 Athènes, 98.
 Atlantes, 91, 94, 95, 96, 97, 98, 100, 101, 103, 105, 109, 300.
 Atlantide, 94, 109.
 Atlantis, 94.
 Atlas, 33, 45, 91, 94, 95, 96, 97, 99, 101, 115, 147.
 Atlanour (d'), 343.
 Attici ag Chikkat, dit ag Amellal, 178, 186, 187, 188, 190, 211, 212, 346, 348, 353, 366.
 Augiéras, 48.
 Augiéras-Draper, 7, 54.
 Augila, 91.
 Augiles, 100, 101.
 Auréba, 115.
 Aurès, 115, 116, 141, 153, 226, 303, 304.
 Auschises, 91, 101, 104.
 Auses, 91, 93, 300.
 Autriche, 359.
 Avaris, 83.
 Azaouar (Azaouak), 33, 34.
 Azéo-Settefen, 16.
 Azgar, 122.
 Azger, 122.
 Azgueurs, 122.
 Azlouel ag Serada, 182, 203, 205, 351.
 Azkar, 12.
 Azzel Matti, 35.
 Baba ag Tamaklast, 347, 352.
 Badahol, 178.
 Badjeloud ag Maklia, 206, 350.
 Baghezan, 372.
 Bagnères (M. des L.), 359.
 Bagradas (Neuve), 104.
 Balkans, 84.
 Bamba, 354.
 Bambouk, 311.
 Bandiagara, 109.
 Bargah (Barca), 114, 121.
 Baribas, 132.
 Barth (Henri), 12, 54, 59, 72, 153, 169, 238, 301, 305, 328.
 Bary (Erwin de), 54, 59, 332.
 Basset (André), 8, 9.
 Basset (Henri), 9, 306.
 Basset (René), 8, 9.
 Battos, 89.
 Bay el Bekkay, 189, 351.
 Beida, 360.
 Belkacem, 339.
 Bellay ag Younés, 357.
 Benhazéra (Maurice), 7, 116, 154, 156, 183, 191, 195, 197, 201, 210, 304, 352.
 Beni Hilal, 69, 118.
 Benoît (Pierre), 94.
 Bérabers, 203, 347, 355, 367, 374.
 Bérabiches, 127.
 Bérânès, 115.

INDEX DES NOMS PROPRES

405

- Berbères, 92, 99, 106, 108, 109, 112, 113, 114, 115, 119, 120, 124, 137, 138, 142, 143, 167, 259, 299, 302, 303.
 Berdama, 119.
 Berdéa, 121.
 Béringer, 335, 336.
 Berlioux, 94, 95.
 Bernès, 115.
 Berthelot, 77, 78, 96, 97, 99, 101, 102, 104, 105.
 Bertholon et Chantre, 135, 136, 137.
 Besnard, 7.
 Bessel (*Lieut.*), 199.
 Bikoun Kabi, 153.
 Bilma, 35, 355.
 Bilou, 188.
 Bir el Achiya, 331.
 Bir el Ater, 55.
 Bir Zmila, 355.
 Biska ag Sidi, 181, 357.
 Biskra, 329.
 Bissuel, 13, 202.
 Blèmes, 100, 103.
 Blomet, 20, 33, 201, 226, 248.
 Bonain (*Serg.*), 366.
 Bondjem (oasis de), 105.
 Bonnamy, 372.
 Bonnet de Mézières, 343.
 Bonnemain (*Cap. de*), 315, 328.
 Bozhard, 81.
 Borchoris, 87, 88.
 Bornah, 122.
 Bornou, 122.
 Boschimans, 108.
 Botr, 115, 116.
 Bouaf ben Khaled, 358.
 Boubékeur ag Alegoui, 362, 376.
 Boucard (*R. P.*), 331.
 Boû Derba, 315, 329, 330.
 Boudouma, 131.
 Boujbiha, 197.
 Boukhellil ben Douka, 189, 375.
 Boule, 54.
 Bourcart, 7, 14, 23.
 Bourdames, 119.
 Bourdân, 307.
 Bourem, 131.
 Bourges (*Lieut.*), 372.
 Boussa, 327.
 Brahim ag Abakada, 377.
 Brahim ag Bocca, 357.
 Brazza (*de*), 328.
 Brenans (*Cap.*), 8, 109.
 Breuil, 107.
 British Museum, 104.
 Bushmen, 54.
 Byzacène, 301.
 Byzakes, 99.
 Caillé (*René*), 106, 120, 327.
 Caire, 360.
 Cambyse, 89.
 Canaam, 92.
 Canaries, 143.
 Canariens, 137.
 Cap Juby, 141.
 Carbiuel (*Col.*), 8.
 Carde, 7.
 Cariens, 88.
 Carthage, 74, 99, 105, 141, 143, 301.
 Carthaginois, 143.
 Caton Thompson, 57.
 Caucase, 95.
 Cauvet (*Comm.*), 112, 162, 163, 238, 348, 351.
 Cécrops, 98.
 César, 113.
 Chaamba, 13, 211, 336, 341, 348, 355, 363.
 Chaamba Mouadi, 202, 204.
 Cham, 92.
 Chantre, 110.
 Chaouia, 134, 137, 226.
 Charlet (*Cap.*), 355, 359, 377.
 Chasseloup-Laubat, 107, 109, 110, 111.
 Chebeki ag Hemma, 357.
 Chéboun, 175.
 Cheikh ag Mohamed, 343.
 Cheikh Bay, 305.
 Cheikh ben Hamida, 373.
 Cheikh Brahim oult Sidi, 124.
 Cheikh Othman, 163, 213, 328, 329, 330, 331.
 Cheikh Si Ahmed Ben Idriss el Fassi, 360.
 Chérif ben el Hadj Ali, 358.
 Chernach, 171, 351.
 Chét-Gânet, 147.
 Cheurfa (d'Aoulef), 306.
 Chevalier (*Aug.*), 41, 42, 230.
 Chevigné (*Lieut.*), 354.
 Child (*Gordon*), 79.
 Chinguit (*Chinguetti*), 124.
 Chleuhs, 142.
 Chotts, 33.
 Chotts Djerid, 301.
 Chrétiens, 357, 360, 361.
 Chudeau, 7, 9, 14, 21, 34, 68, 70, 169, 352.
 Cinyphiens, 104.
 Cinyps, 104, 105.
 Clergel de St Léger, 354.
 Clor (*Lieut.*), 352, 353.
 Coche (*Cap.*), 21.
 Constant, 366, 370.
 Constantin (*Empereur*), 73.
 Constantinople, 340, 376.
 Cornelius Balbus, 102, 114.
 Corripus, 108, 143, 300.
 Corse, 251.
 Cortier (*Cap.*), 50, 54, 115.
 Collens, 324, 348, 349, 350, 377.
 Crète, 84.
 Cro-Magnon, 137.
 Cronos, 300.
 Croq (*Adj.*), 374.
 Cydamus, 102.
 Cyrénalque, 89, 90, 102, 115, 116, 118, 123.
 Cyrene, 89.

- Dabnou, 68.
 Dag-echchik (Ech Cheikh), 178, 304.
 Dag-el-Mesk, 201.
 Dag-Houa, 195, 212.
 Dag-Iknân, 212.
 Dag-Khamaya, 212.
 Dag-Mertemek, 73, 117, 191.
 Dag-Râli, 117, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 206, 210, 222, 224, 226, 240, 348, 349, 350, 369, 370, 371, 372, 374.
 Damergou, 34, 162, 231, 268, 328, 335.
 Daoussak, 131, 133, 167, 168, 305.
 Darisa, 114.
 Dar-Mouli, 247, 248, 306.
 Dassine oult Yéma, 352, 366.
 Daumas et Ausone de Chancel, 12.
 David, 115.
 Debakkar, 131.
 Debris, 102.
 Dèce, 301.
 Deconclois (Brig.), 356, 358.
 Déhine, 200, 248.
 Delafosse (Maurice), 123.
 Dendi, 131.
 Deniker, 9, 150, 167.
 Depommier (Cap.), 189, 197, 370, 371, 372.
 Depont et Coppolani, 361.
 Derkaoua, 361.
 Dermachaka, 201.
 Dia, 122, 123.
 Dianous (de), 337, 338.
 Dider, 22.
 Diniaux (Cap.), 352, 353.
 Diodore de Sicile, 92, 94, 95, 101.
 Djado, 101, 105.
 Djalout (Goliath), 114.
 Djana, 119.
 Djanet, 71, 119, 128, 198, 299, 354, 365, 358, 359, 362, 364, 365, 367, 375, 377.
 Djani Bey, 354.
 Djebbour, 332.
 Djebel el Araq, 79.
 Djebel Lakdar, 360.
 Djebel Néfoussa, 104.
 Djenné ou Dienné, 121, 327.
 Djerboub, 104, 360, 361.
 Djerma, 102.
 Djorat (oued), 8, 30, 62, 106, 107, 253.
 Djoua, 341, 342.
 Dolopes, 104.
 Dori, 363.
 Doriens, 84.
 Doul Kornein, 299.
 Dourneaux-Duperré, 331.
 Draa (oued), 99.
 Dubois (P.-E.), 7.
 Dubuc, 7.
 Duclou (Comm.), 365, 377.
 Duceyrier (Henri), 7, 12, 21, 48, 50, 54, 59, 76, 102, 123, 124, 134, 154, 161, 163, 166, 202, 206, 211, 213, 238, 293, 301, 304, 305, 315, 326, 328, 329, 330, 344.
 Ed Djaret (voir O. Djorat).
 Edekel (Adrar), 33.
 Edjelah, 21.
 Edjereh, 33.
 Edjmidhan, 187.
 Edrissi, 122.
 Edrissides, 124, 180.
 Edrissiens, 206.
 Efenargh, 312.
 Eferer, 43, 222.
 Eguélé, 342.
 Eguelougal, 199.
 Eguéré, 211, 212.
 Égypte, 101, 104, 107, 109, 111, 114, 121, 150, 298, 300, 303, 311, 360.
 Égyptiens, 107, 241, 283, 299, 300, 310.
 Ehan (oued), 365.
 Ehellou, 178.
 El Abiodh, 341, 342.
 El Abter, 115.
 Elakel, 20.
 El Bak ag El Fassi, 312.
 El Barka, 359.
 El Bekri, 114, 116, 120, 198.
 El Djaret, 35.
 El Goléa, 329, 342.
 El Hadjadj Moussa, 342.
 El Hadj Ahmed ag el Hadj el Bekri, 186, 330.
 El Hadj Admed ben Mohamed Bilou, 351.
 El Hadj Bekri, 186.
 El Hadj Cheikh ag Abelnar, 331.
 El Hadj el Foki, 305.
 Elioug, 364.
 El Khadj Akhmed, 155.
 El Khenig (Hassi), 312.
 El Madani, 359.
 El Merhill, 123.
 El Moungar, 342.
 El Oued, 328, 341.
 Emihrou (Imirhou), 13, 50, 332, 335, 342, 343.
 Enaden, 173.
 Engadi, 336.
 Ennedi, 60.
 Ennedid, 248.
 Ennefous, 23.
 Enver Pacha, 376.
 Erevides, 104.
 Erg Chech, 201.
 Erg Oriental, 74, 126, 127, 333, 335, 341, 342, 344.
 Eropées, 104.
 Fr-Roui, 35.
 Eschyle, 94.
 Espagne, 84, 107.
 Es-Sadi, 153.
 Essélésékine, 55, 58, 248, 306.
 Esseven-n-Afella, 356.
 Es-Sola, 338.
 Es-Souq, 121, 123, 164, 180, 206, 211.

INDEX DES NOMS PROPRES

407

- Éthiopie, 103.
 Éthiopiens, 65, 81, 85, 86, 88, 91, 100, 103.
 Fagoubine, 127.
 Faïçal (Emir), 376.
 Fatimide (Sultan), 118.
 Fatma bent M'ais, 347.
 Faucheux, 331.
 Fayoum, 57, 78, 79.
 Felka, 374.
 Fennil, 332.
 Fergoumoussen, 204.
 Fezzan, 59, 65, 95, 97, 99, 101, 102, 103, 112, 121, 123, 180, 206, 302, 311, 328, 366.
 Fezzanie, 101.
 Firhoum, 188, 363, 364.
 Flammé (G. B. M.), 60, 344.
 Flatters (Lieut.-Col.), 12, 164, 187, 196, 212, 333, 334, 335, 336, 338, 340, 344, 346, 348, 350, 353.
 Florimond, 35.
 Foley, 7, 262, 290.
 Fort-Flatters, 74, 212, 352, 365, 372.
 Fort-Motylinski, 193, 194, 367, 368, 369, 370, 375.
 Fort-Polignac, 353, 364, 365, 366, 371.
 Foucauld (R. P. de), 8, 9, 18, 87, 92, 142, 146, 147, 168, 170, 192, 193, 196, 284, 289, 293, 307, 352, 367, 368, 375, 377.
 Foun ez Zag, 26.
 Fourreau (Fernand), 13, 54, 305, 328, 341, 342, 343, 344.
 Fourreau-Lamy (Mission), 13, 38, 54, 343, 344, 345, 350.
 Fouta Toron, 110.
 François (Adj.), 365, 371.
 Frepignet (de), 333.
 Frobenius (Léo), 153.
 Gabès, 33.
 Gademis (Rhadamès), 121.
 Gamphasantes, 100, 103.
 Gao, 115; 123, 124, 131, 134, 163, 168, 173, 175, 198, 311, 312, 363.
 Garama, 97, 102, 103.
 Garamantes, 65, 73, 75, 91, 95, 97, 99, 100, 101, 103, 105, 114, 302.
 Gardel (Lieut.) 355, 356, 377.
 Garef-ed-Djenoun, 20, 97, 200, 212.
 Gautier (E.-F.), 7, 9, 14, 15, 21, 29, 99, 106, 107, 108, 109, 112, 113, 114, 115, 116, 151, 253, 285, 300, 307, 352.
 Gautier (Adj.), 355.
 Gazola (terre de), 120.
 Gélius (S.-Lieut.), 369.
 Germain (Pr L.), 109.
 Gerville, 251.
 Gétulie, 114.
 Gétules, 99, 100, 103.
 Ghrat, 12.
 Ghardaia, 329.
 Gibraltar, 98.
 Gif-Aman, 20.
 Giligames, 91.
 Gir, 104.
 Girgiri, 104.
 Gironcourt (de), 131, 132.
 Gôgi, 147.
 Goliath, 115.
 Goma, 181, 200.
 Goundam, 252.
 Gourara, 71, 118, 201.
 Grand Erg (oriental). Voir Erg oriental.
 Grant, 328.
 Gr. ce, 84.
 Grecs, 79, 85, 89.
 Grimaldi (Homme de), 54.
 Gsell (Stéph.), 91, 94, 300.
 Guargala, 121.
 Guetchoula, 361.
 Guiard, 335, 336, 337.
 Guidanes, 91.
 Guilho-Lohan (Lieut.), 324, 350, 351.
 Guilloux, 341.
 Guizil, 109, 301.
 Haecquart, 343.
 Halicarnasse, 90.
 Hamites, 153.
 Hamoadi, 355.
 Hamy (T. E.), 54, 77.
 Hannon, 98, 310.
 Haouara, 303.
 Haoussa, 133, 143.
 Hassi Botthin, 331.
 Hassi el Khenig, 22.
 Hassi Imoulay, 342.
 Hassi Inifel, 202.
 Hassi Oulad Aïch, 341.
 Hâthor, 109.
 Haut Dahomey, 238.
 Hébreaux, 292.
 Hécate, 90.
 Heggat, 112.
 Hégou Shason, 82.
 Héguyer, 190.
 Héliopolis, 87.
 Henricus Martellus Germanus, 104.
 Héracles, 96.
 Hercule (Colonnes d'), 310.
 Hereford (Angleterre), 120.
 Hérodote, 32, 64, 65, 78, 88, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 103, 105, 109, 270, 290, 300, 310.
 Herrencha, 303.
 Hésiode, 94.
 Hésychius, 302.
 Hierakonpolis, 81.
 Hilaliens, 118.
 Himantopodes, 103.
 Hirhafok, 20, 33, 192, 248, 304.
 Hittites, 85.
 Hodh, 203, 286.
 Hoffmann (Dr.), 330.
 Hombori, 278.

Houuara, 114, 115, 116, 122, 123, 301.
 Hôrus, 80, 107.
 Hôursi, 175.
 Hussein, 376.
 Hyksôs (Hyksoussos), 82, 83, 98.

Iharadjén, 72.
 Ibédi ag Bassi, 188, 205.
 Iberbern, 201.
 Ibettenâten 197, 198, 201.
 Iblis, 227.
 Ibn Batouta, 118, 119, 120, 311.
 Ibn Khaldoun, 77, 92, 114, 115, 116, 122, 266, 302.
 Iboglan, 182, 183, 196.
 Ichadahanaren, 131.
 Icheriffen, 134, 163.
 Idelès (Édelès) 49, 70, 192, 196, 197, 226, 245, 247, 248, 278, 336, 340, 348, 350, 351, 370.
 Ifédil, 50.
 Iféouane, 352, 353.
 Ifetesen, 22, 33, 200, 208, 374.
 Ifôras, 127, 131, 133, 139, 162, 163, 164, 187, 188, 202, 212, 213, 312, 351, 374.
 Ifôras (Adriar des), 47, 48, 55, 65, 69, 70, 119, 127, 176, 178, 180, 197, 198, 201, 204, 211, 305, 311, 328, 353, 374.
 Ifôras-oui-n-Egdad, 213.
 Ifôras-oui-n-Ettebel, 213.
 Ifôras-oui-n-Oukkîren, 213.
 Ifôras (du Tassili), 305, 335, 336, 340, 341, 350.
 Igdâlen, 168.
 Igharghar, 20, 22, 29, 32, 33, 51, 56, 104, 212, 331, 335, 341.
 Ighargharen, 104, 105.
 Iglén, 69, 192, 247, 248.
 Igliten, 26.
 Igostène, 344.
 Igouadaren, 173.
 Iguerissouten, 183.
 Iguidi, 121.
 Ihdanaren, 349.
 Iheiaouen Hâda, 198, 199, 200.
 Iheiaouen-n-tin-Emma, 200.
 Iheiaouen-n-Temounten, 199.
 Ikadeien, 206, 210, 211.
 Ikaskazan, 366.
 Ikechchemâden, 191, 193, 205, 210.
 Ikerremoien, 182, 183, 187.
 Ikhenoukhen, 329, 330, 331, 332, 333, 334.
 Ikhnéd, 155.
 Ikân-en-Taousit, 197, 213, 348.
 Ikouttisen, 205, 210.
 Ilachen, 195.
 Ilafok, 248.
 Ilâman (pic), 16, 18, 33, 35.
 Ilâman (oued), 43, 201, 370, 372.
 Ilâman (village), 192, 226, 248.
 Ilâman Outiline, 19.
 Imajeuren, 92.

Imanrasâten, 180, 181, 195, 332, 334.
 Imazighen, 92.
 Imekkéerresen, 195, 196, 207.
 Imenân, 150, 180, 181, 186, 197, 202, 213.
 Imerera, 197.
 Imessiltén, 191.
 Immédén, 26.
 Immidir, 17, 21, 22, 23, 27, 32, 35, 38, 59, 72, 96, 200, 206, 208, 347, 348, 350, 374.
 Imirhou (voir Emirhou).
 Imohar, 92.
 Imoulay ech Chergui, 332.
 In Abangarit, 204, 206, 311.
 In-Afalehleh, 35.
 Inaléouen, 44.
 In-Amegel (Amedgel), 69, 192, 200, 222, 245, 247, 248, 311, 350, 351.
 In Amertek, 248.
 In Azaoua, 26, 29, 34, 35, 58, 332, 344, 366.
 In Belret, 312.
 Inchelane ben Abdelmoumen, 201.
 In Daladj, 43.
 Inde, 150, 360.
 In Eker, 192, 196, 200, 372, 373.
 Inemba, 182, 183, 195, 202.
 Inemba Kel Emori, 190.
 Inemba Kel Tahat, 190.
 In Ezzan, 16, 355.
 In Gall, 204, 206.
 In Gueddassen, 188, 305, 342, 343, 352, 359, 362.
 In Guezam, 27, 34, 57, 70, 311.
 In Guern (erg), 355.
 In Meraguen (oued), 206.
 Infel, 204.
 Innezal, 248.
 In Ouzzal, 197, 312.
 Inouaouen (oued), 335, 336, 343.
 In Rabir, 206.
 In Rhâr, 344, 347.
 In Salah, 12, 96, 102, 161, 180, 188, 206, 208, 260, 311, 312, 315, 317, 328, 341, 342, 344, 345, 347, 348, 350, 351, 352, 372, 374, 375.
 In Takoufi, 199.
 In Tékébrine, 57.
 Interkadène, 192.
 In Torha, 312.
 In Zimane, 335.
 In-Ziza (Adrar), 16, 26, 27, 206, 312, 328.
 Ioniens, 88.
 Iouarouaren, 205, 208, 210.
 Ioulimmiden (Oulliminden), 77, 93, 115, 118, 180, 182, 187, 188, 223, 327, 328, 363, 368.
 Iradjenaten, 205.
 Ir'Alaman, 194.
 Irrarr, 34.
 Irasa, 89.
 Irayen, 195.
 Irechchoumen, 205, 206.
 Iref-n-Akil, 23.

INDEX DES NOMS PROPRES

409

- Irrégouénaten, 192, 198, 201, 202.
 Irrégouénaten Ihaggarenine, 201.
 Irrégouénaten Issettafénine, 201.
 Isabeten, 117, 118, 191, 243.
 Isis, 300.
 Isôknâten, 204.
 Isolane, 70.
 Issa Ber, 109.
 Issaka, 341.
 Issandaten, 194, 195.
 Issouane, 33, 343.
 Issekkemâren, 21, 188, 191, 198, 201, 206, 208, 211, 212, 236, 240, 243, 315, 341, 348, 374, 375.
 Issekkerâsen, 31, 50.
 Isselamaten, 201.
 Issenda, 195.
 Issendaten, 195.
 Issettafénine, 201.
 Italiens, 362, 376.
 Iwakaten (Oualata), 118.
 Izarwan, 173.
 Izzabaren, 66.

 Jaafar Pacha, 376.
 Jensen, 153.
 Joraf, 23, 32, 200, 248.
 Joubert, 331.
 Juba, 113.
 Juifs, 303.
 Julius Matternus, 103.
 Justmien, 302, 303.

 Kabara, 327.
 Kabyles, 115, 132, 134, 137, 138, 259.
 Kabylie (Petite), 141.
 Kaddour ben Mohamed, 358.
 Kadesch, 85.
 Kadryia, 192, 305, 360.
 Kahéna, 153, 303.
 Kaher, 119.
 Kairouan, 115, 118.
 Kam (oned), 104.
 Kamito-Kouschite, 110, 112.
 Kano, 121, 263, 311.
 Kaocen, 204, 366, 367, 369, 370, 371, 372, 375.
 Kaouar, 328.
 Kapour, 86.
 Karnak, 84.
 Kebdou, 368.
 Kébir Douro, 349.
 Kechkrech, 368.
 Kédouha, 147.
 Kel Adrar, 119, 128, 316, 318, 347.
 Kel Afella, 197.
 Kel Aguelila, 195.
 Kel Ahaggar, 138, 348, 349.
 Kel-ahem-mellen (Ahamellen), 195.
 Kel-Ahnet, 96, 117, 191, 195, 202, 205, 206, 207, 208, 210, 224, 312, 313, 350, 351, 353, 354.
 Kel Air, 119, 127, 128, 133, 158, 168, 188, 200, 227, 268, 347.
 Kel Ajjer, 122, 127, 128, 131, 132, 133, 134, 150, 163, 180, 187, 189, 195, 196, 200, 206, 208, 210, 211, 212, 213, 312, 330, 340, 342, 353, 354, 368, 371, 375, 377.
 Kel Amegid, 209.
 Kel Araouan, 205.
 Kel Aras, 147.
 Kel Archchoum, 191.
 Kel Azben, 127.
 Kel Bardjen, 72, 197.
 Kel Boujbiha, 205.
 Kel Dinnik, 127, 128, 132, 156, 173, 280.
 Kel Ehan Mellen, 181, 182, 183.
 Kel Ehan Mellen ouan Taghert, 181.
 Kel es-Souq, 77, 115, 162, 163, 304, 305.
 Kel Ezarounfat, 195.
 Kel Fadel, 197, 202.
 Kel Ferouan, 266.
 Kel Geres (Gress), 127, 128, 168, 280.
 Kel Gossi, 166.
 Kel Hirhafok, 191.
 Kel Immidir, 198, 199, 200, 201, 206, 348.
 Kel In Rharr, 198, 199, 200, 224.
 Kel-I-n-toûnin, 182, 198, 203, 204, 205, 208, 211, 212, 353, 365.
 Kel Kaoues (Koas), 197.
 Kel-Ouhet, 198, 208, 212, 365.
 Kel Oul, 127, 128, 133, 168, 227.
 Kel Rapssa (ou Rafsa), 102, 194, 195.
 Kel Raris, 200, 212.
 Kel Rela, 73, 116, 136, 147, 156, 181, 182, 183, 187, 190, 191, 193, 194, 195, 197, 199, 200, 202, 203, 204, 205, 207, 208, 211, 212, 224, 344, 347, 348, 349, 350, 374.
 Kel Tadelé, 187.
 Kel Tafedest, 198, 199, 200.
 Kel Tahat, 191.
 Kel Tahifet, 195.
 Kel Tamanraset, 191.
 Kel Taoudéni, 205.
 Kel Tarahananet, 191.
 Kel Tarhaouhaout, 195.
 Kel Tazoulet, 198, 199, 200, 201, 374.
 Kel Tégatoufé, 200.
 Kel Teroûrirt, 198, 208, 212.
 Kel Terahart, 200.
 Kel Tin Alkoun, 359.
 Kel Torha, 195, 212.
 Kella, 183, 186, 194, 202.
 Kembiden, 182.
 Kermabon (R. P.), 332.
 Khatita, 183.
 Kidal, 197, 364, 374.
 Kilian, 7, 14, 15, 106.
 Kocellata, 304.
 Korben ag Chemmet, 358.
 Koriomé, 354.
 Koudia, 16, 20, 30, 38, 72, 222, 226, 228, 243, 270, 311, 367, 372.
 Koufra, 361.
 Koukiya, 121.

Koukou (Gao-Gao), 119.
 Kounssi ben Moussa, 341.
 Kounta, 178, 187, 201, 202, 207, 304,
 305, 316.
 Koura, 265.
 Kouri, 131, 132.
 Kousch, 87.
 Kousseri, 344.
 Kronos, 101.
 Kyl Ouy, 12.

Labarowsky, 77.
 Laghouat, 16, 33, 329, 334.
 Laing (Major Gordon), 328.
 Lakdar ben Boudjema, 357.
 Lalla-Marnia, 141.
 La Mecque, 119, 194, 199, 201, 305,
 360.
 Lamy (Comm.), 343, 344.
 Laperrine (Général), 7, 8, 13, 188,
 193, 204, 208, 253, 347, 351, 352,
 353, 354, 372, 375, 377.
 Lapierre (M. des L.), 364, 365.
 Largeau (Victor), 134, 331, 332.
 La Roncière (Charles de), 104, 120,
 121, 123.
 Lavauden, 49.
 Lavignerie (Cardinal), 332.
 Lawrence (T. E.), 376.
 Leblanc (Dr.), 7, 57, 59, 131, 133, 135,
 136, 137, 138.
 Lebou, 79, 84, 86.
 Le Chatelier, 334.
 Lehuraux (Comm.), 8, 369, 372, 374.
 Leloirain (Lieut.), 355.
 Lemaire (Lieut.), 374.
 Lemay (Gaston), 331.
 Lemta, 115, 116, 123.
 Lemtouna, 115, 116, 122, 124.
 Lenoir (Adj), 365.
 Léon l'Africain, 92, 104, 118, 121, 122.
 Leptis Magna, 103, 104, 113.
 Letopolis, 79.
 Leuco-Aethiopiens, 100, 110.
 Lenasseur (Cap.), 369.
 Lhote (H.), 35, 131, 132, 133.
 Libye, 81, 84, 90, 91, 96, 99, 101,
 104, 105, 107.
 Libyegyptiens, 100.
 Libvens, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84,
 85, 86, 87, 88, 89, 93, 99, 100, 143,
 300.
 Litni, 371.
 Livingstone, 328.
 Lixites, 99.
 Lixos (fleuve), 99.
 Lombard (A.), 16.
 Lotophages, 91, 92, 98, 104.
 Louata, 114, 115, 116, 301.
 Loubahim, 84.
 Loubim, 84.
 Louki ag Anaba, 190.
 Loukou, 84.
 Lowie, 152.
 Lyciens, 106.
 Lynxamates, 105.

Ma, 87, 92.
 Mac Carthy, 12.
 Macès, 91, 92, 93, 102.
 Machlyes, 91, 93.
 Madghis, 115.
 Madidou, 175.
 Mag, 85.
 Maghreb, 108, 112, 113, 114, 118.
 Mahaoua ag Mohammed, 118.
 Maire, 7, 42.
 Makès, 92, 98, 101, 104.
 Malfante (Antonio), 120, 121, 123.
 Manethon, 81.
 Marie-Thérèse (Thalers de), 279, 317.
 Marmarides, 99, 101, 102, 104.
 Marmarique, 80, 81, 84, 89, 90, 93,
 98, 101.
 Marlonne (de), 37.
 Mashouascha, 85, 86, 92.
 Masmoda, 115.
 Masoesyliens, 99.
 Maspéro, 77, 87, 107.
 Masson (Cap.), 335, 336, 370.
 Massyliens, 99, 300.
 Matankari, 68.
 Matelgae, 102.
 Matmata, 115.
 Maures, 99, 318.
 Mauritanie, 50, 55, 56, 59, 60, 100,
 111, 301.
 Maurusiens, 99.
 Maxyes, 85, 92.
 Mazies, 92.
 Mazigh, 92.
 Mazikès, 92.
 Mazil, 205.
 Meccia de Viladestes, 120.
 Médéa, 16, 33.
 Médinet Kabou, 86.
 Meghila, 114.
 Mekerrhane (Sebkra), 35.
 Melli, 118, 122.
 Memphis, 81, 82, 87, 88, 89.
 Ménéka, 127, 363.
 Ménès, 81.
 Menghough, 332, 333, 341, 342, 343.
 Menizt, 200, 206.
 Menoret, 331, 343.
 Mentouhetep IV (Pharaon), 82.
 Mèrabtines, 349.
 Mercier, 116.
 Mérédou, 26.
 Merjej (fils de Did), 85.
 Mer-n-Phtah, 85.
 Mer Rouge, 118.
 Méroé, 88.
 Mertoùtek, 62, 63, 55, 68, 75, 107,
 109, 110, 111, 200, 248, 299.
 Mery, 341, 342, 343.
 Meslah ag Amayas, 155, 186, 187,
 190.
 Mesnage (Père), 301, 302, 303.
 Mesrata, 376.
 Messa, 120.
 Messaoud ben Ali, 358.
 Metlili, 317.

INDEX DES NOMS PROPRES

411

- Métois (Cap.), 203.
 Megnier (Général), 8, 340, 365, 377.
 Mezab (M'zab), 121.
 Mircher (Comm.), 330.
 Mitaniens, 82.
 Mohamed (artisan de l'Ahaggar), 178.
 Mohamed ag Abessa, 350.
 Mohamed ag Aklouf, 340.
 Mohamed ag Ag Mama, 186.
 Mohamed ag Mohamed, 204.
 Mohamed ag Othman, 346.
 Mohamed ag Ourzig, 186, 187, 190, 346, 347.
 Mohamed Ahmet, 363.
 Mohamed Alamine, 363.
 Mohamed ben Abdelkader, 358.
 Mohamed ben Abderhaman, 358.
 Mohamed ben Ali ben Senoussi, 360.
 Mohamed ben Messaoud, 358.
 Mohamed ben M'sis, 347.
 Mohamed ben Taleb, 357.
 Mohamed Ouguinat, 77, 163.
 Mokhamed el Khir, 155, 181, 194, 207.
 Monod (Th.), 7, 14, 23, 29, 54, 70, 94, 106, 250, 304.
 Mons ater, 102.
 Mons giri, 102.
 Montandon, 241.
 Monteil, 328, 361.
 Morat, 334.
 Morès (marquis de), 348.
 Moret (A.), 80, 81, 82, 83, 85, 87, 88.
 Morgan (Jacques de), 107, 152.
 Mortillet (H. de), 77.
 Mostaganem, 360.
 Motylinski, 353.
 Mouima ben Abdelmoumen, 201.
 Moulay (cousin d'In Guedassen), 342, 343.
 Moulay ben Kheddach, 340.
 Moulay el Ouafi ben Moulay abd Allah, 306.
 Moulay Omar, 351.
 Mourzouck, 329, 331, 362.
 Moussa ag El Hadj El Foki, 305.
 Moussa ag Amâstan, 77, 155, 171, 182, 183, 185, 187, 188, 189, 190, 204, 208, 210, 211, 341, 346, 347, 351, 352, 353, 354, 362, 366, 367, 369, 370, 371, 372, 374, 375, 376, 377.
 Moult (Désse), 86.
 Mouzala, 51.
 Mungo Park, 327.
 Myia (cued), 23.
 Nahalet, 16, 26, 206.
 Napata, 82, 87, 88.
 Naples, 120.
 Napoléon III, 330.
 Narmer, 80.
 Nasamons, 91, 92, 93, 98, 99, 101, 102, 104, 235, 290, 300, 302, 310.
 Natembes, 105.
 Néchoa, 88.
 Neferkara (Pharaon), 81.
 Néfouça, 115, 116.
 Nehesiou, 81.
 Némorin, 7.
 Niafunké, 169.
 Nicolas, 156, 158, 168, 169, 173, 174.
 Niéger, 7, 108, 182, 308, 377.
 Niger, 34, 51, 103, 110, 118, 119, 122, 123, 126, 127, 180, 202, 238, 273, 303, 304, 327, 352, 355.
 Nigéria, 230, 265, 327.
 Nigritimes, 104.
 Nigris, 32.
 Nigrites, 100.
 Nil, 79, 80, 89, 90, 98, 105, 107, 118, 141.
 Norvégiens, 132.
 Noubas, 105.
 Noulana, 307.
 Nouri-Pacha, 376.
 Nubie, 81, 110, 111.
 Nubiens, 83.
 Numides, 301.
 Nycpiens, 104.
 Nyghènes, 104.
 Ohanet, 47, 58, 332.
 Oulsen, 7.
 Oran (royaume d'), 118.
 Osiris, 107.
 Ouaddaï, 360.
 Ouhabites, 304.
 Oualata, 110.
 Oualen, 26, 206.
 Ouargla, 56, 121, 315, 333, 334, 335, 337, 339, 342, 343.
 Oûdan, 20, 21, 97.
 Ouenni, 373.
 Ouerdaz, 307.
 Ouhet, 248.
 Oukasi, 20.
 Oukkiren, 147.
 Ouksem ag Ourar, 192, 193, 372, 373, 375.
 Oul, 20.
 Oulad Amechaoui, 182.
 Oulad Asseroun, 199.
 Oulad Bahamou, 161, 348.
 Oulad Boussif, 351.
 Oulad Dahane, 348.
 Oulad Djerid, 363.
 Oulad el Goute, 182.
 Oulad Elias, 199.
 Oulad Fassi, 199.
 Oulad Ibra, 182.
 Oulad Ir dal, 191.
 Oulad Messaoud, 211.
 Oulad Moktar, 349.
 Oulad Yava, 348.
 Oulad Sidi-Cheikh, 305, 361.
 Oulad Zenan, 205.
 Oulliminden (Ioullemmeden), 124, 127, 131, 132, 133, 142, 153, 156, 162, 164, 165, 166, 168, 172, 173, 268, 285, 305.
 Ounane (Djebel), 33, 34, 211, 212.

- Ouranos, 101.
 Oûraren, 181, 203, 213, 332, 353.
 Ourchi (oued), 194.
 Our Ilmet, 155.
 Oursel, 342.
 Ousargalo, 104.
 Outoul (oued), 43, 222, 248, 311.
 Palestine, 226.
 Paulmier (R. P.), 331.
 Pein (Cap.), 344.
 Per-irt, 85.
 Perrel (R.), 7, 16, 28, 39.
 Petrie, 79.
 Peuls, 75, 110, 111, 123, 124, 169, 299.
 Peuples de la Mer, 84, 85, 86, 89, 108.
 Peyerimoff, 7, 52.
 Pharusiens, 100.
 Phéniciens, 115.
 Phérécyde, 94.
 Philistins (ou Filistins), 86, 114, 120.
 Phout, 82, 110.
 Piankhi, 87, 88.
 Pietri (M. des L.), 372, 373.
 Pizzigani (les frères), 120.
 Platon, 94, 97, 98, 99, 101.
 Pléne, 32, 94, 101, 102, 103, 104, 113.
 Pobéguin, 338, 339.
 Poisson (Georges), 107.
 Pola, 376.
 Polignac (Cap. de), 330.
 Pomponius Mela, 94, 100, 103.
 Poséidon, 94, 300.
 Pount, 82.
 Pouplard, 334.
 Procope, 302.
 Prorok, 7, 72.
 Psamétik, (fils de Néchao), 68.
 Psylles, 91, 99, 101, 104.
 Ptolémée, 92, 104, 105, 110.
 Pyrrhi-Aethiopiens, 110.
 Rabah, 344.
 Radès, 307.
 Rakhma oult Amâstan, 190.
 Ramsès II, 85.
 Ramsès III, 85, 86.
 Rapsa, 102.
 Rati, 178.
 Rattafanes, 118.
 Reggan, 206, 347.
 Relaidin, 191, 194, 196, 197, 370, 374.
 Rémiot (Serg.), 196, 368.
 Reskou ag Yahia, 195, 353.
 Reygasse (M.), 7, 55, 58, 69, 71, 72, 73.
 Rhâdamès, 95, 102, 119, 122, 127, 135, 208, 302, 311, 315, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 341, 342, 360, 362.
 Rhâdamès (Kaimakam de), 339.
 Rhât, 102, 127, 134, 135, 188, 194, 208, 212, 238, 280, 305, 311, 312, 315, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 352, 354, 355, 360, 362, 366, 367.
 Rhéa, 101.
 Rhoffs (Gérhard), 330.
 Richard (R. P.), 332, 334.
 Rieher (Dr), 118, 123, 124, 155, 167, 198, 368.
 Rio de Oro, 347, 363.
 Roche, 335, 336, 337.
 Roche (Cap. de la), 363, 367, 368.
 Romains, 102, 103, 115.
 Romanus, 113.
 Rossi, 355.
 Rouma, 238.
 Safikroun, 324, 355.
 Sagmara, 198.
 St Augustin, 302.
 St Grégoire, 302.
 Sals, 83, 87, 88.
 Sakal, 183.
 Sakina, 202.
 Salah, 181.
 Salomon, 124, 304.
 Samamykes, 105.
 Samen (oued), 343.
 Sammamyciens, 104.
 Sanhadja, 115, 124, 302.
 Sanhadja-Nounou, 153.
 Santin, 338.
 Saoura, 49, 245.
 Saturne, 101.
 Satyres, 100.
 Savornin, 14.
 Say (Louis), 331, 332.
 Schirmer, 166.
 Seylaz de Corganda, 98.
 Seddereg, 19.
 Seguiet el Hamra, 99.
 Sekala, 199.
 Sekakna, 205.
 Seligman, 155, 160.
 Sémites, 85, 123.
 Senoussi, 360, 361, 362.
 Senoussistes, 354, 362, 364, 365, 366, 367, 375, 376.
 Senoussiya, 192.
 Septimus Flacus, 103.
 Séphres (Pharaon), 81.
 Séréré, 354.
 Ser'ir ag Bedda, 182, 211.
 Ser'ir ben cheikh, 196, 336.
 Serkout, 19.
 Serni ag Torba, 367, 368.
 Serouanout, 20, 55, 196, 336.
 Sersouf, 197.
 Seth, 80, 107.
 Seural, 7.
 Shabaka, 87.
 Shardanes, 84, 85, 86, 108.
 Shekial, 84, 85.
 Sheshong, 87.
 Si Abd el Kader ben Hamida, 340.

- Si A'rouni ben Si Mohamed Ser'ir, 340, 341.
 Sidi ag Chedab, 348.
 Sidi ag Keradji, 203, 204, 210, 345, 351, 352.
 Sidi ag Mokhamed el Khir, 183, 186, 187, 1:0, 2 6, 208, 211.
 Sidi Alb Allah, 347.
 Sidi el Madhi, 360.
 Sidi Mohamed ben Badi, 189.
 Sidi Okba ben Nafi, 304.
 Sidjimessa, 118.
 Sierra Leone, 327.
 Sigorney (*Lieut.*), 355, 377.
 Si Hamza, 328.
 Si Lahed, 362, 364, 366.
 Silet, 16, 46, 55, 69, 72, 108, 192, 196, 204, 206, 210, 244, 245, 278, 308, 311.
 Si Mohamed ag Athman, 202.
 Sinai, 88, 89, 143.
 Slane (de), 119.
 Sliman ag Abdennebig, 357, 358.
 Sobia, 360.
 Soff, 120.
 Sokna, 329.
 Sokoto, 311.
 Solon, 98.
 Sonni-Ali, 153.
 Sourhals, 131, 143.
 Souaika, 248.
 Soubourpores, 105.
 Souf, 329, 341.
 Sourri ag Chikkat, 366, 374.
 Sous (oued), 99.
 Speke, 328.
 Staneky, 328.
 Struben, 99, 100.
 Syries, 92, 98, 101, 102, 104, 301.
 Tabankort, 343.
 Tabelbalet, 299, 341.
 Tabidum, 102.
 Tacha ag Sérada, 205.
 Tademaket, 116, 119, 127, 164.
 Tademeka, 65, 123, 164, 180.
 Tadjakant, 205.
 Tadjentourt, 332.
 Tadjerdjert, 61, 64.
 Tadmali, 16, 341.
 Tadrakt, 142.
 Taffrit, 69, 71, 73, 74, 192, 248.
 Tafedest, 16 17, 20, 21, 33, 46, 47, 48, 62, 68, 97, 199, 200, 208, 212, 218, 278, 348, 350.
 Taferjit, 34, 57, 108.
 Taffassasset, 29, 34, 35, 58, 104, 343.
 Taffilet, 69, 73, 74, 116, 118, 182, 355.
 Tafnekt, 87.
 Tagant, 286.
 Tagemont, 199, 200, 201, 206, 374.
 Tahaggart, 142.
 Tahalra, 192, 198, 207.
 Taharga, 88.
 Tahârt, 49, 69, 207, 245, 247, 248.
 Tahat, 18, 118, 243.
 Takenkat, 183, 186, 211.
 Tahifet, 195, 247.
 Tahihaut, 212.
 Tahoua, 68, 168, 173, 231, 370, 371.
 Tahoua (Adrar).
 Taitok, 156, 178, 181, 182, 183, 186, 187, 188, 190, 191, 192, 193, 194, 199, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 210, 211, 304, 345, 347, 351, 352, 353, 354, 362, 366, 375.
 Takamat, 73, 116, 117, 182, 191, 195, 207.
 Takasint, 20.
 Takedda, 119.
 Taket-n-Koutat, 311.
 Takottis, 210.
 Takoumbaret, 17, 23.
 Talan-Tédit, 195, 248.
 Tamada, 26.
 Tamaghine, 194.
 Tâkala, 197, 199, 206, 207.
 Tama a-Mellet, 34, 57, 108.
 Tamajjart, 63, 109.
 Tamamenet, 175.
 Tamanrasset, 29, 33, 35, 37, 38, 68, 110, 189, 192, 194, 195, 196, 207, 208, 228, 247, 248, 278, 311, 317, 348, 353, 367, 368, 370.
 Tamâres, 307.
 Tamasna, 201, 219.
 Tamentit, 121, 123, 176, 177.
 Tamerouelt, 183.
 Tamjert, 173.
 Tamrit, 44.
 Tamzigh, 92.
 Tanarouatine, 19.
 Tanesfert (oued), 371.
 Tanerrouft, 23, 26, 35, 55, 68, 96, 206, 219, 250, 311, 312, 327.
 Tanis (roi de), 86, 87.
 Tanoutamon, 88.
 Taoudart, 197.
 Taoudéni, 70, 96.
 Taouilemet, 142.
 Tapsagum, 102.
 Tarat Mellet, 205.
 Tar'aoussist ouit Sidi, 187.
 Tarahananet, 43, 192, 226, 248.
 Tarahaouhaout, 195, 247, 248, 348, 353.
 Tarikh el Fettach, 122.
 Tarikh es Soudan, 153.
 Tarikh Koumta, 77.
 Tarouda, 32.
 Taroumout (oued), 117.
 Tassaoua, 280.
 Tassili-ta-n-Adrar, 21, 26.
 Tassili-n-Ajjer, 50, 51, 52, 59, 69, 70, 80, 97, 102, 104, 105, 106, 107, 123, 127, 142, 147, 180, 196, 208, 210, 266, 269, 270, 305, 312, 329, 348, 354, 374.
 Tassili-oua-n-Ahaggart, 21.
 Tassili-oua-n-Tin Rerhoh, 21, 26, 27.

- Tâssoud, 307.
 Taulain, 110.
 Tauxier, 110, 123.
 Tazerouk, 20, 69, 108, 197, 201, 226, 246, 247, 248, 299, 307, 348, 350, 370.
 Tazerzait, 57, 206.
 Tazodlet, 18, 19, 20, 32, 201.
 Tazouli, 20.
 Tchad, 34, 35, 51, 328, 343.
 Teherbert, 248.
 Techort, 121.
 Tedigrès, 284.
 Tedjaren (Adrar), 32.
 Tégama, 34, 375.
 Tégché-Mellet, 116, 156, 181, 182, 183, 186, 187, 195, 199, 202, 205, 208, 211, 212, 346.
 Tégché-n-Agg-Ali (Eggali), 181, 182, 183.
 Tégché-n-as-Sakal, 181, 182, 183.
 Tégché-n-Efis, 194, 204, 205, 207, 370.
 Tégché-n-Ellmen, 194, 207.
 Tégché-n-ou-Sidi, 156, 181, 182, 186, 211.
 Tegguidda-n-Teçumt, 119, 121.
 Teghaza, 96, 118.
 Tegoram, 121.
 Tegorarin, 118.
 Tchenou, 79, 80, 85, 87.
 Téhi-n-Akli, 374.
 Tekouiat, 33.
 Teleya, 189, 305.
 Télensin (royaume de), 118.
 Telzaghet, 347, 350, 352.
 Temaçinine (Timâsinin), 212, 305, 328, 332, 333, 336, 341, 342, 343.
 Temâsint, 196, 337.
 Temhou, 70, 83, 85, 87.
 Tenbokto (Voir Tombouctou).
 Ténéré, 16, 20, 34, 47, 58, 68, 344, 349.
 Ténérén, 58.
 Tenguéreguifs, 127, 128, 155, 173, 175, 227.
 Terahart, 278.
 Terga, 121.
 Tertullien, 301.
 Tessaret, 23, 35.
 Tessellamane, 34.
 Thalès de Millet, 90.
 Thalout (David), 114.
 Thèbes, 82, 86, 87, 88, 109, 300.
 Thésée, 98.
 Thiksine, 335.
 Thuriès, 90.
 Tibaradines, 308.
 Tibeghlin, 198, 244, 245.
 Tibesti, 50, 59, 105, 360, 375.
 Tidamensés, 104.
 Tidessi, 199.
 Tidikelt, 13, 55, 71, 96, 138, 167, 181, 192, 197, 199, 212, 218, 220, 231, 244, 245, 306, 311, 312, 316, 319, 344, 347, 348, 370.
 Tidjanyia, 124, 192, 199, 200, 201, 207, 213, 304, 340.
 Tidjoudjelt, 332.
 Tifachay (obed), 332.
 Tifert, 198, 248.
 Tigeneouin, 198, 207, 210, 248.
 Tiguelguemine, 55, 58.
 Tiguent, 187.
 Tihit oult Ibédi ag Bassi, 188.
 Tihôdain, 47, 56, 343.
 Tihohalt, 336.
 Tihoubar-n-Afella, 32, 102, 332.
 Tikhammalt, 332, 342.
 Tillabéry, 118.
 Tilepsi, 311.
 Timâsinin, 352.
 Timbouktou (voir Tombouctou).
 Timétrine, 347.
 Timeiaouine, 312.
 Timiri, 341.
 Ti-m missao, 26, 27, 33, 56, 70, 304, 311, 312, 347.
 Ti-m-mersoi, 34, 70.
 Ti-n-Amenser, 248.
 Tin Dahar, 192.
 Ti-n-Esekfou, 70.
 Tin Feiki, 71, 372.
 Tinghert (Baten de), 102.
 Ti-n-Hûnân, 69, 72, 73, 74, 116, 117, 132, 153, 182, 183, 186, 191, 195, 207, 211.
 Tinirt, 183.
 Tin Khalifa, 312.
 Tinné (M^{lle}), 331.
 Tin-Rerhoh, 701, 311.
 Ti-n-Târabîn, 20, 34, 196, 197, 248, 368.
 Tin Tiratimine, 206.
 Tin-Tirès, 48.
 Tin Senatet, 312.
 Tin Zaouaten, 198, 311, 352, 371.
 Tiokine, 304.
 Tiout, 251.
 Tiramam, 212.
 Tiredjert, 201.
 Firek, 312.
 Tiressoutine, 38.
 Tiror, 63.
 Tischit, 110.
 Tiski-la-Boiteuse, 116.
 Tit, 72, 191, 194, 196, 201, 210, 226, 246, 247, 299, 348, 350, 351, 371.
 Tiltersine, 354.
 Tombouctou, 34, 93, 103, 118, 121, 122, 127, 142, 167, 172, 173, 180, 199, 207, 230, 268, 270, 311, 327, 328, 347, 353, 355, 363, 372.
 Torch, 360.
 Tosaye, 34.
 Touakine, 201, 248.
 Touat, 26, 71, 116, 119, 120, 121, 123, 138, 176, 199, 206, 218, 220, 231, 238, 244, 248, 269, 303, 311, 312, 316, 317, 347.
 Touatiens, 348.
 Toubou, 121, 358, 359.

INDEX DES NOMS PROPRES

415

- Touchard (Cap.)*, 354.
Touggourt, 329.
Tour (Lieut de la), 354.
Toursha, 85, 86.
Trabul, 42.
Tripoli, 12, 114, 115, 116, 328, 329, 331, 362.
Tripolitaine, 123, 135, 317, 360, 362, 375.
Triton, 32, 300.
Tritonis, 101, 300.
Troglodytes, 65, 100, 102.
Tuathl, 121.
Tummo (Monts), 101.
Tunis, 115.
Tunisie, 116.
Turcs, 333, 353, 354, 359, 361, 375, 376.
Turquie, 376.
Tyrènes, 108.
Urgalem, 120.
Usargala (voir aussi Ousargala), 105.
Uggar, 120.
Uzarae (Euzarée), 120.
Vallois, 54.
Vatonne, 330.
Vella (Serg.), 369, 377.
Vermale (Dr.), 289, 292, 293, 309, 369.
Verneau, 54, 110, 131, 132, 137, 167, 307.
Vidal de la Blache, 255.
Vieillard (Gilbert), 110.
Vienne, 376.
Vivien de St-Martin, 99, 100.
Voinot (Cap.), 22, 54, 69, 71.
Warnier (Dr.), 330.
Wildemann (A.), 107.
Younès ag Sidi, 154, 186, 194, 207.
Zabra oult Sidi, 186.
Zakal, 86.
Zambèze, 108.
Zaoua, 361.
Zaouia de Guémar, 340, 341.
Zaouia Kounta, 347.
Zazir, 34.
Zeltner (de), 131.
Zénata, 71, 114, 115.
Zénète, 116.
Zeus, 300.
Ziban, 361.
Zinder, 311.
Zoulla, 329.